Avril-Juin — Tome XXXVIII

# MERCVRE

DE

# FRANCE

**Fondé en 1672**

*(Série Moderne)*

PARIS-VI^e^

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCMI

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland

# LE CHEMIN DE VELOURS

—

> Il faut bien aviser à ne pas se noier, en voulant secourir ceux qui se noient.
>
> Baltasar Gracian, *L'Homme de Cour*, cclxxxv.

## I

Les Jésuites et le gout français. — Les Jésuites ne sont pas au goût français. L'homme de France et la femme surtout, veut que ses mœurs soient régies par une morale sévère, peut-être pour le plaisir d'avoir l'air de lui désobéir. Sa joie, qui sait se contenter d'apparences, est surtout de frauder et de braver. Il a l'esprit de contradiction. En presque tout il se conforme aux préceptes jésuitiques — si ce sont des préceptes, et particuliers aux Jésuites — mais il se veut idéalement plus haut que ses mœurs.

Les Jansénistes non plus ne sont pas au goût français, mais pour des motifs opposés. C'est que

la sévérité de leurs principes trop chrétiens a une tendance à passer d'emblée, dès qu'on les accepte, à l'application. Notre amusement n'est pas d'agir, mais d'en avoir la liberté. La licence dont on se plaint, on crie si l'autorité naïve la veut réprimer. Ceux qui défendent la religion avec le plus de force ne mettent jamais les pieds dans une église. La foi corrompt les meilleures causes. Il n'y a rien de plus odieux que la morale chrétienne défendue par un croyant. Il faut tout savoir comme si on ne savait rien, et douter de tout comme si on croyait à tout.

Au fond de ce caractère, on discerne un sens inné de l'élégance, de ce que d'Aurevilly et Baudelaire appelaient le dandysme. Il lui plairait plutôt de paraître vicieux sans vices que vertueux sans vertu. Tartufe, selon les saisons, vient de Genève ou du Gesû. C'est le type qui nous choque le plus. Il faut que les passions politiques soient très ardentes pour que nous consentions à l'élire parmi nous-mêmes.

L'indignation contre les Jésuites, quand les *Provinciales* popularisèrent leur théologie morale, ne fut pas celle de la vertu contre le vice. Jamais en France on ne se donna longtemps un tel ridicule. Ce fut celle d'un émancipé contre un tuteur trop indulgent. Les casuistes prenaient beaucoup de mal pour innocenter des méfaits qui n'étaient délicieux que par la grâce de l'esprit de contradiction. Les plaisirs permis sont les plus fades. Don Juan, en passe de recevoir des compliments sur ses bonnes mœurs, se trouva furieux, tel un mômier qu'insulte l'allusion à ses fredaines.

De ce que l'accueil fait aux *Provinciales* fut presque pareil chez les Jansénistes et chez les libertins, il n'en faudrait point conclure à une iden-

tité de sentiments intimes dans les deux groupes. Ce qui, pour un catholique indifférent, n'était que tartuferie inutile et lourde, blessait Jansénistes et Protestants ainsi qu'un outrage à la morale éternelle. Pascal, et quoique janséniste, a mis les cas de conscience en comédie ; de Genève on voyait cela tel qu'un drame de douleur et de scandale.

Voilà les deux points de vue. La persévérance des Protestants, qui égale celle de la taupe, a fini par faire prévaloir l'interprétation calviniste. Les derniers des Jansénistes français, réfugiés dans les bureaux de la Chambre, répètent encore la plainte indignée de l'auteur des *Jésuites mis sur l'Eschafaut*. Tous les gens simples et des hommes sages ont pris au sérieux les crimes de Suarez et de Tamburini, cependant qu'Escobar acquérait un renom immortel. Mais que vaut cette réputation ?

## II

Origine de ces réflexions. — La plupart des réflexions qu'on va lire sont antérieures aux polémiques d'aujourd'hui. Elles sont nées au hasard des lectures et des heures. Il a paru que l'occasion s'offrait assez bonne de les rédiger, de leur donner une forme. Ce qui n'occupait qu'un esprit désintéressé de tout, et intéressé à tout, pourra, dans les conjonctures présentes, amuser les incrédules et révolter les croyants. Il semble parfois que l'histoire ait été rédigée, en style « grand penser », dans l'île du docteur Moreau.

## III

Généalogie du Jansénisme. — Comme toutes les hérésies, ces actes de foi paradoxaux et démesurés, le Jansénisme naquit inattendu ; c'est-à-dire qu'aux

hérésies comme aux révolutions de la politique ou de l'art il faut un prétexte. Entre deux partis extrêmes, il y a toujours une opinion moyenne. On y rencontre, parmi une foule indécise et peureuse, quelques esprits trop critiques et qu'une passion unique n'incline pas; mais que la sensibilité de cette foule se trouve soudain blessée et la raison de cette élite soudain froissée, voilà des équilibres rompus. On a vu, lors d'une récente affaire, ces tombées brusques de la flèche, qui font songer aux balances du Dr Crookes impressionnées par l'inconscient. Le Jansénisme fut une affaire tellement semblable à la nôtre que c'en est humiliant. Les Jésuites, également innocents de l'une et de l'autre, pâtirent jadis et naguère (1). Cependant, la première histoire, bien plus désintéressée, fut bien plus bête. Il serait impossible de s'y distraire à cette heure, si elle n'avait fait deux victimes, Pascal et Racine, et si elle n'était devenue ainsi, au cours des années, l'une des phases les plus détestables de la longue folie humaine.

Calviniste, l'aïeul des Arnauld, Antoine, fut touché de la grâce lors de la Saint-Barthélemy. Il abjura prudemment et mourut, léguant à ses enfants une foi équivoque où l'amour de Genève le disputait à la crainte de Rome. Les Arnauld avaient pour ami Duverger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, et ce Duverger maniait à sa guise l'esprit d'un certain Hollandais nommé Corneille Jansénius, évêque d'Ypres. Ce pauvre homme, s'imaginant avoir découvert la véritable doctrine de saint Au-

(1) On croit pouvoir faire observer en passant que le mot naguère signifie *récemment* (*il n'y a guère*). Sans critiquer la tendance normale des illettrés à lui donner un sens voisin de celui de *jadis*, on croit qu'il est encore permis de l'employer selon la signification traditionnelle.

gustin, rédigea sa trouvaille en un considérable in-folio nommé *Augustinus*. En ce temps-là on lisait les livres de théologie; c'était la nourriture de ces esprits qui aujourd'hui se repaissent avec ardeur de métaphysique sociale. Rome condamna. Antoine Arnauld approuva. Un homme de bonne volonté, Nicolas Cornet, eut pitié des fidèles et voulut leur épargner l'énorme tome. Par son génie, l'*Augustinus* fut résumé en cinq propositions, lesquelles, dépouillées du jargon théologique, se réduisent à cette incontestable vérité : l'homme n'est pas libre, tous ses actes sont déterminés.

Mais il aurait paru un peu hardi de supprimer ainsi toute religion, toute morale, et telle n'était l'intention, ni de Jansénius, ni d'Arnauld, ni de leurs maîtres Augustin et Calvin.

Le déterminisme est tempéré par la grâce. Il y a le bien et le mal. Livré à lui-même, l'homme suit son penchant, qui l'incline au mal; secouru par la grâce, il va au bien, avec une égale sûreté. Cette grâce, dont dépend la vertu et le salut éternel, il n'est pas au pouvoir de l'homme de lui résister; la grâce est toujours *nécessitante*.

Cette notion de la grâce n'est pas absurde, si on la réduit à des proportions humaines, Dieu éliminé. La grâce alors c'est la force, c'est le talent, c'est le génie, c'est la beauté, l'esprit ou la belle humeur. La grâce est un fait Renan employa plusieurs fois ce mot fort à propos.

Mais, retirant la liberté à l'homme, saint Augustin et ses interprètes l'avaient laissée à Dieu. On arrivait ainsi à la notion d'un être, infini et tout puissant, créant expressément des êtres voués à la douleur éternelle. Nulle illusion n'était laissée aux hommes ni sur eux-mêmes ni sur le maître de leurs

âmes. Tout effort vers le bien était inutile; une longue vie de dévouement et de foi était nulle devant le nouveau Baal. Ceux qui devaient être dévorés, Dieu les avait choisis et marqués de toute éternité.

Rien ne blesse un homme civilisé comme la négation de son libre arbitre. La science elle-même échouera à détruire cette notion que l'humanité juge essentielle. Quand les hommes se croyaient destinés à la vie éternelle, la question était bien plus importante. Les Jésuites, prenant le parti de la liberté, ne faisaient que se ranger à l'opinion commune. Si Pascal n'eût pas fait dévier la polémique vers les cas de conscience et le casuisme, il était vaincu, malgré qu'il eût beaucoup plus d'esprit que le P. Nouet. Tout le monde était à peu près d'accord en France pour admettre que la grâce suffisante n'est refusée à personne, que le Christ est mort pour tous les hommes et que le ciel est ouvert à toutes les bonnes volontés. Cette religion modérée est compatible avec la civilisation; elle peut devenir aimable, si le clergé est fin et doux. A la porte fermée du calvinisme, les Jésuites avaient depuis longtemps opposé la porte ouverte et, de la naissance à cette porte bienheureuse, étendu pour les âmes délicates un beau tapis. La voie douloureuse était devenue *le chemin de velours*.

## IV

La Philosophie des Jésuites. — Elle se résume bien dans le titre de l'ouvrage du P. de Sarrasa, *L'art de se tranquilliser dans tous les événements de la vie* (1). L'intérieur du tome n'est pas moins

(1) On suit l'édition française de Strasbourg, 1752. Sarrasa était un Espagnol des Flandres, né à Nieuport en 1618. Son livre parut

édifiant : « Pour parvenir à une joye constante et durable, il faut faire choix d'un chemin que l'on puisse faire avec plaisir. Il faut bien se garder de donner dans des détours et dans des voyes épineuses, qui répandent du désagrément sur le voyage que l'on doit faire pour arriver au pays de la joye... » Et il nous sert l'exemple du marin qui, s'il n'a échappé qu'avec peine à la tempête, se réjouit sans doute d'être arrivé au port, mais garde en son bonheur présent l'amertume d'un fâcheux souvenir. « De là je conclus que, pour rendre notre joie durable, nous devons choisir des moyens auxquels un certain contentement soit attaché (1). » Voilà bien la philosophie des Jésuites ; toujours le chemin de velours.

Sarrasa n'est point sot d'ailleurs. Il sait que tels qui feignent de fuir les plaisirs ont avec eux des rendez-vous secrets. « Ceux qui de jour paraissent les plus chastes et les plus remplis de pudeur sont de nuit, quand personne ne les voit, les plus impudiques et courent après toutes les voluptés auxquelles le jour n'est pas favorable (2). » Il n'est dupe de rien, pas même des scrupules de conscience, leur attribuant une origine purement physique : « Si la mauvaise constitution du sang cause des scrupules, il faut la rendre plus fluide. C'est par là qu'on ôte la nourriture aux scrupules. Nous n'avons pas besoin de donner ici les remèdes qui sont bons à cela. Ce serait empiéter sur les droits de messieurs les médecins. » Il déconseille le jeûne, les mortifications, les longues veillées de prières. « L'estomac vide, dit-il prestement, cause dans les scrupuleux

en 1664, à Anvers, chez Jean Meursius, sous ce vrai titre qui a été médiocrement traduit : *Ars semper gaudendi.*

(1) Page 7.

(2) Page 228.

le même effet que la bourse vide cause dans les autres. L'un et l'autre affaiblit l'âme et dérange l'imagination (1). » Sarrasa sait qu'une bonne conscience accompagne nécessairement une bonne santé. Ce Jésuite s'intéresserait aujourd'hui à la psychophysiologie. Il suivrait le cours de M. Ribot, au Collège de France.

C'est d'ailleurs un médiocre. Il n'en est peut-être que plus représentatif. On ne verrait pas bien au contraire par quel moyen rattacher Baltasar Gracian à l'esprit jésuite, s'il n'avait, lui aussi, étendu sous nos pieds un tapis fleuri et doux. Voyez cet art de jouir de la vie ramassé en quelques lignes :

« *Ne point vivre á la haste.* — Savoir partager son temps, c'est savoir jouir de la vie. Il reste beaucoup de vie à plusieurs, mais la félicité de la vie leur manque. Ils gaspillent les plaisirs (car ils n'en jouissent pas), et quand ils ont été bien avant, ils voudraient pouvoir retourner en arrière. Ce sont des postillons de la vie, qui ajoutent à la course précipitée du temps l'impétuosité de leur esprit. Ils voudraient dévorer en un jour ce qu'ils pourraient à peine digérer en toute leur vie. Ils vivent dans les plaisirs comme gens qui les veulent tous goûter par avance. Ils mangent les années à venir, et comme ils font tout à la haste, ils ont bientôt tout fait. Le désir même de savoir doit être modéré pour ne pas savoir imparfaitement les choses. Il y a plus de jours que de prospérités. Hastetoi de faire et jouis à loisir. Les affaires valent mieux faites qu'à faire et le contentement qui dure est meilleur que celui qui finit (2). »

(1) Page 369.

(2) *L'Homme de Cour*, traduction Amelot de la Houssaie. Maxime CLXXIV. — Il n'y a pas d'ouvrage de Baltasar Gracian ainsi appelé. Amelot a réuni sous ce titre les maximes de l'*Oraculo*

Ce fragment appartient bien à la philosophie des Jésuites. Baltasar Gracian est un grand écrivain, quelque chose peut-être comme le Machiavel de la vie pratique. Il abonde en maximes serrées, nettes, tranchantes :

« Ce n'est pas le doreur qui fait un Dieu, c'est l'adorateur.

« Il n'y a pas de plus grande seigneurie que celle de soi-même. »

Il est dur, hautain, ironique. Voici quelque chose de si fort qu'on ose à peine le transcrire, en un temps sentimental :

« *Connaître les gens heureux, pour s'en servir, et les malheureux, pour s'en écarter.* — D'ordinaire le malheur est un effet de la folie : et il n'y a point de contagion plus dangereuse que celle des malheureux. Il ne faut jamais ouvrir la porte au moindre mal, car il en vient toujours d'autres après, et même de plus grands, qui sont en embuscade. La vraie science au jeu est de savoir *écarter*. La plus basse de la couleur qui tourne vaut mieux que la plus haute de la partie précédente.. »

Voilà, semble-t-il, un excellent commentaire du *gloria victis*, cette impudente devise des chrétiens, des lâches et des maladroits. L'école de ce jésuite est celle de la dignité et de la force. Il est donc prudent de ne pas insister, — ne fût-ce que pour suivre mieux son précepte.

L'ordre des Jésuites a compté beaucoup d'hommes remarquables, et peu de grands hommes. Cela se comprend. Quand ils ont paru, le génie n'était plus religieux. Les trois maîtres de l'intelligence au XVI[e] siècle évoluent au-dessus de la religion.

*Manual y Arte de Prudencia* à quelques fragments du *Heroe* et du *Discreto*.

Ni Erasme, ni Rabelais, ni Montaigne ne prirent parti dans les querelles de la Réforme. Cela se passait sous leurs pieds, comme dans les galeries d'une fourmilière. Hommes de foi et rien de plus, Luther et Calvin avaient les cervelles de leur état cervelle de moine, cervelle de curé. La plupart des Jésuites ont des cervelles de curé; il serait sot de s'en étonner. Ce sont des prêtres plus avisés que le vulgaire clerc, mais prêtres avant tout et bornés par leur croyance. Leur épanouissement est au XVII^e siècle. Ils sont partout et fleurissent partout. A Pascal qui les calomnie s'oppose, en Espagne, Gracian qui les illustre. Aucun Janséniste de bataille, Pascal excepté, n'est supérieur aux polémistes de la compagnie. Mais les grands esprits manquent ici et là : Descartes n'avait pas d'opinion sur la grâce.

Le Jésuite est un être optimiste de sa nature. Son but est le bonheur. Il y croit et le veut, non pas seulement après la mort, mais aujourd'hui même. Ce bonheur, qu'il poursuit et qu'il atteint, est le bonheur passif : n'avoir plus de volonté. De là l'obéissance.

Mais ceci n'est pas nouveau. Depuis qu'il y a des sectes, le sectateur est un être d'obéissance. La constitution de tous les moines et frères d'Orient et d'Occident est fondée sur l'obéissance. Ni le sectateur ni le moine cependant ne sont des passifs. Le moine est souvent un révolté ; l'orgueil le travaille; il souffre de ses liens plus que de ses privations. Il y eut des schismes de Franciscains, du vivant même de saint François; tous les grands ordres religieux se sont coupés en groupes rivaux ; seuls les Jésuites sont restés unis et uniques. C'est qu'ils ont su transformer la vieille obéissance mona-

cale et trouvé la volupté suprême là où les autres n'avaient senti que les nœuds de la corde. Le point capital de la psychologie du Jésuite est là.

L'homme se figure être libre et tire de cette illusion de la joie et de la fierté.

Cependant tous nos actes, quelle qu'en soit l'apparence, sont des actes d'obéissance. Le motif le plus fort l'emporte toujours. Des philosophes se sont imaginé que nous pouvions créer des motifs. Si c'est *ex nihilo*, rien de plus absurde ; si ces motifs sont des combinaisons de motifs préexistants au moment de la décision, la règle générale leur est applicable. Dans la combinaison où entrent des motifs de diverses natures, les motifs homogènes se grouperont nécessairement pour former des principes déterminants. Qu'il soit une somme, qu'il soit une unité, que les poids soient d'un bloc ou en poudre, le plateau qu'il écrase cède. Il détermine parce qu'il doit déterminer. Il se fait obéir parce qu'il est le plus fort. Toute la psychologie se réduit au principe d'identité et tous les raisonnements à la formule : a=a.

Nous n'avons donc pas besoin de prononcer de vœux pour vivre dans l'obéissance. C'est notre état naturel. Mais celui même qui n'est pas dupe de l'illusion générale est dupe de l'illusion personnelle. Il est rare que l'acte soit déterminé instantanément, sans conflit ; qu'il y ait un seul motif, ou, parmi d'autres, un motif assez puissant pour écraser aussitôt tous les autres, assez éclatant pour les éclipser dans la seconde. Les conflits sont la règle ; tant qu'ils durent, nous jouissons de l'angoisse et du plaisir, selon les tempéraments, d'avoir à prendre une décision. L'angoisse est sans doute un signe de dégénérescence ; le plaisir, un signe de santé. Il n'y a pas

de cas de conscience pour un esprit normal, ni d'idée de devoir, ni de remords, autant de tares ou de fêlures. Plus la décision se fait attendre, plus l'état devient désagréable et plus l'esprit est malsain ; mais aussi plus est vive l'illusion de la liberté. L'idée du libre arbitre est essentiellement une idée de malade. Une intelligence bien portante n'a pas le temps de tirer du conflit une telle conclusion ; c'est la besogne des valétudinaires.

Cela, nous le sommes tous plus ou moins ; et les moins malades vivent encore malaisés, opprimés par une religion étrangère à leur race. Tous les efforts des Européens pour adapter à leur organisme les dogmes chrétiens ont été inutiles. Même sous la forme romaine, la moins dangereuse, ils restent un obstacle à la force, c'est-à-dire à la beauté de la vie. Le christianisme est une machine à donner des remords, parce que c'est une machine à diminuer la souplesse et à refréner la spontanéité des réactions vitales. On peut parler objectivement du christianisme, puisque c'est une des religions qui sont pratiquées par des races étrangères à leur naissance. Et c'est même la seule qui, rejetée comme impraticable par ses créateurs, ait en même temps trouvé du crédit dans le monde. Quel triomphe pour les Juifs d'avoir forgé pour la multitude des Philistins un pareil instrument de dégénérescence ! Il est vrai qu'ils ne le firent pas exprès ; mais les grandes choses ne sont jamais le fruit de la volonté consciente. L'invention, fort curieuse, et qui a réussi, doit donc rester à leur honneur.

Partout où les Protestants ont eu le dessous en Europe dans leurs tentatives de réaction évangélique, ils se sont réclamés de ce qu'ils nomment la tolérance. Leur argument est que la religion serait

un fait de conscience. Son domaine serait l'intimité. On croit comme on aime et l'homme n'est point coupable des mouvements de son cœur. Cette déclation peut être vraie, relativement à notre état sentimental; mais si l'on cherchait une preuve de la fausseté, c'est-à-dire de l'illogisme du christianisme, elle la fournirait par la même occasion. Loin d'appartenir au domaine de la conscience, la vraie religion est un fait purement social, purement extérieur. Les processions, les chants, les jonchées de fleurs, tout ce qui est fête, joie et prodigalité, voilà les formes de la religion normale. Le reste est plaisir morose et passe-temps de malade. La prière même doit être publique et sa manifestation la plus saine est le don et l'ex-voto. Quand une religion est professée par la race qui la créa, elle est sociale au même degré que toutes les autres coutumes; elle ne compte pas plus d'hérétiques que n'en comptent les usages nuptiaux ou mortuaires. Mais si c'est un apport de conquérants ou de missionnaires, tôt ou tard les hérédités soumises se révoltent. Ce n'est pas la conscience, c'est la chair qui regimbe, sur les bords de la Seine, contre un dogmatisme venu de Jérusalem. A la moindre défaillance du clergé, le rire gagne les fidèles, ou la colère; on se demande les uns aux autres : Pourquoi? Des espérances partielles, douteuses ou timorées, donnent naissance à toutes sortes de petites hérésies partielles; la religion intérieure est créée, et inaugurée la période de dissolution religieuse.

En devenant intérieure et individuelle, la religion suscite dans les esprits une inquiétude particulière, le scrupule. Toute maladie appelle des spécialistes. Quand il porte sur la croyance, le scrupule est

soigné par le théologien ; quand il s'attaque aux actes, on a recours au casuiste. Les Jésuites surgirent au bon moment pour devenir les médecins et les chirurgiens de la maladie religieuse.

Mais ces médecins se recrutaient parmi les hommes les plus malades, les plus hésitants et les plus scrupuleux, les plus religieux. Avant de soigner les autres, ils avaient besoin d'un remède énergique. Ignace de Loyola vint et leur offrit l'obéissance passive, le *perinde ac cadaver*. Ce philtre sauva des milliers d'hommes valeureux, auxquels il ne manquait pour agir que l'impulsion d'une volonté. Témoins de la lutte que se livraient en eux-mêmes des motifs contradictoires, ils se sentaient impuissants à susciter un vainqueur. En abdiquant ce soin, en acceptant comme principe un mobile extérieur à leur conscience, n'ayant plus qu'à obéir sans scrupule, les scrupuleux furent des hommes d'action.

Quel homme extraordinaire que ce Loyola, quel créateur d'énergie, et quel génie psychologique ! Nul avant lui n'a compris, et nul peut-être depuis, que ce qui fait la faiblesse de l'homme, c'est sa volonté propre. Un homme sans volonté, s'il est bien portant et de moyenne intelligence, est apte à presque toutes les besognes, à presque tous les emplois. Dans une race, tous les individus sont égaux comme instruments, et les plus mauvais sont encore capables d'un bon service. La tare est la conscience qui crée l'indécision, la paresse, la gaucherie, et qui altère la volonté. Or une volonté malade rend l'homme impropre à l'action et en fait un être dangereux pour soi et pour autrui. La conscience ôtée, tous les hommes seraient utilisables, comme les chevaux, comme les chiens ou les rennes. Mais l'état d'homme est

lié à l'existence de la conscience. L'homme est un animal qui a le privilège de se regarder agir; et plus il est ancien dans la civilisation, plus il est cultivé, plus il se regarde avec complaisance. Il semble aussi que l'intelligence, qui est fort variable, se maintienne dans un certain rapport avec la conscience psychologique, qui est également variable. Il ne s'agit donc pas d'abolir la conscience, ce qui d'ailleurs est impossible, mais d'éluder sa mauvaise influence. La conscience contamine la volonté, principe ou avant-coureur de l'acte : ou amputera la volonté propre pour greffer à sa place, dans la série, une volonté extérieure.

Un homme nouveau est créé.

Quel est son état? Nous pouvons l'apprécier sans avoir vécu sous la domination du vœu d'obéissance. Il n'est aucun homme, si puissant qu'il soit, ou si volontaire, qui ne l'ait éprouvé parfois. Que l'on songe à la sensation des premières heures de chemin de fer lors d'un voyage entrepris sans soucis, par caprice. La volonté est abolie par le fait même de son inutilité provisoire, aucun acte n'étant permis; n'ayant aucun conflit à surveiller, la conscience sommeille : le plaisir que nous goûtons alors est évidemment celui que nous donne l'absence de responsabilité dans le mouvement. Ce plaisir est pour beaucoup dans le goût des voyages; il pousse même aux voyages factices, dont les chevaux de bois sont le type. Agir et vivre dans le désintéressement de celui qui n'agit pas, c'est peut-être le bonheur parfait.

On s'étonne qu'il y ait en France cinquante ou soixante mille religieux. Si peu, cela prouve la force de résistance de la race et sa jeunesse. Au Thibet et en Mongolie, la moitié des hommes sont religieux; il y a des monastères de six et huit mille moines.

Nul opium n'est comparable au vœu d'obéissance; nul esclavage d'amour heureux ne donne une pareille béatitude.

Mais le Jésuite n'est ni un moine bouddhiste ni même un Chartreux; le Jésuite est un homme d'action. Sa volupté n'est pas celle du fumeur d'opium; elle n'est pas non plus celle du passager, ni celle du voyageur souriant au paysage; c'est plutôt celle du soldat de carrière et de goût, d'un soldat qui serait doux, fin, souriant, ferme à son devoir, d'obéissance passive, joyeuse et discrète.

Pour marcher sans glisser sur le chemin de velours, il faut s'être libéré les épaules du fardeau de la volonté.

## V

Le péché philosophique. — Il ne faut jamais s'attendre à trouver un génie complet, un dieu. L'homme est un homme, c'est-à-dire un animal dont la seule supériorité sur les autres animaux est la diversité des aptitudes. Cette supériorité fait supposer qu'il y aura des contradictions. Le génie augmente une aptitude, dessèche les autres. Pascal, génie de science, de rigidité, de raisonnement, de clairvoyance logique, devient, s'il aborde la théologie, construction de subtilité, le plus morose des fanatiques. Sa théologie s'enchaîne comme la géométrie. Le malheureux, dans la droiture de sa logique, traite selon les principes d'Euclide une matière variable, obscure, modelée sur la psychologie instable des hommes.

A ses coups de boutoir, le Jésuite biaise. Comment ferait-il? Il est en l'air, mal appuyé, mal en défense, armé d'une épée de hasard, — contre un adversaire emmuré dans la cotte de maille du syllo-

gisme, ferme sur ses étriers, mobile, porté çà et là soudain par la fougue de son cheval, Mauvaise-Foi, et pointant Donc, sa lance de douze coudées.

Mettons que Pascal s'amuse. Il joue au chat et à la souris. A chaque partie de jeu, il croque un Jésuite, pour finir. Il le croque, si nous le permettons. Je crois bien qu'il en est des *Provinciales* comme de la plupart des anciens livres célèbres ; on les admire de confiance et on s'y amuse par prétérition.

« Nous soutenons donc, dit le Jésuite (IVe Lettre), comme un principe indubitable « qu'une action ne peut être imputée à péché, si Dieu ne nous donne, avant que de la commettre, la connaissance du mal, qui y est, et une inspiration qui nous excite à l'éviter ». M'entendez-vous maintenant?

» Etonné d'un tel discours... » C'est Pascal qui reprend, mais c'est nous qui sommes étonnés, car la sentence du Jésuite est des plus nobles et des plus humaines. Elle équivaut à dire que, pour être coupable, il faut avoir agi avec discernement, avec la conscience de violer une loi morale, une loi divine, une loi civile. Mais Pascal pense en géomètre; il sépare l'acte de l'acteur, juge que, tracé de travers par un aveugle ou par un voyant, le cercle n'en est pas moins déformé. Il faut refaire la figure, mais d'abord couper la main malhabile, afin de parer à de futures erreurs.

Cette quatrième *Provinciale*, si elle n'était lugubre, serait bête comme une parade de Tabarin. Quelle humiliation pour l'esprit humain de voir un Pascal tombé si bas que d'être obligé, pour triompher, d'imaginer un adversaire stupide! Mais le Jésuite obtus, qui tremble sous la grande lance, dès qu'il parle, on est de son avis. Il ne croit pas,

cet homme simple, que le Dieu qu'il sert veuille condamner les coupables sans les entendre, ni qu'il y ait des coupables là où il y a des ignorants et des pauvres d'esprit.

Quelle est démodée, cette ironie chrétienne des *Provinciales!* Par exemple (Lettre IV[e]):

« Béni soyez-vous, mon père, qui justifiez ainsi les gens! Les autres apprennent à guérir les âmes par des austérités pénibles; mais vous montrez que celles qu'on aurait crues le plus désespérément malades se portent bien. O la bonne voie pour être heureux en ce monde et en l'autre! J'avais toujours pensé qu'on péchait d'autant plus qu'on pensait moins à Dieu; mais, à ce que je vois, quand on a pu gagner une fois sur soi de n'y plus penser du tout, toutes choses deviennent pures pour l'avenir. »

Otez l'ironie, et ce morceau est parfait. Mais ôter l'ironie, c'est prendre l'envers de la pensée de Pascal. On obtient du Nietzsche :

« Quand on a pu gagner une fois sur soi de ne plus penser du tout à Dieu, toutes choses deviennent pures pour l'avenir. » Ainsi parlait Zarathoustra.

Le péché par ignorance, atténué ou effacé, c'est ce que l'on a raillé longtemps sous le nom de « péché philosophique ». Les ennemis des Jésuites y trouvent encore un bon prétexte à d'hypocrites indignations; cependant que, reprenant les principes méprisés de Suarez et d'Escobar, ils donnent à l'ignorance invincible le nom plus nouveau et moins pur d'irresponsabilité.

Transporté dans le domaine des codes, le péché philosophique n'est autre chose que le crime ou le délit perpétré avec inconscience ou demi-conscience.

Les Jésuites ne croyaient guère à la responsabilité du pécheur ; pas plus que le philosophe d'aujourd'hui ne croit à la responsabilité du criminel. Mais le théologien pouvait excuser le pécheur et l'absoudre, ce que le philosophe ne peut conseiller à la loi envers le criminel. Les conclusions diffèrent ; les principes sont les mêmes.

Il serait bien étonnant que, pendant deux ou trois siècles, des centaines d'hommes d'étude eussent remué toute la psychologie du pécheur sans en tirer quelques idées neuves et justes. Les Jésuites ont fait en ce domaine beaucoup de petites découvertes. Une des meilleures fut précisément celle de l'ignorance invincible. Etablir l'irresponsabilité morale de l'homme, à l'heure même où l'on donnait une volonté aux bêtes, où les fables propageaient la vieille légende de leur supériorité, à l'heure où l'on faisait encore des procès criminels aux animaux nuisibles, excommuniés par les évêques, proclamer qu'en beaucoup de cas il peut y avoir péché ou délit sans coupables, ce fut un acte d'audace intellectuelle et de probité scientifique.

L'axiome théologique du P. de Rhodez « que le péché ne saurait être plus grand que la conscience ne le dicte», ce serait peut-être un bon point de départ pour une discussion philosophique sur la Loi. On arriverait, il semble, à cette conclusion, que, loin de proclamer tous les hommes égaux devant elle, il faudrait dire : « Les hommes sont inégalement responsables devant la loi. » C'est d'ailleurs le principe des circonstances atténuantes, de l'excuse, de la loi de sursis. Mais les Jésuites allaient bien plus loin, jusqu'à dire que la loi morale doit se désintéresser des cas inguérissables, des consciences invinciblement obscures. Comme ils partent de

l'observation, de l'examen ironique de la vie, ils ne se trompent presque jamais. Ceux qui parlent de la loi, de l'impératif, de l'absolu, les aprioristes en un mot, se trompent presque toujours ; et si leur dogme coïncide avec la réalité, c'est par hasard, et parce que tout arrive.

La multiplicité des cas de conscience discutés par les casuistes montre clairement qu'à leur idée il y a autant de morales que d'individus ou du moins que de groupes de caractères ou de tempéraments. La morale vulgaire, chrétienne (puisqu'il n'en est pas d'autre), est un frein que l'on serre indifféremment aux montées et aux descentes. Quelques-uns s'en trouvent assurés; d'autres, paralysés. Les victimes du vice ne sont peut-être pas plus nombreuses que les victimes de la vertu. Mais cette idée de vertu, quelle bulle ! N'est-il pas clair qu'un accès de colère serait pour un flegmatique un acte de vertu, c'est-à-dire de réaction, et pareillement un acte de débauche, pour un frigide ? Et tout au contraire, la tempérance sera l'effort et la vertu des fougueux, mais des fougueux seuls. Voilà le double point de vue, avec ses nuances et combinaisons, comme à une rose des vents, pour regarder les actes humains et en juger. La morale abstraite est rétrograde; elle rejette les hommes d'aujourd'hui vers l'imitation d'un caractère ancien. Parce qu'un charpentier de Judée, tout de rêves et de paroles, fuyait les femmes ou ne les voulait que servantes, on a imaginé que l'amour est un crime; et parce qu'il vivait en parasite, que l'argent est mauvais; et parce qu'il était humble d'origine, que l'orgueil de race et de famille est ridicule; et ainsi, il y a les sept péchés capitaux que d'autres appellent maintenant les sept vertus théologales, et récipro-

quement. Mais il ne faut pas créer par esprit de contradiction un absolu antinomique à l'absolu chrétien. Il n'y a que des accidents. Il y a des cas de conscience ; il n'y a pas de conscience. Il n'y a pas de morale ; il y a des maladies, et quelques remèdes.

## VI

Pascal et la Science. — Pascal n'était pas destiné à la dévotion. Mais dès qu'il y fut entré, sa logique le poussa aux extrêmes. « Sa sœur, dit Tallemant, religieuse à Port-Royal de Paris, lui donna de la familiarité avec les Jansénistes : il le devint lui-même. » Comme Pascal, Jacqueline était une précoce. Dès douze ans elle faisait des vers; elle jouait la comédie, et très fûtée. Le *Prince déguisé*, de Scudéry, où elle brilla devant Richelieu, lui valut la grâce de son père. Le cardinal la prit sur ses genoux, lui disant : « Tu es trop aimable, on ne peut rien te refuser. » Pascal avait alors onze ans. Euclide allait lui tomber sous la main. Il lut et il comprit. C'est là le miracle; mais il ne découvrit pas la géométrie, comme l'enseigne la légende. Le Pailleur, qui reçut la confidence de la stupeur d'Etienne Pascal, était mathématicien et débauché, homme intègre d'ailleurs. On voit le milieu. Il est honnête sans rigidité.

Les Arnauld étaient plus singuliers. Robert, M. d'Andilly, était médiocre en tout, sauf en amour. Sa femme a conté leurs nuits, d'où Tallemant suppose qu'elle n'a pu les conter qu'à un galant : « Cet homme (M. d'Andilly), était un des plus grands abatteurs de bois qu'on pût trouver, mais il faisait cela de la façon la plus incommode du monde. Il la poussait la nuit, « *Cataut ! Cataut !* », la ré-

veillait en lui disant : « C'est pour l'acquit de ma conscience. » Puis avant que d'en venir plus avant il faisait une prière à Dieu, pour sanctifier l'œuvre de la chair, et cela le prenait quelquefois six ou sept fois en une nuit (1). » La pauvre femme en mourut. M. d'Andilly, empêché de courir par ses principes religieux, devint « frôleur » ; « il allait voir les femmes et les embrassait charitablement un gros quart d'heure. » Il était brusque et même brutal, donnait des coups de poing en parlant. Voilà un des fondateurs du Jansénisme. Il se jeta à la macération par terreur de l'enfer.

Antoine, dont le surnom qui en fait le Grand Arnauld semble une dérision, avait une tête scolastique. C'était un fort disputeur; tout lui était bon: la logique, la grammaire, la théologie, la philosophie, la science, la galanterie. Il attaqua en même temps les Jésuites et les Protestants; mais sa grande haine était pour les novateurs. La science l'importunait. Après avoir vilipendé Descartes, Huygens et Malebranche, il s'attaqua à Pascal, mais par la douceur. Il tendit des filets onctueux. Pascal englué, il le travailla, l'amollit, lui enleva sa foi en l'intelligence et sa confiance dans la volonté. Tout aux mains d'Arnauld et de Dieu, Pascal en arriva à se reprocher comme du temps perdu les rares instants que, dans une poussée de son génie, il donnait encore à la science! Le Jansénisme ne serait qu'un accident dans l'histoire des aberrations humaines s'il n'avait dévoré une si belle proie. Mais cela compte d'avoir réduit à l'état de diseur de chapelets le plus bel esprit scientifique du dix-septième siècle. Cette victoire ne permet pas qu'on oublie Port-Royal.

(1) Tallemant, 2e édit Monmerqué, IV, 68.

Comme il faut du ridicule au début de toutes les hérésies; comme, pour décider Luther, il faut qu'il entende un prêtre romain travestir à l'autel les paroles de la consécration et dire : *Panis es et panis manebis*, il faut, pour déterminer le jansénisme, la vue de la trop belle gorge de madame de Guéméné. Tallemant en fait le conte : « Voici l'origine de cette secte, qu'on apppelle les Jansénistes, et qui fait aujourd'hui tant de bruit. La marquise de Sablé dit un jour à la princesse de Guéméné : « qu'aller au bal, avoir la gorge découverte et communier souvent ne s'accordent guère bien ensemble; » et la princesse lui ayant répondu que son directeur, le P. Nouet, jésuite, le trouvait bon, la marquise la pria de lui faire mettre cela par écrit, après lui avoir promis de ne le montrer à personne L'autre lui apporta cet écrit; mais la marquise le montra à Arnauld, qui fit sur cela le livre de *la fréquente Communion*. » Voilà l'homme qui mania Pascal; il avait de l'adresse et ce génie du polémiste de profiter de toute occasion.

Pour lire les *Pensées* avec toute la douleur qu'elles exigent, il faut regarder Pascal au fond d'une basse-fosse. La foi le mure mieux que des pierres et le détient mieux que des chaînes; la foi lui cache le jour, lui refuse l'air. Il devient à moitié fou; la terre s'ouvre devant lui et il voit sortir de la fente des flammes et des diables. Les amulettes vulgaires de l'Eglise ne lui suffisent pas; il lui en faut de particulières pour rassurer son tremblement. Arnauld, avec la bêtise du fanatique, juge que son œuvre est bonne, et sourit. Pascal subit ce sourire; il l'aime; c'est sa seule lumière. Sous cet encouragement, il tente une apologie du christianisme. On croit trouver dans les *Pensées*, à

côté des raisons du chrétien, les traces d'une raison très libre. C'est une illusion. Tout ce qui supporte cette interprétation n'est qu'objection provisoire ou ironie. Pas une ligne, si l'on veut respecter le Pascal chrétien, ne doit se retourner contre la citadelle qu'il défend. Tout ce qui est demeuré de l'apologie interrompue attaque le libre examen, la liberté, la nature, la science. En lisant, souvenez-vous que celui qui a écrit votre lecture croyait sans défaillance à Dieu, à l'âme, à l'enfer, au ciel, à la prédestination, à l'inutilité des œuvres, à la grâce nécessitante. S'il vous dit : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà, » il n'allègue que les vérités humaines qu'il méprise et qui ne sont pour lui que des erreurs; car il croit à la Vérité, à l'absolu, à la prédestination, au ciel et à l'enfer. Ce n'est pas un homme qui se construit des preuves en rempart contre les assauts du doute. Il est assuré, il a la foi. Sa seule inquiétude, c'est de savoir s'il a la grâce; s'il avait la grâce, tout lui serait égal, parce que la grâce, dès qu'elle est, elle est toujours nécessitante.

Mais s'il était permis de repousser le registre de l'ironie, de transposer, selon le mode naturel, ces profondes mélodies philosophiques! S'il était permis de considérer les objections comme des aveux de l'inconscient! Et enfin, si l'on osait rejeter de ces pages tout le dogme et tout l'amour, toutes ces effusions qui montent vers rien, toute cette théologie qui tourne en procession autour du néant! Une telle œuvre ne serait plus l'œuvre du Pascal chrétien, du prisonnier d'Arnauld. Peut-être serait-elle l'œuvre du Pascal vrai, du fils sévère de Montaigne, du frère intellectuel de Descartes? On a imaginé un recueil arbitraire qui s'appelle *Mon-*

*taigne chrétien.* Cela nous paraît bouffon, parce que Montaigne n'était pas chrétien, et aussi parce que le christianisme ne manque vraiment pas d'apologistes. Un Pascal philosophe serait moins absurde, parce que les *Pensées* sont l'œuvre d'un converti, d'un déchu, et que l'on peut supposer sous la couche chrétienne un granit originel. Décrépir les *Pensées*, ce serait peut-être ôter le badigeon qui recouvre des pierres sculptées. On verrait ce que Pascal aurait pensé si, au lieu de se retirer à Port-Royal, il avait été rejoindre Descartes en Hollande.

La conversion de Pascal ne fut pas un calcul. Il fut toujours d'une grande droiture, même dans les *Provinciales*, dont les mensonges sont imputables aux seuls Jansénistes. Le P. Daniel l'a reconnu volontiers (1) et les manuscrits de Tallemant sont venus confirmer le fait (2) : « Ces Messieurs de Port-Royal lui donnaient la matière et il la disposait à sa fantaisie. » Si cela avait été un calcul, il n'aurait pas été mauvais, au point de vue du monde. La conversion de Pascal tourmenta son génie et augmenta sa réputation. Les Jansénistes, sûrs qu'il leur appartenait et qu'il ne recommencerait pas, vantèrent sa précocité jusqu'au ridicule. L'histoire de l'invention de la géométrie faisait rire ceux qui savent ce que c'est que la géométrie. Descartes lui contestait la découverte de la pesanteur de l'air, assurant que l'expérience du Puy-de-Dôme n'avait été faite que sur ses propres indications et à sa prière. Port-Royal soigna la gloire de son protégé et c'est peut-être à cause de Pascal qu'Arnauld imagina de quereller Descartes. C'était l'enfant

(1) *Voyage dans le monde de Descartes*. Ed. de La Haye, 1739, p. 183.
(2) *Loc. cit.*

d'adoption d'une secte assez puissante pour résister au pape et soutenue par tout le protestantisme étranger. Il y a là-dessus une bien jolie anecdote dans le P. Daniel (1). Comme on s'étonnait dans une société de la fable de la géométrie, quelqu'un dit « que c'étoit encore très peu de chose que cette hyperbole, quelque outrée qu'elle parût, pour reconnoître les obligations qu'ils lui avoient pour les Lettres au Provincial. Tout le monde en demeura d'accord; et on avoua qu'on ne pouvoit pas païer en meilleure monnoie les services que M. P...avoit rendus à ces Messieurs. » Je sais bien que le P. Daniel est suspect (2); mais il ne l'est pas plus que « ces Messieurs ». Pascal d'ailleurs méprisait la gloire. Toutes ces querelles passaient au-dessus de sa tête. Pendant ce temps-là, prosterné aux pieds du crucifix, il « s'abêtissait ».

## VII

Les casuistes et la morale expérimentale. — Le protestantisme est une réaction chrétienne contre la liberté de vivre, condition essentielle de la liberté de penser. Pascal a donc séduit les protestants. Ils ont cru qu'il apportait plus de christianisme. Si cela est vrai, et si les Jésuites, au contraire, représentaient moins de christianisme, ce sont les Jésuites dont un esprit sain devrait se faire le champion. Mais cela n'est pas sûr. Les Jésuites sont tout aussi chrétiens que les Jansénistes, mais moins durement et avec plus de lumières. La partialité des protestants a une autre cause, et fort juste : c'est que les Jésuites ont préservé le monde

(1) *Loc. cit.*

(2) Son livre est toutefois bien curieux et l'un des meilleurs exposés du cartésianisme total.

latin du fléau de la Réforme. Maintenant qu'ils ne sont plus bons à rien et qu'ils se sont protestantisés comme le reste du clergé catholique, on peut leur rendre cette justice sans avoir l'air de les flatter. Tout en frondant Rome, Port-Royal restait fort attaché au pape. La sympathie des protestants fut indirecte; elle s'attacha aux Jansénistes, en haine des Jésuites. Et cela continue, à un moment où, devant l'ironie supérieure de la science, toutes les croyances religieuses sont égales, et tous les dogmes. Un protestant libéral ne peut pas s'imaginer à quel point, vu à la lumière du laboratoire, il est identique au Jésuite ou au Capucin. L'analyse révèle une surprenante parité de matières grises et la même population cérébrale : décalogue commun, métaphysique commune, entités mâles et femelles procréant les mêmes superstitions morales. Une critique générale du christianisme distinguerait à peine de passagères variétés entre les frères de la grande famille, si on n'était obligé de remarquer les antipathies qui les divisent et qui les classent.

Ceci est un point de départ pour une étude plus profonde. Il faut renforcer les microscopes, et les réactifs. Alors on découvre que les superstitions morales des deux clans évoluent selon des principes contradictoires, l'abstrait et le concret. La morale du christianisme pur, protestantisme ou jansénisme, repose tout entière sur l'abstraction; la morale du christianisme mitigé, la morale du catholicisme, partie des mêmes principes, s'est modifiée libéralement selon les ressources de la méthode expérimentale.

Sans doute son origine, qui est un commandement divin, a restreint le champ d'évolution; elle

n'a pu se mouvoir que selon une piste fermée. Partie de Dieu, elle revient à Dieu. Mais entre les deux bornes, elle a divagué avec une certaine élégance.

Il y avait au xv^e^ siècle un astronome nommé Regiomontanus, qui savait tout ce que l'on pouvait savoir de son temps ; et cela différait peu de ce que l'on sait aujourd'hui. Mais il ignorait ou voulait ignorer le point capital de l'Astronomie. Il plantait la terre au milieu du monde, ce qui rendait ses admirables calculs d'une effroyable complexité. Si, à la place de la terre, il eût fixé le soleil, ses courbes se redressaient, ses nœuds se dénouaient, ses orbites se désenchevêtraient. Il ne put ou il n'osa. Les casuistes de la compagnie de Jésus me font toujours penser à Regiomontanus. Ils se sont bien doutés que la morale est une science fort aléatoire et toute relative; mais ils n'ont jamais osé laisser leurs doutes affaiblir leurs principes. Ils posent d'abord le précepte : la terre est le centre du monde. Puis ils raisonnent comme s'il n'y avait pas de centre, ou comme si le centre du monde et de la morale se déplaçait sans cesse au gré des passions ou des milieux humains. Le Jésuite espagnol absout le duel et le Jésuite français le condamne. Vérité en deçà, erreur au delà. La maxime de Pascal montre la corde de son ironie pour en fouetter les Jésuites. Mais Pascal n'a pas eu le dernier mot, et son châtiment est qu'on lui fasse gloire de l'aphorisme pyrrhonien dont il cinglait ses adversaires. Deux siècles de main-mise protestante sur notre histoire, notre littérature, notre morale traditionnelle ne nous empêcheront pas de dire très nettement notre pensée à la face des imbéciles et des fanatiques; et si c'est Escobar lui-même qui défend la liberté de la vie, nous ne rirons plus d'Escobar.

Un publiciste qui batailla contre les Jésuites (1), Charles Sauvestre, a très bien vu que, dans leur morale il n'y a presque plus rien d'évangélique. Cette morale qui nie la morale absolue n'est autre chose qu'une suite de conseils critiques pour toutes les circonstances de la vie. Plus de principes, dirait-on, mais une perpétuelle accommodation aux événements. Ceci est exagéré. Comme on l'a déjà observé, jamais aucun casuiste n'a oublié le texte des commandements de Dieu ; ils les écrivent en tête de chacune de leurs pages. Les principes demeurent, mais les situations changent. Pour les appliquer à un cas particulier, il faut les traiter comme ces vêtements de famille qu'on allongeait ou qu'on repliait selon la taille du nouveau venu. Pour être bon à quelque chose, il faut qu'un principe soit maniable. « Tu ne voleras point. » Quoi, jamais? — Jamais! Et nous voilà dans l'absurdité, car je vais vous citer cinquante anecdotes où vous reconnaîtrez que le vol fut légitime et même nécessaire. La morale qu'il faut violer pour vivre, ce n'est plus qu'un instrument de tyrannie entre les mains du plus fort. Il faut imaginer une accommodation qui la rende pratique. C'est ce que les Jésuites essayèrent assez gauchement, mais avec une bonne foi que prouve leur naïveté. En règle avec les principes chrétiens, ils élaborèrent des jugements qui ne sont que la constatation des coutumes morales, et plutôt qu'un code, un guide. Un célèbre manuel, encore réimprimé, porte ce titre archaïque : « La Guide du pécheur. » Voilà la morale ramenée à des proportions honnêtes, à sa place parmi les usages mondains.

(1) Tous les ordres religieux et le clergé séculier ont fourni des casuistes. Le plus célèbre, Alphonse de Liguori, n'était pas Jésuite ; si peu qu'il fonda un ordre rival, les Rédemptoristes. Lorsqu'on dit

## VIII

Les péchés de la chair. — Il n'y a guère une page des *Provinciales* qui n'incline un bon esprit à avoir de l'amitié pour les Jésuites. Puisqu'il s'agit de la liberté charnelle, prenons la lettre neuvième (1):

« Mais (dit le Jésuite) ce qui nous a donné le plus de peine a été de régler les conversations entre les hommes et les femmes : car nos pères sont plus réservés sur ce qui regarde la chasteté. Ce n'est pas qu'ils ne traitent des questions assez curieuses et assez indulgentes, et principalement pour les personnes mariées ou fiancées. J'appris sur cela les questions les plus extraordinaires qu'on puisse s'imaginer. Il m'en donna de quoi remplir plusieurs lettres : mais je ne veux pas seulement en marquer les citations, parce que vous faites voir mes lettres à toutes sortes de personnes; et je ne voudrais pas donner l'occasion de cette lecture à ceux qui n'y chercheraient que leur divertissement.

» La seule chose que je puisse vous marquer de ce qu'il me montra dans leurs livres, même français, est ce que vous pouvez voir dans la Somme des péchés du père Bauny, p. 165, de certaines privautés qu'il y explique, pourvu qu'on dirige bien son intention, comme à *passer pour galant :* et vous serez surpris d'y trouver, p. 148, un principe de morale touchant le pouvoir qu'il dit que les filles ont de disposer de leur virginité sans leurs parents. Voici ses termes : « Quand cela se fait du consentement de la fille, quoique le père ait sujet de s'en plaindre, ce n'est pas néanmoins que la dite fille,

cela à la Chambre des députés, lors du grand débat de 1879, il y eut des « exclamations à gauche ».

(1) Edit. Louandre.

ou celui à qui elle s'est prostituée, lui aient fait aucun tort, ou violé pour son égard la justice : car la fille est en possession de sa virginité, aussi bien que de son corps ; elle en peut faire ce que bon lui semble, à l'exclusion de la mort ou du retranchement de ses membres. » Jugez par là du reste...

» Voilà tout ce que je puis dire de tout ce que j'entendis, et qui dura si longtemps que je fus obligé de prier enfin le père de changer de matière... »

Voici donc les Jésuites accusés de défendre la liberté. Ce n'est pas la *Fronde*, ou un féministe hardi, ou un philosophe impie qui proclame les droits de la femme à disposer de son cœur et de son corps, c'est un obscur Jésuite du dix-septième siècle, c'est le P. Bauny ; mais avec lui, c'est toute l'Église. Car ce fut une des gloires du christianisme, et l'une des plus sûres, de briser la terrible puissance paternelle qui faisait de chaque Romain un tyran et un bourreau. La domination des parents cesse à l'heure où fonctionne la conscience individuelle. Une fille a le droit de se marier, dès qu'elle est nubile. Ce qui constitue le sacrement de mariage, ce sera le consentement mutuel des fiancés, et cela seul. Le reste n'est que cérémonial. Comme Pascal se rapetisse et qu'il devient médiocre sous cette grandeur d'une loi de la nature érigée en sacrement par des sages qui trouvèrent ce moyen de faire respecter les ordres méconnus de la vie!

Hommes d'action, les Jésuites estiment peu les vertus inactives, comme la chasteté; optimistes, ils mettent au-dessus de tous les biens la conservation de l'existence. Dans son Commentaire sur le prophète Daniel, Cornelius à Lapide dit avec tact : « La chaste Suzanne a agi en femme héroïque ; mais dans un tel péril d'infamie et de mort, elle

pouvait se borner à tout endurer des deux vieillards sans consentir ni coopérer à rien intérieurement, parce que l'existence et la réputation valent mieux que la chasteté... De jeunes et chastes vierges se croient coupables si elles ne luttent et ne résistent de toutes leurs forces et par leurs cris, tandis qu'il suffit de détester et d'exécrer l'acte auquel on est forcé. » Les filles et femmes ont toujours été de cet avis. Elles savent que le monde, à qui les actes sont indifférents, n'est sensible qu'au scandale. Une fille à demi violée et délivrée à temps de son agresseur est perdue de réputation ; celle qui a tout subi portes closes demeure comme intacte. Cela revient à dire qu'entre deux maux, fidèle au chemin de velours, le Jésuite conseille de choisir le moindre. Ce n'est pas héroïque. Sans doute, mais l'humanité n'est pas faite de héros, et les héros, d'ailleurs, se créent leur propre morale. Il s'agit de vie pratique, et de mettre en garde les hommes contre les grands principes abstraits qui ne sont que des pièges où se gardent de choir ceux qui les formulent. Il n'est de louche aventurier qui ne se vante du *potius mori quam fœdari*. J'aime mieux cette comédienne qui, à ce propos, disait en souriant— tout le contraire. Mais quand le déshonneur est secret et qu'il s'accompagne d'un plaisir, il serait bien sot d'aller préférer la mort ou l'infamie publique. C'est ce qu'affirme le P. Taberna : « Une jeune fille ne pèche point si, dans un péril de mort ou d'infamie, elle reste purement passive et n'emploie point tous les moyens dont elle peut disposer pour chasser le séducteur, comme de le tuer et d'appeler le voisinage. » La malheureuse sera bien avancée de lire dans tous les journaux le récit de sa victoire ou d'avoir à paraître en Cour d'assises avec l'air qui convient à une victime modeste de

l'érotisme! Il est difficile de trouver les casuistes en défaut, surtout les derniers venus, qui ont profité des observations antérieures et d'une plus large observation des mœurs. Ils connaissent la nature humaine, savent la puissance des préjugés. Ni dupes, ni hypocrites, ils ne consentent pas à prêcher une morale inapplicable; ils aiment mieux être utiles que d'acquérir par le facile moyen de l'écriture une réputation de stoïcisme et d'intégrité.

Fort en avant sur leur temps, mais surtout sur le nôtre, ils défendent avec persévérance le droit de chacun à user et à abuser de soi-même. Ainsi Sanchez, quand il accepte, en son célèbre traité *De Matrimonio*, la légitimité de certains baisers hardis et précis. On sait qu'il y met une restriction : c'est qu'ils ne seront qu'un prélude et que l'acte naturel désaltérera les incendies de la chair. Les physiologistes, successeurs des casuistes, sont en général du même avis sur cette question secrète ceux qui se réservent le font pour des motifs où du moins la morale n'a rien à voir. Souvenons-nous des vers de Baudelaire. La morale écartée, il reste la matière d'une discusion peut-être gastronomique. Henri IV avait des goûts sauvages. Le tort des casuistes, ce n'est pas leur complaisance; elle est fort sommaire, quoi qu'on ait dit; c'est leur subtilité. Le péché devient topographique. On se croit au jeu de l'oie (de la petite oie) : voici la prison, et le puits. Assis dans sa chaise de marbre, froid comme la pierre qui le glace, Sanchez discute le plan de la bataille. Il connaît les chemins ouverts et les chemins creux. Ici, il y a une belle prairie, et là un bourbier. Il est magnifique et serein. Il sait tout et méprise tout. Quand la farce érotique a épuisé ses jeux, il referme les rideaux sur les deux petites

marionnettes obscènes, et sa face pâle n'est émue ni de dégoût, ni de pitié.

Alexandre Dumas, dans sa *Question du Divorce*, s'élève, avec son hypocrisie de vieux viveur fourbu, contre cette tolérance délicate des théologiens qui veulent bien que la femme, étourdie et non satisfaite de la ruée brutale de l'homme, achève à sa guise ce qu'un contact égoïste et trop rude n'a fait qu'ébaucher. Que voilà donc encore de la morale mal placée ! Pourquoi ne pas laisser les hommes et les femmes juges de leurs plaisirs et nochers de leur barque ! Mais le casuiste ici n'est que l'écho de la plainte des femmes. Les hommes croient connaître les femmes, et cela arrive. Mais qui connaît les hommes? Qui, hormis le confesseur ou le médecin, a entendu le gémissement de la femme toujours trompée? Sa lenteur à s'émouvoir la laisse d'un pas en arrière, et l'homme ne tourne jamais la tête. Tantale, toutes les nuits, sent la caresse vaine d'un plaisir ironique. Il reste à la victime, — quoi? Ça, l'adultère, ou le désespoir. Car on ne laisse pas sa froideur tranquille, la tentation revient avec la certitude d'un accès de fièvre; tout l'organisme va être encore secoué, tordu, tendu : et la flèche éternellement se brise et tombe.

Cette aventure est si commune qu'un médecin, il y a une vingtaine d'années, a repris la thèse du casuiste. Mais il place l'adjutoire avant l'acte, et c'est à l'homme qu'il en confie le soin (1). Mais dire qu'il y a des hommes à qui il faut rédiger de telles ordonnances ! Il y en a, et beaucoup. Et ce sont les meilleurs, les plus sains : la volupté est une création humaine, un art délicat où quelques-uns seule-

(1) *Petit Bréviaire de l'amour expérimental*, par le Dr Jules Guyot.

ment sont aptes, comme à la musique ou à la peinture. La nature ne s'inquiète pas du plaisir; l'acte lui suffit. Mais les théologiens croyaient le contraire et que la participation effective de la femme était indispensable à la fécondation (1). De là leur condescendance. Cependant si la volupté n'est pas nécessaire à la fécondation, elle-même fort inutile le plus souvent, elle l'est à l'intégrité du système nerveux. Parti d'un principe faux, le casuiste a trouvé une conséquence tolérable. D'ailleurs, les femmes demandaient l'absolution et non la permission : le casuiste souvent écrit sous la dictée de la femme.

Il ne faut pas croire ce que disent les pamphlétaires. Les questions de cet ordre, et le catalogue en est long et fastidieux, n'ont pas été traitées par les casuistes « avec une complaisance particulière ». Elles viennent à leur rang dans les manuels de théologie morale, et plus d'un lecteur sournois aura trouvé que la place leur est mesurée avec parcimonie. Dans l'ouvrage de Sanchez sur le mariage, la discussion des cas érotiques tient en quelques pages noyées en deux énormes tomes. Et cependant, comme le dit Liguori, « c'est la matière la plus fréquente et la plus abondante de la confession ». C'est souvent la seule, comme c'est l'unique conversation des mâles vulgaires et l'unique rêve de presque toutes les femmes. Le théologien aborde ce chapitre avec le sang-froid du physiologiste qui entre dans la région du sixième sens. Sans doute, ils auraient pu, non le passer sous silence, mais l'abréger encore ou le restreindre à des généralités. Cette méthode eût été sévère, car elle aurait équi-

(1 C'est encore aujourd'hui un préjugé populaire.

valu à prohiber tout ce qui est inutile à la fin directe du mariage, la procréation. Si la confession a parfois été pour les femmes une école de volupté, qui s'en plaindra, né en dehors du protestantisme ou du jansénisme?

Pourquoi les casuistes ont-ils étudié les cas de conscience de l'amour? Mais pourquoi y a-t-il en vente, à cette heure, trente ou quarante ouvrages de médecine vulgarisatrice où les rapports sexuels sont examinés avec beaucoup moins de décence que dans Sanchez ou dans Liguori? C'est qu'autrefois les hommes songeaient à leur salut et qu'aujourd'hui ils songent à leur santé. Et ils voulaient conquérir leur salut comme aujourd'hui conserver leur santé, sans se priver d'aucuns de leurs plaisirs. Les casuistes les rassuraient; les médecins les réconfortent. C'est en ces matières surtout que l'humanité entend rester immuable; car elle sent bien que, guérie de ses vices, elle se trouverait du coup guérie de la vie, c'est-à-dire du plaisir de vivre.

Il faut donc rire des sots qui prétendent trouver en des in-folios latins l'origine de la corruption de nos mœurs. Après tout, ce sont peut-être les casuistes qui ont doté Londres de soixante-dix mille prostituées, lesquelles, sans doute, en remontreraient même à Sanchez? L'indignation contre la casuistique de l'amour signale un hypocrite ou un coquebin. Elle ne peut être prise au sérieux dans un pays qui possède, avec l'Italie, la littérature la plus libre de l'Europe et la plus délicieusement érotique.

Il y a tant d'autres questions sur lesquelles on pourrait se mettre d'accord pour détester les Jésuites! Mais il semble qu'on ait choisi pour les accabler celles de leurs idées ou de leurs méthodes qui obtiennent nécessairement l'assentiment d'un esprit

dénué de tout fanatisme. C'est peut-être que les motifs sérieux d'exclusion que l'on pourrait proférer contre la compagnie de Jésus seraient également valables contre les autres sectes chrétiennes. Je comprends qu'on dise nettement comme Nietzsche : Le christianisme, voilà l'ennemi. Toute autre formule est un acte de foi religieuse.

## IX

La casuistique du vol. — « C'est un des caractères de la casuistique des Jésuites, dit Paul Bert avec amertume, de toujours prendre parti pour le pécheur. »

REMY DE GOURMONT.

# VINGT-SIX ET UNE

—

Nous étions vingt-six, — vingt-six machines vivantes, enfermées dans un sous-sol humide, où, du matin au soir, nous pétrissions la pâte et faisions des petits pains et des craquelins. Les fenêtres de notre sous-sol donnaient dans une fosse creusée devant, dont la paroi était en briques, vertes d'humidité ; les vitres étaient garnies au dehors d'un épais filet de fer, et la clarté du soleil ne pouvait parvenir jusqu'à nous à travers les carreaux couverts de poussière de farine. Notre patron avait condamné les fenêtres avec du fer, afin que nous ne puissions pas donner un morceau de son pain aux mendiants, et à ceux de nos camarades qui vivaient sans travail, et souffraient la faim ; notre patron nous appelait des filous, et nous donnait au dîner des tripes pourries en guise de viande...

Nous nous sentions à l'étroit et nous étouffions à vivre dans une boîte en pierre, sous un plafond bas et lourd, chargé de suie et de toiles d'araignée. Nous nous sentions oppressés et angoissés, entre les murs épais, tout ornés de taches de boue et de moisissure... Nous nous levions à cinq heures du matin, sans avoir eu le temps de dormir notre content, et — mornes, indifférents, — à six heures nous nous mettions à une table pour faire les craquelins avec la pâte, que nos camarades avaient préparée pendant que nous dormions encore. Et toute la journée jusqu'à dix heures du soir, les uns

restaient à la table, roulaient avec les mains la pâte élastique et se balançaient légèrement pour ne pas s'engourdir, tandis que les autres pétrissaient la farine avec l'eau. Et toute la journée, ronronnait, d'un ton rêveur et mélancolique, l'eau qui bouillait dans la marmite, où cuisaient les craquelins ; la pelle du brigadier faisait un bruit de frottement irrité et rapide sur le bas du four, jetait les morceaux glissants de pâte cuite sur la brique chauffée. Du matin au soir le bois brûlait d'un côté du four, et le reflet rouge de la flamme tremblotait sur le mur de l'atelier, comme si, tacitement, il se moquait de nous. L'énorme four semblait la tête difforme d'un monstre fantastique, telle que si elle se fût dressée de dessus le plancher, ouvrant une large gueule, pleine d'un feu éclatant, dont elle soufflait sur nous la chaleur, et regardant notre interminable travail avec les deux cavités noires des bouches de chaleur placées sur son front. Ces deux cavités étaient comme des yeux — d'implacables et d'impossibles pupilles de monstre ; ils nous regardaient toujours d'un regard uniformément sombre, comme fatigués de voir des esclaves dont ils ne pouvaient espérer rien d'humain, et qu'ils méprisaient du mépris froid de la sagesse.

Chaque jour et chaque jour, dans la poussière de la farine, dans la boue que nos pieds apportaient de la cour, dans l'atmosphère lourde, imprégnée d'odeurs, nous roulions la pâte et faisions les craquelins ; nous les mouillions de notre sueur, et nous haïssions notre travail d'une haine aiguë ; nous ne mangions jamais ce qui sortait de nos mains, préférant le pain noir aux craquelins. Assis à une longue table en face les uns des autres — neuf contre neuf — durant de longues heures nos mains et

nos doigts se remuaient mécaniquement, à tel point habitués à notre travail que nous ne surveillions plus jamais nos mouvements. Et les figures de chacun nous étaient devenues tellement familières que chacun de nous connaissait toutes les rides sur les faces de ses camarades. Nous n'avions rien à nous dire, nous y étions habitués et nous nous taisions tout le temps, lorsque nous ne nous querellions pas, — car il y a toujours quelque chose pour quoi on peut engueuler un homme, et surtout un camarade. Mais nous nous engueulions même rarement — en quoi un homme peut-il avoir tort s'il est à demi mort, s'il est comme un mannequin, si tous ses sentiments sont écrasés par le poids du travail? Mais le silence n'est effrayant et douloureux que pour ceux qui ont déjà tout dit, et qui n'ont plus de quoi parler; quant aux hommes qui n'ont pas encore commencé leurs discours — pour ceux-là le silence est simple et facile... En revanche, nous chantions quelquefois, et notre chant débutait ainsi : au milieu du travail tout à coup quelqu'un soupirait, d'un soupir lourd de cheval fatigué, et se mettait à chanter un de ces airs traînants, dont la mélodie plaintivement caressante allège toujours le poids qui pèse sur l'âme du chanteur. Un seul de nous chante, et tout d'abord nous écoutons en silence sa chanson solitaire; elle languit sous le plafond lourd du sous-sol, comme une petite flamme de bûcher, au milieu de la steppe, par une nuit humide d'automne, quand le ciel gris pèse au-dessus de la terre comme un toit de plomb. Puis un autre se joint au chanteur, et — voilà déjà deux voix qui nagent doucement, plaintives, dans l'air oppressé de notre fosse étroite. Et soudain plusieurs voix soutiennent en même temps la chanson — elle s'enfle comme une

vague, devient plus forte, plus puissante : il semble qu'elle élargit les murs pesants, humides, de notre prison de pierre...

Tous les vingt-six chantent ; les fortes voix, depuis longtemps accoutumées à l'ensemble, remplissent l'atelier ; la chanson y est à l'étroit ; elle se débat contre la pierre des murs, elle gémit, pleure et ranime le cœur par une douleur douce, chatouillante, elle ravive en lui les vieilles blessures et éveille l'angoisse... Les chanteurs soupirent profondément et avec une lourde peine ; quelqu'un d'eux interrompt soudain son chant, il reste longtemps à écouter les camarades, puis déverse de nouveau sa voix dans le flot général. Un autre, après avoir lancé un *ékh !* angoissé, chante, les yeux fermés, et peut-être la vague des sons, ample, nourrie, lui apparaît comme une route qui conduit là-bas, au loin, toute éclairée par le soleil éclatant, large route sur laquelle il se voit marcher...

La flamme dans le four frissonne toujours, toujours la pelle du brigadier grince sur la brique, l'eau ronronne dans la marmite, et le reflet du feu sur le mur tremble et rit silencieusement... Et nous versons dans les paroles d'autrui notre malheur, l'angoisse lourde des hommes vivants, privés de soleil, l'angoisse des esclaves. Ainsi, nous vivions, les vingt-six, dans le sous-sol d'une grande maison de pierre, et vivre nous était aussi pénible que si les trois étages de cette maison avaient été bâtis directement sur nos épaules.

★

Mais, outre le chant, nous avions encore quelque chose de bon, quelque chose que nous aimions, et qui, peut-être, nous tenait lieu de soleil. Au

deuxième étage de notre maison il y avait un atelier de broderie d'or, et parmi beaucoup de jeunes filles brodeuses se trouvait la bonne, Tania, âgée de seize ans. Tous les matins, contre le carreau de la petite ouverture découpée dans la porte qui conduisait du vestibule à notre atelier, venait s'appuyer une mignonne petite figure rose, aux gais yeux bleus, et une voix claire, caressante, nous criait :

— Bons petits prisonniers ! donnez des craquelins !

Nous nous tournions tous vers ce bruit limpide, bien connu, et nous regardions, joyeux et avec une bonté simple, cette pure figure de jeune fille, qui nous souriait si bien. Cela nous était familier et agréable de voir ce nez écrasé contre le carreau, et ces menues dents blanches qui brillaient de dessous les lèvres roses, ouvertes par le sourire. Nous nous précipitions pour lui ouvrir la porte, nous nous bousculions les uns les autres, et — la voilà, si gaie, si gentille, qui entrait chez nous, la tête un peu penchée de côté, debout et toujours souriante. Une longue et grosse natte de cheveux châtains tombait par-dessus l'épaule et reposait sur sa poitrine. Nous autres hommes sales, sombres, laids, nous la regardions de bas en haut, — le seuil de la porte étant plus élevé de quatre marches que le plancher, — nous la regardions, les têtes levées, et lui souhaitions le bonjour ; nous lui disions des paroles particulières, — nous ne les trouvions en nous que pour elle. En causant avec elle, nos voix étaient plus douces, nos plaisanteries moins lourdes. Pour elle — nous devenions autres. Le brigadier tirait du four une pelletée de craquelins, les plus dorés et les plus croustillants, et les lançait avec adresse de la pelle dans le tablier de Tania.

— Prends garde, ne tombe pas sur le patron! — la prévenions-nous toujours. Elle riait d'un air légèrement fripon, et nous criait gaiement :

— Adieu, bons petits prisonniers! — et disparaissait vivement comme une petite souris.

C'était tout... Mais longtemps après son départ nous en parlions entre nous avec plaisir — nous disions toujours les mêmes choses que nous avions dites la veille et les jours précédents, parce que — et elle, et nous, et tout, autour de nous, était pareil, comme la veille et les jours précédents...

C'est très pénible et douloureux quand un homme vit, et que rien ne change autour de lui, et si cela ne tue pas son âme à mort, plus il vit, plus l'immobilité de ce qui l'entoure lui devient douloureuse... Nous parlions toujours des femmes de telle sorte que parfois cela nous dégoûtait nous-mêmes d'entendre nos discours grossièrement éhontés, et c'était naturel, car les femmes que nous connaissions ne méritaient sans doute pas d'autres discours. Mais de Tania, nous ne parlions jamais mal, jamais ; et non seulement aucun de nous ne se permettait de la toucher avec la main, mais jamais elle n'avait entendu de nous une plaisanterie libre. Peut-être en avait-il été ainsi parce qu'elle n'était jamais restée longtemps avec nous : comme une étoile tombée du ciel, elle passait rapide devant nos yeux, et elle disparaissait ; mais c'était peut-être parce qu'elle était petite, et très belle, et tout ce qui est beau éveille le respect de soi-même chez les gens grossiers. Et puis, — quoique notre travail de forçats eût fait de nous des bœufs passifs, incapables d'impressions, nous restions quand même des hommes, et, comme tous les hommes, nous ne pouvions pas vivre sans adorer quoi que ce soit. Nous n'avions

personne de meilleur qu'elle, et personne autre ne faisait attention à nous, qui vivions dans le sous-sol — personne, et pourtant des dizaines de gens habitaient la maison. Et enfin — sûrement, c'était le principal — tous, nous la regardions comme quelque chose à nous, comme quelque chose qui ne semblait exister que grâce à nos craquelins; nous nous étions fait un devoir de lui donner des craquelins chauds, et c'était devenu pour nous comme une offrande quotidienne à l'idole, c'était devenu presque un rite religieux, et chaque jour nous attachait toujours plus à elle. Outre les craquelins, nous donnions beaucoup de conseils à Tania — se couvrir plus chaudement, ne pas courir trop vite dans les escaliers, ne pas porter des brassées de bois trop lourdes. Elle écoutait nos conseils avec un sourire, y répondait par un rire, et ne nous obéissait jamais, mais nous n'en étions pas blessés : il nous suffisait de montrer que nous prenions soin d'elle.

Souvent elle s'adressait à nous pour différents services : ouvrir la lourde porte de la cave, fendre du bois, — avec joie, et même avec une sorte d'orgueil, nous lui faisions cela, et tout ce qu'elle voulait.

Mais lorsqu'un de nous la pria de lui raccommoder son unique chemise, avec une moue méprisante elle dit :

— Voyez-vous! Si je vais faire ça, comment donc!...

Nous nous étions bien moqués du drôle d'homme, — et jamais nous ne lui avions plus rien demandé. Nous l'aimions — cela dit tout. L'homme veut toujours porter son amour sur quelqu'un; quoique, parfois, cet amour est tyrannique, ou parfois avilissant, et peut empoisonner la vie du prochain,

parce que, tout en aimant, l'homme n'estime pas l'être aimé. Nous devions aimer Tania, car nous n'avions personne autre à aimer.

Parfois quelqu'un de nous, tout à coup, on ne sait pourquoi, raisonnait ainsi :

— Et qu'est-ce que nous avons à gâter la gosse? Qu'est-ce qu'il y a en elle de particulier? Hein? Vraiment, nous nous occupons beaucoup d'elle!

L'homme qui avait le courage de prononcer de tels discours était bientôt remis à sa place, très grossièrement — nous avions besoin d'aimer quelque chose : nous avions trouvé cet objet, et nous l'aimions, et ce que nous aimions, nous, les vingt-six, devait être inaccessible à chacun, comme une chose sainte, et quiconque en ceci parlait contre nous était notre ennemi. Peut-être nous aimions ce qui n'était pas réellement bon, mais nous étions vingt-six, et par conséquent nous voulions toujours que ce qui nous était cher fût sacré pour les autres.

L'amour n'est pas moins lourd que la haine... et peut-être, justement pour cette raison, certains orgueilleux affirment que la haine est plus flatteuse que l'amour... Alors pourquoi est-ce qu'ils ne fuient pas les hommes, si cela est vrai?...

★

Outre l'atelier des craquelins, notre patron en avait encore un autre, où l'on faisait des brioches; celui-ci était installé dans la même maison, séparé de notre fosse seulement par un mur; mais les boulangers — ils étaient quatre — se tenaient à l'écart de nous, regardant leur travail comme plus propre que le nôtre, et, à cause de cela, ils s'estimaient meilleurs que nous, et ne venaient pas dans notre atelier; ils riaient d'une façon méprisante, quand ils nous

rencontraient dans la cour; nous non plus, nous n'allions pas chez eux : le patron nous le défendait, de peur que nous allions lui voler les brioches grasses. Nous n'aimions pas les boulangers, par envie : leur travail était plus facile que le nôtre, ils recevaient plus que nous, ils étaient mieux nourris, ils avaient un atelier spacieux, clair, et tous étaient si propres, si robustes — pour nous si dégoûtants. Tandis que nous autres, tous, — nous étions, pour ainsi dire, jaunes et gris; trois d'entre nous avaient la syphilis; quelques-uns, des maladies de peau; un était complètement tordu par les rhumatismes. Les jours de fête ils s'habillaient en vestons, et leurs bottes criaient, deux avaient des accordéons, et ils allaient tous se promener au jardin public — et nous autres nous portions des espèces de loques sales, et des bouts de bottes ou des lapti (1): la police ne nous laissait pas entrer dans le jardin. — pouvions-nous aimer les boulangers?

Et voilà qu'un jour nous apprîmes que leur brigadier s'était mis à boire, que le patron l'avait congédié, et en avait déjà engagé un autre, et que cet autre — était un soldat, portait un gilet de satin, et possédait une montre avec une chaîne d'or. Nous étions curieux de voir un si grand élégant, et, dans cet espoir, nous sortions l'un après l'autre à chaque instant dans la cour.

Mais il parut lui-même dans notre atelier. D'un coup de pied, il ouvrit la porte, qu'il laissa ouverte, il se plaça sur le seuil, souriant, et nous dit :

— Dieu vous soit en aide! Bonjour, mes gars!

L'air glacé, qui s'élançait par la porte en un

(1) Chaussons en raphia. Chaussure ordinaire des pauvres.

nuage épais, comme de la fumée, tourbillonnait à ses pieds, et il se tenait sur le seuil, nous regardant de haut en bas, et sous sa moustache blonde, frisée avec recherche, brillaient de grosses dents jaunes. En effet, son gilet était tout à fait particulier — bleu, tout brodé de fleurs; on aurait dit qu'il rayonnait, et ses boutons étaient faits d'on ne sait quelles pierres rouges. Et la chaîne y était.

Il était bien beau, ce soldat, si grand, si robuste, aux joues colorées, et ses grands yeux clairs regardaient si bien, caressants et limpides. Il avait sur la tête un béret blanc, fortement empesé, et sous son tablier propre, sans une tache, se montraient les bouts pointus des bottes à la mode, tout brillants.

Notre brigadier le pria respectueusement de fermer la porte; il le fit sans hâte, et se mit à nous questionner sur le patron.

Parlant tous à la fois et nous coupant la parole, nous lui dîmes que notre patron était un salaud, un coquin, un criminel et un bourreau, — tout ce qu'on pouvait et ce qu'il fallait dire du patron, mais qui est impossible à écrire ici. Le soldat écoutait, remuait sa moustache et nous dévisageait avec son regard doux et clair.

— Et vous avez beaucoup de fillettes par ici?... dit-il tout à coup.

Quelques-uns rirent avec respect, d'autres composèrent des grimaces doucereuses, quelqu'un expliqua au soldat que, des fillettes — il y en avait neuf.

— Vous en profitez? — demanda le soldat, clignant de l'œil.

Nous nous mîmes à rire de nouveau, pas très fort et d'un rire confus... Beaucoup d'entre nous

auraient eu envie de se montrer au soldat des garçons crânes comme lui-même, mais personne ne savait le faire, pas un ne le pouvait. Quelqu'un l'avoua, et dit doucement :

— Est-ce que nous le pouvons, nous autres?...

— Ah oui, cela vous est difficile! — dit le soldat avec assurance, et il nous détailla attentivement.

— Vous êtes pour ainsi dire... pas comme ça... Vous n'avez pas de tenue... pas d'extérieur comme il faut... l'apparence, je veux dire! Et la femme — elle aime l'apparence dans un homme. Il lui faut que le corps soit en forme, que tout soit — bien! Et avec ça elle estime la force... Que le bras soit — voilà comment!

Le soldat tira de sa poche son bras droit, à la manche de chemise retroussée, et nous le montra... Le bras était blanc et fort, couvert d'un poil brillant, doré.

— La jambe, la poitrine — en tout il faut de la fermeté... Et puis encore — que l'homme soit mis selon la règle... comme l'exige la beauté des choses... Voilà, par exemple, moi — les femmes m'aiment. Moi, je ne les appelle pas, je ne les attire pas, — c'est d'elles-mêmes que, par cinq et par six, elles se pendent à mon cou...

Il s'accroupit sur un sac de farine et conta longtemps combien les femmes l'aimaient, et avec quelle hardiesse il les traitait. Puis il partit, et lorsque la porte, avec un cri aigu, se fut refermée derrière lui, nous restâmes longtemps silencieux à penser à lui et à ses récits. Et puis, on ne sait comment, tout à coup, tous se mirent à parler, et il devint aussitôt évident qu'il nous avait plu à tous. Si simple et brave garçon — il est venu, il est resté un peu, il a causé. Personne ne venait chez nous,

personne ne causait avec nous d'une manière aussi amicale... Et nous continuâmes à parler de lui, et de ses futurs succès auprès des brodeuses d'or, qui, lorsqu'elle nous rencontraient dans la cour, faisaient un petit détour pour nous éviter, les lèvres pincées d'une manière b'essante, ou bien allaient droit sur nous, comme si nous n'étions même pas sur leur chemin. Et nous nous contentions de les admirer, dans la cour, et quand elles passaient devant nos fenêtres — l'hiver, vêtues de pelisscs de formes particulières, et l'été — coiffées de chapeaux à fleurs, et des ombrelles de diverses couleurs à la main. En revanche, entre nous, nous parlions de ces jeunes filles de telle manière que, si elles nous avaient entendus, toutes, elles auraient éprouvé, sous le coup de la honte et de l'offense, un sentiment de rage...

— Pourtant s'il allait aussi... mettre à mal Tanuchka! — dit soudain le brigadier avec inquiétude.

Nous nous tûmes tous, comme foudroyés par ces mots. Nous avions un peu oublié Tania : le soldat nous l'avait comme cachée avec sa personne belle et grande. Puis commença une discussion bruyante : les uns dirent que Tania ne se laisserait pas aller jusque là, d'autres affirmèrent qu'elle ne pourrait pas résister au soldat, un troisième parti proposa, dans le cas où le soldat se mettrait à obséder Tania, de lui casser les côtes. Et enfin, tous décidèrent de surveiller le soldat et Tania, et de prévenir la fillette, pour qu'elle se méfie de lui... Ceci fit cesser la discussion.

★

Un mois environ se passa ; le soldat cuisait les

brioches, faisait la fête avec les brodeuses d'or, venait souvent chez nous, dans notre atelier, mais ne racontait rien de ses succès auprès des jeunes filles; il tordait seulement ses moustaches ou encore se pourléchait avec goût.

Tania venait tous les matins chez nous chercher des petits craquelins, et, comme toujours, était gaie, gentille, aimable avec nous. Nous avions essayé de parler un peu avec elle du soldat, — elle l'appelait « un veau aux yeux écarquillés », et lui donnait d'autres sobriquets drôles, et ceci nous avait calmés. Nous étions fiers de notre fillette, voyant comme les brodeuses d'or se pendaient au soldat ; la façon dont Tania se comportait envers lui nous rehaussait tous, et, pour nous guider d'après sa conduite, nous avions commencé nous-mêmes à le traiter avec un peu de dédain. Et elle, nous nous étions mis à l'aimer encore davantage, nous lui faisions le matin un accueil encore plus joyeux et cordial.

Mais un jour le soldat arriva chez nous un peu en ribotte, s'installa et se mit à rire, et lorsque nous lui eûmes demandé de quoi il riait — il nous l'expliqua :

— Deux se sont battues pour moi... Lydka avec Grouchka... Ce qu'elles se sont arrangées! Ah! Ha-ha! L'une a pris l'autre par les cheveux, puis elle l'a flanquée par terre, et puis à cheval dessus... ha-ha-ha! Elles se sont griffé leurs museaux... se sont mises tout en loques, c'est à mourir! Et pourquoi est-ce que les femelles ne peuvent pas se battre d'une manière honnête? Pourquoi est-ce qu'elles se griffent ? Hein ?

Il restait assis sur le banc, bien portant, si propre, joyeux, il restait là et riait toujours. Nous nous

taisions. Cette fois, on ne sait pourquoi, il nous était antipathique.

— Non, ce que j'ai de veine avec la femme, hein ? Une comédie ! Il suffit de lui cligner de l'œil, — et ça y est ! Diable !

Ses bras blancs, couverts de poils luisants, se levèrent et retombèrent sur ses genoux, avec un fort claquement. Et il nous regardait avec des yeux si agréablement étonnés, comme s'il était lui-même sincèrement ébahi d'avoir une telle chance dans ses affaires avec les femmes ! Sa grosse face rougeaude brillait de suffisance et de bonheur, et il se pourléchait toujours les lèvres avec goût.

Notre brigadier, en colère, fit grincer fort sa pelle sur le fond du four, et tout à coup dit, moqueur :

— Il ne faut pas une grande force pour faire tomber les petits sapins; va un peu jeter à terre un beau pin...

— C'est-à-dire — c'est à moi que tu parles ? — demanda le soldat.

— Mais oui, à toi..

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien... c'est déjà parti !

— Mais non, attends un peu ! De quoi s'agit-il ? Quel pin?

Notre brigadier ne répondit pas, il travaillait vivement dans le four avec sa pelle : après avoir jeté dedans les craquelins cuits, il attrapait ceux qui étaient achevés, et les jetait avec bruit par terre, près des garçons, qui les enfilaient sur des raphias. Il paraissait avoir oublié le soldat et sa conversation avec lui. Mais le soldat fut pris tout à coup d'une sorte de malaise. Il se remit sur pied et se dirigea vers le four, au risque de se heurter la

poitrine contre le manche de la pelle, qui traversait l'air dans un mouvement rapide, spasmodique.

— Non, dis-moi — qui est-ce? Tu m'as blessé... Moi? Pas une ne me résistera! non! Et toi, tu me dis des paroles si blessantes...

En effet il paraissait être sincèrement offensé. Probablement il n'avait aucune raison de s'estimer, sinon pour son habileté à détourner les femmes ; peut-être, sauf cette aptitude, il n'y avait rien de vivant en lui, et seule cette aptitude lui permettait de se sentir un homme vivant.

Il y a des personnes à qui apparaît quelque maladie de leur corps ou de leur âme comme la chose la plus précieuse et la meilleure dans leur vie. Ils passent tout leur temps à la dorloter, ce n'est que par elle qu'ils existent, ils souffrent par elle, ils se nourrissent d'elle, ils s'en plaignent aux autres, et par là ils attirent l'attention du prochain. Pour cela ils jouissent de la compassion des gens, et en dehors de cela ils n'ont rien. Enlevez-leur cette maladie, guérissez-les, et ils seront malheureux, parce qu'ils seront privés de leur unique moyen d'existence, — ils seront vides. Parfois la vie d'un homme est pauvre à tel point qu'involontairement il est forcé d'estimer son vice et d'en vivre ; vraiment on peut dire que souvent les gens sont vicieux par ennui.

Le soldat se sentait offensé, il attaquait notre brigadier et hurlait :

— Non, dis-moi — qui est-ce ?

Le brigadier se tourna tout à coup vers lui.

— Tu veux que je te le dise ?

— Eh bien ?

— Connais-tu Tania ?

— Eh bien ?

— Eh bien — voilà ! Essaye !...
— Moi ?
— Toi !
— Elle ? Mais c'est pour moi.. Peuh !
— Nous allons voir !
— Tu verras ! Ha !
— Elle te fera voir...
— Un mois de temps !
— Es-tu vantard, soldat !
— Deux semaines ! Je vous ferai voir ! Qui ça ? Tania ? Peuh !...
— Allons, va-t'en... tu gênes !
— Deux semaines — et ça y sera ! Va, toi...
— Va-t'en, je te dis !

Notre brigadier devint subitement furieux, et leva la pelle pour frapper. Le soldat s'éloigna un peu de lui à reculons, tout surpris, nous regarda, resta un moment silencieux, et après avoir dit d'une voix basse et sinistre : « Ça va bien ! » — nous quitta.

Pendant la discussion nous étions restés muets, vivement intéressés. Mais lorsque le soldat fut parti, la conversation s'anima entre nous, et il y eut grand brouhaha.

Quelqu'un cria au brigadier :

— Ce n'est pas une affaire raisonnable que tu as inventée là, Pavel !

— Regarde un peu à travailler ! — répondit le brigadier avec fureur.

Nous sentions que le soldat était touché à vif, et qu'un danger menaçait Tania. Nous le sentions, et en même temps, une curiosité ardente, agréable, nous avait envahis tous — qu'arrivera-t-il ? Tania résistera-t-elle au soldat ? Et presque tous criaient avec assurance :

— Tania? Elle résistera ! Il faut y mettre des gants, avec elle !

Nous avions une envie terrible d'éprouver la fermeté de notre idole ; nous nous démontrions l'un à l'autre que notre idole... était une idole solide, et qu'elle sortirait victorieuse de cette lutte. Enfin nous en vînmes à croire que nous avions trop peu excité le soldat, qu'il allait oublier la dispute, et qu'il nous fallait bien aviver son amour-propre. Depuis ce jour nous commençâmes à vivre d'une vie exceptionnelle, nerveusement tendue, — nous n'avions pas encore vécu ainsi. Des journées entières il nous arriva de discuter, on dirait même que nous étions devenus plus intelligents, nous parlions plus et mieux. Il nous semblait que nous jouions à quelque jeu avec le Diable, et que l'enjeu de notre côté était Tania. Et lorsque les boulangers nous apprirent que le soldat avait dressé ses batteries contre notre Tania, nous éprouvâmes une telle sensation d'attente nerveuse, pleine de crainte et de plaisir mêlés, nous fûmes alors si curieux de vivre que nous ne remarquâmes même pas que notre patron, profitant de notre excitation, augmentait notre travail de quatorze poudes (1) de pâte par jour. Le travail ne semblait pas nous fatiguer. Le nom de Tania, toute la journée, ne quittait pas nos lèvres. Et chaque matin nous l'attendions avec une impatience particulière. Parfois il nous semblait qu'elle allait entrer chez nous — et que ce ne serait plus la même Tania, celle du passé, mais une autre.

Pourtant, rien ne lui fut dit de la discussion qui avait eu lieu. Nous ne lui demandions rien, et,

(1) 1 poude = 16 kilos.

comme par le passé, nous lui témoignions nos bons sentiments, nous la traitions avec amour. Mais, dans nos relations avec elle, quelque chose de nouveau et d'étranger avait déjà glissé dans nos anciens sentiments pour Tania, et ce nouveau, c'était une curiosité aiguë et froide comme un couteau d'acier.

— Frères ! C'est aujourd'hui le terme ! — dit un jour le brigadier en se mettant à l'ouvrage.

Nous le savions bien sans qu'il nous y fît penser, mais cela nous anima tout de même.

— Regardez-la... elle va venir ! — proposa le brigadier.

Quelqu'un s'écria avec regret :

— Mais est-ce qu'on peut voir quelque chose avec les yeux ?

Et de nouveau se ranima entre nous une discussion vive, bruyante. Aujourd'hui, nous allions savoir enfin à quel point était pure et inaccessible à la boue cette coupe, où nous avions déposé ce qu'il y avait de meilleur en nous. Ce matin-là nous avions senti brusquement, et pour la première fois, que vraiment nous jouions gros jeu, que cette épreuve de la pureté de notre idole pouvait nous la détruire. Tous les jours précédents, nous avions entendu dire que le soldat poursuivait Tania assidûment et sans répit, mais on ne sait pourquoi personne de nous n'avait demandé à Tania comment elle se comportait envers lui. Et elle continuait à venir chaque matin exactement chercher des craquelins, et elle était toujours la même, comme d'habitude.

Et ce jour-là nous entendîmes bientôt sa voix :

— Bons petits prisonniers ! Me voilà...

Nous nous empressâmes de la faire entrer, et, lorsqu'elle fut entrée, contre notre coutume nous l'accueillîmes par un silence. La regardant de tous

nos yeux, nous ne savions de quoi parler avec elle quoi lui demander. Et nous restâmes là, devant elle, foule sombre et muette.

Il était évident qu'elle était surprise de cet accueil inaccoutumé — et tout à coup nous vîmes qu'elle avait pâli, qu'elle était devenue subitement inquiète, s'était mise à s'agiter sur place, et elle nous demanda d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce que vous avez... à être comme ça ?

— Et toi ? — lui jeta le brigadier, sombre, sans détacher ses yeux d'elle.

— Quoi — moi ?

— R-rien !...

— Eh bien, donnez vite les craquelins...

Jamais, avant, elle ne nous pressait...

— Tu as le temps ! — dit le brigadier sans bouger, et sans détacher les yeux de sa figure.

Alors elle se tourna brusquement et disparut dans la porte.

Le brigadier prit sa pelle et proféra avec calme, tourné vers le four :

— Donc — ça y est !... En voilà un soldat !... Lâche !... Coquin !...

Comme un troupeau de moutons, nous bousculant les uns les autres, nous nous dirigeâmes vers la table, pour nous y installer en silence, et commencer à travailler, mornes. Bientôt quelqu'un dit :

— Et peut-être encore...

— Allons, allons ! parle ! — cria le brigadier.

Nous savions tous que c'était un homme intelligent, plus intelligent que nous. Et nous avions compris son affirmation comme une certitude de la victoire de soldat... Nous étions tristes et inquiets...

A midi — heure du dîner — arriva le soldat. Comme toujours, il était propre et élégant, et —

comme toujours — nous regardait droit dans les yeux. Et nous, nous éprouvions une gêne à le voir.

— Eh bien, messieurs bien estimés, voulez-vous que je vous montre la prouesse d'un soldat? — dit-il avec un sourire fier. — Alors, sortez dans le vestibule, et regardez par les fentes... Vous avez compris ?

Nous sortîmes, et, appuyés l'un sur l'autre, nous nous collâmes aux fentes du mur en planches, qui donnait sur la cour. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Bientôt, d'un pas pressé, la figure préoccupée, sautant par-dessus les flaques de boue et de neige fondue, passa Tania dans la cour. Elle disparut derrière la porte de la cave. Puis, sans hâte, et en sifflotant, le soldat passa à son tour. Il avait les mains fourrées dans ses poches, et sa moustache remuait...

Il pleuvait, nous voyions les gouttes tomber dans les flaques, et les flaques se rider. Le jour était gris, humide — un jour très ennuyeux. La neige restait encore sur les toits, tandis que, sur la terre, de brunes taches de boue s'étaient déjà formées.

La neige sur les toits était aussi couverte d'une teinte sale, fauve. La pluie tombait lentement, elle résonnait, monotone. Nous avions froid et c'était désagréable d'attendre...

Le soldat sortit le premier de la cave. Il traversa la cour lentement, les mains plongées dans les poches, et il remuait sa moustache — comme toujours.

Puis sortit aussi Tania. Ses yeux... ses yeux brillaient de joie et de bonheur, et ses lèvres souriaient. Et elle marchait comme endormie, d'un pas incertain.

Nous n'avons pas pu supporter cela avec calme. Tous en même temps, nous nous sommes précipités

vers la porte, et élancés dans la cour, et — nous nous sommes mis à siffler, à hurler contre elle avec colère, à haute voix, d'une manière sauvage. Elle tressaillit, en nous apercevant, et s'arrêta net, dans la boue. Nous l'avions entourée, et avec une joie méchante, sans retenue, nous l'injuriions avec des paroles obscènes, et lui disions des choses éhontées.

Nous faisions cela sans crier, sans nous presser, voyant qu'elle n'avait pas où aller, qu'elle était entourée, et que nous pouvions la bafouer autant que nous voulions. Je ne sais pas pourquoi, mais nous ne la battions pas. Elle restait au milieu de nous, tournait la tête de côté et d'autre, écoutait nos insultes. Et nous — toujours davantage, toujours plus fort, nous jetions sur elle la boue et le venin de nos paroles.

Les couleurs avaient disparu de sa figure. Ses yeux bleus, un moment avant si heureux, s'ouvrirent largement, sa poitrine respira péniblement, et ses lèvres tremblèrent.

Et nous, nous l'avions entourée et nous nous vengions sur elle, car elle nous avait tout volé. Elle nous appartenait, nous perdions en elle ce que nous avions de meilleur ; ce meilleur, — c'était des miettes de mendiants ; mais nous — nous étions vingt-six, elle, — elle était toute seule, et à cause de cela, nous ne pouvions lui infliger de torture qui expiât sa faute ! Comme nous l'insultions !... Elle se taisait toujours, nous regardait toujours avec des yeux sauvages, et elle était toute secouée de tremblement.

Nous riions, nous hurlions, nous mugissions... D'autres gens accoururent, je ne sais d'où... Quelqu'un de nous tira Tania par la manche de sa jaquette...

Soudain ses yeux brillèrent ; sans se presser, elle leva les bras vers la tête, rajusta ses cheveux, et d'une voix haute et tranquille, nous dit, droit en face :

— Malheureux prisonniers que vous êtes!...

Elle alla droit sur nous, elle marcha d'une manière si simple, comme si nous n'étions même pas devant elle, comme si nous ne lui barrions pas le passage.

Et en effet, il ne se trouva personne de nous sur son chemin.

Et, après être sortie de notre cercle, sans se retourner, elle ajouta tout aussi haut, et avec un indescriptible dédain :

— Sales lâches que vous êtes... reptiles...

Et elle partit.

Quant à nous — nous sommes restés au milieu de la cour, dans la boue, sous la pluie, et le ciel gris sans soleil...

Ensuite, nous aussi nous nous en allâmes en silence dans notre humide fosse de pierre. Comme auparavant — le soleil n'a jamais jeté un regard sur nos fenêtres, et Tania n'est jamais revenue!...

MAXIME GORKY.

*Traduit du russe, avec l'autorisation de l'auteur, par* S. KIKINA *et* P. G. LA CHESNAIS.

# LA VILLE[1]

—

## TROISIÈME ACTE

Les ruines de la Ville.

Gérin. — Le soleil qui se couche, parmi l'effusion de plus de sang
Ne dévaste pas la Cité des Nues d'un trou et d'une ruine plus affreuse
Que la Ville humaine ne s'est abîmée dans la consommation des rêves.
Comme une feuille de papier où le feu avance et mord,
C'est ainsi que dix jours et dix nuits, dans la bise impitoyable, dans le feu qui flambe et qui ronfle,
Montagne de fumée dans le soleil, splendeur vive par les ténèbres.
Elle a brûlé tout entière.

Thyrsée. — Telle fut la fin. Et le maître de ce pays,
Avare, qui en possède le cœur entre les jambes comme d'un cheval,
Ordonna que l'on mît des gardes autour de l'énorme décombre,
Et que nul d'un pas intrus pendant le cycle d'une année,
Ne vînt violer la majesté de la sépulture, déranger le parachèvement de la mort.
A la place de la multitude, voici la paix.

Gérin. — De nouveau nous étant levés à cette date anniversaire nous paraissons au-dessus de l'enceinte.

Thyrsée. — Il ne convient point, ô Gérin, que nous rappelions ces quatorze années

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 135.

Autrement que par le silence qui joint les os des mâchoires, et les lèvres, et les paupières.

Il ne convient point qu'envisageant l'humanité au jour de son effort dernier et de son désastre définitif,

Autrement que d'un cœur pitoyable et humilié, nous rompions le silence.

Tu l'as vu, Gérin! et comment telle que la terre au premier jour de la Création, frémissant sous le souffle du Chaos,

A l'image d'une Cité, elle voulut constituer le Bonheur!

Voici un chant, tel qu'un craquement de glaçons, tel que le cri des pierres à chaux dans la fournaise;

Clameur, exiguë, à l'oreille des dieux, comme l'enfant qui ne sachant plus fait e, e,

Comme si, le frein de l'alphabet étant ôté, de la bouche incohérente sortait la forme d'un vœu.

Mais, l'individu une fois débridé, quelle portion sienne fut si large que celle du voisin ne lui parût meilleure?

— La modération de l'ordre a prévalu et l'autorité de la force.

Gérin. — L'ignorance, Thyrsée...

Thyrsée. — Tu le dis;

Comme elle vit, il n'y a pas une livre de la chair de l'homme qui ne pense,

Mais l'impénétrable nature, avec la matière dont il est fait lui a fait part de son aveuglement.

Ignorant ce qu'il est, dis-moi comment il saurait ce qu'il veut? Ores, c'est bien; tout est fini.

Quand dans le feu de la foudre la mer comme une tête

Vient taper de la corne sa limite et que sur dix lieues on entend la pierre tonner comme un tambour,

On croirait que l'abîme se lève, et que recouvrant la terre,

Il va la racler comme un râteau, remportant avec lui

Une moisson de paille, le fumier mélangé aux villes des êtres humains :

Mais au matin qui ne sourira de la voir plus bleue que noire, alors que le pur Orient a la couleur d'un œuf de rouge-gorge et du pollen de peuplier,

Et que l'on voit au loin les volcans fumer dans la limpidité de l'air salin!

Gerin. —Je salue l'immensité aérienne, je salue l'étendue illuminée!

Je salue le frais matin, je salue le printemps qui fait toutes choses nouvelles.

Le marronnier a fait crever l'asphalte où il était enfermé,

Et libre, nuptial, baigné des rosées de la nuit, il agite ses panaches et ses fleurs qui ont la couleur d'une chair d'enfant.

L'eau et l'ardeur du ciel ont nettoyé les latrines et les théâtres.

Et pour ces millions de cadavres d'hommes, de chiens et de chevaux,

La flamme de l'incendie les a consumés, et pour ce qui restait de chair,

La pluie de l'hiver et de l'automne, le soleil de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août et de Septembre,

L'ont détruit, et selon le mouvement des planètes,

Il s'est dissous aux éléments primitifs, laissant ces ossements

Tels que des pierres sèches et saines parmi l'herbe abondante.

Une eau claire et fraîche coule au fond des égouts ouverts parmi les menthes et les renoncules.

Il me paraît bon et légitime de vivre. Je ne conteste rien à la véracité de la lumière.

J'enfoncerai ma main dans la bouche et la levant parmi ce ciel pur et neuf,

Je fais ce sacrifice de salive!

Entrent Avare et Ivors, suivis de l'Etat-Major.

Thyrsée, à Gérin. — Le voici. Evitez de tenir les yeux sur lui. Il n'aime pas qu'on le regarde.

Avare. — Je vous salue, Messieurs.

GÉRIN. — Salut, Avare.

Pause

AVARE. — Hum ! quoi de nouveau?

Il tient longuement les yeux fixés sur la Ville dans une considération muette, puis il se met à rire en silence. Se retournant tout à coup :

Idiots, pourquoi me regardez-vous ainsi?

THYRSÉE. — Nous ne vous regardons pas.

Avare montre de la main un point de la Ville.

GÉRIN. — Je reconnais les jardins de Besme.

Les quartiers du bas ne sont plus qu'un effroyable éboulis.

AVARE. — Certes je ne m'en cacherai pas, je suis satisfait!

O Ville!

Longtemps parmi la multitude et tel qu'un homme englouti,

Errant, perdu, proscrit dans ce lieu méprisable, j'ai heurté les trottoirs d'un lourd soulier.

Et les deux mains appliquées aux vitres, je considérais le feu enfermé au centre des boutiques.

J'ai délivré le feu intérieur!

Et maintenant je suis là, et toi, ô Ville, telle qu'une chose vieille, tu perds tes pierres.

Ah! ah! je te baise, ô brise

Ces planchers qui pendent, ces poutres tordues, c'est la ruine de mon cachot, c'est la plaie au mur de la porte!

Je vois! A cause de cela mon cœur se soulève comme un trône.

Certes cette heure est bonne!

IVORS. — Avare, quelles sont vos volontés!

AVARE. — O Ville!

IVORS. — Parlez, car nous dépendons de vous.

AVARE. — Laissez-moi! Je vois, et je ne puis me rassasier! Je t'ai détruit, cité!

IVORS. — Quand tous les hommes se mettraient ensemble, ils n'en ont pas

Plus de droits contre un seul.

Pause.

AVARE. — C'est quand j'ai été blessé. J'ai rêvé d'un rêve, une nuit qu'il y avait de la neige.

Oui, à la Saint Nicolas.

Je vous le dis, je me voyais dormir par terre, et c'était je ne sais où, avec la mer et son bruit, comme celui d'une vache qui broute.

C'était bien moi et je me voyais. Et j'étais tourmenté par beaucoup de soins, tels que ceux d'un chef de guerre,

Car il a besoin d'attention comme un homme menacé de mort.

Et comme accablé je ne pouvais achever ce que je pensais.

Une voix est entendue de l'espace inoccupé, comme celui

Qui, endormi près d'un malade, entend un soupir et se réveille : Avare, mon nom.

Et je voulais répondre, crier,

Et gravir le cheval terrible pour chasser les hommes devant moi,

Comme alors que l'on éventre les villes, comme des fourmilières avec une bêche !

Mais j'étais lourd comme du fer, et je restais sur le sable, sans rien dire.

De nouveau : Avare! Une troisième fois :

Avare ! tel qu'un mot fait avec une bouche non sonore.

— Que signifie cela? quelle ruse de devin explorera cette énigme avec un doigt disert?

A Ivors.

— Que dis-tu, mon fils?

IVORS. — Je ne puis rien dire.

AVARE. — La fin. Je me coucherai avec Sésostris. Je m'en vais avec les choses passées.

Or, adieu ! Je pars, je sors d'ici.

GÉRIN. — Que dis-tu? eh quoi! Tu ne vas pas partir, Avare! Toi qui nous as menés jusqu'ici, tu ne vas pas nous laisser ainsi tout à coup...

THYRSÉE. —... Sans rien dire de plus, comme des gens à qui l'on tourne le dos.

Avare. — Ce que je vous ai promis, je l'ai tenu. J'ai gardé vos femmes et vos enfants,

Et je vous ai établis dans la solidité de la paix, faisant prévaloir par la force l'homme sage.

Maintenant restez unis, comme les parties d'une doctrine, comme un homme sous la peau !

Ecoute, Gérin, Thyrsée ! et toi, mon fils Ivors !

Ne vous souvenez plus d'Avare, il n'est plus. — Que le respect entre dans vos âmes farouches !

Et connaissez que la Justice n'est point séparable de la Connaissance. Et s'il vous plaît

De mettre à celui-ci de l'or sur la tête, voyez !

Il regarde affectueusement Ivors.

Vous avez vu ces années ! Qu'aucun de vous désormais ne soit si perdu qu'il se laisse séduire

Par la voix semblable de l'homme inconsidéré !

— En outre, voici ce que je crie !

Gérin. — Où jettes-tu le regard !

Avare. — Malédiction sur l'homme,

Et sur toute œuvre de l'homme !

Parce qu'il fait le mensonge,

Murant les yeux avec la chose qui n'est pas.

Et moi, je l'ai détruite sous mes pieds. Du moins

Que ce décombre ait de l'autorité et que la puanteur subsiste !

Gérin. — Avare, ne partez point !

Thyrsée. — Eh quoi !

Ivors. — Ne pars pas ! reste avec nous !

Avare. — Au commencement j'ai aimé d'être libre.

Et je pensais aussi que ce n'étaient pas là des choses méprisables :

L'embrassement de la bien-aimée, pareil à un combat contre un cygne !

La joie d'agir fortement, et de savoir, et de tenir, et de conduire avec de puissantes mains,

Ou le repos dans le plantureux automne entre la femme et l'enfant.

Mais tout cela s'est effacé, et seul le premier désir subsiste.

C'est pourquoi je sortirai de l'épée. (Il l'ôte.) Prends-la, Ivors ! Je te la donne.

— Adieu ! Avec rien de ce qui est vivant, je ne veux plus de communauté.

Pas plus qu'une licorne vierge, je ne supporterai le poids de la main.

J'aspire vers la tranquillité.

Je ne demeurerai point davantage. Là où la voix soit entendue de nouveau,

C'est là que j'irai. Bord d'étang ou fosse sous les hêtres d'où les Porteuses de semences avec leurs serpillières nouées

Se sont séparées vers divers points.

Il s'éloigne.

IVORS. — Avare !

GÉRIN. — Pars-tu ainsi? Tout seul, te livres-tu ainsi...

Avare sort.

GÉRIN. — Il est parti !

THYRSÉE. — Tu demeures, Ivors !

Qu'avons-nous appris dans ces années de recherche et de tumulte

Sinon que le principe sacré du Gouvernement et le premier moteur

Doit être soustrait au contrôle de ses mobiles et à la curiosité des mains ignorantes ;

Et cherchant où le cacher, nous n'avons point trouvé de retraite plus sourde

Qu'un cœur d'homme, qui au-dessus de tous les hommes soit Un.

Sois donc, au-dessus de nous, Ivors, le Prince.

GÉRIN. — Nous te saluons, Ivors !

TOUS. — Ivors !

IVORS. — Pourquoi me choisissez-vous entre les autres?

THYRSÉE. — Pourquoi demandes-tu ce que tu sais? O jeune homme, ton visage porte le sceau du Soleil !

Gérin. — Il nous convient de respecter la volonté d'Avare.

Ivors. — Que vos paroles m'offrent un son inattendu, amis, ou étonnant,

Je ne saurais le dire avec vérité.

Soit.

Ma tête, je l'avoue, est préparée à la couronne.

Bien des hommes, dans la simplicité de l'enfance, eurent le cœur touché par l'amour, ou, tels que mon père, le grand Œuvre, parfois,

Par le mystère de la Sagesse et le divin langage de la poésie :

Pour moi-même j'ai toujours senti sur moi une élection et avec moi une prérogative.

Ni la passion ne me fourvoie, ni l'orgueil ne m'assourdit.

Mais estimant que le bien suprême est l'équilibre, il m'a paru

Que le gouvernement du monde n'est pas trop pour m'y établir.

Je serai donc, si vous le voulez, au-dessus de vous, le Maître,

Non pas comme d'un bien mort ou d'un champ que l'on exploite,

Mais au-dessus d'hommes libres le maître qui ordonne, qui enseigne et qui juge,

Avec une tendre sollicitude et une autorité irrécusable.

Mais tout d'abord, car un certain doute me poursuit, répondez-moi : quelle est la fonction du Prince?

Thyrsée. — C'est d'administrer aux nations le bonheur.

Ivors. — Et quel est ce bonheur?

Gérin. — Une plus ferme sécurité, une plus large satisfaction.

Silence.

Thyrsée. — Eh bien! n'est-ce pas ta pensée aussi?

Ivors reste la tête penchée.

Gérin. — As-tu à proposer rien d'autre?

Pause.

Ivors. — Non.

Qu'aurait le Prince à faire que d'assurer le bonheur de son peuple?

Pause.

O Gérin, et toi, Thyrsée!

Est-ce donc là toute la leçon que vous avez retirée de ces années violentes,

Pareilles à l'inquiétude et aux fureurs de l'esprit perdu qui cherche?

N'avez-vous point compris la leçon développée devant vous

De l'argument jusqu'à la conclusion? Cette idée, toujours, du bonheur dans la jouissance?

La multitude ne contient pas la fin en soi; son « bonheur »

N'est pas le but à viser, mais la condition de l'exercice sain de sa fonction subordonnée. L'ordre

Réside dans le sacrifice; il faut que le sacrifice paraisse beau.

Je veux être un conducteur d'hommes, et non pas un pasteur de bêtes broutantes.

Thyrsée. — La fin sera-t-elle dans la personne auguste du Prince?

Ivors. — Pas davantage. Le Prince aussi a son rôle : le prince n'est point le principe.

Aucune personne humaine, aucune chose causée

N'enferme la vertu de fin dernière en elle.

Et si nul homme ne la possède, comment la société des hommes saurait-elle en montrer le caractère,

N'étant elle-même qu'un moyen?

Mais c'est ici que l'investigation de mon esprit s'arrête. J'hésite.

Gérin. — Quel est ce cortège?

Entre Cœuvre, revêtu des insignes d'évêque et suivi du clergé.

Silence. Ivors et Cœuvre se regardent fixement.

Cœuvre. — Ivors!

Ivors. — C'est mon nom.

Cœuvre. — Tu as grandi depuis que je t'ai quitté, fils de la séparation!

Ivors. — Quel est ce nom que vous me donnez?

Cœuvre. — O enfant! ta naissance n'a pas été la consommation de deux en un!

Mais deux êtres chargés de destins par toi

S'étant sans doute délivrés de ce qu'ils avaient de commun se sont séparés.

Ivors. — Homme! êtes-vous mon père, le grand Cœuvre?

Cœuvre. — C'est moi.

Ivors. — Laisse-moi donc enfin, ô père, te considérer et envisager mon origine.

Tu ne m'es point inconnu; certes, le nom de Cœuvre ne s'éteindra point dans les âges,

Comme une cloche dans le lieu impénétrable, pareille à l'intonation de la voix mâle;

Aucune cloche n'est comparable à celle-là! mais pour celle en qui tout son retentit sous le coup unique,

Le cœur interdit qui l'entend fait que l'on ne sait plus où aller, ni quel retour tient notre pas suspendu.

Qui y cherche la mesure connue ne trouve point dans tes vers où se reprendre;

Ce n'est pas un chemin qui le conduit, c'est une épée qui le pousse, c'est une torche dans la nuit qui le précède!

Le son des paroles et leur sens, fondus en une phrase commune,

Ont de si subtils échanges et de si secrets accords, que l'âme recueillie sur l'esprit

Aperçoit que l'idée pure ne se refusera pas à un attouchement délectable.

Telles sont, ô Cœuvre, les noces où tu nous convies.

Mais à présent, explique, ô mon père, ce fatal silence! t quel dessein

Te fit refuser aux hommes la communication de ton esprit.

Cœuvre. — L'enfant, ô mon fils, de pure joie jase et se joue; indiscret et sans honte

Il publie comme un oiseau son plaisir.

Mais l'homme qui a conçu l'amour ou dans son cœur nourrit un secret suprême

Tient une conduite opposée, et tu le vois réduit peu à peu à se taire.

Sans maître et sans exemple, placé au milieu du monde comme Adam entre les eaux du Paradis,

Je l'aimai pour la joie que j'y trouvais.

Mais au second âge de la vie, le baiser fit place à l'étreinte.

La complaisance fit place à l'application et à une passion comme celle de l'étude, pareille au soulèvement sexuel.

Et je compris l'harmonie des choses dans leur accord et dans leur succession.

Et enfin, ayant fait la grande découverte, dans l'intelligence de l'unité et de la distinction de la différence, je trouvai le ravissement.

Un œil pur et un regard fixe voient toutes choses devant eux devenir transparentes.

Et c'est pourquoi je me suis tu et mon langage est pareil au soupir ténébreux recélé au pli des coquilles.

Ivors. — O mon père, où as-tu passé tout ce temps?

Cœuvre. — J'ai disparu. Et dans la profondeur de l'étude j'ai trouvé une autre naissance.

Je reparais à cette heure d'hésitation, et sur les débris de la cité des rêves, je viens constituer la certitude.

Ivors. — Quel est ce costume où je vous vois?

Cœuvre. — Je suis évêque. Je suis prêtre entre tous les hommes.

Ivors. — Evêque!

Eh quoi! est-ce que cette vieille superstition subsiste encore?

Gérin. — Ils subsistent par-dessous.

Thyrsée. — L'avoine pousse dans les bénitiers et l'ortie déborde des tabernacles.

On ne sait pas ce que c'est devenu. Pas même s'il y a un pape; ils n'ont plus de vieillard depuis que le dernier
A refermé ses vieux yeux où se sont reflétés beaucoup de cierges,
Tels qu'une page fraîche sous la lampe.

IVORS. — Je suis saisi d'étonnement!

O Cœuvre! vous! Qui eût jamais cru vous voir ranger en troupeau!

CŒUVRE. — L'eûssé-je cru moi-même?
Mais celui qui porte en lui son âme,
Non pas comme une vache pleine qui rumine sur ses quatre pieds,
Mais comme une jument vierge, la bouche embrasée du sel qu'elle a pris dans la main de son maître,
Comment saurait-il la serrer et la contraindre, la grande chose terrible qui se dresse et qui crie, dans l'étroite écurie de sa volonté personnelle,
Alors que par les fentes de la porte avec le vent de l'aube arrive l'odeur de l'herbage?
Par quels passages ne m'a-t-elle pas conduit? quels travaux ne nous furent pas imposés?
Et enfin me voici arrivé, où je suis.
Écoute-moi, ô mon fils, et vous qui êtes avec lui, prêtez l'oreille.

IVORS. — Toi aussi, t'en vas-tu nous promettre le « bonheur »? Nous sommes las de promesses. Je veux la solidité de la certitude présente,
Ne fût-elle que de l'horizon que j'embrasse, de la main de mon compagnon que je saisis, de la terre que j'ai sous mes pieds. Ces ruines sont, du moins, des pierres.

A Gérin.

Tire l'épée d'Avare! tiens le glaive debout devant moi pour qu'il m'assiste
Comme un témoin incorruptible dans ce lieu de prostitution.

CŒUVRE. — O mon fils, l'épée a fait sa tâche, le moment de la lutte et du litige est passé. (J'entends une alouette qui chante!)

Si le soleil se lève, tu croiserais en vain ton fer avec les rayons impassibles.

Ecoute ma voix retentir seule dans l'immensité! Les vents se recueillent, et seul avec moi dans les hauteurs suprêmes est entendu ce faible chant.

Vois autour de toi la terre saine et nettoyée, considère l'étendue illimitée, le jour avec la pureté de la nuit, la splendeur du Lion dans la limpidité de l'hiver, et connais que toutes choses sont dévoilées!

Ne vois-tu pas que tout est préparé pour la paix et que tu ne saurais te refuser plus longtemps à la trêve et au pacte?

La lumière commence, l'air *prend* d'un bout à l'autre! voici la présence latérale du Soleil, voici l'irrésistible invasion du feu!

Voici l'extension, voici la gloire, voici le jour de l'ostension de Dieu pareille à la victoire de l'Eté!

Ivors. — Je t'attends à cette parole et à ce nom.

Qui est celui dont tu parles: *Dieu?* Je ne l'entends point; je ne le vois point, fixant sur lui les yeux. Il échappe à l'investigation de mon esprit.

Si je ne puis le connaître, qu'ai-je à faire avec lui et dis-moi comment

J'apprendrai ce que je ne puis comprendre.

Cœuvre. Je l'ignore, ô mon fils, et tel est justement mon grief,

Et ce dont, à côté de l'améthyste, rit à mon doigt comme une étoile cette pierre bleue que me donna Besme au jour de sa mort.

N'avons-nous point un droit

A ne point voir Dieu? et je ne puis l'exclure.

Il ne profère point de parole, et d'où vient que je l'entends?

Je ne puis l'atteindre et il est avec moi.

Il n'est nulle part, et je ne saurais le fuir, prenant mon chemin à droite ou à gauche. En cela que je ne le connais pas, je le reconnais.

Il ne convient donc point de disputer avec le Maître,

car je t'annonce qu'il est impitoyable, et inique, et sourd à la raison;

Mais il nous faut composer avec lui et savoir, ô mon fils, ce qu'il nous veut.

Ivors. — Comment le saurons-nous, alors qu'il n'a point de mot pour le dénoncer?

Cœuvre. — Tu dis bien, tu dis bien. Mais le tourbillon dans lequel s'est pris un nageur imprudent,

Ou le tigre qui tient un porc sous sa griffe, n'ont pas besoin de la parole et d'une phrase pour se faire entendre.

Comment saurons-nous ce qu'il veut? mais peut-être que c'est nous-mêmes qu'il veut.

Ivors. — Que veut-il de nous?

Cœuvre. — Je crains, ô mon fils, qu'il n'y ait nulle part de nous-mêmes qui échappe à sa convoitise. Ne t'ai-je point dit qu'il était impitoyable?

Toute chose qui vit, étant née,

Est capable de combustion et brûle à l'approche du feu (l'image se décomposant en son type) ;

Et tu vois que le feu ne choisit point sa nourriture, mais tout lui est bon, ordure ou bois, fleurs et fruits, poil et graisse.

Mais l'homme immortel est susceptible d'une flamme inextinguible, en laquelle tout entier

Il se consomme en se consumant.

Je me plaindrai de cette avarice du Créateur qui veut ne rien perdre de sa créature et retrouver le fonds avec l'intérêt! J'accuse la trahison

De cet assentiment intérieur qu'il a déposé en nous comme une semence ignée.

Ivors. — Cela que nous appelons l'amour?

Cœuvre. — Oui, et c'est là que l'iniquité est manifeste.

Car que manque-t-il à la femme pour être l'objet adéquat de notre amour?

A qui, dans l'étreinte sacrée, restituerons-nous, qu'à l'épouse,

La vie que nous devons à la mère?

Pourquoi donc ne nous est-il pas permis de trouver satisfaction dans la femme?

D'où vient ce malentendu entre les sexes et cette séparation irréductible?

Et quel droit, Lui,

A-t-il que nous, hommes, l'aimions, alors que nous ne le connaissons pas?

IVORS. — Nieras-tu qu'il échappe à nos sens?

CŒUVRE. — Quel mot emploies-tu : *échapper?* — Certes,

Pour trois de nos sens au moins ce que tu veux dire n'est pas faux.

Peut-être cependant

Qu'il n'est pas étranger à notre goût, (comme le poète dans sa bouche, sans parler différencie les paroles à leur saveur),

Et le cœur connaît son attouchement.

IVORS. — Tu essaieras en vain de m'inquiéter.

Celui qui pendant dix ans a vu la mort dans la distance de son souffle et qui survit à un monde écroulé

Possède son âme dans la prudence et ne se rendra point aisément à tout langage qui le sollicite avec perfidie.

Ma charge est d'administrer le présent, et ce qui n'est pas présentement ne saurait me toucher.

Je pense qu'il n'est point de bonheur absolu pour l'homme et que la séduction en est vaine,

Et qu'il n'est point d'ordre parfait entre eux; tu vois ce peuple dispersé !

Que chacun donc mange en paix son propre pain !

CŒUVRE. — Je reconnais un cœur vraiment royal à cette prudence.

Tu as raison, Ivors, de ne point te tourner vers l'avenir ou vers le passé,

Mais d'envisager d'un regard droit le présent, car le présent seul existe, étant la superficie de l'éternité permanente.

Pourtant je te le dis, jeune aigle, ton œil est encore faible et s'arrête à l'enveloppe,

Mais la prunelle du vieux griffon sait fouiller les entrailles de la terre et y découvrir les mines et les trésors.

Le bonheur n'est pas un luxe ; il est en nous comme nous-mêmes, il est mêlé au sujet de notre conscience,

L'agrément incommunicable, notre sensibilité intérieure, la manière d'être de notre prospérité infuse !

D'où vient donc qu'il ne reconnaisse en rien son objet et que nous sentions dans tout plaisir

Une perversion de l'instinct, une vaine amusette ?

Mais le bonheur où est-il ? c'est un souris qui s'efface, une voix qui se fait entendre en cessant, un rapt,

Un transport précaire et le ravissement de notre découverte est mêlé à nos sanglots.

Inquiétude que rien n'endort ! D'où

Ce mal ? et quelle est cette fatale sentence ?

O Ivors, si tu nous retires notre joie, nous priveras-tu aussi bien de notre douleur ?

Notre détresse au moins est à nous, elle ne nous sera pas enlevée.

Au malade condamné, à l'amant trahi, à la veuve qui voit mourir entre ses bras son fils, au poète écrasé sous les pieds,

Ne retire pas le droit de se plaindre !

Ne nous retire pas notre grief, car il est notre bien légitime et tout homme

Le partage, riche ou pauvre, étant soumis à la nécessité de la mort ;

Notre bien, et notre arme, et notre nourriture, et notre soutien, et notre œil dans les ténèbres inextricables.

Ivors. — Qui accuserons-nous, prêtre ?

Cœuvre. — Toute rupture de l'équilibre suppose une cause et si

Une autre assiette n'est acquise, comporte le rétablissement.

Or, comme le dit le Livre, nous savons

Que tout l'homme dans le premier homme à forligné à son principe.

Mais notre espoir réside dans notre punition, du bonheur dans notre souffrance, de la connaissance dans nos ténèbres, du salut dans notre sursis.

L'homme s'étant soustrait à Dieu doit être *restitué*.

Ivors. — Que veux-tu dire ?

Cœuvre. — Je veux dire *substitué*.

Aucun homme n'aurait pu offrir à Dieu que l'homme qu'il est, avec imperfection,

Et non ce par quoi il est homme, c'est-à-dire l'image de Dieu, qu'il vit.

Dieu seul pouvait restituer Dieu à Dieu,

Et c'est pourquoi tu lis qu'il s'est fait homme.

Ivors. — Prêtre, ne nous parle pas de ces choses anciennes et mal sues ; il nous lasse de tenir la tête retournée.

Le passé tout entier fait partie de la maison que nous avons jetée par terre.

Libres et nus, il nous convient de confronter directement le ciel neuf, l'abîme de l'azur, le prodige de la chose qui est, l'aurore.

Si quelque message nous est destiné, qu'il nous soit fait à nous-mêmes, qui vivons !

Nous ne demandons point au sépulcre son témoignage.

Cœuvre.—O Ivors, quelle est cette défiance du passé? Pour moi, le présent me paraît si énorme que rien ne cesse d'en faire partie.

Ce que nous appelons l'histoire

N'est pas une succession d'images vaines, mais le développement, à mesure que les choses sortant du temps, cessent de lui appartenir,

D'un ordre et d'une composition.

Celui qui lit, quand il lit il y a un progrès dans sa lecture,

Mais dans la connaissance qu'il en retire il n'y a plus de suite que du principe aux conséquences.

Mais pourquoi est-ce que je perds mon âme en de vaines paroles?

La plaie ouverte dans la chair, quoi de plus immédiat?

O mon fils, tu ne saurais arracher le vieux trait,tu ne saurais fermer la vieille blessure!

C'est en vain que tu serais, ô Ivors, le Roi! et que tu disposerais toutes choses avec nouveauté, et que la Société de tous les hommes respirerait

L'ordre sorti de ta bouche.

Tu ne saurais effacer de ton cœur une certaine image.

Et cette image n'est autre que celle imprimée sur le linge de la Véronique.

C'est une face fine et longue et la barbe entoure le menton d'une triple touffe.

L'expression en est si austère qu'elle effraie,et si sainte

Que le vieux péché en nous organisé

Frémit jusque dans sa racine originelle, et la douleur qu'elle exprime est si profonde

Qu'interdits, nous sommes comme des enfants qui regardent pleurer, sans comprendre, le père : *il* pleure!

Tu voudrais en vain, ô Ivors,déployer devant ces yeux la gloire et l'éclat de ce monde.Ces yeux qui en se levant d'un regard ont créé l'Univers

Sont maintenant baissés, et de sévères larmes en descendent;

Du front suintent des gouttes de sang.

Mais considère, ô mon fils, la bouche de ton Dieu, la bouche, ô mon fils, du Verbe,

Quelle amertume elle savoure, quelle parole à elle-même ineffable elle goûte,

Car les lèvres au coin droit s'entr'ouvrent en un sourire atroce.

Comme il pleure de tout son être,laissant échapper la salive comme un enfant!

Il n'y a point de pain pour nous, ô mon fils, tandis qu'il nous restera cette douleur à consoler.

C'est la douleur du Fils de l'Homme qui a voulu goûter et revêtir notre crime,

C'est la douleur du Fils de Dieu

De ne pouvoir présenter à son Père tout l'homme dans le mystère de l'ostension.

Ivors reste un moment silencieux et la tête baissée, puis il se tourne vers Gérin et Thyrsée, et enfin se redressant et regardant Cœuvre en face, il dit :

Soit!

Cœuvre.— Homme, crois-tu ? veux-tu croire l'Eglise qui est le Verbe visible?

Ivors.— Je le veux.

Cœuvre. — Dieu !

Ivors. — J'y crois.

Cœuvre. — Je crois à un seul Dieu vivant, je crois en un seul Dieu éternel,

Distinct, créateur, simple dans la plénitude d'une triple personne,

Et en Jésus-Christ, son fils unique, Notre Seigneur, vrai Dieu et vrai homme,

Un seul Christ dans l'union hypostatique, pareille au mystère de la génération;

Qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, qui est mort, qui est ressuscité le troisième jour;

Et dans le Saint Esprit vivifiant, et en la Sainte Eglise catholique, infaillible et exclusive;

Et dans la résurrection de la chair,et dans la vie éternelle; et en un seul baptême.

Ivors. — Je crois tout cela.

Cœuvre, à tous les autres. — Et vous, que croyez-vous ?

Thyrsée, à Ivors. — O chef, nous croyons à ton commandement.

Cœuvre. — O Dieu, accepte ces mains sanglantes! accepte ces sacrificateurs !

Car ils ont fait une besogne qui t'est agréable, abattant la bête qui était assise entre les collines, la cité d'Hénoch, le monstre du Rêve horrible et laborieux,

L'hydre grouillante, la Ville vomisseuse de fumée! Et maintenant à la place du cri informe,

Voici la révélation de la parole proférée; à la place des songes

La vérité, et la réalité de ce qui est.

Ivors.— Je crois.

Et pour ce qui est du baptême, je salue celui de la lumière éclatante et virginale.

Où ce globe est en ce moment englouti.

Je crois en Dieu! et d'une main saisissant la poignée de mon épée,

J'étends vers ces campagnes, adossé au soleil,

L'autre main dans le geste qui jure!

Apprends-moi donc, ô mon père, comment je constituerai une société nouvelle entre les hommes

Selon la rigueur de la joie, une ville dans la clarté de l'évidence.

Cœuvre.— Ne crois point que j'apporte une recette, et que l'accord et la justice entre les hommes réside

Dans la vertu d'aucun arrangement automatique.

Mais la Vérité incompréhensible

Est comme le soleil dans la vision de qui toute chose

Dans l'ivresse de la joie et dans l'exultation du témoignage

Invente sa forme et sa vie.

Thyrsée.— O sage, ne lui parle pas de la lumière, car il ne l'aime déjà que trop et elle seule peut le faire rire!

De peur qu'il ne pense plus à nous, tout éclatant et enflamboyé comme une coupe de verre pleine d'une eau transparente!

Dis-lui plutôt qu'il tourne la face vers nous qui l'aimons et vers les hommes pauvres et malheureux;

Mais ce jeune cœur ne nourrit point de sentiments humains.

Ivors. — Qui sera assez dur que de me reprocher d'aimer la belle lumière?

Mais ne croyez pas que je ne sois capable de vous aimer aussi,

Vous, mes amis, et toi, ô mon peuple misérable!

Et si tu veux que je ne fasse pas autre chose que travailler au bonheur de mon peuple,

Dis-moi, comment est-ce qu'il faut faire et par où commencer?

Mais que tu nommes le bonheur de l'homme bien-être ou quoi que ce soit d'autre,

J'ai dit qu'il n'était pas une fin en soi, mais l'effet, par rapport à cette fin, d'une juste disposition.

Achève, ô mon père, ce que je veux dire, car là s'arrête ma connaissance.

Cœuvre. — L'ensemble de tous les hommes est comparable à un homme unique.

Et comme le chrétien dédie à son Créateur cette portion du monde dont il vit, c'est ainsi que l'Univers tout entier fut remis entre les mains

De l'Homme, pour qu'il en fît l'hommage.

Car telle est la raison de sa nature et ce jeu de Dieu après la négation des Anges,

Que l'esprit épousât le Néant et contraignît la matière à la confession.

Et si tu demandes que je te peigne la forme

De cette ville nouvelle sur la terre dans le soleil de Dieu,

Je te dirai simplement : aujourd'hui est semblable à hier, toutes choses sont au-devant de nous,

Et nul jamais dans ce temple qu'est le monde ne saurait échapper à la nécessité de l'ample cérémonie.

Qu'ils ouvrent simplement les yeux à ce qu'ils font et qu'ils acquiescent

A ce mystère où ils participent.

Et en effet si la société est un corps, pour que déjà il vive,

Il faut que déjà il soit complet avec tous ses organes.

Et c'est à quoi servent ces hommes et ces femmes méprisés par la partie brutale,

Ouverts sur l'esprit, tels que la cavité de la profonde poitrine, ce chœur de l'église corporelle,

Tels que les narines qui s'écartent sur l'encens.

Et d'autres hommes sont comme les pieds diligents, et les mains, et comme les yeux qui cherchent et examinent, et comme la cervelle, et l'univers entier est la matière de leur industrie.

Et comme le corps individuel broie la nourriture entre ses mâchoires, et la reçoit dans les magasins et les profonds ateliers de l'estomac, du foie et des intestins,

C'est ainsi que le corps social absorbe, élimine, digère.

Et qu'est le Roi, la chose sacrée qui est entre tous les hommes, le Roi.

Sinon le cœur placé dans le milieu des organes ?

Tel qu'un autel sur lequel toute la matière vient se consumer, chaque coup qu'il bat

Présente tout le sang au mariage brûlant de l'air divin

Et envoie la vie jusqu'aux extrémités des organes.

O mon fils ! lorsque j'étais un poète entre les hommes,

J'inventai ce vers qui n'avait ni rime ni mètre,

Et je le définissais dans le secret de mon cœur cette fonction double et réciproque

Par laquelle l'homme absorbe la vie, et restitue, dans l'acte suprême de l'expiration,

Une parole intelligible.

Et de même la vie sociale n'est que le verset double de l'*action* de grâces ou hymne,

Par lequel l'humanité absorbe son principe et en restitue l'image.

Depuis quelques instants, Lâla est apparue au coin d'une ruine.
Gérin la montre du doigt.

IVORS, abaissant les yeux sur elle. — Qui est-ce ?

GÉRIN. — Cette femme, Lâla, votre mère.

IVORS. — Est-ce vous, femme ?

LALA. — Qui ? dis-le-moi, Ivors, pour que je le sache.

IVORS. — La Reine de la Folie, la Mère de ce peuple aberrant,

La Nymphe de la forêt humaine, la prometteuse de la paix dans la nourriture.

Tu vois aujourd'hui ton œuvre, ces multitudes rasées, cette ville couchée dans la poudre,

Cette forme de l'humanité rompue et disjointe et ces restes éperdus qui se cherchent par la jachère.

O magicienne ! l'homme n'est pas fait pour tourner son visage vers la mer miroitante.

De l'abîme illimité des eaux s'élève, la nuit, le vertige, et le jour l'épouvante et le rêve,

Mais il lui suffit de la terre sous ses pieds pour qu'il la cultive

Et du ciel au-dessus de sa tête, calculé par une exacte astronomie.

Lala. — O Ivors, ces fous n'ont point compris ce que je disais.

Nul ne connaît le secret de ma joie, ni eux, ni les autres, ni vous-mêmes,

Cœuvre lui-même bien qu'il soit le seul homme qui ait eu de moi possession,

(Et tu es le fruit de notre union, ô roi !)

Ne m'a point connue tout entière.

Car son esprit s'attache aux causes et il les rassemble dans la profonde cavité de son esprit, comme des nuages d'où s'échappe le tonnerre et la foudre.

Mais le délice et ce saisissement

Qu'il y a à sentir qu'on ne tient plus à rien est ce qu'il ne connaît pas encore.

Le vol fixe de la pensée qui comme un nageur soulevé par le courant

Se maintient dans la vibration de la lumière,

Ces coups soudains, ces essors insaisissables, ces départs

Sont encore ce que tu sais mal, ô pontife !

Car Cœuvre n'est pas comme un oiseau, mais comme un lion qui va vers le gué et comme un grand cheval attelé au char de Jupiter.

Mais moi, comme un oiseau que l'on entend sans le voir

Chacun se plaît à attacher son sens à ma mélodie.

Ivors. — Femme, ta place n'est point avec nous.

Lala. — Il est vrai que mes cheveux sont gris et que bientôt la nuit et l'or seront remplacés par la mystérieuse couleur de la neige.

Mais ma beauté reste la même.

Et la vieillesse qui m'atteint dissipe entre qui me suit et moi le malentendu.

Crois-tu que je n'aie point de place parmi vous ?

Je suis la promesse qui ne peut être tenue et ma grâce consiste en cela même.

Je suis la douceur de ce qui est avec le regret de ce qui n'est pas.

Je suis la vérité avec le visage de l'erreur, et qui m'aime n'a point souci de démêler l'une de l'autre.

Qui m'entend est guéri du repos pour toujours et de la pensée qu'il l'a trouvé.

Qui voit mes yeux ne chérira plus un autre visage et que fera-t-il si je souris ?

Qui a commencé de me suivre ne saurait plus s'arrêter.

Mais je sens que la mort est proche !

Vienne l'automne, advienne l'instant de profond silence,

Alors que la feuille morte au haut

De l'arbre semble retentir si elle frémit,

Et comme un mort, à l'ébranlement d'un coup de canon, s'élève, délivré, vers la surface de l'étang,

C'est ainsi, m'étant recueillie, que ce bruit léger

Suffira à dégager mon âme.

Adieu, Cœuvre, mon époux ! Adieu, Ivors, mon fils !

Elle sort.

Ivors. — Pour nous, nous établissant dans le milieu de la Ville, nous constituerons les lois.

Ils sortent. Midi.

PAUL CLAUDEL.

FIN

*ESSAI SUR LA PROSTITUTION*

# AU TEMPS DE JÉSUS

—

*Pour Henrik Sienkiewicz.*

Malgré le précepte de Moïse : « Qu'il n'y ait point de prostituée entre les filles d'Israël », il y eut des prostituées après Moïse, en Israël, comme il y en avait eu avant lui. Les lois ne corrigent pas la nature humaine; le plus souvent elles l'aggravent. Et la comparaison, — inlassablement reprise par tous les prophètes, — de Tyr, de Jérusalem ou de Ninive, à une femme débauchée qu'on méprise, qu'on châtie et qu'on aime, permet de constater, une fois de plus, que les contradictions d'opinions sont éternellement les mêmes chez tous les peuples.

A s'en rapporter aux textes prohibitifs qui assimilent le salaire d'une prostituée au prix d'un chien (Deut., XXIII), la position d'aimable fille et celle de sa descendance ne furent guère enviables en Israël. Mais il faut éviter de se laisser circonvenir par les textes prohibitifs, et n'en prendre avec prudence que l'élément physionomique. On voit alors que la rigueur des lois et des préjugés pesait, comme dans tout agglomérat humain, exclusivement sur les « pas de chance » de la profession, et que le cas de fortune faite et de position sociale ultérieurement acquise restituait l'honorabilité désirable. L'aventure de Jephté est remarquable. Chassé comme bâtard, il s'entoure de malandrins, devient redou-

table, et retourne à Galaad, comme chef, sur la prière des anciens.

Si nous croyons Tacite, les Juifs étaient d'une dissolution extrême (1). A première vue, l'Ancien Testament s'émaille, effectivement, de fleurettes sacrées au parfum capiteux. L'histoire du lévite d'Ephraïm, déjà assez vive en tant que schéma, contient d'étranges propos par le détail.

« Voici, dit l'hôte du lévite aux hommes de Guibha, j'ai une fille qui est vierge, et cet homme a sa concubine; je vous les amènerai dehors maintenant, et vous les violerez, et vous ferez d'elles comme il vous semblera bon. »

Telle plainte du roi David (Samuel, II, ch. 1, 26) se poivre d'un arome qui le dispute en saveur à cette histoire de la première femme coupée en morceaux. Sans insister davantage sur l'anecdote, on peut encore retenir que la sensualité du sage Salomon fut esthétique et glorieuse, que Samson faisait de prostituées sa compagnie ordinaire, et que les fils d'Héli le Sacrificateur « couchaient avec les femmes qui s'assemblaient par troupe à la porte du tabernacle d'assignation ». En précurseur pittoresque de Diogène, Jérémie (ch. v) cherche un homme par les rues et les places de Jérusalem; que voit-il? Une foule licencieuse et idolâtre qui commet adultère et fréquente la maison de la prostituée.

« Ils sont comme des chevaux bien repus; quand ils se lèvent le matin, chacun hennit après la femme de son prochain. »

Que conclure de tout cela? Rien que de fort éloigné aux insinuations de Tacite; simplement qu'Israël était un assemblage humain soumis à la fata-

(1) « Projectissima ad libidinem gens...inter se nihil illicitum. » Hist., V, 5.

lité des instincts au même titre que le peuple romain lui-même. Tacite aima trop à moraliser, et ce penchant l'entraîne ici à des excès d'affirmation. Le Juif ne fut pas d'une dissolution extrême ; il ignora, parallèlement, la virginité contre nature des sens, et s'employa à sa fonction d'homme vivant avec l'impérieuse brutalité d'un rut nécessaire.

Israël fit des lois contre la prostitution ; et, bien entendu, se livra à la prostitution, découvrant plus de saveur à l'acte qu'il pardonnait moins. N'est-ce pas l'histoire de tous les peuples ? Et quelle race n'a pas aggravé, en maudissant socialement les pécheurs naïfs reculés de soi en de farouches léproseries mentales, la subtile férocité du Péché prémédité et savouré hors l'atteinte pâle des conséquences ?

Ni meilleur, ni pire que les autres peuples, Israël chercha à jouir de la vie et l'aima. Il l'aima jusque dans ses manifestations les plus grossement matérielles, à la manière des personnages d'une kermesse flamande peinte par Rubens ou Jan Steen. L'écrit d'Ezéchias (Esaïe, XXXVIII), roi de Juda, chante uniment la reconnaissance de la chair, le vouloir vivre du sang. Et tout le début d'un chapitre d'Esaïe (XXVIII) claironne un vigoureux anathème aux ivrognes d'Ephraïm.

§

Aux époques primitives, les prostituées, pour se distinguer des autres femmes, s'enveloppaient d'un voile qui couvrait leur visage. Elles se tenaient de préférence aux carrefours suburbains d'où elles guettaient le voyageur. L'histoire de Juda et de sa belle fille Tamar, veuve d'Onan, renseigne abondamment sur les détails du débat amoureux qui suivait la rencontre.

« Et quelqu'un, rapporte la Genèse (XXXVIII), fit savoir à Tamar ce qui se passait et lui dit :

— Voici, ton beau-père monte à Timnath, pour tondre ses brebis.

Alors, elle quitta ses habits de veuve, et se couvrit d'un voile et s'en enveloppa, et s'assit dans un carrefour qui était sur le chemin tirant à Timnath. Et quand Juda la vit, il s'imagina que c'était une prostituée ; car elle avait couvert son visage. Et il se détourna vers elle au chemin où elle était, et il dit :

— Permets, je te prie, que je vienne vers toi.

Car, il ne savait pas que ce fût sa belle-fille. Et elle répondit :

— Que me donneras-tu, afin que tu viennes vers moi?

— Je t'enverrai un chevreau du troupeau.

— Ce sera donc à cette condition que tu me donnes des gages, jusqu'à ce que tu m'envoies ce chevreau.

— Quel gage est-ce que je te donnerai?

— Ton cachet, ton mouchoir, et ton bâton, que tu as en ta main.

Et il les lui donna, et il vint vers elle; et elle conçut de lui. »

*Les offres d'amour* de Dürer illustrent exactement la scène, au costume près.

Plus tard, les belles Juives rejettent le voile importun et ne gardent plus ce maintien modeste et comme honteux. Ce n'est plus l'estampe du graveur de la *Mélancolie* qui, par l'anachronisme d'une transposition, pourra figurer les nouvelles mœurs acquises; ce sera le *Galant militaire* de Terburg, par exemple. L'attitude des courtisanes d'Israël devient tantôt harmonieuse, tantôt bruyante. Elles connais-

sent le luxe de la parure, ont des lieux de rendez-vous aménagés avec art. L'apostrophe de Jérémie (VI^e siècle) à Juda la perfide exprime un archaïsme de l'idée : « Toutefois reconnais ton iniquité, car tu as péché contre l'Eternel ton Dieu, et tu t'es prostituée aux étrangers sous tout arbre feuillu. » Dès le VII^e siècle, en effet, Esaïe nous fait une description pittoresque des filles de Sion qui semble bien se rapporter, par ricochet aux professionnelles de l'amour:

« L'Eternel a dit encore : parce que les filles de Sion se sont élevées, et ont marché la gorge étendue, et en faisant des signes des yeux, et qu'elles ont marché à petits pas, en faisant du bruit avec les pieds. »

Trois lignes plus loin, le fils d'Amots donne une énumération d'objets et de détails de la toilette féminine, fort intéressante au point de vue documentaire.

« En ce temps-là, le Seigneur ôtera l'ornement des sonnettes, et les agrafes et les boucles; les petites boîtes et les chaînettes et les papillotes ; les atours, et les jarretières et les rubans, et les boîtes de parfums, et les pendants d'oreilles; les anneaux et les bagues de senteur qui pendent sur le front; les mantelets et les écharpes, et les voiles, et les poinçons; et les miroirs et les crêpes, et les tiares et les couvre-chefs. Et il arrivera qu'au lieu des odeurs aromatiques il y aura de la puanteur; et qu'au lieu d'être ceintes elles seront débraillées; et au lieu de cheveux frisés, elles auront la tête chauve; et au lieu de ceintures de cordons, des cordes de sac; au lieu de beau teint, un teint hâlé. » (Esaïe, III).

Ezéchiel (VI^e siècle) n'est pas moins instructif à ce dernier point de vue du costume :

« Je te vêtis de broderie, et je te chaussai de peaux de couleur d'hyacinthe, et je te ceignis de fin lin, et je te couvris de soie. Et je te parai d'ornements, et je mis des bracelets sur tes mains, et un collier à ton cou. Je te mis aussi une bague sur le front, et des pendants aux oreilles » (XVI).

Et Jérémie :

« Quoique tu te revêtes de pourpre, que tu te pares d'ornement d'or, et que tu te peignes les yeux avec du fard, tu t'embellis en vain ; ceux qui t'aiment t'ont méprisée » (IV).

Les vêtements couleur de pourpre sont un signe particulier de magnificence. « Qui est, dit le continuateur d'Esaïe, qui est celui qui vient d'Edom, savoir de Botsra, ayant les vêtements teints en rouge ; cet homme magnifiquement vêtu, et qui marche avec tant de force ! » Parlant de la femme vertueuse, les Proverbes énoncent : « Le fin lin et l'écarlate est ce dont elle s'habille. » Au surplus, le rouge exprime la richesse et la splendeur où qu'il soit. « Ta tête est sur toi comme du cramoisi, chante l'Époux du Cantique, et les cheveux les plus déliés de ta tête sont comme de l'écarlate. » Jérémie (XXII) voit dans une maison peinte en vermillon le comble de la richesse.

Voilà donc la courtisane juive somptueusement vêtue, la voilà telle d'allure qu'elle sera chez tous les peuples. « Pourquoi rends-tu ainsi ta contenance affectée pour chercher des personnes qui t'aiment, dit Jérémie (II), de sorte que tu as même enseigné tes manières de faire aux femmes de mauvaise vie ? » Comme chez les Grecs, elle est joueuse d'instruments. « Tyr chantera comme une chanson

de prostituée. Prends la harpe, fais le tour de la ville, prostituée qui avais été mise en oubli, chante avec force, multiplie tes chants afin qu'on se souvienne de toi. » (Esaïe, XXIII).

La courtisane exerce dès lors sa fonction d'exutoire social avec la libre allure de la femme des Proverbes (VII) qui, « parée en courtisane et fort rusée », va, la nuit tombée, au-devant de son amant dans la rue et l'embrasse avec un visage effronté. Les phrases d'amour qu'elle murmure sont profondément humaines .

«... Je suis sortie au-devant de toi pour te chercher avec empressement, et je t'ai trouvé. J'ai garni mon lit de garnitures d'ouvrage entrecoupé de fil d'Egypte. J'ai parfumé ma couche de myrrhe, d'aloës et de cinnamone. Viens, enivrons-nous de délices jusqu'au matin, réjouissons-nous dans les plaisirs. »

L'apostrophe était galante. Et, bien qu'au dire de Salomon, la maison de cette femme fût le chemin du sépulcre, il était dans l'ordre naturel des choses qu'on la suivît. Ainsi, elle en fit « tomber plusieurs blessés à mort » ; elle en tua « plusieurs qui étaient des plus forts ».

Avec les autres raffinements de la civilisation, d'un pauvre besoin qu'elle était, la courtisane se fit raffinement, volupté positive, qui apportait dans les festins, à la joie de la harpe, à la joie des tambours, l'appoint triomphal de la joie sexuée de sa Beauté et de sa pose libre. Loin, la route de Timnath ! Loin, le voile hermétique qui dérobe à l'amant la fermeté des lèvres et la nacre des yeux ! C'est maintenant dans un décor harmonisé que la courtisane apparaît, saluée de la harpe et des flûtes et vidant aux lèvres d'un riche habitant de la vallée

grasse — magistrat ou sacrificateur — la coupe de vin ou de cervoise. La lutte devient presque loyale entre la femme hors la loi et ses amants immunisés. Elle s'attife de leurs dépouilles, et, méprisée d'eux, se fait riche par eux. « Car pour l'amour de la femme débauchée, disent les Proverbes, on vient jusqu'à un morceau de pain. »

§

On peut, à l'aide de ces données, reconstituer, en sa ligne générale, la physionomie extérieure de la sœur de Lazare et de Marthe, Marie, « qu'on appelait Madelaine (1) ».

Une tradition la veut blonde comme David, et, comme lui, belle de visage. Le Sueur, entre mille autres, la peignit ainsi dans son tableau du Louvre, *Jésus apparaissant à Madelaine après sa résurrection*, — blonde, délicate et fine, appropriant à son teint clair le bleu du vêtement. Rien, dans les textes, n'autorise, mais rien ne contredit, une telle attribution de couleur. La seule amante sur qui les Ecritures aient expressément rapporté un détail de cet ordre, c'est l'épouse du Cantique; elle est brune.

« O filles de Jérusalem, je suis brune, mais de bonne grâce, comme les tentes de Kédar et les pavillons de Salomon.. Ne considérez pas que je suis brune, parce que le soleil m'a regardée... »

La posture que les évangiles se plaisent à donner à Marie témoigne d'un tempérament plus rêveur et passif qu'énergique.

« Jésus, dit l'auteur de Luc, entra dans un

(1) Je n'ai pas résisté au plaisir d'identifier, suivant la croyance commune, Marie de Béthanie et Marie de Magdala. L'hypothèse, d'ailleurs intéressante, donne à la figure un modelé séduisant.

bourg (Béthanie), et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Mais comme Marthe était distraite par divers soins, elle vint et dit à Jésus :

— Seigneur, ne considères-tu point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dis-lui donc qu'elle m'aide aussi.

Et Jésus lui répondit :

— Marthe, Marthe, tu te mets en peine, et tu t'embarrasses de plusieurs choses; mais une seule est nécessaire; or, Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée. »

Si donc il est vrai que la couleur brune est l'apanage des femmes d'action, la pécheresse fut incontestablement blonde. Son geste est élégant, attristé, dévoué, jamais violent. Au surplus, il sied à la scène du souper chez le pharisien Simon que Marie ait les cheveux de lumière d'Aphrodite et d'Apollon; et que ce soit d'un tel rayon palpable et soyeux qu'elle ait essuyé les pieds de Jésus parfumés de nard pur. Si nous l'aimons ainsi, c'est que nous la voulons belle, et que nous avons pieusement conservé de la Beauté, l'Image dont la Grèce païenne combla le Désir ébloui des hommes.

Que vient faire Marie dans l'entreprise de Jésus?

Son cas n'était pas une exception. L'auteur de Mathieu nous apprend (xxi, 32) que, dès la première heure, les péagers et les femmes de mauvaise vie se rallièrent à Jean le Baptiste. « Et les femmes de mauvaise vie l'ont cru! » dit Jésus, en parlant de Jean aux principaux sacrificateurs du peuple de Jérusalem.

§

Or, Jésus continuait l'œuvre de Jean. Et Jean

avait ramassé l'étendard de Juda le gaulonite que Theudas, Messie, tentera vainement de ressaisir encore après Jésus... (1).

§

... L'Eternel, conception très spéciale, caractéristique d'une race, est le cœur de la nationalité juive, qui devient ainsi une sorte de nationalité spirituelle, supérieure, doctrinalement, aux mutations de territoires. Le peuple d'Israël aime Jérusalem d'une infinie, et parfois poétique tendresse, pour ce fait qu'elle est la demeure de l'Eternel et le lieu de ses holocaustes. L'étranger, s'il adore l'Eternel, est traité en Hébreu.

« Pour ce qui est des enfants de l'étranger qui se seront joints à l'Eternel, dit le continuateur d'Esaïe (LVI), je les amènerai à la montagne de ma Sainteté, et les réjouirai dans la maison où l'on m'invoque ; leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréables sur mon autel; car ma Maison sera appelée une Maison de prières pour tous les peuples. »

Tout abaissement d'Israël est une vengeance de l'Eternel qui punit son peuple d'avoir péché.

« La couronne de notre tête est tombée, pleure Jérémie (Lam., v); maintenant, malheur à nous, parce que nous avons péché. »

Il s'ensuit que le relèvement national sera la conséquence d'un retour de bienveillance de l'Eternel, retour de bienveillance qu'on obtiendra par la pé-

(1) Il est admis que Jésus ne songea pas à créer un mouvement révolutionnaire politique pour échapper à la domination romain et que la révolution qu'il inaugura fut toute sociale. Pourtant, le prophétisme antérieur juif légua au rabbi galiléen une tradition toute différente dont il semble, à la lecture des textes indépendants de commentaires, que Jésus s'inspira étroitement.

nitence (1). Et c'est, en effet, la pénitence que prêchent successivement les prophètes au peuple opprimé et captif; c'est la pénitence que prêche Jésus, imitant servilement les prophètes. Là seulement il faut chercher la cause de la grande place donnée à l'enseignement moral par Jésus dans son entreprise dirigée contre Rome. Il suivit une tradition enracinée, et que fortifia en lui sa connaissance de la Loi.

Cette conception juive de l'Éternel rendait l'éclosion du prophétisme naturelle, spontanée; et même abondante, car la profession nourrissait son homme. « Ainsi a dit l'Eternel, dénonce Michée (III), contre les prophètes qui font égarer mon peuple, qui mordent de leurs dents et qui crient : paix! et si quelqu'un ne leur donne rien dans leur bouche, ils publient la guerre contre lui. » Ezéchiel (XXII), Jérémie (Lam. II,) parlent également de prophètes sans mandat qui sont de simples professionnels.

Prophète, Jésus joua ce rôle double du prophète juif, indissolublement philosophique et politique, moral et national — qui explique sa popularité et son ascendant sur les masses héréditaires. Les classes dirigeantes gardèrent une réserve que démasque et commente la parabole du Semeur (Matth., XIII; Marc, IV; Luc, VIII). Des riches, Jésus fait trois catégories. Ceux de la première (qui reçoivent la semence le long du chemin) opposent à ses avances un refus très net; ceux de la seconde (qui ont reçu la semence dans les endroits pierreux) se montrent d'abord favorables à ces ouvertures qui flattent leur amour de l'indépendance, puis s'éloignent aux approches d'une persé-

(1) Cette idée se conserva en Israël jusqu'aux derniers moments. L'insinuation opposée de Renan est gratuite.

cution dont ils prévoient le succès; ceux de la troisième catégorie, enfin, les plus élevés dans la hiérarchie mondaine (qui ont reçu la semence parmi les épines), gagnés par la civilisation de l'oppresseur, ont acquis des choses une conception épicurienne et comospolite (ils entendent la parole, mais les soucis de ce monde et la séduction des richesses l'étouffent, et elle devient infructueuse).

Jésus renouvelle une suprême tentative auprès des classes riches quand il envoie les douze de bourgade en bourgade avec pleins pouvoirs. La mission échoue misérablement (Luc, IX).

« Les apôtres étant de retour racontèrent à Jésus tout ce qu'ils avaient fait. Les ayant pris avec lui, il se retira à l'écart dans un lieu solitaire, près d'une ville appelée Bethsaïda. »

Alors, le prophète galiléen délègue soixante-dix disciples avec pleins pouvoirs, et les dépêche deux à deux devant lui. Ce chiffre manifeste que ce n'est plus à l'exception, au riche, mais à une classe plus nombreuse que Jésus s'adresse. Et le succès de la mission dépasse les espérances. Jésus tressaille de joie.

« Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux enfants .»

Et il monte fièrement à Jérusalem, et arrive bientôt à Béthanie (Luc, X), où Marthe et Marie le reçoivent.

Tous les riches, pourtant, ne se détournèrent pas de Jésus. Les traces de capitalisme sont flagrantes dans l'aventure qui fut subventionnée en secret. Faut-il rappeler les noms du sénateur Joseph d'Arimathée, des pharisiens Simon et Nicodème, du

chef de synagogue Jaïrus (1) ? Lorsque le prophète est à Jérusalem « quelques pharisiens », dit l'auteur de Luc (XII), l'informent qu'Hérode veut le faire mourir et lui conseillent la fuite. Jésus a des intelligences jusque chez le grand-prêtre Caïphe lui-même, si nous ajoutons foi à la tradition johannique (XVIII, 16).

Après l'insuccès final et la matérialité d'une condamnation infamante; après que l'astucieux Ponce Pilate eut fait avilir Jésus par un semblant de synédrium, de même que, plus tard, le gouvernement anglais fera flétrir Jeanne Darc par un simulacre de tribunal français, les continuateurs (sous la direction probable de Jésus lui-même) s'avisèrent non plus de heurter la position de front, mais de la tourner.

Travailler pour l'Eternel, pensent les Nazaréens appuyés sur la lettre de l'Ecriture (Esaïe, XLIII, XLIX, XLII, etc. ), c'est remplir sa fonction de juif. Ils entreprendront la conquête de Rome par l'Idée et la circonciront à l'Eternel. Ce plan, Ananie l'expose au zélateur Saul, dans la maison de Juda, à Damas. L'élève de Gamaliel l'adopte avec fureur. Il réalisera les prophéties qui annoncent la prééminence d'Israël sur tous les peuples, et gagnera le vainqueur à l'âme juive, même au prix de l'hérésie transitoire.

« Je ne vous ai nourris que de lait et non de viande solide, avoue-t-il aux Corinthiens, parce que votre estomac ne pouvait la supporter. »

En effet, la sévérité nue, la morose simplicité du

(1) Dans les *Actes* (V) le docteur de la loi Gamaliel, en faisant un exposé de la situation fort instructif, se montre franchement sympathique aux disciples de Jésus et n'a pas de peine à convaincre ses confrères.

fruste monothéisme juif glaçait l'imagination des Gentils habitués aux religions pompeuses et subtiles (1). L'hellénisme du diacre Etienne plaisait mieux, trouvait ces cœurs, déjà hersés par d'illustres philosophies, fort préparés à accepter une nouveauté qui, à défaut de certitude bien définitive, prêtait encore à de la grâce; — à la poésie, par son ambiguité consolante et amuseuse; à la multiplicité eurythmique des figurations de l'art par des contrastes constitutionnels, tels que le Père et le Fils; à des analogies panthéistes, telle que la divinité souffrante dans l'humanité perfectible. Le christianisme naquit de ces déformations heureuses. Il ne réalisa pas les espérances de ses fondateurs, et fut, à tout prendre, la seconde et irrémédiable défaite de Jésus. Ainsi, l'événement donne tort à l'habileté transactionnelle d'Ananie et de Saul, et raison à l'orthodoxie obstinée de la majorité juive en son attitude réprobatrice.

§

C'est la destinée de toutes les entreprises périlleuses et onéreuses d'avoir des femmes pour complices. L'entreprise de Jésus en fut abondamment pourvue. L'auteur de Luc (VIII) s'exprime ainsi en parlant de l'escorte ordinaire du prophète:

« Il y avait aussi avec lui quelques femmes qui avaient été délivrées des malins esprits et de leurs maladies; savoir *Marie*, qu'on appelait Madelaine, de laquelle étaient sortis sept démons ; et *Jeanne*, femme de Chuzas, intendant d'Hérode, et *Suzanne* et *plusieurs autres*, qui l'assistaient de leurs biens. »

(1) Et d'ailleurs, une telle notion exige une tension d'esprit à ce point pénible que le peuple élu lui-même eut bien du mal à s'y tenir. A chaque instant, au cours de son histoire, il tombe dans l'idolâtrie.

Cette troupe de femmes le suivit en se lamentant jusqu'au lieu du supplice.

« Il y avait aussi là plusieurs femmes qui regardaient de loin, dit l'auteur de Matthieu (XXVII), et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée en le servant. »

Avec Jeanne, Marie-Madelaine, Suzanne, c'étaient encore la *femme de Zébédée*, mère des apôtres Jacques et Jean, *Marie*, femme du disciple Cléopas, *Salomé*, et, complète la tradition johannique, la *mère de Jésus*.

Marie-Madelaine acquit-elle dans son commerce galant assez de bien pour subventionner le prophète comme le faisaient les autres femmes? Il est difficile d'émettre une affirmation. La pécheresse menait à Béthanie, aux environs de Jérusalem, une vie sédentaire, oisive, semble-t-il. Elle voyait Jésus avec empressement lorsqu'il passait, l'accompagnait parfois à Jérusalem. L'huile de nard pur qu'elle versa sur les pieds (Luc et Jean), ou sur la tête (Marc et Matthieu) du prophète était d'un grand prix, et contenue dans un vase d'albâtre que, d'après l'auteur de Marc, elle rompit. Les auteurs de Marc et de Jean donnent le prix du parfum : plus de trois cents deniers, ou simplement trois cents deniers (XIV — XII). L'auteur de Matthieu n'indique pas de chiffre : « On pouvait vendre très cher ce parfum. »

Bien qu'elle eût d'autres sœurs à Béthanie, Marie habitait avec Marthe et, aussi, son frère Lazare.

« Et Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare» (Jean, XI).

La guérison de Lazare, rapportée par l'auteur de Jean, éclaire parfaitement sur le degré d'inti

mité qui existait entre Jésus et ses amis de Béthanie.

« Or Béthanie était environ à quinze stades de Jérusalem. Et plusieurs des Juifs étaient venus (de Jérusalem) voir Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Quand Marthe ouït dire que Jésus venait, elle alla au-devant de lui; mais Marie demeura assise à la maison. Et Marthe dit à Jésus :

— Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort...

Jésus lui dit :

— Ton frère ressuscitera (1).

— Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour...

Quand elle eut dit cela, elle s'en alla et appela Marie, sa sœur, en secret, et lui dit :

— Le maître est ici et il t'appelle!

Ce que Marie ayant entendu, elle se leva promptement, et vint vers lui. Or, Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même endroit où Marthe était venue au-devant de lui. Alors, les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, voyant qu'elle s'était levée si promptement, et qu'elle était sortie, la suivirent, disant :

— Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer.

Mais Marie étant arrivée au lieu où était Jésus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit :

— Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort.

Quand Jésus vit qu'elle pleurait, et que les Juifs

(1) C'était la doctrine des pharisiens, opposée à celle des saducéens.

qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, il frémit en lui-même et fut ému. Et il dit :

— Où l'avez-vous mis?

Ils répondirent :

— Seigneur, viens et vois.

Et Jésus pleura.

Sur quoi les Juifs dirent :

— Voyez comme il l'aimait. »

Quelques détails de cet extrait sont à souligner. Quand Marthe sort de la maison pour aller au-devant de Jésus, les Juifs ne la suivent pas. Ils restent avec Marie dont la beauté les intéressait évidemment. Mais quand Marie se lève pour sortir, ils se lèvent, sortent et la suivent. Elle pleure devant le prophète, ils pleurent pour l'amour d'elle; et Jésus, gagné par le charme de cette beauté en larmes (il n'avait pas pleuré devant Marthe) pleure avec eux.

§

Jésus alla souvent à Béthanie, que sa proximité de Jérusalem rendait d'un accès facile; et chaque fois, il semble bien que ce fût chez Lazare et ses sœurs qu'il habita. Après sa première échauffourée au temple, il se retire à Béthanie et y passe la nuit (Matth., XXI; Marc, XI); lorsque, grâce à l'intervention prématurée et hardie (Marc, XV) de Joseph d'Arimathée, sénateur de considération, il échappe à la mort de la croix, c'est au bourg de Béthanie qu'il se réfugie, suivant l'auteur de Luc (XXIV), avant de gagner la Galilée (Matth., Marc, Jean) et, de là, Damas ou Antioche (1). Béthanie était, d'ailleurs, l'étape naturelle.

(1) On sait que Proudhon place la mort effective de Jésus vers l'an 56.

A peine détaché de la croix et ses blessures pansées, le prophète se montre, d'abord, à Marie.

« Or Jésus étant ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, apparut premièrement à Marie-Madelaine, de laquelle il avait chassé sept démons. » (Marc, XVI ; — voir Jean, XX).

D'après l'auteur de Matthieu, « l'autre Marie » (1), qui se trouvait avec Madelaine, bénéficie de la circonstance et le voit aussi. L'auteur de Luc est le seul qui ait privilégié deux disciples mâles (dont Cléopas) du premier entretien de Jésus après son supplice.

§

On ne peut démêler avec certitude que peu de chose sur Marie-Madelaine. Il convient donc de s'arrêter où s'arrêtent les textes, mais non pas, cependant, sans avoir salué d'un hommage le geste qui l'immortalise.

« Un pharisien ayant prié Jésus de manger chez lui, rapporte l'auteur de Luc (VII), il entra dans la maison du pharisien, et il se mit à table. Et une jeune femme de la ville qui avait été de mauvaise vie ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, elle y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante. Et se tenant derrière, aux pieds de Jésus, elle se mit à pleurer ; elle lui arrosait les pieds de ses larmes, et les essuyait avec ses cheveux ; elle lui baisait les pieds, et elle les oignait avec cette huile.

Le pharisien qui l'avait convié, voyant cela, dit en lui-même :

— Si cet homme était prophète, il saurait sans

(1) La femme de Zébédée.

doute qui est cette femme qui le touche, et qu'elle est de mauvaise vie.

Alors Jésus, prenant la parole :

— Simon, j'ai quelque chose à te dire... Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds ; mais elle a arrosé mes pieds de larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds d'une huile odoriférante. C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont en grand nombre, lui sont pardonnés ; et c'est à cause de cela qu'elle a beaucoup aimé... »

Jésus eut raison d'ajouter :

« Je vous dis en vérité que, dans tous les endroits du monde où cet évangile sera prêché, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mémoire d'elle. » (Matth., XXVI, et Marc, XIV.)

Il appartenait à une femme *blonde,* coupable et belle, de mettre ce fleuron d'or à la couronne de fer des christianismes ultérieurs. Grâce à cette prêtresse de son culte, Aphrodite, loin de fuir les nouveaux autels, s'y dissimulera victorieusement sous le voile transparent de la Pudeur. Et la messe romaine, en galant équipage, s'inspirera d'une tradition d'art qui, non seulement l'excuse, mais la glorifie.

LUCIEN CHARPENNES.

# MICHELET

## SA VEUVE ET M. JULES CLARETIE

—

*La jeunesse de Michelet*, documents inédits; tel est le titre du piquant article que M. Claretie donna au *Temps* du 19 mars. « J'ai lu de Michelet, dit-il, et pris en note des pages inédites qui glorifient sa mémoire plus que bien des livres, notes cursives qui sont comme le testament de sa jeunesse... » Il y a là un mystère. J'ai sous les yeux et en main le livre imprimé où M. Claretie pourrait être accusé d'avoir copié ses citations inédites. Copié, mais non pas textuellement. M. Claretie aurait donc « pris des notes » et avec ces notes refait du Michelet? Si l'on suppose, au contraire, qu'il a consulté le manuscrit de Michelet avant son impression et qu'il a exactement noté les passages cités dans son article, ce serait Mme Michelet qu'il faudrait accuser ? La question a son importance. Le volume intitulé *Mon Journal* est-il conforme au texte de Michelet, — ou bien est-ce M. Claretie qu'il faut croire ?

En somme deux faits :

1° Les citations du *Journal* de Michelet données par M. Claretie comme *inédites* se retrouvent, sauf lacunes, dans le volume édité sous ce titre à la librairie Flammarion ;

2° Les citations de M. Claretie ne concordent pas exactement avec le texte de l'imprimé.

Voici les preuves :

CITATIONS DE M. CLARETIE

Je le vois notant précisément ce projet à la date du 15 juin 1818 :

« Ouvrages projetés, dit-il : *Essai littéraire sur les historiens latins.* »

« Au mois de juin 1819, écrit-il dans ses notes, Porée et moi nous conçûmes un audacieux projet : faire un *journal*, — c'est-à-dire que, sans savoir presque rien, nous nous promîmes d'être universels. »

En un seul mois, Michelet a lu... Suit une longue liste où M. Claretie amalgame les lectures de juin 1818 et de juin 1819. Une seule citation:

« Horace (en deux fois, dit-il). »

« En 1821, je conçus l'idée de deux nouvelles, celle du *Crocheteur*, un peu ressemblante à l'*Ernestine* de Mme Riccobini, et celle des *Deux prisonniers de Constantinople*. J'emprisonnais dans le temps des premiers massacres un Français et une Grecque. Je trouvais aussi, plus dans mon cœur que dans

TEXTE PUBLIÉ PAR Mme MICHELET

*Journal de mes idées.*

En 1818, la licence.

Mais tout en la préparant, j'esquissais le plan d'un livre qui aurait eu pour titre : *Essais littéraires sur les historiens latins...*

*Journal de mes idées.*
1819

. . . . .

Est tout? Pas encore. Je vois qu'en juin nous avions formé l'audacieux projet de fonder une *revue*. C'est-à-dire que, sans rien savoir, nous nous promettions d'être universels (1).

*Liste de mes lectures.*

1818, juin.

. . . . .

Horace, en deux fois (avec Pry. et Ed. P.)

*Mon journal,*
1821

(28 avril).

.. Ecrire une nouvelle serait le plus facile. J'en ai toujours au printemps la tentation. Là, du moins, je pourrais faire la part du cœur, et mettre tous les événements du passé, si doux au souvenir — malgré leur tristesse — que

(1) C'était sans doute un *journal*, puisque Michelet ajoute : « La *Renommée*, qui paraissait sous les auspices de Benjamin Constant, nous refroidit et nous arrêta fort heureusement. » Or, la *Renommée* était un *journal*.

mon esprit, le besoin de faire un livre sur les *Moyens d'améliorer le sort des femmes*. Enfin j'eus dans l'esprit de faire l'*Histoire d'une goutte d'eau*, et je crois que je vais faire cette folie. Pour cette année (1822), j'ai esquissé le plan d'un *Essai sur la culture de l'homme*. Je réserve cela pour mes vieux jours, ainsi qu'une *Histoire philosophique du christianisme* où l'on tâcherait de voir ce qui est à conserver. »

je m'oublie à les savourer. Mon roman serait à peu près celui d'*Ernestine : aimer, adopter, respecter*. Mais pour faire comme Clémengis...

*Journal de mes idées.*
1821

... A la fin de l'année, une circonstance particulière me fait trouver dans mon cœur, plus que dans mon esprit, le besoin de faire un livre où je chercherais les *moyens d'améliorer le sort des femmes*.

*Mon journal*
1821

1er septembre. — ... Lefebvre vient de nous faire ses adieux. En écoutant tomber la pluie, je lui disais tout le parti que lui, chimiste, pourrait tirer de ce beau titre : *Histoire d'une goutte d'eau*. Après le concours, je ferai peut-être cette folie...

*Journal de mes idées.*
1822

Au commencement de cette année, j'ai esquissé le plan d'un essai *sur la culture de l'homme*. Pour faire un livre utile, il y faudrait plus d'expérience. Je réserve cela pour mes vieux jours, ainsi qu'une *Histoire philosophique du christianisme*, déjà mise sur le métier en 1819 — où l'on tâcherait de voir ce qu'il y a à conserver.

Il écrit alors — et la page est belle — et déjà ce Michelet presque encore adolescent, juvénile tout au moins, est dans ce morceau, le Michelet des grands jours :

« 1821. C'était au temps où je commençais mes études anatomiques ; j'avais déjà vaincu la répugnance qu'inspire la mort à tous les êtres vivants. Mais la même sensibilité qui m'avait fait embrasser l'état où l'on sert le plus directement les hommes me rendait plus pénible qu'à bien d'autres les études indispensables pour apprendre à l'exercer. Je ne pouvais, surtout, sans horreur, enfoncer le fer dans un corps encore tout organisé, tout semblable au mien ; il me semblait toujours commettre un meurtre.

» Un jour des plus noirs de décembre, je me rendis de bonne heure à l'amphithéâtre; il n'y avait personne encore ; il fallut attendre. (*Il faisait à peine jour et l'on ne pouvait lire*) (effacé). Je m'approchai machinalement du corps que nous allions dépecer. C'était, autant que je pus distinguer, une femme d'environ vingt-cinq ans. A travers la mort je crus voir les restes d'une éclatante beauté. Ses longs cheveux blonds tombaient de la table à terre et balayaient les dales (*sic*) de l'amphithéâtre. *Tout le corps était* (effacé). Ces

*Mon journal*
1821

15 décembre. — Je suis allé aujourd'hui faire mon journal au Père-Lachaise, près de la tombe de mon ami (Poinsot)... J'avais emporté son précieux carnet qui ne me quitte guère... Au lieu d'écrire mon journal, je me suis mis à copier le sien, du moins une des pages où son âme se révèle dans son élévation morale et son exquise sensibilité. La voici :

« C'était le temps où je commençais à m'intéresser aux études anatomiques...

membres si délicats sur ce marbre glacé, cela me blessa; je m'assis en face du cadavre et je me livrai tristement à mes réflexions : « Pauvre malheureuse, me disais-je en moi-même, est-il possible qu'aucune amie n'ait protégé tes restes ? Toute nue, abandonnée sur le marbre d'un amphithéâtre. Livrée aux regards d'une foule de jeunes gens, dont les yeux vont violer tout ce que la pudeur cachait. Encore une demi-heure et le chef-d'œuvre de la nature n'offrira plus entre leurs mains que d'horribles lambeaux! Hier, sans doute, les hommes t'adoraient, ils te promettaient l'amour pour obtenir de toi le plaisir...Oh! combien cette figure douce promettait de bonheur à celui qui t'aurait aimée; mais, je le vois à ces mains délicates que le travail a endurcies, personne ne t'a protégée; tu as vécu, tu es morte dans la misère, seule. Ah ! si je t'avais vue un peu plus tôt... Au moins tu seras plainte une fois !... »

Les deux textes diffèrent sensiblement. Celui de M. Claretie est manifestement le vrai; celui du livre imprimé a été atténué, affadi. Même s'il n'est pas de Michelet, le passage a son intérêt; il l'a d'ailleurs retouché, animé, coloré, cela est évident (1). Dans le volume, il

(1) Cette impression est singulièrement confirmée par la note de M. Claretie, citée plus loin : « ...Ce passage relatif à la dissection. Il est tout entier de l'écriture de Michelet et même (je l'ai dit) plein

se termine par un à-coup de mélodrame. La dissection commence. Au premier coup de scalpel, rien ne bouge; au second coup, un mince filet de sang se met à couler. On redresse le cadavre : un râle sort de sa poitrine. « Nous étions en train de disséquer une femme vivante (1) ».

Soulignons les principales divergences :

| | |
|---|---|
| Je m'approchai machinalement du corps que nous allions dépecer... | Je m'approche de la table de marbre où était le cadavre tout prêt pour la leçon d'anatomie... |
| A travers la mort, je crus voir le reste d'une éclatante beauté... | Le visage était noble et pur. |

de *corrections*. de *ratures*. » Poinsot (on a quelques lettres de lui) n'était pas capable de cette violente esquisse. Alors? Un doute me vient. Mme Michelet n'aurait-elle pas introduit là Poinsot par pudeur, par bienséance? Quoi que dise si péremptoirement M. Monod dans sa lettre (voir la note suivante), Michelet avait fait de l'anatomie; s'il avait disséqué lui-même, il avait assisté à des dissections, Mme Michelet le constate elle-même dans une note (*Mon Journal*, page 103). Je me soumets aux décisions du manuscrit; mais je ne serais pas surpris que l'aventure fût personnelle à Michelet et de lui tout le récit. Poinsot serait une gaze. Mme Michelet aimait beaucoup à voiler.

(1) Le *Temps* du 22 mars a publié la lettre et la note suivante :

19 mars 1901.

« Mon cher directeur,

» Permettez-moi de rectifier une erreur qui s'est glissée dans le très intéressant article de M. J. Claretie sur Michelet paru dans le *Temps* du 19 mars.

» Le beau morceau sur la salle de dissection où une belle jeune femme est livrée aux regards des carabins n'est pas de Michelet, qui n'a jamais fait d'études médicales, mais de son ami Poinsot. M. Claretie n'a pas donné la fin du morceau que l'on trouvera dans le volume des œuvres de Michelet, intitulé : *Mon Journal*. Cette fin est effroyable : la morte n'était qu'en léthargie, et on s'aperçut au second coup de scalpel qu'on était en train de disséquer une femme vivante.

» Veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

« Gabriel Monod,
« de l'Institut. »

M. Gabriel Monod a raison; je n'avais pas rouvert le volume de *Mon Journal*, lorsque je notais, dans les papiers de Michelet déposés à Carnavalet par mon éminent confrère et si obligeamment mis à ma disposition par M. Georges Cain, ce passage relatif à la

Les longs cheveux blonds tombaient de la table à terre et balayaient les dalles de l'amphithéâtre...

Ces membres si délicats sur ce marbre glacé, cela me blessa...

« Pauvre malheureuse, me disais-je en moi-même, est-il possible qu'aucune amie n'ait protégé tes restes ? Toute nue, abandonnée sur le marbre d'un amphithéâtre, livrée aux regards d'une foule de jeunes gens, dont les yeux vont violer tout ce que la pudeur cachait. Encore une demi-heure et le chef-d'œuvre de la nature n'offrira plus entre leurs mains que d'horribles lambeaux !... »

De longs cheveux châtains, épars autour d'elle, balayaient les dalles...

Je fus blessé de voir ces membres délicats ainsi exposés sans protection et sans voiles sur ce marbre glacé...

Personne, ni mère, ni sœur, ne l'avait donc assistée, personne n'était venu réclamer ses pauvres restes? Une folle jeunesse allait s'en emparer pour en faire brutalement un amas de chairs informes...

Projets d'articles, dit-il :

. . . . . .

*Les Moniteurs de 1900.*

. . . . . .

*De la garde nationale seule barrière pour l'Europe contre le grand empire du Nord.*

. . . . . .

(Ces deux titres manquent dans la liste, beaucoup plus longue, donnée par le texte imprimé. Ces articles étaient destinés au journal projeté dont il a été question plus haut.)

dissection. Il est tout entier de l'écriture de Michelet et même (je l'ai dit), plein de corrections de ratures.

» J'aurais pu lire dans *Mon Journal* ces lignes de Michelet où, parlant de Poinsot, le futur historien nous dit ; « Au lieu d'écrire mon journal, je me suis mis à *copier* le sien, du moins une des pages où son âme se révèle dans son élévation morale et son exquise sensibilité. »

» Suit (page 231) le morceau dont parle M. Gabriel Monod.

» J'ai pris la *copie* pour l'original. L'écriture de Michelet en est cause. Il n'y a donc pas lieu toujours de croire aux autographes.

» Le reste, du moins, est du Michelet authentique, et de l'excellent Michelet. »

« J. C. »

Projets de livres cités par M. Claretie :

*Histoire de la littérature grecque*, huit à dix volumes (conseil de M. Villemain) ;

*Les Amours ;*

. . . . . .

*Les sept Dormants ;*

*Philosophie des livres populaires ;*

. . . . . ..

(On ne retrouve aucune mention de ces projets, ni dans *Mon journal*, ni dans *Journal de mes idées*. Il est question (16 mars 1828) d'une *Encyclopédie des chants populaires*.)

« *Satan*. — Se croyant égal à Dieu en droit. D'abord furieux, racontant l'histoire à sa manière, peu à peu pâlissant. Il faudrait le montrer diminuant chaque jour, se sentant plus innocent qu'il ne croit et s'absorbant en Dieu dont il n'est qu'une forme... Prométhée, c'est le Satan de Milton. A la fois l'homme et le Dieu. »

(Développé en une page entière dans le volume (*Journal de mes idées*, mai 1825).

Je rencontre encore dans ces notes — dont la publication est, je pense, une bonne fortune pour les lecteurs du *Temps*, cette ligne si puissamment suggestive :

« *L'histoire de la civilisation retrouvée dans les langues*. »

(Cette ligne est commentée en plusieurs pages, dans *Journal de mes idées*, d'abord en septembre 1819, puis en 1821 : « Je revins avec un réel plaisir au livre que j'avais voulu faire en 1819 : *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire*... Aujourd'hui même, j'ai modifié... le titre du livre et je préférerais celui-ci : *Histoire desmœurs des peuples trouvée dans leur vocabulaire*. » Le développement du plan tient dix pages.

Sur d'autres bouts de papiers :

(Après une anecdote sur un pauvre, Michelet continue

« *L'art de faire le bien,* petit essai moral dans la manière de Franklin. »

(*Mon journal*, 29 août 1820) :

« Je reviens d'autant plus volontiers à l'idée d'un petit livre qui aurait pour titre *l'Art de faire le bien*. Si ce qu'on dit de Franklin est vrai, ce serait bien là mon héros. Poret voudrait que ce fût l'introduction d un grand ouvrage qu'il intitulerait : *l'Art de diriger le plus utilement les facultés morales*. Je préférerais ce titre court : *Des vertus actives*. »

« 5, dimanche, écrit Michelet. — L'activité singulière que je me sens pour acquérir m'ôte toute celle que j'avais cet été pour employer. J'éprouve à peu près la même chose à l'entrée de chaque hiver. Les mêmes dispositions reviennent assez périodiquement en moi chaque année. Je pourrais me faire d'avance un calendrier : au printemps l'amour se réveille (l'amour moral) ; vers la fin du printemps j'entre en rut ; pendant tout ce temps je voudrais être poète, et, pour m'en dédommager, je déclame en prose. A mesure que la saison s'avance je pense moins à moi et aux miens, plus à l'humanité en général; j'ai toujours quelque grand projet d'ouvrage utile ; vers l'automne je ne pense plus guère, mais j'ai grande envie de savoir n'importe quoi ; j'embrasse ordinairement alors

*Mon Journal*
1820

(5 novembre). — ... En m'examinant, je trouve que j'ai repris une activité singulière pour acquérir. Mais j'ai perdu l'ingénieux besoin que j'avais, cet été, d'employer mes provisions à écrire un livre. Maintenant je n'en ai plus aucune envie; il me semble même que je n'aurais rien à dire. Ces mêmes dispositions d'esprit reviennent périodiquement avec les mêmes changements de saisons. Aussi pourrais-je tous les ans faire d'avance mon calendrier. Au premier printemps l'amour idéal se réveille, il devient passion au passage du printemps à l'été, alors je voudrais être poète...

(J'arrête ici la confrontation. Comparons cette dernière phrase avec le texte copié sur le manuscrit par

une foule d'études diverses. Et vers le milieu de l'hiver mon imagination est si bas que, si j'y voyais quelque chose à gagner, je serais volontiers traducteur, commentateur, compilateur.

J'accepterai donc l'offre de M. Leclerc. Je traduirai dans cette saison de sommeil le traité *des Biens et des Maux.* »

Il est poète et il renonce à faire des vers :

« *1821, 22 avril. Dimanche, Pâques.* — J'essayai de faire des vers ; impossible. J'étais trop sensible au physique dans ce délicieux jour de printemps pour être capable d'aucun travail suivi. Seulement j'achevai l'éloge que Thucydide fait de Périclès. »

M. Claretie cite un passage daté du 28 septembre (1820); Michelet raconte une promenade à Charenton, par le bois de Vincennes :

« *28 septembre.* — Sorti du cimetière, je poursuivis le le long du boulevard l'histoire sanglante des Rois des juifs et j'eus bien de la peine à les achever.

Je voulais aller à Charenton et pour cela je pris Saint-Mandé et le bois de Vincen-

M. Claretie : « *Au printemps, l'amour se réveille (l'amour moral); vers la fin du printemps, j'entre en rut...* »

(A cette date dans *Mon journal*, dissertation d'une page sur « le réveil universel de la nature ». L'un des textes est un abrégé ou une amplification de l'autre. Ceci seulement rappelle la citation de M. Claretie :)

« Mon esprit, dès le matin était comme tiré hors de moi Pourtant, j'ai voulu, avant de partir, faire aussi mes Pâques à ma manière. Travailler, n'est-ce pas prier?... Je me suis donc mis vertueusement à traduire l'éloge que Thucydide fait de Périclès. »

Dans *Mon journal*, publié par Mme Michelet, il n'y a pas de 28 septembre 1820. On trouve ceci à la date du 21 septembre :

« J'eus bien de la peine à mener jusqu'au bout l'histoire sanglante des Rois... Tobie m'a dédommagé des Rois. »

De l'anecdote ingénue si singulièrement encadrée dans cette lecture biblique, pas un mot.

nes en dedans. A la porte du bois je vis une très grande et, belle jeune paysanne, qui sauta lestement d'une charrette et se renversant en arrière avec une grâce mâle, chargea sur ses épaules un énorme sac de grain. Elle eut beau m'étaler ses appas, rien ne put m'arrêter. Il faut avouer que j'avais un motif de plus qu'à l'ordinaire de fuir.

Ce motif était bien misérable, c'est qu'avec ma cravate, mon gilet noir et ma redingote brune je croyais qu'on me prenait pour un abbé.

Un peu avant Charenton, j'avais devant moi deux campagnardes, dont l'une, jeune, portant un enfant. Je m'arrêtai pour demander mon chemin à un homme et en tournant la rue je vois ma jeune nourrice, accroupie à terre, et laissant voir la plus grosse gorge qu'on puisse imaginer. Je crus que mon apparition subite embarrasserait beaucoup cette pauvre femme, et je me détournai, moins par pudeur que par humanité.

Puis, je continuai mon chemin et je la passai. Ne voilà-t-il pas mon effrontée qui m'appelle, en riant sans doute de ma niaiserie, et qui me demande l'heure ? Je n'osai pas la regarder en face et lui dis l'heure sans me retourner.

Je côtoyai un peu la Seine

sous les beaux peupliers qui la couvrent, et par un chemin de traverse regagnai la barrière du Trône en lisant *Tobie*, qui me dédommagea un peu de l'horrible histoire des Rois que je venais de finir. »

Encore ceci, pour montrer le désaccord des deux textes dans les passages les moins faits, semble-t-il, pour être altérés:

De M. Claretie:

*Jeudi 8 juin 1820*, écrit Michelet, c'est hier que Louvel est mort, devant un peuple indifférent qui ne semblait amené que par la curiosité. Quoique dans son interrogatoire il ait dit que *Dieu n'est qu'un mot*, il a, dit-on, conféré avec l'aumônier de la prison qui l'a accompagné à l'échafaud. Il y a monté avec une extrême légèreté. L'enthousiasme d'un principe, quelles que soient les conséquences qu'on en tire, a quelque chose de grand. »

*Mon journal*
1820

Mercredi 7. — Louvel vient d'être exécuté. Il est mort devant un peuple indifférent avec une extrême fermeté. L'enthousiasme d'un principe, quelles que soient les conséquences qu'on en tire, a quelque chose de grand. Louvel a vengé Ney. »

La conclusion sera brève, et presque affirmative:

Si les citations de M. Claretie sont exactes, et décidément elles le paraissent, les œuvres posthumes de Michelet, telles que publiées par sa veuve, peuvent passer pour apocryphes. Mme Michelet s'est servi des cahiers de son mari comme d'un brouillon qu'elle a corrigé, *amélioré*, allongé, accourci, dénaturé. Si les manuscrits existent encore, qu'on les publie; mais il est impossible désormais de faire état des publications attribuées à Michelet sous ces titres: *Ma Jeunesse*, *Mon Journal*, *Journal de mes idées*.

Une veuve a sur les œuvres de son mari les droits d'un bibliothécaire sur les livres et les manuscrits qu'il garde ; elle n'en a pas d'autres. Il faudrait surveiller les veuves ; elles se font dangereuses.

M. Claretie pourrait bien avoir raison. L'étude qu'il vient de nous donner est une bonne fortune, et non seulement pour quelques lecteurs privilégiés, mais pour tous les lettrés, pour tous ceux qui aiment à boire leur vin pur, à ne pas lire, au lieu des phrases d'un jeune écrivain de génie, les rêveries d'une vieille et honorable écolière.

R. DE BURY.

# LE PAPE ROUGE

*PREMIÈRE PARTIE*

## LE RÊVE

### I

L'aube se levait souriante, sur Rome, en ce matin d'automne de l'année 1477.

La ville du pape Sixte IV dormait encore, ainsi qu'une bête puissante, étendue au bord de son fleuve, les griffes plantées sur ses collines sacrées. Et, en face d'elle, une grande clarté lumineuse, descendue du levant, semblait envelopper la cité pontificale, le Vatican et la Sixtine, que Sixte IV venait de faire édifier.

Le Tibre prenait, dans cette lumière, des reflets d'or. Les plaques d'or, aux dômes de Saint-Pierre, jetaient un rapide flamboyement. L'air était plein de sérénité.

Soudain, sur les jardins du palais Adriani, près du Tibre, le bruit d'une fenêtre ouverte troubla la joie paisible des oiseaux. A un balcon parurent un homme et une femme, enlacés. Tous deux étaient blonds, jeunes, et radieux. Mais les cheveux de feu de la jeune femme qui se tordaient comme sous un vent invisible, ses lèvres humides, sa gorge éperdument gonflée contrastaient avec le calme de son

amant. L'enlaçant de ses bras, elle ne semblait pouvoir se détacher de lui.

— Un baiser ! — encore un baiser, Girolamo ! — disait-elle.

— Enfant !... Ne faut-il pas que je sois rentré avant le jour au palais de Sa Sainteté ? — Adieu, Luisa !

— Pourquoi, adieu !... Au revoir !... au revoir !

Ils s'embrassent encore d'une longue étreinte passionnée, puis Girolamo descend rapidement dans le jardin...

Quelques pas seulement, et il atteint l'ombre épaisse des arbres. — Luisa regarde obstinément du côté par où il est parti ; mais déjà il a disparu à ses yeux.

Elle pousse un soupir et rentre dans sa chambre.

Cependant Girolamo avait gagné le mur d'enceinte. Dans l'instant où il venait de le franchir et prenait pied sur le rivage du Tibre, un homme s'avança brusquement à sa rencontre.

— Halte-là ! Vous êtes Girolamo Riario, le neveu du pape Sixte IV, l'amant de Luisa Adriani.

— Malheureux, tu m'as vu sortant d'ici. Tu es un homme mort, — balbutia rapidement Girolamo en tirant son épée.

— C'est bien là ce que je pense.

L'inconnu avait mis aussi l'épée à la main.

— En garde ! — cria-t-il. — Prenez bien garde à vous !

Et il fondit sur son adversaire.

Girolamo avait une escrime impeccable et un poignet d'acier. A la seconde reprise, la main de son adversaire fut entamée si cruellement que l'épée

lui échappa. Le jeune Romain bondit et appuya son pied sur la lame.

Une seconde se passa ; Girolamo restait immobile, les mains appuyées sur la garde de son épée qu'il avait plantée en terre ; puis brusquement, laissant là son épée, le neveu de Sixte IV courut au vaincu les bras ouverts.

— Embrasse-moi, Francesco de Pazzi, — dit-il.

— Tuez-moi ! tuez-moi! — cria Francesco avec rage en se rejetant en arrière.

— Pourquoi te tuerais-je, mon ami !

— Je ne suis pas votre ami! Je vous hais.

— Et moi, je t'aime, Francesco de Pazzi.

La voix de Riario était caressante, délicieuse à entendre ainsi qu'une musique.

— Quand ton affection pour moi serait immense comme la mer, ma haine sera plus grande encore, et s'étendra comme le firmament.

Girolamo Riario se laissa sourire.

— Si tu le veux, Pazzi, nous causerons doucement, sinon comme deux amis, puisque tu ne daignes pas encore m'accorder ce titre, du moins comme deux graves et calmes ambassadeurs, moi de l'amitié et toi de la haine.

— Rends-moi mon épée, ou tue-moi !

Girolamo Riario arracha de terre son épée et la jeta loin de lui ; puis, ramassant celle de Francesco, qui gisait à terre, il la lui tendit par la poignée.

— A toi de me tuer, si telle est ta fantaisie!

Cela fut fait si noblement, avec une simplicité tellement héroïque et un regard si souverain qu'un contemporain d'Alcibiade fût tombé aux pieds du jeune Romain, en l'appelant « dieu ». Francesco de Pazzi prit l'épée.

— Je ne veux plus de cette épée, que votre géné-

rosité déshonore plus que ma défaite — déclara-t-il; et, d'un mouvement brusque, il la rompit en deux sur son genou et en jeta les deux tronçons à ses pieds.

— Asseyons-nous, ami, et causons! — dit Girolamo.

Francesco s'assit, sombre, et d'autant plus irrité qu'il sentait que son ennemi lui devenait sacré.

— Pourquoi serions-nous ennemis, Francesco de Pazzi? — demanda doucement le Romain. — Est-ce à cause de cette Luisa Adriani chez qui tu m'as vu entrer cette nuit, et que tu as eu la folie d'aimer? Les femmes de l'espèce de celle-ci sont des jouets merveilleux à l'usage des hommes qui savent en user comme il convient. — Et ne vous imaginez pas que je raille, si je déclare que vous me devez de la reconnaissance, car je vous donne le droit de mépriser cette Luisa Adriani, qui n'était pas digne de vous. Francesco de Pazzi, le premier des Florentins, enchaîner son existence à cette fille! Quelle bouffonnerie!

— Misérable! — dit Francesco; — osez-vous bien parler ainsi d'une femme qui a sacrifié pour vous...

Le Romain sourit :

— Calmez-vous, caro mio. — Les sacrifices n'ont de mérite qu'autant qu'ils sont volontaires et conscients. — Cette Luisa Adriani est semblable à une belle fleur épanouie qui ne sait pas refuser son parfum... S'il vous avait plu, vous l'auriez respiré à ma place, je le crois... Mais à quoi bon! Vous ne prenez pas garde de ne donner aux choses que leurs valeurs respectives, et vous auriez estimé ce bonheur à un plus haut prix qu'il n'est convenable.

— Je vous prie de m'épargner votre philosophie.

— Vous m'en voulez toujours, ce qui prouve que

vous êtes mal guéri de cet amour indigne... Savez-vous que Luisa Adriani sera d'ici quelques jours au désespoir de mon abandon? Il sera charitable autant qu'instructif de devenir alors son amant, puisque la pensée que je l'ai eue vous préservera le cœur de toute faiblesse.

— Tuez-moi, plutôt que d'empoisonner ainsi le peu de goût qui me reste à vivre !

— A Dieu ne plaise que je vous dégoûte de la vie ! Je veux vous inspirer au contraire le goût de la véritable vie, de la vie des dieux mortels, que nous devons être.

— Et quelle est donc cette vie ?

— Considérer tout ce qui est comme des accessoires de nous-mêmes, pour la réalisation de l'idéal de beauté que nous devons présenter à l'humanité tout entière !

— Des mots ! des mots !

— Dis plutôt de magnifiques réalités, Francesco mio. Il y eut autrefois des Romains qui vécurent ainsi, mais ils ignoraient la vérité. Aujourd'hui, nous savons la vérité.

— Et quelle vérité ?

— Le christianisme nous a fourni un merveilleux étalon pour mesurer toutes choses. Depuis que Notre Seigneur a parlé, il n'est plus permis d'accorder aux sens une importance à laquelle ils n'ont pas droit. Désormais, nous savons qu'il ne saurait y avoir de beauté là où l'intelligence ne tient pas la chair en bride comme un bon cavalier sa monture. Et nous connaissons le prix de la charité qui nous procure des jouissances ineffables et un splendide exercice à notre activité, en même temps qu'elle nous offre un spectacle merveilleux et digne de nos facultés esthétiques.

Francesco considérait cet homme effroyable qui jouait du christianisme comme des femmes pour la magnification de sa personne.

— Et puis, le Romain d'autrefois considérait tout ce qui n'était pas Romain comme de la matière inerte et inutile ; il se trompait souvent, et il n'a rien compris au christianisme dont sa société est morte. Notre Seigneur nous a enseigné que tous les hommes avaient été créés à l'image de Dieu, et désormais quels instruments merveilleux nous savons tenir sous notre main !

Girolamo se tut, la tête inclinée comme sous le poids de ses pensées vertigineuses. Francesco lui demanda d'une voix un peu tremblante :

— Vous parlez toujours d'utiliser les hommes... Répondez !... Pourquoi n'avez-vous pas voulu me tuer et qu'attendez-vous donc de moi ?

— Je savais bien que tu étais intelligent, fit joyeusement le jeune Romain. — Mais la question est encore prématurée, caro mio. Ce que j'attends de toi, tu me le proposeras toi-même plus tard.

Et, se levant doucement, Girolamo Riario reprit son épée, qu'il avait jetée à terre à quelque distance, et s'éloigna dans le soleil, semblable à un dieu.

## II

Francesco de Pazzi, qui représentait à Rome la banque de la famille des Pazzi, la plus noble famille de Florence et la rivale malheureuse des Médicis dans le gouvernement de leur patrie commune, était l'aîné des neveux du vieux Jacopone de Pazzi, alors le chef de la maison.

Il n'avait que vingt-cinq ans. Remarquablement instruit, même pour son temps, très orgueilleux, il

souffrait cruellement, quoique en secret, de la perte de la liberté de Florence et de l'humiliation de sa famille devant Lorenzo et Juliano de Médicis, les petits-fils du grand Cosimo. Exilé volontairement à Rome, en dépit de l'amitié que lui témoignait le plus jeune des Médicis, il avait cru trouver une consolation dans l'amour de la belle Luisa Adriani qui venait ainsi de lui préférer Girolamo Riario, le neveu de Sixte IV.

D'une nature maladive, sensible à l'excès, il fut si vivement affecté par la constatation du triomphe de son rival et par la scène qui s'en suivit, qu'à peine rentré chez lui il fut saisi d'une fièvre violente. Il se mit au lit et se débattit plusieurs jours dans une sorte de crise cérébrale.

Tant que dura cette fièvre, Francesco fut soigné par Baldino Bandini, son ami intime, qui l'avait suivi à Rome. Ce Bandini était une espèce de jeune Hercule dont la nature un peu brute recélait des trésors de dévouement actif qui ne demandait qu'à se prodiguer en faveur du chef futur de la famille des Pazzi, patron de sa famille. Et Francesco, étendu dans son lit, bercé par les rêveries de la convalescence, s'amusait à comparer dans son esprit ces deux types magnifiques d'humanité : Baldino Bandini et Girolamo Riario.

Cependant Girolamo ne négligeait pas une seule journée d'envoyer à l'hôtel des Pazzi, à Rome, demander des nouvelles du jeune Florentin. Quand il le sut à peu près guéri, il vint lui-même et s'assit à son chevet. Francesco fit alors une constatation curieuse. Il haïssait le jeune Riario absent; mais sitôt que Girolamo était présent, il ne pouvait se défendre, à son endroit, d'une sympathie presque passionnée.

— Laissez-moi vous dire, caro mio — déclara Girolamo au jeune Pazzi—que vous êtes l'homme le plus intelligent que j'aie encore rencontré. Vous avez deviné du premier coup que j'avais besoin de vous. Ne doutez pas que vous m'êtes sympathique; sinon, vous commettriez une grave erreur. Mais écoutez ce que, pour moi, vous représentez, dans l'harmonie des choses.

Francesco de Pazzi s'assit sur son lit et, la tête appuyée sur sa main, attendit.

— J'ai fait un rêve! — continua le jeune Romain les yeux mi-clos, le visage illuminé d'un sourire qui lui donnait l'apparence d'un Apollon delphique — un rêve de beauté (ne sont-cè pas là les seuls qui donnent du prix à notre vie!). On travaille les pierres pour en former des bijoux, le marbre pour en faire jaillir des images, les couleurs pour en combiner les effets lumineux, les étoffes pour en composer des vêtements, les hommes pour en extraire la vertu dont ils sont capables... Pourquoi ne travaillerait-on pas les peuples et les sociétés? — Quelle magnifique matière nous offre l'Italie! Quelle race de dieux! Rome et l'aristocratie de la foi, Florence, celle de l'art; Venise et Gênes, les aristocraties du commerce; Milan, celle de la guerre; Naples, celle de la crapule belle, malgré son abjection!... Oh! combiner toutes ces beautés, fondre toutes ces splendeurs, organiser toutes ces forces en une beauté nouvelle, une harmonie incomparable, forger la tête de l'humanité. Ah! quel artiste que celui qui réaliserait ce rêve, et ne serait-il pas considéré comme le plus grand des artistes, dans les siècles des siècles!

— C'est là une grande pensée! — dit Francesco.

— Il y en a plusieurs qui me font échec! — re-

prit Girolamo très doucement, — plusieurs dont la disparition serait un grand succès pour moi, et un bienfait inappréciable pour l'humanité. Mais nul ne me cause autant préjudice que les deux princes de Florence, Lorenzo et Juliano de Médicis.

— Les Médicis... — interrompit Francesco.

— Ce n'est pas que je trouve rien à reprendre dans leur conduite. Lorenzo mérite bien son surnom de Magnifico. C'est un homme qui comprend la beauté, il sait le prix qu'on doit attribuer à ses propres actes. (Ici le front du Romain se plissa légèrement.) Mais ce Lorenzo me porte ombrage et ne songe qu'à me contrecarrer. Notre Seigneur lui a donné en partage les mêmes qualités qu'à moi-même : il est plus beau que moi, plus artiste que moi, de l'avis de beaucoup, et tout le bien qu'il fait m'est compté à mal. Or, il ne saurait y avoir deux soleils en Italie, pas plus que dans le ciel. Et puisque Rome est le sanctuaire de la foi, la tête de la chrétienté, la capitale de la papauté, il ne se peut pas qu'on travaille impunément contre Rome.

Girolamo se tut, croisa les bras, et baissa les yeux, attendant la réponse du jeune Pazzi.

Enfin, Francesco, laissant échapper un rire amer, répondit :

— Et vous avez spéculé sur ce que je portais le nom de Pazzi, et que le nom de Pazzi est en abomination à Lorenzo de Médicis ! Fort bien imaginé. Souffrez que je vous félicite, noble Riario.

Girolamo repartit doucement :

— Francesco, vous me faites tort. Je sais parfaitement ce que vous pensez en ce moment. Vous dites : Girolamo Riario est l'ennemi mortel des Médicis. Il veut m'inciter à l'extermination des

tyrans de Florence. Ne protestez pas ! C'est là votre pensée !

Francesco ne protestait nullement. Girolamo eut un sourire imperceptible ; puis il continua :

— Je ne prétends pas que cette pensée n'ait pas eu de quoi me séduire. — Mais ce sont là des rêves. Comment pourrait-on détrôner les Médicis ? Je sais que mon oncle, le Saint-Père, condamnerait absolument toute effusion de sang. Son caractère sacré et la faiblesse de l'âge l'obligent à incliner vers la douceur... Et puis Francesco de Pazzi est l'ami de Juliano de Médicis.

Francesco se retourna brusquement sous les couvertures.

— Francesco, me prenez-vous pour un sot ? Supposez-vous que j'irais dire à un homme qui aime Juliano de Médicis : qu'importe l'opposition du pape à nos desseins ! Je prends tout sur moi ! Je frappe au nom de l'Eglise, moi, Girolamo Riario, sans mandat de qui que ce soit, mais sachant bien qu'une fois les ennemis de notre grande pensée à terre, nul n'osera venir me blâmer ni me demander raison ? — L'amitié est aveugle, Francesco, elle n'a plus souci ni de la gloire assurée éternellement aux créateurs de la nouvelle humanité, si belle que cette humanité doive être, ni de la dignité offensée par une tyrannie insolente, ni de l'honneur que les hommes ont toujours prodigué à ceux qui affranchissent leur patrie de l'oppression... je sais que sitôt que vous pourrez écrire, vous écrirez à Juliano de Médicis tout ce que je vous ai dit.

— Non ! — répondit Francesco après avoir respiré avec effort, — je n'écrirai rien à Juliano parce que je sais que, sans moi, vous ne pouvez rien faire.

— C'est là aussi ma pensée. Mais, mon cher

Francesco, il serait incroyable que vous ne voulussiez pas profiter de l'amitié que vous témoigne Juliano de Médicis pour essayer un rapprochement entre votre ville et le Saint-Siège. Désespérant de renverser les Médicis, je ne crois pas trop exiger en leur demandant de ne pas contrecarrer mes desseins en toutes choses, de ne pas prendre un plaisir étrange à se faire les contempteurs de mon rêve! — Ah! s'ils consentaient à renoncer à la tyrannie, s'ils devenaient les auxiliaires de la grande pensée, les collaborateurs du grand chef-d'œuvre !... Mais à quoi bon remuer des espérances impossibles!

Francesco regarda le visage de Girolamo pour y lire. Mais Girolamo se mit à sourire; et, quand il souriait, on oubliait toutes choses pour admirer la magnifique création que la nature avait réalisée en sa personne. Et Girolamo Riario s'était déjà retiré que Francesco n'était pas encore remis de l'éblouissement de ce sourire.

## III

Comme Francesco de Pazzi marchait vers l'entière guérison, Baldino Bandini lui conta l'histoire qu'on se chuchotait dans Rome. Luisa Adriani avait tenté de se suicider en avalant du poison que lui avait fourni une vieille mendiante qui se disait sorcière. Elle avait été très malade, sans mourir, et les Adriani avaient fait enfermer, sous un prétexte quelconque, la sorcière dans une des prisons de Rome. Et Baldino Bandini de s'écrier :

— Tout cela, naturellement, parce que notre beau Girolamo n'aime plus la petite et ne veut plus entendre parler d'elle. Elle n'est pas enceinte, paraît-il. Vraiment, cette folle n'a que trop de

bonheur de se tirer ainsi des mains du Girolamo.

Francesco se contentait de hausser les épaules, tout en pensant en lui-même :

— Heureux Riario, qui a été aimé ainsi ! Malédiction sur moi, qui ne connaîtrai jamais un pareil bonheur.

La destinée, qui se plaît parfois à l'ironie, voulut que, ce même jour, Francesco reçût une lettre de Juliano de Médicis. Elle était ainsi conçue :

« Mon aimé,

« Je souffre trop cruellement d'être ainsi séparé « de toi depuis si longtemps, et sans que tu me fasses « passer aucun avis de ton prochain retour. Sais- « tu que je suis terriblement jaloux ? On prétend « que Girolamo Riario, le neveu de Sa Sainteté, est « devenu amoureux de toi ! Le fait certain est qu'il « t'a rendu plusieurs visites. Lorenzo et tout le « Grand Conseil sont furieux de ces visites, sous « prétexte que le jeune Riario est un ennemi fana- « tique de tout ce qui est Médicis. Mais moi, je te « connais trop bien pour partager leurs craintes « stupides. Si je partage leur fureur, c'est pour des « motifs tout différents, et que vous devinez bien, « méchant ingrat ! J'ai bien envie de proposer au « Grand Conseil de vous rappeler de force comme « conspirateur, afin de vous tenir sous la main et « loin de tous les Riarii et autres Romains que « vous avez assez peu de patriotisme pour nous « préférer, traître.

« Au reste, je ne sais si vous serez plus en sûreté « pour mon affection à Florence qu'à Rome, et si « vous ne me donnerez pas de pires motifs de jalou- « sie, jeune Ganymède. Imagine-toi. Francesco mio, « que lorsque tu reviendras à Florence, tu trouveras

« ma petite cousine Gemma de Médicis amoureuse
« de toi. Amoureuse folle, mon bien-aimé, et tu peux
« me croire sur parole, car Dieu sait si je m'y con-
« nais en amour.

« Cherche dans tes souvenirs, Francesco mio! Tu
« y retrouveras Gemma de Médicis, une petite per-
« sonne blonde, pas plus haute que mon doigt,
« avec des yeux pâles légèrement effarés, des mou-
« vements menus de souris triste, et entre les mains
« un mouchoir dans lequel elle pleurait tout le
« temps, la povera. Cherche, cherche, mon Fran-
« cesco, tu ne peux faire autrement que de trouver
« cette timide image, si effrayée de se reconnaître
« au fond de la mémoire d'un jeune homme, qu'elle
« s'évanouira immédiatement.

« Depuis le jour de ton départ, je m'étais aperçu
« que Gemma, qui pleurait à tout propos, pour une
« fleur cassée dans un jardin, pour un oiseau mort
« dans sa volière, pour un mendiant qui avait une
« figure triste, riait tout le temps, et sans l'ombre
« d'un motif. Comme mon bien-aimé frère Lorenzo
« prend sur lui seul la responsabilité de tyranniser
« nos concitoyens (tu sais ce que vaut cette tyran-
« nie dont les affidés des Riarii font tant de bruit)
« et que je n'ai rien de mieux à faire que d'aimer
« ma maîtresse Camilla et d'étudier l'âme humaine,
« j'ai réfléchi sur ce changement subit, et de mes
« réflexions, j'ai conclu que la conduite de Gemma
« ne pouvait s'expliquer que par l'amour. Oui, la
« pauvre petite craignait qu'on remarquât le cha-
« grin que lui causait ton départ. Peut-être aussi
« se réjouissait-elle dans sa candeur, s'imaginant
« échapper à la tentation de t'aimer, et oubliant que
« le dieu de Paphos est représenté avec des ailes.
« Hé bien! mon raisonnement était si judicieux,

« caro mio, que, huit jours plus tard, Gemma « commençait à dépérir à vue d'œil.

« Tu pourrais la mettre dans ta poche en croyant « ramasser un gant oublié ; et, l'autre soir, à une « fête du Magnifico, l'ayant emmenée un peu à l'écart « dans un bosquet, je ne pouvais parvenir à la « retrouver, et je la cherchais à genoux dans les « plates-bandes (il faut te dire que j'avais vidé douze « coupes de vin de Sicile, ce qui ne m'a jamais bien « réussi). La voilà maintenant pâle, et fiévreuse, « au point que j'ai peur de prendre feu en lui tou- « chant la main. Elle me fait pitié, et je la conso- « lerais de bon cœur, par pure charité chrétienne, « si ce n'était à toi seul qu'elle en veut.

« Écoute la suite de mon histoire. Apprends que « nous avons su ta guérison un jour après la nou- « velle de ta maladie, ce qui a été heureux pour moi, « car je me serais vu acculé à la nécessité de choi- « sir entre mon amour pour toi, qui m'appelait à « Rome, et la crainte de voir mon très cher frère « me condamner à l'exil comme complice du parti « romain. Mais Gemma? Sais-tu qu'elle est venue « me trouver, l'air égaré, parlant de se faire nonne « et me demandant de forcer ses parents à la lais- « ser entrer dans un couvent. Cette petite malheu- « reuse, qui n'a guère que le souffle et qui tremble « à la voix de sa nourrice, voulait se sauver de chez « son père pour demander asile et protection aux « frères prêcheurs de San Marco. N'est-ce pas à « mourir de rire, sinon à pleurer toutes les larmes « de ses yeux? Le lendemain, quand on apprit que « tu étais déjà hors de tout danger, ce fut bien pire « encore. Elle aurait voulu sauter, danser, chanter, « et elle n'osait. Elle faisait une figure impayable. « Elle m'a demandé de l'embrasser. Sans doute

« qu'en qualité de ton ami, elle s'imagine retrouver « en ma personne quelque chose de son bien-aimé « absent. Et elle était si bouleversée, elle avait l'air « si folle que ma Camilla, l'ayant vue, était per- « suadée que j'avais manqué de respect à ma petite « cousine, ce qui m'a valu une scène atroce, et « tout cela à cause de toi, pour avoir tenu ta sup- « pléance.

« As-tu jamais songé à faire la cour à Gemma? « Modestie, dévouement, c'est une petite sainte. « Au fait, pourquoi ne guérirais-tu pas son pauvre « cœur blessé ! Ton frère Guillelmo a déjà épousé « notre sœur Bianca, et il ne s'en porte pas plus mal.

« Autres nouvelles, moins importantes, puis- « qu'elles ne te concernent pas personnellement, « Francesco mio.

« Les Romains nous ont encore causé du cha- « grin, en nommant Francesco Salviati archevêque « de Pise. Je te laisse à penser s'ils ont trouvé dans « ce grossier fanatique, cet homme aussi brutal « dans ses mœurs que dans sa doctrine, rien qui « fût de leur goût, sinon qu'il nous exècre et nous « appelle : tyrans, damnés et sodomites. Enfin, en « voilà assez sur ces futilités. Que ne puis-je te dire « de près, au lieu de te l'écrire froidement, que je « t'aime, que tu es mon âme et toute ma vie ; que « si Camilla est le parfum de ma vie, tu en es, toi, « la lumière ; que le soleil me semble pâle, si tu « n'es pas là ; que je n'aime plus mes tableaux, mes « statues et mes joyaux s'ils ne reflètent plus ton « regard ; que je m'endors en pensant à toi, et que « je m'éveille au milieu de la nuit sans avoir cessé « d'y penser ; que je meurs de chagrin loin de toi ; « que je couvre de baisers ta bouche, tes yeux et « tout ton visage, et que j'accomplis envers toi

« toutes les dévotions que peut inspirer l'amitié.
« Mais si tu étais près de moi, je n'aurais pas le
« temps de te dire toutes ces choses.

« Ton Juliano. »

Quand Francesco eut achevé cette lecture, il eut quelques instants de méditation légère, cherchant à évoquer, du fond de son souvenir, l'image de la petite Gemma de Médicis ; mais il ne sut pas y parvenir. Elle se confondait toujours avec l'image de sa belle-sœur, Bianca de Médicis, une grosse brune, très douce, la meilleure creature qui se pût imaginer, mais dont l'aspect de grande bête passive lui avait toujours causé un peu de dégoût.

— Juliano s'est moqué de moi ! — murmura-t-il enfin, et, froissant la lettre d'un mouvement de dépit, il la jeta dans un coin.

## IV

A quelques jours de là, Francesco, complètement rétabli, se rendit à la basilique de Saint-Pierre pour y entendre la messe pontificale. Luisa, non moins guérie que lui, trônait dans la stalle des Adriani. Elle était pâle maintenant, les yeux cernés, les lèvres plus rouges qu'à l'ordinaire.

On chuchotait dans l'église :

— Elle supporte bien son malheur ! Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Les orgues, éclatant en fanfare, frappèrent Francesco d'une commotion nerveuse. Le pape Sixte IV, debout devant l'autel, les bras étendus dans la direction des fidèles, prononçait la phrase sacramentelle :

— « Orate, fratres. »

Et Francesco eut un éblouissement. L'église

flambait de lumières, ainsi qu'un incendie. La fumée légère des encensoirs développait des volutes telles des guirlandes d'apothéose. La foule pressée du peuple à genoux figurait une vaste mer sombre ; au travers des vitraux, le soleil étendait dans la basilique un immense sourire de pourpre.

Et Sixte IV, encore dans toute sa force, figurait bien le tronc puissant de cette race qui donnait sa fleur dans Girolamo Riario. Il était grand, un peu lourd : sa figure épaisse et impassible comme taillée dans le marbre, ses lèvres énormes et rigides, son œil fixe, la teinte livide de ses joues et de son front lui donnaient l'apparence d'un dieu de chair pensif et magnifique que sa robe pontificale, ses ornements royaux, et la caresse sanglante des rayons solaires habillaient de blanc, d'or et de rouge. Ce n'était plus le Pape blanc qui prie et bénit, mais le Pape rouge, dieu et homme, qui organise et ordonne. Et un cri échappa au jeune Pazzi : — Comme c'est beau !

— Oui, c'est là une grande beauté à réaliser dans le monde !

Francesco frissonna au son de la voix qui venait de murmurer, derrière lui, ces paroles, cette voix douce, insinuante, et cependant si ferme qu'elle gravait chaque mot dans le cœur.

— Ah ! vous comprenez enfin, Francesco de Pazzi — continua la voix. — Comme tout ce qu'ils ont fait de beau ou même rêvé dans leurs petites cités, leurs sociétés étroites est misérable, mesquin, frappé d'une laideur native et irrémédiable, auprès de ce que je vois clairement, certainement, dans mon humanité une et harmonique. Quel chef-d'œuvre ! J'en efface toutes les laideurs, toutes les grossièretés, toutes les saletés de la guerre ; et toutes les générations, au lieu de s'épuiser en déchirements

inutiles, s'efforcent jusqu'à la mort pour réaliser le divin qui est en eux, et dont Celui qui se dresse devant cet autel, le Pape qui meurt sans disparaître, est leur modèle.

— Pour ce rêve, il faudrait croire ! — balbutia Francesco.

— A défaut de la foi religieuse, n'avez-vous point la foi esthétique dans la beauté?

— Oui, et puisqu'une autorité est nécessaire pour l'ordre sans lequel il n'y a nulle beauté, un pareil pouvoir supprimerait tous les autres pouvoirs, comme inutiles. Devant ce dieu-homme, tous les hommes seraient égaux et libres!

— Tous les hommes? Hé quoi, tu t'intéresses à tous les hommes, Francesco?

— Cependant, vous m'avez parlé de charité, Girolamo?

— La charité est belle, parce qu'elle est désintéressée comme l'art. En cela, la morale catholique, qui ramène tous les sentiments à l'unité de la contemplation du divin, est esthétique. Il est beau de faire du bien aux hommes, non parce qu'ils sont hommes, mais parce que faire du bien est une beauté.La pitié est dégradante et infâme! — Mais, regardez donc, Francesco, comme le soleil environne Sa Sainteté d'un reflet de pourpre.

— Il paraît tout en sang!

— Pour fonder quoi que ce soit, Francesco, il faut du sang.

Francesco frissonna de la tête aux pieds, et ne répondit pas.

— Je vous quitte ! — dit encore la voix ; — mais vous me reverrez bientôt.

— Pourquoi vous éloignez-vous de moi, Girolamo?

— Francesco, voici que s'avance vers vous la

duègne de la sinora Luisa Adriani. Ma présence gênerait cette vertueuse personne. Je me retire comme il sied.

— En quoi ai-je affaire à Luisa Adriani? Je ne veux même pas, par pitié pour elle, m'apercevoir de son manège.

— Ne parlez pas ainsi! dit vivement Riario. — Rien n'est plus beau que d'accorder à une femme l'aumône de l'amour, sans éprouver d'amour soi-même. Vous ne connaissez pas encore les plus nobles plaisirs de la vie, mon cher.

— Et je ne tiens pas à les connaître!—répondit précipitamment Francesco.

— Alors, si ce n'est pas par goût des beaux gestes, recevez du moins son message par pitié, puisque vous êtes pitoyable. Regardez ses yeux cernés, son visage pâli. Ne vous intéresse-t-elle pas ainsi, et ne croyez-vous pas qu'elle soit toute disposée à tirer de moi avec vous une fougueuse et brûlante vengeance?

— Taisez-vous! Allez-vous-en!

— Vous voyez bien que ma présence est ici hors de propos...

Et Francesco entendit un léger rire qui se perdait peu à peu dans l'éloignement. En se retournant, à la place que venait de quitter Girolamo Riario, il aperçut une vieille femme en noir qui lui montrait le sourire de ses dents jaunes.

Sans lui demander ce qu'elle lui voulait, Francesco regarda les mains de la vieille, et aperçut un papier. Il le prit, rompit le cachet et lut :

— « Ce soir à neuf heures, dans Santa Maria « del Popolo, devant la Nativité que Sa Sainteté a « fait peindre par le Pinturricchio. Je porterai une « cape mi-partie vert et rouge. N'y manquez pas,

« Francesco, ou les plus grands malheurs peuvent « advenir. »

Naturellement, aucune signature.

— Viendrez-vous ? — demanda la duègne, comme un souffle.

— J'irai ! répondit le jeune homme.

L'office était terminé. Francesco sortit sur le parvis et fut bientôt après rejoint par Baldino Bandini, qui causait avec un homme d'une quarantaine d'années, aux traits fortement accentués. Baldino Bandini présenta les deux hommes l'un à l'autre.

—Le capitaine comte Gianbattista de Montesecco, capitaine au service de Sa Sainteté et un de mes bons amis, — dit Bandini. — Nous avons fait connaissance autour d'une bouteille de vin et d'un jeu de dés. Puis, nous avons couru ensemble, les nuits dernières, les rues de Rome.

— Le seigneur Francesco de Pazzi me ferait-il l'honneur de nous accompagner, Baldino Bandini et moi, dans ma petite maison, pour y vider une coupe de vin? — demanda le capitaine.

— J'accepte ! — répondit Francesco. — Il ne pourrait se faire que l'ami de mon cher Bandini ne fût pas pour moi un ami.

La maison que Gianbattista de Montesecco occupait à Rome se trouvait dans le Transtevere, et elle était entourée d'un beau jardin.

Montesecco introduisit ses compagnons dans une salle basse et fraîche assez semblable à l'atrium des anciens Romains; et des serviteurs noirs apportèrent aussitôt à boire. Montesecco remplit les hanaps.

Il y eut un moment de silence. Le capitaine avala d'un seul trait le contenu de son hanap, après quoi il le remplit et le vida de nouveau trois fois.

Lorsque enfin il déposa le gobelet sur la table, Montesecco parut un nouvel homme. Son œil s'anima, ses joues se colorèrent violemment ; et, d'un violent coup de poing, il ébranla la table.

— Sang de Dieu !— cria-t-il, seigneur Pazzi, vous devez être, vous aussi, un terrible ennemi des Médicis.

Il releva la manche de son pourpoint et découvrant un bras noueux plus semblable à du bois aux vaisseaux gonflés et tordus qu'à de la chair :

— Si le Lorenzo était à portée de ce bras-là, à la place où vous êtes seulement, seigneur Francesco, je l'engagerais à ne pas différer une minute de plus son « Miserere ».

— Quelle cause de haine vous ont donc donnée les Médicis? — demanda Francesco.

— Ce sont des marchands! — hurla le condottière en multipliant ses libations. — Ce sont des marchands, et de plus des voleurs... Ils ne songent qu'à voler... J'ai été à leur service. J'ai commandé une compagnie pour le compte de ce manant qu'on appelle le Magnifico, avant d'en commander une pour le compte du Saint-Père!... Si le Magnifico n'était pas content de mes services, j'aurais compris qu'il me fît décapiter sous un prétexte quelconque, ou étrangler au fond d'une prison, ou empoisonner au milieu de mon camp, comme la Sérénissime République de Venise a fait pour les Carrare Carmagnola et tant d'autres. Ce n'est pas là un sort infamant pour un condottière... Mais les Médicis ont fait bien pire! Ils m'ont déshonoré! Ils ont refusé de me payer le prix convenu, comme si j'étais un malhonnête homme, un faquin et un lâche...

— Les Médicis ont refusé de vous payer ce qu'ils vous devaient? — demanda Baldino Bandini.

— Ce sont des voleurs, vous dis-je. Est-ce que vous allez les défendre? — Montesecco prit un flacon à demi vide et acheva de le vider d'un trait. — Ce n'est pas toujours le seigneur Francesco qui les défendra. Il sait bien, lui, que ce sont des voleurs, puisqu'ils l'ont volé, lui et sa famille.

Francesco pâlit, et murmura :

— Cet homme a raison!...

— Oh! je suis bien renseigné! — cria plus fort encore Montesecco. — C'est Francesco Salviati, l'archevêque de Pise, qui m'a tout raconté... — Ah! en voilà un qui n'aime pas les Médicis, par Bacchus!... Hé bien! lorsqu'est mort le comte Giovanni Borromeo, dont Giovanni de Pazzi était le gendre, le prétendu Magnifico n'a-t-il pas fait passer une loi qui a donné tout l'héritage des Borromei à Carlo Borromeo, le neveu de Giovanni, au détriment de sa propre fille... Et ce Giovanni de Pazzi était le propre cousin du seigneur Francesco qui ne me démentira pas.

— Et Juliano de Médicis se prétend mon ami! — pensait Francesco. Il saisit son verre, le vida, le tendit.

— A la bonne heure! — rugit Montesecco, et il remplit si violemment le verre du jeune Pazzi que le vin rejaillit jusqu'à la figure du Florentin.

Puis, brusquement :

— Au diable ces pensées!... Elles vous rendraient fou!... Allons voir quelque chose!

Il prit un flacon dans chaque main, commanda aux serviteurs d'en prendre d'autres, et fit signe à ses hôtes de l'accompagner. Francesco de Pazzi et Baldino Bandini le suivirent. Au bout d'un couloir,

ils escaladèrent un escalier, puis débouchèrent sur une espèce de balcon qui dominait en surplomb une petite cour intérieure.

Dans cette cour, deux juments se promenaient, deux bêtes splendides : l'une d'un blanc de cygne, l'autre d'un noir de corbeau. Deux écuyers noirs les accompagnaient, à peu près nus. Les juments paraissaient singulièrement inquiètes. Par instants, elles cherchaient à paître des brins d'herbe qui poussaient entre les dalles de la petite cour; mais presque aussitôt elles relevaient la tête, la dirigeaient vers une porte haute qui conduisait de la cour au rez-de-chaussée de la maison, balayaient leurs flancs de leurs longues queues, et frissonnaient des quatre jambes avec un très léger hennissement de frayeur.

— Ce sont des juments que m'a données le seigneur Girolamo Riario, — dit le capitaine. — Elles sont belles, n'est-ce pas?... Mais vous allez voir! vous allez voir!

Il siffla d'une façon particulière. A ce signal, Francesco vit les deux noirs courir vers la porte, l'ouvrir à deux battants et se masquer aussitôt derrière les battants ouverts.

Un long couloir apparut; et aussitôt un hennissement terrible retentit, assez éloigné encore. Les juments poussèrent des hennissements de frayeur, firent un bond formidable, et vinrent se ranger dans l'angle de la cour le plus éloigné de la porte ouverte.

— Vous allez voir quelque chose ! — répéta Montesecco; — ce sont des juments vierges, — et il éclata de rire.

Tout à coup, l'étalon apparut. Il s'allongeait, comme tiré en avant par la violence du désir, poin-

tant la tête, la crinière traînant jusqu'à terre, les reins plissés de longs frissonnements. Ses yeux véritablement flambaient, et ses naseaux s'ouvraient et se refermaient avec un grondement sonore.

Les juments épouvantées tournaient sur elles-mêmes, prises de vertige, cherchant une issue dans la muraille lisse.

Et l'étalon fonça vers elles. Un instant il sembla voler, ses quatre jambes étendues, dans l'élan formidable de son désir ; mais ses fers résonnèrent sur le pavé. Les deux juments, s'écartant violemment de son étreinte, fuyaient en sens contraire. La jument noire courut, tête baissée, vers la porte ouverte, où elle s'engouffra avec un bruit de tonnerre. La jument blanche, moins vive, plus apeurée, eut une hésitation.

Presque aussi prompt que la pensée, l'étalon fut sur elle. Le bruit du choc de leurs deux corps durcis fut net et sonore comme pour le heurt de deux granits. Le mâle se dressait en l'air, effrayant, et, son sexe brandi rougeoyait ainsi qu'un glaive ensanglanté...

— Avouez que c'est un fier spectacle, demanda Montesecco, lorsqu'on fut revenu dans l'atrium. Francesco inclina la tête en signe d'assentiment, et, un peu écœuré, but deux ou trois rasades. La pensée de son rendez-vous avec Luisa Adriani traversa brusquement son esprit.

— Il me faut vous quitter ! — dit-il.

— Encore quelques minutes ! — répondit Montesecco. Vous ne connaissez pas encore toutes mes richesses.

Il frappa dans ses mains. Les serviteurs parurent.

— Les Trois Grâces ! dit-il simplement.

Les serviteurs se retirèrent et, un peu après, par

une portière soulevée, trois jeunes femmes entrèrent. Leurs corps bruns étaient à peu près nus. Elles portaient des bracelets d'or aux poignets et aux chevilles, des ceintures de sequins autour des reins, des tiares en perles dans leurs cheveux noirs. Leurs yeux étaient longs et très brillants ; et le manque d'expression de leurs trois visages, joint à la régularité à peu près uniforme de leurs traits, les rendait semblables entre elles comme trois échantillons d'un même type.

Montesecco leur fit signe d'approcher. Elles s'avancèrent, l'une d'entre elles précédant les deux autres comme si elle était leur souveraine. Le capitaine leur tendit des fruits qu'elles mangèrent avec une avidité un peu animale, mais sans que leurs mouvements cessassent d'être gracieux comme ceux des jeunes animaux. Puis elles prirent des verres d'eau tout préparés et les vidèrent à petits coups.

— Ce sont des musulmanes ! expliqua Montesecco. Elles consentent à tout ce qu'on veut, mais se feraient tuer plutôt que de boire du vin. Je les ai conquises à bord d'un navire du Grand-Turc, alors que je commandais un corps de débarquement sur une escadre de la République de Gênes. Je ne sais à quelle condition elles appartenaient. Quand je les interroge là-dessus, elles rient; si on insiste, elles pleurent, mais ne répondent jamais. Je les cache soigneusement ; car le Saint-Père m'obligerait peut-être à les faire baptiser, ce qui serait très gênant pour moi... Des musulmanes, je puis les traiter comme des bêtes, n'est-il pas vrai? — Tout ce que j'ai pu savoir d'elles; c'est qu'elles étaient vierges, et qu'elles s'appellent : Séléka, Aïcha et Séphora. Les imaginez-vous s'appelant maintenant : Maria,

Margarita ou Catarina? Autant les échanger tout de suite contre des chevaux barbes.

Il fit un signe. Celle qui semblait commander aux deux autres vint s'asseoir sur ses genoux et poser sa tête sur son épaule avec l'indifférence parfaite d'une poupée. Les deux autres s'agenouillèrent sur des coussins, croisèrent leurs bras sur leurs poitrines, et demeurèrent parfaitement immobiles.

— Celle-ci est Séléka ! — déclara le condottière en caressant les cheveux noirs de l'Orientale ; celle-ci est ma favorite. Pour les deux autres, seigneurs, elles sont à votre disposition, toute cette nuit, si tel est votre plaisir.

Et d'un mouvement brusque, il comprima de sa main droite les petits seins ronds de Séléka, qui poussa un cri et, dans une sorte de spasme, se renversa en arrière, la nuque appuyée sur l'épaule du capitaine, la tête pendante, aux lèvres entr'ouvertes, aux yeux clos, et ses longs cheveux traînant jusqu'à terre.

— Seigneurs, arrangez-vous entre vous ! — fit Montesecco : Séphora et Aïcha sont à vous !

— Les deux se valent, — dit Baldino Bandini avec indifférence ; laquelle choisis-tu, Francesco ? Je prendrai l'autre.

Mais les deux mauresques, Aïcha et Séphora, surexcitées sans doute par le spectacle des spasmes amoureux de leur compagne, s'étaient tournées en même temps vers Baldino Bandini, dont la taille gigantesque et la haute mine leur inspiraient de légitimes espérances.

Et toutes deux, d'un même mouvement onduleux de chattes, sans un signe de jalousie, continuant au contraire à se décocher mutuellement des sourires d'intelligence, elles rampèrent jusqu'auprès du beau

Florentin et, lentement, mais d'un geste obstiné, les yeux mi-clos, elles appuyèrent sur chacun des genoux du jeune homme leur gorge rebondie et gonflée.

Baldino Bandini ne put s'empêcher d'éclater de rire à ce témoignage flatteur d'une illimitée confiance. Oubliant Francesco, de chaque bras il prit par la taille les deux petits corps, et se disposa à les installer délicatement sur ses genoux comme deux précieuses et amusantes poupées. Il avait déjà soulevé Aïcha avec autant de facilité que s'il se fût agi d'une jeune chatte; il n'eut pas le temps d'en faire autant pour Séphora.

Déjà Francesco de Pazzi était debout; d'un bond, il s'était précipité sur la petite Séphora. Il l'avait arrachée du bras de Baldino Bandini, il l'enlevait en l'air, comme s'il voulait la briser contre le sol.

— A moi, maître! — appela la petite, épouvantée.

— Sauve-la, seigneur! — supplia Aïcha d'une voix gémissante, en se blottissant peureusement contre la vaste poitrine de Baldino Bandini.

Le jeune Florentin, stupéfait, ouvrait déjà la bouche pour interpeller Francesco et lui demander la cause de son agression; mais sa question lui resta dans la gorge, et il partit d'un énorme et joyeux éclat de rire. Francesco avait emporté Séphora jusque dans un angle de la salle où une énorme peau de bête était étendue en guise de tapis. Et là il se roulait avec elle, moulant sur son corps le corps de la petite et lui broyant la bouche d'un baiser plus violent qu'une morsure.

Elle n'avait plus peur, cependant, Séphora; et toute meurtrie de l'étreinte furieuse du jeune Pazzi, gémissante presque de douleur, elle lui passa ses bras autour du cou et, autant que le lui permit la

fougue de l'attaque, elle lui rendit ses baisers.

— Bravo! — s'écria Baldino Bandini.

— A la bonne heure! — dit à son tour Montesecco; et il s'empressa d'ajouter : — Bandini, Bandini, que vous en semble! Il ne faut pas que Séléka et Aïcha soient jalouses.

Le reste de la soirée demeura un peu confus dans le souvenir de Francesco de Pazzi. Il se revoyait à table, devant des mangeailles très épicées et des flacons très rouges. Séphora devait être demeurée sur ses genoux, lui enfonçant délicatement des friandises dans la bouche, car il lui restait la sensation de quelque chose de doux et de tiède qui s'insinuait entre ses lèvres et de petits cris de douleur, par instants, comme s'il eût parfois mordu par inadvertance les petits doigts trop officieux; en même temps, il sentait contre son côté droit un poids douloureux qui étouffait sa respiration; sans doute, le corps de Séphora blottie là, tout contre lui.

De l'autre côté de la table, le condottière et Baldino Bandini étaient ivres tous deux.

— Regarde ce bras! — mugissait Montesecco avec une voix de tonnerre. — Regarde, garçonnet. Regarde mon poing! Je te mettrais à genoux si je voulais.

— Es-tu fou, Bandini!... Veux-tu que je t'écrase?

— Je suis un homme libre, tu entends, longue épée... Je suis un homme libre.

— Allons donc!... Toi, un homme libre!... Baldino Bandini, un homme libre! Francesco de Pazzi, un homme libre...! Les Florentins, des hommes libres... Vous êtes tous des esclaves des Médicis!

— Moi... esclave... des Médicis! — répéta lentement Baldino Bandini, comme s'il s'efforçait de

bien comprendre le sens de ses paroles ; puis, brusquement, il baissa la tête, ses bras retombèrent avec accablement,et il balbutia d'une voix désespérée : — Je ne puis plus me battre contre un homme libre ! Je suis un esclave.

Si égaré par l'ivresse que fût le condottière, ce désespoir le toucha ; car, s'approchant de Bandini, et lui mettant le poing sous le nez :

— Baldino Bandini, si tu n'es pas un lâche, viens te mesurer avec moi !

— Tu ne peux pas te battre avec moi ! — répondit le jeune homme avec une obstination d'ivrogne, — tu ne peux pas te battre avec un esclave des Médicis.

— Allons, trêve de jérémiades, et viens te battre !

Montesecco frappa Bandini à l'épaule, et d'une poussée si formidable qu'il le fit reculer. Le Florentin devint pourpre.

— Ah? je te vais traiter comme si tu étais un Médicis ! — hurla-t il.

Les deux hommes se ruèrent l'un sur l'autre. Séléka et Aïcha s'enfuirent avec des cris d'oiseaux effarouchés, tandis que Séphora se pelotonnait avec une telle énergie de frayeur contre le jeune Pazzi, que celui-ci glissa de son siège et s'étendit de tout son long à terre sur les dalles.

Alors, Francesco vit les deux hommes s'attaquer. Ils ne se meurtrissaient pas du poing, comme dans l'ignoble boxe des Anglo-Saxons, mais ils s'étreignaient avec une fureur courtoise, cherchant à s'enlever l'un l'autre du sol. Montesecco déployait des prodiges d'adresse : on sentait l'homme rompu dès l'enfance à tous les exercices physiques; mais Baldino Bandini était Hercule lui-même, Hercule jeune, avant l'expérience, une musculature d'acier, une ossature

aussi résistante et impassible qu'un bloc de granit plein. Inférieur pour l'attaque à Montesecco, il était invincible dans la défense. Après quelques instants de lutte, les deux adversaires s'avouèrent égaux.

— Nous sommes aussi forts l'un que l'autre ! — gronda Montesecco en essuyant du revers de sa manche la sueur qui ruisselait sur son visage, tandis que le jeune Florentin demeurait calme et souriant, à peine le visage un peu plus rosé et la respiration un peu plus rapide ; — mais qui de nous deux sera le plus brave ?

— Je passerai dans un brasier ardent, pour te prouver que j'étais digne d'être libre ! — répondit Bandini d'une voix frémissante.

— C'est bien !... Suis-moi... Que le seigneur Francesco de Pazzi nous accompagne !

— Je suis bien ici ! bégaya Francesco.

— Non pas ! il faut qu'il voie par la porte vitrée ! Il faut qu'il voie !

— Oh ! ne les suis pas ! — se mit à crier Séphora en lui passant ses bras frais autour du cou. — Ils sont ivres, ne le vois-tu pas ? Ils te feront du mal... Reste avec moi !

— Vermine ! — cria Montesecco avec fureur.

Il arracha des bras du Florentin la petite morisque, qui se mit à pousser des cris déchirants d'enfant qu'on maltraite, et il la jeta dans un coin où, du pied encore, il la repoussa. Puis, Baldino Bandini et le condottière, prenant chacun Francesco sous un bras, l'emmenèrent, doucement.

A partir de cet instant, les idées de Francesco se brouillèrent tout à fait ; et ce qu'il gardait dans son souvenir lui paraissait si près de l'absurde qu'il n'osa demander à Bandini des renseignements sur la fin de leur nuit.

Ne l'avait-on pas fait descendre dans une cave, une sorte d'étuve où la chaleur était si forte qu'il avait cru un instant suffoquer ? On l'avait placé devant une porte vitrée communiquant avec une autre salle souterraine plus sombre et plus spacieuse ; on lui avait dit : « Regardez bien ! soyez témoin ! » Montesecco avait allumé une torche et l'avait posée devant la vitre, de façon que sa flamme éclairât un peu, au delà de la porte, la seconde salle... N'entendait-on pas traîner sous ces voûtes des ronflements de fauves ? Montesecco n'avait-il pas dit : « C'est ici ma ménagerie ! les fauves que des Juifs achètent pour moi aux Barbaresques ? »... Puis le reste se noyait dans un brouillard de cauchemar.

Il semblait à Francesco qu'une fois ses deux compagnons au delà de la porte refermée derrière eux, dans la seconde salle, un sifflement terrible avait retenti. Une masse immense, cylindrique, grouillante en des enroulements tortueux, grosse comme un arbre, surmontée d'un masque pâle, aplati, à langue fourchue, s'était dressée dans la pénombre!... Quoi! un formidable python, contre lequel allaient combattre Baldino Bandini et Montesecco... Tout à l'entour, les hurlements des fauves, comme effrayés, heurtaient les murailles sourdes !

Et Francesco ne put se rappeler certainement si, au moment où il avait perdu connaissance, il ne voyait pas réellement cette scène, Montesecco, enveloppé dans les replis du monstre, râlant, hurlant à l'aide, et Baldino Bandini, bondissant à la tête du monstre, le saisissant à la gorge d'un poignet plus dur que le métal, et enfonçant dans sa peau ruisselante de sang noir l'éclair d'un poignard.

## VI

Lorsque Francesco de Pazzi revint à lui, il se retrouva dans les jardins de sa maison de Rome. Qui l'avait ramené là? Les serviteurs de Montesecco, sans doute. A côté de lui, Baldino Bandini, enroulé dans son manteau, et étendu de tout son long sur la terre, ronflait puissamment. Quelle heure était-il? Au ciel les étoiles brillaient. Francesco jugea qu'il était encore temps d'imiter Bandini et de dormir; mais, comme rien ne l'obligeait à reposer par terre comme son ami, il se disposa à regagner sa chambre à coucher.

Déjà il faisait quelques pas dans la direction de la maison, lorsque son nom, prononcé légèrement dans la nuit, le fit tressaillir. Il se retourna. Derrière lui, une forme féminine venait de se détacher brusquement d'un bouquet d'arbres, pour se camper devant la porte de la rue.

— Luisa Adriani! — s'écria-t-il avec surprise, ne retrouvant plus dans ses sens apaisés par la possession de la morisque Séphora que du mépris pour cette femme qui, quelques nuits plus tôt, avait attendu sur son balcon un autre homme, du désir fou dans les yeux, cette fois, et des palpitations dans sa gorge maintenant calme.

Mais déjà la jeune femme s'était approchée.

— Je vous ai donné un rendez-vous! — dit-elle — et vous n'y êtes point venu, malgré votre formelle promesse. J'ai cru à quelque impossibilité matérielle, et, comme j'avais à vous parler de choses urgentes, me voici!

Elle se mit à rire.

— Savez-vous que je cours un danger terrible en venant ici, chez vous, seule, la nuit?... Ma duè-

gne est dans le secret, et m'attend derrière cette porte... Mais je suis venue ici, Francesco, parce que j'ai pour vous une sympathie bien profonde...

Vous courez un danger terrible (elle enflait sa bouche de poupée, en parlant, comme si elle cherchait à donner de l'importance à ses paroles); vous êtes entre les mains d'un ennemi terrible qui vous entraînera dans un abîme ! — Cet ennemi dont je parle, ne l'avez-vous pas aussitôt deviné, Francesco? C'est Girolamo Riario.

... Savez-vous ce qu'il veut de vous? Il veut vous faire tuer les Médicis, et rétablir la République de Florence, la madone seule sait pourquoi, par exemple!

Luisa s'arrêta pour reprendre haleine. Francesco s'était retourné. Il lui semblait positivement entendre derrière lui rire la voix déjà si connue de Girolamo Riario. Maintenant il comprenait pourquoi le Romain souhaitait si fort le rapprocher de Luisa Adriani devenue son inconsciente complice. Car la rage et la haine que la jeune femme lui inspirait dans ce moment étaient telles qu'elle ne pouvait imaginer de meilleure louange pour une cause que de la blâmer! Cependant, Luisa, ayant respiré à souhait, reprit:

— C'est un orgueilleux !... — Certainement, il veut devenir comme une sorte de maître du monde, s'élever au-dessus des autres, si haut qu'on ne le croie plus de la même essence.— Pourquoi l'aideriez-vous, Francesco, à se faire ainsi dieu? — Pourquoi vous mettriez-vous en guerre avec les Médicis?

... Restez donc l'ami des Médicis, Francesco, et nous nous vengerons de Girolamo Riario.

Les premiers rayons du soleil allumaient l'horizon de reflets rouges :

— Le jour !... le jour ! — cria Luisa Adriani. — Il est temps que je retourne là bas !

Elle commença à s'envelopper la tête dans un grand capuchon, sous les ailes noires duquel ses lèvres et ses cheveux avaient des reflets de fleur tentante.

— Vous ne haïssez guère Girolamo ! dit-elle avec humeur. — Toutefois, vous m'aiderez bien à me venger de lui, un peu. La vieille femme qui m'a rendu quelques services, et que vous avez remarquée sans doute à la porte de la basilique, les jours de dimanche, m'a enseigné un endroit où, pour l'amour d'une personne telle que moi, on consentirait à faire un enchantement qui le rendrait très... très malheureux !... Comprenez-vous la jolie vengeance que ce serait ? Il ne saurait qui l'a ensorcelé ainsi, et moi seule pourrais faire lever ce charme !... Mais je n'ose pas aller toute seule dans cette maison... Vous pourriez m'accompagner, puisque cette vengeance serait la vôtre, en même temps que la mienne.

Francesco la regardait, et il en venait à la prendre en pitié, la sentant si pleinement inconsciente.

— Je vous suis ! — murmura-t-il.

Ils traversèrent le jardin où Baldino Bandini continuait à dormir, enveloppé dans son manteau, renversé sur le dos, la bouche ouverte, les bras repliés d'un mouvement gracieux, l'air d'un jeune Bacchus cuvant son vin.

— Il est beau ! — murmura Luisa d'une voix émue, en se penchant jusqu'à son visage, en dépit des forts relents de vin qui émanaient de sa bouche.

Comme elle le frôlait sans doute, il s'agita avec violence, répétant d'une voix empâtée :

— Un esclave ! — Francesco, un esclave ! — moi, esclave !... A mort, tyran ! à mort !

— L'imbécile — dit la jeune femme en se relevant. — Sans doute, tu n'es qu'un esclave ! Une femme se penche sur toi, et tu ne parles que de tyrans et de mort !

Dissimulée dans un angle que la maison de Francesco faisait sur la rue, les deux jeunes gens retrouvèrent la duègne de Luisa Adriani qui passait les heures à égrener un chapelet de bois. Elle se leva, à leur approche, et, très silencieusement, les suivit.

Ce ne fut pas sans surprise que le jeune Pazzi reconnut la maison où, avec une inconscience qui ressemblait à la plus parfaite innocence, Luisa, accompagnée de sa duègne, le conduisait. La maison, située sur la piazza del Popolo, avait une belle et noble apparence; et des guirlandes de roses, sculptées avec art dans la pierre, en réunissaient les colonnes.

Luisa, ayant fait un signe à la duègne qui disparut aussitôt dans une encoignure de maison, souleva un lourd marteau. Aussitôt, un judas s'entrebâilla, et une tête de petit page, vêtu de noir, parut.

— Que désirez-vous, beau sinor ? Et vous, aimable sinorita ?

— Répondez ! parlez pour moi ! — souffla à l'oreille de son compagnon Luisa Adriani, en prenant le bras du jeune Pazzi et en le pressant contre son cœur qui, d'émotion, battait très vite.

— La sinora Giovannina Rieti ! déclara Francesco qui connaissait le lieu.

— Par Vénus, c'est le seigneur Pazzi ! — dit le page; et, ouvrant vivement la porte, il introduisit le couple.

Un vestibule spacieux s'ouvrait, meublé de grands brûle-parfums en forme d'urnes. Au fond, une petite lampe, semblable à celle des tabernacles catholiques, brûlait devant une statue de Vénus. La déesse, toute nue, les yeux baissés, considérait son sexe que ses deux mains, réunies en forme de coupe, présentaient ainsi que la corolle offre la fleur.

— Oh ! est-il possible? balbutia Luisa, toute rougissante; et riant nerveusement, elle pressa encore plus fort le bras de son cavalier.

— Il n'y a pas là de quoi cacher son visage ! — dit doctoralement le petit page. — Si vous commencez à vous effaroucher, ma belle, alors que vous voyez ce que vous connaissez encore mieux que moi, à quoi bon serrer si fort et si tendrement le bras du jeune cavalier?

— Je ne sais plus ce que j'étais venue faire ici ! — confessa Luisa en s'arrêtant brusquement.

Une négresse, entièrement nue, comme la statue, et balançant ses hanches souples d'un mouvement onduleux de femelle en émoi, parut, et, se prosternant devant Luisa Adriani, demanda :

— Que désirent Vos Magnifiques Seigneuries?

— Où est ta maîtresse? — répondit Francesco.

— Allons ! conduis-les près de la maîtresse ! — commanda le petit page avec une autorité comique, en bourrant de coups de pied la négresse agenouillée, — et ne remue pas ainsi la croupe, chienne en chaleur. Il n'y a ici personne pour toi ! Il continuait à la frapper, et cet enfant perverti dardait sur le beau corps nu de la femme un regard de mépris

contre-nature et de froideur féroce, qui fit frémir Francesco.

L'esclave se relevait, lorsque des cris, des gémissements, et un bruit de coups de poing donnés à pleine volée dans la poitrine, et de front heurtant le bois du plancher requit impérieusement l'attention de Francesco. A quelques pas plus loin s'ouvrait la porte d'une petite chambre capitonnée et parfumée, avec un plafond peint à fresque représentant des amours et, tout autour, une bordure de statuettes de faunes et de nymphes. Un homme d'une cinquantaine d'années, de grande taille, était étendu tout de son long au milieu de la pièce, les bras en croix.

— Sainte Madone ! sainte madone !... Ordure !... vermine ! abomination !... Porc !... Que le feu infernal dévore cette chair !... que la lèpre ronge ce sexe abominable !... Horreur !... malédiction ! malédiction !

Comme Francesco s'approchait, l'homme se redressa sur ses genoux. Ainsi Francesco vit son visage, un visage extraordinaire de faune avec les pommettes saillantes, le nez court et dilaté comme pour mieux aspirer toutes les senteurs de la vie, les lèvres épaisses découvrant des dents larges, d'un blanc éclatant, le menton lourd et comme entraînant toute la tête vers le ventre. Le visage était bleu de la poussée de la barbe puissante enragée à s'épanouir au dehors, tandis que les cheveux frisaient en une opulente et magnifique toison noire.

Entre cette chevelure de satyre et ce bas de visage de bouc, le front s'étalait, calme, imposant d'intelligence, les yeux admirables, d'un bleu clair, s'ouvraient comme des échappées du ciel. Et cet assemblage bizarre de traits disparates donnait à

la physionomie de l'homme la plus extraordinaire expression d'égarement, comme si le malheureux eût été devant lui-même en perpétuelle stupeur. Dans cet instant, ses yeux flambaient comme ceux des illuminés, et une pâleur livide couvrait ses joues.

Il vit Francesco et cria, en étendant les bras vers lui :

— Ne va pas plus loin! jeune homme, ne pénètre pas dans cet antre! Mais avant de sortir crache-moi au visage!

— C'est ainsi toutes les fois que le vieux drôle vient ici! — ricana le page.

— Sors d'ici! — répétait l'homme! Mais auparavant, crache au visage du misérable que je suis : Francesco Salviati, archevêque de Pise, une pourriture, qui attend que les vers le viennent dévorer, comme un cadavre qu'il est.

— Francesco Salviati — s'écria le jeune Pazzi; mais déjà Luisa, épouvantée de l'aspect effrayant de l'homme, entraînait rapidement son compagnon.

— L'archevêque vous étonne? — dit le petit page avec cette espèce de sourire sceptique qui prenait une apparence sinistre sur ses lèvres d'enfant. — C'est un vieux fou! Je ne l'ai jamais connu autrement. Quand il arrive ici, ses yeux sont noyés comme s'il avait bu toute l'eau du Tibre, ses dents claquent, ses genoux s'entrechoquent. C'est à peine s'il peut se soutenir et parler. Puis aussitôt après, la scène de tout à l'heure recommence avec les mêmes cris, les mêmes gémissements, et le même désespoir. Un jour il ne reviendra plus, parce qu'on l'aura conduit à l'hôpital des fous, et je le regretterai, parce qu'il m'amuse.

Derrière la statue de Vénus, un atrium s'évasait, rafraîchi d'une petite pièce d'eau. Tout autour, s'ouvraient des portes d'où s'échappaient des bruits de rires et de baisers, des râles. Au fond, une grande tenture séparait l'atrium d'une salle qu'on devinait brillamment éclairée et d'où venait un murmure de voix psalmodiant une sorte de chant religieux. A droite et à gauche de cette tenture, deux statues voilées dans l'attitude du silence. Ici, le page les retint :

— Je vous laisse et vous confie à cette esclave! — dit-il en désignant la négresse, — qui vous conduira près de la Sinora. Que me donnerez-vous pour salaire?

Francesco chercha quelque monnaie dans sa ceinture, mais l'enfant lui arrêta le bras.

— Un baiser de Madame! — fit-il.

Moitié riant, moitié rougissant, tant l'attitude du petit être était équivoque, Luisa se pencha vers lui pour l'embrasser; mais aussitôt elle poussa un cri. Le page l'avait mordue aux lèvres jusqu'au sang.

Comme une réponse au cri de douleur de Luisa, un gémissement aigu jaillit d'un coin sombre de l'atrium. Une jeune fille, à demi vêtue, terrassée sur des couvertures, s'y débattait sous une autre femme, nue et plus âgée, accroupie sur elle et la domptant, farouche et comme tragique.

— Où sommes-nous? — où sommes-nous? — pleura Luisa Adriani.

La jeune fille violée continuait son gémissement en une sorte de râle rauque. Par une porte ouverte, un adolescent, presque un enfant, sortit en courant. D'une nudité maigre et presque attendrissante, il faisait pitié. Une grosse femme brune, mus-

clée comme un homme, qui le poursuivait, le rejoignit et, le saisissant par le cou, mêlant les bourrades aux caresses, l'entraîna de nouveau derrière la porte vivement refermée. Un paon, ennuyé de tout ce tapage, sauta hors d'un buisson de fleurs, en poussant son appel discordant. Puis il se promena en faisant la roue.

L'esclave noire s'était rapprochée, en se frôlant contre Francesco :

— L'office n'est pas terminé, dit-elle. Vous ne pouvez encore parler à la Sinora. Mais vous pouvez entrer; et, en attendant, vous joindre aux fidèles.

A un sifflement de ses doigts passés entre ses lèvres, la grande tenture s'ouvrit en deux et s'écarta, démasquant la plus étrange scène. Sur une sorte de lit élevé, tout de pourpre, et au-dessus duquel de beaux amours au sexe énorme semblaient soutenir un dais de même couleur, la sinora Giovannina Rieti était étendue, toute nue dans l'éclaboussement d'or de ses cheveux blonds, d'une beauté impeccable et quasi-divine. Autour d'elle, dans des brûle-parfums, des parfums aphrodisiaques s'épanouissaient en vapeurs lourdes, parmi lesquelles les fresques obscènes des murailles, vierges violées, hommes, femmes, bêtes, roulant et se mêlant confusément, paraissaient palpiter et vivre, très loin, dans du brouillard. Une vingtaine de personnes, hommes et femmes, étaient agenouillées de ci de là, sur des coussins, et psalmodiaient une sorte de mélopée lente et monotone qu'accompagnaient, sur des lyres deux belles filles nues, debout sur des piédestaux.

La sinora Giovannina Rieti se jugeait la plus belle femme de Rome et du monde; l'admiration

qu'elle avait conçue pour son corps avait desséché en elle tout amour. Se suffisant à elle-même, elle repoussait le contact de toute créature, homme ou femme ; mais, pour animer sa morne apathie de déesse, il lui fallait autour d'elle des images de luxures, des bruits de baisers, et des odeurs de rut. Aussi ne sortant presque jamais, n'octroyant la contemplation de son corps qu'à quelques initiés, elle avait fondé une espèce d'Eglise dont les revenus servaient à subvenir aux coûteux caprices de son imagination.

Maintenant, l'office était terminé, les hymnes chantés en l'honneur de la Femme-dieu, et dont les obscénités raffinées aiguisaient les voluptés solitaires de la Sinora. Elle se mit à parler lentement, d'une voix sèche et métallique.

— N'oubliez pas, fidèles, que le désir de la Beauté est la seule morale, l'usage de la Beauté la seule religion qui soit infaillible. Le seul dieu est ceci (elle se montrait elle-même). Adorez-le !

Alors, ce fut une lente procession des initiés passant devant ce beau corps insensible, appuyant longuement, goulûment leurs lèvres sur la patène vivante qui s'offrait à leurs hommages, sans qu'à cet attouchement, un muscle de la face de l'idole se contractât, ni tressaillît une fibre de sa chair. Elle était si froide et si inanimée, la Sinora, que ceux qui s'approchaient d'elle, pantelants de désir, se reculaient, glacés, avec un frisson d'effroi. On voyait, dans des yeux d'hommes, perler des larmes de rage.

— Allez! aimez! soyez heureux! je vous bénis ! dit la déesse.

Et en cet instant, les tentures qui étaient retom-

bées s'ouvrirent de nouveau, déchirées cette fois d'une main furieuse.

Francesco Salviati parut, la chemise ouverte, la poitrine labourée de sanguinolents sillons. Ses bras s'étendirent, de nouveau; sa bouche hurla :

— Malédiction ! malédiction ! anathème sur toi, démon ! et sur vous tous, pourceaux !

Puis, il parut se calmer un peu et, s'adressant à ceux qui l'entouraient d'une voix douce et insinuante :

— Voulez-vous m'imiter, devenir semblables comme moi à l'ordure qu'on pousse au ruisseau du pied ?

Puis, brusquement repris de fureur, il cria, effrayant :

— Oh ! anéantissons le Sexe et la Luxure !... Pourquoi Dieu a-t-il interdit le suicide ?...

La Sinora intervint :

— Pourquoi crier si fort, Salviati? — fit-elle — Ne sais-tu pas aussi bien que moi qu'ils ne t'écoutent pas, et que, lorsque le désir fouette les fibres de la chair, la voix d'un archange — s'il y en avait — serait aussi vaine à l'oreille que le frottement des grains de sable dans un sablier? As-tu jamais pu résister au désir, toi-même, Salviati? Et ne sais-tu pas par expérience personnelle que le désir est le seul dieu ? — ajouta-t-elle, la voix soudainement cassée d'un regret, tandis qu'elle considérait avec tristesse sa beauté insensible et inutile.

L'archevêque poussa un rugissement, et, de ses deux poings convulsés, il se meurtrissait les tempes.

— Si je le sais ! — hurlait-il. — Oui ! je sais que demain, que ce soir peut-être je me laisserai encore dompter par le désir infâme ! Je sais que toutes ces

brutes-là, et des millions d'autres brutes courberont encore la tête sous le joug de Satan et se vautreront pêle-mêle les unes sur les autres, pour qu'il puisse plus aisément leur appuyer le pied sur la nuque... Oh ! il faudrait du sang !... — Noyer la Vénus renaissante dans des flots de sang ! l'étouffer dans des tourbillons de fumée !... Le sang ! l'incendie !

Il était tombé sur le sol, tordu d'épilepsie par cette chair insatiable qui exigeait toujours quelque satisfaction nouvelle.

Giovannina Rieti, appuyée sur son coude, les yeux luisants de fièvre, souriait à ce spectacle.

— Gloire à Vénus ! — cria-t-elle enfin. — Laissez ce fou que l'amour torture, et soyez heureux... si vous le pouvez... autant que lui.

Elle soupira, puis poussa un cri convenu. Les brûle-parfums remplirent la pièce de vapeurs aphrodisiaques ; une musique énervante, qu'on eût dite descendue du ciel, vint caresser les nerfs des assistants, avec une obstination presque douloureuse ; des voix s'élevèrent, qui célébraient Vénus et Sapho, la divine. Déjà, dans des angles plus sombres, des femmes, aux genoux d'autres femmes, les yeux levés vers l'amie comme noyés d'extase, soulevaient leurs robes d'une main tremblante. Dans le brouillard des vapeurs, des couples enlacés s'étreignaient à confondre leurs formes indécises ; des bruits de pas s'éloignant en traînant, de baisers claquant avec rage sur l'obstacle des étoffes, de portes repoussées bruyamment faisaient un murmure de forêt en rut que le vent agite.

Etourdie, un peu écœurée et effrayée aussi, Luisa se serrait contre son compagnon.

— Emmène-moi ! emmène-moi d'ici ! — suppliait-elle.

Elle avait approché sa bouche de l'oreille de Francesco pour lui murmurer ces mots bien bas; et ses lèvres, ayant rencontré la joue du jeune homme, s'y reposèrent avec un abandon lassé. Alors, Francesco n'eut plus conscience que de l'odeur qui émanait d'elle, et de la tiédeur de sa bouche.

Un nègre, avec un large rire et un geste obscène, ouvrit vivement une porte. Presque inconsciemment, il enveloppa de son bras la taille de Luisa et l'entraîna. La tête de la jeune femme était retombée de côté, toute renversée, souriante, les dents découvertes, les yeux clos. Alors, il l'enleva des deux bras pour la porter sur le lit, tandis que la porte se refermait; et comme il la soulevait tout entière et, demi-fou, l'étreignait contre lui, poitrine contre poitrine, frémissant des frémissements de sa chair, elle poussa un long soupir de souffrance et de désir et balbutia éperdument.

— O Girolamo! mon Girolamo!

Avec un cri horrible, Francesco la jeta sur le lit, si rudement que les murs secoués craquèrent; et, bondissant hors de la chambre, jetant sa bourse à une servante nue qui la rattrapa au vol avec un ricanement, renversant un des brûle-parfums qui se fracassa sur les dalles avec un tintement effroyable, auquel des hurlements d'effroi, dans les cellules, répondirent, enjambant le corps de Francesco Salviati qui, renversé sur le sol, les yeux révulsés, ne bougeait plus,—il s'élança dehors.

## VII

Dans les rues, il faisait jour déjà, et une foule de Romains, terriblement, grouillait. Ébloui par le soleil, bousculé par toute la cohue qui encombrait la Piazza del Popolo, le jeune Pazzi pouvait s'ima-

giner prolonger sa sensation de l'instant passé, car autour de lui un murmure de voix grandissantes continuait à répéter : « Girolamo ! Girolamo ! »

— Range-toi ! — lui cria un homme en lui mettant son poing sous le nez ; — range-toi ! Tu ne vois donc pas que le cortège va passer par ici ! Range-toi, ou je t'assomme !

Francesco porta la main à la place où devait se trouver la poignée de son épée ; il s'aperçut alors qu'il était sans armes. Mais, dans la foule, on avait vu son geste, on avait compris son mouvement, et de violents murmures éclataient.

— Ah ! ah ! messire fier-à-bras, tu voulais nous égorger !... Et d'où vient cet oiseau-là ? — Ce n'est pas même un Romain ! Sans doute, quelque porte-épée des Médicis... A l'eau ! au Tibre, le Florentin !

Et déjà toute la cohue était sur lui, grimaçante et hurlante. Des poings s'abattirent sur sa face, sur ses épaules ; des genoux, des pieds lui meurtrirent les mains, les jambes. Puis, il se sentit soulevé, ballotté ainsi qu'une épave.

Quelque chose de mou vint s'écraser sur son visage ; puis un autre objet, et encore un autre. Puis, brusquement, ses persécuteurs le lâchèrent, étendu de tout son long au milieu du ruisseau bourbeux qui charriait les eaux ménagères de la Via del Popolo. Et des confetti de plâtre mou mêlés à du gravier continuaient à s'abattre sur son visage. Mais, en cet instant, il se fit un remous autour de lui, tandis qu'une voix menue, mais claire et métallique, criait :

— Arrière, canaille ! Laissez-le !

Et dans une petite créature mince et fine, d'une souplesse de mouvements et d'une agilité de gestes

merveilleuse qui se plantait bravement devant lui, faisant reculer la foule devant la pointe d'un poignard, Francesco reconnut sa conquête de la dernière nuit, la jeune morisque Séphora. Brusquement, elle se jeta sur lui, l'effleurant de ses mains tremblantes, le couvant de regards épouvantés.

— Ils ne t'ont pas blessé, mon seigneur! — balbultiait-elle—ils ne t'ont pas fait de mal? Comprends-tu! Je me suis sauvée de chez le maître, quand ses esclaves t'ont emporté... Je te suivais de loin! Je me suis cachée près de ta maison; et puis, je t'ai suivi encore... Tu ne m'en veux pas, mon seigneur, puisque je suis venue t'arracher à leurs mains... car ils n'oseront plus te toucher — ajouta-t-elle en grinçant des dents, ils ne l'oseront plus, ou il leur arrivera malheur à l'un ou à l'autre.

Et, semblable à un chien fidèle, elle se roulait amoureusement autour de lui, les dents grinçantes, comme prête à mordre ceux qui oseraient s'approcher du maître.

Alors, un revirement se produisit dans cette foule mobile de Romains. Francesco, d'être ainsi aimé, devint à tous sympathique. En un instant, le jeune Pazzi et Séphora furent entourés par un cercle nullement hostile; on releva Francesco, on lava sa figure; d'on ne sait où, des vêtements lui furent apportés qui recouvrirent ses vêtements déchirés et souillés; et, comme la plèbe ne savait rien faire à demi, on hissa les deux jeunes gens sur des épaules et, finalement, on les porta en triomphe.

C'est ainsi que Francesco, sans avoir encore pleinement repris conscience de ce qui se passait autour de lui, vit défiler, au milieu des acclamations répétées de « Girolamo! Girolamo! » les animaux que Riario avait fait venir à grands frais d'Asie et d'A-

frique pour étonner et amuser le Peuple Romain. Il y avait là des nègres que la foule ne considérait pas autrement que des animaux, des zèbres d'Afrique, des chameaux paisibles et ironiques ; de beaux ânes d'Égypte et de Perse, des perroquets et des singes, et, entre autres, un singe de grande taille de l'espèce gorille, que les explorateurs prétendaient un homme d'Afrique qui ne voulait pas parler, par humiliation de sa défaite ; quelques animaux féroces dans des cages, des léopards, un vieux lion de l'Atlas ; d'immenses pythons engourdis que des nègres montraient à la foule en les enroulant autour de leur cou ou de leur ceinture ; deux éléphants d'Afrique, qui provoquaient les murmures d'admiration de la multitude. On aurait pu se croire un instant revenu aux jours où l'ancienne Rome, maîtresse des corps comme des âmes, imposait à l'univers l'hommage de ses faunes spéciales comme de ses tributs monnayés.

Mais ce qui surtout faisait pâmer d'aise les spectateurs, c'était la longue colonne des chevaux que Girolamo Riario avait commandé d'amener à Rome pour les courses si chères aux Romains. Suivant l'usage des Riarii, tous ces chevaux étaient ferrés d'or, avec des clous d'or assez négligemment enfoncés pour que, de temps en temps, il s'en échappât quelques-uns sur lesquels la foule se jetait avec avidité, roulant des vagues.

Le défilé passé, il y eut un nouveau remous, des piétinements, une course folle ; sans que ses pieds touchassent de sol, Francesco vit couler sous lui comme des eaux des rues entières, et, soudain, parmi les cris, les fanfares, les piaffements de chevaux, et les acclamations répétées de « Girolamo ! Girolamo ! » il se trouva face à face avec celui vers lequel

tout Rome se tournait, comme vers le soleil de la Ville.

## VIII

Girolamo s'avançait lentement, sur un cheval blanc, caparaçonné de drap d'or, au milieu d'une foule de sonneurs de trompes, de prélats, d'officiers et de serviteurs, entre son cousin Juliano della Rovere et son neveu Rafaele Riario, sans morgue aucune, un sourire éclatant sur le visage radieux et pourtant impassible, distribuant à droite et à gauche des saluts courtois qui ne sentaient aucune familiarité et paraissaient autant d'acquiescements donnés, comme par un dieu, aux hommages de ses adorateurs. Bien qu'il ne fût pas très grand et ne fît rien pour se distinguer, on ne voyait que lui, on n'acclamait que lui, et si le jeune Rafaele Riario, tout fier de chevaucher aux côtés de son oncle, paraissait heureux et épanoui, on devinait, dans les contractions du visage de l'autre Riario, le cardinal Juliano, toutes les tortures de la jalousie.

Girolamo, qui, d'un seul regard, embrassait à la fois l'ensemble et les détails, aperçut Francesco. Son œil devint fixe ; il salua le jeune Florentin en se penchant sur le cou de son cheval ; quelques mots furent dits à des familiers, et, en quelques instants, Francesco était enlevé à la foule, revêtu d'un riche manteau, hissé sur un cheval, et il caracolait déjà, sans savoir pourquoi ni comment, auprès de Girolamo, qui avait fait reculer pour cela son cousin della Rovere.

— Soyez le bienvenu, mon très cher Francesco de Pazzi ! — dit le jeune Riario. — Et si vous aimez à apprendre, regardez la triste figure de mon bien-

aimé cousin Juliano della Rovere. Cet homme a la sottise de me jalouser alors que je ne puis pas devenir pape, tandis que lui le sera vraisemblablement plus tard, sans doute un peu après la mort de Sa Sainteté. Il a déjà préparé son plan de gouvernement, et choisi son nom : c'est un homme très fort ; et à cette époque-là, moi je serai sans doute mort, assassiné par mes innombrables envieux. Mais qu'importe ! on ne saurait jamais tomber que lorsqu'on a accompli tout son rôle.

Il se mordit les lèvres, comme pour imposer silence à une idée importune ; et très vite, pour mieux dissiper ses préoccupations :

— Savez-vous que je ne perds pas une occasion de l'humilier, bien que je l'aime, parce que c'est une nature d'homme très complète. Mais l'humiliation, Francesco, l'humiliation est la meilleure épreuve des caractères : Jules César fut un grand humilié avant de devenir un dieu : jusqu'à quarante ans passés, on l'appela « le chauve, le débauché, et le fou ». C'est pour cela que j'exerce par avance, et par pure bienveillance pour la chrétienté, l'orgueil du futur pape Jules II.

Cependant, ils étaient arrivés devant le Vatican, et l'escorte, s'arrêtant, mit pied à terre. De là tout un océan de peuple se découvrait à eux, bigarré de mille couleurs, manifestant sa vitalité en une variété presque infinie de gestes et d'attitudes, toute une nature surajoutée à la nature immense du ciel et de la terre, avec les manifestations tumultueuses de la « volonté universelle » incluse en elle-même.

— Quelle vie ! s'écria Girolamo Riario — quelle énergie prodigieuse perdue à pousser des cris stupides et à lancer des boulettes de plâtre ! Quelle beauté s'il y avait de l'ordre ! Quelle force s'il y

avait un but unique... L'éparpillement des volontés! quel crime !... Je connais un alchimiste fort docte qui prétend que si on utilisait toutes les forces perdues, celles des vents, des eaux courantes, des fluides inconnus, on pourrait retourner l'axe du globe, et établir le printemps perpétuel... Mais si on utilisait toutes les énergies !... Malédiction sur ceux qui éparpillent ! — conclut-il avec un geste de colère.

Puis, se tournant brusquement vers Francesco de Pazzi, et plongeant ses yeux dans les siens :

— Savez-vous que vous êtes rappelé à Florence?

Le jeune Florentin eut un sursaut :

— Que voulez-vous dire ?

— Demain, un courrier sera chez vous, venant de Florence. Il vous apporte une lettre du Grand Conseil, c'est-à-dire une lettre du Magnifico. On vous enjoint, ainsi qu'à Baldino Bandini, de rompre toute société avec les ennemis de la République, lisez : avec les neveux de Sa Sainteté, ennemis des tyrans de Florence, et de regagner Florence au reçu même du message. On ne vous laisse le temps ni de prendre congé de vos amis de Rome, ni même de mettre ordre aux affaires de la succursale de la banque Pazzi. Si, ce soir, vous n'avez pas franchi avec Baldino Bandini les portes de Rome, si vous n'êtes pas sur la route de Florence, tous deux vous devrez être déclarés conspirateurs contre la République, et traîtres à l'état Florentin.

— Mais comment savez-vous cela?

— Il importe de tout savoir. J'étais prévenu du départ du courrier de Florence; ce matin, des voleurs l'ont arrêté à quelques stades de Rome et ne le laisseront repartir que ce soir. Vous aurez encore un jour entier à passer à Rome, Francesco.

— Est-il possible?... Un pareil outrage, à moi?

Girolamo Riario se pencha vers Francesco et, à demi voix :

— La volonté de l'homme est plus forte que la mort, puisqu'elle lui survit par le prolongement indéfini de ses actes. A celui qui veut, bonheur, gloire, amour, puissance et force...

Ils parcouraient une galerie sombre, conduisant à la chapelle Sixtine, que le pape Sixte IV venait de faire inaugurer. Girolamo se pencha vers le visage de Francesco.

— Qu'importe la défaite! L'important est de vouloir! Celui qui veut être dieu le sera. Là est toute la morale chrétienne.

Il se pencha encore un peu et les lèvres du jeune Florentin se sentirent effleurées par ses lèvres. Francesco tressaillit : ce baiser avait la douceur immatérielle d'une caresse de dieu. Francesco ouvrit largement ses yeux qu'il avait fermés un instant comme malgré lui, et regarda fixement le Romain, comme s'il s'attendait à lui voir des rayons dans la main et autour du front; mais Girolamo Riario souriait d'un sourire d'une douceur féminine, dans la grande lumière qui descendait maintenant des voûtes de la Sixtine.

— Regarde — disait-il — regarde, — Francesco de Pazzi, et comprends tout ce poème de volonté qu'est l'œuvre plusieurs fois millénaire de l'Eglise chrétienne. Regarde, au lieu du calme paisible des lignes des temples et des statues païennes, regarde l'élancement prodigieux de ces voûtes qui veulent ascender au ciel, et ces colonnes qui montent comme des extases, ces croix latines qui s'étendent comme des bras pour l'étreinte du monde, ces cierges dont les hautes flammes tentent l'escalade

de l'Infini. Mais regarde donc cette histoire qui n'est qu'un bandement de volonté éperdue: ce Moïse, de Sandro Botticelli, cet autre. de Cosimo Rosselli, ce saint Pierre du Pérugino; et, dans cette fresque de Ghirlandajo, la Volonté incarnée triomphant de la Mort, et sortant vivante du tombeau !... Ah ! cette Volonté de l'Eglise en perpétuel enfantement qui veut l'homme à la fois libre par rapport à toutes autres choses et ordonné par rapport à elle seule, afin que, homme complet et veritable maître de la création par l'affranchissement de toutes les vulgaires contingences, il devienne dieu par la participation à l'absolu collectif de son but immortel : l'Ascension vers le Suprahumain, le Supranaturel, le Supromnium.

Il s'arrêta, comme si les paroles manquaient à sa pensée surhumaine. — O Francesco, attache-toi à l'Eglise, et, fort de la force de tous, tu te sentiras devenir dieu, et tu ne redouteras plus d'accomplir ton rôle. — Attache-toi à Celui-ci, Francesco. Il n'y a pas de honte à s'ordonner par rapport à celui-ci. Ce n'est pas un homme, mais un symbole.

Sixte IV, cette fois encore, se tenait debout, près de l'autel, dans un enveloppement de vapeurs d'encens, de flammes et de reflets qui l'empourpraient plus encore, le faisaient plus indistinct, plus lourd, plus hiératique, et de ses lèvres épaisses tombaient, lentement prononcés, ces mots qui semblaient venir de très loin :

— Hors de l'unité, point de salut. L'Eglise est semblable à un arbre. Quelle branche peut vivre, retranchée de l'arbre qui la portait ? Malheur aux branches brisées, et malheur à ceux qui brisent les branches !

Et Francesco entendait près de lui les lèvres ver-

meilles de Girolamo Riario murmurer tout bas :

— Où est la Beauté hors de l'Harmonie ? Où est l'Harmonie hors de l'Unité ?.. Malheur à qui détourne les vouloirs de la volonté Universelle ; malheur à qui opprime les volontés libres, et les empêche de concourir au vouloir suprême : la Magnification de l'Humanité.

Et Francesco, promenant ses regards de l'élancement des voûtes aux images de prophètes et d'apôtres bandées d'un inexorable vouloir en passant par le vieillard de l'autel à l'attitude inflexible, pensait, non sans un peu d'effroi :

— Vouloir ! vouloir ! il le faut... Mais que vouloir ?

ALBERT DELACOUR.

(*A suivre.*)

# REVUE DU MOIS

—

## *ÉPILOGUES*

Les grèves ou la question du paradis terrestre. — Le divorce par consentement mutuel. — L'heureuse ignorance.

**Les grèves ou la question du paradis terrestre.** — Pour bien comprendre l'état d'esprit des ouvriers européens, il faudrait pouvoir se mettre à leur place, partager leurs illusions, contracter leur crédulité. Voilà vingt-cinq ans, et plus, qu'on leur promet le paradis terrestre.

Fatigués de ne voir rien venir, ils se fâchent. Quoi de plus naturel? Les a-t-on assez leurrés, vraiment! Et cela continue, et cela s'aggrave. Les prophètes qui les endoctrinent ont changé; les uns sont morts au bagne, les autres au Sénat; mais c'est toujours le même sermon sur la montagne, les mêmes mensonges, les mêmes âneries. Comme on va être heureux, un de ces jours, définitivement heureux! Le moyen? Très simple. Il suffit de proclamer la République sociale. Il paraît que ces deux mots signifient: justice-égalité, et que justice-égalité, c'est le nom d'une inépuisable fontaine de délices. Un, deux, trois, quatre... tous les chiffres sont égaux entre eux, comme dit la Déclaration des Droits de l'homme. Si on l'appliquait enfin, cette Déclaration fameuse? Mais on ne sait comment s'y prendre; et en effet, c'est délicat. Les mots du discours n'ayant que des rapports illusoires avec la réalité, quand on se met à vouloir transporter dans la vie pratique un programme purement verbal, les moyens d'exécution se dérobent. L'activité de la vie se meut selon une courbe strictement déterminée par une logique particulière dont le principe

nous échappe. Le discours obéit à une logique différente, bien plus souple, presque obéissante. On peut faire dire aux mots presque tout ce qu'on veut; la réalité est rétive. Il faudrait, pour influer sur les faits, oublier qu'il y a des mots, penser avec des images, avec des représentations. Les seuls hommes qui aient un peu gouverné le monde étaient muets. Il est possible que des agitateurs excitent une révolution ; mais nul d'entre eux ne peut prévoir ce qui en sortira. D'après les expériences historiques, après une période d'une dizaine d'années de misère universelle, il n'en sort généralement rien. L'accès de fièvre passé, l'organisme reprend sa vie où il l'avait laissée et il continue son inévitable évolution. Mais il peut fort bien arriver que les discours soient stériles, et nulles les émeutes. Le moment est-il proche? Personne n'en sait rien. En tout cas, les prophéties du clergé socialiste n'en hâteront pas la venue. Ni les grèves non plus. Il est singulier que les ouvriers n'aient pas encore trouvé un moyen moins grossier de polémique et moins dangereux pour eux-mêmes. Il est si mauvais, ce moyen primitif, qu'il réussit à peine une fois sur cent. On pense à ces enfants grincheux qui, pour punir leur maman, se privent de dîner; ou à ces Chinois qui, pour jouer un mauvais tour à leur ennemi, s'en vont chez lui s'ouvrir le ventre. Les ouvriers métallurgistes anglais ont soutenu avec succès final, il y a quelques années, une fort longue grève ; leur caisse était pleine. De plus, ils voulaient des choses précises et possibles. Quel contraste avec ces mineurs qui demandent — on le donnerait en dix mille — la liberté de conscience ! Les actionnaires, malins, font mine de résister. Qu'est-ce que cela peut bien être que cela, la liberté de conscience? Pauvres bougres!

Mais parmi toutes ces grèves, combien y en a-t-il de volontaires? On ne croit plus guère à la volonté comme principe des actes humains. Des ouvriers qui se mettent en grève, ce n'est peut-être pas autre chose que le symptôme de la maladie interne d'une industrie. Les

mineurs aimeraient peut-être davantage leur mine, si elle était plus prospère. Et si elle était prospère, elle serait plus volontiers généreuse. Le charbon règne toujours, sans doute, mais qui sait si ce règne ne touche pas à sa fin ? Un jour ou l'autre, les grandes industries, abandonnant les charbonnages, émigreront vers la montagne, vers le torrent. La Suisse, le Dauphiné et le Tyrol, voilà la région industrielle de l'Europe future. L'eau du ciel ne demande qu'à travailler et à se transformer presque pour rien en fructueux ampères. Ceci ne menace que les mineurs ; tous les ouvriers se trouveront atteints, peut-être très prochainement, par la concurrence asiatique. Déjà, sans rien dire, les grands magasins débitent des quantités de tissus chinois et japonais. Le fabricant de Tourcoing, si ses ouvriers deviennent trop exigeants, montera une usine au Tonkin. Je crois que les arbres du paradis terrestre sont encore à planter.

Vues au seul point de vue physiologique, ces trop nombreuses grèves ne sont peut-être pas un très mauvais signe. Il y a de la vie et de l'entrain dans ces populations ouvrières. Elles recèlent une force qu'il serait dommage de gâcher. Mais on les abrutit par des discours stupides et vraiment trop théologiques. Qu'au lieu de se ruiner en grèves ils organisent une sorte de caisse d'épargne, qu'avec tout l'argent disponible ils achètent des actions de la mine. Ce que cela leur ouvrirait l'intelligence ! Cependant, ils ne le feront pas : l'intérêt de leur clergé s'y oppose.

**Le divorce par consentement mutuel.** — Les jugements de M. Magnaud sont souvent excellents, équitables et sains. S'il ne les entourait de considérants maladroits et d'un pauvre style, on les admettrait assez volontiers. Il vient d'essayer, avec plus d'adresse que de coutume, de faire passer le divorce par consentement mutuel. Selon la loi, on se marie volontairement, mais on ne peut se démarier de même. Il faut, si les conjoints en arrivent à être excédés l'un de l'autre, que le mieux

doué pour ces sortes d'exercices se résigne à jouer sa partie en quelque farce basse. Madame, si c'est la victime désignée, simulera, en une chambre d'hôtel, des ébats amoureux avec un comparse à trois francs l'heure. S'ensuit l'entrée du commissaire orné d'une écharpe. Pour la vraisemblance, il y aura le cri de surprise (pudeur), les larmes (vie brisée), le rhabillage derrière un rideau. Monsieur, quand c'est à lui de marcher, se fait surprendre par une couple de bons amis, en train de trousser la bonne; on appelle le concierge ; on supplie les voisins de constater la fraude conjugale. Il semble qu'il n'y aura jamais trop de spectateurs à la comédie malpropre des adultères simulés. Cependant la justice est satisfaite.

MM. Margueritte ont publié récemment sur cette question une brochure peut-être un peu trop éloquente. Allant bien plus loin que M. Naquet et M. Magnaud, ils demandent non seulement le divorce par consentement mutuel, mais le divorce par résolution d'un seul. Ce divorce, qui serait nouveau dans nos mœurs, ne le serait pas dans l'histoire. Il fut en usage : c'est la répudiation. Mais l'homme seul en avait le privilège. Il n'est pas besoin de dire que le projet des frères Margueritte donne également à la femme le droit d'initiative. Cela n'est pas déraisonnable. Il est certain que, dès que l'un des époux se montre hostile à son compagnon, impatient de sa chaîne, dès qu'il est évident que son affection a fui, et pis, qu'il n'éprouve plus pour le voisin de toutes les heures que de la haine ou du dégoût, — il est bien certain que le mariage n'existe plus. On peut par une fiction en garder l'apparence légale ou mondaine, mais le lien est rompu. Que le partenaire, par amour, méchanceté ou scrupule refuse son aveu (dans l'hypothèse du divorce par consentement mutuel), et voilà encore une situation sans issue. Ce qui ferait peut-être hésiter certains bons esprits dans cette question, c'est qu'on a coutume de considérer le divorce comme un châtiment. On le prononce « au profit » d'une des parties. Or, en cas de répudiation, le châtiment écherrait nécessairement, sans qu'il

fût même besoin d'une formule, au conjoint répudié. Si la mauvaise conduite ne peut être alléguée, on songera à des vices, à des tares secrètes. Peut-être pourrait-on, dans ce cas, prononcer toujours le divorce au profit du défendeur. Au moins sa réputation serait-elle sauvegardée.

Il est un autre point que M. Magnaud aura sans doute l'occasion de trancher un de ces jours, car l'indulgence de ce berger va lui amener de nombreuses brebis ; c'est celui du mariage des complices. L'autoriser, ce serait presque toujours le commander, surtout dans le cas d'adultère féminin. La femme mal mariée, et presque toutes les femmes sont mal mariées, pourrait ainsi, après expérience, se choisir un mari de son goût et bien à sa main. Ce serait très favorable aux femmes et cela multiplierait les divorces et les seconds mariages. Les hommes n'y trouveraient que rarement un avantage sérieux. Remarques de peu de conséquence : tout ce qui favorise la liberté est bon, et tout ce qui desserre l'étau des lois favorise la liberté. Les vieux préjugés sur la chasteté des femmes ne sont plus guère solides. Sans doute, une femme qui a connu plusieurs hommes a beaucoup perdu de sa valeur chaste; mais est-ce vraiment une valeur ? C'est un état, du moins, et appréciable. En perdant la chasteté, la femme fait quelques gains. Elle s'assouplit, elle apprend à réfléchir, à choisir ; cela augmente sa sensibilité physique et cela diminue sa sentimentalité ; cela la rapproche de l'homme.

**L'heureuse ignorance.** — C'est encore les frères Margueritte qui vont me donner le thème de mes réflexions. Il publient au *Temps* une chronique sur « La vie militaire ». Or j'y lisais, il y a quelques semaines :

« Nous citions dans notre dernière chronique cette anecdote, hélas ! authentique, d'une recrue qui, interrogée à l'inspection par un général sur ce qu'il savait de la guerre de 1870, resta bouche bée. Impossible de lui tirer un mot. Il n'en avait *jamais* entendu parler !

Nous ajoutions : « Chose stupéfiante et, nous voulons le croire, unique en son genre. » Nous avons reçu à ce

propos une communication des plus intéressantes, et qui frappera aussi nos lecteurs. Nous transcrivons fidèlement. Le signataire de la lettre porte un nom bien connu, glorieux même dans les annales de la cavalerie du premier Empire, et son métier le met à même de bien voir. Son témoignage mérite donc toute créance. Ecoutez-le :

« Messieurs, nous dit-il, vous citez un petit fait isolé, croyez-vous, et qui cependant vous étonne et vous inquiète. Que diriez-vous si vous saviez la vérité, que voici :

» Tous les ans, dans l'escadron que je commande, je me livre à une petite enquête sur le degré d'instruction des recrues. Je leur pose à leur arrivée les trois questions suivantes :

» 1° Qu'est-ce que la guerre de 1870 ?

» 2° Qu'est-ce que l'Alsace-Lorraine ?

» 3° Qu'est-ce que Bismarck ?

auxquelles ils doivent répondre par écrit.

» Je reçois une moyenne de cinquante recrues : Normands, Bretons et quelques Parisiens.

» Sur les cinquante, *trente* ne savent *rien du tout*. Dix savent vaguement que la Lorraine est une province, que Bismarck fut un général ou un empereur (!) allemand, que la guerre de 1870 ne fut pas heureuse ; mais leurs notions trop vagues n'ont pas fait impression sur leur cœur. Enfin dix, les Parisiens surtout, ont appris ce que furent nos désastres.

» Depuis cinq ans j'obtiens un résultat égal et je vous le signale, sans autre commentaire. »

Eh bien, c'est à faire frémir, tout simplement. »

Je veux bien frémir aussi, mais cela sera de plaisir. J'ai relu cinq ou six fois la lettre du commandant, comme une bonne nouvelle à laquelle on ose à peine croire. Enfin je crois, et je suis content. Ainsi l'instruction obligatoire n'a eu aucune mauvaise influence ; il y a toujours des cerveaux vierges ! Plus de la moitié des hommes de France n'ont jamais entendu parler de Bismarck ! Cela me console d'en avoir trop

entendu parler. Comme ils doivent avoir de beaux yeux, ces hommes qui ne savent rien ! Et quelle force ils représentent dans la vie ! Cela m'a donné l'occasion d'un examen de conscience, et je me suis demandé si j'étais capable de me conduire dans la vie et surtout de la juger comme si je ne savais rien, comme si mon intelligence ne s'était jamais arrêtée qu'aux choses pratiques, aux faits vus par mes yeux, sentis par tous mes sens? Je ne l'espère pas, mais j'y tâche ; et je crois que c'est la seule méthode digne d'un esprit qui se veut libre : traiter tous les sujets comme si on les rencontrait pour la première fois ; n'accepter aucune opinion toute faite ; être celui qui s'instruit à mesure qu'il regarde ; dissocier les idées et les actes ; n'être dupe d'aucune construction : la mettre aussitôt en morceaux ; n'avoir aucune croyance. « Qu'est-ce que la guerre de 1870 ? — Je ne sais pas. » Cela fait de l'oxygène.

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Emmanuel Benjamin-Constant : *Horizons minimes et précieux*, A. Lemerre. — Charles Adolphe Cantacuzène : *Sonnets*, Perrin et Cie 3,50. — Eug. Bilstein : *Une voix disait*, M. Xhoffer, Verviers. — Armand de Prin : *Sonnets agrestes*, Chamuel. — Maurice Chassang : Les musiques du rêve et de l'espoir, Lemerre, 3.50.

**Horizons minimes et précieux.** — Un adolescent à l'âme lourde de grands rêves qui, sachant ses heures comptées, ferme les yeux aux vastes spectacles, aux pensées d'avenir lointain, à toute la haute magie du monde intérieur et en retient seulement ce qu'il faut pour aimer et comprendre la beauté des choses humbles et proches : tel apparaît au lecteur de ces pages posthumes, Emmanuel Benjamin-Constant. Quel poète fût devenu le jeune homme en qui vivaient mystérieusement des forces héréditaires, si diverses et si riches, et qui acceptait avec tant de bienveillance les conseils du jour présent? Quelques-uns des poèmes recueillis par un ami pieux, M. Jacques Copeau, semblent bien avoir été écrits sous l'influence directe de M. Henry Bataille et surtout de M. Francis Jammes. Mais certains vers de poèmes inachevés comme :

Remords éclos par des contrées spirituelles,
Brouillards de teintes pâles aux veillées éternelles
Des lampes calmes...
— Les lampes, ces bons soleils de nos cités de l'âme...

indiquent aussi qu'il aurait sans doute exprimé plus que l'immédiat si les dieux lui en eussent laissé le temps. Soit qu'il décrive un paysage tout ensemble précis et noyé de brume :

Aujourd'hui, la pluie
Glisse son ennui sur les choses...
Les pommes pourrissent au fossé :
Une carriole grince au lointain...
J'allume ma lampe; un mendiant passe...
Derrière ma vitre ambrée :
Trois peupliers...

soit qu'il montre les bergers venus par la montagne et la « lande rose, guidés par le sourire de l'étoile » :

C'étaient de pauvres gens
Qui ne portaient pas de beaux présents,
Qui ne connaissaient pas la myrrhe et l'encens
Et les épices d'Arabie,
Mais portaient des pains en forme de colombe
Et des petits poissons.
C'étaient de pauvres gens.
Aussi quand ils furent dans la maison,
Marie leur dit : « Embrassez mon petit enfant,
Caressez,lissez de vos gros doigts
La couche du petit Dieu, du petit roi.
Vous lui faites bien de l'honneur... »
Alors les bergers pleurèrent de bonheur...

c'est assez pour que ceux mêmes qui ne le connurent point pressentent qu'Emmanuel Benjamin-Constant aurait fait honneur aux bonnes lettres et pour qu'ils regrettent avec ses amis le poète trop tôt évanoui dans les immuables ténèbres.

**Sonnets.** — Que par une miraculeuse transfiguration M. Robert de Montesquiou devienne l'écrivain qu'il s'efforça d'être sans y réussir, précieux, impertinent, lyrique, capable de faire renaître dans ses vers les prêtresses antiques, les marquises et les reines et de célébrer les grâces fragiles des Parisiennes polies dans les rues en l'an dix-neuf cent unième, et il s'appellera Charles Adolphe Cantacuzène. Celui-ci, en effet, sans autre labeur que de suivre son naturel, atteint aussitôt l'étrange et le compliqué, les mots s'assemblent pour lui en couples imprévus et extravagants, et jusque dans le titre de ses livres, il consent même au calembour, si bien qu'il est assez difficile de distinguer en son œuvre où finit la farce et où commence l'émotion. Madame Luigi Botha, la reine

Marguerite d'Italie, Georges-Ernest Boulanger, et madame de Bonnemain, des personnes historiques ou à peu près et de petites mortes anonymes qui furent de tendres amoureuses, Edmond de Goncourt et Georges Rodenbach sont évoqués dans ces *Sonnets en petit deuil* qui sont presque tous un peu des madrigaux macabres ainsi que ce quatorzain :

On la descend dans le grand trou, la chérie,
La bonne fillette aux clairs yeux si lilas !
Tranquille, elle vivait dans ses falbalas —
Petite fille sachant la pauvre vie !

La terre la reprend : terre, je t'envie !
Je perds une amoureuse aux bras délicats,
Une enfant qui toujours me serrait le bras —
Tu gagnes une chair polie et fleurie !

Je ne la verrai donc plus les soirs de mai
Et d'octobre venir tout comme un bienfait
Ou tout comme un sourire en marche vers l'âme.

Je te vois disparaître, ô toi qui fus toi ! —
Toi qui fus toi, moi ! — toi notre unique foi ! —
O sœur, ô mère, ô fille, ô toi seule femme !

**Une voix disait.**— Il serait aventureux de présager l'avenir littéraire de M. E. Bilstein d'après un premier recueil de vers. Lui-même ne sait trop encore où il va ; tantôt et le plus souvent il aligne des alexandrins réguliers dont les meilleurs, j'entends les plus simples, ressembleraient de très loin à ceux de M. Fernand Séverin ; tantôt il s'essaie au vers libre et autant qu'il est en lui selon la manière violente et pathétique de M. Emile Verhaeren. Il lui advient de rencontrer d'heureuses images : mais il n'est pas en tout son livre une pièce qui soit pleinement satisfaisante et on y regrette de fâcheux lapsus ; par exemple, un vers de dix syllabes apparaît par pure négligence dans un poème composé de dodécasyllabes très sages, ou des cacographies comme :

O mon âme, c'est l'heure où l'orgueil doit se taire
Et de braver sans peur le lancinant mystère.

ou cet audacieux anachronisme

C'est Borée et ses mitrailleuses.

Il est vrai que John Milton introduisit jadis l'artillerie dans la mythologie biblique : mais il doit sa gloire à des imaginations plus heureuses.

**Sonnets agrestes.** — M. Armand de Prin voulut désarmer la critique en une préface pleine de modestie : « Si le scalpel du maître s'arrête sur une veine faible, une tournure inhabile, peut-être, au même endroit, le lecteur plus humble revivra-t-il en mon rêve un peu du sien envolé. »

Je n'ai pas encore compris comment de mauvais vers étaient plus idoines à exalter les âmes, ni pourquoi, se mêlant d'écrire, on n'apportait point à ce travail la probité professionnelle d'un tailleur ou d'un savetier qui apprendront à coudre devant que de se hausser jusqu'à confectionner un habit ou une paire de bottes. Au reste, M. Armand de Prin exagère ses défauts : et il lui advient de dessiner agréablement tel coin de paysage, telle silhouette fruste et rude de croquant ou de vagabond. Que s'il réussit mal en une longue histoire de notaire voleur : *Le rêve du meunier*, c'est qu'apparemment le sujet ne prêtait guère à la poésie et qu'il eut tort par définition de composer « ces vers qui veulent être une puissance et un enseignement » ; quant aux sonnets guerriers qui se terminent ainsi :

Si vous aimez le vin de France
Qui donne à l'âme la vaillance,
Là-bas dans le pays germain,

Après la grande chevauchée
A la cavale débauchée
Vous verserez celui du Rhin !

il en faut inférer que le patriotisme excite amplement à l'ivrognerie, mais favorise peu le génie des poètes.

**Les Musiques du Rêve et de l'Espoir.** — M. Maurice Chassang, au contraire de tant d'autres, connaît fort bien le métier de son art ; il combine ingénieusement les mètres divers et ses rythmes impairs rappellent à s'y méprendre des ariettes jamais oubliées de Paul Verlaine. Mais il ne se contente point de redire les chansons déjà dites ; il a essayé dans la dernière partie de son livre : *la Symphonie humaine*, de faire œuvre de pitié et de haine, sans se croire obligé, sous ce prétexte, de renoncer à aucune de ses qualités formelles. Il ne semble pas qu'il ait pleinement réussi ni qu'il ait atteint l'âpreté souveraine de Leconte de Lisle à qui il emprunte l'épigraphe de la *Ballade des maîtres de la terre*.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Gabriele d'Annunzio : *Le Feu*, Calmann Lévy, 3.50. — Paul Bourget : *Le Fantôme*, Plon, 3.50. — Charles-Louis-Philippe : *Bubu de Montparnasse*, « Revue Blanche », 3.50. — Willy : *Claudine à Paris*, Ollendorff, 3.50. — H. G. Wells : *L'Ile du docteur Moreau*, traduit par Henry-D. Davray, « Mercure de France », 3.50. —

Gabriel Faure : *La dernière journée de Sapphô*, « Mercure de France », 3.5o. Anatole France : *Monsieur Bergeret à Paris*, Calmann-Lévy, 3.5o. — René Boylesve : *La Becquée*, « Revue Blanche », 3.5o. — Félicien Champsaur : *Lulu*, Fasquelle, 3.5o. — Gyp : *Le Friquet*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Paul Aker : *Petites âmes*, Simonis Empis, 3.5o. — Pierre Corrard : *Un cœur de courtisane*, Charles, 3.5o. — Fernand Lafargue : *Ruth*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Paul Bru : *Le droit d'être mère*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Paul Burani : *Les Hétaïres*, Offenstadt, 3.5o. — Jean Pommerol : *L'haleine du désert*, Ernest Flammarion, 3 5o. — Guy de Téramond : *Schamm'hâ*, Simonis Empis, 3.5o. — Charles Pasquier : *Les Malfaisants*, Ollendorff, 3.5o. — Louise Deschamps : *Jamais*, Ollendorff, 3,5o. — Pierre de Lano : *La faute de Marthe*, Ernest Flammarion, 3,5o. — Thomas Hardy : *Jude l'obscur*, Ollendorff, 3.5o. — Ralph Jrow : *Histoire d'une fermę sud-africaine*, Ollendorff, 3.5o. — Adolphe Wilbrandt : *Deux Baisers*, Ollendorff, 3.5o.

**Le Feu**, par Gabriele d'Annunzio. Si le poète Stelio Effrena se promenait autrement qu'en la gondole somptueuse de son imagination, s'il pouvait être un autre homme que l'artificier *imaginifique*, il serait surpris de nous rencontrer, nous, les artificiels — pour ne pas dire les artistes français — nageant et pataugeant dans les ruisseaux d'eaux sales de nos trop spéciales études de mœurs. Le courant qui l'emporte le mène, de la beauté classique des vieilles cités latines, à l'immensité de la mer et de toute sa géniale fantasmagorie. Il cingle, de toutes ses voiles, vers l'absolu. Il est, par excellence, un amoureux de la grandeur sous toutes ses formes et ne craint pas d'en parler avec grandiloquence, mais il n'a pas la possibilité des recherches malpropres, la puissance du vilain, la vision nette des petits côtés pratiques des choses laides. C'est, je pense, pour cela qu'il arrive à s'enivrer de lui-même jusqu'à en perdre la notion des humanités médiocres, jusqu'à oublier de griser le lecteur-peuple avec des alcools moins purs, frelatage nécessaire quand on désire étendre, outre frontière, sa popularité. Je n'ai pas la prétention d'analyser ici les œuvres de l'auteur du *Feu*, ni de donner de lui une idée nouvelle. Je dois me borner, dans un courrier déjà trop rempli de compte-rendus de lectures disparates, aux quelques réflexions mélancoliques suggérées par un livre sur un ensemble de livres d'un tout autre ordre, et cependant déclarer que quel que soit l'endroit d'où nous vienne la lumière, elle est toujours bénie, ne servirait-elle qu'à plonger en une ombre mauvaise des œuvres qui, loin du soleil, auraient pu nous sembler de suffisants phares sauveurs. Selon les époques de l'année, les ministères ou les tendances de la mode, certains

romanciers sont les écrivains du jour. Nous en possédons tout un jeu, en France, dont la souplesse, la forme, le convenu ne laisse rien à entreprendre après eux et leur traité de Moscou. Ils ont (vous le verrez tout à l'heure) tellement de talent à eux tous, que l'homme de génie survenant et rompant la monotonie de leur cercle leur paraîtrait simplement un imbécile ou mieux un Monsieur en retard. Ils sont tour à tour celui qu'il faut et ils se passent la main parce que je crois qu'ils font partie d'un syndicat. Ils ont l'intelligence de ne pas se supposer éternels ni les uns ni les autres, et chacun porte sa bougie à rallumer au dernier lumignon du voisin. C'est même touchant de voir comme ils sont confraternels. Ils ne tentent rien au delà de leur besogne marquée, n'empiètent jamais sur les droits acquis par le besoin, l'influence et des tas de procédés souterrains qui n'ont généralement rien de commun avec la véritable gloire. Celui qui n'est pas du syndicat est à peine toléré et, au nom de la liberté de la presse, on ne parle jamais de lui. La société des hommes de lettres français devient donc une société industrielle, une maison commerciale chargée de répandre ses différentes denrées sur le monde entier, et bien achalandée, munie de correspondants stylés, *elle exporte*. Seulement, pour son malheur, *on importe!* Comme avec les progrès de notre civilisation, notre division du travail et la répartition des salaires, y compris la bourgeoisie de Monsieur Loubet, nous entendons de mieux en mieux le libre échange du pittoresque, nous envoyons des études sociales habilement torchées à des gens qui nous retournent des portraits individuels supérieurement peints et, par politesse, nous admirons, mais sans saisir pourquoi, décidément, ce qui demeure du talent, du savoir-faire, chez nous, chez des gens peut-être plus naïfs, est du simple génie. Gabriele d'Annunzio a du génie et c'est justement pour cela qu'il embête un peu le lecteur français très habitué aux conventions littéraires françaises. Qu'est-ce que *le feu?* Voici, au sens ordinaire du mot, l'histoire du feu: tout ce qui brûle, consume et purifie. L'art, l'expression de la beauté. L'amour, paroxysme de beauté, chez deux artistes. Or, en France, avec deux héros artistes s'éprenant l'un de l'autre et s'exprimant en leur langue, on ne risque plus que des histoires malpropres. L'amour est une névrose entre experts, c'est-à-dire entre blasés, gens qui savent ce que parler signifie. L'amour-passion, ça ne se comprend plus ! Les gestes, les mots, l'écriture artistes sont en dehors de l'amour littéraire. Chaque fois qu'un artiste

français fabrique de l'amour, on peut être sûr que ce n'est pas ardent et que ça ne brûlera personne ; c'est de la mécanique et presque toujours une sorte de technicité obscène qui se voile, cérémonieusement, de phrases singulièrement savantes, car l'impuissance génésique se mesure souvent à la puissance... du métier. En somme, il n'y a que les vieillards qui implorent la complication. Nous sommes très vieux depuis quelque temps, chez nous, et l'amour sincère, tout nu, armé de sa jeune flèche, n'est pas d'un attrait suffisant. Gabriele d'Annunzio, sans consulter le goût momentané, s'imagine que le devoir du poète et du romancier est de faire luire le feu sacré très haut.

Pour atteindre ce noble but, il a pris Venise-Anadyomène comme théâtre, Venise où toute grâce se double d'un reflet, où la beauté se dresse hors de son propre miroir, à la fois plus décevante et plus belle d'être multipliée pour le bonheur des yeux, et il a placé, comme entre deux infinis, la mer et le ciel, la mort et l'espoir, un couple d'amants qui, par hasard, savent jusqu'où peut aller la passion. J'ai demandé à une jeune femme de France, douée de beaucoup d'esprit, ce qu'elle pensait de ce roman : « Je voudrais qu'il fût plus simple », m'a-t-elle répondu. Cette jeune femme ne le trouvait-elle pas trop simple, au contraire? Pourquoi cet étalage extraordinaire de phrases, d'images et de tableaux autour d'un poète aimant simplement une actrice, du créateur s'énamourant de ses propres créations? C'est un peu comme si on demandait à un prince pourquoi il choisit les plus somptueuses parures pour celle qu'il veut faire monter jusqu'à lui. Dans une flamme il y a des teintes, mais jamais d'ombre. Gabriele d'Annunzio a surtout oublié de faire vilain. Il a outrepassé son humanité de romancier pour arriver à la divinité de son art, mais il ne faut pas s'en plaindre, car il purifie. On devrait bien, à tous les carrefours des lettres françaises, allumer et brandir de pareilles torches. L'amour est le premier, l'unique luxe. Je voudrais qu'il fût l'apanage des pauvres et des rois. En France, il n'y a plus ni pauvres ni rois, il y a des socialistes et des commissaires de police. Alors, il n'est pas étonnant qu'un Italien de la vieille race, amateur de la valeur du sang, songe enfin à s'emparer de l'Amour, le confisque à son profit, lui offre, dernier refuge, un palais de marbre et d'or, en pleine Venise, la ville du rêve où les doges, dédaigneux du vulgaire possible, chastes à force de pure passion, jetaient leurs an-

neaux dans la mer, espérant toujours que Vénus elle-même le leur rapporterait !...

**Le Fantôme**, par Paul Bourget. Maintenant que la torche s'est éteinte, passons à la petite cuisine des fourneaux démocratiques, c'est-à-dire au plat du jour sur l'adultère. *Le Fantôme* est d'abord le titre d'un mystérieux et merveilleux petit roman qu'aucun lettré n'a eu le temps d'oublier, je pense, lequel est de Remy de Gourmont. Je vais probablement causer une désagréable surprise au Maître en lui apprenant que *le Fantôme* existe, car je ne doute pas une minute de son ignorance à ce sujet, mais, d'autre part, je vais impatienter M. Remy de Gourmont qui s'exaspère dès qu'on s'occupe de lui sans bon motif apparent. Donc n'ayant point hésité à pincer légèrement deux honnêtes écrivains qui m'ont, sans doute, déjà en sainte horreur, je vais entrer plus librement dans l'exercice de mes fonctions de condamné aux lectures forcées. Une femme possède un ami, un mari et une fille; elle les trompe tous les trois avec un jeune homme, beaucoup plus jeune qu'elle, qui finit par épouser la fille pour tromper ladite fille, la trahir après la lettre en le souvenir, *le Fantôme* de sa mère. C'est fantastique d'invraisemblance, mais, la couleur générale de ce tableau de famille est si naturellement terne, si froide, si parfaitement dépourvue de *flamme* qu'on se croirait *aux Français* un soir de reprises. Une jeune fille, à lire ça, n'éprouverait pas le plus petit frisson épidermique. Le Monsieur intéressant, le « *d'Andiguier des tarots* » a de quarante à soixante ans. Il collectionne. Description de son cabinet et description de son état d'âme, le tout assorti. Il aime le passé, il est une vertu du passé, il passe. Je crois même qu'il déteint. Un jour il découvre que la vertueuse Antoinette, déjà morte, a eu un amant. L'amant, Malclerc, écrit son journal parce qu'il a dû lire Bourget, sans cela ce serait inexplicable qu'un coupable fût assez bête pour tenir un registre de ses différents états incestueux. Tribulations de d'Andiguier à qui l'on confie le journal, puis désespoir de la jeune Eveline, fille d'Antoinette, épouse Malclerc, qui vole, naturellement, les papiers secrets (c'est l'habitude dans le meilleur monde). Je ne sais pas du tout comment ça aurait pu finir autrement. Détente psychologique et naissance de l'enfant, vous savez, l'enfant du miracle, qui a pour principe littéraire de tout ramener au point de départ ? La morale est sauve. Je n'ai pas qualité pour parler de psychologie, car je ne con-

nais guère cette étrange bête se mordant perpétuellement la queue et revenant, par des tours aussi savants qu'inutiles, à de brutales vérités premières, tout en se convulsant dans une série de mensonges plus ou moins délicats, mais j'ai idée que l'homme oublie rarement une réalité jeune pour se souvenir d'un fantôme... Cependant, comme Paul Bourget a le don de manier les âmes adultères, il va être cause de beaucoup de mariages incestueux. Les mères coupables vont essayer de ce genre de philtre, et c'est ainsi, du reste, que j'entendais la morale sauve ! Le style de l'auteur demeure grave, simple, purement académique, avec par ci par là des tournures d'une élégance un peu surannée : « j'ai écrit autrefois des lettres dont je ne sais pas si elles ont été détruites. » Le livre, qu'on se le dise, est dédié « à Mme la princesse d'Essling ». Princesse, voulez-vous un conseil ? (Aussi bien vous êtes une abonnée du *Mercure*, n'est-ce pas ?) Eh bien, coupez le livre, parce qu'il faut de la tenue, mais lisez *Claudine à Paris* ou *Bubu-de-Montparnasse*, si vous voulez garder le train.

**Bubu-de-Montparnasse**, par Charles-Louis-Philippe. Voilà le dernier cri, le bon français du jour et même la psychologie de demain... quand il n'y en aura plus ! L'histoire ? Hum !... j'ai traité, je crois, M. Mirbeau de pornographe (au moins c'est lui qui l'affirme). Je peux faire mieux pour M. Charles-Louis-Philippe que j'oserai appeler *sentimental*. C'est vous expliquer, sans aucune réticence, qu'il m'est impossible de vous raconter l'histoire. J'en déflorerais la manière idyllique. *Bubu de Montparnasse* est un chef-d'œuvre, seulement il faut de l'estomac pour lire les chefs-d'œuvre actuels. Il s'agit de la vie des pauvres petites filles publiques et de leurs souteneurs. C'est doux, c'est tendre, c'est triste, on est pénétré de compassion pour leurs maux : « Tu dois savoir que je ne suis pas une salle fille car si je voulait je pourrai aussi moi à mon tour pourrir d'autres hommes mais je préfère me faire soigner puis quand je serai guéri je verrai ce que j'ai à faire mais je ne te pardonnerai jamais. Tu ne le mérite pas un homme qui ma fait tant de mal que je ne méritai pas non plus et je ne matendai pas un jour de passer au supplice car tu sais pour l'instant je souffre beaucoup de la gorge de se moment. Je sais bien que tu t'en moque mais cela me soulage puis tu dois le savoir mieux que moi ce que l'on ressent pour avoir la tête en cet état et puis la charpie que j'ai ramasser un jour par terre tu ne te lave pas les pieds avec et

puis l'onguent qui est sur la table toilette en dessous la cuvette tu te fais des frictions avec pour la... » J'arrête ici ma plume, ou plutôt ma plume s'arrête devant un mot comme, jadis, un cheval que je montais s'arrêta inexplicablement devant une borne kilométrique. La route était belle, plane, l'atmosphère pure et je n'ai jamais pu savoir pourquoi ce cheval, une bête très douce, ne voulait pas passer, mais j'affirme que tous les moyens en usage échouèrent devant cette gueuse de borne ! Grands détours à fond de train dans les champs, coups de cravache sur les oreilles et tentative du saut d'obstacle sans obstacle apparent, rien n'y a fait... Alors comme je ne pouvais pas m'emballer pour si peu, j'ai tourné le dos à la borne, philosophiquement. « C'est que vous aviez une bête vicieuse ! » me murmure un camarade. Probablement et ce doit être la même chose pour ma plume. Elle s'arrête sur ce mot-là, toute seule, parce qu'elle a du vice. Lisez *Bubu*, je vous en conjure, c'est un chef-d'œuvre.

**Claudine à Paris**, par Willy. Une jeune tête aux yeux bleus regarde très curieusement ce qui se passe par le trou de la couverture Claudine, après son apprentissage de la vie à l'école, vient à Paris pour mieux connaître l'amour. Toujours espiègle, spirituelle, trop même, car elle a des mots de grands journalistes, elle fait la connaissance d'un vilain petit Monsieur, joli comme une fille, et, étant elle-même hardie comme un page, on ne s'entend pas du tout. C'est le père du joli mignon qui l'emporte. Il a quarante ans, toutes ses dents, des cheveux d'argent, mais la main et le cœur lestes. Claudine, pour lui avouer son amour, se saoule comme une grive et elle offre même son petit capital contre une bonne fortune (à moins que ce ne soit le contraire). Elle égratigne le jeune épinglé de la meilleure façon, pour lui apprendre à respecter son papa et sa future belle-mère. Cela finit par un mariage, mais je suis de l'avis de la bonne Mélie : « T'as bien raison de prendre le grand. Pardi, il sera toujours bien temps, si la marchandise te plaît point, de t'appliquer le petit ! » Dans ce livre où tout est délicieux, sinon très moral, les histoires de chat sont exquises. Seulement les chats ont des idées bizarres, ils ne savent trop ce qu'ils aiment et j'ai peur qu'en ronronnant, les yeux clos, sur les genoux du père, la pauvre petite *animale* se soit imaginé, naïvement, se coucher dans les bras du fils. Claudine, je crois que vous aimiez l'amour sans savoir au juste si l'amour était un homme... Or, l'amour est toujours

un enfant, comme vous Claudine, jolie d'une beauté de fille, hardie d'une hardiesse de page.

**L'île du docteur Moreau**, par H. G. Wells, traduit par Henry-D. Davray. Un naufragé pénètre dans le mystère d'une île qui appartient à un très grand professeur de vivisection, le docteur Moreau, et là il rencontre des êtres singuliers mi-partie des humains, mi-partie des bêtes. La terreur du naufragé est à son comble quand il entend des cris de douleur retentir derrière une porte. Alors il prend la fuite et découvre que toute l'île est habitée par des créatures bizarres. La scène de la loi psalmodiée est une belle satire des religions humaines, c'est-à-dire de toutes les philosophies. Le docteur Moreau s'explique. Il fait des expériences au seul nom de son bon plaisir. Il arrivera plus tard des choses extraordinaires, mais cela ne le regardera plus, car le dernier animal torturé le tuera pour que la nature ait le dernier... cri. Peu à peu, tous les habitants domestiques de l'île reviennent à la sauvagerie, ils boivent de l'alcool et se fichent de la loi bien qu'on leur assure (un homme ayant toujours la supériorité du mensonge sur les animaux) que le maître n'est pas mort et les voit. Une année se passe et le naufragé quitte l'île sur un petit bateau amené par deux morts. Plus tard, le pauvre diable remarque avec effroi que chez les hommes ordinaires, en pleine société, il existe aussi des types semblables à l'homme-porc, à l'homme-singe et à la femme-renard. C'est là, je pense, la meilleure morale à tirer de cette histoire fabuleuse, très intéressante, mais qu'il ne fait pas bon lire durant le crépuscule.

**La dernière journée de Sappho**, par Gabriel Faure. Une petite préface, fort habile, nous indique d'une façon précise que ce livre est une étude de mœurs amoureuses destinée à remettre les choses de l'amour au point. Sappho avait dérangé un peu ce point-là, elle fut punie, sauta dans la mer, mais eut quand même des imitatrices. « Insensés ceux qui croient trouver la volupté hors de l'amour ! » Que dire alors de ceux ou de celles qui découvre l'amour hors de la volupté? Il y a des femmes qui aimèrent sincèrement d'amour d'autres femmes et ne leur dirent jamais. Beaucoup d'hommes réellement et charnellement épris d'autres hommes en sont morts sans davantage l'avouer. Que faut-il conclure? Moralement parlant, l'amour peut très bien ne pas avoir de sexe, mais il n'est digne de son nom que s'il garde sa pudeur, et la spéciale pudeur de la passion est la souffrance, sans phrase. Je ne saurais trop

féliciter M. Gabriel Faure d'avoir coupé le couteau du sacrifice dans sa nouvelle édition revue, corrigée et augmentée de jolies pages de sa *Dernière journée de Sappho*. L'ouvrage a certainement regagné en grâce ce qu'il a perdu en brutalité... rituelle.

**Monsieur Bergeret à Paris,** par Anatole France. Monsieur Bergeret s'installe à Paris suivi de son chien Riquet, comme Claudine suivie de sa chatte Fanchette, avec cette différence que Claudine vient de l'école de son village et que M. Bergeret sort de l'Académie française. Pour la fraîcheur des idées, l'inattendu de l'action, la différence est toute à l'avantage de Claudine, et puis Claudine ne nous reparle pas de *l'affaire !* Juste ciel ! M. Bergeret croit, tant ses instincts de provincial sont tenaces, que l'affaire nous intéresse encore. Non, Monsieur, nous passons facilement à d'autres crimes et depuis que nous savons que dans les plus grands journaux, comme dans les plus illustres revues, il y a désormais *la rubrique des forçats libérés*, nous sommes tranquilles au sujet de tous les innocents juifs ou chrétiens. Tout ça finit par de la littérature et, vraiment, les derniers hommes pour lesquels on aimerait à se battre, ce seraient bien les hommes de lettres, estimables farceurs. L'épisode de Joseph Lacrisse et de la vraie Wallstein est vraiment très bien. Maintenant, et ceci sous toute réserve, M. Bergeret fait une telle réclame au docteur Mardrus que nous finissons par nous douter de sa polissonnerie native. Il aime les parfums de l'Arabie et c'est peu académique. Le plus malheureux c'est que ce bon docteur Mardrus a là dedans son brevet de sémite et ne s'en débarbouillera plus. Les lecteurs anti-sémites sont si bêtes !

**La Becquée,** par René Boylesve. « On dit qu'il est imprudent de publier un roman qui ne traite pas des mœurs de Paris. » Oh ! oui, c'est très imprudent, surtout quand le roman est propre, probe, et bien écrit. Aujourd'hui on peut soigner son jardin, mais il faut pourtant que le fumier se voie. Sans fumier bien apparent, les fleurs paraissent moins belles, et c'est si naturel, si humain, n'est-ce pas, que le fumier soit la matière première des fleurs ?

**Lulu,** par Félicien Champsaur. Paris n'est pas couvert d'affiches en l'honneur du biscuit Lefèvre-Utile. L, U. comme on pourrait le croire. Il s'agit simplement d'un roman de Champsaur, né Félicien, orné de deux cents portraits de maîtres et de maîtresses. Il y a des pages à faire poursuivre un hon-

nête écrivain et aux revers de toutes l'héroïne offre son cœur et son... nu. Maintenant je m'empresse d'ajouter que ces vignettes sont toutes charmantes, bien qu'elles nous évoquent l'idée de timbres-poste différents apposés sur la même lettre d'amour.

**Le Friquet**, par Gyp. Histoire excentrique et drôle d'une écuyère d'un cirque provincial qui est introduite dans le meilleur monde, où, généralement, on parle et on agit comme dans une écurie. Il y a des juifs. C'est même l'écueil Madame Gyp continue à les prendre pour des hommes qui ont un nez pas ordinaire et ça la fait rire. Elle demeurera toujours jeune d'esprit, de corps et de conscience, mais demeurer la même est certainement ce qui vieillit le plus en France. J'approuve le noble parti pris de l'auteur. Je ne lui pardonne guère sa façon gavroche de traiter la grande question, puisqu'il est si certain qu'il existe une grande question. Je sais bien que le Friquet tue son homme à la fin, mais je m'étais laissé conter, du temps de Félix Faure, qu'on les tuerait tous ! Or, ils ont assassiné Félix Faure agréablement et ils vivent... que dis-je : on en vit ! Si c'est là l'esprit des royalistes, qu'on flanque vivement les royalistes dans la même trappe que les juifs... et je suis prêt à tenir le cerceau du Friquet sur leur tombe commune : mais que ça ne tarde pas, car je suis beaucoup plus vieux que l'auteur et j'ai grand peur de mourir avant cette apothéose. Or, j'ai pourtant payé ma place assez cher, ce me semble, en venant au monde dans un pays où, généralement, les femmes de lettres ont des billets de faveur.

**Petites âmes**, par Paul Aker. Une histoire simple d'un cœur d'homme quelque peu inconstant. Il a un petit cœur qu'il remplit autant de fois qu'on doit remplir un petit verre quand on a très soif. Les femmes ont de petites âmes ardentes et généreuses, car une petite âme se donne plus entièrement, étant d'essence moins humaine qu'un petit cœur. Cela finit n'importe comment, par la mort d'une femme ou d'une illusion. C'est bien gentil, mais cela suffirait à faire prendre en grippe les amoureux qui confondent l'amour avec les passades et les écrivains qui prennent le soin de secouer leurs oreillers sur leur bureau tous les matins, sous prétexte que leur bureau est devant la fenêtre. L'air pur n'emporte jamais tout.

**Un cœur de courtisane**, par Pierre Corrard. Livre neuf d'un auteur nouveau qui a fait consciencieusement tous ses efforts pour nous attendrir sur le sort d'une moderne dame

aux camélias. Le plus étonnant, c'est qu'il y soit arrivé dans quelques pages que l'on sent vécues.

**Ruth**, par Fernand Lafargue. Une scène de la vie biblique de province. La belle-fille accompagne sa belle-mère dans ses haines et ses renoncements. Mais les deux honnêtes femmes sont récompensées comme une double vertu. Il y a des tableaux de vendanges dans le Médoc et des détails de terroir qui sont fort intéressants.

**Le Droit d'être mère**, par Paul Bru. Une grande thèse humanitaire soutenue à grand renfort de cas de clinique. Ce n'est pas un roman, mais mieux le journal d'un interne. La mère meurt victime de son dévouement à un homme qu'elle aime... et l'enfant, dont il n'est pas le père, demeure orphelin. C'est le droit à la paternité adoptive qui serait le vrai titre.

**Les Hétaïres**, par Paul Burani. Joyeuse parodie de la vie moderne se passant dans l'antiquité. Des photographies de petites femmes rosses, mais point très sculpturales, ajoutent le piment, ou en retranche, selon les points de vue. Scène de Socrate avec Xantippe très dernier bateau... de fleurs.

**L'haleine du Désert**, par Jean Pommerol. L'odyssée de deux jeunes époux dans les sables du Sahara. Ils s'aiment et se tourmentent pour d'invraisemblables désirs qui ne naissent cependant point de leur propre amour Le mystère des solitudes les étreint et ils souffrent d'être trop seuls avec le pouvoir de voluptés inconnues. Je crois que l'orient est un poison pour des occidentaux de cette espèce et c'est là ce que prouve le mieux l'auteur.

**Schmam, hâ**, par Guy de Téramond, roman algérien. Une petite arabe, simple comme une jolie bête, s'éprend de son maître et le fait tuer par jalousie. Elle se tue ensuite, ce qui est moins d'une... jolie bête. Il y a des pages un peu vives, coloriées de ces couleurs chaudes et crues qu'aiment tant les amateurs d'épices orientales, mais grâce à de savants mélanges cela demeure très supportable et pas trop confiture de rose au souvenir.

**Les Malfaisants**, par Charles Pasquier. C'est bien le plus singulier récit et le moins... *intellectuel*, en dépit du sous-titre, qu'on puisse lire. Deux nouvelles couches, un étudiant et une étudiante, s'entendent pour duper un vieux Monsieur qui a le sac. Puis, vers la fin, l'étudiant, nommé secrétaire du mari, déclare qu'il est très heureux, décidément, d'être entretenu par la femme. Ni déduction logique, ni fine psycholo-

gie. L'étalage d'une satisfaction bestiale et incompréhensible étant données les tergiversations du début. Le titre seul indique un souci de morale ou de conclusion. On dirait un roman qui a tourné court faute de place.

**Jamais**, par Louise Deschamps. Une vie manquée par vertu. Il n'est pas désagréable d'entendre avouer à un auteur femme que la vertu n est souvent que de l'orgueil mal placé. Quand on ne garde pas la notion du devoir pour le seul amour de quelqu'un, il me semble, en effet, qu'il vaut autant tomber pour l'*autre*, avec la meilleure grâce.

**La Faute de Marthe**, par Pierre de Lano et Emmanuel Gallus. Ici, tout est sauvé, même l'honneur, parce que l'adultère fut accompli avant le mariage, ce qui est bien la plus radicale des précautions... pourvu que le premier maître ne revienne pas évoquer des droits qu'un mari a déjà bien de la peine à revendiquer plus tard !

**Jude l'obscur**, par Thomas Hardy. Un excellent roman de ce romancier qui a certaines qualités de Dickens avec une note fataliste bien à lui, une pointe de raillerie douce, toute humaine, parfois plus triste que la pire des catastrophes. Le type de Sue est très intéressant. C'est une vraie femme dans toute l'étendue et l'innocence de sa complication féminine, sans cesse tiraillée entre le remords et la folie inconsciente du péché, encore plus inconsciente dans sa façon de se réhabiliter par le martyre moral qu'elle impose à Jude et s'impose à elle-même.

**Histoire d'une ferme Sud-Africaine**, par Ralph Jrow. Roman bizarre, encombré quelquefois de tirades hors d'œuvre sur des questions sociales. Types curieux de braves gens hallucinés. Waldo, le petit ingénieur sculpteur et philosophe, est une originale figure.

**Deux baisers**, par Adolphe Wilbrandt. Le baiser que refuse la mère, la fille le donne de tout son cœur d'être régénéré par l'homme que la souffrance morale a fait devenir un fort et un puissant dans la vie. On l'a abaissé par l'amour et il devient le protecteur des faibles, parce qu'il sait comment on humilie jusqu'à la mort ceux qui n'ont pas la force de lutter contre la destinée.

Trois plaquettes : **Un roman de Madame Tallien**, par Armand Bourgeois, illustré de reproductions de vignettes du XVIII^e^ siècle. **Origène**, nouvelle mexicaine par Amedo Nero, couverture noire couvrant un drame plus noir encore : un

séminariste qui se châtre pour envoyer l'amour au diable, et **Races de soleil**, par Charles Méré, la courte histoire d'une jeune Grecque mourant sous les yeux relativement calmes d'un mari d'une autre race assez vulgaire, celle-là, pour oser remplacer la femme maîtresse par la fille servante : l'Hellade par la Provence.

RACHILDE.

## *THÉATRE*

Eugène Rigal: *Le Théâtre français avant la période classique*, Hachette, 3.5o. — Saint-Georges de Bouhelier : *La Tragédie du nouveau Christ*, Fasquelle, 3.5o. — *Théâtre de Meilhac et Halévy*, t. IV, Calmann Lévy, 3.5o. — Maurice de Faramond : *M. Bonnet*, Ollendorff, 3 fr. — Björnstjerne Björnson : *Au-delà des forces*, 1re et 2e parties. trad. par A. Monnier et Littmanson, Stock, 3.5o. — Björnstjerne Björnson : *Le Roi ; Le journaliste*, trad. par A. Monnier, Stock, 3.5o. — Chantemerle : *On jouera la comédie*, Vromant, 3.5o. — *Œdipe à Colone*, trad. en vers par Emile Marc, Taride, 2 fr. — Alfred Mortier : *Sur la création d'un théâtre d'art*, Anoyaut, o.5o.— *Revue d'Art dramatique*.

Le livre que M. Eugène Rigal, professeur de littérature française à l'Université de Montpellier, vient de faire paraître sous le titre : **Le Théâtre français avant la période classique** (*fin du XVIe et commencement du XVIIe siècle*) doit prendre rang parmi les meilleurs ouvrages d'érudition que nous possédions sur l'histoire de notre théâtre. Il jette une lumière aussi vive qu'il est possible, étant donnée la rareté et l'insuffisance des documents, sur cette période capitale et peu connue qui fait le pont entre le mystère et la farce d'un côté, la tragédie et la comédie classiques de l'autre. Et c'est merveille de voir avec quelle ingéniosité, quelle pénétration le savant professeur, tirant parti des moindres indices, a réussi à restituer une importante époque dramatique, sur laquelle nous n'avions jusqu'ici que des notions vagues ou fausses.

C'est, plus exactement, l'époque comprise entre les années 1548 et 1635. Pourquoi ces deux dates? 1548, fondation du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne et arrêt du Parlement (17 novembre) défendant aux confrères de la Passion de jouer d'autres mystères que « profanes, honnêtes et licites » — c'est-à-dire, interdiction du répertoire religieux, fin du moyen âge. 1635, réouverture du théâtre du Marais, inauguré l'année précédente : il ressort, en effet, de la curieuse discussion introduite par M. Rigal que le théâtre fut réouvert par Mondory

lé dimanche 31 décembre 1634; d'autre part, la première tragédie classique, la *Sophonisbe*, de Mairet, fut représentée ce même mois de décembre par la troupe de Mondory (le 18 on la joue devant Monsieur, chez le duc de Puylaurent), et elle fut imprimée en 1635.

Entre ces deux dates, l'histoire du théâtre français n'est guère que l'histoire de l'Hôtel de Bourgogne. Un des points les plus importants établis par M. Rigal, et cela en désaccord avec les récits de tous les historiens de théâtre, est qu'aucun autre théâtre régulier n'a existé avant 1635 en face de l'Hôtel de Bourgogne. Construite en 1558 par les confrères sur l'emplacement de l'Hôtel des anciens ducs de Bourgogne (à peu près au coin des rues Mauconseil et Française), cette salle servit d'abord exclusivement à leurs représentations. A partir de 1578, elle fut ordinairement louée par eux à diverses troupes de comédiens, tant françaises qu'étrangères, parmi lesquelles la troupe dite royale l'occupa le plus fréquemment, et définitivement depuis 1728. On vit bien des représentations données à l'Hôtel de Cluny, à la foire Saint-Germain, dans la rue Bourg-l'Abbé, à l'Hôtel d'Argent, — la troupe royale elle-même joua en dehors de l'Hôtel de Bourgogne, — mais ces représentations, pour lesquelles il fallait d'ailleurs payer un droit aux confrères, n'eurent jamais qu'un caractère très intermittent. Les fameuses représentations de *Mélite*, en 1629, eurent lieu au jeu de paume de Berthault (quartier Saint-Martin), et non pas au Marais, comme on le croit communément Entre le brillant succès de *Mélite* et 1635, on n'a même que des traces fort vagues de la troupe Le Noir-Mondory, dite, par anachronisme, du Marais. Il est probable que c'est elle que l'on voit établie pendant quelque temps rue Michel-le-Comte, au jeu de paume de la Fontaine. Le bail du jeu de paume du Marais est du 8 mars 1634. Mais, par suite d'une interruption causée par le départ de six de ses meilleurs comédiens qui, par ordre du Roi, passent à l'Hôtel de Bourgogne, la troupe ne joue régulièrement qu'à partir de l'année suivante.

Le chapitre consacré au répertoire de l'Hôtel de Bourgogne établit ce point très curieux que les tragédies des poètes de la Pléïade n'ont jamais été jouées par les comédiens. Quelques-unes — les premières —furent représentées dans les collèges, devant un public lettré, prêt à accueillir avec enthousiasme tout ce qui venait de la nouvelle école. Mais ces représentations

spéciales mêmes, une fois l'attrait de la nouveauté passé, devinrent de plus en plus rares, et les poètes finirent par publier simplement leurs œuvres sans s'occuper de les faire jouer. Pendant toute la Renaissance, les comédiens et le public en restèrent aux mystères, aux moralités et aux farces. Ni Jodelle, ni Baïf, ni Belleau, ni la Taille, ni Garnier ne furent joués sur un théâtre public.

« Tout d'abord, dit M. Rigal, on ne peut songer à les y faire paraître avant 1573. Nous savons qu'à cette date la Taille parlait en termes méprisants des confrères de la Passion et de leurs pièces; il n'y avait certes pas de rapports alors entre ces *bateleurs* et la nouvelle école. Et pourtant la carrière dramatique des Jodelle, des la Péruse, des Grévin, des la Taille était terminée; Garnier publiait sa seconde pièce.

» Ces rapports s'établirent-ils aussitôt après 1573? La chose est invraisemblable; au moins faut-il attendre l'arrivée d'une troupe de vrais comédiens à l'Hôtel de Bourgogne, arrivée qui eut lieu cinq ans seulement après. Ajoutons que, pendant ces cinq ans, on ne voit guère de tragédies nouvelles qui aient pu être représentées : la *Cornélie* de Robert Garnier a peut-être été imprimée en 1573; son *Marc-Antoine* et sa *Troade* sont de 1578. Est-ce donc à partir de cette année 1598 qu'une ère nouvelle a commencé pour la tragédie? Est-ce Agnan Sarat qui a introduit ce genre à l'Hôtel de Bourgogne? Rien de moins probable, puisque Agnan « à la laide trogne », lorsqu'il ne s'enfarinait pas à la farce, représentait Amadis ou le roi de Troie. D'ailleurs ou Agnan ne fit descendre que pour peu de temps les confrères de leur scène, ou, ce qui est plus probable, il resta avec eux, jouant dans leurs propres pièces, rehaussant l'éclat de leurs yeux, ainsi que de nos jours un acteur en renom, qui appartient à tel théâtre, vient souvent prêter à tel autre l'appui de son talent et de sa renommée. En 1588, l'Hôtel de Bourgogne joue des mystères religieux; en 1596, après une clôture forcée plus ou moins longue, il demande à en jouer encore, et reçoit du Roi la permission et du Parlement la défense de s'y consacrer. Mais ni les *moralités*, ni les *mystères profanes*, *histoires* ou *romans*, n'étaient interdits, et les acteurs de l'Hôtel en jouaient évidemment. Nous sommes ainsi conduits à l'année 1599, époque où Valleran, qu'accompagnait Hardy, devint locataire des confrères. »

Alexandre Hardy, le poète à gages de la troupe Valleran Lecomte, est donc le premier qui vint apporter à la scène fran-

çaise quelque nouveauté et sortir le char de Thespis — ou plutôt celui du roman comique — de l'ornière moyenâgeuse où il était embourbé. Son rôle acquiert une singulière importance et l'on s'explique ainsi que son théâtre, qui paraît en recul sur celui de la Pléïade, constituât en réalité une œuvre révolutionnaire.

« Plaçons- nous, dit M. Rigal à un point de vue où se sont rarement placés ceux qui ont jugé Hardy : songeons à l'histoire du théâtre même plutôt qu'à l'histoire de la littérature ; demandons-nous non pas quel poète a écrit la première bonne tragédie, mais quel auteur a permis à la tragédie d'avoir sa scène, ses acteurs, son public ; en un mot, quel auteur utile a rendu possibles les grand poètes ; et nous n'hésiterons pas à regarder Hardy comme le créateur du théâtre moderne. Seul, il lui a permis de naître ; seul, pendant de longues années, il lui a permis de vivre.

»... Ainsi, pendant de longues années, Hardy fut le seul fournisseur de l'Hôtel de Bourgogne ; seules, ses pièces, accompagnées de farces pour la plupart anciennes, alimentèrent les représentations des comédiens, ou, si quelques exceptions se produisirent, elles furent peu nombreuses et peu éclatantes. Quant aux derniers représentants de l'école classique, aux disciples de Garnier, ce n'était pas au public de l'Hôtel qu'ils adressaient leurs œuvres ; ce n'était pas pour la représentation qu'ils écrivaient, mais pour la lecture. Ainsi Montchrestien, qui d'ailleurs avait publié *Sophonisbe* en 1596, et dont les autres pièces, à l'exception d'*Hector*, furent imprimées en 1601 ; ainsi Claude Billard, sieur de Courgenay, dont les tragédies parurent en 1610 ; ainsi sans doute Nicolas Chrétien, sieur des Croix, Guérin Daronnière, et autres auteurs moins estimables. Jusqu'en 1617, date probable de la représentation de *Pyrame et Thisbé*, les pièces imprimées sont en grand nombre, mais on n'en saurait citer aucune qui ait été représentée à l'Hôtel de Bourgogne, à l'exception de quelques farces et d'une tragédie de *Phalante*, dont l'auteur est inconnu. Jusqu'à Théophile et Racan, — on pourrait presque dire jusqu'à Mairet, Rotrou, Scudéry — on ne connaît au théâtre que les pièces de Hardy. Corneille nous l'atteste dans son examen de *Mélite*, et joint son témoignage à bien d'autres. « Je n'avais pour guide, dit-il, qu'un peu de sens commun avec les exemples de feu Hardy, dont la veine était plus féconde que polie, et de quelques modernes

qui commençaient à se produire, et qui n'étaient pas plus réguliers que lui. » Hardy avait sauvé le théâtre français. » — Ou l'avait perdu, diront ceux qui pensent que *Maître Pierre Pathelin* ou le *Triomphant mystère des Actes des Apôtres* étaient des ancêtres plus féconds que les tragédies de Sénèque, et qui jugent que l'œuvre de la Pléïade fut néfaste.

Je n'analyserai pas les autres parties de l'ouvrage de M. Rigal ; il est tout entier d'un grand intérêt et fourmille de documents et d'indications de sources. Le fonctionnement de l'Hôtel de Bourgogne est étudié dans ses détails. Le budge du théâtre, la salle, le public, les acteurs, l'organisation des spectacles forment l'objet d'excellents chapitres ; celui sur la mise en scène surtout est à voir ; il contient les plus précieux renseignements et déconcerte bien des idées reçues.

§

Il y a quelque huit ou dix ans, plusieurs jeunes écrivains se disputèrent un titre et une idée. Le titre était : *Un Prophète*, l'idée était de faire revenir le Christ sur la terre, au milieu de la société contemporaine. C'était dans l'air il faut croire, car, plusieurs mois durant, les échos du *Mercure* retentirent de réclamations d'auteurs tous en mal du même enfant. Chaque numéro en apportait un nouveau. Il y avait, en espérance, une demi-douzaine de romans et autant de poèmes dramatiques. La peinture, elle, avait pris de l'avance. C'était l'époque où Uhde, L'Hermitte et d'autres remportaient de retentissants succès avec des Christs modernes, au milieu d'ouvriers, d'enfants dans une école, etc. Quant aux écrivains, plusieurs restèrent en route. Cependant, le roman de M. Raymond Nyst a paru, sous le titre *Un Précurseur ;* paru également un livre de M. Chaperon ; le roman de Stuart Merrill ne vint pas, que je sache, à maturité, mais quelques-uns des beaux poèmes des *Quatre Saisons* ont dû en recueillir la fleur ; pour celui de Gabriel Randon, il est devenu le fameux soliloque *Un revenant*, qui a commencé la fortune et la gloire de Jehan Rictus. M. Saint-Georges de Bouhélier arrive bon dernier avec sa **Tragédie du nouveau Christ**. Il n'y aurait pas lieu de lui en faire un grief, s'il ne s'était imaginé révolutionner le monde, y compris la littérature, avec cette merveilleuse idée qui, paraît-il, était restée dans l'air jusqu'à aujourd'hui pour l'attendre. Trop jeune pour avoir été au nombre des réclamants, il n'a pas dû se douter qu'il avait tant de précurseurs.

S'il l'apprend enfin, il se contentera de dire en souriant : Tas de Jean-Baptistes ! Laissons-lui la satisfaction intime d'avoir fait le seul Christ moderne qui vaille quelque chose, et comme il a soin de prévenir toutes les critiques par cette simple constatation que si le Christ revenait réellement parmi les hommes il en empocherait bien davantage, bornons-nous à nous étonner avec lui que son prétentieux énergumène ait encore suscité par le monde si peu de huées.

§

Parmi les derniers livres parus, mentionnons le tome IV du **Théâtre de Meilhac et Halévy,** avec la *Boule*, le *Petit Hôtel*, le *Bouquet*, la *Vie parisienne* et *Madame attend monsieur :* toujours la même mélancolie de charme vieillot et de froufrous morts. — **Monsieur Bonnet**, la curieuse pièce de Maurice de Faramond. — Deux volumes de Björnson, l'un comprenant les deux parties d'**Au delà des forces**, en nouvelle traduction ; l'autre le **Roi** et le **Journaliste**, pièces d'un intérêt beaucoup moindre. — **On jouera la Comédie**, par Chantemerle, cinq comédies de salon qui, par extraordinaire, sortent un peu de la banalité et de la niaiserie du genre. — Une traduction en vers d'**Œdipe à Colone** : le besoin s'en faisait sentir.

D'un intéressant rapport de M. Alfred Mortier **sur la Création d'un Théâtre d'art**, je détache les lignes suivantes : « Le public n'admet parmi les poètes que ceux qui ne sont pas trop déraisonnables ; il est choqué par trop de liberté ; il ne tolère que les fausses audaces... Le public ne supporte le génie ou le talent, c'est-à-dire l'individualité, qu'à la condition qu'elle revête prudemment un aspect coutumier... Qu'un auteur de talent apporte une pièce conçue et construite dans une certaine tradition, une *pièce bien faite*, et elle sera jouée. Qu'à talent égal ou même supérieur il apporte une pièce où la libre fantaisie poétique, ironique ou philosophique se donne carrière, en d'autres termes une *pièce mal faite*, comme la *Tempête* de Shakespeare, le *Prêtre de Némi*, de Renan, ou le *Peer Gynt*, d'Ibsen, et sa pièce sera impitoyablement refusée. Je me crois donc fondé à dire que les penseurs, les novateurs, en un mot les affranchis sont exclus des scènes contemporaines. » Et constatant que jusqu'à présent l'initiative privée à tout fait et qu'abandonnés à leurs propres forces les théâtres irréguliers ont sombré peu à peu, M. Mortier préconise comme

solution pratique une augmentation de subvention à l'Odéon spécialement affectée à des représentations exceptionnelles d'œuvres modernes marquées d'un haut caractère d'art.

Signalons l'essor remarquable que vient de prendre la **Revue d'Art dramatique** sous la nouvelle direction de M. Eugène Morel. Les trois premiers numéros de l'année, bourrés de faits, de documents, d'idées, d'articles, en font un véritable répertoire du mouvement dramatique contemporain, tant en France qu'à l'Etranger. Elle est à suivre avec plus d'intérêt que jamais.

LOUIS DUMUR.

## *PHILOSOPHIE*

*Les dilemmes de la Métaphysique pure*, par Ch. Renouvier; in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine; 278 p., Alcan, 5 fr. — *Socrate*, par Paul Landormy; in 18 raisin, 137 p., Delaplane, 1 fr. — *Constitution de l'Ethique*, quatrième essai sur la morale considérée comme sociologie élémentaire, par E. de Roberty; in-18, 223 p., Alcan, 2 fr. 50. — *Dix années de philosophie*, études critiques sur les principaux travaux publiés de 1891 à 1900, par Lucien Arréat; in-18, 176 p., Alcan, 2 fr. 50.

Les **Dilemmes de la Métaphysique pure** offrent l'exemple d'une heureuse généralisation de la critique philosophique, par l'opposition de thèses contradictoires deux à deux, dont Kant a le premier donné l'exemple avec ses célèbres *antinomies*. M. Renouvier croit, et je suis de son avis, qu'un grand progrès serait accompli si l'on parvenait à réduire les incompatibilités mutuelles des principaux systèmes à un petit nombre de questions, portant sur des couples de propositions contradictoires, en lesquelles se résumeraient les points essentiels des doctrines.

Les dilemmes fondamentaux auxquels l'analyse le conduit en appliquant cette méthode sont : 1° l'opposition de l'inconditionné et du conditionné; 2° l'opposition de l'idée de Substance et de l'idée de Loi (opposition du substantialisme et du phénoménisme); 3° l'opposition du finitisme et de l'infinitisme; 4° l'opposition du déterminisme et de la liberté; 5° l'opposition du panthéisme et du personnalisme. Ces cinq thèses et les antithèses correspondantes ont entre elles de nombreux liens logiques. S'il est à peu près impossible de réfuter une de ces propositions en particulier, et, inversement, d'en établir la vérité par le seul raisonnement, car, dans chaque cas, thèse et antithèse reposent sur des principes accordés également par

les deux parties en controverse, il reste au philosophe la ressource de montrer à quelles conséquences extrêmes entraînerait l'adoption de l'une et le rejet de l'autre. Les rapports qui lient respectivement les thèses et les antithèses sont tels que prendre parti pour certaines d'entre elles, c'est prendre parti pour toutes. Le substantialisme et l'infinitisme, par exemple, impliquent la négation de la liberté et la négation de la réalité de la personne. Réciproquement, le finitisme et le phénoménisme mènent tout droit à la négation du déterminisme universel, et s'accordent avec la croyance à la liberté. A propos de ces diverses orientations de la spéculation, M. Renouvier résume en une analyse condensée les philosophies les plus célèbres; il y fait preuve d'un grand savoir historique, de pénétration et de haute originalité intellectuelle. Il reprend, en l'élevant à un degré supérieur de généralité et en lui donnant une valeur, non plus seulement rétrospective, mais aussi bien toute d'actualité, la méthode dichotomique qu'il avait si habilement introduite dans un de ses essais antérieurs sur la classification des systèmes. De la discussion ressort finalement une conclusion en faveur du phénoménisme : les doctrines de l'Absolu, de la Substance, de l'Infini et de la Nécessité se résolvent toutes en une philosophie de la Chose en soi, panthéisme plus ou moins déguisé, qui supprime l'autonomie et la réalité de la Personne. Prend-on, au contraire, cette dernière croyance pour principe même de l'être (philosophie à laquelle l'auteur donne, par suite, le nom de *personnalisme*), on trouve alors le moyen de concilier la raison pure et la raison pratique, et de s'affranchir des antinomies insolubles où s'embarrasse une dialectique abstraite, contemptrice de l'action, ignorante de la morale. Cela revient à poser la liberté comme premier principe de la connaissance.

Ainsi la philosophie néo critique, en se plaçant d'abord sur le terrain de la raison théorique, s'est présentée comme la doctrine de la relativité par excellence. Mais de ce que le principe même de relativité suppose dans les prémisses de tout raisonnement philosophique certains principes premiers qui, eux, ne se démontrent pas, il s'en suit que la dialectique n'est pas primitive en l'être, mais procède d'un choix et d'un acte libre. « C'est donc de la liberté qu'il faut attendre, après l'étude exacte et dans la connaissance la plus réfléchie des questions en tous leurs rapports, l'affirmation des premiers principes. » Le phénoménisme théorique se raccorde, par

conséquent, avec une théorie rationnelle de la pratique, dans un domaine plus vaste, qui est la philosophie de la liberté.

§

La doctrine et la personne de Socrate sont des sujets que ni l'histoire ni les professeurs de philosophie n'ont pu faire vieillir. Elles semblent immortelles comme la dialectique qu'elles ont créée. Récemment encore, Nietzsche les rajeunissait par ses brillants paradoxes, et Louis Ménard, dans son livre sur *la Morale avant les philosophes*, rendait témoignage à leur inquiétante actualité. M. Landormy expose ici pour le grand public les idées, et raconte la vie de Socrate, telles qu'elles ressortent de la critique historique d'après les derniers commentateurs. Sous une apparence modeste, c'est un travail de valeur, qui dénote une compréhension sûre et une parfaite connaissance des textes. Socrate est une des individualités les plus énigmatiques de l'histoire philosophique. Sa doctrine n'est rien moins que claire, peut-être parce que nous ne la connaissons qu'à travers Platon, Xénophon et aussi Aristophane. En tout cas, elle n'a jamais trouvé d'indifférents. Elle a soulevé des haines populaires et religieuses, dont Aristophane s'est fait l'écho; elle a suscité des enthousiasmes diversement motivés, mais dont les principaux interprètes, élite de l'élite du monde grec, nous sont une garantie de sincérité et du retentissement qui a accompagné son apparition. Et quand on voit, après vingt-quatre siècles écoulés, un Nietzsche s'attaquer à elle comme à une ennemie personnelle, on se dit que le sort de cette philosophie est unique en son genre et qu'elle porte en elle un flambeau de discorde qui ne s'éteindra jamais. C'est que le problème posé par Socrate est le problème éternel de l'âme humaine. Que Socrate l'ait résolu, c'est ce qu'on ignore, puisqu'on en discute encore. Mais sa gloire est d'avoir osé le résoudre. Audace de héros, disent les classiques; folie d'esclave ivre, selon les dissidents. Toujours est-il qu'étudier le socratisme est encore maintenant le plus sûr moyen pour se donner l'inquiétude philosophique. C'est pourquoi le petit livre de M. Landormy, denué de tout pédantisme, débarrassé de commentaires indigestes, me paraît une excellente introduction à la philosophie, que je ne saurais trop recommander.

§

M. de Roberty déclare, au début de son ouvrage sur la

**Constitution dans la Morale**, qu'il n'est pas positiviste, parce qu'il repousse les affirmations capitales d'Auguste Comte en matière de philosophie des sciences, de sociologie et de morale, et principalement parce qu'il considère comme une hérésie l'*agnosticisme* du maître. Mais il ne conteste nullement ni ne rejette l'appellation d'*hyperpositiviste*, que certains critiques lui ont attribuée. Son hyperpositivisme consiste, dans le présent travail, à insister sur la spécificité de la science de la morale, sur sa place propre dans la hiérarchie des produits de l'activité mentale, sur son irréductibilité absolue avec d'autres sciences, même voisines, et sur l'impossibilité de la confondre soit avec la métaphysique, soit, au contraire, avec des disciplines abstraites qui négligeraient ses principes sociologiques directeurs.

Selon M. de Roberty, la morale fait partie du groupe des sciences du monde surorganique. Pour se constituer définitivement, elle devra rompre les dernières attaches qui la lient aux conceptions théologiques et métaphysiques. Elle devra se spécialiser, se renfermer dans les limites strictes de son objet. C'est ainsi seulement qu'elle pourra s'enrichir d'observations exactes, d'hypothèses vérifiables, de vues neuves et originales dont la philosophie sera ensuite la première à tirer avantage. Tant qu'elle ne sera pas ainsi transformée intérieurement, elle restera un savoir formel et verbal, une demi-science, ce que certains classificateurs nomment une discipline normative. Mais la complexité et l'enchevêtrement des phénomènes sociologiques opposant ici à la raison une foule d'obstacles, inconnus des autres sciences, et que l'on considère aujourd'hui, en vertu des préjugés métaphysiques, comme insurmontables. C'est dire que l'Ethique est loin d'être constituée comme science et que sa constitution même coïncidera avec la disparition du doute spéculatif, qui est à présent la raison dernière de la survivance des recherches non positives.

§

En réunissant des articles de Revue sur les travaux les plus marquants de ces dix dernières années, M. Lucien Arréat nous donne un aperçu d'ensemble sur le mouvement philosophique contemporain, qui ne manque ni d'à propos, ni d'érudition, ni de bon sens. Il est difficile de se défendre contre un léger accès d'orgueil patriotique à la lecture de ces pages

écrites sous la dictée des faits et qui ne sont qu'une chronique assez bien documentée des derniers événements du monde philosophique. Les noms cités sont en grande majorité français, sans que l'auteur l'ait voulu, sans qu'il ait cherché, par une prédilection qui eût été bien bien excusable, à mettre en évidence les productions de langue française, et en ne s'attachant qu'à la nouveauté et à la valeur intrinsèque des idées qu'il signale en courant. N'eût-elle que cette signification, la chronique philosophique de M. Arréat mériterait d'être répandue hors des milieux spéciaux ; il serait utile de la faire connaître aux mécontents et aux découragés qui s'imaginent, sur la foi de leur propre impuissance, que nous ne sommes plus bons à rien. Il est incontestable, car la constatation se répète chaque jour dans les périodiques et dans les livres nouveaux, que la philosophie a déployé depuis vingt ans, en France, une activité exceptionnelle, dont on ne trouve pas d'exemple, si haut qu'on remonte, si ce n'est au moyen-âge et aux époques légendaires de la première Sorbonne. Il y a présentement chez nous un réservoir d'idées générales sur la science théorique et sur la pratique sociale d'une richesse et d'une fécondité dont on ne se rendra compte que lorsque le phénomène aura disparu et sera étudié par l'histoire. Un positivisme éveillé et sans cesse en travail continue à propager le grand mouvement parti de Comte. Parallèlement et par contraste, la métaphysique s'est remise à vivre une vie nouvelle. A peu près morte partout ailleurs, elle donne naissance chez nous à des œuvres qu'il est malaisé de juger dès maintenant, mais dont plus d'une ne périra pas. Il est regrettable toutefois qu'un recueil comme celui de M. Arréat, si bien informé sur tout ce qui touche au développement du positivisme français et étranger, soit manifestement incomplet en ce qui concerne les travaux qui ont essayé de renouer la chaîne de la métaphysique traditionnelle, de la *perennis quædam philosophia*, dont parle Leibniz. Pour ces tentatives, M. Arréat n'a qu'un mot sévère ; c'est trop peu pour l'instruction du public, et cela est injuste au point de vue de la critique. M. Arréat blâme comme trop dogmatique et impliquant une conception trop exclusive la définition que Paul Janet donnait de la philosophie dans son dernier livre. N'a-t-il pas, à son tour, cédé à un dogmatisme inconsidéré en se taisant sur des auteurs qu'il a, sans doute, le droit d'exclure de la phalange à laquelle il porte intérêt et qu'il croit seule dépositaire du progrès, mais qui mériteraient en tout cas, par l'individualité et l'énergie de leur effort,

d'être compris dans une énumération visant apparemment à faciliter les recherches de l'historien futur?

§

L'abondance des ouvrages reçus et les limites normales de la Revue du Mois m'obligent à remettre à un nº suivant les comptes-rendus de plusieurs publications parues depuis le commencement de l'année et qui n'ont pu trouver place ici.

LOUIS WEBER.

## *SCIENCE SOCIALE*

*La Représentation des aristocraties dans les Chambres hautes en France* (1789-1815), par M. Jules Rais (Berger Levrault). — *La Coutume de Paris*, par V.A. Poulenc (Chevallier-Marescq). — *La Propriété foncière en Belgique* par Emile Vandervelde (Schleicher), — *Les Syndicats agricoles et leur œuvre*, par le Comte de Rocquigny (A. Colin).

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Jules Rais d'étudier **la Représentation des aristocraties dans les Chambres hautes en France de 1789 à 1815**, et sa monographie devrait provoquer chez nous tous de salutaires réflexions. D'abord celle-ci que nos pères furent assez saugrenus de ne pas vouloir d'aristocratie quand ils avaient une noblesse, et d'en vouloir une quand leur noblesse n'exista plus. Cette autre, ensuite, que Louis XVIII, du premier coup, avait trouvé moyen d'asservir plus complètement, par la perspective de la pairie héréditaire, les membres de sa Chambre haute que Napoléon ceux de son Sénat par ses éclats de colère et ses moulinets de grand sabre. Cette autre encore, que le législateur de l'an III, en affublant ses Anciens de toges, de toques et de glaives, faisait, au fond, ce que faisaient l'abbé de Montesquiou et Benjamin Constant en farcissant leurs Chambres des pairs de ce qu'il y avait de plus sonorement titré en France. Cette dernière, enfin, que les quelques fins matois qui surent se faufiler tour à tour dans toutes ces Chambres hautes, républicaines, impériales et royales, devaient être plus convaincus encore que l'Ecclésiaste de la vanité des révolutions!

Le livre de M. Rais suscite, d'ailleurs, d'autres questions. Et primo, n'aurait-il pas été possible de créer, en 1789, une seconde assemblée qui aurait forcément amorti la frénésie de la Constituante unique? Assurément, oui, si les maîtres de l'heure l'avaient voulu; mais Necker était trop indécis, Barentin trop pédant et Louis XVI trop nul; quant à l'Assemblée,

son infatuation et sa couardise ne lui permettaient pas même d'essayer. Ce résultat aurait, d'ailleurs, été, en fait, obtenu, si les trois ordres avaient siégé séparément; la noblesse aurait joué le rôle de modérateur, et s'il y avait eu conflit avec le tiers, le clergé, où les curés avaient l'immense majorité, aurait départagé en faveur du tiers. Si Martin d'Auch, l'unique opposant du Jeu de paume, avait bien vu cela, son nom mériterait d'être conservé comme celui du plus grand esprit politique, du seul esprit politique de ce temps. Mais il n'en fut pas ainsi, et à quoi cela tint-il? Peut-être, tout simplement, à la négligence de Necker de ne pas assigner un local différent à chacun des trois ordres! Le pauvre homme n'avait prévu que la grande séance d'apparat. S'il avait fait construire quelque part trois hangars confortables, les ordres n'en étaient pas réduits à se disputer l'unique salle des Menus, la Constituante ne se constituait pas, et rien n'arrivait de ce qui est arrivé! Autre question non moins bénie pour les chroniqueurs à court : Napoléon, au lieu des quelques nobles qu'il a timbrés par vanité, n'aurait-il pas pu créer de toutes pièces une vraie noblesse complète, et le souverain français actuel (qu'importe qu'il soit président ou roi?) ne pourrait-il pas en faire autant, relever les titres disparus, immobiliser de petits fiefs, créer un tribunal pour les mésalliances? L'idée vaudrait la peine d'être considérée, mais qui oserait l'aborder, le regard clair? Je ne sais que Veuillot qui ait dit : Si je le pouvais, je rétablirais la noblesse et je resterais du peuple.

Revenons à M. Rais. Son livre est tout lardé de citations savoureuses. Que dites-vous de ce beau mouvement d'indignation : « N'est-il pas absurde que la loi soit faite par des sénateurs imberbes descendus mollement du lit voluptueux de leurs maîtresses, cherchant un lit de repos sur les coussins de la pairie, chancelant de fatigue, sommeillant de luxure et d'ennui? » Il est de M. Viennet. M. Viennet s'enflammait ainsi contre l'hérédité de la pairie des Cent-jours! Pauvres héréditaires! Pauvres définitifs qui ont duré deux semaines! Dans un autre genre, comparez deux formules d'enquête locale, l'une en 1793, l'autre en 1806. Voici quelques questions posées par le représentant du peuple en mission, qui s'appelait Mallarmé : « ... 4° Les aristocrates respirent-ils l'air de la liberté? 7° Fait-on grand cas des assignats, et la monnaie métallique ne leur est-elle pas préférée? 8° Les gardes champêtres et ruraux sont-ils révolutionnaires embrasés? 9° Les ventes des domaines nationaux ont-elles eu, comme dans le reste de la

République, une rapidité surprenante et un succès exorbitant? » Après ce radotage de dangereux poivrot, il faudrait transcrire toute l'instruction de l'empereur ; je n'en cite que la fin... « 8° Vous étudierez l'état du commerce, de l'agriculture et des fabriques. Quels sont les hommes qui se distinguent par des lumières ou des succès dans ces différentes branches? 9° Quel est l'état des subsistances et quelle est l'espérance de la récolte prochaine? 10° Vous observerez l'état des routes; quelles sont les causes générales ou particulières de leur dégradation..? » Et cela continue avec la même précision brève, haute, forte, *imperatoria brevitas*. Pauvres géants de 93, pauvre Mallarmé! (Heureusement il y en a eu un autre depuis...)

§

Sous un titre assez incomplet, **la Coutume de Paris**, et à propos d'une procédure de droit tout à fait technique, de la liquidation de la communauté à la dissolution du mariage, M. Poulenc publie un livre en vérité fort remarquable, et par l'enthousiasme dionysien qui le fait s'enflammer pour ou contre tels arcanes de la patrocine, et par le coup d'œil avec lequel il distingue sous les textes les faits, et sous les arrêts de la jurisprudence les hommes, et enfin par la leçon qui ressort de toutes ses pages et qui n'irait à rien moins qu'à faire rétablir la Coutume, seule juste et sage, à la confusion de ces monuments de pédantisme, de réglementation et quelquefois d'ânerie que sont les Codes. D'où le regret qu'il n'ait pas fait dire à son titre, au risque de l'allonger fort, ce qu'il voulait lui faire dire : « La Coutume de Paris, ou le Triomphe de la volonté commune, dans lequel il est montré que la pratique habituelle continue, en matière de régimes matrimoniaux, à survivre au Code Napoléon, et malgré lui, parce qu'elle est plus juste, et plus sage, plus commode et plus plaisante que lui. »

Voilà donc un livre que les juristes feront bien de ne pas ouvrir, car ils y seraient scandalisés trop continûment par le fond, et aussi par la forme, mais les « honnêtes gens », comme on disait au grand siècle, s'amuseront de voir traiter en style vivant, parfois même avec un accent gavroche, des questions de procédure et de législation qu'on est habitué à ouïr doctoraliser par des pontifes en perruques à marteaux. Ces pontifes sont d'ailleurs d'aussi grands jurisconsultes que les médecins de Molière étaient de grands savants ; il faut avoir

suivi les cours des facultés de droit pour savoir jusqu'où peut aller la frénésie de la glose, le fétichisme de l'*a fortiori*, et la loufoquerie du *qui dicit de uno negat de altero ;* et comme sous ces brocards pédants se jouent la paix, la fortune, l'honneur et la vie des pauvres humains, on peut dire que les légistes sont les animaux les plus dangereux et les plus sots de l'espèce humaine. Aussi prend-on un malin plaisir à les voir culbutés par de compétents et souriants praticiens. Le spectacle de ces illustres rédacteurs du Code Napoléon bafouillant à qui mieux mieux sous l'œil narquois du général Bonaparte, « drapé dans son beau manteau directoire et le chef couvert d'un immense chapeau à longues plumes », oubliant le conjoint dans le droit successoral, comptant les dettes du défunt dans l'actif, obligeant le mineur même rothschildien à faire un inventaire, et le tuteur des mineurs à vendre les immeubles patrimoniaux, évaluant gravement le droit de l'illégitime au tiers de l'autre, se voilant la face devant la réserve coutumière, et confondant d'ailleurs les acquêts et les conquêts, ce spectacle, dis-je, serait bien propre à nous guérir de notre vénération pour les lois et les faiseurs de lois, et à nous réconcilier avec la Coutume, la modeste, la sage, la seule juste Coutume. Mais ne nous berçons d'aucun espoir ; le vent est à la manie législationnelle, et plus que jamais voyons-nous aujourd'hui nos huit ou neuf cents « Jean-Jacques évangélistes » s'arroger le droit de bouleverser, contraindre, empêcher et confisquer. Le dernier tarif successoral voté par le Parlement avec sa progression justicière venant mourir aux pieds des millionnaires, comme le soldat de Marathon devant les Dieux de la cité, restera un de ces monuments de cynisme à côté duquel les rédacteurs des Codes eux-mêmes se sentiraient dépassés. Il ne nous reste qu'une lueur de chance à nous autres, serfs de l'article, c'est que les magistrats finissent par s'asseoir sur la loi, et je pense ici moins aux actes du président Magnaud qu'aux idées des professeurs Bufnoir et Saleille, mais combien il est dur d'attendre son salut de derrières même magistratoriaux!

§

Si le titre donné par M. Poulenc à son livre pèche en pas assez, celui de M. Emile Vandervelde : **La Propriété foncière en Belgique**, pèche en trop, puisque l'ouvrage ne contient guère que des monographies, d'ailleurs à lire, de communes ou de provinces belges. Les dernières pages

donnent pourtant quelques considérations d'ensemble; l'auteur rappelle que, depuis l'origine du royaume, le nombre des propriétaires fonciers a baissé de 23 o/o à 18 o/o, que le nombre des propriétés paysannes, des champs cultivés par leurs propriétaires, après avoir augmenté jusqu'en 1866, a aussi diminué sans perdre d'ailleurs tout son gain antérieur, et que le nombre des propriétés patrimoniales collectives, c'est-à-dire des propriétés rurales exploitées par l'état ou les communes, est par contre en progrès. Et ce sont là des constatations intéressantes, mais qui vraiment ne légitiment pas le millénarisme marxiste de l'auteur. Que l'état s'occupe de reboisement et de desséchement de marais, rien de mieux, bien qu'il n'ait pas obtenu de meilleurs résultats que certaines compagnies de polders ou de sylviculture, et qu'il tire un revenu des landes qu'il a reboisées ou défrichées, c'est encore admissible; mais conclure de là à la proche disparition de la propriété rurale individuelle, le saut est hardi. M. Vandevelde subordonne d'ailleurs la conquête socialiste des terres à la conquête socialiste des industries; nous pouvons donc attendre qu'ait été réalisée celle-ci pour envisager celle-là.

§

S'il en était besoin, le livre de M. de Rocquigny sur **les Syndicats agricoles et leur œuvre** rectifierait les idées qu'aurait pu embrouiller le précédent sur l'évolution de la propriété foncière. On sait comment sont nés ces syndicats. Un obscur sénateur entendant lire dans un projet de loi un article qui se terminait par.. « syndicats industriels et commerciaux » interrompit : « et agricoles ? » Chacun se regarda un peu interloqué, et comme on n'avait pas prévu d'objections à l'objection, on ajouta : « et agricoles. » Et voilà comment, grâce à M. Oudet (que son nom soit glorifié!), il y avait, naguère (et les chiffres sont sûrement dépassés) 2500 syndicats agricoles, groupant 5 ou 600.000 cultivateurs, faisant pour 200 millions d'affaires par an, et obtenant d'incroyables et de grandissants succès pour le bon marché et la bonne qualité des engrais, l'ouverture des débouchés, l'amélioration du bétail, de l'outillage agricole, la reconstitution des vignes, le développement des assurances, l'extension du crédit, le progrès de la science agricole, etc. Nul n'était mieux indiqué que M. de Rocquigny, un des directeurs du Musée social, pour écrire ce livre documenté et intéressant, ce qui ne va pas toujours ensemble, et où le lecteur trouvera tous les rensei-

gnements désirables. Je me borne à noter ici la façon dont les syndicats agricoles se sont groupés en Unions ; il y a là une génération spontanée de provinces agricoles qui intéressera les fervents de la décentralisation. Douze grandes régions se sont ainsi partagé la France : l'union du Nord, l'union de Normandie, l'union de Bretagne, l'union du Centre (Orléanais), l'union de l'Ouest (Anjou, Poitou), l'union du Sud-Ouest (de la Rochelle à Bayonne), l'union du Midi (Toulouse-Montpellier), l'union des Alpes et de la Provence (y compris Nîmes et Avignon), l'union du Sud-Est (Lyon), l'union des deux Bourgognes ; il reste deux régions non fédérées, l'une allant de Paris aux Vosges, l'autre comprenant le Plateau Central.

HENRI MAZEL.

## *LES REVUES*

*La Nouvelle Revue :* Lettres inédites d'Ingres: — *La Plume :* Un poème de M. R. de Montesquiou. — *La Revue blanche :* « Spéculations », par M. A. Jarry. — Memento.

**La nouvelle Revue** (1er mars) extrait d'un ouvrage inédit de M. H. Lapauze, sur Ingres, la lettre suivante où le grand peintre, à propos des critiques dont il n'a pas eu à se louer, s'exprime dans des termes que l'on appliquerait volontiers à maints censeurs d'aujourd'hui :

« Je reviens à ces fameuses critiques dictées par la rage, la mauvaise foi ou l'ignorance et ces viles cabales dont vous avez été témoin. Tous les pamphlets criés à la porte du Salon, pleins d'ordures, faits pour les laquais et les faire rire, je ne désire pas les voir, d'abord parce qu'ils me feraient beaucoup de peine et puis vous savez que je n'aime pas les parodies. Pour les journaux bien ou mal raisonnés, je devais m'y attendre, et si leur critique était juste, je serais le premier à l'avouer et à profiter. Mais elle est pleine d'inconséquences, d'abord parce qu'ils me font des compliments, que je voudrais tout à fait mériter, les trois quarts du temps croyant me dire des sottises.

» Je ne suis pas assez sot de croire que mes ouvrages ne laissent à désirer, mais je ne reconnais valable aucune de ces critiques : j'en excepte, comme vous pouvez croire, celles de mes amis. On ne peut entendre dire de sang-froid, et lire « que la génération présente jouit en les voyant des immenses progrès que la peinture a faits depuis cette époque jusqu'à nos

jours » : le cher Dumai a parfaitement répondu à cela. Oui l'art aurait bon besoin qu'on le réforme et je voudrais bien être ce révolutionnaire-là ; mais patience, je ferai tant des pieds et des dents que cela sera peut-être un jour. J'y mets toute mon ambition. Ils affermissent encore plus mes idées dans cette belle route, ils ont beau me crier que je m'égare... Insensés, c'est vous qui ne marchez pas droit. Je ne sais où ils ont été citer Jean de Bruges, comme si mes ouvrages voulaient tenir de ce peintre. J'estime beaucoup Jean de Bruges, je voudrais y ressembler en beaucoup de choses, mais encore ce n'est pas là mon peintre, et je crois qu'ils ont cité au hasard. J'aime surtout le soin qu'ils prennent de me crier que je m'égare, et l'invitation à rentrer dans la bonne route, mais je ne devrais pas leur en tant vouloir, car sitôt une impertinence, ils ont bien le soin de me faire un compliment, notamment celui de remonter mon style à celui de la Renaissance, etc...

» Je ne leur tiens pas compte de la justice qu'ils veulent quelquefois me rendre : le blâme et les louanges d'un sot doivent m'être indifférents ! Après cela j'ai des yeux, et des amis qui sont déjà des hommes pour le talent et qui, je l'espère, en toute occasion me donneront les mêmes marques d'amitié et de franchise. Je vous prie de leur dire, en attendant, que je suis bien sensible à l'amitié qu'ils me témoignent et que je profiterai de leurs bons avis. Vous êtes assez judicieux et vous avez assez de tact pour sentir et être d'accord avec eux, ce dont je suis bien content. Enfin, mon cher Monsieur Forestier, croyez que je n'ignore pas mes défauts et ce qu'il me reste à acquérir dans cet art divin. Je n'ai pas, je crois, de plus sévère juge que moi-même sur mes ouvrages, que plus j'avance et plus j'y vois clair, et plus je deviens mon tyran ; l'ambition me dévore, vous le savez, et je veux tout ou rien. Me voilà bien brave, n'est-ce pas, pour un homme qui a l'esprit si malade! Il est vrai que voilà le résultat de ce que je pense bien solidement. Mais j'ai des moments où je manderais tout faire promener. J'envie alors le sort de ceux qui ne savent rien et qui jouissent paisiblement de la vie, enfin de ceux qui n'exposent pas au Salon. Mais cela ne dure pas et la fièvre me reprend plus que jamais... »

§

C'est évidemment pour faire profession d'éclectisme que la

rédaction de **la Plume** (1er mars) a imprimé en tête de ce numéro un poème de M. Robert de Montesquiou.

Peu d'écrivains ont été aussi vantés ou plus raillés que celui-ci. Aucun n'a été moins « discuté », parce qu'il n'en existe point, semble-t-il, pour écrire davantage sur si peu de chose. C'est une originalité qu'on a vu rechercher, à défaut d'une autre. Mais chez M. de Montesquiou, le génie n'est pas « une longue patience ». Il réside, on dirait, dans une improvisation constante où l'ironie et le pathétique voisinent en pesants compères, sans rien attaquer ni exalter jamais de ce qui mérite le sourire ou l'admiration.

Si le poète a été quelquefois plus favorisé des Muses que dans ce poème composé sous l'inspiration de la mort de la reine d'Angleterre, — peut-être n'a-t-il rien composé de plus capable de le représenter fidèlement dans le maintien littéraire qui lui vaut sa réputation d'original :

Victoria, la vieille Impératrice Indoue,
La Reine d'Angleterre, est morte ; son cercueil,
Sur l'affût d'un canon, passe: au-devant s'ébroue
Un sixain de chevaux hanovriens en deuil.

Autour d'Elle, emplumés, cavalcadent et piaffent
Ses fils et petits-fils, des Rois et des Kaisers ;
Et du faîte des toits des cordages s'agrafent
Qui suspendent des grappes d'hommes dans les airs.

Du cercueil, de l'engin, les formes sont semblables.
Canon de bois, canon de fer, tous deux guerriers :
Les Rois ne sont-ils pas des bouches redoutables
D'où s'envolent parfois des ordres meurtriers ?

Puis viennent le gardien de la bourse privée,
Les secrétaires, les lectrices, les lecteurs,
Les serviteurs Indiens, les Ecossais, levée
En masse de commis, d'intendants, de porteurs.

Le chef des cuisiniers, l'Ingénieur des lampes,
Les examinateurs des comptes et des jeux ;
Les pages d'escaliers, qui veillent près des rampes,
L'allumeur des flambeaux et l'extincteur des feux.

Le Lord Maître-d'hôtel, le chef des domestiques,
Les trésoriers, les officiers, les contrôleurs ;
Gentilhomme des vins aux bouteilles antiques,
Gentilhomme-portier, gentilhomme des fleurs.

. . . . . .

Suit une longue énumération — sans doute drôlatique, au gré de l'auteur ; — puis le poème se condense, le cortège passé, dans ces dernières strophes où la meilleure volonté du

monde n'empêcherait pas de reconnaître un poète apparenté au solennel Joseph Prud'homme :

Toutes charges de choix : jusqu'au Maître des barques,
Et dont le ministère, en ces jours, fut cherché,
Pour mener sa Maîtresse à la rive des Parques,
Puisqu'un fil si puissant lui-même fut tranché.

Tous offices divins : jusqu'au régent des cygnes !
Qui font prêtresses et font prêtres d'un saint lieu
Dont quelques-uns parmi beaucoup, sont jugés dignes...
Tous appelés, mais peu d'élus, comme chez Dieu !
. . . . . .
Tous les murs sont tendus de pourpre et d'écarlate,
De violet, de noir, de mauve, de grenat ;
Tel un bijou de jais où le rubis éclate ;
Où l'améthyste mêle un dolent incarnat.

Et Celle dont la mort groupe tant de personnes
Part sans la fleur qui chante au deuil des plus petits ;
Le Monde a bien donné quatre mille couronnes,
Mais la bière n'a pas même un myosotis !

§

Les personnes friandes d'opinions exceptionnelles liront avec agrément et profit les *Spéculations* de M. Alfred Jarry dans chaque numéro de **la Revue blanche**. Le bon sens de Môssieu Ubu, comme vous allez le voir, y est basé sur la curiosité scientifique et l'on reconnaît un esprit discipliné à la plus rigoureuse méthode :

« *M. Faguet et l'alcoolisme.* — « N'attaquez pas l'alcoolisme ! » tel est le titre d'un article de M. Emile Faguet — où il l'attaque. Quand ne sera-t-il plus besoin de rappeler que les anti-alcooliques sont des malades en proie à ce poison, l'eau, si dissolvant et corrosif qu'on l'a choisi entre toutes substances pour les ablutions et lessives, et qu'une goutte versée dans un liquide pur, l'absinthe par exemple, le trouble ? »

S'il est facile de découvrir un certain parti-pris dans la réponse qu'on vient de lire, à l'article tendancieux de M. E. Faguet, comment ne pas se rendre aux lumineuses raisons qui font affirmer à M. Alfred Jarry :

« Rudyard Kipling a raconté, dans *La plus belle Histoire du monde*, l'histoire d'un homme qui se souvenait par échappées, du marin grec qu'il avait été dans une existence antérieure. Nous assistons aujourd'hui à un phénomène autrement émouvant, d'autant qu'indiscutable : la vie d'un homme forcé de réaliser, point par point, toutes les aventures d'un

personnage imaginaire, de plagier avec tous ses actes des actes prédits dans une littérature moderne, qui assume la rigueur d'une fatalité antique. Eugène Degraeve n'a de personnalité propre — le sait-il? — que ce qu'a bien voulu lui laisser *Edgar Poe;* Eugène Degraeve n'est ni innocent ni coupable; *Eugène Degraeve est* Arthur Gordon Pym. »

M. Alfred Jarry relève ensuite entre les mémoires du malheureux Degraeve : *le Bagne*, et le roman d'Edgar Poe, des analogies qui prouvent surabondamment son dire, — et il termine :

« Il serait fastidieux de multiplier ces citations. Nous en avons assez dit pour qu'on puisse, en se référant simplement au livre d'Edgar Poe, et en appliquant aux déductions la méthode de Stuart Mill, dite *des résidus,* reconstituer sans peine tous les potins restés obscurs de l'affaire Rorique. Tous les récits de tortures folles qu'auraient infligées à Degraeve « d'honorables surveillants militaires » sont le résultat évident des rêves d'Arthur Pym, pendant qu'il était ligaturé sur l'épave. La coïncidence est complète, sauf quelques enjolivements, qui manquent au texte primitif de Poe et qui confirment l'impression, que donnent les mémoires de Degraeve, d'une nouvelle édition, revue et très peu augmentée. Ainsi, il n'y avait pas de subrécargue à bord du *Grampus* et il y en a un à bord de la *Niuroahiti*. Degraeve insiste complaisamment sur ce subrécargue, mais sans en définir l'utilité (pp. 32 et suiv.) : le mot n'a en effet aucun sens, mais il fait bien. Il n'y a pas jusqu'à ce douloureux et trop réel accident, la mort de Léonce Degraeve, qui ne soit conforme à la conception d'Edgar Poe : « Le lendemain mon frère fut jeté aux requins, dit Eugène Degraeve, à cinquante mètres du bord. Et faut-il le dire? Faut-il répéter cette chose atroce? Faut-il raconter que j'ai vu ses membres arrachés, son corps mutilé, jouet des squales? Oui... tout mon être frémissant d'une horreur indescriptible, je vis ces monstres s'arracher les derniers débris de chair! » (p. 290). Combien est plus tragique la simplicité de l'original : « Nous restâmes couchés auprès du cadavre pendant toute la journée, sans échanger une parole; ce ne fut qu'après la tombée de la nuit que nous eûmes le courage de nous lever et de jeter le corps par-dessus bord... Comme cette masse putréfiée glissait dans la mer, la clarté phosphorescente qui l'environnait fit clairement distinguer sept ou huit requins dont les affreuses mâchoires, occupées qu'elles étaient à déchirer leur proie, rendirent un bruit tel qu'on au-

rait pu l'entendre à la distance d'un mille. » (*Gordon Pym*, ch. XII). »

Memento : — **La Revue blanche** (15 mars). Une très fine nouvelle de M. Maurice Beaubourg : *Le Jeu de « la Madame malade »*. — *M. Drumont littérateur*, par M. G. Kahn.

**La Nouvelle Revue** (1er mars) : *La théorie du théâtre en France*, par M. E. Lintilhac.

**La Plume** (15 février) : des poèmes de MM. A. Retté et F. Gregh. — (1er mars) : une conférence faite au « Théâtre du Peuple », par M. Laurent Tailhade.

**L'Ermitage** (mars) : *Emmanuel Signoret*, par M. André Gide ; *la Sagesse de Gœthe*, M. Michel Arnauld ; une comédie de M. E. Ducoté ; des vers de M. E. Pilon et la chronique de M. H. Ghéon.

**Revue des Deux-Mondes** (1er mars) : *Le prologue du 18 fructidor*, par M. E. Daudet.

**La Revue bleue** (23 février) : *M. Anatole France*, par par M. F. Gregh. — *Les Jésuites*, par M. Stainville. — (2 mars) : *L'âme de soi-même*, par M. de Maulde la Clavière.

**La Revue de Paris** (1er mars) : *La bataille littéraire en Grèce*, par M. Jean Psichari.

**La Revue hebdomadaire** publie, depuis le 16 février, un nouveau roman de MM. J.-H. Rosny : *Une Reine*. — (2 mars) : *Le siècle révolu, Art et Science*, par M. Michel Salomon. — *Poésies*, par M. A. Lemoyne.

**La Province** (mars) : *Le château de glace*, conte recueilli en Picardie, par M. A. Bout.

**Revue Universelle** (16 février) : *Historique des familles régnantes d'Angleterre*, par M. C. Bruno. — (23 février) : *Bjœrnstjerne Bjœrnson*, par M. E. Gautier. — (2 mars) : *Verdi*, par M. Henry Gauthier-Villars.

**La Revue provinciale** (15 février) publie des poèmes de MM. Ch. Guérin et Marc Lafargue.

**Le Penseur**, à Paris, et **l'Idée libre**, a Bruxelles, ont publié leur second numéro.

La Rédaction de **le Lys**, — revue « politique, littéraire et mondaine », qui « paraît le 5 et le 20 de chaque mois » depuis février, pour « porter haut le Drapeau de l'Humanité et de la Noblesse spirituelle » — sait « qu'on ne manquera pas » de lui « jeter des insultes », ce qui ne « l'empêchera

pas de cribler implacablement tous les masques ». Hardy ! Montjoye et Sainct-Denys !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

La Maison natale de Baudelaire (*L'Eclair*, 7 mars). — Les Réformateurs de l'orthographe (*Le Français*, 12 mars). — La Langue française à l'étranger (*Le Journal*, 11 mars). — Une conférence sur Albert Samain (*Journal du Centre*, 16 février). — *La Pie*. — *La Régénération*.

«... Mais d'abord, où est né Baudelaire? On le savait, non d'une manière exacte... »

C'est une erreur. L'acte de baptême publié par M. Crépet (1) donne la même date et le même lieu que l'acte de naissance retrouvé par M. Henri Baillière aux Archives de la Seine.

Voici l'acte de baptême :

« Le jeudi 7 juin 1821, a été baptisé Charles-Pierre, né le *9 avril* dernier, fils de Joseph-François Baudelaire, peintre, et de Caroline Dufays, son épouse, demeurant rue Hautefeuille, nº 13. Le parrain, Pierre Pérignon, rue Saint-Augustin, nº 8; la marraine, Louise Cordougnan, femme Pérignon, épouse du parrain, lesquels ont signé avec nous, le père présent. Baudelaire, Pérignon, L. Pérignon, Couturier, prêtre. »

Voici l'acte de naissance :

« L'an 1821, le 11e jour du mois d'avril, à onze heures du matin, par devant nous, Antoine-Marie Fieffé, adjoint à M. le maire du 11e arrondissement, faisant les fonctions d'officier de l'état-civil, est comparu M. Joseph-François Baudelaire, ancien chef de bureau de la Chambre des pairs, âgé de 61 ans, demeurant à Paris, rue Hautefeuille, nº 13, quartier de l'Ecole de médecine, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né d'*avant-hier neuf* à trois heures de relevée, susdite demeure, de lui déclarant et de dame Caroline Dufays, son épouse, mariés à Paris au 11e arrondissement le neuf septembre 1819, auquel enfant il a déclaré vouloir donner les prénoms de Charles-Pierre. Les dites déclaration et présentation faites en présence de M. Claude Ramey, statuaire, membre de l'Institut, âgé de 65 ans, demeurant rue et maison de Sorbonne nº 11, premier témoin, et de M. Jean Naigeon, peintre, conservateur du Musée royal du Luxembourg, âgé de 62 ans, demeurant rue de Vaugirard, nº 7, second témoin. Et

(1) *Œuvres Posthumes* de Baudelaire, page XII.

ont les père et témoins signés avec nous le présent acte de naissance après lecture.

« Signé : Baudelaire, Ramey, Naigeon, Fieffé. »

Le seul intérêt de cette pièce est de justifier par à peu près une amusante vantardise de Baudelaire.

« Le poète se trompait donc, dit M. Crépet, après avoir cité l'acte de baptême, quand il donnait à Poulet-Malassis le renseignement que celui-ci a consigné sur un feuillet de son exemplaire des *Fleurs du Mal* (1re édition) : « Baudelaire nous a appris l'autre jour, en conversant, qu'il avait été tenu sur les fonts baptismaux par Naigeon (l'athée Naigeon) et Mme Ramey, la femme du sculpteur. »

Les amis des monuments parisiens ont demandé qu'une plaque commémorative fût placée sur la maison du 13, rue Hautefeuille. Seulement cette maison n'existe plus. Alors, si on donnait le nom de rue Baudelaire à ce bout de la rue Hautefeuille ?

« On finira sans doute, dit l'*Eclair*, par conclure comme l'avait fait jadis Léon Dierx, dissertant avec Léon Cladel. L'auteur du *Bouscassié* jetait l'anathème à son siècle, parce que la tombe de Baudelaire, à Montparnasse, qui est aussi celle du baron Aupick, était abandonnée, quand elle aurait dû, visitée et fleurie, être un lieu de pèlerinage. Léon Dierx riposta : « Laissez les os à la terre, oubliez ce qui n'est que poussière et que plâtras, et ne faites vos dévotions à ces morts qu'où ils sont revêtus d'immortalité : dans votre propre bibliothèque, sous la forme impérissable du livre. Lisez-les : c'est les honorer. »

» Léon Dierx disait juste. Mais, tout de même, la piété qui fait de nos anciennes maisons les reposoirs de nos souvenirs est bien touchante. Seulement, à quoi bon la plaque commémorative, quand des murs nouveaux ont changé l'aspect des lieux et fait émigrer, on ne sait où, les âmes de ceux qui les hantèrent ? »

A propos des excentricités de Baudelaire, ce même article rappelle le séjour du poète à Châteauroux où il devait diriger le *Journal de Châteauroux*, sur la présentation d'Arthur Ponroy.

Baudelaire aurait commencée par stupéfier l'imprimeuse du journal, une vieille veuve, en lui demandant où était l'eau-de-vie de la rédaction. Ceci est invérifiable et sans intérêt. Mais il aurait aussi écrit dans cette feuille des articles extra-

ordinaires ; l'un de ces articles débutait ainsi : « Lorsque Marat, cet homme doux... » L'anecdote se passe en 1851 ou en 1852. J'ai tenté en vain une vérification, il y a quelques années. Ne pourrait-on, à Châteauroux même, la tenter encore ? Je m'adresse à M. Eug. Bourgain, qui aime les poètes. Comme Asselineau a raconté la même histoire, en la plaçant à Dijon, elle est très probablement inexacte. Si elle est vraie on aura retrouvé quelques pages de Baudelaire, et qui ne seront peut-être pas sans saveur.

§

A propos des récentes circulaires de M. Leygues, un écrivain au nom prédestiné, Louis Marle, a résumé l'histoire des principaux réformateurs — malheureux — de l'orthographe, depuis Meigret jusqu'à nos jours.

Cela remonte à l'an 1545. Meigret publia son *Traité touchant le commun usage de l'écriture française, auquel est débattu des faultes et abus en la vraye et ancienne puissance des lettres.* C'était un bon moment. L'orthographe était d'une extrême incohérence. Certaines editions de Rabelais en sont témoin. La folie de l'érudition surchargeait tous nos vieux mots purs de prétendues lettres étymologiques. Nous subissons encore les conséquences de ce pédantisme, et il n'y a pas apparence que nous en soyons jamais débarrassés. Les réformateurs de jadis et d'aujourd'hui sont généralement ou ignorants ou insensibles à la beauté verbale; aussi leurs propositions sont-elles ou absurdes ou barbares.

Ni Meigret, ni Pelletier, son rival, n'obtinrent aucun résultat. Ni Ramus avec sa *Gramère,* 1562 ; ni Baïf avec son k remplaçant le c dur; ni Poisson avec son *Dixionère ;* ni personne que les Précieuses, qui furent d'intelligentes simplificatrices. La langue française doit beaucoup à l'Hôtel de Rambouillet.

Après ces préliminaires que j'ai beaucoup abrégés, M. Marle en vient à l'histoire de son homonyme :

« Enfin, vers 1820, un grammairien, M.Ch.-L. Marle, né à Tournus, en 1784, entra en lice et commença, contre l'orthographe officielle, une terrible campagne.

» Dans de nombreux articles de la *Quotidienne* et du *Courrier français*, dans des réunions privees, dans des salons littéraires — par la plume et par la parole — cet homme, très peu connu, et qui, cependant, mérite de l'être, combattit avec

ardeur contre les difficultés dont se hérisse la langue française.

» Voici sa thèse, en substance :

« Notre langue a beaucoup plus de signes que de sons. Nous avons 22 sons et 13 articulations. Or, nous employons *cinq cent quarante signes*, ce qui revient à dire qu'approximativement nous consumons dans l'étude douze fois plus de temps qu'il n'est nécessaire. »

Vivement attaqué par M. Feletz, du *Journal des Débats*, et par le célèbre Lacordaire, C. Marle riposta par une brochure dont voici le titre original :

APEL O FRANSÉ, RÉFORME ORTOGRAFIQUE
NE JUGE QU'APRÈS AVOIR LU
*Prix 6o santimes*

Le succès du nouveau grammairien fut immense : il reçut en quelques mois trente-trois mille lettres d'adhésion et fonda une Société — la Société *ortografique* — dont il fut, naturellement, le *prézidan*.

« Enfin, en 1839, il perfectionna son système et le compléta par l'invention d'un nouveau mode d'écriture : la diagraphie. A l'aide de trente-six signes, figurés par des lignes droites ou courbes, faibles ou renforcées, et qui présentent une grande analogie avec les signes employés en sténographie, Marle représenta les vingt-deux sons et les treize articulations de la langue. Il se ruina même en faisant graver et fondre les caractères nécessaires à l'impression d'une *Grammaire diagraphique* et d'un *Manuel de diagraphie*. »

Des réformes modérées sont possibles. Quelques-unes se feront toutes seules. Il est à peu près certain que le *th*, le *ph*, le *rh*, prétendues transcriptions de lettres grecques, sont marquées pour une assez prochaine disparition. Ayons le courage d'écrire, comme les sages italiens, *filosofie, téâtre, ritme*, etc.

Mais ceci est purement esthétique. Quant aux réformes organiques, elles sont très difficiles. Avant de toucher à la représentation d'un son, un homme délicat réfléchirait dix ans. Mais en dix ans le son aura pu changer. Au fond, toutes les langues écrites sont idéographiques. Il n'y a pas de lettres ; il n'y a que des mots. On *dessine* les mots français avec 24 traits courbes ou droits *toujours les mêmes*, et c'est là la simplification et le gain. Une figure représente un mot, mais aucun signe donné ne peut avoir la prétention de représenter un son,

par la bonne raison qu'il n'y a pas de sons isolés. Les sons isolés sont des produits de l'analyse. On ne les connaît même pas tous. Nul n'est capable de dire *exactement* combien il y a de voyelles en français. Le *Dictionnaire général* en reconnaît 42 très distinctes. Il y en a certainement davantage. On n'a qu'à s'informer près de l abbé Rousselot, le maître de la phonétique expérimentale. Alors, comment prendre au sérieux ces réformateurs qui, munis de cinq voyelles et de trois accents, viennent vous dire : un seul signe pour un seul son ?

§

C'est à un tout autre point de vue que M. Hanotaux s'occupe de la langue française. Il examine si elle est plus ou moins répandue aujourd'hui qu'au siècle passé. Son étude contraste heureusement avec certains articles de revue, dont il a été question ici même et où, sous prétexte de verser des larmes de crocodille, un publiciste étranger constatait avec une joie (dissimulée, mais mal) ce qu'il appelait le recul de la langue française. M. Hanotaux qui fut bien placé dans le monde pour en juger est d'un avis différent Prenant pour thème l'ouvrage publié sur ce sujet par l'*Alliance française*, il examine quelle est aujourd'hui la position du français — hors de France. A son avis, le français n'a jamais été plus répandu qu'aujourd'hui.

M. Foncin dit, dans l'ouvrage en question : « Les peuples, réveillés par la Révolution, ont pris conscience de leur personnalité ; ils se sont attachés avec ferveur à leur langue et à leur littérature nationales. Ils veulent parler allemand, russe italien, avant de parler français comme Frédéric ou Catherine... »

Sans doute ; mais, réplique avec raison M. Hanotaux, « est-ce qu'il en allait autrement au dix-huitième siècle, et croit-on qu'un paysan lithuanien ou poméranien se levait, le matin, avec l'envie de connaître le français plutôt que son patois local ? Est-ce que l'on s'imagine que la puissante Allemagne du moyen âge et du XVIe siècle parlait un autre idiome que la langue germanique ? Est-ce qu'il est à supposer que, dans certains milieux aristocratiques, la connaissance de notre langue fut plus répandue en Russie, même au XVIIIe siècle, qu'à l'heure présente ? Laissons de côté ces affirmations cueillies, un peu à la légère, dans les lourds recueils des statisticiens. N'exagérons rien dans le passé,

pour ne décourager personne dans le présent. Selon mon impression, à la fin du règne de Louis XIV, il pouvait y avoir, tout au plus, une vingtaine de millions d'hommes parlant le français. L'anglais était un peu moins répandu. L'allemand un peu plus. Les langues slaves à peu près également. L'espagnol l'emportait de beaucoup dans le monde et un *sabir* mêlé d'italien et de provençal était la langue courante de la Méditerranée.

» Ces indications, qui sont nécessairement un peu vagues, permettent, du moins, de constater que si tout le monde a gagné, nous avons suivi le progrès universel. Une seule langue a pris un élan vraiment formidable et une extension incomparable : c'est l'anglais. Un grand peuple, commerçant, colonisateur, dominateur et souvent destructeur, a répandu son langage bref, net et commode dans le monde entier. Il envahit les terres nouvelles. Il déborde par delà les Océans. C'est par comparaison avec les progrès de l'anglais que la langue française est dans un état d'infériorité évident.

» Je crois, cependant, pouvoir citer ici un mot qui m'a été dit par un souverain dont la curiosité nouvelle et éveillée respirait l'intelligence, le roi de Siam, Chulalongkorn, qui fut, comme on s'en souvient, il y a quelques années, l'hôte de Paris. « Tant que je n'ai pas eu passé le canal de Suez, observait-il, je croyais qu'il n'y avait qu'une seule langue européenne, l'anglais; mais, depuis que je voyage en Europe, je serais porté à croire que l'on n'y parle qu'une seule langue le français. » Il y avait dans cette remarque obligeante, adressée à un Français, trop de bonne grâce pour l'accepter tout entière. Mais elle répond, cependant, à une réalité. Et, ici encore, je trouve les statistiques en défaut.

» Il y a, dit-on, cinquante-huit millions d'hommes de langue française. Mais, parmi les habitants des pays où l'on parle d'autres langues, combien de personnes *savent* le français? » Cette question, qui a son importance, n'est pas résolue par les statistiques M. Hanotaux, sans pouvoir suppléer aux chiffres, croit que ces personnes sont encore extrêmement nombreuses. Cela est certain, puisque la librairie française exporte un quart, peut-être un tiers de sa production. L'anglais, fort répandu en dehors de l'Europe, n'est guère parlé en Europe. D'ailleurs le français et l'anglais sont deux langues qui répondent à des usages différents : l'anglais, au commerce; le français à l'étude, à la conversation, à la lecture.

Le français a une qualité particulière. Il est clair. Mais non

seulement il est clair, il clarifie. C'est un filtre. Aussi la traduction en français est-elle une redoutable épreuve pour un livre anglais, ou allemand, et surtout scandinave. Cette clarté du français est telle que les symbolistes mêmes, qui ne voulaient pas être clairs, le furent malgré eux. Quand on dit : la clarté du français, c'est une ellipse, il faut lire: la clarté du cerveau français. C'est lui qui le filtre. Mais l'instrument a nécessairement acquis la qualité maîtresse de son créateur.

§

Voici la conclusion de la conférence de M. Bourgain sur Albert Samain, qui fut signalée dans les Echos du dernier *Mercure :*

« Telle est l'œuvre poétique d'Albert Samain. Assurément, elle n'est pas de celles qu'on peut, selon le mot de Lavedan, « lire en wagon », sans effort, avec la certitude de n'en rien perdre. Profonde et délicate, elle a besoin d'être « repensée » et « ressentie » ; il faut la savourer lentement, le soir, au coin du feu; (et je n'ai pas d'autre but, que d'en inspirer la pensée et le désir à plusieurs d'entre vous). Harmonieuse, classique en forme en somme; antique et moderne à la fois, d'inspiration très personnelle toujours, elle est exactement d'un bout à l'autre — ce qui est beaucoup plus exceptionnel qu'on ne le croit — le reflet d'une âme, et d'une belle âme... »

§

Il faut signaler parmi les journaux, malgré son format, l'amusante *Pie,* qui paraît tous les samedis, dirigée par M. Fernand Hauser. C'est un petit journal satirique aux idées les plus saines et de la lecture la plus agréable.

§

Et voici la *Régénération*, « organe de la Ligue de la Régénération humaine ». On trouve encarté dans cette feuille un papier qui porte : « *Population et prudence procréatrice.* » Le tout par M. Paul Robin (de Cempuis). Si ses principes sont bizarres, ses conclusions sont peut-être raisonnables. D'après lui, loin de pousser à la repopulation, c'est-à-dire à la misère, il faudrait décourager les procréateurs de familles trop nombreuses. C'est l'avis des Italiens, qui gémissent d'un excès de population.

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

Comédie-Française : *Patrie*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Victorien Sardou (11 mars). — Variétés : *Les Medicis*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. Henri Lavedan (22 février). — Gymnase : *Les Amants de Sazy*, comédie en 3 actes, de M. Romain Coolus (13 mars). — Porte-Saint-Martin : *Quo Vadis*, drame en cinq actes et dix tableaux, de M. Emile Moreau, d'après le roman de Sienkiewicz (17 mars). — Athénée : *Pour être aimée*, comédie fantaisiste en trois actes, de MM. Léon Xanrof et Michel Carré 27 février). — Bouffes : *Les Travaux d'Hercule*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers, musique de M. Claude Terrasse (7 mars). — Théatre libre : *Le Rocher de Sizyphe*, mélodrame en deux parties et sept tableaux, de Mme Tola Dorian (19 mars).

La pièce de MM. Léon Xanrof et Michel Carré, **Pour être aimée**, est une pièce agréable. Le jeune roi de Stamanie, Sergius, a été marié à la jeune princesse Nialka. Ce fut sans doute un de ces mariages que décident de profondes politiques, et où l'on ne considère rien de ce qu'on devrait considérer pour l'union de deux individus de sexes différents Les mariages bourgeois sont, le plus souvent, de singuliers mariages; et, comme il n'est pas de pires bourgeois que les princes, les mariages princiers sont les plus singuliers des mariages bourgeois. Aussi est-ce dans les familles souveraines qu'on trouve la plus curieuse collection qui soit de dégénérés, d'idiots et de fous.

Sergius de Stamanie semble, pourtant, valoir mieux que beaucoup de ses confrères, et Nialka, pour être respectueuse de toutes les conventions du monde, n'est pas qu'une poupée. Sergius voudrait aimer sa femme, Nialka voudrait être aimée de son mari. Mais l'éducation qu'on leur donna met obstacle à leur bonheur. Le petit roi et la petite reine ne savent comment s'y prendre pour se révéler leurs désirs; et l'étiquette, la cruelle étiquette est là, qui les empêche d'être eux-mêmes. Ils sont venus à Paris : Sergius pense que le voyage leur facilitera l'intimité, et qu'arrivera enfin le moment des douces confidences. — Il n'en est rien d'abord, et Sergius s'en désole, et Nialka s'en désole. Des personnages interviennent entre eux, et manquent de les brouiller irrémédiablement : un chambellan stamanien et une dame d'atours, une diseuse de bonne aventure, fort courue des Parisiennes, une grande demi-mondaine. Tout cela a permis à MM. Xanrof et Carré de varier les scènes de leur comédie. Il semble qu'ils aient voulu en tout éviter l'excès ; ils auraient pu, dans leur troi-

sième acte, écrire des scènes passionnées, ils se sont contentés de dialogues tendrement aimables; ils auraient pu, dans le second acte, dessiner de violentes caricatures, ils se sont contentés d'esquisser des charges amusantes. Mais ils sont des auteurs dramatiques adroits; on écoute sans fatigue, et souvent avec plaisir, leur comédie; et ils ont imaginé une scène très ingénieuse entre le roi Sergius et la belle Fleurange.

Mlle Yahne est exquise dans le rôle de la jeune reine Nialka; M. Hirch est excellent dans celui du chambellan; et Mme Augustine Leriche, Louise Lignon et Marthe Alex, ainsi que MM. Séverin et Tréville méritent des éloges.

Il est toujours périlleux de prendre, pour sujet d'un opéra-bouffe, une des grandes légendes de l'antiquité. Un auteur ne peut courir une pareille aventure que s'il a beaucoup de tact et beaucoup d'érudition; et puis écrivît-il une farce excellente, le genre est tel que, quoi que nous fassions, la comparaison s'impose à nous de la pièce nouvelle et de quelques modèles parfaits, ou presque, et, de ses modèles, un, *la Belle Hélène*, est si récent encore, qu'il est dans le souvenir de tous. MM. F.-A. de Caillavet et R. de Flers ont donc eu quelque courage à écrire le livre des **Travaux d'Hercule**, et je crois que, depuis Meilhac et Halévy, nul n'a réussi, aussi bien qu'eux, à gaiement travestir une histoire héroïque.

L'idée première de leur pièce est d'une fantaisie très divertissante : Hercule n'a, réellement, accompli aucun des travaux pour quoi il est glorifié. Hercule est un paresseux; on l'acclame sur la foi des oracles qui ont prédit qu'un jour il ferait des actions extraordinaires : mais il ne se soucie que de jouir de cette gloire prématurée, et il laisse en paix les monstres et les brigands. Comme mari même il est pitoyable, et Omphale se lamente d'être enviée sans raison aucune. Augias survient; il insulte Hercule, et le héros présumé va être obligé de prouver sa force; il en est très ennuyé. Mais le hasard le protège; Augias a enlevé Omphale, et, pour la fuite, il a revêtu la peau du lion et il s'est emparé de la massue illustre. Sur son passage, il massacre des monstres. Et toute la gloire d'Augias va à Hercule, à celui que les oracles désignaient pour les grands exploits. La pièce se conclut avec ironie. Omphale abandonne Augias, celui qui a le courage, pour Hercule, celui qui a la gloire, et il faut qu'Augias

se résigne à crier,comme tout le peuple : «Gloire à Hercule!»

Les détails ingénieux abondent dans la pièce de MM. de Caillavet et de Flers; ils sont fort habiles, et ils ont imaginé des situations d'une excellente fantaisie. La scène où Hercule apprend qu'il vient de se couvrir de gloire — alors qu'il sait, seulement, qu on lui a enlevé sa femme — est excellemment traitée,et, au troisième acte, il y a une lampe qui s'éteint avec une curieuse drôlerie. Dans ce même acte, une scène entre Augias et Omphale est presque une scène de comédie, et de bonne comédie.

MM. de Caillavet et de Flers ont trouvé en M. Claude Terrasse le musicien qu'il fallait pour illustrer leur livret. Voilà longtemps que nous avions confiance en la verve comique de M. Terrasse : qui ne se rappelle avec joie la musique de scène d'*Ubu roi?* Qui a oublié les *Chansons à la Charcutière*, écrites sur des poèmes de M. Franc Nohain? Et, en musicien excellent, M. Terrasse a prouvé tout ce qu'il sait faire par des œuvres de musique de chambre à la fois savantes et comiques. Un jour, même, il écrivit de la musique sérieuse, et charmante, pour accompagner un petit drame, *Sàvitri*. En composant l'importante partition des *Travaux d'Hercule*, M Terrasse n'a déçu aucune espérance. La musique est spirituelle, tendre, bouffonne, et c'est une joie de l'entendre. Le finale du second acte guérirait les plus tristes parmi les hypocondres. MM. de Caillavet et de Flers sont d'heureux librettistes.

M. Tarride est toujours l'excellent acteur que l'on sait : il est parfait en Hercule. Mlle Diétèrle est la plus charmante Omphale qu'on puisse voir et entendre, et l'on applaudit, auprès d'eux, MM. Riche, Henry, Colas, Kerny.

§

De passage à Lyon,je suis allé, comme il sied,au Guignol du quai Saint-Antoine. On y jouait une longue pièce, *Oùs'qu'est Louison???* Cette pièce est amusante, et elle garde à peu près les traditions de ce vieux guignol lyonnais, si curieux, et, pourtant, si peu connu. C'est toujours un plaisir de revoir Guignol, Madelon, et surtout Gnafron. Et quel excellent théâtre! Comme les auteurs y savent ménager l'intérêt! Il est dommage que le vieux répertoire soit peu à peu abandonné : au quai Saint-Antoine, on jouait *Oùs'qu'est Louison???* qui,malgré ses qualités, ne vaut pas les anciennes pièces, mais, au passage de l'Argue, on jouait une parodie de *Faust!*

J'ai entendu, au Casino, la revue la plus stupide qui se puisse imaginer : elle est intitulée : *C'est tapé!* et semble faire la joie de la bourgeoisie lyonnaise.

A.-FERDINAND HEROLD.

§

Après avoir loué comme il fallait la richesse de la mise en scène et la beauté de l'interprétation, M. Catulle Mendès terminait ainsi son article sur **Patrie** : « A considérer la façon dont a été monté le fameux et médiocre drame de M. Sardou, il n'y a qu'un reproche à adresser à la Comédie-Française : celui de l'avoir joué. » Le reproche est-il fondé? Et ne serait-il pas plus juste de dire : Ce qui est inconcevable, c'est que *Patrie* ne soit pas déjà depuis longtemps au répertoire. On a beaucoup attendu, et peu s'en est fallu qu'il ne fût trop tard, comme il serait trop tard pour tant de pièces — de M. Sardou, de Dumas père ou d'autres — ayant une importance dans l'histoire de notre théâtre, et qu'on a négligé d'accrocher, à l'heure propice, au milieu des toiles de ce Louvre que devrait être le Théâtre-Français. Les couleurs sont passées, la pâte s'est fendue : nul tableau ne se détériore plus vite qu'une œuvre dramatique, il faut l'entretenir. La Comédie, subventionnée par l'Etat, est le musée qu'il faut, et ses comédiens sont d'excellents conservateurs. Mais si l'on attend trop, au lieu du tableau célèbre on n'a plus qu'une croûte, et le dégoût des spectateurs contraint à la remonter au plus vite au grenier. Si *Hernani* n'avait été entretenu de la sorte, ferait-il encore salle comble chaque fois qu'on le met sur l'affiche et aurait-il pris le lustre des vieux chefs-d'œuvre consacrés? Voyez ce qui est arrivé avec le *Roi s'amuse!*

Qu'on le veuille ou non, M. Victorien Sardou a tenu un rôle considérable dans l'évolution dramatique de notre temps. C'est lui qui a le mieux connu son métier, qui a le mieux su jouer de la foule qui va au théâtre : et ce n'est déjà pas si négligeable. Conscients ou non, la plupart des auteurs de l'heure présente ont été à son école. Ils ont bien fait. A titre de maître, il vaut mieux choisir Sardou que Victor-Hugo, de même qu'il valait mieux imiter Scribe que Shakespeare. Le génie vole où il veut et ne saurait enseigner autre chose que l'admiration. Auprès d'un excellent ouvrier, on trouve une méthode et des règles. Mais ces règles, il ne s'agit pas de les appliquer telles quelles ; il faut les transformer, les adapter au goût de l'époque, en déduire de nouvelles formules et

rééquilibrer brillamment les cubes de l'architecture du succès. C'est ce que M. Sardou a fait avec une dextérité, une justesse qui est du grand art, une science qui, elle, confine au génie.

*Patrie* était si solide qu'elle a résisté. Et il est certain que l'on trouverait, dans le répertoire ancien de M. Sardou, une demi-douzaine d'autres pièces qui subiraient avec un bonheur égal la même expérience. Citerait-on beaucoup d'ouvrages qui, plus de trente ans après leur nouveauté, ont soutenu ou soutiendraient cette épreuve? L'absence de style dans l'écriture — cette absence de style que l'on a tant reprochée à M. Sardou — elle-même l'a servi. Qu'on se figure *Patrie* écrite avec l'imagerie et la phrase de l'époque! Au lieu de cela, pas une ligne n'a bougé. On n'y rencontre, sans doute, ni sublimité de langue, ni lyrisme — la situation seule est éloquente. Mais, par contre, pas une expression qui déconcerte, pas un trait de mauvais goût, pas un mot qui choque ou qui date. Et dans cinquante ans, ce sera la même chose. Ce qui fait sa faiblesse aux yeux des artistes constitue en réalité sa secrète force. Il n'y a pas de vie, dit-on, dans un pareil théâtre : soit, mais il n'y a pas non plus de germes de pourriture. C'est une momie : je le veux bien, mais les momies durent longtemps.

Enfin! en voilà une momie mal faite et qui tombe en poussière au bout de quelques années. L'événement s'est produit au théâtre des Variétés, en la personne de son académicien ordinaire. L'habit vert aura été fatal à M. Lavedan. Pour s'être couvert le corps d'herbes mal à propos, il en a vite moisi sur pied. On l'a pris au sérieux, on l'a regardé un peu plus attentivement. On n'a pas été long à voir les rides de ce faux théâtre, les fards de ce faux esprit et de cet esprit faux. Ce n'est même plus le vieux marcheur de théâtre; il ne porte plus beau : son artificielle jeunesse s'est effondrée en une sénilité lamentable, et il n'y a plus maintenant que son habit qui soit vert. N'insistons pas. Les **Médicis** ont été une de ces chutes qualifiées, qui, étalant tout à coup un auteur sans ressort, font juger qu'il ne se relèvera pas. Et il se trouve en même temps qu'il y a là comme une espèce de vengeance de l'Art, ignoblement bafoué dans cette comédie, et qui a retourné le rire sur le triste farceur qui avait voulu s'égayer à ses dépens. La grenouille des Variétés ne sautera plus.

**Les Amants de Sazy** sont une jolie comédie philosophique. Il y a autre chose sans doute : une anecdote piquante,

un caractère de femme curieusement observé, des types d'hommes d'une fantaisie amusante, de l'esprit, encore de l'esprit, toujours de l'esprit ; mais ce que l'on en a surtout goûté, c'est la philosophie. Une philosophie d'un scepticisme peut-être un peu aventureux, finement gouailleuse, d'une charmante immoralité, qui ondoie, sans en avoir l'air, autour des situations plaisantes ou gentiment sentimentales que forment Sazy, ses quatre amants, son petit frère capricieux et sa maman puritaine, et les baigne de sa délicate ironie. Le retour d'un ancien amant, complètement décavé, chez une demoiselle à la mode avec laquelle il a jadis mangé une fortune, son installation dans la maison, la transformation du michet d'autrefois en amant de cœur d'aujourd'hui (car pas un instant on ne prend au sérieux la dépêche de l'éditeur américain offrant cinq mille dollars pour de la copie), tel est en deux mots le sujet. Sazy est entretenue richement par un nommé Gorgeron, dont la hauteur de vue et le détachement sont vraiment admirables. Peut-être que le tort de M. Coolus a été de ne pas développer davantage ce Gorgeron et en faire le personnage principal de la pièce. On ne fait que l'entrevoir dans les deux premiers actes; il ne paraît, effectivement, qu'au troisième. Il nous eût plu de faire avec lui plus intime connaissance et d'apprendre, dès le commencement, par sa bouche le secret de son éternel sourire. C'est à lui qu'a été le succès, et le troisième acte des *Amants de Sazy* a reçu de lui son charme malicieux et sa grâce impertinente. — Ce rôle de Gorgeron a fourni à M. Noizeux le thème d'une excellente composition. Quant à Mlle Mégard elle fut de tout point délicieuse en Sazy; imposible de rêver plus de suavité dans l'impudeur, plus de persuasive langueur dans l'allumage. M. Gémier a mis au service du rôle ambigu de Santierne, l'amant restauré, sa science inventive et son intelligente causticité.

**Quo vadis** ? n'a pas remporté le succès que l'on attendait. Peut-on même dire qu'il y a eu succès ? En tout cas, l'enthousiasme fut modéré. C'est bien la « grande machine » dans toute son horreur et sa médiocrité. Il est inconcevable que dans cette pièce, qui dure cinq heures d'horloge, il n'y ait pas une scène. Depuis on a resserré et on a coupé un tableau, celui précisément où l'on disait : *Quo vadis ?* Cela ne la rend pas moins touffue, ni moins longue. Toujours cette même illusion qu'un roman à tirage doit fournir une pièce à recettes! Et pour cette besogne, qui exige du doigté et dont l'exécution

est si périlleuse, on a été choisir le plus mauvais auteur dramatique de France et de Navarre! Un public d'hippodrome ira quelque temps s'ébahir au tableau du Cirque. Cette attraction est d'ailleurs la seule. Pour l'interprétation, rien de saillant, si l'on excepte deux figures secondaires où l'on a pu admirer l'athlétisme barbare de M. Schutz et la grâce touchante de Mlle Miéris. Il y a bien Pétrone ! mais comme le rôle est important, et par conséquent mal fait, tout l'esprit de M. Dumény n'a pu le sauver de l'ennui.

Au Théâtre Libre Mme Tola Dorian persévère. Cela s'appelle le **Rocher de Sizyphe**. Ce titre, sur un mélodrame confus et sur le sort duquel je ne m'attristerai pas, symboliserait-il l'effort, après tout magnanime, d'un auteur qui eut parfois quelque talent, mais qui ne consentit jamais à secouer une bonne foi de dessus ses épaules le tourment de ne pas en avoir assez ?

Aux Capucines, M. Mounet-Sully a retrouvé le grand succès qui accueillit, il y a deux ans, ses lectures de Bossuet et de Fénelon. C'est d'un effet superbe. Ces séances, qui ont commencé le 28 mars, se poursuivront pendant toute la semaine sainte.

L. D.

## *MUSIQUE*

Académie nationale de musique : *Astarté*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, poème de M. Louis de Gramont, musique de M. Xavier Leroux. — Théâtre national de l'Opéra-Comique : reprise de *Mireille*.

Les contraires appellent les contraires, comme les excès entraînent les réactions. Cet aphorisme n'est pas exclusivement physique, chimique ou politique, et MM. L. de Gramont et X. Leroux semblent avoir voulu prouver qu'il se peut appliquer aussi à l'art musical. A l'encontre de la mode en effet qui, depuis longtemps, est aux sujets compliqués d'allégories et de symbobes nécessitant gloses et commentaires, l'opéra d'*Astarté* met en scène une aventure des plus simples, qui s'explique d'elle-même et où l'au delà ne joue aucun rôle. Sans doute le héros s'appelle Hercule, et ce nom mythologique tout d'abord nous incline vers l'obscurité des antiques légendes. Cependant nous apercevons bien vite qu'il ne s'agit pas ici du véritable vainqueur de Cacus et de l'Hydre de Lerne, du demi-dieu qui, s'il porte en lui les faiblesses de l'hom-

me, conserve cependant la force de leur résister, mais tout simplement d'un robuste gaillard, d'un Hercule selon l'expression populaire, qui n'a de commun avec son prédécesseur que la seule vigueur physique. Dès lors nous ne pouvons que nous intéresser médiocrement à un personnage aussi ordinaire — (*eine so ordinaire Person*, comme disent les Allemands) — qui jette ses armes dès le premier combat qu'il livre sous nos yeux, et sa chute nous laisse insensibles et sans étonnement.

Au premier acte, pourtant, nous avions conservé quelque illusion, alors que devant ses guerriers enthousiastes et de tout son peuple il évoque le souvenir de ses actions d'éclat et dévoile ses nouveaux projets. A Lesbos fleurit l'impure religion d'Astarté ; il rêve de l'abolir. Il ira porter la guerre jusqu'en Lydie, il immolera la reine Omphale, prêtresse de la divinité qu'elle incarne sur la terre, sorte de papesse Jeanne du culte infâme ; et, sur les temples détruits, allumé par ses mains, le feu pur de Vesta brillera d'un éclat vengeur. En vain Déjanire, sa femme, tâche à le détourner de ce dangereux dessein, il s'embarque au milieu des acclamations, tandis que s'accumulent les présages funèbres de l'époque : mauvais rêves et extinction des feux sacrés.

Malheureusement ce matamore qui va-t-en guerre, qui a su nettoyer des écuries mal tenues et dompter des sangliers, des lions, des serpents, des hommes et des centaures perd toute son énergie sous un regard de femme. Ses soldats du reste ne montrent pas plus de caractère. Parvenus aux murs de Sardes, alors qu'il les a quittés un instant on ne sait trop pourquoi, ils sont accueillis par d'aimables personnes « du sexe » qui leur offrent à boire et font sinuer devant eux les plis de leurs tuniques transparentes. Aussitôt, pour les suivre, ils abandonnent leur chef. Celui-ci, à son retour, trouve les portes ouvertes. Il pénètre dans la ville, et bientôt est en présence, d'Omphale voilée. Il l'invective grossièrement et la menace d'un poignard. Mais elle lève son voile et, laissant tomber son arme, voilà Hercule à ses pieds. Sans la moindre révolte, sous l'action fascinatrice de la beauté, en une seconde, il oublie toute sa gloire passée et ses résolutions de morale, se soumet aux humiliations publiques, abjure Vesta, adore Astarté, transforme en descente de lit la peau du lion de Némée, échange ses armes contre une quenouille, puis, ceci fait, attend patiemment le prix de toutes ces complaisances, en

sistant, docile et humble, à une longue cérémonie religieuse présidée par le grand-prêtre Phur.

Dans les fêtes publiques on voit des Hercule (ou des Hercules) faisant la parade au seuil des arènes ; ils roulent des yeux terribles, défient superbement l'inconnu qui osera se mesurer avec eux, puis, lorsque le gant qu'ils offrent a trouvé preneur, leur jactance tombe tout à coup, et ils demeurent indifférents jusqu'au moment du corps à corps et de la facile victoire réglée d'avance. Tout cela, *c'était du chiqué.*

Pourquoi faut-il que, malgré moi, me hante la pensée de ces Hercules vêtus d'un fragment de peau de tigre sur maillot de laine, en voyant l'Hercule de l'Opéra somptueusement couvert d'une peau de lion doublée de peluche ? *L'amateur* ici ( « bravo l'amateur ! » ) c'est la reine Omphale. Une fois admises les conditions de la lutte ( « vous connaissez les conditions de la lutte ?... ») son antagoniste lui aussi, comme les autres, se calme comme par enchantement. Cet impulsif qui, sans réflexion, pour assouvir une passion impérieuse, vient de renier sa vie entière devrait, semble-t-il, éprouver quelque hâte à jouir du prix de sa défaite, supporter malaisément des cérémonies dilatoires et, volontiers, d'un coup de sa massue, faire voler au diable la mitre de ce grand-prêtre empêcheur de danser en rond. Mais non, très sagement, et cette fois encore sans révolte, il se résigne.

Afin de ne pas le laisser s'éterniser cependant dans cette situation ridicule, Omphale, qui désire en outre placer une intempestive chanson à boire, lui offre un philtre d'oubli, assez inutile en somme, car ce héros ne pense manifestement à rien. Alors, sous une diffuse lumière rose, commence une scène d'amour générale, qui ne semble pas, à dire vrai, consacrée aux seules « amours normales, animales » dont parle Verlaine, mais qui, par l'harmonieuse disposition des groupes et des couleurs, présente un des plus beaux spectacles qui se puissent voir au théâtre. Enfin Hercule se réveille. Ce sommeil a avivé ses désirs, il monte vers la voix d'Omphale qui l'appelle... et le reste se passe dans les ténèbres subitement survenues.

Mais il est, malgré tout, si bien tombé en quenouille que, sur le conseil de Phur, l'astucieux grand-prêtre, seul personnage compliqué et même énigmatique du drame, c'est lui qui demande le mariage après la lettre... à Omphale. Celle-ci, amoureuse pour la première fois, refuse. Elle sait, en effet, qu'à Lesbos les cérémonies nuptiales sont ensanglantées d'une manière particulière autant que rituelle : la victime offerte à

la déesse est le mari. Tandis qu'il se désespère et que, « pour se faire plus belle », elle s'est allée se recoiffer, survient Iole, messagère de Déjanire, et apportant la tunique de Nessus, ce talisman précieux qui doit, au cœur de l'infidèle, rallumer les feux de l'amour légitime. Hercule, toujours naïf, s'en revêt; aussitôt les flammes le dévorent. Sans s'émouvoir outre mesure de ses cris affreux et de l'incendie qu'il propage au palais, Omphale entraîne Iole dont, avec une spontanéité un peu louche, elle a résolu de faire « sa compagne et sa confidente ». Et c'est l'embarquement pour Lesbos, où triomphalement toutes deux abordent parmi des chants et des danses d'apothéose.

Tel est cet opéra, où la psychologie volontairement absente laisse place à la seule physiologie. C'est le poème de la volupté. Pour le chanter assurément la musique possède des cordes, et, dans le cas présent, le musicien l'a parfois victorieusement prouvé ; mais sous peine de se réduire au simple rôle d'ébranlement nerveux et d'excitation sensuelle, elle ne saurait faire vibrer ces seules cordes pendant quatre actes. La volupté est un des moments de l'amour, elle n'est pas tout l'amour, et, quelles que soient les caresses qu'Omphale se vante de connaître, leur variété ne peut que retarder l'inévitable lassitude.

M. Leroux, du reste, semble, à cet égard, moins savant que la prêtresse d'Astarté. Il se complaît rarement aux caresses ; sa musique ne soupire guère, elle brame, elle rugit d'amour, et ses râles passionnés y sont presque des hurlements.

Lui aussi, comme son poète, aura voulu contraster avec les modes récentes. Il a pensé qu'il était temps d'en finir avec les teintes amorties et les sonorités estompées. Peintre amoureux des tons crus, c'est sur champ de gueule qu'il fait sonner sa trompette. Il ne veut pas être confondu avec les raffinés, ces muscadins de l'art, et certes on ne l'accusera pas de suivre ceux qui, épris d'imperceptibles distinctions, se perdent à la recherche de la jolie harmonie. Hercule n'est pas un héros distingué, le compositeur ne l'a pas élu sans raison.

Quelque but que l'on poursuive, quelque préférence que l'on avoue, il faut reconnaître qu'il agit ainsi selon son droit et le féliciter d'obéir à sa conscience. Sa musique est âpre, violente, d'une vigueur raisonnée qui va même souvent jusqu'à la brutalité, tous signes auxquels quelques critiques simplistes reconnaissent exclusivement les marques de la sincérité.

Convenons donc qu'il est sincère, cela est du reste hors de

doute, mais n'exagère-t-il pas cette qualité parfois? Si la recherche perpétuelle est fatigante, l'indiscrète franchise ne l'est pas moins ; j'entends que par là il demeure fidèle à sa nature, mais, tout en faisant profession de négliger ceux d'hier, ne demeure-t-il pas un peu trop fidèle aussi à certains enseignements d'avant hier?

Il y a plusieurs années, après avoir assisté à un concert dont le programme réunissait les noms de deux de ses élèves, un maître, membre de l'Institut, prophétisait : « l'un, esprit distingué, fera de la symphonie ; l'autre, moins délicat, réussira à la scène. » Cet horoscope, qui devait du reste ne pas se réaliser, l'un et l'autre musiciens s'étant voués à l'art dramatique et le premier avec plus de succès que le second, résumait d'une manière officielle ce préjugé ancien que la musique au théâtre doit être traitée en trompe l'œil, visant avant tout à l'effet immédiat, à la manière du décor, et négligeant les détails, les subtilités, avec la seule préoccupation de faire large, et même parfois de faire gros?

Ces principes ont été longtemps et sont parfois encore enseignés; ils peuvent ne pas convenir à tous les tempéraments, ce n'est pas une raison pour reprocher à M. Leroux de ne les avoir pas absolument méprisés. Mais on se doit de le remarquer.

Ils ne l'ont pas empêché du reste d'écrire le très beau et très expressif chœur de lamentation des Sardes au début du second acte, d'avoir trouvé dans la première scène d'Omphale des accents de séduction vraiment féline, et d'avoir témoigné d'une réelle puissance dans le grand duo du quatrième acte. Mais ils lui auraient permis aussi de ne pas traiter comme miévreries indignes de lui la prosodie et la déclamation qui, l'une et l'autre, se peuvent accommoder à tous les tempéraments. Ce sont, pourrait-on dire à l'imitation d'Ingres parlant dans son guignol des Beaux-arts, la probité de l'art vocal. Il n'en a évidemment pas souci, non plus que de la tension excessive de son orchestre aux sonorités constamment cuivrées.

Mais, répondra-t-on, ce sont là critiques de détail d'une œuvre qui bannit délibérément le détail. Qu'importe tout cela, si, de ces décors, de ces costumes légers, de ces notes tour à tour hautes et profondes, de ces corps écroulés en troublante pyramide naît une impression qui fait vibrer l'auditeur de bonne foi? Qu'importe, si le public prend plaisir à ces tableaux divers, où résonnent successivement le mode héroïque, le mode lydien et le mode lesbien — si tous veulent admirer la superbe

prêtresse d'Astarté, Mme Héglon, qui ne pourrait être remplacée dans ce rôle sans rendre Hercule incompréhensible et l'œuvre impossible (A. Daudet n'a-t-il pas renoncé à faire voir la fameuse Arlésienne qu'il a craint de ne trouver jamais assez belle pour expliquer l'amour de Frédéri) ; qu'importe, s'ils sont nombreux ceux qui désirent assister à la lutte victorieuse de M. Alvarez contre des trompettes qui le suivent obstinément jusqu'au *la* et au *si* aigus; applaudir M. Delmas le grand-prêtre à la diction si noble, Mlle Hatto, la charmante messagère, et Mme Grandjean d'accent si tragique en Déjanire !

Oui qu'importe, s'il en est ainsi, et d'une manière durable, et dès lors il ne reste plus qu'à se réjouir parce qu'un musicien jeune et français aura lancé sur la scène de l'Opéra sa fanfare triomphale, dût cette fanfare fatiguer un peu les oreilles délicates, comme elle fait les lèvres des instrumentistes.

§

On a pu lire récemment dans les journaux la lettre par laquelle un vieil habitué de l'Opéra-Comique se plaignait que l'ancien répertoire fût trop constamment délaissé, et réclamait spécialement qu'on lui rendît *Mireille*. M. Carré a entendu cette plainte, et, avec sa coutumière bonne grâce, a comblé, et même au delà, les vœux du vieil habitué. Non seulement, en effet, il lui a restitué l'aimable partition de Gounod, mais il l'a augmentée de deux tableaux dont la suppression avait été, on ne sait pourquoi, imposée au maître et consentie par lui. Nous avons donc pu voir l'acte du Rhône, inconnu jusqu'à nos jours, se dérouler dans un décor saisissant, et aussi le dénouement primitif tragique et doux auquel en avait été substitué un autre, plus opéra-comique; et l'habitué a retrouvé, avec plaisir, j'en suis certain, *la chanson de Magali* et le *chœur des* Sganarelles, comme écrivait une femme du monde, passionnée de musique, mais qui confond volontiers Molière avec Gounod.

PIERRE DE BRÉVILLE.

## *ART MODERNE*

Expositions Ten-Cate. — Maxime Maufra. — René Seyssaud. — Vincent Van Gogh.

Consciencieusement, quelques artistes, à l'ombre tandis que resplendissent des efforts plus éclatants en pleine lumière, tra-

duisent, isolés, les émotions plus frêles et non moins pénétrantes qu'une vie ingénue devant la nature suscite en eux. On peut apparenter, pour un charme fait de délicatesse et d'effusion tendre, à Boudin par exemple ou même, presque, à l'ingénieux Jongkind, si spontané, si vrai, si elliptiquement suggestif, ce qui, chez M. Ten Cate, chante comme avec une timidité native, une retenue heureuse, de la pudeur. Non qu'il fût juste de l'égaler à ces deux devanciers, plus aigus que lui et plus neufs, mais s'il provient d'eux, il a su retenir souvent de leur manière originale la fleur en quelque sorte, la légèreté de leur faire, la discrétion de l'effet. En ces cas-là, M. Ten-Cate, avec tout l'acquis d'un effort assidu et loyal, nous présente des notes vives et précises, des aspects de paysages urbains, villageois ou campagnards sous les nuages et, la nuit, au bord des eaux, dont l'exacte fraîcheur, la beauté tranquille, un peu superficielle et quasi hâtive, lui doit assurer une part déjà enviable d'admiration et de respect.

Malheureusement, M. Ten Cate se laisse entraîner dans de la manière trop souvent, il est à la poursuite d'un effet qu'il ne trouve pas, il s'efforce en vain, et son humble effort, dispersé en pure perte, aboutit à des œuvrettes alors mal venues, inconsistantes et fausses.

L'exposition que nous ont offerte les Galeries Bernheim jeune renfermait des œuvres des deux sortes, si bien qu'on s'y fût mépris aisément au point de ne considérer M. Ten Cate en somme qu'en tant qu'un amateur bien doué, très sensitif, et le plus souvent heureux. Un artiste de ce rang ne devrait pas, pour sa renommée, livrer sans examen tout ce qui sort de sa palette aux yeux des amateurs. Un choix se ferait, si facile, qui ne réserverait que les plus aimables corolles du bouquet, que des parfums sans mélange et des gemmes immaculées.

§

Les dons du peintre chez M. Maufra sont d'une nature plus vigoureuse. Il est assurément maître de sa main quand il peint, et il sait choisir ou diriger sa vision. Il construit, plan par plan, son tableau, il y veut concentrer, par une distribution réfléchie de la ligne, de la couleur et de la lumière, l'émotion ressentie, avec toutes ses illuminations, et le refuge de ses ombres avec toute l'intensité qui passionne et qui attache, toute la nonchalance aussi qui l'adoucit et la dorlote.

Partout où il a passé, M. Maufra a emmagasiné des lueurs de paysages ; il les a scrutés avec amour, il les a passionnément

analysés; maintenant il les recompose, son souvenir en agrandit les splendeurs essentielles, en omet, on le sent, inconsciemment, les parties secondaires ou indifférentes. Tout art tend à cette sorte de déséquilibre, et l'harmonie d'une impression est due à cette unité principalement.

Avec quel soin solide M. Maufra dessine le contour du paysage évoqué, les vagues dentelées de ces marines sincères, les abruptes assises de la montagne, les palais au bord de la Seine durant la récente Exposition, surtout l'énorme croupe de la grande falaise de Vaucottes. J'ai admiré le robuste dessin de cette falaise, j'ai admiré, je me suis assuré de sa hardiesse, de son énergique amplitude, de sa beauté, oui! et, cependant, devant cette toile plus encore que devant mainte autre où le même souvenir se réveillait, je n'ai pu repousser l'idée impérieuse, oiseuse, inutile, lassante que les éléments de cette beauté à laquelle j'étais sensible se retrouvaient, tous, agrandis, éclatants, divinisés, à travers l'œuvre entier d'un autre, d'un plus grand que lui, dont M. Maufra, en dépit de son effort loyal, assidu, certain, ne parvient pas à se dégager, à se dépêtrer.

Je ne voudrais pas que M. Maufra s'imagine que j'ai ici cédé au pauvre désir d'*éreinter* une exposition qui est un succès, ni de l'accabler sous le poids d'un des noms les plus glorieux de l'art français. Je proclame ma sympathie pour son art, pour ses recherches laborieuses et sincères, je l'applaudis, mais quand je sens que je l'admire le plus, il faut bien le confesser, je sens encore que ce n'est pas lui, que c'est tout ce que j'aime, tout ce qui m'émerveille de ferveur et d'enthousiasme dans la peinture d'un aîné, du plus grand paysagiste, du plus complet qu'on ait vu jusqu'à ce jour. Et, sans doute, M. Maufra n'est-il pas assez différent, assez débarrassé de son éducation impressionniste pour qu'on puisse, devant lui, songer à personne plus qu'à Claude Monet!

Et aboutir là, avec un si réel, un si grand talent! Vraiment, ne suis-je pas abusé? Vraiment, n'est-il rien qui se dégage ici d'original? Je voudrais voir, je me sens épris de quoi, ici même, que je ne puis définir? Cela existe assurément, mais qu'est-ce donc? J'ai en vain cherché, je retombe toujours sur une réponse toute prête : le dessin volontaire est très puissant, la couleur rend des lumières ardentes, des atmosphères sans doute moins fondues, moins embrasées, mais encore et partout le même souvenir!

§

Lorsque, l'an dernier, M. René Seyssaud réunit, pour la première fois à Paris, un ensemble de ses œuvres, la robustesse étrange, la brutalité de sa peinture surent étonner et retenir. Cette fois, les mêmes qualités, agrandies et assurées, dans ce nouvel envoi s'unissent à d'autres, aussi spontanées, aussi ingénues, aussi fortes.

M. Seyssaud, qui vit en paysan provençal, épris des seuls sites âpres de son pays brûlé, assiste avec une ferveur exaltée au ravage du sol et des nuages sous la tempête ardente du soleil; il s'émerveille, il se terrifie peut-être; simple et sincère, il nous dit ce qu'il voit.

N'a-t-il point su que des écoles existent? qu'on enseigne une manière de sentir, de voir, de composer, d'harmoniser, qu'il est un fort bel art de dire selon les règles du bon goût mondain, élégant, parfumé? Vraiment a-t-il senti, et de vraies sensations si profondes? N'a-t-il point de honte à tout bousculer, à venir ainsi, fruste, crier ce qui eût pu, si décemment, se chuchoter à l'oreille? Il fait un peu l'effet, ce petit provençal malapris, du Satyre « gêné de sa fange première », quand

> Hercule l'alla prendre au fond de son terrier,
> Et l'amena devant Jupiter par l'oreille.

Quoi! des heures existent où la chaleur dévore l'espace, où la lumière creuse des sillons de couleurs âpres et profondes, écrase les gerbes et les arbustes, envahit les pierres et solidifie l'eau. Union éclatante et jamais doucereuse, les contours durcis sont goulûment rongés, nul obstacle ne brise l'envahissement, les ombres tragiques mêmes se creusent et combattent les fortes lueurs intruses.

Dans de grandes toiles embrasées, M. Seyssaud enferme l'impression violente de ces luttes quotidiennes. Le moment choisi est souvent la minute indécise où le matin de l'aube se dégage, où le crépuscule lassé s'endort vers l'étreinte du soir. La griffe lumineuse et la colère voluptueusement mechante des ciels alors fond avec plus de hardiesse sur le sol tout frémissant de son angoisse; la bataille s'échevèle en tourmente impétueuse, la folie du rut épouvante la terre violentée, soumise, égarée, un triomphe impitoyable embrase l'air entier.

Un dessin rude, des premiers plans hardis, des lointains assis solides, peut-être parfois brumeux à peine, de forme encore précise, seulement moins appuyée, la couleur écrasante,

lourde, sûre, un vouloir de visionnaire exalté, je vois en M. Seyssaud une originalité puissante, un emportement et une obstination de métier tout nouveaux, encore qu'on lui puisse trouver des analogies (et non des ressemblances) avec le faire par moment de Van Gogh, de Cézanne et de Gauguin.

Est-ce la joie de vivre ici qui l'amplifie ? Certes non. La Provence n'est pas la terre de plaisir que les visions mondaines de Nice ont évoquée. Les champs y sont pierreux, désolés et amers Là lumière y conduit tout le vacarme de ses ravages; les Alpilles mornes repoussent plus qu'elles n'accueillent la gaîte des rayons clairs; l'homme aussi y vit pensif, d'autant plus morose que le soleil y festoie plus, un éclat trop puissant équivaut à de ternes tristesses. La côte seule se parfume de la fraîcheur fleurie de la mer, la province intérieure se résigne et redoute.

M. Seyssaud le premier nous livre cette Provence-là. Il en sait la beauté déserte, féroce et souffrante. Il en sait la grandeur humble et attentive, il en sait les contrastes héroïques et brutaux. Aussi naïvement, sans souci de conventions qu'il ignore et que, sinon, il aurait la force de mépriser, il nous apporte un chant lentement douloureux et nouveau, l'exaltation nouvelle, imprévue et passionnante de la terre où il a toujours vécu et qu'il aime.

Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de sites plus grandioses, plus harmonieux, plus beaux que celui où, au soir tombant, dans la solitude circulaire des hautes Alpes silencieuses, le *Clocher* d'une église accroupie sur l'échine d'un vieux mont se tapit, se tasse plutôt qu'il ne monte, et s'épeure devant la ténèbre.

Voici cet incroyable embrasement, cette plaine en feu, cette furie dévoratrice, lumineuse, tenace où la longue plaine s'endort sous l'ardeur exaspérée du *Soleil couchant*, voici la patiente *Moisson*, les villages, les sommets, les labours à la bêche, les trous brûlants où se confondent les rayons du jour et les abîmes d'une ombre confuse.

Voici enfin, durement construit, pesant, rustaud et simple, l'admirable portrait de *Titon Roumégas, berger*; voici, plus simple, condensé, tout intime, ce paisible *intérieur de ferme provençale*, tableau celui-ci si discret, si atténué, si plein de douceur charmante qu'il déroute et émerveille encore, grâce à cet étrange changement, l'esprit échauffé par la fulguration de tous les autres.

§

Il semble que l'heure de la justice pour Vincent Van Gogh, cette fois, ait bien sonné. L'heure de la justice, l'heure tardive de la réparation. Au moment même où le pauvre peintre, doutant peut-être de son génie, mourait si tristement désespéré, quelques hommes déjà portaient en eux l'éblouissement de la beauté nouvelle que son art a suscitée et saluaient son souvenir d'une admiration farouche. Comme à chaque fois qu'un isolé a disparu, parmi la trace ardente des regrets de quelques-uns attendris et enthousiastes, le petit nombre a eu raison, les années accumulées déjà n'ont rien distrait d'une grandeur devinée, elles en ont affermi le rayonnement, elles en ont mûri la beauté. Celui qui, de son vivant, apparut un audacieux livré à d'aventureuses entreprises incertaines, aujourd'hui se classe parmi les sages, les bien avisés, et bientôt même parmi les classiques.

A coup sûr, Van Gogh, et c'est le caractère suprême de son art, fut un ardent coloriste, il fut l'*homme ivre de la couleur*. C'est par la couleur avant tout, c'est par la couleur qu'il s'enthousiasme, qu'il s'éprend, et quiconque a lu les brûlantes confidences de ses lettres admirables à son frère ou à Emile Bernard, se sera arrêté à cette exclamation suprême, jaillissement de tout son être vers l'extase de la couleur, expression de tout l'égarement de son amour, invraisemblable, prodigieux et magnifique cri du cœur d'un peintre tremblant devant la splendeur de ce qu'il aime, cette phrase courte, palpitante, héroïque dans sa simplicité: « Que c'est beau, le jaune !... »

Cela avant tout, cela à l'extrême, c'est cela, l'art de Van Gogh: un tableau est jaune, un tableau est bleu, un tableau est rouge. Cela, la gloire du jaune, la gloire du bleu, la gloire du rouge, le triomphe de la couleur pure et éclatante. Pas de demi-teinte, pas de mélanges. Une confrontation énergique, brusque, cependant parfois enveloppante, enlaçante si c'est dans les *Tournesols* par exemple, d'une couleur lumineuse auprès d'une autre, ou sur elle-même. Il faut, au reste, surprendre la couleur, la libérer dans les choses que l'on voit, l'outrer au besoin pour qu'elle s'affirme, la faire chanter toute pure dans la limite vibrante de ses contours.

On se rend compte, en la présente exposition chez Bernheim, du labeur qu'il a fallu, de la volonté réfléchie et tenace, toujours agrandie du souvenir même de ses déboires et de ses

douleurs, pour arriver en si peu d'années à produire tant de toiles déjà si éclatantes, si splendides, si fortes. Qu'importe que Van Gogh ait tâtonné peut-être, ait balbutié volontairement et longtemps où d'autres, d'une plus tranquille audace, se seraient tout de suite mieux assurés contre les incertitudes et les imprécisions? Lui, du moins, un jour s'est rencontré, il a produit ce qu'il a su trouver au fond de lui; tout le métier lui faisait horreur, et il s'est élancé de son œil et de sa pensée une forme encore inconnue de la beauté.

Ah! les paysages, les fleurs ici, toutes les études proclament hautement la splendeur de son dessin, comme il les a peints dans la fureur d'aimer et dessinés franchement en dépit des méthodes apprises et des vaines conventions! et ces portraits puissants, ces rudes faces expressives et nues, quel peintre, s'il avait su vivre! quel peintre complet, exalté, prodigieux, quel peintre nous avons perdu, mais son œuvre est bien vivante!

ANDRÉ FONTAINAS.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Etienne Bricon : *Psychologie d'Art*, May, 3.50. — Henri Boutet : *Un Siècle de Parisiennes*, Melet, 10 fr. — *Les Sciences Maudites*, La Maison d'Art, 5 fr. — Paul Hubert : *Aux Tournants de la Route*, La Maison d'Art, 3.50 — Les Revues : *Les Maîtres du dessin ; L'Art Décoratif ; La Chronique des Arts ; La Lithographie; La Plume ; Les Partisans; L'Hémicycle ; Le Rire ; Le Sourire ; Le Journal de Paris ; Jean qui-Rit ; Pif-Paf ; L'Art moderne ; The Artist ; Le Studio ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration.* — Les Estampes : *Estampes décoratives des palais centennaux*, Chaix et de Malherbe, 100 fr. la série.

Les Livres. — Je crois n'avoir qu'à citer, en manière de compte-rendu de **Psychologie d'Art**, quelques opinions de l'auteur, M. Etienne Bricon. Pour ce critique, M. Falguière fut un *amoureux sentimental* à la *philosophie ironiste* (Falguière un sentimental! et surtout un philosophe!); M. Rodin ce génie puissant et sain par excellence), n'est, ainsi que MM. Besnard et Carrière, qu'un produit de la *névrose moderne*. Nous trouvons également dans ces études sans consistance que le même Rodin *veut étreindre l'insaisissable dans un désordre de lui-même* (?) ; que *de cruels ennemis l'ont indiscrètement égalé à Michel-Ange*, mais que *Michel-Ange projeté au-delà de la nature agissait constamment, travailleur sublime* (opinion indiscutée probablement parce qu'il est mort), *avec une imperturbable sûreté, tandis que M. Rodin*

*parvenu à ces hauteurs affolantes, est pris de vertige et d'incertitude.*

Une affirmation : *Massenet procède de Gounod comme le temps d'aujourd'hui procède du temps d'hier*. Une définition : *Sisley, le peintre du Loing, l'amateur obstiné de l'atmosphère* (« l'amateur d'atmosphère », quel beau titre pour un Brillat-Savarin détaché des gourmandises de la terre !) Une trouvaille : *M. Claude Monet* VA DE PLUS EN PLUS VERS LA LUMIÈRE ET IL ARRIVE A LA CLARTÉ (! ?). Comme chez Nicolet : *Son principe* (à Monet), *fidèle à la théorie impressionniste, se précise : toute valeur par la lumière*, AUCUNE VALEUR PAR L'IDÉE (! ? !). M. Bricon ignore-t-il ce qu'un peintre désigne par ce mot « valeur » ? Il faut décidément le croire en lisant cette autre opinion que *dans les reproductions photographiques le coloris disparaît alors que les valeurs restent.*

Sur les « Meules », les « Peupliers » et les « Cathédrales » de Claude Monet : Ce sont de *magiques études* (heureusement !), *mais qui, comme tous les tableaux impressionnistes peut-être* (un peu plus d'assurance, voyons !) *ne sont que des études, parce qu'elles ne sont* LA SYNTHÈSE DE RIEN, L'IDÉE DE RIEN (!!!).

Je ne puis fermer ce volume, qu'on ne m'accusera pas d'avoir critiqué sans le lire, avant d'avoir cité cette incomparable comparaison entre Carolus Duran, Véronèse et Rubens : *M. Carolus Duran, épris comme nous de la couleur, l'aime sensuellement et fougueusement. Elle s'anime et, devenant son but, elle ne lui est plus seulement un moyen d'expression, mais son expression même — ainsi qu'elle l'était et au Véronèse et à Rubens. Toutefois, entre ces deux maîtres riches de la même richesse que lui, il existe une dissemblance : le Véronèse trouve sur sa palette dans le mélange de ses pâtes, ces merveilleux tons vénitiens, caressés et chauds,* QU'IL ÉTEND UNIMENT SUR SA TOILE TELS QU'ILS SONT VENUS *et qui appellent l'œil par leur extraordinaire coloration ; Rubens, lui, quand il a obtenu et employé des couleurs,* DE MOINS BELLE QUALITÉ LE PLUS SOUVENT QUE LES NUANCES VÉNITIENNES, (ne dirait-on une discussion de teinturier ?) *les soutient, les dégrade, les excite, les magnifie ; en un mot, il les présente d'une éclatante et admirable manière ..* M. CAROLUS DURAN RESSEMBLE A RUBENS ; *il arrive comme lui par le sens des valeurs à la beauté des nuances. Mais si, comme lui, il aime la couleur pour elle-même, on doit*

*observer qu'il en recherche toujours l'appropriation, bien que constamment elle demeure son but,* ALORS QUE RUBENS RESTE INDIFFÉRENT A L'IDÉE...

Je pourrais continuer longtemps ce jeu, me demander ce qui a pu induire M. Bricon a écrire un parallèle entre Falguière et Carolus Duran ; je pourrais fouiller dans le pathos qui concerne M. Henner, mais il faut conclure et c'est tout conclu : Voilà un livre plein de bonne volonté et de travail, mais un livre mal pensé, mal écrit et mal coordonné.

C'est un aimable almanach que celui d'Henri Boutet, **Un Siècle de Parisiennes.** Jolis minois et fanfreluches défilent suivant les modes sous nos yeux amusés, tandis qu'Hippolyte Devillers devise délicatement de la femme, toujours la même, à travers les transformations et les caprices du costume.

Sous la direction de MM. Jollivet-Castelot, Paul Ferniot et Paul-Redonnel, la Maison d'art a publié un volume sur **Les Sciences Maudites,** dont il faut grandement louer la partie iconographique, qui nous met sous les yeux des documents souvent rares. Avec les illustrations de MM. Louis Malteste, Henri Duhem, Edmond Rocher, Léon Galland et de Mme Marie Duhem, il faut louer la couverture en couleur de M. Louis Payret-Dortail.

C'est également M. Louis Payret-Dortail qui a le plus contribué à illustrer le très particulier recueil de poèmes de M. Paul Hubert, **Aux Tournants de la Route.** La couverture, les ornements, têtes de chapitre et culs-de-lampe qu'il a dessinés pour cette plaquette d'un sincère et vibrant poète, manifestent un grand sens décoratif et un ingénieux esprit de synthèse linéaire.

LES REVUES. — **Les Maîtres du Dessin.** — Au sommaire : Bracquemond : *Portrait* (1851), dessin rehaussé; Jules-Elie Delaunay : *Etude pour Arion ;* Prud'hon : *Sophia,* dessin aux deux crayons; Saint-Marcel : *Le Tigre et la Grenouille.*

**L'Art Décoratif** (mars). — M. Albert Thomas étudie le talent vigoureux d'un jeune peintre d'un bel avenir, M. Georges d'Espagnat. Autres articles de M. Henri Frantz sur *Les Peintures décoratives à la nouvelle gare de Lyon;* sur des tapis de MM. Mucha, Félix Aubert, Christiansen, etc.,par M. G. M. Jacques ; sur *Quelques Verriers,* par M. Alphonse Germain ; sur la *Reliure Moderne,* par M. Charles Saunier.

**La Chronique des Arts** (passim) — Nous ne saurions

trop louer la campagne entreprise par cette publication — à la suite de bien d'autres d'ailleurs — en faveur du déménagement du ministère des Colonies dont la présence dans les bâtiments du Louvre est un permanent danger d'incendie pour nos musées nationaux. Il est à souhaiter que la presse, tant quotidienne que périodique, ne cesse de réclamer contre l'état de choses actuel jusqu'au jour où satisfaction nous aura été donnée.

**La Lithographie** (février). — Article de M. Jules de Marthold sur *Ingres lithographe*, à propos de la prochaine publication de l'important ouvrage de M. Henry Lapauze.

(Mars). — Les Kruger : « Désormais illustré à jamais par l'héroïsme patriotique du seul nationaliste sérieux que je connaisse, ce nom a été porté par plusieurs graveurs allemands.

1° — André Lucas Kruger, orfèvre, peintre et graveur au burin, dit *le Maître de la Cruche*, né à Nuremberg en 1540, mort en 1585.

2° — Thierry Kruger, graveur au burin, né à Munich en 1570, mort à Rome en 1650 où, d'après Andréa del Sarto Vannuchi, il a gravé l'*Histoire de la Vie et de la Mort de Saint Jean-Baptiste* et *La Cène*.

3° — Théodore Kruger, qui a gravé de 1646 à 1715 en Allemagne.

4° — André L. Kruger, peintre, dessinateur et graveur, né à Potsdam en 1743. »

**La Plume** (1er mars). — En hors-texte, trait d'une gravure sur bois en deux planches du très original et habile graveur Pierre-Eugène Vibert. — Diverses photographies du *Parthénon* qui, sous l'initiative de Karl Boès, forme sur la rive gauche, au quartier latin, une sorte de succédané de la *Maison moderne*.

**Les Partisans** (20 février). — Couverture et vignettes de François Maréchal et les charges spirituelles de Mlle Reine Sarth et de M. Soums dans *La Mascotte*, par Louis Payret-Dortail.

**L'Hémicycle** (nos 13-14). — Illustrations de Félix Vallotton, Andhré des Gachons, Fernand Maillaud, etc.

**Le Rire** (passim). — M. Abel Faivre s'affirme de plus en plus avec talent le traducteur des nudités grotesques. De lui également le très humoristique dessin d'une veuve éplorée sortant probablement du cimetière, et s'écriant, au milieu des larmes : « *Lui qui* voulait des crêpes pour le mardi gras ! »

**Le Sourire** (passim). — Dessins de Grün et Hermann-Paul.

**Le Journal de Paris.** — Sous la direction de MM. Reschal et Louis Besse, ce journal a su grouper une excellente collaboration artistique. Le numéro du 7 mars donnait un beau dessin de Simonaire.

**Jean qui Rit.** — Nouvel amusant illustré avec la collaboration de MM. Gaston Noury, Maurice Neumont, Jack Abeillé, etc...

**Pif-Paf.** — Encore un nouveau-né, organe des Sud-Américains en Europe. Dessin de Jehan Testevuide.

**L'Art moderne** (3 mars). — Etude de M. Gisbert Combaz sur le peintre décorateur néo-impressionniste Théo van Rysselberghe.

**The Artist** (mars). — Notes sur Mucha avec de nombreuses reproductions.

**Le Studio** (15 février). — Accompagnant un article de M. Gabriel Mourey sur *l'eau-forte en couleurs en France*, des compositions de Steinlen, Richard Ranft et Borrel en hors texte et d'autres œuvres de MM. Jeanniot, Bétout, Godin, Houdard et Béjot.

**Deutsche Kunst und Dekoration** (mars). — En dehors d'une nécrologie sur le génial peintre Arnold Böcklin, le numéro est consacré à M. Fritz Erler.

**Innen-Dekoration** (mars) — M. Félix Commichan consacre plusieurs colonnes aux nouvelles constructions de l'avenue Malakoff, à Paris, dont l'auteur est M. Charles Plumet.

Les Estampes. — J'ai annoncé il y a quelque temps la publication des *Estampes decoratives des Musées centennaux*, par les imprimeries Chaix et de Malherbe. Cette suite de dix compositions, qui réunit les noms de MM. Eugène Carrière, J Chéret, Eug. Grasset, Léandre et Willette, est particulièrement intéressante en ce sens qu'elle résume, pour ainsi dire, les efforts apportés par les artistes modernes dans le domaine de l'estampe murale et de l'affiche.

A tout seigneur. . M. Chéret est toujours le roi des murailles. Ses deux affiches concernent la *Broderie* et la *Dentelle*. Un cri jaune, c'est le tissage ; un soupir bleu pâle, c'est la dentellière. Car le titre n'est pour Chéret que prétexte à symboliser avec grâce un métier de luxe. Il ne descend pas comme Carrière dans le tréfonds social pour en rapporter une crispation, une face ou un geste de misère et de lutte. Il

est simplement élégant, captivant,éclatant; nul n'a su mieux que lui faire chanter la tache lumineuse qui doit répandre la réclame; il reste, malgré les émules suscités par son exemple, le maître incontesté de l'*affiche*.

Personne n'est plus à son antipode que M. Léandre. Chéret, c'est la couleur et le tapage ; Léandre, c'est le blanc et noir, exprimant prodigieusement, mais plutôt selon le mode de l'estampe que de l'affiche. Ses deux planches pour les *Moyens de Transport* sont deux œuvres hors pair. La première nous montre, à l'intérieur d'une diligence, tout contre la croisée qui laisse entrevoir, sous le ciel bleu, le déroulement monotone et désolé des campagnes animées par la silhouette d'un cavalier luttant contre le vent, un couple de 1830, blotti dans l'heureuse émotion d'une idylle éclose. La femme, délice de chair peureuse, sous le frêle échafaudage des cheveux en coques et de la large capote à panache, pose la fraîcheur de coquillage de ses doigts fluets fleuris d'un champêtre bouquet, sur la main gantée de l'homme, amoureux, pressant et comme pénétré d'une respectueuse tendresse. C'est là une exquise scène d'intimité, inscrite par le crayon du lithographe avec toute la grâce rapide et la saveur qu'on trouverait dans une nouvelle de Mérimée. Dans une délicatesse de métier non pareille, les blancs et les noirs se marient sans heurts, liés par l'heureuse coloration blonde uniforme du fond qui enveloppe le tout d'une atmosphère frémissante.

Dans l'autre planche, toute la question sociale, tout le présent cuisant, la douloureuse et implacable fièvre moderne s'évoque. Sous les yeux de fatalité sinistre d'un train qui accourt, une tragique figure de garde-barrière surgit comme un remords, comme l'expression vivante de tout un monde subalterne,souffrant, rivé au devoir malgré la sourde révolte. Devant cette figure d'héroïque et quotidienne misère, on ne peut s'empêcher de penser que ces malheureuses, à la responsabilité de qui sont confiées des millions d'existences, sont parfois rétribuées par les compagnies de chemin de fer de la somme dérisoire, incroyable, de cinq francs par mois! Je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour que l'on comprenne ce qu'un artiste comme Léandre a pu mettre de poignant dans l'histoire d'une de ces vies croupissantes et dures. Ce qu'il me faut ajouter, c'est la vigueur d'expression obtenue par la mise en œuvre des plus simples moyens. Ici, même, il n'y a plus de couleur si l'on excepte le petit carré vert de la lan-

terne qui apporte dans le noir et blanc tout juste ce que la couleur pouvait y ajouter de déchirant.

Avec M. Grasset, auquel fut départi comme sujet le *vêtement féminin*, nous retrouvons la couleur dans tout son éclat. La première de ses compositions représente une femme debout, en toilette moderne, dans un champ jaune à côté de la mer bleue, tenant de sa main finement gantée de blanc une ombrelle d'un bleu cru, d'un bleu qui se tient harmonieusement avec les cheveux roux, le collet noir ondoyant et la robe verte. Des nuages fous courent sur un ciel de lapis ; comme un chaud parfum d'été monte de toute cette nature exubérante. C'est de la vie exaspérée dans la couleur et traitée avec un sens décoratif qu'on retrouve dans les moindres détails.

Dans la seconde planche, sur un fond symphonique d'arpèges bleus, assise sur un tertre vert, une souple figure, très simplement vêtue de jaune, très voluptueusement casquée d'une chevelure sombre, déploie un large éventail orangé. Une jolie volupté frissonne dans la bouche, dans les yeux, dans les narines franches, dans la chair nerveuse des bras nus, dans la chaleur des tons vifs juxtaposés.

M. Eugène Carrière nous entraîne dans les *Mines et Métallurgie* et nous montre, dans deux affiches exécutées en un seul ton, le mineur et l'ouvrier métallurgiste. C'est la vision du travail ingrat, à peine nourricier, dans des bagnes sans déshonneur ; c'est une expressive tête de mineur, marquée par le labeur quotidien, dans l'atmosphère de nuit des pays noirs, sur un fond de hauts fourneaux et de fumées multiples; c'est encore, devant le creuset aveuglant, les membres cuits et tordus d'un homme que sa besogne aride tuera peut-être avant même qu'il ait pu amener à l'âge où on les utilise les marmots qu'il crée entre deux famines.

Ce sont des pensers plus optimistes qui ont inspiré Willette dans ses deux allégories de l'*Agriculture* et de la *Viticulture*, mais ses deux œuvres sont complètement dénaturées par une coloration trop vive, trop hachée menue et trop lourde aussi comme en cet arc-en-ciel des « semailles » qui pourrait aussi bien figurer un pont multicolore. Ces « semailles » sont une de ces symbolisations où Willette aime à allier son scepticisme aux emblèmes de la religion : L'ange des heureuses moissons apporte sa protection à la gente paysanne qui sème au vent le grain sur les sillons.

Dans les « vendanges » une accorte cantinière est juchée sur un tonneau autour duquel se pressent un vieux paysan que

réjouit l'espoir des cuves pleines, un curé dont la face rubiconde semble se remémorer le *Bonum vinum lœtificat cor hominis* et deux gars qui, l'un sous le costume militaire et l'autre au sortir du tirage au sort, chantent, en levant leurs verres, la gloire du vin.

Cette suite d'estampes a été tirée à 400 exemplaires dont cent furent livrés à l'Administration de l'Exposition pour la décoration des palais centennaux. Les 300 autres exemplaires numérotés sont mis dans le commerce.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

Peter Benoît, le grand musicien flamand dont je vous ai parlé à maintes reprises, vient de mourir à Anvers, où s'était écoulée son active et féconde carrière. Avec lui disparaît une des belles figures originales, voire autochtones, décoratives, militantes et créatrices de ce pays. Et c'est avec une piété mélancolique que je me remémore sa personne de lutteur et d'apôtre, et les heures d'aimable prestige que je passai avec lui.

Je me reporte aux années de 1876 à 1886. Le directeur de l'Ecole de musique flamande d'Anvers avait établi son quartier général à l'*Ancre Couronnée*, une vieille et patriarcale auberge désormais historique exploitée par le digne M. Mertens, dont la famille, éminemment bourgeoise, — j'emploie cette épithète pour ce qu'elle évoque de probité, de quiétude, d'ordre et de bonheur stable quoique médiocre, — fut si maternelle pour ce grand homme et grand enfant illusionniste qu'était Peter Benoît. Cette auberge à l'enseigne suggestive était située au Marché au Lait, une des étroites rues traficantes du vieil Anvers, près de l'endroit où se dressait encore, il y a quelques années, Lyne, la petite laitière de bronze à laquelle le chronogramme suivant, inscrit sur la pompe rustique qui lui servait de socle, donnait 1766 pour l'année de sa naissance :

Lang LeVe BLY Van ZIn Ons LYn De MeLkbœrIn (1),

Dans les grandes circonstances, Lyne revêtait ses cotillons de fête et alors son confrère Teune Kœkelœre, le malin paysan aux œufs, une sorte de Pasquin anversois dont la statue polychromée, accroupie dans une niche à l'angle du Marché aux Œufs, la place voisine, ne manquait pas de lui envoyer ses chaleureuses félicitations et de l'entretenir

(1) Longue vie et belle humeur à notre Lyne, la laitière!

narquoisement des grands événements du jour. A cause de la circulation très intense dans ce Marché au Lait représentant, depuis le XIIe siècle, une des rues par lesquelles défilaient tous les convois de marchandises apportées ou importées sur l'Escaut, de crainte aussi qu'un jour elle ne fût culbutée de son piédestal par l'un ou l'autre de ces lourds fardiers sur lesquels s'amoncellent les sacs, les ballots et les caisses, la délicate petite laitière a été reléguée dans le square entourant le Steen, la rebarbative prison convertie en musée d'antiquités, où, derrière son grillage, en compagnie d'autres reliques communales de nature plutôt farouche, tels que mortiers, couleuvrines, ferrailles patibulaires, la pauvre Lyne fait un peu l'effet d'une prisonnière ou d'une oiselle encagée.

L'*Ancre Couronnée* n'était pas loin non plus de l'antique maison des Chorals (*Choralhuis*) occupée jusqu'en ces derniers temps par un loueur de voitures et qui, au XVe siècle, était affectée au logement des maîtres et des chantres de la première école de musique d'Anvers, d'où sortirent les Ockeghem, les Obrecht et les Hubert Waelrant, ces arrière-ancêtres de Peter Benoit.

Vieille et bonne auberge de l'*Ancre!* Que de repas savoureux on y faisait! Quelle cave de bordeaux vieux! Mais surtout quelle délicieuse bière de double orge, la cervoise favorite de Benoît! C'est là qu'aux jours de ses grands concerts Benoît tenait pour ainsi dire table ouverte. Comme la plupart des artistes d'autrefois, ce puissant brosseur de fresques musicales se montrait généreux jusqu'à la prodigalité, et à ce propos je constaterai qu'il meurt pauvre; non seulement ses œuvres ne lui auront rapporté aucun bénéfice matériel, mais il s'en faut que toutes aient été gravées. Combien de fois ne lui est-il pas arrivé, en présence de l'insuffisance de la recette, de faire lui-même, au dernier moment, les frais d'une représentation supplémentaire d'un de ses drames lyriques qui eût, sinon, dû disparaître de l'affiche! Il ne se contentait pas d'inviter ses amis du pays et de l'étranger à venir assister aux grands festivals consacrés à ses œuvres, mais il hébergeait ces pèlerins durant tout leur séjour à Anvers, il les traitait copieusement et il retenait même leurs chambres à l'*Ancre* en les recommandant aux soins vigilants du brave M. Mertens promu, en quelque sorte, au rang de majordome et d'intendant du maître! Sans vous consulter Benoît prenait à sa charge non seulement la table, mais encore le logis. Oh les chambres proprettes aux parois de bois comme dans un navire, les couchettes aux draps

blancs un peu gros, mais fleurant bon les herbes aromatiques! Au moment du départ, lorsque l'on demandait sa note, M. Mertens vous annonçait que le maître avait tout réglé. On avait beau se répandre en protestations, se rebiffer, le patron, placide mais ferme, observait rigoureusement la consigne. Quant à faire des reproches à Benoît, le diable d'homme se gardait bien de se montrer. Le train n'attendant point, il n'était plus temps d'aller relancer le trop royal amphitryon, chez lui, au Marché au Blé; puis il aurait fallu l'arracher à un repos bien mérité après une veillée prolongée jusqu'aux « petites heures », durant laquelle il avait encore payé de son esprit, de sa belle humeur, de son talent de conteur et de pianiste. L'hôte exquis, le galant homme que ce grand musicien! La verve et l'humour, le sel hospitalier — comme on dit le pain et le sel! — dont il saupoudrait ses anecdotes, ses souvenirs, ses critiques! Il fallait surtout le mettre sur le chapitre de sa vie à Paris et de ses débuts dans la carrière. J'ignore s'il laissera des *Mémoires*. Ceux-ci seraient au moins aussi intéressants et, à en juger par quelques articles et morceaux communiqués à des périodiques flamands, aussi bien écrits que ceux d'Hector Berlioz. Il aurait aussi pu donner un pendant aux *Soirées de l'Orchestre* et aux *Grotesques de la Musique*, sans se montrer aussi féroce toutefois que l'implacable tortionnaire des mauvais musiciens et des faux artistes...

A ces brillantes assemblées, épilogues obligés des « premières » de Benoît à Anvers, je préférais peut-être les occasions où nous pouvions jouir en plus petit comité, entre intimes, de la captivante société du maître. Alors il se montrait encore plus naturel et plus expansif. Quoique parlant le plus souvent le flamand, sa langue maternelle, Benoît possédait admirablement le français, et, pour peu qu'il ne se trouvât pas entouré exclusivement de ses compatriotes, par courtoisie, c'est en cette langue qu'il entretenait ses invités. Il intéressait tellement ses convives que nul ne songeait à la fuite du temps; d'ailleurs, avant que sa santé eût subi le fatal accroc dont il ne devait plus se remettre, lui-même était le dernier à parler de se coucher. Et quel délice quand il se mettait au piano, soit qu'il jouât l'une ou l'autre de ses œuvres de demi-teinte, par exemple cette exquise *Cantate des Enfants*, ou qu'il improvisât au gré de sa fantaisie, qu'il se livrât, tour à tour sentimental et enjoué, à de véritables confidences en musique. C'était son âme qui chantait! Les veloureuses et félines nuits d'été, par les fenêtres ouvertes

sur la place anonchalie en attendant le fracas des charrettes maraîchères et des fardiers de corporations maritimes, le vieux carillon des frères Hémony, les facteurs français établis à Anvers, inauguré au XVIIe siècle, par le fameux carillonneur Crama, réveillant ses notes aériennes dans le beffroi de la cathédrale proche de là, donnait la réplique au piano de Benoît et nous avertissait du vol trop rapide de ces heures totalement harmonieuses...

Durant le séjour d'environ deux ans que je fis à Cappellen, le joli village anversois, non loin de la Hollande, aux confins des alluvions de l'Escaut et des sablons de la Campine, Benoît vint plusieurs fois me voir et d'aimables souvenirs aujourd'hui imprégnés de la navrance du regret se rattachent à chacune de ces visites d'il y a vingt ans.

Vivrais-tu encore, toi, Charellië Deridder, maître bourrelier et chef de la fanfare « Les XXXIV », qui tirais de ton cornet à piston de si agrestes et intrépides stridences ? En ce cas tu te rappelles certainement la harangue de félicitations que t'adressa en une impeccable *mœdertaal* (1) le maître Benoît, après que, prévenus de sa présence chez moi, votre président d'honneur (on était ambitieux à cette époque), vous vîntes, à la nuit tombante, lui donner une sérénade sous le balcon de mon cottage? Vrai, malgré le talent et le souffle que vous prodiguiez généralement, ô mes féaux et frustes amis, en ces préliminaires aux tournées de bières blanches et dorées, je m'en voulus presque de vous avoir invités à exécuter, pour faire fête à mon hôte, les plus militaires de vos pas redoublés et les plus galants de vos pots-pourris, car vous vous mîtes à sévir, accompagnés de torches presque incendiaires, à ce moment délicieux du café où le chantre de *Lucifer*, de l'*Escaut* et de la *Guerre*, s'étant assis au piano, préludait par quelques accords à l'un de ces nocturnes suaves et poignants qu'il composait séance tenante et qu'il oublia toujours d'écrire, et certes soit dit sans froisser votre amour-propre, vous seriez même les premiers à en convenir, sa musique valait bien la vôtre! A ce déchaînement de cuivres goulument embouchés et induits en vibrations forcenées, Benoît sursauta sur son tabouret à vis et s'écria : « A la trahison! Au guet-apens! » Mais son dépit, que je partageais, je te l'avoue, Charellië Deridder, malgré toute ma partialité pour vos orphéonies aussi gaillardes que des bourrades, — ne fut pas

(1) La langue maternelle, le flamand.

de longue durée et il prit son parti de ce *tutti* de tubas et de trombones dont mes braves buccinators s'avisaient d'accompagner, avec moins de discrétion que le carillonneur d'Anvers, son vespéral solo de piano.

Le concert fini, Benoît trinqua sans plus de façon que moi-même avec ces rustres mélomanes; il complimenta les concertants en te donnant à toi, Charlier, leur chef, du *heer kapelmeester*, du maître de chapelle long comme le bras dont tu les avais dirigés.

Enchantés, nos artistes le reconduisirent même à la gare aux accords de la *Brabançonne*, alternant avec *l'Où peut-on être mieux* et avec « le Noël du petit cahier vert », notre *liffstak*, notre air favori, autrement dit notre morceau de ralliement.

Je gagerais que les éloges qu'il adressa à ces sonneurs de bugles, de trompettes et de bombardons étaient à peu près sincères surtout qu'à ce moment Benoît caressait l'idée de réunir en une vaste fédération tous les orphéons du pays flamand afin de leur faire exécuter un jour une grande œuvre patriotique spécialement composée par lui à cet effet. Soit dit sans vanité *mes* XXXIV, ne fût-ce que par la résistance de leurs poumons, se seraient distingués dans cette levée de parmions sonores.

Benoît ne se borna point à vous prodiguer des compliments, à toi, Charlier, et à tes hommes, mais il fit don à notre « société » d'une de ses photographies, avec autographe dédicatoire s'il vous plaît. Ce portrait ne sera jamais sorti des archives de notre humble « chapelle » villageoise. Mais une relique que celle-ci aura conservée avec un soin plus jaloux encore, c'est le manuscrit du pas-redoublé écrit par notre nouveau « membre d'honneur » spécialement à l'intention des XXXIV et que, poussant peut être à l'excès l'égoïsme du dédicataire, ceux-ci ne firent jamais graver, ne jouèrent même jamais que dans l'intimité et pour leurs exclusives délices. Aussi ai-je tout lieu de croire que cette œuvre ne figure point dans la liste soi-disant complète de celles du maître...

C'est un « pays » et un ami de Peter Benoît, c'est aussi un artiste que je « pratique » et que je suis depuis de longues années, ce beau peintre Emile Claus qui, avec Théo Van Rysselberghe Baertsoen, Constantin Meunier et nos Impressionnistes Claude Monet, Renoir, Pissarro, Cézanne, Guillaumin, triomphent en ce moment au salon de la *Libre Esthétique*. Claus est en effet originaire de Vyve Saint-Eloi, village voi-

sin de Harlebeke, berceau de Peter Benoît, dans la West-Flandre. Cette terre turbulente, aux kermesses ensanglantées de rixes, pépinière de paysans batailleurs, a d'ailleurs été féconde en belles personnalités créatrices. Le jeune Claus rejoignit Benoît à Anvers, vers les 1874, à une époque où le musicien avait déjà fait sa trouée et pris la tête du mouvement musical en pays flamand.

Les débuts de Claus furent très difficiles dans la ville de Rubens. Tout en suivant les cours de l'Académie de peinture, pour subsister il lui fallait travailler avec d'autres camarades comme manœuvre et praticien à des « chemins de la croix » commandés, par les fabriques d'églises de villages, au sculpteur Geefs. Dès ses débuts, celui qui devait devenir un maître était épris de vie, de mouvement, de nature, de belle lumière claire et de tonalités radieuses et vibrantes. Aussi ne tarda-t-il pas à s'affranchir des poncifs anversois et de ces colorations brunes et bitumeuses qui furent si longtemps chères à l'école des mauvais romantiques et historiens à l'huile qui sévissaient dans une ville au passé illustre Son premier début intéressant fut, il y a vingt-cinq ans, un *Ecolier puni*, un petit villageois mis en pénitence contre un mur de préau d'école badigeonné et éclairé par un plein soleil faisant encore valoir la blondeur d'épis des cheveux, la carnation rose et le ragoût des nippes du jeune patient. Je me souviens d'autant mieux de cette toile qu'un de mes amis à qui un petit héritage permettait de jouer au Mécène — un Mécène de vingt ans! — et qui devait se faire depuis quelque réputation dans les lettres à Paris et à l'étranger, en fit l'acquisition sans marchander, comme il avait acheté à peu près à la même époque *Dans le Polder*, un des premiers tableaux du paysagiste Théodore Verstraete, et comme, plus tard, il devait en quelque sorte « étrenner » le sculpteur Constantin Meunier en qui la critique s'obstinait à ne vouloir saluer qu'un peintre. Après l'*Ecolier puni*, Emile Claus progressa à pas de géant, grâce à une communion étroite et constante avec la nature de ce beau pays de Flandre, à Astène, aux bord de la Lys, où le jeune artiste ne tarda pas à se fixer définitivement. Quelques années après son premier succès, il exposa le *Bateau qui passe*, une composition importante, d'une grande fraîcheur d'impression, d'un sentiment exquis et d'une exécution remarquable. Depuis, chaque fois qu'il a exposé, il a attiré sur lui l'attention des connaisseurs. Cette année, à la *Libre Esthétique*, il présente un ensemble d'œuvres rivalisant avec les plus lumineuses et les

plus vibrantes des paysagistes français énumérés plus haut et dont le « Mercure » a assez souvent constaté la maîtrise pour que je me dispense de parler d'eux à cette place.

Dans cette série de Claus définitifs rien de magique comme cet arbre littéralement embrasé par les flamboyantes pierreries du soleil couchant ; non moins magistral ce *Passage des Vaches*, que vous vîtes l'an dernier à Paris.

Théo Van Rysselberghe expose aussi, à la *Libre Esthétique*, une série de tableaux merveilleux, d'une virtuosité sans rivale d'une sûreté d'œil et d'une souplesse de main presque déconcertantes et où, tout comme chez Claus, la science du « pointillisme » a été appliquée de manière triomphale. Van Rysselberghe expose un portrait de sa femme et un autre de sa belle-mère, Mme Monnom, qui sont parmi les meilleurs de l'école moderniste ; j'en dirai autant des deux portraits au crayon noir — pointillés aussi — que van Rysselberghe a faits de notre ami André Gide et de Constantin Meunier. Cette exposition classe définitivement Émile Claus et Théo van Rysselberghe parmi les peintres les plus « forts » et les plus originaux non seulement de leur pays, mais de toute leur génération. Ce salon de la *Libre Esthétique* est d'ailleurs réussi et représente une sélection d'œuvres rapprochées et assorties avec le goût suprême et le piquant esprit d'initiative et de découverte qui caractérisent M. Octave Maus, le régisseur de ces friandes manifestations d'art. A citer encore un bas-relief de Constantin Meunier, des lithographies de Georges Lemmen, des étains de Charpentier et les superbes *Chalands sous la Neige* de Baertsoen.

GEORGES EEKHOUD

## *LETTRES ALLEMANDES*

*Deutsche Chansons* (*Bretti Lieder*), Berlin, Schuster u. Loefler, M. 1. — Gregor von Glasenapp : *Essays*, *Kosmopolitische Studien*. Riga, Jonck u. Poliensky, M. 6.— Otto Spielberg : *Lebensweisheit eines alten Sokratikers*, Zurich, E. Speidel. frcs 4. — Otto Spielberg : *Die Moral der freien Mannesart*, Zurich, ibid., frcs 4. — Revues : *Wiener Rundschau*. — *Die Insel* — *Buehne und Welt* — *Das litterarische Echo* — *Die Gesellschaft* — *Die Zukunft*.

En Allemagne, des jeunes gens voudraient réformer le café-concert et l'on a beaucoup parlé, ces temps-ci, d'une tentative de M. de Wolzogen pour acclimater à Berlin une espèce de Chat-Noir. A cette fin, on s'est meublé de la façon la plus

artistique, et je vous assure que cela doit être d'un *modern style* effrayant. Les organisateurs se démènent, avec solennité, autant que feu Salis, et les spectateurs boivent du vin blanc... Ils appelent cela *Ueber-Bretll* — le « Sur-Beuglant » — comme s'ils étaient les inventeurs d'un idéal nouveau. M. Bierbaum a eu l'excellente idée de réunir dans un élégant petit volume quelques poésies de « poètes nouveaux » assez légères pour être chantées sur les planches. Ces **Deutsche Chansons** trouveront-elles des compositeurs et un public? Je ne sais trop. Tout cela a l'air bien artificiel, bien pédagogique. On dit modestement que l'on n'apporte là que des « documents », des « contributions » des pierres pour servir à l'édifice etc. Mais que veut-on réformer au juste? Le café-concert littéraire (en allemand « *litterarische Variété* ») est un non-sens. L'art naît du peuple, on ne le lui impose pas Sans doute les *beuglants* allemands sont d'une grossièreté révoltante, mais c'est parce que le public s'y plaît, parce qu'ils sont le *signe* du public. Ne cherchez donc pas de littérature où il n'y en a pas! Si, pourtant, rapins et bohêmes, vous voulez refaire Montmartre à votre façon, travaillez en silence et bénissez le ciel si, pendant quelques années, les snobs vous laissent tranquilles.

Les « études cosmopolites », que M Gregor de Glasenapp réunit en volume sous le titre d'**Essays**, sont éditées en allemand à Riga, en Russie. C'est assez dire que nous avons affaire à un homme de culture universelle. Allemand des provinces baltiques, sans aucun des préjugés de sa caste, M. de Glasenapp était bien placé pour juger les grands courants de la pensée européenne. Son esprit, très orné, vagabonde à travers les littératures en quête de curiosités, tout comme ses ancêtres ont dû traquer le gibier dans les vastes forêts de Livonie. Mais ils ne lui ont pas légué leur conscience robuste. Le problème moral le tracasse et il y revient à mainte reprise au cours de son volume Kantien *indécrottable*, toute philosophie se réduit pour lui à un définitif agenouillement devant l'impératif. C'est la tare de cet esprit qui, par ailleurs, fait preuve d'une si belle indépendance de jugement. Soit qu'il parle de la poésie indoue ou des commentaires du *Faust* de Goethe, de bases naturelles de la civilisation ou du droit au duel, il se montre toujours érudit et sobre dans ses jugements, avec un peu d'épicuréisme qui plaît. Une longue étude sur Nietzsche et Tolstoï occupe le centre de ses dissertations. Le critique a reconnu que ces deux esprits, également opposés aux tendances générales de leur époque, présentaient, sur le domaine

de la morale, une antinomie irréductible entre deux conceptions également justifiables.

M. Otto Sylvester publie des petits manuels d'anarchisme démocratique. Cela s'appelle **Lebensweisheit eines alten Sokratikers** et **Die Moral der freien Mannesart**. Un bon vieux bard débite des maximes de conduite qui ont parfois l'air très outrageuses, mais qui manquent d'originalité. Nous connaissons ces propos qui veulent fonder le courage humain en soulageant de la peur. Depuis quarante-huit, c'est un genre un peu vieilli.

*

Il y a une revue d'un cosmopolitisme excessif, c'est bien la **Wiener Rundschau**, que M. Felix Rappaport dirige seul maintenant, mais dont M. Rudolph Kassner continue les traditions d'une façon tout à fait intéressante. On y néglige peut-être un peu trop la jeune école viennoise. Si l'actualisme a existé avec beaucoup de complaisance, des essais littéraires de tout premier ordre n'auraient pas pendant cela perdu une marque particulière. Voici enfin traduit de l'André Gide. M. Kassner a tenté avec bonheur une version allemande de *Philoctète*. Il y a parfois des lourdeurs de style, mais c'est précis et presque toujours souple. L'étude qui présente l'auteur de *Paludes* au public allemand, encore que vagare et prolixe, m'a semblé quelque peu opaque. Des remarques excellentes témoignent d'un bon sens psychologique. Elles s'accumulent tout à tout sans idée conductrice, sans le « lient » que donnerait à tout cela de la transparence. « André Gide, écrit M. Kassner, est poète et philosophe parce qu'il est en même temps très naturel et très artificiel, abondant et limité, et a l'un m'entraînant bien, grand et petit. Et c'est pourquoi cette dualité qu'il porte en lui est, au même degré, créatrice et fatale. Gide ne se déclare jamais en tant que poète sans cacher le philosophe, et, inversement, l'ébauche d'une pensée ne lui est que trop directement une image qui le fait souffrir. Ses images sont souvent métaphysiques et ses pensées inquiètes. Lui aussi est un rêveur de l'impossible et il oublie trop souvent que tout ce qui est impossible n'est que l'action autonome et l'œuvre qui s'est créée. »

Dans la livraison suivante (15 février, de la même revue, M. Ernst Schurr parle de Stendhal, dont les œuvres principales vont enfin paraître en allemand par les soins de M. J. Oppeln-Bronikowski. « Henry Beyle, un artiste du milieu et de

l'âme », ainsi débute l'étude de M. Schurr. N'est-ce pas tracer des limites et restreindre un sujet, à quoi, surtout pour l'Allemagne, il faudrait consacrer des volumes? Saluons pourtant ces quelques pages comme un symptôme heureux. Plus loin, Roger Marx étudie Eugène Carrière et Carl Heckel les lettres de Nietzsche ( « *Frédéric l'inactuel* »). — Dans les livraisons de mars, M. E. R. Weiss traduit des fragments de Rimbaud et de *la Femme pauvre*, de Léon Bloy.

Les derniers fascicules de la **Insel** continuent à tenir ce que la rédaction nous avait promis au commencement de l'année. Nous serions heureux seulement d'un peu plus de régularité dans l'apparition. Décembre et janvier contiennent encore des reproductions de vieux bois de maîtres inconnus provenant de la bibliothèque de Vienne. Un poème inédit de Clemens Brentano est publié en fac-similé autographique. Des vers de Liliencron, Dauthendey, R. A. Schrœder, etc. La suite du roman de Dehmel.

**Bühne und Welt** donne au cours de trois fascicules (février-mars) une longue étude de M. Philippe Stein consacrée à « Ibsen sur les théâtres de Berlin ». On sait qu'Ibsen fut connu en Allemagne dès 1877 par des représentations des *Soutiens de la Société* sur quatre théâtres différents. La première de *Maison de Poupées* remonte à 1880 et depuis lors le Sardou norvégien fut joué sans interruption. Il était intéressant de connaître les opinions successives de la critique allemande, l'attitude du public, le caractère des différents interprètes, et M. Stein nous renseigne avec abondance. De nombreuses photographies accompagnent son étude.

Dans **Das litterarische Echo** du 15 février, M. Louis P. Betz, l'éminent professeur de Zurich, parle de la littérature comparée, où excellait feu Joseph Texte. Il s'agit surtout de la pénétration réciproque de l'Allemagne et de la France. On connaît le mot de Gœthe où il explique que les littératures « s'ennuieraient en elles-mêmes » si elles n'étaient pas fécondées par les productions de peuples voisins. Étudier cet échange continuel est la tâche que doit entreprendre la littérature comparée. M. Betz fait l'historique de cette science, déjà très ancienne, pour laquelle les universités éprouvent le besoin de créer des chaires. — La baronne de Buelow analyse les lettres de Bismarck à sa fiancée et à sa femme (1er mars). Il faut retenir le charme particulier des lettres où le jeune diplomate conseille à sa femme la lecture des romans français.

**Die Gesellschaft** (1er février) contient une étude de M. Emile Ermatinger sur M. José-Maria de Heredia (avec portrait) et quelques bonnes traductions de sonnets des *Trophées*.

A propos d'une visite d'Yvette Guilbert à Berlin, M. Maximilien Harden juge très sévèrement dans la **Zukunft** (nº 20) notre grande divette nationale : « Madame Guilbert fait encore bien son affaire. Elle a la grande tradition, la routine acquise par l'exercice de nombreuses années et la technique du langage qui lui fit mériter jadis le nom de *grande diseuse*. Il y a longtemps de cela. On ne regretterait pas la voix dont il ne reste plus que quelques sons rauques, mais le charme de la personnalité est passé et je comprends que les Parisiens ne veulent plus voir maintenant leur vieillissante favorite de jadis... Elle est *vieux jeu*. Et les Parisiens se mettent à sourire lorsqu'ils lisent dans le *Figaro* que cette gloire usée transporte encore ces bons Berlinois dans les ivresses d'un ravissement de fête. »

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

*Love Letters of an Englishwoman*, 322 p., 8º, 5s., John Murray. — Joseph Conrad : *Lord Jim*, 392 p., 8º, 6s., Blackwood. — Franck Harris : *Montes the Matador*, 254 p., 8º, 6s., Grand Richards. — Christophe Smart : *A Song to David* with an introduction par R. A. Streatfield, 35 p., 8º, 1s., Elkin Mathews.

Six mois bientôt, six mois écoulés, disparus, vécus depuis que ce petit livre à la reliure délicate, aux fermoirs de rubans vert sombre, a fait son apparition. **Love Letters of an Englishwoman,** sur le dos ornementé, sur les pages de titre et de garde et rien de plus. Aucun nom, aucune indication pour permettre au lecteur de connaître autre chose de l'être qui écrivit ces pages qu'une âme de tant de joie et de tant d'amour que la douleur la prend et l'emporte.

Qui a écrit ces *Lettres* ? Ce fut la question qui révolutionna pendant bien des semaines tout Londres et même l'Angleterre avec les pays de langue anglaise. Le monde littéraire se passionna ; la tourbe des journaux et de l'information s'agita en fantasques recherches ; chaque lecteur de ce livre voulut savoir plus — plus que la beauté de tant de joie et de tant de douleur — il lui fallait connaître l'auteur, la victime, par son nom et dans son intimité. Qu'importe l'intensité contenue et vibrante du drame ! Cela ne suffit pas : l'œuvre pure unique, vivante, se dresse — vite un coup d'œil — mais l'intérêt n'est

pas là — cette vraie beauté n'émeut qu'à demi — ce qui troublera, ce qui fera pleurer les âmes sensibles, c'est le détail, l'à-côté, l'inutile, et peut-être la blessure, la tache, la honte qui se trouve au fond de toute source de beauté. Voici que longtemps, longtemps, le sculpteur a ébauché, pétri la glaise, il a taillé longuement le marbre en des heures de joie et d'espoir, en des jours de douleur et d'abattement. Il a fait, avec sa vie même, une œuvre de beauté qui l'enivre — alors comme la beauté est pour tous, et que s'abreuver de beauté c'est s'abreuver de vie — l'artiste veut offrir aux autres hommes un peu de cette ivresse dont il déborde — et il dresse devant tous l'œuvre de beauté qui est sa vie — et il s'en va, inaperçu, insouciant ou dédaigneux de se tenir auprès de son œuvre pour s'incliner devant des éloges qui ne lui importent pas. Tous ceux qui viennent, tous ceux qui passent, lèvent les yeux et regardent. C'est beau, ont dit les uns ; c'est superbe, c'est unique, renchérissent les autres. Et chacun détourne la tête. On s'interroge. Qui a fait cela ? Avec quoi? Comment? Pourquoi? Et l'on cherche. Quelqu'un qui avait vu, par hasard, indique le sculpteur et sa maison. Vite on y court — et l'œuvre de beauté reste seule — personne ne la regarde plus. On entre chez l'artiste. Il est grand, il est jeune, il est riche; il est petit, vieux ou pauvre — on le détaille — il doit se livrer tout entier. Les uns exhibent sa blouse tachée, souillée, déchirée, voilà la blouse qu'il mettait pour travailler à la statue — voici son marteau, son ciseau. Il s'asseyait ici — il se promenait là — voici des débris du bloc d'où est sortie l'œuvre. D'autres ont recueilli, tous les déchets, toutes les poussières sur le sol — et ils cherchent toujours pour satisfaire leur vaniteuse stupidité. Et, là-bas, la statue se dresse, oubliée...

Mais quoi qu'on ait fait, nul n'a su si ces *Lettres d'Amour d'une Anglaise* sont une correspondance véritable ou seulement l'œuvre d'un talentueux écrivain. Un journal quotidien est allé jusqu'à demander par télégramme à une quantité d'auteurs : Avez-vous écrit les Lettres ? et tous ont répondu : non. La critique et l'opinion se séparèrent en deux camps : ceux qui croyaient les lettres authentiques et ceux qui pensaient qu'elles étaient une œuvre de pure littérature. Il semble maintenant que ces derniers aient eu raison, car dans de récents numéros de la *Monthly Review* et du *Pall Mall Magazine* ont été publiés des articles signés : *L'auteur des Lettres d'Amour d'une Anglaise*. On a même avancé,

dans un entrefilet paru dans *Literature*, que M. Henry Newbolt pourrait bien être le coupable. Il est directeur de la *Monthly Review* éditée par John Murray et c'est chez ce dernier éditeur qu'ont paru les Lettres. Mais ce n'est là qu'une supposition à coup sûr erronée. Le mystère continue. L'auteur s'obstine dans son anonymat. S'il n'a rien publié encore — ce qui est peu probable, étant donnée la maîtrise de ce coup d'essai — et qu'il conserve ce pseudonyme, on ne peut guère compter que sur une indiscrétion ou le hasard pour le faire connaître en personne. Mais il est assez vraisemblable que l'auteur des Lettres a déjà dû s'essayer quelque part. Son style a une personnalité trop marquée, trop peu commune pour qu'on ne s'aperçoive bientôt de quelque rapprochement possible et que l'auteur ne soit obligé finalement de se démasquer.

D'après ce livre, l'Angleterre possède actuellement un écrivain singulièrement remarquable. Quel est le critique qui le découvrira? J'avais espéré que M. Edmund Gosse, qui sait tout le passé de la Littérature Anglaise et connaît, mieux que personne, sa vie présente, nous donnerait la clef de la mystification. Mais qu'importe, si, souvent encore, nous avons la joie de volumes comme celui là. Homme ou femme (et ce ne peut-être qu'un homme), il a laissé, dès maintenant, une œuvre qui a sa place à part dans la littérature de son pays.

Le livre est préfacé d'une courte explication : « Il est à peine besoin de dire que la femme par qui ces lettres furent écrites n'a nullement pensé qu'elles seraient lues par d'autres que la personne à qui elles étaient adressées. Mais une requête, exprimée dans des circonstances qu'elle-même eût estimées inéluctables, impose de les donner maintenant au monde : et, dans une mesure compatible avec le juste respect que réclame cette intimité, les lettres imprimées ici sont présentées telles qu'elles furent d'abord écrites sous leur forme complète et dans leur ordre.

» On n'a omis que fort peu de choses de ce qui, d'une façon quelconque, se rapporte à la liaison platonique dont elles sont la relation. Quelques noms de personnes et de localités ont été changés; et quelques brèves notes (une vingtaine en tout) avec quelques passages ayant trop intimement trait à des événements qu'on pourrait reconnaître ont été supprimés sans indication.

» Une condition nécessaire de la présente publication fut que le nom de l'auteur de ces lettres restât inconnu. Ceux qui

savent garderont le silence : ceux qui ignorent ne trouveront ici aucun indice qui puisse les amener à la vérité.

» L'histoire qui assombrit ces pages ne pourra être plus nettement esquissée tant qu'il faudra tenir compte des sentiments de quelques personnes qui vivent encore; et le lecteur ne trouvera pas, dans les lettres elles-mêmes, l'explication de cette tragédie. Mais une chose néanmoins peut être dite concernant les acteurs principaux : — Qu'à la mémoire d'aucun des deux le blâme ne peut être imputé. Ils furent, dans une égale mesure, les victimes des circonstances qui sortirent toutes faites des mains du destin et restèrent, pour ce qui regarde l'un des deux, un mystère jusqu'au jour de sa mort. »

Après ces lignes de vague excuse, les lettres que la jeune fille écrivit à celui qu'elle aimait nous sont données — mais pas un mot des réponses, et nous ne saurons sur lui que ce que les lettres laisseront deviner; ceci, cependant : que sa mère s'oppose au mariage pour une raison qu'on ne nous définit pas. Il fait une maladie — elle ne peut aller le voir — lui même ne vient la voir que rarement — elle accomplit un voyage en Italie, par la Suisse — et finalement le projet d'union est rompu, sans doute à cause de l'opposition inflexible de la mère. La jeune fille, ayant en elle probablement le germe de quelque maladie consomptive, se meurt rapidement et ses dernières lettres sont d'un accent extrêmement élevé — et déchirant. Tel est le drame que nous fait vivre cette série de lettres. Sans indication de noms, de temps, de lieu presque, on est saisi et secoué par les péripéties de la tragédie, par la douleur, maîtresse de cette vie ardente et faite pour l'amour — pour la beauté de vivre.

Il y a des passages que rien ne peut égaler et vraiment l'homme qui a dédaigné la lutte pour gagner une âme pareille devrait être indigne de cette conquête acquise. Ainsi commence la première lettre :

« Bien aimé, — Voici la première lettre que vous aurez de moi : cependant il y a au bureau des lettres d'amour perdues, des missives de cette même écriture — si nombreuses que ma mémoire a perdu le souvenir de leur quantité !

» Ceci est ma confession : Je vous ai dit que j'en avais une à faire, et vous avez ri : — Vous ne saviez pas combien c'était sérieux, car vous avoir aimé longtemps avant que vous ne m'ayez aimé — rien ne peut être plus sérieux que cela !

» Vous niez que ce soit vrai : pourtant je sais bien quand vous m'avez aimé pour la première fois. Tout d'un coup, un

jour, quelque chose de moi fondit sur vous comme une surprise : et comment, sinon sur la route vers l'amour, peut-il y avoir des surprises ? Et dans la surprise vint l'amour. Vous ne me *connaissiez* pas encore. Jusqu'alors, c'étaient seulement les autres neuf attraits qui s'emparent du cœur mâle et l'occupent jusqu'à ce que le dixième soit prêt à faire un seul nœud de tous... »

On ne peut raconter ces mille choses insignifiantes qui sont ici les événements : il faudrait citer le volume entier. Je veux seulement encore transcrire une des dernières lettres, de celles qui ne furent pas envoyées à leur destinataire et lui parvinrent après la mort de la délaissée. Elle est écrite quand la jeune fille se laisse mourir, très vite, brisée déjà.

« Mon unique bien-aimé, mien-moi plus cher, cher ! Désirez m'avoir, je vous en prie, désirez m'avoir ! Je me garderai vivante pour vous. Dites que vous souhaitez que je vive — non pas que j'aille à vous : ne dites pas cela si vous ne le pouvez pas — mais souhaitez seulement que je vive, et je vivrai. Oui, je ferai tout, même vivre si vous me dites de le faire. Je serai plus forte que tout le monde ou que tout le destin, si vous avez à mon propos le moindre souhait. Souhaitez-le bien, mon plus cher, et, sûrement, l'assurance m'en viendra, souhaitez de grandes choses de moi, ou de petites choses : souhaitez que je donne ; et je donnerai mieux à cause de cela. Souhaitez tout ce que vous voudrez de moi, mais non que je vous aime mieux. Je ne le pourrais pas, mon plus cher, je ne le pourrais pas. Un peu plus encore, et l'amour s'en irait de mon corps et le laisserait poussière. Si vous vouliez même souhaiter *cela*, je serais heureuse de trouver le moyen de faire votre volonté sous la terre plus parfaitement que je n'ai pu trouver à la faire sur terre. Souhaitez, souhaitez : mais souhaitez de moi quelque chose que je fasse. Oh ! je pourrais reposer si seulement j'avais votre petit doigt à aimer. L'amour est tyrannique quand il ne demande rien. Que vous n'ayez aucun désir ni aucun souhait de reste en vous qui me concerne est mon continuel désespoir. Mon mien, mon bien-aimé, mon tourmenteur et mon consolateur, mon toujours plus cher, cher que j'aime tant. »

Que se dégage-t-il de ce volume ? Une morale ? Peu importe ! Ce qui est beau fait toujours œuvre de bien — et ces lettres sont belles. Elles ont eu des centaines de milliers de lecteurs et aucun de ceux qui ont parcouru ce chemin d'amour n'est resté insensible et n'a pu se défendre d'une émotion qui l'a

laissé meilleur. Tous ont compris un peu mieux l'amour — et les joies de leur esprit furent d'accord avec les angoisses de leur cœur.

Un matin de novembre, j'eus la visite inattendue, et agréable, certes, d'un ami anglais — esprit des plus cultivés et critique des plus sûrs, dont les travaux littéraires sont des plus remarquables. Il me trouva à l'ouvrage et la conversation naturellement eut pour sujet la littérature. Combien peu d'écrivains anglais ont du *style*, combien peu savent écrire leur langue. Sur le coin de la table était le volume de Joseph Conrad : **Lord Jim**, et mon ami en l'ouvrant me dit : « En voici un qui sait écrire, vous pouvez prendre n'importe quelle phrase de l'un quelconque de ses livres et cette phrase est *écrite*. » Des exemples suivirent, au hasard, et chaque phrase hors de son contexte soutint la lecture et la discussion.

Ce long récit de la vie de *Jim*, je l'ai lu devant la mer et lorsque j'étais las de m'imaginer ces paysages de Malaisie, je me souvenais d'une des trop rares fois où j'eus le plaisir de rencontrer Joseph Conrad. C'était aussi au bord de la mer, sur la côte anglaise de la Manche, dans la maison d'un ami commun. Au bout du jardin, sur la grève, nous étions paresseusement assis sur les galets, au soleil. Conrad, en ramassant des cailloux qu'il lançait machinalement devant lui, parla de la mer longtemps et superbement ; puis, je ne sais comment, il se mit à causer de ceux qui surent écrire en français les plus belles pages de la langue. Bientôt, il nous récita quelques-uns des plus magnifiques morceaux de Flaubert, et sa mémoire en possédait bien d'autres. Comme il avait compris et comme il savait ! J'eus ainsi l'explication de ce que j'avais éprouvé en lisant *Tales of Unrest* et *The Nigger of the Narcissus*.

La tragique histoire de Jim, Tuan Jim, ses nombreux avatars depuis la perte du vapeur *Patna*, son installation à Patusan et sa fin lamentable forment un des récits les plus saisissants et les plus vivants qu'il soit possible de lire. Le lecteur l'entend conter dans une langue énergique, souple, extraordinairement imagée par un capitaine, Marlow, le seul ami par qui Jim se laissa deviner. On subit une rare émotion à vivre dans une contrée si peu habituelle et que l'on sent évoquée, dépeinte avec une puissante et exacte vérité. Déjà dans *Karain*, nous avions été transportés vers ces mers fantastiques, et *Lord Jim* nous y a ramenés ; souhaitons que Conrad nous y fasse retourner souvent.

L'art du conte, de la nouvelle, est cultivé avec succès en Angleterre par quelques écrivains. Oscar Wilde en avait fait un de ses plus heureux moyens d'expression, tout en se refusant au réalisme de la nouvelle. Je me souviens qu'un jour où nous causions justement de ce sujet et que je lui citais les *Tales of Unrest* de Joseph Conrad, il me demanda si rien de plus récent n'avait paru. Pendant que je cherchais si, en effet, quelque autre volume ne m'était tombé entre les mains, il me dit soudain avec cet extraordinaire sourire des yeux qui transformait sa lourde figure : Avez-vous lu *Little Novels of Italy* ? Les merveilleuses nouvelles de Maurice Stewlett venaient d'être publiées, il les avait lues et cet art précieux et délicat était fait pour lui plaire. *Ippolita on the Hills* l'avait tout particulièrement ravi et pendant quelque temps il ne nous parla plus que de Maurice Hewlett, jusqu'à ce que Benjamin Swift fût devenu sa nouvelle marotte.

Il est un conteur bien différent de ceux-là dont le tempérament vigoureux et sain s'était déjà révélé dans *Elder Conklin*. Les événements de la vie moderne, de la vie actuelle fournissent à M. Frank Harris des sujets dont il se sert avec une maîtrise unique. Dans son nouveau volume : **Montes the Matador**, d'après le titre de la première nouvelle, se retrouvent, aussi puissantes, ses qualités déjà connues. La *Revue de Paris* a publié avant que ne paraisse le recueil une version de *Montes* et les lecteurs français pourront se faire à travers une traduction, imparfaite sans doute, une idée du talent de M. Frank Harris. Quatre autres nouvelles complètent le volume : *First Love, a confession*, que l'auteur estime la meilleure et où en une vingtaine de pages il esquisse les péripéties sentimentales d'une liaison manquée ; *The interpreter, a mere episode*, qui est le récit un peu fantaisiste de l'arrestation de Ponsonby Pigott, le faussaire des lettres Parnell ; *Profit and Loss*, une des meilleures histoires américaines qu'ait racontées l'auteur ; *Sonia*, une dramatique relation du complot qui amena l'assassinat du tsar Alexandre II. Après *Montes*, *Sonia* et *Profit and Loss* sont les meilleures parties du livre.

Pour les curieux de choses oubliées et pour ceux qu'un beau poème peut émouvoir, Mr. R. A. Streatfield, qui avait déjà republié le *Nepenthe* de George Darley, a donné récemment une réimpression du **Song to David** de Christopher Smart, avec une introduction érudite et complète : « Christopher, dit-il, est une singulière figure dans l'histoire de la

poésie anglaise au XVIIIe siècle. Sa vie fut un tissu de dettes, de maladies et de débauches ; ses poèmes — sauf un — sont les effusions banales d'un manouvrier littéraire; pourtant il eut un moment d'inspiration, quand, à l'heure de sa plus profonde affliction, dans le cabanon d'une maison de fous, il écrivit son *Song to David*, ce prodigieux accès de ravissement dévotionnel qui n'a pas de parallèle entre l'époque de Crashaw et celle de Blake... Smart a quelque chose de Verlaine, chantant ses hymnes dans le bouge de l'iniquité. Comme Verlaine, aussi, il ne peut soutenir cette note d'extase. Il est trop incohérent et incertain pour prendre rang parmi les grands poètes, mais sa niche est assurée dans le temple de renommée. »

Depuis novembre, l'éditeur John Murray a lancé un nouveau périodique : *The Monthly Review*, qui contient des articles illustrés et des articles agréablement variés. Chaque numéro, jusqu'à présent, offre l'aspect d'un volume luxueux et les sommaires donnent des noms sympathiques et déjà illustres. Les autres revues et magazines ont fait un effort heureux pour bien commencer le siècle : le *Cornhill* est plus vivant que jamais et la *Fortnightly* continue allègrement sa route.

Au mois prochain, *William Shakespeare, poeta, dramatist and man*, par H. W. Mabie (Macmillan, 21 s.).

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES RUSSES*

V. S. Soloviov : Trois entretiens. — M. Gorki : Recits, t. I, II et III.

Il est permis de dire que Vladimir Serguiéévitch Soloviov, dont la mort a suivi de quelques semaines la publication des « *Trois entretiens* », est à peu près inconnu du « grand public », même en Russie. La réputation dont il jouissait parmi les intellectuels ne manqua pas de se répandre hors des limites de ce cercle restreint. Mais beaucoup de ses compatriotes — et je ne parle pas des moins cultivés — le confondent souvent soit avec son père, l'historien slavophile Serge Mikhaïlovitch, soit avec son frère, le romancier Vsevolod Serguiéévitch. L'indépendance hautaine de son esprit, sans cesse occupé de graves problèmes moraux, politiques et théologiques, lui valut cette disgrâce. Auprès des gens qui font les gloires littéraires, un titre trop sévère est une mauvaise

recommandation pour un ouvrage, à moins qu'il ne révèle des tendances d'une extrême modernité. Les livres de Soloviov eurent peu de lecteurs, non seulement parce qu'il y faisait une grande place à l'abstraction, mais parce que, par son goût des sujets religieux et métaphysiques, il s'était posé tout d'abord en adversaire des idées de son temps.

Bien qu'il ait défendu des conceptions qui nous semblent vieillies, il les a si bien renouvelées par le travail de son esprit profond, original et souple, il a mis au service de son idéal une érudition si vaste, une dialectique si puissante, il a revêtu sa pensée d'une forme littéraire si parfaite et si séduisante, que son œuvre, entourée du respect de tous, exercera probablement sur quelques-uns une influence considérable. Pour un temps, dont on ne saurait évaluer la durée, elle infuse des forces nouvelles au vieux parti de l'Eglise et de l'autocratie.

Les amis de Soloviov ont parlé de son « *génie* ». Ils l'ont élevé, dans le domaine de la pensée abstraite, au-dessus de Tolstoï lui-même. Il est dangereux de toucher, si peu que ce soit, au prestige d'une telle gloire, et cet éloge, à force d'audace, vous a un air de blasphème qui scandalise. Avouons cependant — et cette formule sera prudente — que, s'il ne saurait se justifier pleinement, il se peut excuser tout au moins. Est-ce faire injure à Tolstoï que de saluer en lui, surtout, un grand artiste, un intuitif, dont l'imagination créatrice n'eut peut-être jamais d'égale, tout en exprimant quelques doutes sur la solidité d'un système de morale qui ne se déduit d'aucune métaphysique ni d'aucune conception scientifique du monde, mais se ramène aux inspirations incertaines d'une vague conscience ? On doit reconnaître que la doctrine de Soloviov, dépassant les étroites limites de l'utilité, embrasse un plus grand nombre de problèmes que celle de son illustre contradicteur. Il s'efforce plus que Tolstoï de définir les termes dont il se sert et de lier étroitement les diverses parties de son système. Voilà plus qu'il ne faut, pour que nous pardonnions aux admirateurs de Soloviov un parallèle dont la conclusion sensationnelle se peut soutenir sans absurdité.

La Russie aura été peu féconde en philosophes. Dans ce pays, cependant, il semble que la nature, avec ses larges horizons où ondulent de grandes lignes, et ses vastes plaines qui découvrent toute l'étendue du ciel, le climat, avec ses hivers rigoureux et ses longues nuits, qui forcent encore aujourd'hui les paysans, comme ils forçaient autrefois presque tous les re-

présentants de la race, à suspendre pendant plusieurs mois toute activité extérieure, aient été faits pour incliner les esprits à la méditation par tant de majesté, de mélancolie et de silence. Mais les conditions particulièrement difficiles de la lutte pour l'existence, sur un sol recouvert de neige pendant une grande partie de l'année et qu'il faut, par un labeur acharné, féconder en quelques semaines, les souffrances des périodes de famine et l'impossibilité de se défendre contre les sécheresses par l'arrosage artificiel de ces immenses espaces, la fréquence des épidémies, les épreuves d'une histoire convulsée, lamentable, agitée par les invasions successives de hordes asiatiques, ralentie par des siècles de servage, toutes ces causes ont ramené ce peuple à la préoccupation des réalités, à l'examen des questions pratiques. Aux heures de loisir, l'homme russe est trop fatigué, trop découragé, pour aborder d'arides spéculations, au terme desquelles il ne trouverait, sans doute, que de nouvelles déceptions. Loin de vouloir se risquer en d'incertaines aventures, son âme recherche l'appui d'une foi inébranlable. Les joies du cœur l'attirent davantage que les triomphes de l'esprit. Il veut espérer, il veut croire, et goûter la douceur de se sentir raffermi, dans une intime communion avec un Être de toute-puissance et d'infinie bonté. Ainsi se trouvent expliquées les deux grandes tendances qui se sont combinées pour imprimer un caractère national à toute la littérature russe, de Pouchkine à Dostoievski : le réalisme et le mysticisme. L'une peut dominer, au point de paraître exclusive, mais l'autre ne se cache jamais bien profondément. Il n'est pas nécessaire de démontrer le réalisme du mystique Dostoievski ; il serait facile de mettre en lumière le mysticisme du réaliste Gogol. Il n'y a rien là qui puisse paraître étrange ou contradictoire. Croire, c'est encore, pour le sujet croyant, se reposer sur des réalités. Le positiviste et le théologien manifestent également l'horreur du doute.

Que devient, dans tout cela, la philosophie ? Elle n'est que la tâche fastidieuse et professionnelle des maîtres de l'Université, chargés d'achever l'initiation des jeunes Russes à la culture occidentale.

Tous les compilateurs qui occupent les chaires officielles semblent avoir assigné à leurs efforts un but de simple érudition. Ils ne se lancent jamais dans des recherches personnelles, et se contentent d'enregistrer, de discuter les doctrines qui viennent d'Allemagne, de France ou d'Angleterre. Le grand mérite de Soloviov sera d'avoir inauguré le mouve-

ment philosophique de la Russie. Plus de rabâcheries ! Le premier, il se servit de son érudition, qui était immense, pour édifier un système, dont toutes les parties, certes, ne sont pas neuves, mais qu'il sut étayer par des aperçus et des arguments originaux.

Sa philosophie n'est pas seulement l'œuvre d'un esprit remarquable — le plus remarquable qui, jusqu'à présent, se soit exercé, en Russie, au jeu des abstractions — elle porte l'empreinte profonde du caractère national, elle est tout imprégnée de ce mysticisme, qui est devenu pour nous comme la couleur spécifique de toute pensée russe. Soloviov a donné à son système un fondement religieux. A 21 ans, après une thèse sur la crise de la philosophie en Occident et le positivisme, il entreprenait de démontrer, par une série de conférences, la nécessité de la foi et son droit à occuper la plus large place dans l'âme humaine. Mais, comme il prétend prouver rationnellement que la foi ne se peut séparer de la croyance à la divinité du Christ, à la résurrection et à la vie éternelle, c'est le dogme chrétien tout entier, sans aucune des restrictions de Tolstoï, qu'il pose à la base de sa doctrine, dont il fait ainsi une sorte de rationalisme mystique. Rien n'est plus troublant que les ardeurs religieuses de cet homme qui, tout comme Socrate, se croyait inspiré, guidé par une puissance mystérieuse, et dont l'éloquence s'enflait parfois comme d'un souffle prophétique.

Le réalisme, cette autre tendance de l'âme russe, a aussi laissé son empreinte dans l'œuvre de Soloviov. Il ne négligea pas les questions de morale pratique. Loin de s'isoler dans les abstractions, il participa à la vie de son temps, et s'occupa de résoudre les divers problèmes sociaux ou politiques que posait devant lui l'évolution des sociétés. Nous verrons qu'il examina les raisons historiques et morales de la guerre. Il étudia le droit, l'économie, la jurisprudence. Enfin il travailla avec passion à définir le rôle qui reviendrait à la Russie, dans l'histoire future de l'humanité. Cette partie de l'activité de Soloviov n'est pas la moins importante. Elle souleva d'ardentes contradictions de la part des derniers slavophiles et de quelques fervents orthodoxes, qui s'effrayèrent de sympathies à peine déguisées pour l'Église romaine.

Fils du célèbre historien, élève de l'école ecclésiastique de Moscou, Vladimir Serguiéévitch semblait être gagné d'avance à la cause de l'Eglise et de l'école slavophile. L'exclusivisme qu'il rencontra chez l'une et chez l'autre froissèrent si profondément son âme généreuse et large, qu'il se décida à rom-

pre ouvertement avec toutes deux. Il nia que l'Eglise orthodoxe fût seule en possession de la vérité, et déclara que l'Eglise romaine participait, comme sa sœur rivale, à la grâce divine. D'autre part, il contesta que son pays pût jamais prendre la tête d'une civilisation originale, qui serait proprement la civilisation slave. Mais, s'il ne croyait pas que la Russie fût appelée à donner au monde une culture nouvelle, il ne doutait pas qu'elle n'eût à remplir dans l'histoire une mission religieuse. Seulement, pour que devînt possible l'accomplissement de cette mission, il fallait, pensait-il, que l'Eglise orientale se réunît à l'Église romaine et fît sa soumission à la papauté. Il entrevoyait, alors, l'avènement d'une nouvelle théocratie : le pouvoir temporel exercé par les tsars autocrates, pour l'amélioration progressive des conditions matérielles de la vie, et seulement limité par l'influence d'une Eglise indépendante.

Les **Trois entretiens** sont à la fois une œuvre de polémique et de doctrine. Soloviov y discute, à propos de la guerre, la théorie de Tolstoï sur la non-résistance au mal. Le syllogisme si souvent reproduit : « L'assassinat est, absolument, un acte mauvais — la guerre est un assassinat — donc, la guerre est, absolument, un acte mauvais », ne lui paraît pas concluant, les prémisses étant trop facilement contestables. Un homme de haute conscience, s'il est témoin de l'agression brutale d'un malfaiteur contre une jeune fille, doit, par tous les moyens en son pouvoir et par le meurtre, s'il le faut, s'opposer à l'accomplissement du forfait et sauver la victime de l'outrage et de la mort. Le meurtre n'est donc pas, d'une façon absolue, un acte immoral. On pense qu'un vrai, un parfait chrétien saura toujours, par la parole, par le geste, par l'attitude, agir plus efficacement sur les méchants que ne ferait un homme armé, par la violence. Mais serez-vous donc, demande Soloviov, meilleurs chrétiens que le Christ lui-même, qui ne trouva ni geste, ni parole, ni attitude capable de ramener au bien Judas, Hérode et le grand-prêtre, et qui ne put avoir d'influence que sur l'un des larrons crucifiés avec lui ? Tel est le sujet du premier entretien. — Le second entretien, dirigé par un politique dont les aperçus sont remarquablement intéressants, tend à prouver qu'une guerre est désormais impossible entre les nations européennes, toutes solidarisées par leur commune culture, et également intéressées à préparer, d'un commun accord, la civilisation des peuples asiatiques. — Enfin, dans le troisième entretien, So-

loviov pose ses conclusions. Il convient que la monstruosité d'une guerre entre deux nations européennes paraît en écarter la vraisemblance. Mais si la guerre ne se fait pas en Europe, elle se fera en Asie, en Afrique; ce qui est certain, c'est que les hommes continueront d'avoir recours aux armes, car ils n'ont, le plus souvent, d'autre moyen de s'opposer au mal que la violence. Le mal n'est pas seulement la négation du bien. Par des efforts de justice et de bonté, on ne diminuera pas son importance dans le monde. Il est en soi, il possède sa force propre, et la même action bienfaisante qui fortifie le bien dans le cœur des bons fait croître le mal dans le cœur des méchants. Ainsi une pluie fécondante charge-t-elle de sucs bienfaisants les herbes salutaires, tandis qu'elle gonfle de poison les tiges des plantes vénéneuses.

§

M. Maxime Gorki est un vagabond... Depuis Villon, nous avons perdu l'habitude de voir commencer ainsi les destinées littéraires... M. M. Gorki est un vagabond, un vrai, un authentique chemineau, qu'on a vu sur les routes, la besace à l'épaule, mendiant son pain ou à peu près, s'arrêtant dans les grandes villes pour y faire quelque métier d'aventure, jusqu'au jour où son humeur inquiète l'obligeait à se remettre en chemin.

Ce vagabond, qui, comme tel, avait des loisirs, les employait avec intelligence à lire les belles œuvres des écrivains de son pays et quelquefois à commenter Nietzche et Schopenhauer. Je le soupçonne aussi d'avoir fait connaissance avec des penseurs plus pratiquement révolutionnaires. Leurs noms, il est vrai, ne sont pas cités dans ses ouvrages, mais, en Russie, il faut souvent savoir lire entre les lignes. Un jour, Gorki, sur le conseil d'un de ses compagnons de misère, voulut faire de la littérature. Sa renommée, qui, bien que toute récente en Russie, a déjà débordé dans les revues françaises, a dû vous informer que la tentative réussit à merveille.

Il nous dit ce qu'il a vu. Dans trois volumes de nouvelles, il fait défiler devant nous la malheureuse population des faubourgs, tout ce lamentable déchet d'humanité qui encombre les ports et les chantiers et se tasse, le soir, dans les asiles de nuit, entre les murs croulants des usines abandonnées. Je ne reprocherai pas à Gorki de nous entretenir en trois volumes de ces misérables déchus. Il fallait bien qu'il prît ses personnages dans le monde où il a vécu. Et, du reste, en

éveillant notre sympathie pour ces victimes de la fatalité, du mal social, ou seulement de leur propre faiblesse, il est dans la tradition de ses plus illustres devanciers. Les romans de Tourgueniev et ceux de Dostoïevski nous retracent sans fin des tristesses et des déchéances, et de leurs pages angoissantes monte une telle pitié que ce sentiment a permis de caractériser l'apport qu'ils ont fait à la littérature universelle Que Gorki veuille continuer l'œuvre humanitaire, qui fait tant d'honneur à son pays, je ne vois rien là qui ne soit digne d'éloges.

Je ne m'étonnerai pas non plus qu'il ait insisté sur la psychologie de ses personnages. Il va sans dire que leur vie extérieure ne nous intéresserait que médiocrement. Je demanderai seulement s'il est nécessaire, pour nous émouvoir sur le sort de tous ces pauvres gens, de leur prêter tant de hautes aspirations morales et des allures de philosophes ou de sceptiques. Je crois qu'un tableau, même repoussant, d'abjection, de laideur et de vice, en conservant la même signification, aurait eu plus de chances d'être tenu pour vrai. On me répondra que je ne sais ce que je dis, et que la véritable psychologie des vagabonds, quelque étonnement que j'en puisse concevoir, est fidèlement reproduite par Gorki dans ses nouvelles. Je veux bien le croire, mais je conserve, malgré moi, quelque défiance, car il m'a semblé découvrir — dans les descriptions de nature, par exemple — que Gorki est assez enclin à un facile romantisme. Et je me demande si, tout ingénûment, par une recherche inconsciente de l'effet, il n'a pas exagéré, dans le portrait de ses personnages, le contraste entre l'horreur de la vie extérieure et la beauté de la vie morale. Avouez que ce serait là, par excellence, un truc de romantique.

Quoi qu'il en soit, voyons comment se caractérisent les miséreux dont on nous conte l'histoire? Ils se ramènent à trois types principaux : ceux qui, malgré leurs vices, malgré leurs débauches, et tout le long de leur vie errante, gardent au fond d'eux-mêmes un besoin inassouvi de vérité et de foi, qui, sans cesse, s'interrogent sur le sens de la vie, et recherchent une règle sûre afin de discerner le bien et le mal; ceux qui n'ont d'autre souci que de contribuer, par tous les moyens en leur pouvoir, à rétablir la justice sur la terre; enfin, les plus nombreux, ceux qui opposent aux vexations de toutes sortes une humeur égale et un scepticisme gouailleur. A vrai dire, je ne vois rien dans tout cela, qui caractérise bien distinctement la psychologie des va-nu-pieds. Nous connaissions

tout cela par les personnages de Tourgueniev. Gorki a, il est vrai, un admirable talent de conteur, mais il ne nous révèle pas un monde nouveau. Qu'il y ait de grandes ressemblances entre les personnages de ses nouvelles et ceux des *Récits d'un chasseur*, cela n'est que très naturel. Chaque année des milliers de paysans russes quittent leurs villages, chassés par le manque de terre et l'accroissement de la population. Ils partent à l'aventure, n'ayant pas de métier, à proprement parler, confiants dans leur bonne volonté et la force de leurs bras. Beaucoup de ces pauvres gens, ballottés par la vie, poursuivant à travers la Russie les chances d'un travail sans lendemain, finissent, un jour, par aller grossir le nombre des vagabonds et des mendiants. S'il faut en croire les récits de Gorki, les conditions de cette nouvelle existence ne changent pas grand'chose à leur façon de penser et de sentir. Mais c'est pourquoi je m'étonne que les admirateurs si nombreux du nouveau romancier russe n'aient pas craint d'exagérer la louange, en saluant l'entrée, sur la scène littéraire, des loqueteux et des chemineaux, comme une apparition surprenante, inattendue, révélatrice d'un coin d'humanité jusqu'alors inconnu.

ADRIEN SOUBERBIELLE.

## *LETTRES NÉERLANDAISES*

E. A. Von Saher : *De Versierende Kunsten in Nederlandsch Oost-Indië* (Les Arts décoratifs aux Indes Orientales néerlandaises. Haarlem, de Erven F. Bohn. — 1900). — Frederik Van Eeden : *Van de Koele Meren des Doods; een Verhaal* (Des Lacs frais de la Mort; un Conte. Amsterdam W. Versluys. — 1900). — Prosper Van Langendonck : *Verzen* (Vers. Même librairie). — Cyriel Buysse : *'n Leeuw van Vlaanderen* (Un Lion de Flandre. Amsterdam, P. N. Van Kampen en Zoon). — Les Revues.

**De Versierende Kunsten in Nederlandsch Oost-Indië** : L'auteur de cette somptueuse publication, M. Von Saher, est l'architecte du temple hindou — reproduction du Tyandi (temple) Sari — qu'avec une certaine dose de bonne volonté et de persévérance on aurait pu découvrir, l'année dernière, au Trocadéro, entre le palais de la Russie et les pavillons des colonies britanniques.

C'est sur place, à Java, que M. Von Saher a fait les moulages nécessaires à la construction du temple de l'Exposition. Il a, en outre, visité des Tyandi Kali-Bening, Plaosan, Sewou, Paon, et les temples de Prambanan, du plateau de Diëng et

du Boro-Boudour, et de tous ces glorieux monuments de l'art hindou il a pris des vues, tant d'ensemble que de détail.

Ces photographies : vingt planches de 46×34 centimètres — plus une cinquantaine d'illustrations dans le texte — font du livre de M. Von Saher une publication d'art hors ligne.

Parmi les hors-texte je signale notamment : une Târâ, ou Bodisatwa féminin; une Çiwa (dont le fac-similé, en plâtre bronzé, était à l'Exposition); six frises du Boro-Boudour; le fronton d'un petit temple angulaire du Tyandi-Çiwa; deux femmes assises (bas-relief, qui fut exposé à l'intérieur du temple du Trocadéro); le cadre d'une des portes du Boro-Boudour et, finalement (planche XX), cette pure merveille: une déesse assise, dont l'original est au Musée national d'Archéologie de Leydç, et dont le fac-similé se trouvait à l'Exposition, dès l'entrée du temple. Rien ne saurait égaler la résignation hautaine, la majestueuse piété qu'exprime cette figure. L'homme qui la conçut a dû connaître la Vérité !

J'engagerais M. Von Saher et ses éditeurs à faire une édition française de leur publication. Le prix (20 florins) en est d'une modicité extrême.

**Van de Koele Meren des Doods** : M. Frederik van Eeden est un puritain, mais un puritain d'une exceptionnelle espèce : il est sincère et indulgent. S'il s'apitoie sur les pécheurs : ivrognes, débauchés, prostituées, il ne les méprise pas et n'affecte point de se croire meilleur qu'eux. Fraternel, il voudrait les guérir, au lieu de les écraser sous les pavés lourds d'une vertu vindicative, comme le font les puritains habituels... S'il était permis de rubriquer une individualité comme M. van Eeden, je l'appellerais un tolstoïen.

Le dernier livre de M. v. E. — qui est, si je ne me trompe pas, son premier roman — est défini par l'auteur : « L'histoire d'une femme. Comment elle chercha les lacs frais de la Mort où est la délivrance et comment elle la trouva. »... La vérité est que la jeune femme en question ne trouva la mort que lorsqu'elle eut *renoncé* à la chercher, et après avoir prié Dieu — dans l'avant-dernier chapitre du roman (page 511) — de la « laisser encore vivre cette vie, tant qu'il le Lui plairait ».

C'est l'historique minutieux, méticuleux, d'une hystérie — couvée par une éducation imbécile, accentuée et développée par des rencontres et des fréquentations ad hoc.

Hedwig Marga de Fontayne est issue d'une famille bourgeoise. Elle a une mère placide, belle et majestueuse, un père insipide. Elle aime à boire du vin, elle est coquette, et d'un

bout à l'autre de sa vie elle se croit en communication directe avec Dieu... fantaisie qui ne me paraît pas être l'élément le moins constitutif de son hystérie.

La brève existence de Hedwig de Fontayne — elle meurt à l'âge de trente-deux ans — est remplie d'aventures, qui, pour être tragiques, ne sont pas, pour la plupart, émouvantes...

A l'âge de quinze ans, Hedwig, poussée à bout par les brutalités bien intentionnées de la gouvernante qui remplace sa mère, morte depuis peu, veut se suicider. A vingt ans elle se marie avec Gérard Wybrands, sectaire de l'abstinence sexuelle, qui chasse sa femme quand elle lui dit qu'elle l'a trompé. Pour la deuxième fois, et avant de quitter le domicile conjugal, Hedwig tente de se donner la mort.

Ritsaart, l'amant, est un musicien. C'est de son art et non pas de sa personne peu sympathique que la pauvre Hedwig s'est amourachée. Leur liaison dure peu. Brutalisée et négligée par Ritsaart, Hedwig débarque à Paris, après une série d'aventures bien sinistres: la mort de son enfant, un accès de folie, son enlèvement et sa séquestration par un ruffian londonnien.

A Paris, après un séjour à la Salpêtrière et un collage éphémère avec l'interne qui l'y soigna, Hedwig aboutit rapidement où l'auteur, en moraliste, veut qu'elle arrive: à la débauche et à la morphinomanie.

La prostitution la conduit au dégoût d'elle-même, et la morphine à l'hôpital Saint-Jean, où elle est soignée par la sœur Paule.

Sœur Paule est une piétiste, qui, pour une « sœur », a un air bien protestant. Et comme Hedwig est une mystique, les déclamations évangéliques de la sœur l'impressionnent profondément et finissent — après une rechute — par la sauver. Hedwig dit adieu au vin, à la morphine et au péché charnel. Elle retourne en Hollande, consacre le restant de sa vie à une œuvre charitable et meurt dans la paix du Seigneur...

Le grand mérite de ce roman est que l'héroïne nous reste toujours sympathique, même lorsqu'elle devient vertueuse — et ce, sans que l'auteur fasse le moindre effort pour nous imposer cette sympathie.

Cependant, le personnage principal du livre manque de relief, malgré le nombre et la nature mouvementée de ses tribulations — dont telle: l'aventure dans l'East-End de Londres, fait songer aux Bill Sykes et aux « Good Mrs Brown » de Dickens. L'auteur nous explique trop bien tout, pour réussir

à nous émouvoir. Hedwig nous intéresse, mais elle ne nous passionne pas. C'est une froide leçon de psychiàtrie à laquelle nous assistons. Nous percevons trop bien les moindres rouages, les plus petits ressorts, de la mentalité détraquée du sujet, pour que ce sujet lui même puisse nous intriguer fortement.

Quant aux autres personnages du roman... Johan, qui se tue — non pas parce qu'il ne peut pas vivre sans Hedwig, mais simplement pour se venger d'elle et lui empoisonner la vie par le souvenir de son suicide — Johan est un imbécile, doublé d'une petite canaille dont la mort ne nous attendrit pas. Et l'auteur, qui, manifestement, comptait faire peser le suicide de Johan sur toute l'existence ultérieure de Hedwig, n'y a pas réussi. Hedwig, de temps à autre, pense bien à Johan, mais sans conviction et plutôt pour faire plaisir à M. van Eeden. Rien de plus juste, d'ailleurs, que cette indifférence : les pauvres petites camaraderies de Hedwig — promenades à pied et en bâteau avec Johan et deux ou trois innocents baisers, concédés à l'âge de seize ou dix-huit ans — ne valaient pas un remords éternel. En infligeant à Hedwig le suicide de Johan, M. van Eeden, par exception, a été trop sévère.

Le mari de Hedwig, Gerard Wybrands, sans être dépourvu d'une certaine générosité, qui le prend par accès, a l'âme de son métier. C'est un notaire. Et sa mésaventure était fatale. L'amant, Ritsaart, est franchement déplaisant, et le paralytique philosophe Joob — un ami de Ritsaart — curieux.

**Verzen** : Dans ce petit volume de vers de M. van Langendonck, méritoires pour la plupart, j'en distingue plusieurs d'une absolue perfection. En tout premier lieu je cite la poésie : *Stygend langsheen Sinte-Goedelekerk*, et ensuite (p. 18), le poème sans titre qui débute ainsi : *Waarom uw blik myn blik niet boeit ?* Puis le second fragment de *Béatrice* — qui m'a fait penser à Heine — *Metempsychose*, et (à la page 70) les strophes qui commencent par ce vers : *Myn hart klopt hoorbaar in den zwarten toren...*

**'N Leeuw van Vlaanderen** : Robert la Croix, jeune homme probe, timide et sans ambition, entre, à contre cœur, dans la politique. Un premier succès oratoire le grise : il se croit désigné pour conduire les foules au bonheur.

Comme il est l'unique honnête homme de son parti — proportion considérable — ses amis se servent de lui et exploitent sa popularité. Elu représentant du peuple, Robert, dégoûté des sales micmacs de la députaille, et guéri de la démagogie, démissionne presque aussitôt, au grand effarement

de ses amis, qui, après l'avoir, naguère, promu « lion », à présent le proclament « traître ».

Sans être de premier ordre, ce roman de M. Cyriel Buysse a de fort bonnes qualités : le langage en est sobre, l'intrigue simple, la lecture, en général, facile. Les personnages sont bien vivants et certaines scènes, comme la petite émeute électorale, à Gand, d'une vision originale... : « Les gendarmes à cheval sabraient à droite et à gauche, leurs hauts colbacks *comme des cheveux noirs hérissés...* »

Les Revues.

A signaler dans : le **Tweemaandelyksch Tydschrift** (janvier-février, mars-avril), un article de M. Albert Verwey, *Hollande et Allemagne,* écrit « par un Hollandais, à l'intention des Allemands », pour la glorification de l'art et des lettres néerlandais. L'auteur démontre que la Hollande artistique eut pendant longtemps — et a encore sous plus d'un rapport — une avance considérable sur l'Allemagne. « L'orgueil du Hollandais consiste en ceci, que son peuple a produit une civilisation classique. Et cet orgueil il l'éprouve surtout en présence des Allemands, qui n'ont *pas* fait cela, ou dans une proportion *moindre*, ou *beaucoup plus tard* »...; de beaux *Vers* tristes de M. W.-L. Penning Jr.; *Amsterdam,* étude impressionniste de M. van Hulzen; sept poésies de M. Labberton, d'une grande pureté; d'agréables *Vers japonais* de M. Rensburg; *Aux Champs,* peinture frémissante de vie, par M. Styn Streuvels; une intéressante étude de M. Frederik van Eeden sur *la Colonisation à l'intérieur*, plaidoyer en faveur de « la colonisation anti-capitaliste, sur la base de la coopération collective... en attendant l'organisation communiste-anarchiste, probable forme future de l'organisation sociale anti-capitaliste »; *Orage*, impression de M. Everts; M. Frits van Raalte consacre quelques pages à *La formation des Idiomes*, étude linguistique curieuse et érudite; MM. Peaux et van Oordt nous offrent de bonnes poésies, et MM. van Deyssel, Pit, Been et Verwey des critiques littéraires. M. Verwey, dans son essai : *La Poésie en Europe*, apprécie, en ces termes, l'œuvre de M. Henri de Régnier: « Ce poète, réfugié, le plus loin possible de son époque, dans sa Tour d'Ivoire, et qui se spiritualise en les paysages de rêve du symbolisme grec, a entendu la voix de la vie et de son pays et il y répond avec un accent plein de vigueur ».

**De Gids** (janvier, février, mars): Mme Augusta de Wit, dans : *A la Mer*, dit son affection passionnée pour l'île de Java,

sa nature, ses habitants. Mme de Wit, qui est une styliste délicieuse, nous console des imprécations de l'anti-insulindien M. Bas Veth, parues, naguère, dans le *Gids;* M. le professeur Heymans, dans une étude intitulée : *Excroissances de l'anthropologie criminelle*, passe au crible les théories de M. le docteur Aletrino, qu'il juge « illogiques et trop sentimentales ». (M. Aletrino nie « le droit de punir »); un autre professeur d'université, M. de Louter, jobard, lyrique et courtisan, conclut ainsi son article sur *La Conférence de la Paix de la Haye:* « La Conférence de la Haye est un rayon lumineux, annonciateur d'un avenir meilleur... un sourire du Ciel, au début de règne de notre jeune Reine » ; M. Byvanck continue sa consciencieuse *Introduction à Hamlet;* Mme Marie Marx-Koning publie de beaux *Vers* et Mme Hélène Lapidoth-Swarth des *Sonnets* parfaits ; *Par les Routes* est un petit chef-d'œuvre de M. Styn Streuvels, *Les Pierres qui parlent*, une curieuse étude archéo-historiographique de M. Tutein Nolthenius ; M. le professeur A. G. van Hamel analyse *Le Roman de Tristan et Yseut traduit et restauré par Joseph Bédier.*

**De Nieuwe Gids** (janvier-février) : *Fabrique*, expressive poésie de M. Gouwe ; des *Vers* de M. Willem Kloos, dont les fragments débutant ainsi : *Klaar-fonkelende kandelabers stralen; Kan* ik *het helpen dat ik verzen maak*, et : *Het oude jaar gaat, zwaar van regenvlagen*, sont de toute beauté ; la première partie de : *Un Dissonant*, « drame pathologique » de M. Hora Adama ; *Judas*, poème pathétique et sonore de Mme Jeanne Reyneke van Stuwe, dont voici la strophe finale :

*Ecoute-moi, Terre, Ecoute-moi, Peuple !*
*Si Lui, le fils de Dieu, est grand par sa souffrance,*
*Par ma détresse, moi, Judas, je suis grand !...*

la suite de la très promettante nouvelle de M. de Meester, *Geertje ;* de jolis *Vers* de M. Reddingius ; *Dans la Forêt*, impression de M. Antink ; un essai sur l'*Antigone de Sophocle* par M. le docteur Boeken et des critiques littéraires de M. Kloos.

**De Vlaamse School :** Le fascicule de janvier-février est presque exclusivement consacré à la reproduction d'un grand nombre d'*ex-libris*, parmi lesquels il en est de fort beaux ; dans le même volume, quatre poésies inédites du défunt Guido Gezelle, et une belle photographie de ce poète sur son lit de mort. Puis, diverses reproductions. — Dans le numéro de mars : un portrait de Edmond Picard, par Aug. Lévêque,

un de Max Rooses, par Haverman, et des illustrations de A. T. Vaarzon Morel — destinées à une « Mille et une Nuits » pour enfants — d'une ornementation précieuse, mais sans vie.

**La Hollandsche Revue** : une étude sur l'œuvre de M. Styn Streuvels avec quatre portraits de ce grand écrivain flamand et, parmi les illustrations, un portrait de L. van Deyssel (K.-J.-L. Alberdingk Thym). Puis — dans le fascicule de janvier — une tentative d'injure contre ma personne, de la part du rédacteur de la revue, M. Frans Netscher.

M. Netscher, après m'avoir exclu de son cénacle — où jamais je ne risquai de me compromettre — et plaint le « Mercuré » d'avoir confié une rubrique à l'ignare que je suis, me traite d'« anarchiste », ce qui est une épithète fort honorable, et « d'impotent », ce qui, comme affirmation, vaut ce que valent toutes les affirmations. Et cela signifie que M. Netscher n'est pas content de la façon dont j'ai douché ici — dans ma chronique de janvier — les prurits sadiques du terrassier « follement épris de la terre dont il aurait voulu palper le corps paresseux »... que M. N. nous avait présenté dans sa dernière nouvelle du *Gids*. Pour plus sûrement m'assommer, et avec un air d'homme désintéressé, M. Netscher s'embusque derrière son amitié pour M. Is. Quérido, qui, décidément, écope de toutes parts. — Je ne puis pas constamment avoir la main à la plume, pour faire l'aumône d'un peu de réclame extraterritoriale à la littérature hydrocéphalique de M. Is. Quérido et à l'arrivisme éhonté de M. Frans Netscher. Au premier j'ai réglé son compte en octobre dernier. Quant au second, voici : je concède à M. Frans Netscher, pour ses louanges comme pour ses excommunications, juste autant de sincérité qu'il sait pouvoir en revendiquer. En défendant contre mes critiques argumentées les Quérido, les van der Goes et les Troelstra — pour ne pas mentionner son propre terrassier aux lubricités déconcertantes — M. Netscher, en industrieux industriel, sait ce qu'il fait. C'est à bon escient qu'il use au service des élus et des grands-électeurs socialplébocrates de son pays, son encre vengeresse et sa salive d'aboyeur. — Que M. Netscher s'apaise : on l'a vu à l'œuvre en haut lieu. Ses patrons ont pris connaissance des panégyriques et des iconographies variés qu'il leur consacra dans sa revue : biographie de M. le député Troelstra, portrait de M. Troelstra, autographe de M. Troelstra; biographie et photo de l'aspirant-député M. Polak; défenses émues de MM. Frank Quérido et Ismael van der Goes... Ces Messieurs ne sont pas des ingrats et M. Frans Netscher y

compte bien : M. Frans Netscher sera « Représentant du Peuple »—si ce n'est pas aux prochaines élections ce sera un peu plus tard !—et il siégera à la chambre, à l'extrême gauche, à côté de l'estimable M. Hermans... cet autre littérateur du parti.

ALEXANDRE COHEN.

## *VARIÉTÉS*

**Société Lyonnaise des Beaux-Arts.** — Dans une chronique récente sur l'Exposition des peintres provençaux, M. Marius-Ary Leblond dénonçait au *Mercure* l'absence de personnalité le plus souvent révélée par les expositions provinciales. Le 14e salon de Lyon corrobore amplement cette remarque facile. Et si, à Marseille, les toiles présentées n'évoquent en rien le souvenir de Monticelli, celles de la place Bellecour ne rappellent pas davantage la pensée belle de Puvis de Chavannes.

C'est une exhibition très morne, très froide, et fastidieuse de banalités d'inégal mérite et de studieux chromos.

Des demoiselles ou des dames, « très appliquées », s'efforcent sans doute à justifier en public des profitables leçons de peinture qu'elles reçurent de professionnels des beaux-arts. Et cela est triste, profondément !

Il y a un grand nombre de portraits de famille tels qu'en méritent les bons-primes des pages d'annonce, des fleurs en pâte polychrôme, des viandes en carton passé au minium, jusqu'à un lapin cru et ouvert, souvenir manifeste du «Bœuf» le Rembrandt.

Les toiles meilleures semblent des malveillantes copies de quelques braves gens connus : tels Roybet, Detaille, Tanzi, Feyen-Perrin, Machard, Damoye, Lansyer et même Cabanel, et même Baud-Bovy. Il y a donc des choses très bien et du plus mauvais goût du monde. A souhait : *La culbute d'un amer-grenadine parmi des Joueurs de manille*, *la Soupe du chasseur à cheval*, *Glaneuse et moissonneur*, *Soir en Savoie*, *le Poële rouge* (*dans un couloir ciré, étude de reflets*); *Village dans le Midi*, *portrait de M. F. V.* ou *de Madame H. R.*

Tout cela pauvre, fatigant de dyschromie et monotone pourtant. Il y a aussi de belles images religieuses, style Bouasse-Lebel, tendres, tendres, pâles, pâles, mystiques, anémiques, séraphiques, mirifiques, comme on aurait pu croire que seul M. Dubufe cachait le secret d'en peindre.

Une Sainte Elisabeth de Hongrie, voluptueuse de corps et de sourire, s'allonge sur un antiphonaire Puis, différentes enseignes de corps d'état : *au bon menuisier, les confitures de ménage, escargots de Bourgogne, langouste au détail, fruits et primeurs*.

A noter d'Avy « *Le Matin* », de fraîcheur lucide, deux paysages lâches, mais de valeur exacte, d'Alexandre Baudin; un« *Soleil rouge à St-Honorat* » de Ducros ; *Bas port sur la Saône*, effet de nuit de Lacour amusant de lueurs et de brouillard; *Le Luthier*, haut en couleur, de Luigini; « *Un coin des Halles* » de Martin; *Vue sur la Saône, Soleil couchant* de Paviot ; de Selmy, *Un coin dans la galerie d'Apollon*, chaud d'atmosphère close et taciturne ; *Le repos*, de Tapissier, impressionné par les mateurs de Lagarde ; *La Loïe Fuller, danse du feu*, d'Henri de Sachy, étude éclatante et musclée. M. Marius-Ary Leblond signalait l'indifférence absolue témoignée, à Marseille, à l'impressionnisme. Le salon de Lyon présente des efforts où l'attention s'intéresse.

M. Adrien Godien expose deux toiles dites : *Théâtre* (Pourquoi les avoir séparées ?), où une personnalité réelle et intelligente s'affirme intensément dans le double souvenir de Degas et de Carrière.

La première toile : *Galeries*, fixe le trou d'une salle de théâtre, violemment éclairée, ardente et moite, du haut des quatrièmes. Malgré une lumière illogique et, encore une fois, quelque songe de Carrière dans les attitudes et l'interprétation, les figures du premier plan sont attirantes, et projettent bien vers la scène où lointain et pathétique le couple Faust-Marguerite surgit enlacé.

La seconde toile : « *Werther* », peut-être plus rapprochée de Degas, fixe la scène elle-même, vue de trois quarts, le pan des avant-scènes et un angle d'orchestre. Contre la rampe, Werther et Charlotte contractent en lignes précises et violentes, amoureuses et douloureuses, le duo de la Chambre.

Çà ! c'est très bien ! et très empoignant de synthétisme coloré.

D'ailleurs, les toiles de A. Godien retiennent par leur mérite de couleur où l'on retrouve, surtout dans les lumières contenues et dorées, la plus chaude qualité d'un beau peintre lyonnais, trop peu connu, malgré qu'il soit mort, c'est le vieux Vernay, dont une toile: fleurs charnues et gonflées, toutes

fraîches sous leur dorure de soleil, parfumait un coin de la Centennale, près des Daumier.

André Fontainas l'a-t-il connue ?

Adrien Godien complète son envoi par des lithographies d'intérêt, tirées en sanguine, sur *Germinal*.

A des essais d'impressionnisme s'efforcent : Deville : *Sur la terrasse du Luxembourg*. C'est sans structure, et bien inexact. Gillot, dans un *Plein soleil* un peu terne, et l'*Institut de France à Paris* (??) influencé de loin par Raffaëlli. Guy, encore le *Jardin du Luxembourg* pour chambre d'étudiants, essai brutal et massif, à surfaces compactes, tout cela très mal emprunté à la technique de Lebourg. De Klotz, *Consolation :* c'est, non sans mérite, une Muse à l'instar des vraies Muses divines d'Henri Martin, et aussi du pointillisme, mais pas le même. Deux toiles de Guiguet.

Ralli-Scaramanga, un *Pêcheur* d'ensemble foncé, mais de tenue vigoureuse, puis une *rue Martigues*, sans assez d'éclat mais bien âpre d'air et de contours.

De Tardieu, *Souvenirs*, la femme est habillée par Alexander, mais peinte par Tardieu, c'est un peu roman...esque ou roman...tique. Enfin de Truchet, *Cosmopolis*, ou les échafaudages (ils y sont tous) de la rue des Nations, Pré-Exposition, et *Au Moulin-Rouge*, de couleur gaie, à peine triviale.

A regretter l'absence du lyonnais Albert André (est-il connu à Lyon?), disciple fervent et original du Maître Renoir, qui eût facilement relevé le ton impressionniste du salon de Lyon par quelque toile éclatante comme il en garde à l'atelier, ou quelque double des panneaux qui décorent la villa de Durand-Ruel, à Bougival. Laurent-Desrousseaux expose un pastel : « *Céramique* », qui fait regretter ses études de linge transparent.

Enfin, enfin, il y a les choses habituelles de MM. Carrier-Belleuse, Ulpiano Checa (Méd. Paris 1890. Méd. d'Or E. U. 1900. H. C.) ! (comme le chocolat Menier) ; c'est de ce Checa : *Tullie* (romaine) (!?) *faisant passer son char sur le corps de son père*. C'est peint à l'huile. « Voilà *Quo vadis !* » s'exclame un Lyonnais pourvu de lecture (et d'esprit ?). Et encore des choses de MM. Debat-Ponsan, Maignan, Pointelin, Tony Robert-Fleury (oh ! que Tony !!) et Paul Saïn.

Il y a bien un Van Gogh, mais il est faux ! Et cela se voit !

En sculpture, l'« *Emprise* » de Fix-Masseau, œuvre déjà connue.

Art décoratif: *un vitrail exécuté par feu Ch. Lebayle*, des grès intéressants comme beaucoup de grès, par Devaux, sculpteur, et Boissonnet, céramiste. Des broderies au point de satin, sans intérêt. Une chambre, bois de deux tons, applications cuivre, de Cave.

Sur émail, pour bonbonnière : *Portraits du Colonel Marchand et du commandant Baratié*. C'est d'un nationalisme joli, candide et rose. Le sentiment seul est louable, et c'est d'une demoiselle de Mâcon.

J.-A. COULANGHEON.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Critique religieuse. — Gustave Lejeal : *Jésus l'Alexandrin ;* Maisonneuve, 5 fr.

Esotérisme. — Georges Vitoux : *Les Coulisses de l'Au-delà;* Chamuel, 3.50.

Histoire. Documents. — Duc de Caraman : *La Famille de la marquise de Pompadour;* Leclerc, 10 fr. — E. Cresson : *Cent jours du siège à la Préfecture de police ;* Plon, 7.50.— G. Doris : *Abdul-Hamid intime*, préface de Pierre Quillard ; Stock, 3.50.— Le comte Fleury : *Carrier à Nantes (1793-1794)*, nouvelle édition ; Plon, 4 fr. — A. Franklin : *La vie privée d'autrefois ;* Plon, 3.50. — Dr Cl. Gigon : *Les Victimes de la Terreur du département de la Charente;* Charles-Lavauzelle, 3 fr. — Paul Ginisty : *La Marquise de Sade;* Fasquelle, 3.50. — W. Liebknecht : *Souvenirs*, trad. par J.-G. Prod'homme et Ch.-A. Bertrand; Bellais, 2 fr. — Lieut. Lottin : *Un chef d'état-major sous la Révolution. Le général de Billy d'après sa correspondance et ses papiers*, avec 1 portrait et une carte ; Berger-Levrault, 5 fr. — Dr Léon Mac-Auliffe : *La Révolution et les hôpitaux de Paris. 1789-1791 ;* Bellais, 3.50. — P. Mautouchet : *Le Conventionnel Philippeaux ;* Soc. nouv. de Libr. et d'Edit., 7.50. — M.-R. Monlaur : *Angélique Arnaud ;* Plon, 7.50. — M. Sautai : *Les Frézeau de la Frézilière, lieutenants généraux de l'artillerie au XVIIe siècle ;* Lille, Quarré, 10 fr. — Emile Zola : *La Vérité en marche* (Affaire Dreyfus) ; Fasquelle, 3.50.

Littérature. — Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1900 ;* Fasquelle, 3.50. — Victor-Hugo : *Lettres à la Fiancée (1820-1822);* Fasquelle, 7.50.— G. Michaut : *Marc-Aurèle : Pensées;* Fontemoing, 3.50. — P Mouillot : *Emile Augier ;* Grenoble, Gratier et Cie,6 fr. — Multatuli ; *Pages choisies*, trad. par Alexandre Cohen, préface d'Anatole France, portrait de Multatuli gravé sur bois par J.-J. Aarts ; « Mercure de France », 3.50. — Eugène Rigal : *Le Théâtre français avant la période classique ;* Hachette, 3.50. — Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *Sainte-Beuve inconnu ;* Plon, 3.50. — Stendhal : *Pages choisies*, avec une introduction par Hippolyte Parigot ; Colin, 3.50. — Tourgueneff : *Pages choisies*, avec une introduction par R. Candiani ; Colin, 4 fr. — *Entre Camarades*, publié par la société des anciens élèves de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris: Alcan, 10 fr.

Morale. Pédagogie. — Charles Gide et Jacques Bardoux : *La fondation universitaire de Belleville;* Alcan, 1.5o. — R. de Maulde La Clavière : *L'Art de la Vie;* Perrin, 3.5o.

Philosophie. — Albert Bazaillas : *La Crise de la Croyance dans la philosophie contemporaine ;* Perrin, 3.5o. — Baron Carra de Vaux : *Avicenne ;* Alcan, 5 fr.

Poésie. — Eug. Bilstein : *Une voix disait...*; Verviers, Xhoffer. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Sonnets en petit deuil ;* Perrin. — Camille d'Exmes : *Les Fleurs d'Eros et de Pan;* Le Mans, Hunault. — Francis Jammes : *Le Deuil des Primevères, 1898-1900;* « Mercure de France », 3.5o. — Abel Letalle : *Les griffes roses ;* Vanier, 3.5o. — Armand de Prin : *Sonnets agrestes ;* Chamuel. — Touny-Lérys : *Dans l'idéal et dans la vie ;* Toulouse, « Gallia », 2 fr.

Publications d'art. — L. de Fourcaud : *J.-B. Siméon Chardin ;* Ollendorff, 8 fr. — Gustave Kahn : *L'Esthétique de la rue ;* Fasquelle, 3.5o. — A. Pougin : *Jean-Jacques Rousseau musicien ;* Fischbacher, 5 fr.

Roman — Jean Ajalbert : *La Tournée ;* « Revue blanche », 3.5o. — Fernand Aubier : *Hors de l'envoûtement ;* Stock, 3.5o. — Georges Beaume : *Sainte-Nitouche ;* Flammarion, 3.5o. — René Boylesve: *La Becquée ;* « Revue Blanche », 3.5o. — Paul Bru ; *Le droit d'être Mère ;* Flammarion, 3.5o. — Paul Burani : *Les Hétaïres ;* Offenstadt, 3.5o. — René Fath : *La Rançon du bonheur ;* Plon, 3.5o. — Gabriel Faure: *La dernière journée de Sapphô ;* « Mercure de France », 3.5o. — Edmond Fazy : *Monique et Valentine ;* Ollendorff, 3.5o. — Maxime Gorki : *Les Vagabonds*, traduction et préface par Ivan Strannik; « Mercure de France », 3.5o. — Pierre Guédy : *La Bague brisée ;* Per Lamm, 3 fr. — Jules-Philippe Heuzey : *Fils d'Abraham ;* Perrin, 3.5o — Charles-Henry Hirsch : *La vierge aux Tulipes ;* « Mercure de France », 3.5o. — Fernand Lafargue: *Ruth ;* Flammarion, 3.5o. — Georges Lecomte : *Les Cartons verts ;* Fasquelle, 3.5o. — Marcel Luguet : *L'Indécente ;* Stock, 3.5o. — René Maizeroy : *Amie de Cœur,* journal d'une femme : Ollendorff, 3.5o. — Pierre Marcel : *Les Routes de la Mort ;* Villerelle, 3.5o. — Ch.-Louis Philippe : *Bubu de Montparnasse ;* « Revue Blanche »,3.5o —Thomas de Quincey : *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts,* trad. par André Fontainas ; « Mercure de France »,3.5o. —Armand Silvestre : *Images de femmes ;* Ollendorff, 3.5o. — Henrik Sienkiewicz : *La Famille Polaniecki ;* Ollendorff, 3.5o. — Baronne de Suttner : *High life,* trad. de l'allemand par Mme Charles Laurent ; Ollendorff, 3.5o. — Guy de Téramond : *Schmâm'ha,* roman algérien ; Simonis Empis, 3.5o. — André Theuriet : *Jours d'été ;* Ollendorff, 2 fr. — Marcelle Tinayre : *L'oiseau d'orage ;* Calmann Levy, 3.5o. — Henri Vignemal : *Méprise tragique ;* Lemerre, 3.5o. — Willy : *Claudine à Paris ;* Ollendorff, 3.5o. — Comte Wodzinski : *Rénovation ;* Plon, 3.5o.

Sciencks. — Th. Darel : *La folie, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique,* préf. du Dr E. Gyel ; Alcan, 4 fr.

Sociologie. — Eugène Degrave : *Le Bagne (Affaire Rorique) ;* Stock, 3.5o. — Maurice Muret : *L'Esprit juif ;* Perrin, 3.5o. — P. Reynaud : *La Civilisation païenne et la famille ;* Perrin, 3.5o. — Louis Skarzynski : *Le Progrès social à la fin du XIXe siècle,* préf. de Léon Bourgeois ; Alcan, 4.5o. — Comte Léon Tolstoï : *Les*

*rayons de l'aube* (dernières études philosophiques), trad. par J.-W. Bienstock; Stock, 3.50.

THÉATRE. — Bjoernstjerne Bjoernson : *Au delà des Forces*, 1re et 2me parties, trad du norvégien par Auguste Monnier et Littmanson; Stock, 3 50. — Bjoernstjerne Bjoernson : *Le Roi*, drame en 4 actes; *Le Journaliste*, drame en 4 actes, trad. par Auguste Monnier; Stock, 3 50. — Saint Georges de Bouhélier : *La Tragédie du Nouveau Christ;* Fasquelle, 3.50. — Brieux : *Les Remplaçantes;* Stock, 2 fr. — Georges Courteline : *L'Article 330;* Stock, 1 fr. — Georges Courteline : *Les Marionnettes de la vie;* Flammarion, 3 50. — Dalert : *La Sœur*, un acte; Toulouse, « Revue Provinciale ». — Maurice de Faramond : *Monsieur Bonnet;* Ollendorff, 3 fr. — Meilhac et Halévy : *Théâtre.* Tome IV : *La Boule, Le petit hôtel, Le Bouquet, La Vie parisienne, Madame attend Monsieur;* Calmann Lévy, 3.50. — Sophocle : *Œdipe à Colonne*, trad. en vers par Emile Marc; Taride, 2 fr. — Emile Verhaeren : *Philippe II*, tragédie en 3 actes; « Mercure de France », 3.50.

VOYAGES. — Charles Barbet : *Au seuil de l'Orient*, préf. de Nonce Casanova; Société libre d'Edition, 3.50.

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Une lettre de M. Rubén Dario. — Une lettre de M. Albert Mockel. — Alfred Poussin. — Le monument Arthur Rimbaud — Publications du *Mercure de France*. — Notre abonnement de trois ans.

§

**Une lettre de M. Rubén Dario**, envoyé spécial de *La Nacion*, de Buenos-Ayres.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'ajouter quelques détails aux renseignements que vous avez publiés, dans votre dernier numéro, sur le journal « La Nacion » de Buenos-Ayres.

Non seulement, comme vous l'avez fait remarquer, ce grand organe sud-américain stimule le mouvement intellectuel national, mais encore il s'est assuré dès le début de son existence, voici plus de trente ans, la collaboration assidue des maîtres du journalisme et de la pensée moderne dans les principales nations de l'Europe.

Parmi les correspondants ou collaborateurs attitrés que « La Nacion » a eus ou compte encore à son service, je mentionnerai Castelar, Flammarion, Henry Fouquier, Jules Claretie, Max Nordau, Anatole France, Hugues Le Roux, Edmondo de Amicis, Ferrero, Lombroso, Schimpes, Elisée Reclus, etc.

Nous pouvons inclure dans cette liste Lord Charles Beresford et l'héroïque José Marti, qui n'abandonna ce journal que

pour se vouer corps et âme aux préparatifs de la révolution cubaine.

Peut-être se souvient-on encore du duel que le regretté Paul Foucher, neveu de Victor-Hugo, eut à Paris à cause d'une de ses lettres à « La Nacion ».

Quant au roman *Travail*, dont vous parlez, ce n'est pas le premier d'Emile Zola qui se publie simultanément à Buenos-Ayres et à Paris. En effet, « La Nacion », qui a un traité spécial avec le célèbre écrivain, a donné en feuilleton, dans les conditions susdites, le *Rêve*, la *Débâcle*, le *Docteur Pascal*, *Lourdes*, *Rome*, *Paris* et *Fécondité*. Il en fut de même avec les dernières œuvres d'Alphonse Daudet.

Il est un point sur lequel je voudrais insister et c'est le rôle intellectuel joué par « La Nacion » dans l'Amérique du Sud. Ouverte à tous les talents, sans distinction d'écoles, elle a contribué dans une vaste mesure au renouvellement des lettres et de la pensée, et, grâce à elle et à ses collaborateurs, les noms de Verlaine, Mallarmé, Moréas, Rachilde, Tailhade, Albert Samain, Mauclair, etc., sont devenus familiers des rives de La Plata aux côtes du Pacifique, et la jeune littérature hispano-américaine a dû accueillir la collaboration de M. Remy de Gourmont à ce journal comme celle d'un maître déjà son ami.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de mes sentiments distingués.

RUBÉN DARIO.

Paris, 18 mars 1901.

§

**Une lettre de M. Albert Mockel.**

Paris, 5 mars 1901.

Mon cher Vallette,

Je crains que le monde des lettres ne perde à jamais le repos.

Il est vrai que M. Beaunier a écrit, en 1901, dans le *Mercure de France* : « Il y a deux manières essentiellement en art, dont l'une consiste dans l'*expression directe*, et dont l'autre procède par *symboles*. » Et il est vrai aussi que M. Retté revendique la priorité de l'idée pour avoir écrit en 1892 que « la manière d'art adoptée par le symbolisme consistait essentiellement à remplacer l'impression directe par la suggestion ».

J'ai bien envie de mettre d'accord ces deux confrères.

Si vraiment il s'agit de l'idée de la suggestion et de son importance dans notre esthétique, il faut bien reconnaître que M. Retté se trompe. On en avait parlé avant lui. La *Wallonie*, en 1890, en a analysé longuement la valeur dans le livre et au théâtre (article « Quelques livres »). Avant cela, la même *Wallonie* imprimait, en 1887, à propos du *Geste ingénu* de Ghil : « Si l'œuvre d'art vaut par tout ce qu'y énonce l'artiste, elle accroît encore sa force de tout ce qu'il ne dit pas... Sa méthode est un moyen d'évocation, de suggestion, et non point une manière d'exprimer nettement et de définir. » (La *Wallonie*, 1887 ; « La Littérature des Images »).

En 1886, enfin, en un article sur le symbolisme littéraire : « L'œuvre est forme ; elle est essence. La forme s'embrasse d'un coup d'œil ; l'essence se devine par intuition. » (La *Wallonie*, 1886, 1re année.)

Ici je constate, — sans réclamer pourtant le moins du monde, et pour cause. La *Wallonie* ne fut évidemment pas seule à tâtonner dans l'esthétique. Je n'ai eu que plus tard l'honneur et la joie de connaître Stéphane Mallarmé, mais je n'ai pas la simplicité de croire qu'il ne fût pas, et dès longtemps, préoccupé d'une idée qui forme pour ainsi parler le principe vital de son œuvre.

D'ailleurs, cette idée ne remplit-elle pas une bonne part du premier *Traité du verbe* de René Ghil ? Jean Moréas n'y a-t-il pas au moins fait allusion dans son manifeste ?..Et avant Moréas, Schopenhauer, s'il vous plaît, tout au long d'un chapitre de ses *Parerga*.

Mais peut-être s'agit-il proprement des mots employés par M. Beaunier (« l'expression directe » et le « symbole »), et de la valeur qu'ils prennent par leur opposition.

Alors je trouve amusant de penser que le premier d'entre eux fut sans doute usité d'abord, en ce sens spécial, dans *Propos de littérature;* et même nous crûmes devoir en discuter la justesse, Gide et moi, tandis que nous lisions ensemble aux pages du manuscrit l'étude sur le symbole, l'allégorie et « l'expression directe » dans la poésie nouvelle. C'était en 1893 ; c'est donc moi qui ai plagié le premier, — si l'on continue à supposer, un peu gratuitement peut-être, que « expression directe » et « impression directe » signifient la même chose.

Et voilà. Mais n'attachons pas, de grâce, trop de prix à ces questions de priorité. Les mots sont en l'air, comme les idées. On tend les mains pour les saisir et c'est le hasard

qui fait tout. Heureux qui en attrape une bribe ; il trouvera toujours à la partager.

M. Beaunier ne revendique rien. Je suis bien aise de l'imiter; aussi n'avais-je point du tout réclamé après son intéressant article du *Mercure*... Quant à Retté, je ne vois pas en quoi il serait diminué pour n'avoir pas été le premier à écrire certaines choses. Il suffit qu'il les ait pensées avec sincérité, et qu'il les ait dites à son heure avec la belle et chaleureuse vivacité que nous lui connaissons.

Croyez, mon cher Vallette, à mes sentiments confraternels.

ALBERT MOCKEL.

§

**Alfred Poussin** est mort dans les premiers jours de mars. Il était né dans l'Orne, à Crouttes, près Vimoutiers, en 1834. Il avait commencé des études de médecine, à Caen, mais il les abandonna vite pour venir à Paris, où on le voit parmi les élèves de Gleyre. Il ne fut pas plus peintre que médecin. Etant retourné au pays pour quelques jours, il y demeura quinze ans, dans une douce oisiveté, rimaillant de courtes pièces ; puis, en 1873, il revint à Paris, avec une vingtaine de mille francs qu'il dispersa dans les cabarets littéraires. Ce fut alors la vie de bohême — mais une bohême spéciale, rangée, bourgeoise pour ainsi dire. Des amis, Ernest d'Orllanges, Paul Morisse, William Vogt, etc., firent consécutivement les frais d'édition des *Versiculets*, unique petit ouvrage d'Alfred Poussin, qui résolut le problème d'en vivre durant vingt-cinq ans. A cause de ce livre, qu'il vendait lui-même, on l'invitait à dîner, des gens lui voulurent du bien ; il eut un prix de la Société protectrice des animaux pour sa *Jument morte;* M. Jean Aicard lui fit avoir quelque somme du ministère de l'Instruction publique. On conçoit que Poussin eut des moments difficiles, et il fut parfois très misérable. Il se passait d'ailleurs volontiers de déjeûner, pourvu qu'il dînât, et en cette occurrence il restait couché toute la journée.

Laurent Tailhade a tracé de lui ce portrait, dans *Le Français* du 17 mars :

« Un grand vieillard, à la charpente carrée, aux traits massifs et réguliers, aux cheveux gris enroulés en bandeau sur le col, à l'imitation du portrait connu d'Alfred de Vigny. Le visage rasé, qui n'était pas sans finesse, la propreté méticuleuse du costume, lui donnaient l'air d'un ecclésiastique en civil ou d'un juge de paix rural. Ses vers, qu'il récitait

avec une courtoisie opiniâtre dans les endroits nocturnes du quartier de la Monnaie, avaient l'incomparable avantage d'être brefs, de n'exiger aucune attention de la part de l'auditeur et de ne suspendre que pour un temps négligeable le train ordinaire de la vie civilisée... Poussin reluisait en outre d'une bravoure peu commune en linge blanc, ce qui, joint à sa politesse, à la discrétion avec quoi il tenait le vin, en faisait un modèle de correction bourgeoise et de parfaite dignité. »

§

**Le Monument Arthur Rimbaud.** — Le comité organise, au profit du monument, une fête dont le programme, uniquement consacré à Rimbaud, comprendra :

1° Une causerie biographique ; des récitations, par des artistes des grands théâtres, de vers auto-biographiques, avec, sur quelques-uns, de la musique inédite ;

2° Une conférence de Gustave Kahn sur l'esthétique des poètes ; des récitations de morceaux des *Illuminations* et de la musique inédite de Claude Debussy.

Cette fête doit se donner fin avril à la Société de Géographie. Pour les places, dont le prix sera fixé à 5 francs, on peut dès à présent s'inscrire au *Mercure de France*. Le programme précis et détaillé sera publié prochainement.

Cinquième liste de souscription :

Edouard Jolly, 5 fr. ; Paul Noël, 5 fr. ; André Lebey, 20 fr. ; A. Gilbert de Voisins, 20 fr. ; Henri de Régnier, 10 fr. ; Jean Court, 5 fr. ; Fantin-Latour, 25 fr. ; Frédéric Raisin, 20 fr. ; Georges Clemenceau, 5 fr. ; André Beaunier, 5 fr. ; Berteaux, 5 fr. ; Gustave Rivet, 5 fr. ; Poulain, 3 fr. ; Dufour (Indre), 5 fr. ; Lucien Hubert, 5 fr. ; E. Fournière, 5 fr ; R. Poincaré, 5 fr. ; Camille Pelletan, 10 fr. ; Camille Pissarro, 100 fr. ; C. G., 20 fr. ; Lassalle, 5 fr. ; Maurice Maeterlinck, 10 fr. ; Rodin, 20 fr. ; Laure Flé, 10 fr. ; York Powell, 10 fr. ; Emilie Nysten, 5 fr. ; Marie Mali, 5 fr. ; van Bever et Léautaud, 5 fr. ; Eugène Demolder, 25 fr. ; Achille Segard, 3 fr. — Total. 381 fr.

Souscriptions antérieures..... 663 fr.

1.044 fr.

§

**Publications du « Mercure de France » :**

Philippes II, tragédie en trois actes, par Emile Verhaeren, 3.50.

De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts, de Thomas de Quincey, traduit par André Fontainas, 3.50.

Le deuil des primevères, 1898-1900 (*Elégies. — La Jeune Fille nue. — Le Poète et l'Oiseau. — Poésies diverses. — Prières*), par Francis Jammes, 3.5o.

La dernière journée de sapphô, roman, par Gabriel Faure, 3.5o.

Les vagabonds, de Maxime Gorki, traduction et préface par Ivan Strannik, 3.5o.

La vierge aux tulipes, roman, par Charles-Henry Hirsch, 3.5o.

Pages choisies de Multatuli, traduction et introduction par Alexandre Cohen, préface d'Anatole France, portrait de Multatuli gravé sur bois par J.-J. Aarts, 3.5o.

§

**Notre abonnement de trois ans.** — Nous avons, le mois dernier, publié, page 4 de notre couverture, l'annonce suivante :

*Abonnement de trois ans, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement :*

| | |
|---|---|
| France ..... | 5o fr. |
| Etranger ..... | 6o fr. |

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes de nos éditions à 3.5o, au choix, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port à notre charge) :

| | |
|---|---|
| France ..... | 2.25 |
| Etranger..... | 2.5o |

Cette combinaison, dont l'avantage est évident pour ceux de nos abonnés qui lisent beaucoup, et qui a été immédiatement adoptée par plusieurs d'entre eux, soulève deux questions auxquelles nous répondons ici : 1° les abonnements en cours peuvent être transformés en abonnements de trois ans par le versement de la différence entre la somme payée et le prix de l'abonnement triennal ; 2° le volume à 3.5o a été pris pour type parce qu'il est le plus nombreux, mais le choix peut porter sur tous les ouvrages de notre catalogue, quel qu'en soit le prix : il suffit de calculer la remise proportionnellement équivalente à celle qui est appliquée au volume à 3.5o.

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

# *ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE*

DU

# DÉPEÇAGE CRIMINEL

—

> Bien peu de gens commettent un assassinat par des principes philanthropiques ou patriotiques, et je répète ce que j'ai dit une fois déjà, au moins : pour la majeure partie des assassins, ce sont des personnages tout à fait incorrects.
>
> (Thomas de Quincey, *De l'Assassinat considéré comme un des beaux-arts*.)

— Voyons, mon cher Maître, il serait peut-être temps de laisser de côté, dans les travaux futurs, cette habitude qui consiste à donner comme préambule à toute étude sur le dépeçage criminel, celle du dépeçage religieux, du dépeçage guerrier et du dépeçage judiciaire? Les uns conservent cette évocation préalable pour montrer les premiers anneaux d'une chaîne ininterrompue, pour relier le présent au passé, pour prouver que le dépeçage criminel d'aujourd'hui est l'aboutissant ou le reliquat des

dépeçages d'autrefois, — les autres pour montrer la ressemblance qui existe entre ceci et cela, et pour, en fin de compte, après bien des pages inutiles, conclure qu'après tout les manifestations actuelles n'ont peut-être rien à voir avec les coutumes du passé... Qu'en pensez-vous ?

Et je m'adressais ainsi, un matin de février dernier, au très érudit et très excellent professeur Lacassagne qui avait bien voulu me consacrer quelques moments de son court séjour à Paris. Le feu flambait, bien que la matinée fût ensoleillée ; et, assis en d'hospitaliers fauteuils aux deux coins de la cheminée, nous devisions de ces choses et de bien d'autres, au fil de l'heure qui coulait.

— Je pense que vous avez raison, répondit M. Lacassagne, et pourtant je dois vous avouer que j'ai coutume, à Lyon, de suivre ces errements, et de montrer ainsi le dépeçage sous son triple aspect. La question me semble alors complètement fouillée, et les élèves mieux documentés...

— Mais ne craignez-vous pas qu'on puisse penser à trois étapes différentes d'une même évolution? Et, à mon avis, cette erreur serait d'autant plus dangereuse que vous êtes le seul qui ayez consacré à cette question de notables écrits, que ceux qui l'ont traitée après vous sont vos élèves, et qu'ainsi il n'est pas dans la littérature scientifique d'autre opinion que la vôtre pour faire comprendre leur erreur à ceux qui auraient mal interprété votre enseignement...

M. Lacassagne ne parut pas croire que pareille erreur pût se commettre et que des esprits fussent assez étourdis pour faire une confusion à laquelle il ne s'était jamais prêté. Je n'insistai pas, et la conversation évolua doucement vers un autre sujet.

§

« Le dépeçage n'est pas une invention toute moderne des criminels et *des plus habiles d'entre eux*, destinée à faciliter la disparition d'un cadavre devenu compromettant pour celui qui en est le détenteur. En étudiant l'histoire, on est étonné de voir que les mêmes procédés que les criminels emploient depuis déjà fort longtemps... l'ont été de tout temps, soit par les prêtres, soit par les chefs d'Etat, tantôt dans un but politique ou judiciaire, et tantôt dans un but religieux. L'étude des différentes sortes de supplices adoptés par les peuples anciens depuis la formation des sociétés, et celle des sacrifices de tous genres faits en l'honneur de la divinité depuis les temps le plus reculés jusqu'à nos jours, montrent qu'il ne s'agit le plus souvent que *d'un dépeçage qui, bien qu'ordonné par des juges ou par un prêtre, a plus d'un point de ressemblance avec celui qui est aujourd'hui l'apanage des grands criminels* (1). »

J'ai souligné à dessein certaines parties du préambule du travail de M. Ravoux, car je crois qu'il n'est pas possible de trouver en si peu de lignes deux erreurs plus évidentes. C'est un peu à ce passage, d'ailleurs, que je faisais allusion dans ma conversation de tantôt avec M. Lacassagne, dont M. Ravoux fut l'élève.

Et, d'autre part — chose curieuse — je ne sache pas qu'il soit d'erreurs plus amplement réfutées par la série des documents qui s'échelonnent au long de ce même travail.

Entre le Phénicien Hillu, qui, 2000 ans avant

(1) Ravoux, *Du dépeçage criminel au point de vue anthropologique et médico-judiciaire*. Lyon, 1888.

notre ère, inaugura, paraît-il, les sacrifices humains, en offrant à la divinité les morceaux du corps de son fils; — entre tous ceux qui depuis lors, aux quatre coins de la terre, voulurent se rendre les dieux favorables en accompagnant leurs cantiques d'offrandes semblables (1); entre ceux même qui, comme les Skoptsy, dans des moments d'exaltation mystique, coupent et mangent le sein des vierges (2), ou, comme les indigènes de l'Etat de Maranhao, vont déterrer des corps d'enfants pour les découper, les assaisonner et en faire des sortilèges,

et Billoir, coupant en morceaux le corps de la femme Le Manach, qu'il avait tuée dans un moment de colère en la frappant d'un coup de pied au ventre,

y a-t-il la moindre connexion, un rapprochement quelconque?

Entre ce même Billoir, s'affolant à l'idée de la justice,

et tous ceux qui, juges, *au nom de la loi*, ordonnaient ou encourageaient la mutilation ou le dépeçage des suppliciés, — ou guerriers, *au nom des traditions et des coutumes*, livraient à leurs soldats, pour s'en faire des trophées, des morceaux de leurs prisonniers : têtes servant d'oriflammes,

(1) Y compris même les meurtres rituels, si tant est qu'ils existent ou aient existé. V. le livre de M. Strack, sur *le Sang*, la thèse de M. Marcus sur le *Meurtre rituel au point de vue médico-légal*, et la FRANCE MÉDICALE, le *Meurtre rituel* (10 décembre 1900).

(2)... « Après avoir décidé une vierge de 15 ans par force promesses, on lui extirpe le sein gauche pendant son immersion dans un bain d'eau chaude. Cette chair est alors découpée sur un plat en menus morceaux *que les assistants consomment*. Ensuite la jeune fille est retirée du bain et on la pose sur un autel à proximité. Toute la communauté exécute autour d'elle une danse folle et sauvage et entonne des cantiques... » (A. de Haxthausen, *Etude sur la situation intérieure de la Russie*, Hanovre, 1847.)

crânes servant de coupes, chevelures servant de parure, chair pantelante servant aux festins, y a-t-il une commune mesure ?

Oui, le couteau.

Mais ce n'est pas assez que la banalité de l'instrument, car, entre les acteurs, entre les mobiles, il y a le fossé — large comme un monde — qui sépare l'*erreur* du *crime*, la *colère* de la *peur*.

Oui, la peur, surtout la peur. Cette peur misérable, oppressante, qui affole le criminel après l'acte accompli, — ou la peurfroide, tranquille, raisonnante, qui ordonne de prendre tous les moyens pour échapper au châtiment alors nettement perçu...l'une ou l'autre de ces deux peurs-là, mais non la peur mystique, superstitieuse, religieuse des sacrificateurs humains tremblant devant les dieux et joyeux de leurs massacres; non la peur du juge dépeceur qui, redoutant la contagion du crime, veut par des raffinements dans le supplice et des outrages au cadavre, arriver à faire respecter *la* ou *sa* loi.

Aussi, je ne comprends pas que M. Nina Rodrigues (1), qui a cependant écrit sur le dépeçage des pages exactes, ait pu affirmer ceci : « Il est maintenant facile de démontrer que le dépeçage religieux et le dépeçage judiciaire, de même que le dépeçage criminel défensif, sont tributaires de la peur. Il est certain que le sacrifice et le supplice impliquent tous deux l'admission d'une croyance animiste qui suppose qu'après la vie terrestre il subsiste quelque chose dont la possession est agréable aux dieux s'il s'agit du dépeçage religieux, et, dans le dépeça-

(1) Nina-Rodrigues, *Des conditions psychologiques du dépeçage criminel, in* Arch. d'Anthr. crim., janv. 1898.

ge judiciaire, que le cadavre et ses fragments possèdent une animation particulière qui les rend sensibles, même après la mort, aux souffrances infligées. Mais le mobile fondamental du dépeçage religieux est sans aucun doute la crainte de la colère divine ou celle de perdre les bonnes grâces de la divinité, exactement comme dans le dépeçage judiciaire est la crainte de voir renouveler le délit que l'on avait en vue de punir par le dépeçage, qui devrait avoir aussi la propriété de servir d'exemple aux futurs transgresseurs du précepte social offensé. »

Je ne veux pas relever la contradiction flagrante qui existe entre les parties de ce paragraphe, M. Nina-Rodrigues ne paraissant pas comprendre d'une façon précise que, dans le dépeçage religieux, l'idée maîtresse est *la valeur du sacrifice d'un vivant*, tandis que, dans le dépeçage judiciaire, cette idée maîtresse est le *raffinement dans l'outrage à la mort*, — mais ce qui est particulièrement regrettable, c'est de lire la phrase qui immédiatement suit : « Le dépeçage social a, dans ce cas, le même caractère *défensif* que le dépeçage criminel au moyen duquel l'assassin cherche à faire disparaître les preuves de son crime et s'inspire rigoureusement du même sentiment : la crainte du châtiment qui l'attend. »

Il n'y a pas, dans cette phrase, un seul mot qui ne soit une erreur : et cela est d'autant plus surprenant que c'est M. Nina-Rodrigues lui-même qui a eu l'heureuse idée de diviser le dépeçage criminel ordinaire en *forme offensive* et *forme défensive*, désignant ainsi, chez le dépeceur, deux mentalités absolument différentes; il arrive à les confondre ensuite à ce point qu'il range sous la forme défensive le dépeçage judiciaire qui est certainement, avec le dépeçage

des foules criminelles, le type du dépeçage offensif : le mobile étant ici la *vengeance* ou la *colère*, et là le *châtiment*.

§

Certes, la division en deux formes de M. Rodrigues est excellente. Il définit d'ailleurs fort bien la forme offensive :

« La forme offensive est plus ancienne : elle vient directement de l'impulsivité presque réflexe des sauvages et peut actuellement dépendre soit de la haine, cette forme concentrée et ajournée de la colère, soit d'un accès violent, bien qu'indomptable, d'une colère aiguë, ou encore d'une impulsivité morbide tout à fait inconsciente selon qu'elle se manifeste chez un individu sain ou chez un malade. A cette forme de dépeçage appartiennent le dépeçage pratiqué par les fous et les épileptiques, le dépeçage vindicatif après lequel le criminel sert en ragoût à son ennemi les restes mutilés d'un être cher, et enfin le dépeçage par les criminels violents qui, non contents d'avoir ôté la vie à leur victime, éprouvent encore de la jouissance à en mutiler le cadavre (1). »

C'est par cette forme offensive que nous pouvons

(1) S'il fallait, dans la classification du dépeçage moderne, attribuer une place au dépeçage judiciaire, c'est certainement dans cette dernière catégorie qu'il faudrait le ranger. Il appartient à la phase *violente* de l'évolution de la justice qui ne frappait que pour punir, et qui voulait rendre le châtiment non seulement adéquat, mais supérieur à la faute. La cruauté de la peine était une *doctrine* qui trouvait d'ailleurs, souvent, dans la cruauté *naturelle* des juges, un appoint particulier.

Ajoutons enfin que nous prenons ici, pour plus de commodité, le mot de *juges* dans son sens le plus général, désignant ainsi tous ceux qui, à un titre quelconque, au nom d'un principe quelconque, coutume ou loi, avaient ou se croyaient le droit de prononcer une sentence.

pénétrer dans un coin, isolé, du dépeçage criminel moderne. Si elle offre avec les dépeçages des siècles passés et des peuples encore primitifs quelque accointance, elle diffère autant qu'il est possible du dépeçage criminel ordinaire; mais elle nous servira tout au moins, par les quelques cas que j'en donnerai rapidement, de transition *artificielle* pour arriver jusqu'à lui.

Les colères de la foule étant en tous les temps toujours à peu près les mêmes, elle est capable aujourd'hui comme hier de dépecer sa victime et de s'en partager les morceaux. Elle n'a plus comme autrefois, dans les pays dits civilisés, les occasions de terminer de cette façon l'œuvre du bourreau (1); elle est obligée d'attendre les émeutes et les révolutions. Alors elle se rattrape. Deux points à noter: le rôle prépondérant de la femme, — et ce fait, aujourd'hui bien connu, que, dans les neuf dixièmes des cas, chacun des individus composant la foule assassine, pris en son particulier, serait incapable de commettre l'acte auquel il coopère (2).

C'est dans cette catégorie qu'on pourrait ranger le *dépeçage guerrier* dont M. Nina-Rodrigues a voulu faire, avec raison, à mon avis, une division particulière. Le cruauté mutilante guerrière, chronique chez les peuples non civilisés, mais n'existant chez les autres qu'à l'état de crises aiguës, n'est pas la même que celle de la foule, non pas tant par ses manifestations que par ses origines. Elle dépend de facteurs particuliers, tels que le patriotisme surexcité et dévoyé, qui ne sont que la déviation momentanée de principes sociaux ex-

(1) Comme au temps où elle *mangea* le cadavre de Ravaillac.
(2) Sighele : *les Foules criminelles*. 2e édit. (Alcan).

plicables, et peut revêtir des formes pour ainsi dire raisonnées qui sont le résultat de l'immixtion dans les idées de colère et de vengeance de principes stratégiques au préalable mûris et combinés. Où le depeçage guerrier présente d'intimes rapports avec celui des foules, c'est lorsque l'on est en présence d'une foule armée plus ou moins organisée, gardant alors ses caractères d'excitabilité propre ; un bel exemple en vient d'être mis en lumière par l'étude écrite il y a quelques jours par M. Matignon sur la révolte des Boxeurs (1).

La haine. — Les cas en sont plus rares qu'on ne croit. Quelques auteurs les ont crus plus nombreux parce qu'ils ne séparaient pas assez scrupuleusement les cas où la haine avait dicté l'assassinat de ceux où elle avait été assez puissante pour passer à la mutilation et même au dépeçage, *toute idée de sécurité personnelle étant écartée par l'assassin.*

Il est des cas mixtes, où les deux sentiments se mêlent.

En 1886, à Barnas, Claude Faure, propriétaire, disparut. On arrêta le frère de la victime, Jean, la femme de celui-ci et le frère de cette femme. Puis on chercha des traces de Claude. On n'avait encore aucun résultat, quand un chien déterra, dans un champ de pommes de terre, « un paquet de chairs velues qui semblaient bouillies et qu'on reconnut pour être les organes génitaux d'un homme (2) ». Les inculpés firent des aveux. On sut que Jean avait assommé son frère avec une barre de fer, et, aidé de sa femme, descendu le cadavre dans l'écurie. « Il fallait maintenant faire disparaître les tra-

(1) Matignon, *Comm. à l'Acad. de Médecine*, 1901.
(2) Ravoux, *loc. cit.*

ces du crime et le cadavre lui-même. Le concours de de l'agent Planchier (le beau-frère) devenait indispensable, et l'ex-gardien de la paix, faisant appel à ses souvenirs, n'hésita pas à les diriger et à les aider dans leur horrible besogne. Les taches de sang répandues dans l'escalier soigneusement lavées, Jean, muni d'une scie et d'une hache, commence à dépecer le cadavre. *Je ne le couperais pas, je le mangerais*, s'écriait-il avec rage... » On fit bouillir les morceaux, etc., etc. Ce que je voulais signaler c'est le cri de Jean.

Le crime de Monterotondo présente aussi ce caractère mixte dont je parlais tout à l'heure.

« Les Tozzi tiennent à Monterotondo une boutique de boucherie foraine ; en face sont les Poggi, des concurrents ; entre les deux familles existait une haine héréditaire.

« Dans le courant de l'année 1884, un jeune homme, Menicuccio Poggi, devint amoureux de la cadette des demoiselles Tozzi. Une nuit, le frère de la jeune fille, Antonio Tozzi, attira sous un prétexte Poggi en sa maison. Il le tua, et le lendemain le *sang du mort fut vendu au public* mélangé avec du sang de mouton. »

Le domestique des Tozzi, qui avait assisté au dépeçage, raconta qu'à ce moment « le père enleva le couteau que tenait son fils, en lui disant : Laisse-moi faire, je vais t'enseigner comment on désarticule les membres. Il se mit à l'œuvre, et le dépeçage avait commencé, *quand la femme Tozzi lui arracha à son tour le couteau des mains pour faire subir au mort une dernière mutilation en lui enlevant les parties génitales.* »

(A noter ce dernier fait, assez fréquent dans les cas de dépeçages, même purement défensifs, et

qu'on retrouve dans les manifestations les plus publiques des foules ameutées. Les émotions violentes, la colère notamment, ont, chez les femmes, une sorte de retentissement génital qui se manifeste par les mutilations de ce genre. La célèbre scène décrite par Zola, dans *Germinal*, n'a rien d'exagéré. C'est ce même phénomène qui se passe chez certaines femmes prises d'une crise érotique quand elles ont été battues, et qui sont d'autant plus attachées au mâle brutal qu'il les bat davantage : c'est là, le plus souvent, non un cas de passivité exagérée par la peur, mais d'exaspération génitale momentanée succédant à une irrition intense, à un grand effroi... et peut-être même à l'acuité de la douleur physique.)

Le cas des Tozzi vendant au public le sang de leur victime peut être rapproché de celui de José Ramos que rapporte M. Nina-Rodrigues.

« Ramos (quand il fut arrêté) se livrait depuis longtemps au commerce de chair humaine. Il attirait chez lui les personnes sur qui il avait jeté son dévolu, des enfants de préférence, et les invitait à s'asseoir sur une chaise placée sur une trappe à bascule, puis, profitant du moment où les malheureux étaient distraits, il leur assénait sur la tête un énorme coup de hache, faisait jouer la bascule et les précipitait dans le souterrain qui lui servait d'atelier pour son singulier travail. Il dépouillait ensuite les victimes de tout ce qu'elles possédaient et, avec les chairs soigneusement détachées des os, fabriquait des saucisses et des saucissons renommés qu'il vendait à sa nombreuse clientèle (1). »

C'est le dépeçage appliqué au commerce. Nous

(1) Jose Ramos mourut le 1er août 1893 au pénitencier de Porto-Alègre, Etat de Rio-Grande-do-Sul.

abordons là une catégorie particulière, heureusement assez restreinte, où le cynisme s'exagère et frôle la pathologie. M. Nina-Rodrigues (1) cite le cas du métis Sol-Porto qui, chargé par son complice de faire disparaître le tronc d'une femme assassinée par eux, pensa qu'il pourrait arriver à le vendre pour de la viande de porc. « Il promena pendant deux journées son panier dans la ville. Il a été parfaitement établi que, pendant la journée du 18 (2), il est allé offrir son contenu dans une pâtisserie où son offre a été rejetée sans examen ; à la nuit il demanda et obtint la permission de déposer son panier dans une boucherie où il est allé le chercher le lendemain matin. Ce jour-là, après avoir pris des informations dans le but de connaître quelqu'un qui pourrait acheter de la viande de porc, il alla dans un restaurant, discuta du prix avec le restaurateur et conclut le marché. Mais lorsque le panier arriva, le maître de l'établissement resta atterré en reconnaissant qu'il se trouvait en présence de restes humains et non de viande de porc. »

A côté de ces gens qui, indifférents au scrupule, inconscients des éléments moraux — préjugés ou lois, — frigides aux exigences de la conscience sociale auxquelles, d'un tacite accord, doivent se plier une foule d'incitations individuelles ; — à côté de ces gens, allant jusqu'aux fioritures du crime par manque de réaction morale, par insuffisance de sensibilité, par rétrécissement du champ de compréhension, se placent, avant d'arriver aux fous proprement dits, ceux qui sont sollicités par une exagération de

(1) Nina-Rodrigues, *loc. cit.*
(2) 18 septembre 1892. Rio-de-Janeiro.

cette même sensibilité qui manquait aux autres, par une durée plus longue — sans intervention de la raison inhibitrice — du réflexe brutal qui caractérise les manifestations excessives de colère et de haine. Parmi eux figurent à la place d'honneur les dépeceurs qui, voluptueusement, offrent ou font manger à autrui ou mangent eux-mêmes les morceaux de leur victime.

Ou, à notre époque, ces pratiques sont si habilement cachées que la justice les ignore, ou elles n'existent pas — ce qui est bien improbable. Toujours est-il que nous n'en possédons guère de cas exactement rapportés, et que nous sommes obligés de nous contenter des exemples anciens qui pullulent dans l'histoire. Pourtant, M. Pellereau, médecin de la police et des prisons de Port-Louis, en l'île Maurice, commentant une série de quarante-six assassinats commis dans l'île de 1872 à 1881, cite un cas dans lequel, « après que le corps fut littéralement haché, des membres furent servis en curry (1) dans un festin auquel furent conviés des amis ».

D'autre part, Moreau de Tours rapporte qu'à Messine une femme du nom de Tiburzio, âgée de 60 ans, a tué à coups de couteau une nommée Stella, qui lui offrait des fruits qu'elle venait de cueillir. Après l'avoir tuée, elle s'est mise à la mordre férocement, en lui arrachant des morceaux de chair qu'elle jetait à son chien *après les avoir mâchés* (2).

C'est bien là le même mouvement — la haine ou la colère — qui se prolonge dans une exaspération

(1) *Annales d'Hyg. publ.*, 1883. Il s'agit d'un mets épicé préparé avec du safran. Cité par Ravoux, *loc. cit.*

(2) Moreau de Tours, *Crimes et suicides étranges.*

suprême pour aboutir à une sorte de vertige dans lequel tous les éléments frénateurs tourbillonnent et s'annihilent : si le dernier geste est fou, le premier est très humain.

Les folies, les voici. Elles s'avancent en une longue théorie qui naît au fond du passé lointain et se perd en silhouettes encore plus touffues dans l'effroi de l'avenir menaçant. Ni les temps, ni les mœurs n'ont rien pu sur elles : si, grossir leurs rangs. Car il est logique d'admettre que, alors que toutes les déviations morales aboutissant au dépeçage d'ordre religieux, d'ordre guerrier, d'ordre judiciaire, d'ordre criminel pur, auront à jamais disparu, les exploits des fous, trouvant dans la douleur croissante de vivre un terrain chaque jour plus propice, resteront intangibles, en dehors de tout, au-dessus de tout, agissant dans la superbe indépendance que crée la folie et contre laquelle se brisent nos volontés.

Et le champ de la folie est ici de vaste étendue. Il va des superstitions de la vie de chaque jour (1) aux aberrations les plus paradoxales et pourtant froidement choisies et combinées.

On trouve dans l'histoire des traditions germaniques des faits très singuliers et bien instructifs. On y voit, entre autres choses, que les voleurs, pour se rendre invisibles, se procuraient de la graisse de femme enceinte pour en faire des bougies, ou croyaient aux vertus des doigts d'un fœtus : le nombre des femmes éventrées et fouillées est incalculable, et certainement cette croyance n'a pas encore disparu. Dans la nuit de la Saint-Silvestre 1864, un ouvrier de Neukirch assomma une jeune

(1) Qu'il faut bien distinguer des superstitions à caractère religieux, bien qu'ayant avec elles des points de ressemblance.

fille de 23 ans, découpa un fragment de son ventre de neuf pouces carrés et le fit rôtir chez lui. « En ajoutant du suif à cette graisse humaine, il s'était façonné une chandelle de cambrioleur, et avait mangé les graillons restants (1). »

La vertu des bains de sang a fait des ravages énormes. Wagener raconte l'extraordinaire histoire de la comtesse Nadasky, laquelle alla jusqu'à faire périr *650* jeunes filles : pour plaire aux hommes, elle prenait des bains de sang dans une auge à quatre heures du matin (2).

Un vieux médecin de Naples avait préparé un élixir de longue vie « en tuant ses enfants avec des préparatifs et des solemnités particuliers, en leur ouvrant la poitrine et en leur enlevant le cœur ».

Le 14 avril 1892, l'artilleur Radoulowitch tua un de ses camarades, lui ôta le larynx, lui arracha le cœur et aspergea de son sang certain endroit où il croyait trouver un trésor.

« Jahn a communiqué un travail à la Société d'anthropologie de Berlin, le 7 avril 1888, sur l'affaire Bliefernicht de Sage, jugée par le jury d'Oldenbourg. D'après les dépositions des témoins, Bliefernicht vivait dans l'illusion que ceux qui mangent de la chair de jeunes vierges pouvaient tout se permettre sans jamais encourir de responsabilité. Il assassina deux fillettes de six à sept ans. L'un des cadavres avait la tête tranchée et le ventre béant, montrant à nu les entrailles, le cœur et le foie. Une grosse parcelle du bassin avait été découpée anatomiquement et n'avait pu être retrouvée, le monstre l'ayant précisément dévorée (3). »

(1) Il fut condamné à mort par le jury d'Elbing, le 23 juin 1865.
(2) Etudes d'anthropologie philosophique. etc... Vienne, 1796.
(3) V. pour une multitude de faits de ce genre, Strack: *la Superstition du sang et les meurtres*.

Faut-il encore d'autres exemples?

Prochaska cite le fait d'une femme de Milan qui attirait les petits enfants chez elle pour les tuer, les saler et en manger tous les jours. Laugius raconte qu'une femme, qui désirait manger de la chair de son mari, l'assassina et en sala une grande partie pour prolonger son plaisir (1).

C'est aussi Maria de las Dolores mangeant le cœur de son père (20 mars 1825); c'est William Comstock mangeant le cœur de son père et de sa mère, et s'endormant auprès des cadavres qu'il avait dépecés (16 juin 1858)...

« En juillet 1827, une paysanne alsacienne, d'un hameau voisin de Schlestadt, tua son fils de 15 mois de trois coups de couteau au cou; puis elle lui désarticula le membre inférieur droit et le fit cuire avec des choux, pour en manger et en faire manger à son mari (2). »

En 1865, un maçon âgé de 32 ans tue une vieille femme, la découpe, la fait cuire avec des pommes de terre et la mange... puis raconte le tout, tranquillement, à la justice.

C'est aussi le cas de J.-J. Goldschmidt : un passant est assommé, bouilli et mangé (3).

Maudsley (4) rapporte le cas suivant : un clerc d'avoué d'Alton rencontre un jour en se promenant plusieurs petites filles et en emmène une dans un champ voisin. Quelques heures après, on découvrit les restes de l'enfant horriblement mutilés et une perquisition faite chez le coupable fit découvrir cette note dans son journal tenu au jour le jour :

(1) Legrand du Saulle, *Méd. lég.*

(2) *Ann. d'Hyg. publ.*, 1832. — Dr Marc. — Legrand du Saulle rapporte le même fait d'une façon encore plus pittoresque.

(3) Lacassagne, *Arch. d'Anth. crim.*, 1888.

(4) Le crime et la folie.

« *Tué aujourd'hui petite fille; c'était chaud et bon.* »

Là nous pouvons clore la première catégorie du dépeçage moderne que M. Nina-Rodrigues a qualifiée d'*offensive*. Par les quelques exemples que j'ai donnés on peut voir qu'elle se subdivise elle-même en catégories secondaires qui n'ont cependant qu'une importance apparente, un même caractère général les réunissant toutes solidement les unes aux autres: le dépeçage est ou bien la fin que se propose l'acteur, ou bien la suite logique du meurtre, ceci se continuant par cela par une sorte d'exaltation croissante ou par une association d'idées dont les dominantes sont l'hostilité contre le mort, l'indifférence de son propre péril ou certaines impressions délirantes qui peuvent se greffer sur tout. C'est dans cette catégorie de dépeçage offensif qu'on peut placer ces mutilations sadiques dont les deux grands protagonistes modernes sont Jack l'éventreur et Vacher, mutilations prises au sens propre du mot, localisées à une partie très limitée et toujours la même du corps humain, dont la réalisation fait partie d'une ligne de conduite arrêtée d'avance et qui ne varie que dans ses plus négligeables détails. Toute l'activité psychique tendue vers la convoitise de l'acte sadique presque toujours identique à lui-même, l'esprit immobilisé par le désir de s'approprier ou de violenter un organe toujours le même, Jack et Vacher sont des dépeceurs au même titre que les superstitieux sanguinaires dont nous venons de parler : ce qui les en rapproche, c'est ou bien *qu'ils ne mutilent pas parce qu'ils ont tué*, ou bien que la mort n'est qu'un incident accessoire, une complication possible, fréquente mais négligeable,

un moyen même quelquefois indispensable dans la réalisation implacable de leur érotique désir d'un morceau d'être vivant.

§

Autant la dépeceur offensif est varié dans ses allures, si les caractères de son acte obéissent à une sorte de loi — autant le dépeceur défensif est d'une banalité qui tranche souvent avec les caractères d'horreur surnaturelle qui peuvent accompagner le crime.

Je m'explique.

De ce que le dépeçage préventif est l'effet d'une cause toujours la même, *la peur*, ce phénomène, déprimant par excellence, annihilant même quelquefois jusqu'à toute trace d'activité ou de lucidité chez des cerveaux pourtant lucides et actifs, — il se traduit en général par une série d'actes de courte étendue, presque toujours les mêmes et dont les épisodes paraissent calqués les uns sur les autres.

Même dans les cas plus rares où la peur, par le bouleversement qu'elle produit dans le système nerveux de l'assassin, par le choc, produit une réaction, un éveil, une exaltation d'énergie, le but étant toujours le même, les mêmes façons d'agir tendent à se répéter, d'autant que dans l'évolution, à travers le temps de cette catégorie de dépeçages, un grand rôle est dévolu à l'imitation.

Les variétés de dépeçage criminel offensif que nous avons décrites tout à l'heure sont au dépeçage défensif ce que l'anormal est à la loi. C'est bien celui-ci qui est le véritable dépeçage criminel de nos jours. D'ailleurs, il est né pour ainsi dire avec notre époque, il n'appartient *comme système* qu'à un temps relativement récent, il est appelé à se perfectionner

en raison des obstacles qu'il rencontre et dans lesquels il puise un regain de vie... il est aussi appelé à disparaître dans un temps donné, du moins il n'est pas absurde de le croire, tandis que le dépeçage criminel offensif est éternel.

Le dépeçage défensif, qui consiste à faire disparaître, en la fragmentant, la trace principale d'un crime, est né, à proprement parler, non de la peur de la justice qui, bonne ou mauvaise, sérieuse ou ridicule, paternelle ou féroce, a de tout temps existé.... mais de la peur *de la police.*

Il fut un temps, pas loin de nous, où il était plus difficile de tuer un homme que de faire disparaître son cadavre. La justice se contentait de son majestueux et théâtral appareil, et se souciait fort peu de se faire aider d'une façon efficace par des auxiliaires subalternes qui sont aujourd'hui ses plus ordinaires pourvoyeurs. Quand elle tenait un inculpé elle épuisait sur lui tous ses moyens d'action, et se lamentait encore plus que celle d'aujourd'hui quand il n'était pas coupable : on s'arrangeait d'ailleurs le plus souvent pour ne s'être pas dérangé pour rien.

La police, mal organisée, mal payée, mal vue des grands seigneurs de la loi, avait peu de raisons pour montrer beaucoup de zèle : la découverte d'un crime lui causait plus d'ennuis qu'elle ne lui rapportait de bénéfices ; pour la découverte du criminel, c'était encore pis.

Il lui en coûtait quelquefois tant de se montrer indiscrète — et la discrétion, au contraire, était si souvent pour elle une source de profit, — qu'elle était arrivée à ne plus trop s'émouvoir d'un cadavre trouvé derrière une haie, pendu à un arbre, déposé dans une mare ou confié au lit protecteur de la ri-

vière. Il fallait, pour qu'on cherchât et qu'on découvrît le coupable, ou que celui-ci fût bien maladroit, ou que la victime ait des protecteurs bien puissants. Le plus souvent on ne le cherchait guère et on ne le trouvait pas.

Cet état de choses peu à peu changea. A coup de bouleversements, de révolutions et de cataclysmes on finit par faire comprendre à la police un peu de son rôle dans une société se disant organisée, et ainsi se créa une police qui, d'insouciante qu'elle était, devint, insensiblement, d'une extraordinaire curiosité. La sécurité publique étant le but avoué, la politique n'eut aucun scrupule de s'occuper de la chose et d'en profiter. Les gouvernements firent des sacrifices en conséquence : on arriva ainsi à s'occuper énormément de tout le monde, y compris les voleurs et les assassins. Pour ceux-ci l'âge d'or disparaissait ; il fallut songer à la prudence. Un cadavre devenant un objet encombrant, chacun chercha le moyen le plus sûr de s'en défaire. Le bon sens, en tous cas, indiquant, en attendant mieux, qu'il est plus facile de cacher des fragments de cadavre qu'un cadavre entier, on le coupa tout simplement en morceaux.

C'était simple et adroit... Mais c'était en même temps la lutte avec la police. Celle-ci se piqua au jeu, redoubla de zèle : les assassins, plus méfiants, redoublèrent d'adresse et arrivèrent à de véritables prodiges d'habileté. Les progrès de l'industrie furent utilisés d'un côté comme de l'autre, et bien que la photographie, puis l'anthropométrie, soient venues donner à la police un secours inappréciable, on peut dire que la police et les assassins comptent un même nombre de victoires à leur acquit.

Comme je le disais tout à l'heure, cet état de choses n'aura qu'un temps. Tôt ou tard le dépeçage sera *brûlé* après avoir été de plus en plus difficile. Quelques virtuoses se montreront encore, de temps en temps, audacieux et habiles, comme le remarquable dépeceur de Belleville, mais il faudra trouver autre chose...

Nous n'en sommes pas encore là.

Le dépeceur (1) peut-il se superposer à tout assassin ?

On ne peut pas répondre oui, ce qui serait absurde, mais on ne peut pas répondre catégoriquement non.

Quiconque se mêle d'être assassin ne peut pas répondre à l'avance qu'il n'ira pas jusqu'au dépeçage ; on ne sait jamais *de quelle peur on est capable :* le plus froid récidiviste n'en sait rien. Tel est devenu assassin et dépeceur du même coup qui, une heure avant, ne s'en doutait guère. Quoi qu'on en ait dit, ce fut certainement le cas de Billoir.

Toutefois il est des prédispositions à ce rôle particulier, de même qu'il est des causes occasionnelles puissantes.

Nous arrivons ici à un point qui fut assez vivement controversé.

Il y a d'abord le terrain.

Après ce qui vient d'être écrit plus haut, on comprend combien paraît étrange ce passage de M. Nina-Rodrigues : « C'est certainement grâce à l'évolution esthétique, à l'évolution religieuse, à l'évolution juridique que les dépeçages ornemental, religieux et judiciaire ont disparu. *Et c'est encore grâce et*

(1) Le vrai, le dépeceur défensif, le dépeceur criminel tel qu'il se présente presque toujours, typique et banal.

*avec l'évolution des sentiments sociaux en général que le dépeçage s'est réduit, comme il l'est aujourd'hui, à de simples manifestations sporadiques de ces individus anormaux que la réversion atavique transporte de temps à autre aux phases inférieures de la civilisation.* »

Cela n'est exact ni pour le dépeçage offensif, exceptionnel, ni pour le dépeçage défensif, le véritable dépeçage criminel. Nous venons de faire voir que celui-ci est, au contraire, un produit presque nouveau. Toutefois M. Nina-Rodrigues pose dès lors la question de l'intervention de l'atavisme dans le terrain du dépeceur.

« On a donc commis une erreur, ajoute-t-il, en supposant que l'on peut renier l'existence de l'atavisme criminel en opposant comme chose distincte la dégénérescence à la transmission atavique : et cette erreur vient de ce qu'on n'a pas compris que cette transmission n'est pas autre chose qu'une vraie dégénérescence psychique, un arrêt, une suspension de la transmission héréditaire des qualités psychiques plus récentes qui ne laisse librement en action que les qualités plus lointaines des parents plus éloignés, des aïeux. »

Ce passage n'est pas clair, mais on finit par comprendre ce qu'a voulu dire M. Nina-Rodrigues. S'appuyant sur cette opinion — fausse — que toutes les formes de dépeçage se tiennent et se continuent, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus modernes, il croit revoir chez celles-ci un réveil de celles-là, réveil rendu possible par un arrêt survenu, à un moment donné, dans l'évolution naturelle et successive de l'hérédité.

Cette intervention de l'atavisme, je le dis ici tout net, je ne l'accepte pas.

Qu'il y ait dans certains cas de dépeçage criminel des indices des errements de nos ancêtres, à tel point qu'on pourrait, sans trop d'exagération, les leur attribuer, cela n'est pas douteux et se retrouve à un degré quelconque dans presque tous nos actes : mais, à mon avis, c'est dans le dépeçage criminel qu'on le retrouve le moins. Les formes les plus anciennes du dépeçage ont chez nous absolument disparu, et les cas qui s'en rapprochent le plus dans la catégorie du dépeçage offensif sont dus à des influences passionnelles ou morbides qui sont de tous les temps.

Ce qui intervient sûrement, et ce que M. Nina-Rodrigues a dit malgré lui, tout en le niant, c'est l'influence du *retard dans l'évolution morale* et de la *dégénérescence*.

Toutes choses égales d'ailleurs — pure hypothèse — aura plus de raison de pousser le crime jusqu'au dépeçage, c'est-à-dire d'ajouter à l'acte anti-social, qu'est le crime, l'outrage anti-humain, qu'est le dépeçage, celui qui ne sera pas en harmonie de sentiments ou d'idées avec son milieu, soit en raison des différences de civilisation (1), soit en raison d'un retard subi par son évolution propre. Sur celui-là, les obstacles apportés par la civilisation et l'organisation de la société ne seront pas assez puissants pour empêcher le crime, et il acceptera volontiers, même d'avance, les conséquences de son acte, en se résolvant à le terminer par une pratique qui effraierait de plus *perfectionnés* que lui.

M. Lacassagne l'a appelé un *type retardé*. L'ex-

(1) Il n'est pas question ici des peuples primitifs modernes, ce qui nous entraînerait trop loin. On se borne aux peuples civilisés occidentaux, et surtout aux Français.

pression est heureuse et nous l'adoptons volontiers, bien que M. Lacassagne ait semblé quelquefois faire de ce type retardé, candidat à notre dépeçage défensif criminel, un aboutissant du dépeçage offensif d'autrefois.

A côté du retard dans l'évolution intervient certainement la dégénérescence.

On a usé et abusé de ce mot. Beaucoup, même parmi ceux qui l'ont le plus répandu et expliqué, en sont las et n'en veulent plus. Il meurt de la faveur dont il a joui. Pourtant il peut encore rendre service.

Il n'est pas téméraire de se servir de lui quand on veut parler de ces influences progressives et accumulatives qu'ont sur un individu ou sa descendance certaines pratiques ou certaines actions absolument contraires au jeu normal d'une saine physiologie. Il n'est pas téméraire de parler de dégénérescence quand il s'agit par exemple de l'action destructive de l'alcool qui lentement arrive à troubler à ce point le libre fonctionnement cérébral qu'il annihile l'action inhibitrice de la raison et de la volonté pour laisser le champ libre aux impulsions passionnelles. C'est bien un dégénéré celui dont les centres supérieurs sont réduits à l'impuissance et qui est désormais l'esclave de ses besoins. Ce que l'alcool réalise d'une façon frappante comme une expérience de laboratoire, d'autres tares moins violentes arrivent jusqu'à le réaliser, et ainsi se trouvent multipliées les causes qui rejettent l'individu au niveau de ce type retardé dont nous parlions tout à l'heure et même plus loin encore dans la chaîne des désarmés contre ce qu'ils ont de plus mauvais en eux-mêmes, contre les pires tentations du dehors.

Et puis — et M. Lacassagne l'a bien vu pour son type retardé — c'est sur le retardé et le dégénéré qu'opère le plus l'influence indéniable de l'imitation. Alors que les troubles apportés dans l'évolution de leur vie psychique les prédisposent aux pires choix dans le domaine du conscient, de même, inconsciemment, ils s'offrent en pâture à la contagion de l'acte criminel, d'autant plus sûrement que celui-ci a ému plus profondément la société.

Dans son beau livre sur la *Contagion du meurtre*, M. Aubry a mis en relief cette influence de l'imitation, d'ailleurs logique, puisque cette forme de la suggestion a d'autant plus de chances de se produire que la disjonction est plus complète entre les fonctions psychiques supérieures et inférieures (1). Elle est logique et elle est prouvée par les faits. M. Aubry a remarqué qu'en *douze* ans, depuis le meurtre du boucher Avinain (1867) jusqu'à l'affaire du bijoutier Vétard (1888), on compte 24 cas de dépeçage criminel, tandis qu'en *six* ans, de 1887 à 1892, on en compte 36. (On en avait à peine découvert une quarantaine de 1721 à 1888.)

L'influence de l'imitation vient ici s'ajouter à celle de l'activité croissante de la police pour multiplier, dans ces dernières années, le nombre des dépeçages criminels.

Donc, comme causes prédisposantes, comme terrain favorable, nous avons le retard dans l'évolution et la dégénérescence (nous laissons la folie dans la catégorie du dépeçage offensif). Comme cause occasionnelle prépondérante, nous avons l'imitation. Mais celle-ci n'est pas isolée. Interviennent aussi les sollicitations de la profession : le bou-

(1) V. Binet : *La Suggestibilité* (1900).

cher, l'étudiant en médecine penseront plus que tout autre au dépeçage et seront certains de s'en mieux tirer. L'agent de police se croira plus capable de dépister les recherches et fera mieux son plan d'avance. Un des plus remarquables exemples est le gardien Prévost qui, après avoir assassiné et dépecé la fille Blondin, sans avoir été découvert, prenait déjà ses mesures et arrêtait son plan pour un futur dépeçage qui devait se réaliser sur le bijoutier Lenoble.

D'autres circonstances, en apparence banales, peuvent d'une façon inattendue inspirer à un individu l'idée du dépeçage. M. Nina-Rodrigues rappelle avec raison qu'il est des cas où la nécessité d'introduire un cadavre trop grand pour la caisse qui lui est destinée « suggère spontanément aux criminels, comme tout à fait logique, la désarticulation des membres inférieurs ».

Enfin reste la cause efficiente, celle qui plane, évolue sur tous les cas de dépeçage défensif, c'est-à-dire sur presque toutes les manifestations du dépeçage criminel moderne : LA PEUR.

Nous avons parcouru toutes les observations recueillies par ceux qui ont écrit sur la question; elles forment un tout imposant qui donne à notre dépeçage une physionomie particulière et le mettent en dehors de tout rapport avec les dépeçages d'autrefois.

Parmi les trente-huit opérations recueillies par M. Ravoux, il en est qui sont, à ce sujet, bien caractéristiques. S'il faut déplorer — et la chose était d'ailleurs impossible — que l'auteur ne nous ait pas donné des renseignements sur la psychologie des criminels (son travail était fait d'ailleurs au point de vue des recherches médico-légales sur les

cadavres), le point essentiel de cette psychologie se dégage de lui même des quelques lignes qui racontent le crime.

Le cas suivant, typique, montre que la peur, pour conseiller le dépeçage, peut attendre un an après le crime.

« Henry Wainwright avait une maîtresse qu'il faisait passer pour sa femme et il prenait lui-même un faux nom dans les différents logements qu'ils occupèrent pendant l'année 1874. Elle quitta le logement commun le 11 septembre 1874. Depuis cette époque, on n'entendit plus parler d'elle. Les amis qui en demandèrent des nouvelles à Wainwright ne reçurent que des réponses évasives et fausses. Il chercha à leur faire croire qu'elle l'avait quitté pour un autre amant.

« Le 11 septembre 1875, c'est-à-dire exactement un an après la disparition d'Henriette Lane, Henry Wainwright fut surpris enlevant d'une tombe située dans des terrains attenant à une maison du quartier de Westchapel, dont il avait la clé, les restes d'un corps de femme. On apprit plus tard qu'Henriette Lane avait quitté son logement le 11 septembre 1874, était venue en voiture jusque vers le terrain où le corps avait été retrouvé et avait pris congé de ses enfants et d'un de ses amis. Elle avait eu probablement une entrevue avec Henry Wainwright. D'autres circonstances firent supposer que cet homme l'avait assassinée et avait enterré son corps sous le plancher d'une des chambres de la maison attenant aux terrains de Westchapel. En septembre 1875, la propriété devait passer en d'autres mains, aussi Wainwright crut-il prudent d'enlever les restes du cadavre et de les transporter dans une autre cachette appartenant à son frère, et c'est pendant cette

opération qu'il fut surpris avec un cadavre au sujet duquel il ne put donner que des explications mensongères. *Le corps avait été récemment dépecé* (1). »

C'est la peur qui affole à ce point un berger de l'Eure qui, en 1877, ayant tué *sa mère*, découpe le corps avec une serpe, fait cuire la tête dans un four pour la rendre méconnaissable et jette les tronçons du cadavre au fond d'une marnière.

C'est la peur qui donne au fripier Mestag, d'Anvers, l'idée de couper sa femme en *153* morceaux (14 août 1877).

C'est la peur qui inspire les célèbres dépeceurs, Billoir, Barré et Lebiez, Menesclou, Pel, Avinain ; qui inspire aussi ces carnages de nouveau-nés dans les solitudes de chambre de bonne, la nuit, quelques heures après l'accouchement.

C'est la peur qui décide Pontes Visgueiro, juge à la cour d'appel de Maranhao, à désarticuler les jambes du cadavre de sa maîtresse que, par jalousie, il avait assassinée, et dont il devait enfermer le corps dans une caisse qui devait être jetée à la mer. Toutes les précautions avaient été prises....., mais la caisse, au dernier moment, se trouva trop petite, et Visgueiro devint dépeceur malgré lui (2).

C'est la peur, toujours la peur. C'est elle qui est la caractéristique du depeçage criminel actuel, c'est elle qui guide la main de l'assassin. Jack l'Eventreur et Vacher mis à part, je ne crois pas que celui qui entreprendra, comme M. Ravoux, de dresser le bilan des dépeçages depuis 1888 (3) jusqu'à aujourd'hui trouve beaucoup de cas où la peur ne soit pas l'instigatrice.

(1) Ravoux, *loc. cit.*
(2) Nina-Rodrigues, *loc. cit.*
(3) Nous croyons savoir qu'un élève de M. Lacassagne prépare un travail sur ce sujet.

Souteneurs à l'affût des demi-mondaines, brutes guettant les garçons de recettes, vieux ou jeunes débauchés attirant les fillettes, — qu'ils aient ou non prémédité leur coup, ils ont, au moment du meurtre, l'excitation, quelle qu'elle soit, qui donne le courage de frapper. La résistance augmente même leur rage. Mais une fois l'excitation passée, la réaction se fait, une sorte de fatigue survient, et la terreur surgit du corps étendu là, sanglant.

Quelquefois le frisson est de courte durée et devant le péril l'énergie revient, chaque minute perdue étant un pas vers l'échafaud ; quelquefois, le frisson dure longtemps et ce n'est qu'après de longues heures d'angoisse que commence la triste besogne. « Quelquefois, écrit M. Lacassagne, fatigué par la lutte, brisé par l'émotion, l'assassin se repose, dort d'un profond sommeil. Au réveil, il faut faire disparaître le corps embarrassant, et c'est alors que surgit l'idée de le mettre en morceaux. »

Quelquefois le dépeceur est brutal : il casse, il déchiquette, il écrase. Le temps le presse ou la colère le prend. Une sorte de rage s'empare de l'assassin quand des morceaux de chair ne peuvent passer dans les latrines. Quelquefois, pour peu qu'il ait quelque pratique, tel qui fut cuisinier, tel même qui fut domestique chez un médecin et touchait des scalpels (1) — le dépeceur met une certaine coquetterie à faire une besogne convenable. Le boucher Tozzi montrait à son fils les façons élégantes de s'y prendre, et l'agent Prévost, qui trouvait que « couper la caboche à quelqu'un, c'est du chocolat, du velours (2) », ajoutait que, comme

(1) Nina-Rodrigues, *loc. cit.*
(2) Macé, cité par Aubry.

ancien boucher, tailler de la chair humaine ça ne lui ferait pas plus d'effet que de débiter du mouton ou du veau (1).

Quelquefois le dépeçage ne suffisant pas, le dépeceur s'ingénie à détruire ou à cacher les morceaux. Tous les moyens sont employés : la cuisson, l'ébullition, la pâtée aux animaux, etc.. La fille Lévêque, en 1865, jette le corps de son enfant dans un chaudron où bouillait la lessive. « Après l'y avoir laissé un certain temps elle le retire et se met à le déchirer avec les mains. Elle le divise en très petits morceaux, et à l'aide d'une pelle fait entrer violemment ces lambeaux dans la bonde d'un baril de vinaigre dont l'ouverture n'avait que cinq centimètres de diamètre. »

Le plus souvent, ce que cherche le dépeceur, c'est non pas de fragmenter le corps à l'infini, mais d'en rendre les fragments méconnaissables. C'est en effet le moyen le plus sûr. Nous en avons la preuve actuelle dans le crime de Belleville, où il a suffi de couper le nez de la victime et de la scalper pour empêcher d'en reconstituer l'identité. C'est la tête qui est la pièce la plus compromettante ; aussi est-ce sur elle que le dépeceur en général s'acharnera. Mais quand une femme se trouve mêlée à un dépeçage, il est rare que sa présence ne soit pas signalée par quelque raffinement dans le travail ; il est bien rare aussi que les parties génitales ne soient pas l'objet d'une attention particulière dans le choix des mutilations.

Quelquefois on est plusieurs à la tâche : on s'excite les uns les autres, et c'est alors que les cadavres sont ordinairement le plus mutilés. Mais

(1) Macé.

le plus souvent l'opérateur est solitaire, travaille la nuit, et va, au matin, porter les funèbres colis dans la cachette qu'il a choisie. Quand Pel, l'horloger de Montreuil, brûla le corps d'Élisa Bœhmer, les voisins, épouvantés et pressentant une scène horrible, voyaient à travers les carreaux de grands feux brûler la nuit dans la chambre, pendant que l'horloger allait et venait, sinistre, au milieu des lueurs....

§

Et ainsi ont disparu les dépeçages d'autrefois : sacrifices de prêtres aux divinités protectrices des cités, hécatombes des chefs guerriers aux mânes des ancêtres, tragédies terribles des justiciers impitoyables qui voulaient frapper fort et loin.

Ainsi ont survécu et survivront aussi longtemps que vivra l'homme, épisodes fugitifs des bouleversements agressifs de l'âme humaine, les dépeçages nés de la colère, de la haine, de la folie, de l'amour;

Ainsi a surgi, de la crainte de l'échafaud, de la lâcheté devant l'expiation, de l'effroi de la mort qui grandit à mesure que l'homme sait mieux gâcher sa vie,

le dépeçage moderne, le vrai dépeçage d'assassin, le DÉPEÇAGE NÉ DE LA PEUR.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

# ÉLÉGIES

—

## I

*Comme une grande fleur trop lourde qui défaille,*
*Parfois, triste en mes bras, tu renverses ta taille*
*Et plonges dans mes yeux tes beaux yeux verts ardents,*
*Avec un long sourire où miroitent tes dents...*
*Je t'enlace ; j'ai comme un peu de l'âpre joie*
*Du fauve frémissant et fier qui tient sa proie.*
*Tu souris... je te tiens pâle et l'âme perdue*
*De se sentir au bord du bonheur suspendue,*
*Et toujours le désir pareil au cœur me mord*
*De t'emporter ainsi, vivante, dans la mort.*
*Incliné sur tes yeux où palpite une flamme*
*Je descends, je descends, on dirait, dans ton âme...*
*De ta robe entr'ouverte aux larges plis flottants,*
*Où des éclairs de peau reluisent par instants,*
*Un atome charnel où le désir s'allume*
*Monte à longs flots vers moi comme un parfum qui fume.*
*Et, lentement, les yeux clos, pour mieux m'en griser,*
*Je cueille sur tes dents la fleur de ton baiser !...*

## II

*Dans le parc aux lointains voilés de brume, sous*
*Les grands arbres d'où tombe avec un bruit très doux*
*L'adieu des feuilles d'or parmi la solitude,*
*Sous le ciel pâlissant comme de lassitude,*
*Nous irons, si tu veux, jusqu'au soir, à pas lents,*
*Bercer l'été qui meurt dans nos cœurs indolents.*

*Nous marcherons parmi les muettes allées;*
*Et cet amer parfum qu'ont les herbes foulées,*
*Et ce silence, et ce grand charme langoureux*
*Que verse en nous l'automne exquis et douloureux*
*Et qui sort des jardins, des bois, des eaux, des arbres*
*Et des parterres nus où grelottent les marbres,*
*Baignera doucement notre âme tout un jour,*
*Comme un mouchoir ancien qui sent encor l'amour.*

III

*Tout dort. Le fleuve antique entre ses quais de pierre*
*Semble immobile. Au loin s'espacent des beffrois,*
*Et sur la cité, monstre aux écailles de toits,*
*Le silence descend, doux comme une paupière.*

*Les palais et les tours sur le ciel étoilé*
*Découpent des profils de rêve. Notre-Dame*
*Se reflète, géante, au miroir de mon âme.*
*Et la Sainte-Chapelle a l'air de s'envoler!...*

*Tout dort dans les maisons où regarde la lune;*
*Et ceux-là qu'éreinta la vie et son travail*
*Jouissent, poings fermés, leur somme de bétail*
*Où galope la course ardente à la Fortune.*

*Pour moi, je veille, l'âme éparse dans la nuit,*
*Je veille, cœur tendu vers des lèvres absentes,*
*Parmi la solitude aux brises caressantes,*
*Et la lune à travers les arbres me conduit.*

*Paris est recueilli comme une basilique.*
*A peine un roulement de fiacre, par moment,*
*Un chien perdu qui pleure, ou le long sifflement*
*D'une locomotive, au loin, mélancolique.*

*Le silence est profond, comme mystérieux.*
*La nuit porte l'amour endormi sous sa mante;*

*Et je n'entends plus rien dans la cité dormante*
*Que ton haleine frêle et douce, ô mon amante,*

*Qui fait trembler mon cœur large ouvert sous les cieux.*

IV

*Je cherche les endroits où ta robe est allée,*
*Où flotte un souvenir de ta jupe envolée,*
*Où je retrouve encor dans l'air je ne sais quoi*
*Qui me fait palpiter le cœur, et qui fut Toi.*

*Là, les yeux au plafond, pendant que mon cigare*
*Exhale un lent nuage azuré qui s'égare*
*Comme dans un brouillard matinal, je revois*
*Ton sourire, ton beau sourire d'autrefois.*

*Le passé me remonte à l'âme... et comme un pâtre*
*Qui rêve solitaire au fond du soir bleuâtre*
*Je regarde immobile en mon recueillement,*
*Je regarde là-bas sur mon cœur doucement,*
*Plus suave, on dirait, dans les ombres accrues,*
*Tourner le chœur léger des choses disparues.*

*Ton souvenir est comme un coffret de reliques*
*Où dorment des joyaux d'amour mélancoliques*
*Et que j'ouvre à genoux pour voir comme un trésor*
*Tout mon passé dans l'ombre étinceler encor!*

*Comme un écho profond l'amour en moi persiste.*
*Le reproche est bavard ; la rancune égoïste.*
*Je ne te dirai rien, sinon que je suis triste...*

*Telle une fleur qu'on coupe et qui douce à souffrir*
*Ne sait rien qu'exhaler ses parfums et mourir.*

ALBERT SAMAIN.

# LA LIAISON DE PROPERCE

*A mon ami Lucien Monceau.*

## I

— Sept!

— Treize! cria une voix fûtée que des battements de mains accompagnèrent.

— Par Apollon, les dieux se réjouissent!

— Ils inspirent les dés, cher Sextus! et les dés viennent de prononcer entre nous: je t'aime plus que tu ne m'aimes.

Properce, étendu sur un lit de pourpre, allongea le bras droit vers les jardins.

Une petite Vénus de marbre blanc y paraissait frissonner dans l'air immobile. Entre les branches on voyait le ciel. Une lumière égale en descendait, atténuée par les nuages. Leurs bords violacés limitaient un gouffre livide d'où rayonnait une clarté plus vive. On entendait distinctement les jets d'eau disparus et l'ascension du soir propageait un charme.

Le poète haussa l'améthyste de sa bague pour en comparer la couleur au ton du paysage céleste. Il aimait ce joyau et il regardait avec plaisir ses doigts pâles et fins, dont l'élégance faisait rêver les femmes.

Sa pensée dépassait les colonnes du vestibule et leurs guirlandes de lierre, les trois vasques de calcédoine et la multitude des colombes qui volaient en cercle à une très grande hauteur. Après s'être quelque temps reposée sur la belle figure d'Hos-

tia, - - comme la fumée dont les anneaux flottants s'élargissaient au-dessus des cassolettes d'onyx, avant de se disperser dans des directions mystérieuses, — il accompagnait en Asie, Volcatius Tullus, le proconsul que César-Auguste envoyait aux Cyziques avec des lois.

A cause de l'aube et de la collection qu'il gardait, de ces coquillages qui représentent la délicatesse des chairs jeunes, Properce plaçait le monde oriental à l'intérieur de nacre rose d'une conque énorme. L'abondance des pierreries les plus parfaites y multipliait le soleil splendide et l'on pouvait toucher de véritables étoiles dans la nuit des chevelures. Il y avait des bois d'orangers, des champs de myrrhe, et des anis, au creux d'étroites vallées. Les souffles rapportaient de l'Arabie, où même les pierres des solitudes embaument, des parfums renouvelés sans cesse, qui étaient l'âme de cette heureuse contrée et devaient incliner les hommes à l'amour. Alors, il songea des clairs de lune sur les terrasses. Ils évoquaient les nudités, sous les voiles bleuis par le voisinage des ombres. A ces heures fraîches, régnait un silence à surprendre le craquement sec des écorces des pistaches que les esclaves épluchaient pour la provision du lendemain. Le moindre coup de heurtoir se répercutait à l'infini et le pas des rares promeneurs, avant de s'évanouir, faisait longtemps un bruit sec. Parfois un rugissement ou le cri d'une hyène rappelait l'horreur du désert au milieu de la sérénité, de manière qu'ensuite on jouissait davantage de la quiétude.

Lasse de sa chance aux dés, — car elle gagnait imperturbablement, à jouer toute seule, encore qu'avec loyauté elle alternât le coup d'un parte-

naire figuré avec le sien, — Hostia s'aperçut que son ami avait négligé la conversation.

— Cher Sextus, les dés ne se sont pas démentis une fois : je t'aime plus que tu ne m'aimes.

Mais le poète ne bougea point.

— Properce ! cria-t-elle enfin, du ton qui renseigne sur les bornes de la patience.

Le jeune homme tourna vers elle un visage souriant. Elle lui demanda, très douce :

— Où étais-tu parti?

— Je suivais Volcatius Tullus en Asie.

— Et moi?

— Toi?... je t'emmenais!

— En attendant, tu me regardes peu et tu ne m'écoutes guère!

— Je te regardais, Hostia, et je t'entendais dire les plus belles choses que tu aies pensées...

— Les plus belles ?... parce que je ne les ai pas dites ?

— Non, Hostia, non... Mais écoute-moi si tu veux les mieux redire ensuite.

Elle ne parvenait point à fixer la limite précise de la raillerie chez Properce. Sans paraître s'apercevoir de la moue qu'elle faisait, il lui tendit un éventail, puis un miroir, après qu'il l'eut baisé, — et il commença :

— Hostia, il faudrait la lyre de Callimaque ou de Philétas pour chanter ce que je viens de voir pendant que tu jouais aux dés. Mais je le chanterai pourtant, car tu es devant moi et la meilleure inspiration me vient de tes yeux...

Elle s'était levée et, lui enlaçant le cou de ses deux bras formés en liane amoureuse, elle s'étendit auprès de lui sur la couche, la tête contre son épaule.

Il portait une tunique mauve bordée de gris. Pour elle, vêtue d'une robe de Cos assouplie aux lignes de son corps, elle prit assez soin de son attitude pour découvrir juste, d'entre les plis onduleux, un pied mignon qu'elle laissa prendre.

— Songe, ma beauté, continua-t-il, que la trirème voguait sur une mer unie comme un lac, parmi les bonds joyeux des dauphins. La chanson des esclaves ponctuait la cadence des rames. Couché à la proue, j'avais vu disparaître les rivages et se succéder des îles. Elles ne se ressemblaient point. J'aurais voulu vivre dans chacune ; mais je n'avais pas le loisir de regretter celle que nous dépassions, car il en surgissait déjà une autre, toujours plus belle.. On parlait autour de moi sans que j'entendisse..... Le lendemain, Tullus m'apprit que des soldats de la légion consulaire s'étaient battus... Je savais seulement que la plus belle nuit de ma vie venait de s'écouler! Te dire, Hostia, ce que furent le silence, le miroitement des vagues, le regard des constellations froides, ah, je le voudrais ! Et l'aurore merveilleuse illumina les eaux qu'avaient parcourues les héros d'Homère ! Elles filaient contre la carène en sifflant et une double ligne d'écume y inscrivait notre route. Un air d'une suavité incomparable emplissait ma poitrine et j'aurais commis la folie d'écrire sur mes tablettes, si la douceur de ce que j'éprouvais ne m'eût rappelé les derniers vers de Virgile, ceux qu'il me lisait hier dans sa maison ! Je m'en récitai le peu que ma mémoire a conservé et je compris qu'il ne convient à personne de sortir de son domaine. Le mien, c'est notre amour, Hostia, les grandes joies que tu me donnes et les sujets d'inquiétude que... j'imagine...

— Je t'aime, mon très cher Sextus, crut-elle devoir affirmer de sa voix fûtée.

Il acquiesça, d'un baiser sur la bouche adorable et menteuse ; puis, jouant avec le collier de turquoises qui parsemait de gouttes d'azur laiteux la gorge nue de sa maîtresse, il continua :

— Je crus tout à coup, tant les terres qu'on apercevait au septentrion étaient lumineuses, que nous allions atteindre les archipels d'Ionie! Le capitaine eut beau corriger mon erreur, il me plaisait de songer qu'après ces terres c'était Athènes... Athènes!... Ah, pour me mêler à son peuple, j'eusse donné tous mes poèmes, et jusqu'à cette améthyste que tu m'as en vain demandée !... Platon! On m'aurait montré sa maison qui ne doit plus exister... Mais il y a, je le sais, de très vieux parchemins où, il me semble, je retrouverais un peu de son humanité, — ce que nos copies ne transmettent point!.. J'aurais pu, car à toute place de la noble cité coule une fontaine de sagesse, j'aurais pu, Hostia, évoquer dans le bruissement des feuillages le souvenir de mon maître Épicure qu'Horace vient d'insulter..... C'est alors que tu m'as appelé... Je ne m'en plains pas, puisque tu es à mon côté, et, aussi bien, cette audace du faiseur d'odes m'irritant, la fin de mon voyage en eût été gâtée... Je te remercie donc de m'avoir reconduit à Rome et surtout chez toi, par le plus court chemin.

Elle préférait les récits d'aventures, les bons mots et surtout les potins de Rome que lui apportaient les courtisans de sa grâce. Cependant, elle avait écouté Properce sans ennui, flattée qu'il parlât pour elle seule, comme il l'eût fait devant un auditoire raffiné. Elle manqua suffisamment de goût, pour lui dire, les yeux graves :

— Ah, tu parles bien, toi!

Et elle ne sut jamais, de ce sourire qui déplaça des ombres délicates sur le visage maigre de Properce, — s'il la raillait de son approbation ou l'en récompensait; ou bien, si l'épaule de la petite Vénus de marbre blanc, qui persistait à luire au milieu des jardins obscurs, l'avait inspiré.

Un sourire de Properce pouvait avoir une triple origine secrète : la perspective d'un souper bien ordonné ou d'une nuit d'amour ; enfin, le souvenir d'une sottise échappée aux lippes de Mécène. Sur ces trois points, il observait une absolue discrétion, sachant l'infini de l'art, les caprices de son amante, ceux de son estomac, et les droits d'un bienfaiteur à l'esprit.

La vieille Pétale entra sans bruit. Elle alluma les flambeaux sur les autels et disparut. Les flammes dansaient devant les images de Cythérée, de Cupidon et de Minerve. Une autre esclave, Lalagé, disposa les fleurs autour des statues. Et Parthénie, que son privilège de nourrice attachait à la personne d'Hostia, vint remplacer les pastilles consumées, dans les cassolettes. Au lieu de la myrrhe capiteuse et du benjoin, elles exhalèrent une odeur rafraîchissante, où se devinaient les herbes champêtres.

C'était l'anniversaire de naissance d'Hostia. « Elle a dépassé la trentaine », disaient les envieuses. Ses cheveux blond d'or, la sveltesse de sa taille, cette chair comparable pour la blancheur aux « neiges de Méotide », des lèvres, les plus friandes à baiser de ce temps, qui avaient l'éclat du « vermillon d'Espagne », les chevilles et les poignets d'une tentante gracilité, et, partout, de ces fossettes imprévues où la joie du corps est tapie, comme le regard en

affiche la gourmandise de plaisir, — composaient son harmonieuse personne.

Elle y ajoutait la double séduction du geste et de la parure. On discutait l'ordonnance de sa coiffure et le choix des étoffes tissées à Cos d'après ses indications, qui lui parvenaient dans des sachets syriens. Elle avait ses partisans, aux portiques d'Agrippa et de Pompée ; à celui d'Apollon, près du Palatin, où les auteurs, les chevaliers, se réunissaient aux officieux de César, la moindre critique à son adresse eût été combattue, en dépit des courtisanes jalouses.

Properce, appuyé contre une colonnette, songeait. La nuit descendue ne laissait plus paraître que la forme arrondie des bosquets et, çà et là, un piédestal, un banc, puis l'arc extrême de la galerie des bains, à travers les lourdes branches d'un cèdre. Des oiseaux chantaient encore.

Parthénie, ayant porté à ses lèvres un pan de la tunique d'Hostia, ne lui parla point si bas que le poète n'entendît un murmure, et il regarda vers l'intérieur de la maison.

— Aimé, la sage Parthénie me conseille de me préparer pour le souper...

Des paroles aussi simples justifiaient à peine le trouble qu'elle montra. Properce dédaignait de prendre avantage de ces confusions qui la coloraient, lorsqu'elle usait des licences de la fable, dans ses discours. Il répondit avec le calme d'un homme résigné au mauvais d'une chose dont il sait, par ailleurs, l'agrément :

— Va! et ne brave pas Vénus par des artifices exagérés... Elle t'a faite, Hostia, et rien ne dépasse l'art de son œuvre!

— Je serai digne de toi! dit-elle en s'éloignant.

Arrivée à la tenture que soulevait la nourrice, elle se tourna gracieusement vers lui, et il semblait qu'entre eux l'échange de leurs regards fît palpiter la diffuse clarté des autels.

Comme il détachait les yeux de la porte qu'elle venait de franchir, dans un froissement de soie et l'oscillation des plis courbes qui dessinèrent la ligne pure de ses épaules à ses hanches, — il se rappela le point mobile d'une torche apparue tout à l'heure au fond des jardins.

On attendait des convives. Properce eût voulu découvrir lequel pouvait ainsi devancer les autres et parvenir aux appartements d'Hostia par un chemin dérobé. Justement, Lygdamus, un esclave qu'il lui avait donné — et l'unique serviteur mâle qu'elle eût conservé, — passa, chargé d'un agneau qu'il portait aux cuisines.

Il le héla :

— Lygdamus!

— Seigneur!

— Approche... Dépose ton fardeau... Es-tu heureux dans cette maison?

— Seigneur, je vous remercierais si, pour elle, je n'avais dû quitter la vôtre.

— N'oublie pas de me servir encore, ici.

— On n'oublie pas les obligations envers un maître juste.

— Tu étais de ce côté?

— Oui.

— As-tu observé qui entrait par la porte verte?

— Seigneur...

— Lygdamus, si tu ne veux pas le dire, tais-toi... mais ne me mens pas...

— Sous les verges, je ne saurais le nommer, seigneur! Mais j'ai entendu des porteurs de litière

s'arrêter. Au bruit des pas, j'ai cru reconnaître qu'une dizaine d'hommes pouvaient composer le cortège. Une voix donnait des ordres impossibles à comprendre à cause de la distance. Puis un homme a pénétré. Je ne le connais pas; et comme j'ai dû m'incliner à son passage, je n'ai pu discerner à la longueur d'un épieu, tant l'obscurité est épaisse, les insignes de sa dignité... Peut-être est-ce un préfet militaire?... Je n'assurerais rien...

— Va, c'est bon...

## II

Lors de son arrivée à Rome, Sextus Aurelius Properce venait de prendre la robe virile. Son père, qui n'avait pas survécu à la confiscation de ses biens par Octave, était mort depuis peu.

Il avait à regret quitté l'Ombrie où les jeux, avec les leçons d'un maître grec échoué là nul ne savait après quelles turpitudes, avaient partagé son adolescence. Écoulée sans le plus bénin souci, pareille à l'ondulation des collines charmantes qui cernaient Mevania d'oliviers, de saules et de prairies, elle l'avait conduit à l'épanouissement de la jeunesse, les yeux purs de toute déception, l'esprit orné par les philosophes et les poètes qu'un vieillard savant lui expliquait en artiste, dans la langue la plus musicale. A travers ces émotions et sous l'influence des chocs qui l'avertissaient, devant une belle fille, du plaisir que les dieux enviaient aux hommes, son âme restait fraîche. Elle semblait avoir emporté, d'une visite au lac de Trasimène où, enfant, on l'avait conduite, l'inaliénable souvenir des brises parfumées sur les eaux chantantes. Et, soudain, il apprenait par sa ruine le rôle des richesses dans le monde, et que, sans elles, on ne peut borner sa vie

à la contemplation fertile des sites de son choix et au divin commerce des idées.

Volcatius l'avait pris en amitié et introduit auprès de Mécène. Les manières du jeune homme, ses réparties ingénieuses, une intelligence déliée, hâtèrent sa faveur. Il connut la société close qui gravitait autour des triumvirs.

L'élévation d'Octave augmenta son crédit. Cependant, au lieu de lui restituer l'héritage paternel, le nouveau César, qui se défiait de l'ingratitude, le fit inscrire pour une pension suffisante à mener un train convenable. Properce donna l'illusion du luxe par son élégance. Les courtisanes charmées s'interrogèrent, sur la Via Appia, à propos du bel inconnu que Mécène admettait dans son char gaulois. A la prière de quelques-unes, de fameux débauchés le reçurent avec faste. Il discerna bientôt ceux qui réunissaient la meilleure compagnie, donnaient à boire les vins les plus rares et tenaient une table fine. Il appliquait aux invitations une critique rigoureuse. On le rechercha beaucoup, et l'avoir pour convive devint une sorte de brevet.

Les suffrages féminins le portèrent très haut sans l'étourdir. Il écoutait, avec une inattention polie, les vieilles femmes tirer de leurs succès révolus un argument favorable aux vestiges dont elles lui offraient la jouissance. Il en fuyait le désagrément ; mais, de manière à leur conserver l'illusion de séduire encore. Ses prévenances envers les jeunes se répartissaient si également que toutes se croyaient aimées et dignes de lui, par la beauté. Il connut le danger d'une pareille attitude : les plus ardentes n'étaient pas celles qu'il eût choisies et, pour s'y soustraire, il afficha une amie dédaignée dans leur milieu.

Elle s'appelait Lycinnie et jouait de la flûte aux soupers des riches. D'une adresse appréciée, elle variait son répertoire d'airs bucoliques qu'elle se souvenait d'avoir entendus en Laconie, d'où on l'avait emmenée vers l'époque de sa nubilité. Ils avaient d'abord surpris l'oreille grossière des Romains ; puis la mode y aidant, on les lui demanda de préférence à toute autre musique. Et dans l'atmosphère avinée, l'aube trouvait Lycinnie, à l'écart des soupeurs ivres, exhalant, des trous que ses doigts agiles ouvraient sur le petit bâton creux de buis, l'âme des campagnes sereines que disait, pour elle seule, la voix limpide de son instrument. Elle se consolait ainsi des sarcasmes, lorsque, la fatigue ayant fermé les bouches, la nostalgie la prenait, des champs paisibles qu'elle avait quittés. Une nuit, Properce, abandonnant sa place, entre deux femmes réputées pour leur visage et la volupté de leurs caresses, était venu sur l'estrade auprès d'elle. Il l'avait priée, dans sa langue, de jouer quelqu'une de ces chansons que nul n'écoutait, mais qui l'avaient ému.

Sous l'influence des notes cristallines qui paraissaient danser et crever comme des bulles, la lueur louche des lampes fumeuses, la bigarrure des étoffes autour des corps mêlés sur les lits, le désordre de la table où les fleurs émergeaient des sauces parmi les coupes et les vases à parfums, — tout s'étant évanoui, peu à peu un miracle s'accomplissait que la tremblante clarté annonciatrice du jour avait achevé : au bord d'un ruisseau, près d'un rucher, des pâtres assis en cercle écoutaient un vieillard aveugle ; ses prunelles éteintes devaient contempler un prodigieux univers, car il tirait de sa lyre des accents inouïs ; et jusqu'à l'horizon borné par l'Hy-

mette, de la profondeur bleue du ciel, un calme sacré tombait sur les moissons.

L'enchantement avait duré plus que la musique. Ce fut à Lycinnie d'évoquer ce que taisait la flûte écartée de ses lèvres. Properce, en lui touchant les bras, avait découvert leur fermeté et la grâce correspondante des seins rigides et petits, du ventre plat, des cuisses rondes, minces vers les genoux, révélée par la transparence d'une robe pauvre. Ses yeux s'étaient complus à deviner les coins où cette chair comparable à du bronze empruntait les tons nuageux de l'ombre... Et il avait pris garde que la musicienne ajoutait à la perfection des statues grecques un sourire ineffable et vivant.

Elle avait atteint, en cet instant, à la minute où la femme approche d'un idéal dont elle s'éloignera sans cesse; et elle accueillait avec une certaine hauteur l'hommage de cette admiration inespérée. Properce lui ayant baisé la gorge et le bout des doigts, elle l'avait suivi. Comme ils traversaient le dernier portique, il avait retiré sa couronne de roses, et, l'accrochant à une colonne :

— Vénus, Properce te remercie de lui avoir fait connaître, dans Lycinnie, la plus belle de tes filles! s'était-il écrié.

— Cypris! invoqua-t-elle à son tour, je jouerai à ton intention les plus beaux airs de mon pays, en l'honneur de nos fiançailles que tu as nouées!

Il s'était amusé de la surprise des gens au sujet de Lycinnie, plutôt que d'elle-même. Pareille à la fine flûte de buis, simple morceau de bois à moins qu'on n'en joue, elle avait dû le meilleur de son charme à des contingences. Installée chez le poète, elle adopta les façons des courtisanes, sans rien préserver de l'originalité qui avait aidé à le séduire.

A cause de son protecteur dont on imitait la mise et les goûts, elle éveilla des concupiscences. Elle essaya de quelques amants, avant de se donner au fastueux Vollus, qui devait sa réputation à une obésité précoce et aux dogues à colliers de pierreries qui accompagnaient son bige. Properce, dédaignant d'être jaloux, ne changea point de maîtresse, par indolence. Celle-ci ne lui rappelait plus les champs laconiens ni les régions supérieures où la lyre d'Homère avait vibré. Elle parlait même un grec corrompu ! Du moins, elle excitait les hommes à rechercher la satisfaction de le tromper, et il jouissait du spectacle de leur vanité ridicule.

La deuxième année de cette liaison allait s'achever, lorsqu'à la promenade il fit la rencontre d'Hostia. Pétale marchait derrière elle, en agitant un éventail de plumes. Des conducteurs descendaient de char pour la saluer. La foule se rangeait à son approche. Elle triomphait de si bonne grâce que Properce interrogea le poète Gallus qu'elle venait d'entretenir :

— Ce n'est pas seulement la plus savante amoureuse de Rome, avait-il déclaré, — c'en est aussi la plus lettrée des femmes, cher Properce ! Tu admires le rouge de sandaraque de sa tunique, la merveille de cette dentelle d'or qui la recouvre et paraît tissue de rayons de soleil ! Tu admires peut-être le nœud de perles dont elle relève ses beaux cheveux sur son beau front ? Que dirais-tu, cher Properce, de l'entendre déclamer des vers de Mimnermius !

— Elle aime la poésie ?

— Dis plutôt que c'est Calliope elle-même !

— Tu m'enchantes, Gallus !

— Les vers qu'elle récite sont les plus voluptueux du monde par le charme de sa voix.

— Tu es amoureux?

— Non, cher Properce, mais je le fus et tu vas le devenir, car tout le monde a aimé la divine Hostia.

— Et elle ?

— Il a fallu qu'un préfet d'Illyrie... dont je ne sais plus le nom... mette à ses pieds une bonne part des richesses qu'en administrateur probe il a prélevées sur le bien public, pour la soustraire à l'adoration des Romains. Elle venait de partir, à ton arrivée parmi nous. Elle a traversé les mers! Elle a vécu chez les Barbares, dans des pays aux montagnes bleues... Elle raconte des aventures fabuleuses ou terrifiantes avec le même sourire... Elle apporte dix coffres d'écharpes, de bijoux, de pierres taillées, et, m'a-t-elle dit, un chien qui se nourrit de poissons, miaule plutôt qu'il ne jappe et ne grandira plus, encore qu'elle le puisse cacher tout entier au creux de ses très petites mains...

— Elle doit repartir?

— La fantaisie a des ailes, cher Properce! Il faudrait mieux qu'un simple caprice pour enchaîner la belle Hostia... Adieu!

Comme Gallus venait de le quitter, Hostia parut dans un cortège d'adulateurs. La grâce de ses gestes l'embellissait, surtout une façon de porter la main gauche à ses joues, pour les rafraîchir au contact d'une boule de cristal qu'elle tenait. Sa marche légère et balancée dessinait un corps merveilleux sous les plis mouvants des étoffes.

Des essences fines embaumèrent, lorsqu'elle parvint à la hauteur de Properce. Il les respira passionnément, à cause de ce qu'elles divulgaient du parfum naturel de la femme. Et dans le regard

qu'elle arrêta sur lui, en passant, il discerna de l'esprit, la curiosité des émotions amoureuses, un coin tendre d'une âme indéchiffrable et déconcertante. A quelques pas, s'étant retournée, elle put voir qu'il n'avait point bougé, saisi d'admiration, les yeux sur elle. En ce visage, il adorait la bouche épanouie, pareille à une fleur de caroubier, d'où le sourire n'effaçait pas complètement un pli dédaigneux et mélancolique.

Sa petite maison, proche du temple d'Apollon Palatin, lui parut pleine de joie. Lygdamus l'attendait sur le seuil, l'air contrit.

— Seigneur...

— Ah! Lygdamus... je suis heureux :

— Seigneur, je dois vous dire pourtant...

— Je ne veux rien entendre que d'agréable, Lygdamus!... D'abord, tire toutes les tentures ! Du crépuscule de pourpre un soir doré va naître : j'en veux jouir jusqu'à la dernière palpitation du jour...

L'esclave relevait les rideaux sans se hâter. Il épiait son maître et commit plusieurs maladresses. Celui-ci l'interrogea :

— Vas-tu me parler de Demophon, mon hôte, l'homme le plus avare et le plus sot que je sache?

— Non, seigneur!

— A-t-on cassé quelque vase pendant mon absence ?

— Non, seigneur!

— N'aie pas peur d'être battu, Lygdamus. je suis heureux!...

— Maître...

— Il s'agit peut-être de ma trop constante Lycinnie ?

— Oui, seigneur... Mais je ne suis pas fautif... J'ai tout fait pour l'empêcher...

— Qu'est-ce? dis, vite!

— ... de partir... Elle a emporté ses bijoux, ses étoffes, me chargeant de vous transmettre ses adieux et ses regrets...

— Ah! Lygdamus! c'est d'aujourd'hui qu'elle mérite ma gratitude! Je croyais connaître les limites du bonheur, et tandis que j'y atteignais, là-bas, par la vue de la plus belle des femmes, Lycinnie, mon erreur, se corrigeait d'elle-même! Ah! qu'elle mérite de bien et de joie, pour le plaisir qu'elle me cause enfin! Et toi, Lygdamus, qui ne pouvais m'apporter de meilleure nouvelle... laisse-moi maintenant...

Le soir qu'il avait prévu éteignait déjà le ciel embrasé. Il prit une tablette neuve et, songeant à Hostia, il commença l'élégie à Tullus :

*Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis,*
*Contactum nullis ante cupidinibus.*

Il n'avança point au delà de ce distique avant que la nuit fût tombée. Dans le calme, les feuillages bruissaient à peine, sous l'influence des souffles. Une ligne ocreuse précisait le contour des cimes dans la lumière obscure. Il résista à la tentation d'exprimer d'autres sentiments que son bonheur et l'angoisse de sa chair exaltée d'amour; et, fidèle à la sagesse platonicienne, il abandonna la cire et le style, pour se livrer à des apparences délicieuses. Elles glissaient entre les arbres du jardin avec l'ombre claire encore; et, d'elles à lui, des senteurs exquises flottaient, comparables à ce mélange de verveine et d'effluves intimes qu'il avait aspirés de toutes ses forces au passage d'Hostia.

Il s'en remit aux dieux du soin de la revoir et se

contenta de faire porter sur un autel de carrefour dédié à Vénus, une couple de ces colombes toutes blanches, sauf une tache rouge à la poitrine, et dont il nourrissait une vingtaine dans sa volière. Les dieux ne pouvaient exiger de leur favori une dévotion fervente ni la crédulité. Il les invoquait rarement, mais toujours sans foi, pour ses affaires de cœur ; et il aimait, dans les offrandes, un moyen de corruption qui rapprochait des hommes les divinités. S'il s'adressa plutôt à Cythérée, c'est qu'il lui plaisait de la confondre avec Hostia, et de tout l'Olympe il vénérait uniquement les Muses.

Elles ne l'avaient guère comblé. Jusqu'alors aucune de ses ébauches ne lui avait paru mériter l'achèvement. Il brûlait ses tablettes aussitôt que remplies et se consolait de sa stérilité par la lecture de Callimaque et l'amitié de Virgile, qui daignait le consulter. Mécène lui reprochait sa négligence et lui proposait des sujets épiques.

A cette manie, Properce dut de fixer l'attention d'Hostia, au premier souper où ils se rencontrèrent chez le chevalier. La longueur de la table les séparait. Hostia se pencha de côté pour apercevoir le « poète indolent » qu'on raillait ; et ayant reconnu son admirateur de la Via Appia, elle fit déplacer des flambeaux afin de l'observer sans gêne. Il s'échauffa, sous l'émulation des yeux incomparables posés sur les siens ; et ses ripostes firent crépiter les rires aux dépens de ses adversaires. Hostia le défendit avec beaucoup d'habileté, déniant à tous le droit de qualifier la songerie d'un auteur.

Et l'on en vint à parler d'amour. Les Romains n'y mettaient aucune finesse. Les propos obscènes achevèrent de les griser. Les visages flambaient. On lança les cratères vides, quel qu'en fût le prix,

à l'exemple de Mécène lui-même qui entendait ainsi prouver sa magnificence. Les esclaves ne les rattrapaient pas toujours, affolés par le vacarme, les injures, et la menace des châtiments qu'elles annonçaient. Le chevalier, pris d'une tristesse subite, se plaignait avec insistance d'un hoquet bruyant qui lui gâtait le plaisir de boire et, sa main lourde à la panse d'une amphore, il improvisa un chant pour déplorer cette incommodité.

— Cher Properce, dit-il ensuite, la langue épaisse, considère en ceci l'universalité de la poésie... Elle ennoblit ce qu'elle touche... Si la gloire de Rome ne t'inspire pas, de ce festin, tu ferais un merveilleux poème...

Sans écouter l'invitation, Properce continuait un discours léger et brillant pour la seule Hostia. Elle l'avait prié de se rapprocher, parce qu'ils ne s'entendaient plus, dans le bruit. Parfaitement isolés, ils conversaient sur l'inépuisable thème : elle fortifia de raisons sentimentales les théories du *Banquet* et répondit par une citation poétique à la strophe de Philétas que le jeune homme venait de lui expliquer. Ce qu'il énonçait, elle croyait l'avoir pensé, et, à mesure qu'il s'excitait à parler, il lui attribuait le meilleur de sa propre sensibilité. Chaque instant les liait davantage. Il leur plaisait de reporter à des concordances d'esprit l'agrément de cette conversation, au lieu de s'avouer un double penchant que la triomphante jeunesse du poète et la beauté de la courtisane avaient inspiré.

L'ordre se rétablit autour de la table, après des acclamations soulevées par l'entrée d'un mime. Sa bouffonnerie participait de l'art, par la logique des contrastes d'où elle jaillissait, conservant à la fantaisie de l'acteur la vivacité d'une improvisation.

Properce, qu'un tel spectacle divertissait toujours, ne se fût pas arrêté de discourir, sans le signe d'Hostia posant un doigt sur sa bouche. Ils s'appliquèrent à suivre le jeu du comédien pour échapper au trouble que développait en eux le silence. Mais des sentiments les dominaient, qu'à défaut de la parole pour correspondre ils échangèrent par le toucher. Elle comprit surtout l'âme poétique de Properce à sa façon discrète et caressante d'insinuer son bras autour d'une taille ; et, à la chaleur qui lui parvenait à travers la tunique et les voiles parfumés, il eut, avec la révélation d'un corps désirable, celle de l'intelligence qu'il désespérait de rencontrer dans une femme.

Ensuite, lorsqu'il se rappelait avoir porté ce jugement flatteur sur son amie, Properce convenait que la satisfaction du plaisir affaiblit le sens critique.

Plus adroite que Lycinnie, elle n'accorda d'autres grâces au poète que de l'admettre chez elle, de rechercher son voisinage dans les festins et sa compagnie à la promenade. Malgré les offres généreuses de son protecteur, elle le laissa partir seul pour son gouvernement.

Properce en ressentit une joie disproportionnée à son rang véritable parmi les attachements d'Hostia. Peut-être l'aurait-elle sacrifié aux bénéfices d'un nouveau voyage, si elle n'eût risqué d'y compromettre sa souveraine prééminence sur les courtisanes de Rome. Ses richesses lui assurant une liberté dont nulle ne pouvait se flatter, elle traita en importuns des hommes illustres par le talent, leurs fonctions et l'opulence, qui la courtisaient. Les plus tenaces triomphèrent d'abord au moyen de cadeaux persuasifs. Elle acceptait les présents et se vengeait,

par le mépris, de supporter les façons amoureuses des donateurs. Comme ils avaient plus de vanité que de discrétion, l'on sut bientôt qu'une fortune payait à peine la complaisance d'Hostia. Et elle acquit de la sorte une gloire différente de celle que lui avait souhaitée Properce.

Il la désirait, après un an, avec une frénésie que chaque tentative de diversion exaspérait encore. S'il la pressait de lui accorder ce qu'elle ne refusait pas à tous ses adorateurs, elle lui citait l'exemple de Virgile et l'adjurait d'écrire les vers qu'on attendait de lui. Il en alliait le goût à celui de la renommée; mais la rêverie et la recherche des sensations absorbaient son temps. Voluptueux, il savait partager ses plaisirs, demandant au commerce des femmes les émotions étrangères à l'esprit et trouvant une jouissance intellectuelle très rare à improviser des poèmes qu'il oubliait aussitôt. Cependant, Hostia parvint à compromettre cet équilibre précieux : elle feignait de méconnaître les charmes qui valaient à Properce ses victoires galantes et, afin de subjuguer par l'intelligence cette maîtresse que la raison du cœur ne guidait point, il reprit ses tablettes. L'une d'elles, préservée par hasard, lui rappela que naguère il avait projeté de chanter son amour naissant. Et ce poème interrompu au premier distique, par sa ressemblance au peu que lui avait donné la belle Hostia contre les preuves prodiguées de sa passion, le jeta dans une rage furieuse. Elle lui inspira l'élégie à Tullus où il se plaint des « feux insensés qu'une année entière n'a pu calmer ».

Dès lors, il lui suffit de surprendre une attitude de son modèle, de s'en rappeler un mot, de la voir essayer une parure ou un nouvel amant, pour trouver la matière d'un poème orné. Elle y était pas-

sionnément adorée, au milieu de cris d'exécration qui, trahissant la révolte impuissante de Properce, la contentaient au delà des éloges décernés à ses mérites, son visage et l'art de sa toilette. Elle prit le nom de Cynthie, pour être associée à la vogue des vers qui la glorifiaient et dont elle se plaisait même à réciter les plus violents, aux soupers de Mécène.

Le rôle de Muse flattait sa vanité et elle craignit de le perdre en récompensant une patience amoureuse qu'elle s'ingéniait à ne point lasser. Elle accueillait Properce à toutes les heures, et toujours de manière à le contenter. Il lui revenait constamment, après les aventures fades où il se jetait par dépit, et dont la confidence provoquait chez elle ce sourire un peu hautain qui dément les paroles attendries. Elle ne lui tenait aucune rigueur de répandre des épigrammes qui faisaient fortune, contre les amants qu'elle subissait, ou de l'injurier lorsqu'il était avec ses amis.

Pourtant, les débauches n'éteignaient pas ses ardeurs. A l'issue d'un festin où les railleries de Bassus et de Cythéris, la concubine de Gallus, l'avaient blessé, il fit porter sa litière devant la maison d'Hostia.

Les serviteurs y dormaient. On était au mois des premières roses. L'air embaumé des jardins coulait par l'écartement des tentures dans la chambre où elle reposait. Il tira le rideau, pour la voir. Un rayon de lune dissipa les ombres autour d'elle et, de son corps découvert, la clarté parut sourdre. Un de ses bras, replié sous la nuque, découvrait une goutte d'or au creuset de l'aisselle, près du lingot de la chevelure répandue. La respiration animait sa gorge d'un mouvement perceptible à cause des

pointes colorées qui en surmontaient les éminences, et ses lèvres décloses laissaient deviner, à des points lumineux, la double ligne des dents. Il retint son souffle et, comme il l'eût fait d'Hélène ou de Vénus, il s'approcha de la dormeuse pour lui ceindre le front de la couronne blanche qu'il avait gardée sur la tête.

Elle bougea légèrement; puis, avec une plainte câline, elle s'étira toute, d'un geste souple. Au milieu des mots confus qu'elle balbutiait dans le sommeil, il crut distinguer son nom et, pressant d'un baiser la bouche murmurante, il sentit son âme lui échapper, comme si cette femme, l'odeur des roses et la nuit bleue l'avaient dissoute.

Hostia avait soulevé les paupières ; elle les referma presque aussitôt, sous l'empire des douceurs qui l'émouvaient et dont elle ne sut point si le rêve l'en avait pénétrée, ou cette réalité voisine des songes que l'humanité s'épuise à poursuivre.

Elle apprécia définitivement la supériorité de son poète et s'étonna d'éprouver tant de plaisir à confondre en elle les obligations de la muse et de l'amante. Elle découragea ses associés les plus utiles pour satisfaire la curiosité de ses sens que chaque découverte éveillait davantage. Attachée à Properce par le même désir qui l'avait livrée à son caprice et grandissait insensément, elle fut soumise, ardente et jalouse. Sous ce triple aspect, elle lui apporta de la joie et l'inconvénient de colères fugaces qu'il ne détesta pas, au début, pour la saveur des raccommodements. Puis, elles l'excédèrent par la futilité de leurs motifs et l'extravagance des reproches qu'elles inspiraient. Il y eut de véritables brouilles où les amants croyaient indispensable à leur amour-propre de se venger l'un de l'autre. Et,

tandis qu'il goûtait le calme de certaines intimités féminines, elle rétablissait son cercle de familiers, servant du même coup sa rancune et ses intérêts.

Ceux-ci l'inquiétèrent, et elle ne connut pas la satiété dans la possession des richesses. La soif d'en acquérir la rendit moins circonspecte dans la dispensation de ses faveurs. On la vit se farder avec une grossièreté voulue, revêtir des tuniques de mauvais ton et compléter par une perruque son déguisement, afin de répondre aux solliciteurs qu'elle n'eût pas reçus sans incommoder ses amis.

A la longue, ces visites clandestines la divertirent. Les affranchis s'imaginaient en l'accueillant mêler une patricienne à leurs dilections ; et dans leur compagnie elle revoyait son enfance. Il lui arriva de pousser jusque dans les faubourgs de Rome, avec la vieille Acanthis qui lui procurait ces relations plus avantageuses que relevées. Elle s'amusait des méprises produites par son accoutrement, et plus d'un rustre, en échange de ses propos vulgaires et d'une mesure d'arbouses qu'il acceptait de lui payer, put se flatter d'en obtenir de bon gré ce que Properce avait conquis sur elle par la ruse. Elle rapportait de ces expéditions une lassitude des membres et une enflure de la langue produite par l'extrême acidité des fruits.

Il la décriait pour sa conduite scandaleuse et la légion de ses amants, plus nombreux que ceux de Laïs la Corinthienne et de Thaïs, que Ménandre a chantée. Elle appréciait le lyrisme des invectives dans les élégies et continua de vivre à sa guise.

Si leur passion n'avait rien d'exclusif, ils s'aimaient cependant avec la sincérité presque ingénue des êtres les plus artificiels en apparence : elle souffrait de le savoir assidu auprès d'une rivale et il

reportait uniquement sur elle la gratitude ou les dégoûts que lui inspiraient ses maîtresses passagères.

Durant une maladie qui l'avait prise, il les délaissa toutes pour la veiller. Il fit tourner les rhombes magiques, consulta des sibylles et chargea d'offrandes les autels. Ayant jeté du laurier dans le feu, comme le bois brûlait sans pétiller, en signe de mort, il se lamenta de la perdre, au point que Gallus n'osait le quitter de plusieurs jours par peur qu'il n'attentât contre lui-même. Il assista aux progrès de la lente convalescence où elle montra l'humeur la plus variable, avec une sollicitude inquiète jamais relâchée; et il lui parut renaître, lorsque les joues pâles d'Hostia et ses yeux recouvrèrent un sain éclat. Ils jouaient d'interminables parties, aux osselets ou aux dés. Elle y amendait sa chance et feignait la surprise de gagner continuellement. Il acceptait la honte de ses défaites, au prix de la gaieté qu'il lisait sur le cher visage.

Il avait craint qu'elle ne payât de sa beauté l'hésitation d'Atropos : l'affinement augmenta la pureté de ses traits, et ce voile, dont l'habitude de la douleur couvre un regard, approfondit le sien en lui donnant une gravité douce. Elle prononçait avec des inflexions délicieuses : « Mon cher Sextus Aurelius... » et d'une voix légère, faible encore, elle contait ses projets d'avenir :

— Louons les divinités de m'avoir envoyé cette maladie ! Comme le Clitumne blanchit les troupeaux qu'il désaltère, elle m'a guérie des erreurs qui l'avaient provoquée et j'ai pu mesurer ton amour à la vigilance de tes soins... Nous irons habiter une maison champêtre où tes vers, ma lyre thébaine et nos baisers égaleront notre existence au meilleur des songes... »

Mais elle s'en fut achever de se rétablir aux bains de Baies. Properce l'avait menée au tombeau de Misène le joueur de flûte, que le vent arrose d'embruns maritimes, dans un site farouche et désert. Elle lui préféra la plage où paradaient toutes les élégantes, et la ville remplie du bruit de son arrivée. Elle n'eut pas la force d'écarter les flatteurs. La santé regagnée, elle revint à Rome, et le poète avait dû se contenter d'une place de choix parmi ses clients, au lieu de la paisible solitude qu'elle avait désirée avec une conviction de malade, sans jamais le convaincre.

Quoique son train brillant l'eût reprise, elle avait encore des accès sentimentaux qui lui faisaient retenir Properce auprès d'elle et défendre sa porte à quiconque. Alors, ils s'aimaient; et quand la satisfaction avait abattu leur zèle, en présence des pénates, ils se juraient une éternelle fidélité.

Précisément, une de ces crises finissait, par le bel après-midi où, puérile, Hostia battait des mains au coup de dés la proclamant plus amoureuse qu'aimée, tandis que, dégagé de sa tyrannie charmante, Properce accomplissait en rêve ce voyage d'Orient qu'elle l'avait supplié de ne pas entreprendre.

## III

Après le départ de Lygdamus, par la nuit veloutée qui tombait et la sollicitation du silence aux souvenirs, il revit tous les épisodes du roman où, le visage impassible sauf son habituel sourire, Hostia lui avait enseigné la jouissance et la douleur. Car, jusqu'en ses entretiens avec soi-même, il exagérait sans calcul ses petits ennuis, afin de les ac-

corder ensuite au lyrisme de sa poésie. Aucune phase de sa liaison ne lui revint en mémoire dans une atmosphère plus capiteuse que le temps de la maladie. Il se prit à déplorer la guérison d'avoir transformé en une autre la maîtresse alanguie dont il rafraîchissait les mains brûlantes entre les siennes, qu'il faisait boire et contentait dans ses exigences difficiles, pour l'amour de la voix exténuée qui lui commandait.

Ainsi oublia-t-il le message inopportun de Parthénie, le souper qui allait célébrer le retour d'Hostia à la santé et son anniversaire, les convives, et celui qu'elle en distinguait assez pour l'admettre à sa toilette.

Il chercha vainement à revoir l'épaule blanche et luisante de la petite Vénus. Elle s'était enfoncée dans l'ombre comme toutes les choses modestes qui ne représentent pas le pouvoir surnaturel, excellent et pernicieux.

L'augure de cette disposition ne l'attrista pas tant qu'il ne subît le charme des jardins et ne cédât aux bonnes pensées que leur calme associait en lui. Cependant, ils s'émurent d'un bruit de pas et de conversations ; puis des torches en éclairèrent le fond, projetant sur les dalles du vestibule la silhouette mobile et fantastique des arbres.

Properce reconnut Gallus parmi les premiers invités, et Cythéris en manteau violet ; l'énorme Ponticus, qui se vanta d'avoir écrit deux cents vers de sa « Thébaïde » ; Virgile, muet sur ses travaux, et Tibulle, agréable à la vue comme une femme, d'une pâleur que sa tunique mauve accentuait ; puis, entouré de ses courtisans ordinaires, le ventre important, Mécène enfin, qu'ils complimentaient à cause du collier d'émeraudes étalé sur sa poi-

trine grasse. Le chevalier, qui attendait l'appréciation de Properce, le félicita de ses derniers poèmes, afin d'adoucir en lui le censeur dont la critique était sans appel. Et Properce, dissimulant une envie de rire, vanta l'eau des pierreries, approuva l'ampleur de la toge, et, avec assez d'impertinence, s'enquit des progrès de ce traité du costume que son protecteur passait pour composer alors.

Il en arriva d'autres, une véritable multitude, parmi lesquels Vollus se faisait moins remarquer par sa corpulence prodigieuse que par l'indiscrétion de son organe tonnant.

On entra dans la salle du banquet décorée de guirlandes. Comme le lectisterniator offrait aux convives, en désignant les places, de petites feuilles vertes qu'ils roulaient entre leurs paumes, l'essence fraîche de la citronnelle parfuma l'air. L'arrangement de la table comportant un vide à la droite d'Hostia, on s'étonna de ne point voir Properce l'occuper. Il répondit aux questions incessantes de Mécène sur cette particularité, qu'il se flattait d'être son voisin pour recueillir toutes ses paroles, outre que, de cet endroit, il verrait le visage entier de l'hôtesse au lieu de son profil.

Elle parut, dans l'enveloppement d'une gaze, conduite par un homme de taille supérieure, à l'encolure de taureau, revêtu des insignes de préfet militaire, et dont la peau rude était basanée. Il fit un signe amical de reconnaissance à l'adresse du chevalier qui le saluait avec cérémonie ; puis, aidant Hostia à s'étendre, il se coucha sur le même lit, à son côté, après l'avoir débarrassée de son voile.

Il y eut un murmure d'admiration. L'enthousiasme arracha des cris aux femmes, avant ces colloques à voix basse inspirés par l'envie et dont

l'aigreur se devine aux regards. Mécène profita du silence relatif pour entamer une dissertation sur la coquetterie des Gauloises, reportant l'honneur de la toilette d'Hostia au préfet, qui montrait assez, par la fatuité de son air, l'importanee de ses conseils. Au reste, le chevalier croyait utile de ménager le soldat que, dans la journée, il avait vu s'entretenir avec Auguste sur le ton d'une rare faveur.

Properce, qui s'était senti bouillir de colère devant son supplanteur, recouvra la gaieté au spectacle qu'on lui donnait. Il se mordit les lèvres et dut se contenir, pour s'adjoindre au concert d'éloges qui accablaient sa maîtresse, d'une simple inclination de la tête.

Elle avait conservé toutefois une mitre lydienne fendue au sommet, et d'un brocart pourpre choisi par lui. Mais elle l'avait surchargée d'un diadème barbare et, à l'imitation des Bretons, elle s'était peint le visage du même bleu qui lui teignait la chevelure. La bouche seule était rouge et une ligne épaisse de vermillon indiquait les sourcils. Elle était méconnaissable ; et, malgré la poudre azurée répartie sur ses épaules et son cou, malgré les admirables cabochons de saphirs qui descendaient en losange entre ses seins, malgré sa robe d'un bleu stellaire, le désaccord du costume, l'étrange effet des mains intactes et des bras enduits de pâte jusqu'au poignet, prêtaient à rire. Properce songea que la mode nouvelle pourrait s'implanter en raison de sa complication détestable. Il songea aussi que la belle Hostia, de qui les yeux mêmes avaient perdu leur charme dans cet apprêt chimique, pouvait fort bien n'avoir mis sur sa figure et son corps qu'un maquillage discret en comparaison des fards qui altéraient le sentiment de son âme.

Cette apparition grotesque fit beaucoup pour l'en détacher et il regretta moins la rentrée en scène du préfet d'Illyrie que ne se l'imaginèrent ses lecteurs. Un rêve lui montra, sans doute, Hostia perdue dans un naufrage qui engloutissait pareillement son glorieux militaire. Il s'en consola par la réalité, sous les espèces de Teia, dans une maisonnette d'où l'on entendait bruire les feuillages du bois Tarpéien, et de Phyllis qui habitait près du temple de Diane Aventine et possédait une science du plaisir égale à sa beauté.

Elles associaient volontiers leurs talents, et Properce n'aima rien plus que leur caquetage inlassable d'oiselles, leurs attitudes impudiques et jolies, et, surtout, la spontanéité de leurs impressions, s'il engageait pour les distraire un prestidigitateur Egyptien avec un nain, joueur de flageolet et grimacier. Il avait racheté Lygdamus, — quand le nouveau maître d'Hostia eut exigé son renvoi, — et il s'en faisait servir dans ces divertissements.

Hostia se fût désintéressée d'un amant inconsolable. Elle rechercha celui qui dédaignait toute avance au point de ne faire aucune réponse à ses messages. Elle découvrit le lieu où il oubliait de la regretter et, surprenant Phyllis qui dansait le sistre en main, aux sons de la flûte qui était l'unique parure de la brune Teia, elle les épouvanta par un tel vacarme et la menace d'un fouet, qu'elles s'enfuirent, malgré la nuit et leur costume insolite.

Après cette victoire, elle pleura. Properce consentit à se laisser purifier des contacts qui lui avaient agréé, par trois fumigations de soufre, et il regarda d'un œil ironique son vieil esclave brûler des parfums au départ des petites amies dont le sort l'inquiétait.

Il reprit le joug sans contrainte ni chaleur, et dédommagea les fillettes de leur déconvenue. Avec le temps, l'aînesse d'Hostia sur le poète s'accusait. Elle ne pensa pas à ce motif pour s'expliquer l'ennui qu'il ne réussissait plus à lui cacher. Même elle n'était plus la Muse. Il dédia un poème à une nouvelle maîtresse et chanta la mort de Marcellus d'une manière qui dépassa l'excellence de ses élégies amoureuses.

Elle s'en fut à Préneste interroger les oracles, et, dans le bois d'Aricie, participer à d'invraisemblables débauches. Les présages étaient défavorables et les excès la brisaient sans la satisfaire. Acanthis, dont l'imagination s'usait, lui vendait des tronçons de serpents coupés suivant un rite, du venin de crapaud, des plumes de chouette ramassées sur d'anciennes tombes, de la laine prise aux bandelettes d'un cadavre, — toutes choses propres à rapprocher de la femme qui les jette au feu l'amant infidèle. Elle épuisa ces moyens occultes, avant de demander au Salerne et au vin aromatique de Méthymnie la résignation par l'ivresse.

Leur concours, dont elle abusa; le chagrin; la recherche de diversions qui la conduisirent dans les ruelles de Suburre, d'où Lalagé et Pétale la ramenaient à l'aube, demi-morte; le désespoir de constater les atteintes définitives de l'âge à l'impuissance des onguents, — minèrent, d'un travail impie et sûr, l'être charmant de luxe et de grâce qui avait montré dans son corps l'image d'une beauté presque parfaite.

Son ami, le préfet, ayant dû partir pour une colonie lointaine, sur la demande pressante de César, — elle se retira à Tivoli. La campagne lui fut

renonçant aux gloires de son sacerdoce, a renié ses disciples !...

§

De longtemps, sans doute, ceux-ci, désemparés par cette défection, auraient connu la détresse des errements incertains, si, de terre, n'avait surgi un prophète nouveau, un Christ semeur de paraboles, un enchanteur mélancolique, M. Jehan Rictus. Prenant la tiare de sa main bénisseuse, le Tendre aux yeux de douleur s'est avancé vers les pauvres. Il leur a dit sa mission et les pauvres l'ont élu. Et c'est pourquoi, fort de leur acclamation, gladiateur aux armes de verre, hoplite chargé de son génie, il a affronté notre indifférence.

Tout d'abord nous avons ri de son audace et nous avons refusé sa main tendue. Mais comme sa voix était une musique et sa tristesse une séduction, nous avons écouté cette voix et contemplé cette tristesse. Et voici que, conquis, les pharisiens accueillent le mage mystique, le socialiste poète qui leur jette, avec la boue de ses souliers, les parfums de son cœur et l'azur de son âme. Ah! quelle révélation! Des bouges de Montmartre et du quartier latin le cri est de nouveau monté, puissant d'énergie et délirant d'angoisse. Mais il n'a plus la même acception : l'insolence et la bravade bannies font place à cette ironie et à ce fatalisme résigné dont la pénétration nous trouble en nous ravissant. Rictus nous amuse de feintes qui ménagent une place à ses coups droits. Notre cœur reçoit en pleine extase sentimentale l'estafilade mortelle.

Ah! comme il a pensé et souffert, l'éternel balladeur, le décrocheur d'étoiles, le chemineau des

villes, l'artiste en galoches, la guenille recéleuse de diamants et de perles! Tant sa méditation s'est attardée au long des jours et des nuits faméliques qu'à la fin la société l'écœure. Il a approfondi son muflisme et peut-être sa cervelle dorée en connaît-elle la panacée. Mais il n'en communiquera pas la formule. Que lui importe? D'ailleurs, la lutte l'excède : on ne lutte pas quand la toux brise la poitrine et que les membres ont perdu leur force dernière. Mais on peut parler...

Et le Pauvre soliloque profusément, tantôt avec une éloquence véhémente, tantôt avec une pitié tendre, tantôt avec une incisive âpreté. Il énonce ses idées, les idées que lui inspira sa jugeotte de sempiternel vagabond. Il est « l'homme moderne qui pousse sa plainte », cette plainte qui gêne les riches et qui outrage les bourgeois.

Il sait ce que valent les égalités et les fraternités. Il connaît le vide des sentiments humains, il a apprécié la justice. Il rit de sa jeunesse et de la jeunesse des autres. Et si quelque regret des temps anciens passe encore dans son âme, il l'étouffe impitoyablement.

Pourtant, malgré lui, parce que son humanité vibre encore, il apprécierait de vivre sa part de bonheur terrestre. Des visions le hantent, des visions d'intimité et de douceur, avec de l'amitié, de l'amitié pleine de franchise et de sollicitude.

Et les jours et les nuits de printemps le remuent encore, faisant « trotailler au fin fond de sa putain d'jeunesse, un troupeau d'désirs. Et quels désirs! Des éperdus, des ceuss qui font qu'on deviendrait pègre! » Au « bon Guieu » qui reste insensible, il crie son horreur de trifouiller dans la « bouillasse et le désespoir »!

Oh! n'pus êt' planqué à la dure,
Et n's'rait-ce qu'eun' nuit frimer l' marlou
Et m' les rouler dans d' la guipure
Ousqu'on verrait guincher mes poux!

Deux ronds d' tendresse... un sou d' sourire
Et deux tétons en oreillers
Pour s'y blottir, y roupiller
Et les mamourer sans rien dire!...

Voui, deux tétons frais et joyeux,
Marmots lourds à gueulett's fleuries,
Lingots d'amour et d'chair chérie,
Beaux et miséricordieux!...

Oh! d' la santé... eun' bonne haleine!
D' la peau jeun'... des bras d' fraîcheur
Et su' tout ça coucher ma peine
Et ma fatigue de marcheur!...

Ah! comme il le souhaite ce repos, cet accagnardissement de tout l'être dans de la chaleur et de la caresse! Et quelles délices d'évoquer celle qui serait la fidèle de ces haltes extasiées, la celle qui « s'élève en lui comme une lune d'été »; la celle qui le bercerait comme un moutard et lui ferait pleurer ce qu'elle voudrait. Quelles délices! Et quelle illusion, car, seule au bout de l'étape ultime l'attend la Dame en Noir qui « tranche les tronch's par ribambelles ». Mais qu'importe! avec enthousiasme il l'accueillera, car, son vœu suprême, dans la lassitude venue, est de dormir, « de n' pus rouvrir ses falots sanglants su' la vie »!

Il n'ira cependant pas au-devant d'elle. Il traînera sa miseloque et son pessimisme, doutant de l'amitié, doutant de l'amour, doutant de lui-même, affamé d'une chose imprécise, éperdu, jeté vers des mysticismes qui le laissent encore plus dépenaillé et plus désespéré. Et c'est alors que la satire vient sur sa lèvre douce et que l'homme agenouillé se lève, fabuleusement grand dans son geste de

malédiction. Le « cri de l'Usine en mal d'enfant » lui semble être le cri même de l'humanité effroyablement lasse. Et s'il était capable d'un effort, peut-être participerait-il au chambardement rêvé par les hallucinés de l'anarchisme.

Détruire, détruire pour refaire mieux et meilleur, c'est le songe qui sommeille au fond de toutes ces âmes obscures de gueux. Il y a si longtemps qu'ils gémissent, écrasés sous le talon de la botte des riches. A la fin, l'épreuve persévérante suscite la révolte. Mais les moyens même de parfaire la vengeance leur manquent. Et c'est pourquoi les misérables restent dans leur ordure, souhaitant qu'un des leurs, plus énergique, tente à nouveau l'aventure. Et ils baissent les yeux vers la terre qui sollicite leur baiser, murmurant avec leur stoïcienne abnégation :

..... Ben quoi, c'est la vie!
G'na rien à fair', gn'a qu'à pleurer...

§

Je voudrais montrer bien exactement la démarcation existant entre les pauvres évoqués par les plumes également talentueuses de MM. Richepin, Bruant et Rictus.

Le gueux de Richepin, c'est le chemineau, le passant, l'homme de la nature qui, son ballot sur l'épaule, son bâton à la main, marche et marche sur les routes, jamais lassé de sa pérégrination, épris de la magnificence des sites, rêveur au bord des sources, écoutant le verbe des chênes dont le vent rudoie les branchages, profilé sur les horizons où il marque un trait d'union entre le ciel et la terre. C'est le lycanthrope des crépuscules, le rôdeur qui, poussé par la faim, vole et massacre, aussi avide

de sang qu'il était, quelques heures auparavant, l'estomac satisfait, avide de grand air, de parfums agrestes, d'harmonies champêtres. En son être cohabite cette dualité d'instincts qui le tourne vers le rêve ou vers la matérialité, soit que son âme ou que sa chair ait la dominante momentanée. Le crime accompli, le chemineau redevient le pensif et doux passant qui chante sous le soleil et qui pleure sous la pluie, l'éternel marcheur des routes qui semble porter avec lui la malédiction de l'humanité chrétienne. Ne cherchons point sur ses lèvres autre chose qu'un balbutiement mystérieux comme une parole d'amour, obscur comme une prière. Le chemineau est un silentiaire. Il ne se plaint pas de la vie. Il n'a point de rancune contre elle pourvu qu'elle lui réserve, à la ferme prochaine, une pitance saumâtre, une couche de feuilles et, dans son bissac, quelques pommes de terre. Il n'a besoin pour compléter et combler son bonheur, que de liberté et d'espace :

..... Car chacun doit suivre
Sa nature, et vivre en prison n'est pas vivre...
Or la prison...
C'est ne plus aller là-bas, vers l'horizon,
Sur la grand'route....

Le ciel des villes pèse sur ses épaules. Aussi lorsque son pèlerinage l'y conduit ne se montre-t-il que sous une apparence hideuse d'ivrogne et de goujat...

Le chemineau n'est lui-même qu'en pleine nature, sacrifiant de tout son être au magnifique Pan qui dispense à ses fervents tant de félicités et de délices...

... le gueux mendiant une croûte
A contempler les champs qui bordent la grand'route
En fait son patrimoine....

.... Son pays c'est ici, là, l'un, l'autre,
Partout où, chaque jour, il arrive en voisin;
C'est celui de la pomme et celui du raisin;
C'est la haute montagne et c'est la plaine basse;
Tous ceux dont il apprend les airs quand il y passe;
... Son pays, c'est le pays entier,
Le grand pays dont la grand'route est le sentier.
... Ce gueux est riche, le vrai riche,
Possédant ce qui n'est à personne, la friche
Déserte, les étangs endormis, les halliers
Où lui parlent tout bas des esprits familiers,
La lande au sol de miel, la ravine sauvage,
Et les chansons du vent dans les joncs du rivage,
Et le soleil, et l'ombre, et les fleurs, et les eaux,
Et toutes les forêts avec tous leurs oiseaux....

Et les jours de soleil et d'amour, il sent bruire au fond de ses veines le sang furieux des faunes et son œil brille comme un phare derrière les haies où s'abritent pour des somnolences les filles dont la chair prête au viol, attend, sans révolte, l'étreinte sauvage. Comme lui, gueuses et abandonnées, comme lui adorant l'indépendance dans la gloire fleurie des champs et des bois, ne magnifient-elles pas leur vie martyrisée par cette pitié tendre qui ne marchande point les abandons à ceux que leur désigna la nature pour les épousailles forcenées? Puis, elles et lui, ne doivent-ils pas, naturistes éperdus, ayant dans les yeux le reflet du ciel, dans les cheveux le parfum des foins coupés, dans le corps le relent des purins bestiaux, ne doivent-ils pas s'unir d'un accord spontané, à l'exemple de leurs frères et sœurs, les arbres et les plantes? D'ailleurs,

Où vous poseriez-vous, vols errants de baisers,
Essaim tourbillonnant des amoureuses fièvres
Si « bienheureusement » les gueux n'avaient des lèvres?
. . . . . .
O gueux, enivrez-vous de l'amour printanière;

Allez sous le buisson qui vous sert de tanière,
Personne ne vous voit que le bois et le ciel.

. . . . . .

Pâmez-vous dans les bras l'un de l'autre, sans fin !
Abreuvez votre soif d'aimer ! A votre faim,
Repaissez-vous longtemps de caresses trop brèves.
Vivez cette minute ainsi qu'on vit en rêves !
Dans le débordement de ce fleuve vermeil,
Noyez les jours sans pain et les nuits sans sommeil
Et tout ce qui vous reste à vivre dans la dure !
O ! gueux, soyez heureux ! L'amour vous transfigure !
Malgré vos pauvretés, vous êtes riches, beaux,
De l'amour éternel vous portez les flambeaux !
Oui, l'amour qui fait battre à l'instant votre artère,
C'est celui qui féconde autour de vous la terre ;
C'est celui dont la brise apporte les senteurs ;
C'est celui des bois verts et des oiseaux chanteurs ;
Celui qui fait gonfler les seins comme des voiles,
Celui qui, dans les cieux, fait rouler les étoiles,
C'est l'amour éternel qui tout veut apaiser
Et par qui l'univers n'est qu'un vaste baiser !...

Et lorsque le chemineau a marché, marché, et que son dos voûté s'écrase sous le poids des ans, et que ses pieds excoriés refusent tout service, il sent que l'heure du repos est enfin arrivée. Sa chanson, en même temps que sa pérégrination, s'arrête. Mais il ne renoncera pas pour cela à ses contemplations et à ses extases devant la nature. Au cours des années, il a particulièrement aimé certains sites. Il choisira parmi eux celui, sauvage, susceptible d'éveiller en son âme la plus haute somme de vibrations. Sa hutte y est tôt bâtie, de chaume couverte, meublée de son bissac, de son bâton, et du lit de feuilles où il tombe chaque soir en des effondrements de lassitude.

Mais tandis qu'au détour du sentier, assis sur un tronc de chêne, il médite, les paysans, de la plaine, aperçoivent cette statue semblable à quelque

immobile bouddha. Une invincible frayeur les saisit parce que, dès l'apparition de celui qu'ils qualifient sorcier, les bœufs sont morts et les gas gémissent, torturés d'indéfinissables troubles. Bientôt la légende du mauvais œil court. L'homme du coteau est un maudit dont on évite la rencontre et qu'on lapiderait si quelques-uns déjà n'avaient apprécié la rudesse de son bâton noueux.

Le gueux, chez les Boumians, s'exerça, dit-il, à la pratique des vénéfices. Mais, en réalité, au cours des voyages, il acquit une expérience qui, en des cas fréquents, remplace la science réelle. Quelques bouillons de racines, quelques mixtures végétales, endolorissent ou rassérènent. Il se sert de leurs vertus pour entretenir les superstitions qui ménagent à ses rêveries la solitude désirable.

Et voici qu'un jour le *peccator*, le maudit, l'enfantelet de Sathan disparaît. Son visage ravagé de hibou ne se montre plus derrière les arbres et au coin des vieux murs. C'est pour la contrée une délivrance, un rassérénement. On s'enhardit jusqu'à franchir les limites du domaine maudit. Le mort, couché sur son lit de feuilles, regarde avec un dernier sourire le soleil et les fleurs. Nul n'ose toucher à ce cadavre terrible ; le prêtre même lui refuse les onctions saintes et la sépulture. Si bien que, de l'extra-monde, le réprouvé vindicatif fixe le pays de son mauvais œil et que son âme blonde comme un feu follet arrête les filles et pourchasse les gas.

Aussi, sur la lande bleue,
Quand vient l'ombre, épouvanté
Le plus fier fait une lieue
Pour fuir le coteau hanté.

Car on sait que le fantôme
Mort sans un *de Profundis*

Vous demande un bout de psaume
Pour entrer en paradis.

Et l'on veut, avec rancune,
Lui laisser pour tout repos
La chanson du clair de lune
Qu'il apprenait aux crapauds.

§

Le pauvre de Bruant n'est pas précisément le loqueteux : c'est plutôt le truand. Il se distingue des deux types créés par Richepin et Rictus par ce fait que jamais, au fond de ses yeux, ne brille une lueur d'idéal, de ciel bleu, de tendresse calme, de langueur, de poésie pure. Son cœur ne connaît point les émotions subtiles. La chair seule, dans son être, subit quelques vibrations comparables à des ruts animaux. L'appétence charnelle est même étouffée sous la cupidité égoïste et rapace. Le pauvre de Bruant est un bouc avec des serres de vautour.

Gouape immonde, il n'a de joie forte que roulé dans son ordure et, si agréable lui devient-elle, qu'il s'en gave après l'avoir expectorée. On ne trouverait point dans son abomination un éclair qui l'absolve et qui fasse souhaiter sa régénérescence. On l'effleure avec horreur et dégoût; on le fuit comme s'il dégageait une pestilence. Il est arrivé à la période dernière de l'arsouillisme. Il n'a de rapport avec la Société que pour l'injurier et l'assassiner. Il est, sur terre, l'éruption chancreleuse que les mercures combattent vainement.

Le pauvre de Bruant ne suscite point nos pitiés, parce qu'il a contribué à pousser aux dernières limites de la déchéance l'être exquis en qui se reposaient encore nos lassitudes et s'attardaient nos croyances : la Femme. Il en a fait une bête de

somme, un objet commerçable, une marchandise de rapport.

Inconsciemment, nous lui gardons rancune de cela. Par lui notre dernier espoir de Rédemption s'est évanoui. Elle, la Bien-Aimée, la vénérée, qui nous avait, selon les mythes, livrés au Mauvais, ne devait-elle pas, plus tard, par une de ces ruses séductrices dont elle est coutumière, nous arracher à ses puissantes griffes? Or, quel effort oserait-elle, enchaînée dans cette servitude du coït, battue, conspuée comme sa sœur des âges lointains, serve alcoolique et puante, rafistolée à peine par les cold-creams et les poudres, mannequin passant, pour les essayages, d'une main à l'autre, effroyable Parque dont le sein stérile distille la maladie et la mort.

Bruant a tiré de ce chaos de prodigieuses clameurs, des éructations nauséabondes, des rires démoniaques, toute la série des effets puissamment sinistres. Notre admiration va à ses effets, point à ses types. Ceux-là nous voulons les ignorer; ils offensent nos propensions au Bien et au Beau. Ils sont en désaccord avec ce qui, de nous, s'efflue vers une divinité, quelque panthéisme dont notre âme se targue.

Donc, malheur aux gigolos et aux chourineurs, aux rinceurs de bidets, aux providences des refroidis! Notre imagination, en leur faveur, évoque les quadrilles aériens de Montfaucon et les déclics rythmiques de la faucheuse mécanique de Guillotin. Et que leurs charognes empoisonnées terminent leur désagrégation

... à la Morgue
Ou ben ailleurs... ou ben aut'part...

Que nous importe?...

§

Le Pauvre, le vrai, l'admirable, le Pauvre vers qui notre cœur s'élance ; le Pauvre dont la sébile s'emplit de nos aumônes ; le Pauvre pour qui furent promulguées les prophéties du Galiléen ; le Pauvre, notre faible frère, notre mélancolie, notre tendresse, notre grâce ; le Pauvre dans son auguste auréole d'Elu, Rictus, ce Pauvre, nous l'a dévoilé. Triste Villon traînant péniblement sa muse, Gringoire famélique perdu au pays des Esméraldas, il l'est allé trouver jusqu'en ses gîtes de désolation et sa plainte lui a troublé le cœur d'une infinie amertume. Ce que disent les yeux émaciés, les barbes hirsutes, les mains tremblantes, les guenilles effilochées, toute la lamentation du meurt-de-faim revécut dans les magiques huitains des *Soliloques*.

L'humanité souffrante, l'humanité obscure et grouillante, l'humanité, ennoblie parce que déshéritée, nous est apparue, et soudain la pitié refleurit dans nos cœurs indifférents. C'est assez jouir ; il va falloir calmer sinon guérir les tortures de ceux qui ne reçurent à leurs foyers que la Visiteuse aux yeux glauques : l'Infortune. Passées, les allégresses ; défendus, les honneurs ; prohibées, les gloires !... Une seule allégresse existe : celle de la charité accomplie ; un seul honneur : celui du salut des frères malheureux ; une gloire unique : celle de l'extermination des misères.

En vérité, le Pauvre de Rictus ne demande rien. Mais, parce qu'il pleure, parce qu'il est écœuré, parce que la vie lui est à charge, nous devinons quels souhaits forme son âme. Or, cette âme, image de la nôtre, peresprit lumineux, fluide d'harmonie et de sérénité, cette âme nous est chère. Nous lui

sourions, comme en communion de sympathie; nous nous donnerons à elle comme elle voulut se donner à nous. Et si quelque jour sa joie est manifeste, nous aurons, narguant les hargneuses théocraties, fondé le culte du vrai Dieu et gagné son paradis.

On voit aisément la supériorité de Rictus sur ses devanciers. Il n'a point choisi dans le monde un type unique dont il a fait sa proie. Il a pris une collectivité dont le sort a pour nous un intérêt considérable. Il nous a signalé un vice de la société! On sent, au frisson qui passe dans nos chairs, au tressaillement dont notre âme est tourmentée, que les tragiques scènes, tracées d'un crayon lumineux, furent vues et vécues. Certes nous connaissions dès longtemps le dénuement des basses classes. Mais nous n'avions jamais entendu ces pauvres faces exsangues, ces lèvres minces, ces voix étranglées, parler avec une telle véhémence. Autrefois, lâches et vils, nous pouvions étouffer la rumeur de la glèbe; aujourd'hui, nous en redoutons l'obsession. Les yeux hagards qui brillent sur notre passage sont des épées dont la pointe nous aiguillonne. Nous avons peur... Nous avons peur... Nous allons donc être charitables...

O gueux! vous qui savez encore une prière; vous qui, encore, conservez une illusion dorée; vous qui n'êtes pas gagnés par la lèpre de l'égoïsme; vous qui aimez aussi vivement que vous souffrez; vous qui, ayant reçu de la terre et des cieux des bienfaisances inconnues, êtes savants et miséricordieux; vous qui connaissez la sincérité et le dévouement; vous qui êtes grands et beaux dans vos manteaux de tristesse, n'allez pas douter de vos frères les Pharisiens. Ils ont accueilli votre

prophète et approuvé ses doléances. Bientôt, ils vous ouvriront les bras, et vos soliloques des nuits pluvieuses et des journées glacées se transformeront en verbiage de gratitude et d'amour. Les plaies de vos mains et de vos pieds, ô crucifiés! seront pansées. Et votre sang remettra les turpitudes du monde, et vos larmes, comme une eau lustrale, laveront le péché originel!

ÉMILE MAGNE

# LE PAPE ROUGE

(*Suite*) [1]

—

## *DEUXIÈME PARTIE*

## L'AMOUR

—

### I

Du sommet des hauteurs de Fiesole, Francesco de Pazzi contemplait Florence. Il tournait autour de sa ville natale comme si, dans cette vallée de l'Arno, l'attendait un destin dont il avait peur. Et cependant, maintenant qu'elle était là, devant ses regards, la douce Florence, sous le voile de ses brumes vespérales qui se nuançaient si délicatement, depuis le rose tendre jusqu'au mauve, avec l'élancement fier du campanile, les dômes radieux du Baptistère, de Santa Maria del Fiore, du Palazzo della Signoria, Francesco sentait son âme noyée d'impressions très douces.

Près de son cheval, sur un petit cheval noir, de race arabe, Séphora se faisait toute mince, toute petite, comme si, devant la patrie du maître, elle avait honte et ne se sentait pas digne d'être admise. Depuis le jour où elle avait fui la maison du capitaine de Montesecco, la petite morisque s'était attachée

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 136.

au jeune Pazzi avec une obstination très douce d'animal familier.

Les bras étendus de Francesco trouvaient toujours près de lui le corps joli, passionné et éternellement offert de la sarrazine; et lorsqu'une mélancolie pesait soudainement sur ses tempes, telle une petite chatte qui s'étire et montre, en un bâillement énervé, la pointe de sa langue rose, Séphora se glissait jusqu'à lui, toujours silencieuse, prenait ses mains, s'asseyait sur ses genoux, nullement rebutée par de premiers échecs, jusqu'à ce qu'un coup brusque de désir vînt enfin secouer le morne abattement du maître et balayer toute sa tristesse au souffle ardent d'un baiser.

— O Florence! — balbutia le jeune homme dans un élan d'émotion, — Baldino, regarde notre Florence.

Baldino Bandini regardait Florence, déjà : mais, son œil était sombre.

— Florence! Florence... ville avilie! — murmura-t-il.

— Et pourquoi cela? — demanda Francesco, radieux, parce que sa main, descendue peu à peu au long du corsage léger de Séphora, rencontrait les pointes de ses seins dressées comme des aigrettes.

— Ville avilie! — répéta Bandini avec une sorte de rage farouche, — qui supportes des maîtres, et quels maîtres! Un Juliano de Médicis que je ne jugerais pas digne d'être mon varlet.

Les sourcils du jeune Pazzi se haussèrent en formidables points d'interrogation.

— Un menteur! — continua Bandini, — un drôle menteur, qui t'a prodigué par une lettre signée de lui les plus solennels témoignages d'af-

fection, alors qu'il savait qu'on méditait contre nous le plus bas, le plus ignoble, le plus révoltant des outrages, un outrage dont il était peut-être l'instigateur !

— Tu ne penses qu'à tes injures privées, — dit Francesco.

— Pardon ! je devrais faire des excuses aux Médicis pour l'outrage dont ils m'ont avili, puisqu'un Francesco de Pazzi ne se souvient déjà plus de l'humiliation qu'on lui a causée.

C'était la première fois que Baldino Bandini parlait ainsi à Francesco et sur ce ton. Le jeune Pazzi rougit terriblement; et il se disposait à répondre, lorsque Séphora s'écria :

— Un cavalier qui vient vers nous.

— Je le reconnais ! — dit Bandini ; — c'est le Poggio ! le pamphlétaire, l'ennemi des Médicis !

L'homme de lettres s'avançait rapidement, de toute la vitesse d'un petit cheval gris, mal sellé et pauvrement harnaché.

Il s'arrêta à quelque distance du jeune Pazzi et de sa suite, leur adressa un salut trop affecté, et déclama :

— Salut à toi, noble et illustre Pazzi, dans l'instant où tu aperçois les murs de ta ville natale. Florence tout entière, par ma personne, salue en toi son sauveur.

Francesco crut devoir répondre par son plus gracieux salut au compliment hyperbolique du littérateur ; mais Baldino Bandini, apostrophant rudement le nouveau venu :

— Ce n'est pas sans motif, — dit-il, — que Giacomo Bracciolini s'est dérangé de ses chères occupations, de ses écrits et de ses lectures, pour venir

au-devant de nous. En quoi pouvons-nous donc lui être utiles ?

Le Poggio cligna légèrement des yeux.

— J'ai appris l'outrage que les Médicis ont fait avaler à Votre Seigneurie, — répondit-il en s'adressant au jeune Pazzi, impassible, tandis que le cheval de Bandini, sous un coup de talon inattendu de son cavalier, se dressait tout droit sur ses pieds de derrière en hennissant. — C'est pourquoi l'archevêque Salviati m'a prié d'aller au-devant de vous, de vous saluer de sa part, et de vous mander qu'il vous attendrait demain matin chez lui avant la messe qu'il doit dire à Santa Croce. Savez-vous que la vie est devenue impossible à Florence pour les gens de cœur ?

— Comment cela ? — dit enfin Francesco de Pazzi.

— Si le Magnifico se permet d'offenser ainsi Votre Seigneurie, — reprit vivement le Poggio, — c'est-à-dire le plus considéré de tous les Florentins, il est facile d'imaginer ce que les autres ont à souffrir. Nous vivons là-bas sous la plus odieuse tyrannie qui se puisse imaginer, celle des hommes d'argent.

Il réfléchit un moment, puis continua. — Ces gens-là font en ce moment une spéculation colossale. La prise de Constantinople par le Grand-Turc leur a ouvert une mine d'œuvres d'art et de manuscrits précieux qui paraît, pour le moment, inépuisable. Ils se forment un trésor inestimable qui fera leur fortune et leur gloire, tandis qu'il ruinera la République et avilira le goût. Car ils prétendent imposer une règle à l'art et à l'esprit humain, les marauds, comme ils ont imposé une tyrannie à Florence. Leurs cuistres patentés, tel

Poliziano, proscrivent tout ce qui échappe aux vues courtes de leurs esprits byzantinisés, ainsi qu'on proscrit de Florence tout ce qui ne s'autocratise pas suffisamment. Et dans quel mépris tombons-nous, nous autres libres esprits, devenus les agents littéraires de leurs petites tyrannies, comme d'autres condamnent à la prison pour leur compte ou coupent les têtes qu'on leur désigne.

Francesco de Pazzi se plaisait à écouter gronder les colères de l'artiste méprisé ; mais Baldino Bandini, qui ne comprenait pas très bien toute cette phraséologie et aimait les discours pratiques, demanda :

— Où voulez-vous en venir, Bracciolini?

— Nous ne voulons plus des marchands, de ce régime barbare où il y a quelques centaines d'acheteurs de consciences d'un côté, et une plèbe immonde de l'autre... Plus de Médicis ni de Sodérini ! Qu'on extermine la plèbe qui les acclame et qu'on nous rende le Peuple Florentin, la démocratie aristocratique.

Ils étaient arrivés à la Porta Romana. — Une litière couverte, traînée par deux mules, semblait les attendre. Aussitôt qu'ils parurent, on vit le vieux prêtre Stefano Bagnone, l'ancien précepteur de Francesco de Pazzi, descendre rapidement de la litière, tandis que Ginevra de Pazzi, la fille naturelle de Jacopone de Pazzi, montrait sa tête brune et frisée dans l'encadrement des tentures.

— C'est ici que je vous quitterai, — dit brusquement le Poggio ; — que Dieu vous bénisse, seigneurs ! A demain, avant la messe, chez l'archevêque ; — et il s'éloigna du trot rapide, quoique boiteux, de son petit cheval.

Stefano Bagnone accourait cependant près de son ancien élève qui l'embrassa.

— Notre Seigneur bénisse votre retour à Florence ! — dit le prêtre ; et beaucoup plus bas, de façon à n'être entendu que du jeune homme : — Ne répétez pas cela au seigneur Jacopone, pour l'amour de la madone. Mais vos affaires vont bien, très bien ! Votre retour s'effectue sous l'influence de Jupiter, et Jupiter se trouve en conjonction avec Mercure, l'astre des intrigues et de la politique. Tout vous réussira : l'astre des Pazzi brillera par vous d'un éclat royal sur tout Florence.

— Encore ces préoccupations, Stefano, — observa Francesco d'un ton soucieux, frappé dans sa superstition d'homme nerveux de toutes ces voix qui semblaient l'appeler à un destin tragique.

— Un soir, quand il vous plaira, venez dans ma cellule... Vous verrez, Francesco, vous verrez !...

Ginevra de Pazzi l'interrompit en appelant violemment son cousin :

— Hé bien ! Francesco, n'avez-vous pas fini de causer avec ce vieux ! Ne me direz-vous pas bonjour !

Ginevra de Pazzi avait alors une quinzaine d'années. On s'accordait à la trouver laide, portant dans sa chair les stigmates de l'espèce de répulsion intellectuelle que Jacopone de Pazzi, toujours absorbé dans les recherches scientifiques, avait dû ressentir pour sa mère, une pauvre petite suivante qu'il avait possédée on ne savait trop pourquoi, entre un problème d'astronomie et une expérience sur les choses naturelles. Elle était maigre, plate, noire, anguleuse de traits et de formes.

Mais on ne pouvait, par contre, contester son intelligence, et son esprit, sans parler de deux yeux admirables, très petits à l'ordinaire, mais

qui, quand il lui plaisait, se fendaient d'une façon merveilleuse et prêtaient à la physionomie de la jeune fille une vie inexprimable. Stefano Bagnone qui était, en même temps qu'un idéologue superstitieux, un très remarquable érudit, lui avait enseigné le latin, le grec, les mathématiques, l'astronomie, et inspiré beaucoup de goût pour les choses naturelles.

— Comme tu es embellie ! — dit Francesco à la jeune fille.

— Insolent ! ne sais-tu pas que toutes les femmes sont belles... Ce sont les hommes qui manquent de goût, quand nous ne sommes pas belles, voilà tout !... Et qu'est-ce que c'est que cette petite bête-là ? ajouta-t-elle en désignant du doigt Séphora.

— Comment va mon oncle, ser Jacopone? répliqua Francesco, en changeant de conversation.

— Très bien pour lui ! très mal pour les autres !

— Que signifie cette énigme ?

— Elle signifie que mon noble alchimiste de père boit, mange, dort, comme une personne naturelle ; et que, de plus, il a découvert ou inventé je ne sais quoi de mystérieux dont il promet merveilles... Mais si tu ne viens pas ici remettre un peu les choses en leur place, les Pazzi seront bientôt réduits à conduire les chevaux des Médicis par la bride ; et moi qui ne suis qu'une Pazzi de la main gauche, on me mettra dans leur cuisine... Voyons, Francesco, quand deviens-tu duc de Florence, comme dit le vieux Bagnone !

— Pour l'amour de la Madone, que me racontes-tu là ? — s'exclama Francesco de Pazzi, un peu effraré des paroles de sa cousine.

— Bien ! voilà que tu fais maintenant la figure de mon père, lorsque ton cousin Giovanni énumère

les outrages que nous ont faits les Médicis... Vois-tu, Francesco, étant Pazzi, je voudrais avoir pour me défendre un mari fort et sombre comme ton ami... Bonjour, Baldino Bandini ! — cria-t-elle en tendant sa main à Bandini, qui s'empressa de la baiser.

— Baldino Bandini, — continua-t-elle de ce ton léger qui lui était habituel, en sorte qu'on ne savait jamais au juste si elle plaisantait, ou si elle parlait sérieusement, — Baldino Bandini, épousez-moi, Mais dépêchez-vous, car, par le temps qui court, on ne sait jamais qui vit ni qui meurt, et je veux connaître avant un mois les joies du mariage, sans compter qu'il n'est que temps de faire à nous deux de Francesco un duc de Florence, si nous ne voulons voir les Pazzi balayer dans les rues de Florence les épluchures des pommes que le Magnifico et son frère auront mangées à leur dîner.

Stefano Bagnone remonta dans la litière, Francesco de Pazzi et Baldino Bandini se mirent à galoper aux portières.

— Voyez-vous, — reprit Ginevra, continuant son idée, avec de petits rires de démon enfantin, — voyez-vous le Magnifico, avec sa mine solennelle, balayant les épluchures dans les rues de Florence, tandis que le doux Juliano crierait de sa voix de femme : « N'en jetez pas tant, nobles Pazzi, pour l'amour de tout l'Univers ! » Mais nous tenons déjà une vengeance, continua-t-elle. — Sais-tu que la petite (et ce mot de « petite », prononcé avec mépris, prenait un aspect étrange dans la bouche de cette petite fille) Gemma de Médicis est aux trois quarts folle de toi, ser Francesco ?

— Quelle est cette nouvelle folie ? — murmura Francesco dont le cœur battit un peu plus vite.

— Ce n'est pas de la folie ! — reprit Ginevra avec cette gravité que les femmes prennent toujours en parlant de choses d'amour. — Je pense que tu as ensorcelé la cousine des Médicis. Tout Florence en parle. Oh ! ne la torture pas trop, cette pauvre Gemma. N'imite pas tous les jeunes imbéciles de Florence. Ne te moque pas d'elle, ou la Madone te punira... Mais tu la verras chez ta belle-sœur Bianca. Elle ne la quitte plus pour entendre parler de toi... Que dira-t-elle en te voyant ? Elle est capable de s'évanouir.

## II

Les Pazzi étaient rassemblés dans la salle d'honneur, et attendaient leur parent, lorsque Francesco fit son entrée, en compagnie de Baldino Bandini, de Ginevra et de Stefano Bagnone.

Le vieux Jacopone était assis sur un siège élevé qui ressemblait vaguement à un trône. Il avait une grande et belle barbe blanche, un teint encore vermeil dont son costume noir, orné seulement d'une chaîne d'argent, faisait ressortir l'éclat ; et deux yeux d'une douceur et d'une limpidité presque enfantine, deux yeux de savant que ses hautes méditations élèvent au-dessus des préoccupations mesquines et des calculs pratiques, et qui vit dans un rêve perpétuel.

Près de lui se tenaient les Pazzi actuellement à Florence. La branche aînée était représentée par les trois frères de Francesco : Angelo, presque encore un enfant, le portrait vivant, au physique et à l'intellectuel, de son oncle Jacopone qui l'aimait beaucoup et l'admettait à tous ses mystérieux travaux ; Renato de Pazzi, plus âgé, celui qu'on appelait le « saint » dans la famille et dans le peuple de Flo-

rence, qui n'avait pas voulu se faire prêtre par conviction de son indignité ; enfin Guillelmo de Pazzi et sa femme Bianca, la sœur des Médicis.

Guillelmo de Pazzi était un gros jeune homme, bien nourri, bien portant, d'apparence et de caractère lourds. Les autres Pazzi le tenaient pour une non-valeur, capable tout au plus de jouer magnifiquement son rôle dans une joûte ou un festin, de triompher dans un pari de pots à vider ou de bagues à enlever à la file, de caresser sa femme Bianca et de lui faire des enfants. Bianca, belle brune, aux chairs fermes et admirablement modelées, douce, tendre, un peu timide, semblait créée exprès pour faire le bonheur de Guillelmo et être heureuse par lui. Tous deux s'adoraient : leur vie était concentrée dans leur magnifique appartement du palais Pazzi où ne pénétrait même pas le bruit des querelles civiles ; et sans l'exprimer (car les formules philosophiques n'étaient pas de leur goût) ils paraissaient s'étonner qu'on pût trouver de l'intérêt à quelque chose, hors de l'amour partagé.

Giovanni de Pazzi, l'héritier évincé du comte Giovanni di Borromei, représentait à lui tout seul la branche cadette, ses deux jeunes frères suivant alors les cours de l'Université de Bologne. Ce Giovanni était « la torche » des Pazzi, comme l'appelait malignement Ginevra (à qui il ressemblait beaucoup), d'abord, à cause de ses cheveux rouges, et ensuite parce que, dans les assemblées de famille, il faisait plus de bruit et de gestes que tous ses oncles et cousins réunis.

Très mal marié avec Maria di Borromei, qui le trompait abominablement par excès de tempérament et sans qu'il eût le droit de se plaindre, il nourrissait une haine furieuse contre les Médicis qui,

en les dépouillant de l'héritage des Borromei, l'avaient condamné, comme il le disait lui-même, à un malheur sans compensation. Agent de la fameuse banque Pazzi comme Francesco qu'il accusait d'être un rêveur, il faisait, aventureux brouillon, de si mauvaises opérations, qu'il aurait donné sa femme au diable pour un bouleversement qui remît ses affaires à flot.

Mais Francesco continuait à promener autour de lui des regards étonnés, mécontents, cherchant quelque absent. Ginevra enfin s'en aperçut et éclata de rire; puis, s'adressant à Bianca de Pazzi, qui, toute heureuse de se trouver auprès de son Guillelmo, souriait doucement et gracieusement.

— Cousine Bianca, — dit-elle, — qu'avez-vous donc fait de votre cousine Gemma ?

— Elle m'a quittée, il n'y a qu'un instant, — répondit Bianca de sa belle voix grave et sonore.

Ginevra se convulsait de rire :

— Elle n'a pas osé attendre Francesco. Elle s'est enfuie devant l'ennemi. Ce n'est pas la présence du bien-aimé qu'il faut à l'amour de Gemma, mais son absence.

— Ginevra ! intervint Jacopone, mécontent.

— Oh ! on peut me laisser dire n'importe quoi ! cria la petite créature d'une voix sifflante. — Qu'importe aux nobles Pazzi ! Si j'ai quelques mérites, ils s'en glorifient. Si je fais le mal, ils renieront Ginevra, la bâtarde.

Elle pivota sur elle-même, rapidement, tandis que Giovanni de Pazzi s'écriait :

— Que messer Satanas emporte ma femme déshéritée et que je puisse épouser ma petite cousine Ginevra qui est bien la plus amusante créature que je connaisse !

Et donna Bianca, qui n'entendait jamais sans quelque terreur le boute-feu des Pazzi prendre la parole, dit :

— Ginevra, avez-vous bien le cœur de vous moquer de la pauvre Gemma, qui est si malheureuse ?

— Chère cousine, — répliqua Ginevra, qui, dans l'effort de volonté dont elle domptait son émotion, haussait ses sourcils jusqu'à ses tempes en deux arcs noirs et formidables — chère cousine, Gemma mérite son sort. Quelle idée de s'éprendre d'un Pazzi, et quel Pazzi ! de Francesco, le futur duc de Florence.

— Ginevra, votre conduite est intolérable ! — cria Jacopone, dont la voix tremblait, tandis que le fougueux Giovanni devenait tout pâle devant une pareille audace.

— Pour moi, — continua très vite la petite créature, — j'ai fait choix de quelqu'un qui peut m'aimer, et qui m'aimera s'il est sage. Qu'en pense le seigneur Baldino Bandini ?... Et que dira mon honorable père, lorsque Francesco de Pazzi lui demandera ma main, au nom de Baldino Bandini ?... Seigneur Bandini, mon père me donne quarante mille ducats de dot. Je sais que vous m'aimez bien sans cela ; mais vous ne refuserez pas les quarante mille ducats de dot qui vous permettront de faire une grande figure dans Florence, une figure digne du gendre de Jacopone de Pazzi.

Tous les Pazzi rirent silencieusement de la manière dont Ginevra forçait la main à l'avarice bien connue de ser Jacopone ; mais le vieux seigneur répondit simplement :

— Ginevra, vous êtes un bouffon, et j'ai eu le plus grand tort de vous supporter ainsi. Puisse le seigneur Bandini vous traiter comme vous le mé-

ritez, s'il consent à prendre une femme comme vous avec les cinquante mille ducats que je vous donne, — ajouta-t-il en promenant un regard de triomphe sur les Pazzi stupéfaits.

Bandini était stupéfait lui aussi. Il n'aimait nullement Ginevra et le mariage était fort loin de son esprit. Mais la pensée de faire un affront public à une femme, surtout à une femme de cette famille des Pazzi qu'il était habitué à aimer et à vénérer plus que tout le reste de la création, le révoltait absolument, sans compter que cinquante mille ducats n'étaient pas une somme facile à retrouver, une fois qu'on avait négligé de la prendre.

— Si la sinorita Ginevra me veut pour époux, — dit-il, — je promets de la rendre heureuse, — et sa voix prenait cette intonation ferme qui, d'accord avec son regard droit, avec son geste sobre, révélait l'honnêteté de son âme.

— Prenez ma main ! fit Ginevra d'un petit ton de commandement qui annonçait bien les intentions avec lesquelles elle entrait en mariage, et son regard fit le tour du corps magnifiquement athlétique de Bandini avec une petite moue de défi qui semblait dire : « Voilà donc le géant que je vais dompter ! »

Et c'est ainsi que le repas de joyeux retour offert par ser Jacopone en l'honneur de son neveu Francesco devint le repas de fiançailles de sa fille Ginevra et de Baldino Bandini. A ce repas, Ginevra se trouvait assise entre son cousin Giovanni et Baldino Bandini, à qui elle répétait : « Faites-moi la cour, comme vous l'avez faite à tant de dames de Florence », avec un petit air tendre qui s'efforçait de paraître dur et devenait cocasse. Cependant Giovanni, encore mal remis de son émotion, lui demandait tout bas :

— Folle que vous êtes, Ginevra, comment avez-vous osé parler de Francesco comme vous l'avez osé, et devant la sœur des Médicis?

— Fou vous-même, Giovanni, — répondit Ginevra. — Ne fallait-il pas que cette phrase fût dite publiquement pour qu'elle parvînt aux oreilles des Florentins?... Et cependant les Médicis n'y attacheront pas d'importance, parce qu'elle a été dite par cette écervelée de Ginevra, sans compter que Bianca, qui ne voit que son Guillelmo, est prête à jurer à ses frères que ce n'est pas vrai. Maintenant Bianca est notre complice... Mais les hommes sont beaucoup trop bêtes pour comprendre ce que font les femmes; — et Giovanni de Pazzi se tut, ébloui du génie pratique de cette petite créature vindicative et ambitieuse.

## III

Le lendemain matin, de bonne heure, Francesco, s'étant enveloppé soigneusement de son manteau (car la prudence ne le quittait jamais), se rendit seul au palais des Salviati. La première personne qu'il aperçut après le portier fut le Poggio, qui se promenait d'un pas nerveux et agité dans le vestibule, les bras croisés et la figure soucieuse. Un peu plus loin, une forme de femme, enveloppée dans un voile de couleur sombre, semblait se dissimuler dans un recoin sombre, immobile et silencieuse.

— Ah ! seigneur Francesco, — s'écria le publiciste, — vous voilà ! C'est un plaisir que de vous fixer un rendez-vous. Mais l'archevêque ne peut nous recevoir... Savez-vous...

Des voix confuses venant de l'intérieur du palais, des commandements brefs, des gémissements, accompagnés d'un bruit de sifflements et de coups,

coupèrent la phrase du Poggio. Francesco adressa un regard interrogateur à Bracciolini, qui haussa les épaules.

— C'est l'heure où l'archevêque se confesse au fra Antonio di Volterra, le prédicateur nouveau de Santa Croce. Cette voix que vous entendez, c'est celle du moine qui reproche à Salviati ses péchés.

— Mais ces gémissements ?

— L'archevêque a loué les services d'un garçon boucher qui n'a d'autre office auprès de sa personne que de le fouetter tous les matins jusqu'au sang avec un nerf de bœuf. Depuis l'heure de la nuit où Francesco Salviati rentre chez lui jusqu'à l'heure de sa correction, il ne fait que pleurer et gémir et déclarer qu'il n'osera jamais dire sa messe, ni toucher le corps du Seigneur.

La porte s'ouvrit. L'archevêque parut accompagné d'un moine blanc, maigre, aux joues creuses, aux yeux métalliques, au front chauve.

— Voyez la bonne mine de l'archevêque, — dit le Poggio ; — qui se douterait qu'il est rentré tout à l'heure semblable à un mort qu'on vient de sortir de terre ?

Cependant, Francesco Salviati, sans paraître les voir, parlait au moine.

— Padre, — murmurait-il, — je crains que la bastonnade ne me devienne une occasion de péché. Je commence à y trouver je ne sais quel horrible plaisir... Et puis, ce jeune garçon demi-nu est si beau lorsqu'il me frappe. Si je ne m'étais pas contraint à gémir, je lui aurais crié : « Encore ! encore ! »

— Horreur ! — fit le moine en se signant.

— Je ferai des charités encore plus abondantes,

— déclara Salviati. — Domenico! — appela-t-il avec force.

Un domestique parut :

— A-t-on donné à mes cinquante pauvres ordinaires leurs vêtements et leur argent quotidien ?

— Sans doute, Monseigneur. Mais Votre Seigneurie me permettra de lui faire observer qu'une prodigalité pareille...

— Ce n'est pas assez, Domenico, ce n'est pas assez !... O ce garçon boucher, quels bras admirables !... Domenico, il ne devrait pas y avoir d'affamés autour du palais Salviati. Tu prendras deux de tes camarades avec toi, et vous irez chercher tous ceux qui voudront manger et boire. Ils mangeront et boiront ici.

— C'est bien ! — s'exclama le Poggio. — Voilà autant de partisans enlevés aux Médicis.

— C'est mal ! — s'écria fra Antonio d'une voix dure. — Il ne saurait y avoir que péché là où la charité n'a point pour seul mobile l'amour du Dieu tonnant.

— Que faire, mon bon padre ? — murmura l'archevêque du ton d'un enfant qu'on réprimande. — Je ne puis laisser mourir de faim les misérables sous prétexte que je n'aime pas assez Dieu ! Je l'aime beaucoup, Dieu.

— Mensonge ! Si vous l'aimiez, vous ne penseriez point aux choses de la chair.

— Je n'y pense pas. Dieu m'est témoin que je n'y pense pas. C'est mon sexe seul qui y pense !... Qu'on m'autorise à me châtrer !

— L'Eglise interdit le sacerdoce aux castrats.

— C'est bien là ce qui est terrible ! — conclut Salviati, — car la castration seule me sauverait. Me permettrait-on même d'user de la femme, que je

ne pourrais me contenter ainsi. Il me faut, il me faut... et le geste effaré de ses mains, le regard soudainement noyé et comme élargi indéfiniment de ses yeux, dont Francesco avait déjà pu admirer l'étonnante douceur, traduisaient la pensée de Salviati avec une intensité que la parole n'aurait pu rendre.

— Vous n'avez pas la foi! — déclara le moine.

En cet instant, Salviati aperçut Francesco, et il vint à lui.

— Vous me connaissez, vous m'avez déjà vu là-bas, à Rome, — dit-il sans la moindre gêne. — Mais qui ne connaît l'archevêque Salviati?

Il s'approchait de Francesco, lorsque la femme, demeurée jusque-là immobile, se leva et, écartant son voile, se jeta à ses genoux.

— Camilla Caffarelli! — s'exclama l'archevêque, se reculant.

— La prostituée! fit le moine.

— La maîtresse de Juliano de Médicis! — ajouta Francesco.

— Malédiction! — et le Poggio porta la main à son poignard.

— Pourquoi ces gens-là me menacent-ils? — demanda la belle Camilla. Je suis venue ici, archevêque, pour te faire une confession.

Il y eut un silence.

— Pourquoi t'adresses-tu à moi plutôt qu'à un autre? — demanda Salviati.

— Parce que c'est toi que j'ai offensé.

— Je présume que tu m'offenses souvent, — dit l'archevêque avec un sourire. — Il n'y a pas beaucoup d'amitié entre nous deux.

— Mais ici je t'ai offensé d'une façon particulière, balbutia-t-elle à demi voix et très vite. — O archevêque, ta fille Alessandra, que tu avais fait

entrer au couvent des religieuses de santa Clara...

— Hé bien? demanda l'archevêque dont le visage se décomposa.

— Je ne sais comment cela s'est fait. Je suis enceinte des œuvres du jeune Médicis, et maintenant il me délaisse... Alors, je ne comprends pas... ta fille Alessandra... je l'ai vue, je l'ai aimée.

— Abomination! — une vierge du Seigneur! — Et l'archevêque se laissa tomber sur un coussin, les jambes comme rompues.

— C'est là justement le péché... une nonne... Je l'ai attirée chez moi sous je ne sais quels prétextes... Je me suis jetée sur elle... Elle avait si peur qu'elle ne pouvait appeler; et moi j'étais comme folle... Enfin, terrorisée, elle s'est abandonnée, et je l'ai prise.

— Maudite! — prononça fra Antonio.

— Ah! qui peut oser maudire celui qui a cédé à la concupiscence? — murmura Salviati.

De grosses larmes roulaient dans ses yeux. — Alessandra! Alessandra! — répétait-il doucement!

— Pardon! pardon! — continuait la Camilla, toujours agenouillée. Mon désir à peine satisfait, la raison me revint, et je compris toute l'horreur de ma conduite. Violer la virginité d'une nonne, c'est la damnation éternelle.

— Alessandra! Alessandra! Je te rêvais heureuse et pure, et chaste, comme une belle fleur dont les vents desséchants et les insectes rongeurs ignorent la retraite mystique.

— Et, ce qui est plus horrible encore, Alessandra a quitté son couvent, — reprit la jeune femme. L'autre jour, elle est venue se jeter à mes pieds en me suppliant de la garder près de moi, et de l'ai-

mer toujours, — acheva-t-elle si bas qu'on l'entendit à peine.

Fra Antonio cracha sur le sol.

— Serai-je condamné à respirer encore longtemps les puanteurs de ce fumier?

Salviati continuait à pleurer.

— Oh! — disait-il, — mes péchés se sont retournés contre moi, et me mordent... Il était juste que je fusse puni, mais puni dans Alessandra! dans Alessandra!... Allez, mes bons amis! Que Domenico annonce que je ne dirai point aujourd'hui la messe à Santa Croce. Je ne me sens vraiment pas bien.

Puis, changeant brusquement de ton et d'attitude, comme de pensées avec la mobilité ordinaire de son caractère, l'archevêque se releva soudain et se mit à rugir :

— La luxure!... il faudra donc que je la retrouve partout, à chaque pas, autour de moi, comme dans moi!... Quelle moisson monstrueuse! Elle obscurcit le ciel. Elle boit tout le sang de la Rédemption.

— Puis-je espérer l'absolution? — gémit à ses pieds la voix tremblante de Camilla.

— Hé! le sais-je!... Je suis accablé!... Retirez-vous là !... J'irai vous rejoindre dans un instant... ou plutôt non! je n'irai pas vous rejoindre! — cria Salviati avec force en détournant du visage admirable de Camilla ses yeux qui, déjà, se troublaient de flammes vertes. Par l'enfer ! cherchez un autre confesseur!

— Mais votre pardon, archevêque, aurai-je votre pardon?

— Mon pardon? — ah! ma pauvre enfant! quand vous entasseriez contre moi mille autres offenses, je vous pardonnerais encore, et de bon cœur... A

quoi sert de se haïr? Ne sommes-nous pas tous victimes de la même fatalité, et tourmentés des mêmes tentations?... Allez en paix, malheureuse si mon pardon peut vous rendre la paix.

— Suivez-moi, dit fra Antonio de sa voix dure; et il emmena Camilla dans l'intérieur du palais.

Maintenant l'archevêque, retombé dans ses réflexions, regardait fixement devant lui d'un œil morne la terrible fatalité de son péché, et Francesco s'amusait à étudier l'intelligente bonté des yeux de cet homme incarnée dans la forme bestiale et les traits faunesques de son visage. Après quelques tours dans la pièce, Giacomo Bracciolini éclata :

— Que tous les démons de l'enfer emportent cette gueuse! — cria-t-il. — Ne pouvait-elle rouler avec son Juliano et tous les mignons des Médicis? Voici monseigneur Salviati tombé dans je ne sais quelle mélancolie d'où il sera impossible de le retirer. Et au diable tous nos rêves, et tous nos projets!

— Giacomo Bracciolini, vous ne savez ce que vous dites. Jamais je n'ai songé à nos desseins comme maintenant... Je vois une nouvelle société évangélique toute fraternelle, où nous nous aimerons tant les uns les autres, où nous aimerons tellement Dieu que nous userons par la charité notre cœur et nos sens... Quel rêve!

Après les prières en commun, après les processions, les confessions générales où chacun déchargerait tout le fardeau de son âme, et de se sentir semblable au prochain, l'aimerait davantage... Alors, Alessandra et Camilla, agenouillées côte à côte, laveraient leur péché devant tous et, à force d'humilité, redeviendraient plus pures qu'avant la faute... Et puis, des agapes pareilles à la Cène de

Notre Seigneur où tous mangeraient à leur faim, boiraient à leur soif, sobrement, et se donneraient le baiser de paix, sans troubles, sans aucun trouble.

— On croirait entendre parler Francesi, le peintre sur poterie, — ricana le Poggio.

— Non! — fit doucement l'archevêque; — Francesi s'imagine que tout s'accomplira par la douceur, et qu'il suffira de dire aux hommes: « Soyez bons!» pour qu'ils le deviennent. Francesi est un enfant... Moi, je vois du sang, beaucoup de sang, et des incendies, et des catastrophes, car il faut châtier l'humanité.

Derrière le dos de Salviati, Giacomo Bracciolini haussa furieusement les épaules.

— A la bonne heure! — acquiesça-t il. — Détruisons le règne des Médicis, le règne des marchands!

— Quand marchons-nous sur le « Palazzo »?— demanda brusquement l'archevêque en relevant la tête.

— Hein ! comment! — s'exclama le Poggio, surpris de cette question.

— Croyez-vous donc que je peux attendre indéfiniment, et qu'Alessandra peut croupir indéfiniment dans son péché, et que la luxure peut continuer impunément à ronger toutes les âmes qu'elle a mordues une première fois...! Lâches ! qui n'avez que de l'eau dans les veines, et qui vous contentez de discourir... Mais décidez donc quelque chose, misérables. Mes trésors sont à votre disposition : levez, armez la révolution qu'il vous faut. Quel jour dois-je me mettre à votre tête pour proclamer la guerre à la Luxure... Hâtez-vous, ou je m'entends avec Francesi pour soulever la populace, et je fais devant le Palazzo un bûcher de tous vos instruments de luxure, de toutes vos lascivités, de

toutes les obscénités qui ensorcellent les hommes et les femmes, et de la flamme de cet auto-da-fé, je mets le feu aux quatre coins de votre ville abominable !

## IV

— C'est un forcené. Je me suis tout à fait mépris sur son compte, déclarait au Poggio d'un ton mécontent Francesco de Pazzi, en considérant les eaux jaunâtres de l'Arno.

L'homme de lettres prit, à part lui, un air de supériorité dédaigneuse.

— Qu'importe ! — fit-il. — Oui, l'archevêque Salviati est fou ; il veut le communisme angélique des petits frères d'Assise ; mais qu'importe ?

Moi, qui rêve la belle et radieuse République des Alighieri et des Cavalcanti, je m'accorde sans difficulté avec lui, de même qu'avec le fra Antonio, un moine du temps des Giovanni di Vicenzo et des Antonio di Padua, ou le démagogue Francesi. Pourquoi, seigneur Francesco?... Parce que nous tous, vous-même, Baldino Bandini, tous ceux qui se joindront à nous contre les Médicis, nous représentons la liberté et la fierté de nos Républiques guelfes et catholiques opposées au régime de la subordination romaine et de l'administration byzantine, parce que nous sommes le printemps qui fermente, et nos maîtres l'hiver qui organise son sommeil.

Francesco en était à ce point du discours de son verbeux compagnon, et en face du ponte alle Grazie, lorsqu'il se sentit saisir sous les bras, par derrière, et une bouche se posa violemment sur sa nuque, tandis qu'une voix, tremblante d'émotion, criait :

— Francesco ! Francesco mio ! Est-ce donc bien toi, enfin !

Comme dans un éclair, le jeune Pazzi vit Giacomo Bracciolini s'éloigner à toutes jambes ; et il perdit presque connaissance dans les étreintes et sous les baisers de Juliano de Médicis.

— Francesco ! Francesco ! — répétait le jeune Médicis, — cette fois je te tiens et ne te quitte plus !... Ne pas répondre à mes lettres, monstre !... J'ai couru chez toi, et ton esclave morisque m'a dit, avec toutes sortes de mystères, que tu battais le pavé de Florence... Et moi aussi depuis ce matin, je bats le pavé de Florence, suivant tes traces ainsi qu'un chien qui quête le gibier... Enfin, mon instinct amoureux m'a bien servi, je te rejoins enfin... Mais, par la Madone, pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de ton retour?... Je serais chez toi ou tu serais chez moi depuis hier soir.

— Je suppose que tu n'ignorais pas mon retour ! — répliqua Francesco de sa voix la plus sèche, sans parvenir à se mettre en colère devant le regard tendre et humble de Juliano.

— Ah ! tu ne vas pas me faire de reproches, je suppose, — débita très vite le jeune Médicis, — ingrat, qui ne souffrais pas d'être loin de ton Juliano... Je me vanterais de ton rappel, s'il était mon œuvre ; mais le fait est que je n'y pouvais rien... Tu sais si je t'aime, mon Francesco ; mais j'aime aussi mon magnifique frère, et Florence... Lorenzo m'a expliqué la chose : c'était affreux. Je suppose que ces Romains t'avaient ensorcelé. Je ne veux pas dire de mal de Sa Sainteté, sinon que c'est une espèce d'idole ; mais ce Girolamo Riario doit être le diable en personne, s'il existe, ou tout au moins un démon en formation. Il machine les

plus atroces desseins contre nous tous et contre Florence ; il agite contre nous tout ce qu'il y a de plus vil dans cette cité ; il n'a pas honte de se liguer avec ce Fernando de Naples, qui n'est peut-être pas même chrétien, mais sarrazin, et qui ne se maintient sur le trône qu'en flattant la basse plèbe contre sa noblesse... Enfin, mon pauvre Francesco, tu t'étais fourvoyé avec tout ce qu'il y a de plus taré et de plus indigne en Italie... Mais maintenant, te voilà sauvé, tu nous es rendu, et nous ne te lâcherons plus comme cela. — D'abord, tu vas m'accompagner chez Lorenzo, qui désire te donner lui-même des explications sur sa conduite, et se réconcilier solennellement avec toi, en présence de Tommaso Soderini, et de quelques autres vieilles barbes de son entourage. Tu pourras même faire un doigt de cour à la belle Clarissa, ma chère belle-sœur. Après quoi, nous déjeunerons, nous passerons la journée ensemble, nous ne nous quitterons plus... plus jamais, Francesco mio, plus jamais.

Et, passant son bras sous celui du jeune Pazzi et serrant avec force ce bras contre son cœur, Juliano entraîna Francesco comme une proie conquise vers le Palazzo Médici.

Lorenzo attendait le jeune Pazzi dans son cabinet particulier. Le Magnifico avait alors trente ans, et il paraissait, dans tout l'épanouissement de sa beauté, un chef-d'œuvre de la nature. Derrière lui, dans tous les angles de l'appartement, des statues antiques montraient les admirables proportions et la force paisible des Hercule, des Apollon et des Bacchus du rêve olympique. Et debout, appuyé à la table de marbre où sa signature donnait l'impulsion à tous les rouages de la vie de Florence, à tous les mouvements du commerce de la chrétienté,

le cou nu, le corps superbement planté, le regard impérieux, les lèvres souriantes, Lorenzo, vêtu de velours pourpré et d'or, semblait défier toutes ces beautés et se proclamer lui-même le Basileus de la Beauté universelle. Autour de lui, les amis du grand Cosimo et de Pietro de Médicis, père de Lorenzo et de Juliano, Tommaso Soderini, le chef de leur faction, et les magistrats de Florence, le gonfalonier Cesare Petrucci en tête, formaient une sorte de garde d'honneur, et leurs vêtements sombres, à peine teintés de la note claire d'une chaîne d'argent, leurs barbes blanches, leurs têtes branlantes chauves ou argentées, tout ce décor de vieillesse et de décrépitude donnait un relief étonnant à la jeunesse éblouissante du Magnifico.

Mais Francesco, accoutumé à observer toutes choses, remarqua les rides qui mordaient sur le front olympique de Lorenzo, pointillaient de gris l'entour de ses yeux, cassaient d'ombres dures l'arc admirable de sa bouche. Et mentalement, avec l'effort tourmenté du Magnifico pour imposer l'admiration, il comparait la simplicité radieuse de Girolamo Riario qui, semblable à un jeune dieu, laissait tomber, comme inconsciemment, toute sa splendeur sur les mortels.

— Messieurs, — dit le jeune Médicis, en passant son bras autour de la taille du jeune Pazzi,— voici mon meilleur ami.

Tous, d'un mouvement uniforme, tendirent vivement leurs mains à Francesco, tandis que le Magnifico, s'avançant au-devant de lui, d'un pas lent et grave, lui demandait :

— Venez-vous à nous comme un ennemi, ou comme un ami, Francesco de Pazzi?

Francesco ne répondit pas une parole; il sentait

si pleinement que toute cette scène était une comédie destinée à frapper son imagination qu'il avait honte d'y prendre part.

— Vous m'avez deviné, Pazzi. Cette défiance est indigne de vous et de nous, nous n'en doutons pas. Les Pazzi, quoi qu'il arrive, seront toujours des Florentins, dignes d'eux-mêmes, dignes de leurs ancêtres, dignes de leur patrie, dignes de la confiance loyale des hommes d'honneur... Votre main, Francesco.

Et Francesco serra à son tour la main du Magnifico, qui se retourna à demi vers les statues antiques comme pour les prendre à témoins de la beauté de son geste et de la noblesse de son attitude. On s'assit, et la conversation devint générale, surtout lorsque la belle Clarissa Orsini, celle qu'on appelait déjà communément la princesse, à Florence, accompagnée de quelques jolies jeunes femmes, fut venue l'animer et l'exciter par sa gracieuse présence.

Juliano avait fait asseoir Francesco auprès de lui, et il avait pris sa main qu'il gardait entre les siennes; mais Clarissa appela le jeune Pazzi et voulut qu'il prît place à ses côtés; alors Tommaso Soderini commença l'attaque.

— Il paraît que vous avez été redoutable à Rome. Vous y faisiez figure de conquérant.

— Et il faut croire que vous avez le don d'ubiquité, — ajouta Clarissa, — car, bien qu'officiellement à Rome, vous triomphiez à Florence. Je suis honteuse pour mon sexe de l'amour que vous avez inspiré à notre petite cousine Gemma.

On ne laissa pas à Francesco le temps de répliquer.

— Par Vénus, cette enfant mourra par votre

faute, dit le gonfalonier Cesare Petrucci, — et je ne voudrais pas comparaître devant Dieu avec la responsabilité que vous encourrez par ce seul fait.

Francesco rougit de plaisir, chatouillé dans sa vanité. Le Magnifico, à quelques pas de lui, souriait, et son sourire, sur toutes les lèvres, faisait fleurir des sourires. Il semblait qu'on respirât dans cette salle une atmosphère d'apaisement où s'oubliaient pour un instant toutes les rudesses et les périls de la vie. Et Francesco découvrit nettement toute la vertu cachée du régime.

Il se consentit en esprit marié à cette petite Gemma qui l'aimait tant, renonçant à tous ses tourments d'incertitude, à ses rêves troublants, caressé du beau et royal sourire de Clarissa de Médicis, appuyé sur l'amitié solide d'un Tommaso Soderini et d'un Cesare Petrucci, et buvant de vieux vins dans la même coupe que Juliano, abandonné au vouloir protecteur du Magnifico...

La porte s'ouvrit, et Francesco de Pazzi aperçut Gemma de Médicis, telle qu'il se la rappelait, petite, mince, d'une finesse de traits et de peau, d'une délicatesse de mouvement attendrissante; et, de plus, il la voyait parée de ce charme souverain pour les orgueilleux : l'amour qu'on a pour eux-mêmes. Gemma, qui s'avançait très vite, le corps bien droit, la tête rejetée en arrière, dans l'attitude de la course enfantine, s'arrêta brusquement et promena des yeux effarés autour d'elle.

— C'est une idée de mon magnifique frère pour vous mettre en présence, — souffla, à l'oreille de Francesco, Juliano qui venait de se glisser derrière son ami. — L'idée n'est pas très artiste, et je la donne pour ce qu'elle vaut; mais, sans elle, jamais peut-être Gemma n'aurait osé...

— Je croyais que monseigneur Lorenzo et donna Clarissa me faisaient appeler, — balbutia Gemma, dont la peau se teignit d'un rose délicieux.

Le frémissement léger d'un rire indulgent courut dans l'assistance, deviné, plutôt qu'entendu ; mais Gemma, elle, ne riait point. Ses joues étaient devenues pâles, et, au-dessus de ses yeux fixes, ses sourcils s'étaient froncés.

— J'attends l'explication de cette scène, — demanda-t-elle d'une voix raffermie.

— Il est très vrai, Gemma, — fit la princesse, que nous t'avons fait appeler.

Dans le cerveau de l'enfant, il y avait un rapide travail. Enfin, on la vit se raidir dans un effort violent, marcher d'un pas saccadé vers Francesco de Pazzi, et, arrivée devant lui, immobile, toute droite, le considérant avec une fixité effrayante comme si elle voulait, pour une éternité, s'emplir la mémoire de son image, d'une voix haute et ferme, mais glacée, elle dit :

— Seigneur Francesco de Pazzi, je comprends pourquoi on m'a appelée ici, et il n'est pas besoin que je m'explique davantage. On vous a répété sans doute que j'aurais été heureuse que vous me remarquiez !... C'est possible...; oui ! — accentua-t-elle avec force — je puis le déclarer une fois moi-même, puisque tout le monde a eu la cruauté d'en rire cent fois... j'aurais été heureuse de vous plaire, seigneur Francesco... Mais si, cédant à je ne sais quelles intrigues, pour atteindre je ne sais quel but fût-il le plus noble, le plus saint qui existe, vous consentiez à ce mensonge hideux de m'épouser sans amour, je vous mépriserais, seigneur Francesco, car il n'y a rien au monde qui puisse excuser la bassesse d'un mensonge... Laissez-moi achever ! —

commanda-t-elle, en voyant le geste de dénégation qu'esquissait le jeune Pazzi. — Quand bien même aujourd'hui vous ne me haïriez pas encore, un jour viendrait où il vous souviendrait que j'ai servi de marchandise et de rançon à votre indépendance ; et vous songeriez alors que, malgré mon nouveau nom de Pazzi, je suis par-dessus tout une Médicis.

Elle avait redressé la tête, toute frémissante d'orgueil, et sa taille paraissait se hausser, son teint s'animait, ses yeux s'emperlaient de larmes brillantes.

— Seigneur Francesco, demeurez digne de ce que vous êtes, comme je serai digne de ce que je suis... Bien que petite de taille je n'en ai pas moins le sang des Médicis dans les veines, et je mérite mieux que la pitié!... Souvenez-vous cependant que, s'il le fallait, vous trouveriez toujours en moi une amie.

Sa voix mollissait et Francesco la contemplait avec admiration. Jamais femme ne lui avait paru si séduisante que, en cet instant, cette petite créature si passionnée et si orgueilleuse.

— Sinorita, — murmura-t-il.

— Adieu, seigneur Pazzi. — Elle voulut faire un pas en arrière, chancela, porta la main à son pauvre cœur qui frémissait douloureusement; et, sans un cri, raide et blanche, elle tomba évanouie, brisée de son effort, sur les dalles de marbre...

## V

— O Francesco ! murmurait le jeune Médicis d'une voix que plusieurs coupes de vin avaient rendue légèrement enrouée, — si tu savais comme je suis heureux de la stupidité de ma petite cousine Gemma. C'était là une idée de mon magnifique frère qui se méfie de toi... car il se méfie de toi, ce diable de Lorenzo, il n'y a pas moyen de le nier...

mais moi, cela me déchirait le cœur. Tu comprends cela, Francesco mio. — Mais non, c'est à peine si tu comprends comme on t'aime, méchant.

Il embrassa pour la dixième fois Francesco qui, très gris, se laissait faire. — D'abord, Gemma n'était pas digne de toi. Et puis, est-ce qu'il y a des femmes qui soient dignes de toi, mon bien-aimé ; ce sont des poupées. Elles ne savent aimer qu'avec le corps ; mais elles n'ont pas d'âme : on a beau les caresser et les fouiller, impossible d'éveiller en elles une pensée d'amour et non un verbiage à fleur de nerfs.

Sais-tu ce qui est esthétique, Francesco mio ? L'harmonie entre deux êtres dont les sensations sont semblables... L'autre jour, j'entre à l'improviste chez Camilla. Elle était avec son amie, cette fille bâtarde du Salviati qu'elle a enlevée et qui ne la quitte plus. Elles étaient si occupées d'elles-mêmes qu'elles ne m'ont pas entendu entrer, et je les ai admirées tout à loisir..... Comme on sentait bien que tout cela n'était qu'un jeu, un pur échange de sensations légères, sans les torrents de la passion, et les abîmes du sentiment masculin...

J'aime bien Camilla, sans doute. Elle me donnera un de ces jours un petit Médicis que je destine à la papauté, pour faire crever de rage les Riarii... Hé bien, j'ai scrupule, maintenant, de toucher à ce jouet précieux que je ne sais pas faire vibrer selon sa loi esthétique... Il me faudrait d'autres amours.

Sa voix se tut soudain, oppressée, comme défaillante sous le poids d'une émotion fièvreuse , et il s'arrêta, plongeant ses yeux au fond des yeux de Francesco, mais Francesco demeurait silencieux et fermé, les dents serrées, énigmatique.

— Où sommes-nous ? — murmura Juliano avec

un soupir... Il me semble que j'ai entendu un gémissement, dans l'ombre.

Il faisait nuit tout à fait. Autour d'eux, c'était la Piazza del Duomo, Santa Maria della Fiore, le Campanile et San Giovanni Battista. A quelques pas, sur le sasso di Dante, le bloc de marbre où Alighieri venait évoquer les premières visions de la Divine Comédie, une forme humaine était assise ,ou plutôt affaissée sur elle-même.

— Qui es-tu ? — demanda Juliano, — qui es-tu, toi qui pleures sur la pierre de l'Alighieri?...

L'inconnu releva la tête. — Baldino Bandini ! — s'écria le jeune Pazzi.

— Hé quoi ! Baldino Bandini ! — répéta Juliano de Médicis. Je te croyais mort, puisque tu n'as donné aucun signe de vie à ton ami Juliano.

— Je ne suis pas ton ami ! — répondit Bandini d'une voix farouche, cependant qu'au juger de ses joues enflammées, à ses yeux bombés hors de l'orbite, Francesco concluait que le jeune Hercule Florentin était ivre.

— Allons-nous-en, dit Francesco.—Mais Juliano, demi-ivre également, ne l'entendait pas ainsi.

— Pourquoi n'es-tu plus mon ami ? — demanda-t-il d'une voix pleurante ? — Que t'ai-je fait ? Que t'a fait ton Juliano ? Pourquoi pleures-tu sur la Pierre de l'Alighieri ?

— Je pleure sur la liberté de Florence ! — murmura Baldino d'un air sombre.

— Bah ! quelle drôle d'occupation !... Je ne sais pas, par Belzébuth, comment nous nous trouvons ici, Francesco et moi ; mais je m'en réjouis, puisque j'ai eu le bonheur de te rencontrer. Viens avec nous. Nous boirons deux coupes de vin, et puis,

nous nous aimerons, puisque Francesco ne veut pas; tu m'apprendras, jeune Hercule...

Baldino Bandini s'était levé, d'un mouvement si terrible que le jeune Médicis recula.

— Pourquoi m'as-tu laissé outrager par ton frère? — grinça-t-il. Pourquoi as-tu déshonoré Baldino Bandini, et Francesco de Pazzi ?

Il s'avançait, lentement, et son visage fermé par l'ivresse prenait l'apparence d'un mufle de lion ; ses poings se levaient comme deux masses d'armes. Francesco de Pazzi, paralysé de surprise et d'épouvante, ne bougeait pas. En cet instant, un rayon de lune, glissant entre deux nuages, descendit sur Juliano de Médicis et illumina son visage dont, comme un acide, le désir perpétuel pinçait les traits et marbrait l'entour des yeux de taches violettes ; splendides, ses yeux apparurent insoucieux du péril, agrandis démesurément par l'attente d'une sensation nouvelle, et tournés avec une exaltation passionnée vers Francesco de Pazzi, toujours immobile.

Alors, Baldino Bandini s'arrêta, toujours le regard fixé sur le jeune Médicis, il laissa retomber ses bras; il balbutiait : — Qu'allais-je faire? Anéantir ta beauté, Juliano... toi que j'ai aimé... anéantir ta beauté, c'est impossible. — Puis, brusquement, il se jeta à genoux, un peu d'ivresse encore dans les yeux et la voix :

— Juliano ! — implorait-il, — Juliano, au nom de notre amitié; au nom de ta beauté; au nom de toi-même, aie pitié de moi, de toi, de Florence. Au nom du Baptistère, Juliano, au nom de la Madonna della Fiore, au nom de Florence, ne m'oblige pas, n'oblige pas Florence à te haïr ! — (La voix de Baldino Bandini se mouillait de larmes)... Vois, Juliano !

Nous t'aimons, Francesco et moi... Tu nous aimes... tu aimes du moins Francesco, et tu nous a outragés, Francesco et moi, tu nous as déshonorés... Et toutes ces folies, parce que tu es un tyran, Juliano, parce que tu nous as ravi la liberté, parce que tu nous as ravi l'honneur du citoyen... Mais réfléchis donc, Juliano (les sanglots l'étouffaient)... Est-ce que Florence sera moins à toi parce qu'elle sera à nous aussi? Est-ce que son ciel n'aura plus pour toi ses tendresses alanguies des soirs de printemps qui faisaient défaillir nos âmes, alors que nous étions enfants ?

Une émotion terrible agitait Baldino Bandini, le faisait trembler des pieds à la nuque, comme si du ciel souriant, de la terre silencieuse, des palais dressés comme du gonflement d'une vie mystérieuse, les voix des morts asservis dans leur tombe venaient à lui et clamaient leur douleur par sa bouche.

— Au nom de qui parles-tu ainsi ? — demanda doucement Juliano en caressant de la main les boucles noires du suppliant.

— En mon nom d'abord, en mon nom ! — s'écria Baldino Bandini. Je ne peux plus vivre esclave; et cependant je ne peux pas te frapper, toi que j'ai aimé, toi que j'aime encore. La Sainte Eglise défend le suicide !... Tue-moi !

— Que je te tue, superbe Bandini ! Tu es trop beau, mon Hercule, pour qu'on renonce ainsi au bonheur de te contempler.

— Alors, rends-moi Florence.

Juliano promena ses regards autour de lui. Songes incorporés dans la lumière, la cathédrale, le Campanile et San Giovanni Battista s'épanouissaient sous les frissonnements du ciel lunaire ainsi que d'ado-

rables fleurs jusqu'au parvis du Paradis d'Alighieri.

— Quand on a une fois possédé tout cela, — murmura-t-il à demi-voix en étreignant Florence et son ciel d'un geste doux et large, — quand on a dit d'une pareille maîtresse : « Elle est à moi ! » qui serait assez fou pour l'abandonner un autre jour que celui de la mort ?

Baldino Bandini s'était relevé.

— Florence, ta maîtresse ! — balbutiait-il d'une voix rauque.

— Essaye de mes baisers. Tu sauras si je suis digne d'être son amant et son maître.

— Tyran ! monstrueux tyran, toi qui veux asservir les âmes et posséder les corps, si tu ne fais pas trancher ma tête par ton bourreau, je me révolterai contre toi, fussé-je seul ; et si les hommes sont trop lâches pour me suivre, je soulèverai contre toi la terre de Florence et les pierres de ses églises.

— Même la terre de Florence et les pierres de ses églises ne se révolteront pas contre moi ! — s'écria Juliano avec une sorte d'exaltation mystique, car Florence m'aime, comme je l'aime ! — Si elle se refusait à moi, la ville de l'Alighieri, elle aurait déjà su me rejeter elle-même de son sein, comme, il y a cent cinquante ans, elle voulut se purifier par la peste noire des barbares français de Gauthier de Brienne. — Que le Duomo s'écroule sur ma tête, si Florence ne m'appartient pas, corps et âme...

— Allons-nous-en !... allons-nous-en ! — répéta Baldino Bandini, — c'est déjà une souillure que de respirer le même air que cet homme ! — Au nom de l'honneur, Francesco de Pazzi, viens.

— Appelle-le si fort et si longtemps que tu voudras ; il ne te suivra pas ! — clama le jeune Médicis avec un furieux enthousiasme.

Et sa bouche, impérieusement avide, se posa sur la bouche de Francesco, qui, au contact de ces lèvres brûlantes, ressentit une impression étrange, aiguë jusqu'à la douleur, et qui l'obligea de fermer les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, Baldino Bandini avait disparu...

## VI

Rentré chez lui, Francesco de Pazzi trouva une lettre qu'un pèlerin lui avait apportée de Rome. Ce fut Séphora qui lui remit cette lettre d'un air grave. Francesco l'embrassa doucement sur les tempes, tout heureux de sentir cette chair fine qui frémissait sous ses caresses. La petite morisque s'assit à ses pieds, sans mot dire, tandis qu'il rompait le cachet de la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Seigneur Francesco. Il n'est pas bien peut-être « à moi, ni digne de mon sexe, de vous écrire. Mais « que m'importe! — Me permettez-vous d'être votre « amie, puisque je ne vous aime pas, et que vous « ne m'avez jamais aimée, bien que vous ayez dit « et pensé peut-être le contraire, car vous avez le « cœur le plus léger qui se puisse imaginer, sans « suite dans les desseins, et sans la moindre cons- « tance ni la moindre énergie dans les sentiments... « Permettez-moi de vous dire tout cela comme « votre meilleure et plus sincère amie. Je ne me « dissimule pas plus vos qualités, cher Francesco, « que vos défauts, et je les tiens pour très grandes, « non seulement d'après mon propre jugement, « mais de l'avis de plusieurs personnes fort com- « pétentes. Vous nommerai-je à ce propos le sei- « gneur Girolamo Riario? Il a en vous une estime « incroyable, cher Francesco, et de l'entendre dire « de vous tout le bien qu'il en pensait je vous

« avouerai que j'éprouvais autant de plaisir que « s'il se fût agi de moi-même... Il paraît (et vous « devez savoir la chose au moins aussi bien que moi) « que le seigneur de Faenza est tombé malade, « qu'on le juge mort avant la fin de la semaine. « On dit que c'était un brigand qui avait usurpé des « terres à l'Eglise et à votre Florence, un tyran qui « opprimait et rançonnait les peuples qu'il avait « conquis, enfin un de ces barbares que le seigneur « Riario appelle les rides de la beauté de l'Italie... « Girolamo Riario prétend que, de la mort de ce « tyran, il résultera de grands troubles et qu'il « n'y a personne dans toute l'Italie qui soit plus « digne que vous d'y faire le plus magnifique éta- « blissement qui se puisse rêver !... — A Rome, « on est donc dans la plus grande ébullition au « sujet de cette maladie du seigneur de Faenza. « Girolamo en a pris occasion pour parcourir la ville « en cavalcades ferrées d'or et recevoir les accla- « mations de notre populace qui aime tant crier, « et causer du tumulte. On ne voit que mouvements « de soldats et compagnies qu'on passe en revue, « et joueurs de mora qui troquent leurs haillons « contre une cuirasse. On dit que les Napolitains « aussi prennent les armes, et que le condottiere « Gianbattista di Montesecco est nommé capitaine- « général des troupes de Sa Sainteté... Plût à Dieu « que les événements qui se préparent secouent votre « apathie ordinaire et vous inspirent enfin le goût « de la vie, le désir et la volonté d'être passionné, « ardent, de conquérir ce qui est digne d'être con- « quis, et de vous imposer pour ce que vous valez. « Ce que désirerait si vivement celle qui vous écrit : « Luisa Adriani. — Vous pourrez me répondre « par l'intermédiaire du même pèlerin qui retour-

« nera à Rome après avoir vénéré Saint Gianbattista,
« je n'ai pas besoin de vous renouveler l'assurance
« que vous m'êtes très sympathique. »

Comme, ayant fini la lecture de la lettre, Francesco de Pazzi baissait la tête sur l'épaule droite dans son attitude de méditation, ses yeux rencontrèrent les yeux de Séphora fixés sur lui avec une insistance inquiète et presque douloureuse. Alors, comme pour chasser par une impression matérielle une pensée qui l'importunait, il se pencha brusquement sur la jeune morisque et déposa un baiser sur sa bouche. Mais elle qui, d'ordinaire, au contact des lèvres de son maître, se jetait dans ses bras avec un long frémissement, elle se retira vivement en arrière, en poussant un léger cri :

— Que t'arrive-t-il, Séphora? — s'exclama le jeune Pazzi en bondissant.

— O maître !... maître! — balbutia la morisque en revenant vers Francesco avec des mouvements souples et câlins de chatte encore défiante, — pardonne à ta Séphora... Mais j'ai senti sur ta bouche, maître, l'odeur de l'homme.

— Que veux-tu dire? — murmura Francesco en rougissant.

— Maître — continua la sarrazine, qui s'était couchée aux pieds du jeune homme et qui s'enroulait autour de ses jambes, — maître, il est naturel que tu aimes d'autres femmes que ton esclave... Séphora a eu des esclaves autrefois (c'était la première fois qu'elle faisait allusion à son passé), mais Allah m'a inspiré de t'aimer... que la volonté d'Allah soit faite!... Mais que le maître de Séphora devienne à son tour esclave! qu'il appartienne à un autre homme... Séphora est la fille d'un émir.

Comment Séphora pourrait-elle appartenir à un esclave?...

Jamais la morisque n'avait tant parlé ; et Francesco ne trouva pas une parole à lui répondre.

## VII

Juliano de Médicis était parti assez mystérieusement pour Pise, dès le lendemain de son entrevue avec Francesco de Pazzi et Baldino Bandini, et Francesco attribuait ce départ à l'agitation que la lettre de Luisa Adriani lui signalait à Rome, et qui avait dû inspirer aux Médicis des inquiétudes pour une ville aussi peu affectionnée à leur puissance que Pise. Francesco, qui désirait et redoutait la présence de son étrange ami, éprouvait à la fois du soulagement et de l'ennui. Depuis la nuit où Juliano de Médicis l'avait embrassé, Baldino Bandini évitait son regard et ne lui parlait jamais que lorsqu'il l'interrogeait.

Alors Francesco se mit à courir la ville, surtout le soir. Il errait dans les quartiers populaires, en costume sombre, sans aucune marque distinctive de son rang, se mêlant aux groupes d'ouvriers des faubourgs, aux paysans du Val d'Arno venus pour faire leurs emplettes, cherchant à saisir les conversations, frissonnant lorsqu'il entendait une grosse voix d'artisan prononcer ces mots « Francesco de Pazzi ».

Il montait à San Miniato contempler Florence et de véritables désirs sensuels, des élans de jalousie, au souvenir des paroles impérieuses de Juliano de Médicis, enfiévraient sa chair pour la Ville.

On finit par remarquer ces méditations de Francesco de Pazzi sur San Miniato; le Poggio finit par l'y rejoindre avec quelques amis.

— Que devient donc l'Archevêque ? — lui demanda Francesco. — Il me semble l'avoir aperçu, rôdant dans le faubourg, sous des vêtements presque sordides.

— J'avouerai en confidence à Votre Seigneurie que l'Archevêque est fou, — déclama l'homme de lettres. — Mais dût-il déverser sur la ville toute sa folie, je n'abandonnerai pas son étoile... Le péril grandit, Monseigneur. Il ne s'agit plus seulement de Florence, mais de l'avenir de la chrétienté.

Savez-vous qu'ils veulent châtier l'art dans leurs académies ? Est-ce qu'Alighieri faisait partie d'une académie !... Maintenant on ne travaille plus pour le peuple, mais pour les suffrages de quelques pédants... Qui nous rendra le temps où tout le peuple florentin portait en triomphe la Madone du Cimabué à Santa Maria Novella !...

Il tempêtait ainsi dans l'espace d'une voix furibonde; et ses amis, derrière lui, récitaient leurs vers que le Poliziano eût condamnés comme barbares...

Au milieu de ce fracas, Francesco, les yeux fixés sur la ville asservie, rêvait de dégager l'élément de beauté dans toutes ces existences plébéiennes qui pullulaient dans les faubourgs de la ville chérie.

Deux autres compagnons s'attachaient aux pas du jeune Pazzi : son jeune frère, Renato, et son cousin, Giovanni de Pazzi.

Francesco ne pouvait souhaiter meilleure compagnie pour étudier les souillures du lys rouge de Florence. Un couple s'enfonçait-il à leur approche dans quelque ruelle obscure, Renato le signalait par un éclat de rire de dégoût et Giovanni tempêtait, voulait courir à sa poursuite, s'imaginant toujours que c'était sa femme avec un de ses innom-

brables amants. Francesco, à battre les quartiers populaires de Florence, s'effrayait de la hideur de ce troupeau que l'oligarchie ploutocratique des Médicis devait condamner aux bas appétits et aux préoccupations immédiates pour la conservation de son régime.

— Girolamo Riario ! Girolamo Riario ! balbutiait-il comme un appel. Quelle révolution pourrait relever cette plèbe jusqu'au glorieux état des communiers guelfes du XII^e siècle ?

Et quelle honte, lorsque, parmi ces turpitudes, il voyait de jeunes fils de famille cuver leur ivresse parfois dans la fange de quelque ruelle ; de vieux riches conclure avec de jeunes artisans déguenillés des marchés qu'ils allaient solder rapidement au fond d'une impasse voisine.

La Camilla, que sa grossesse énervait et rendait furieuse, devenait sadique : elle recherchait de jolies filles pauvres pour se donner le plaisir d'humilier, moyennant quelques pièces d'argent, la grâce fière de leurs bouches roses. Des grandes dames l'imitaient : elle faisait école. C'était une horrible représaille de la crapule, une attirance honteuse qu'elle exerçait sur les intelligences supérieures et blasées, une démocratisation des vices de l'oligarchie, l'égalité par la laideur.

## VIII

Alors, Francesco de Pazzi, écœuré, se laissait entraîner par Renato à San Marco, où fra Antonio di Volterra prêchait le carême presque tous les soirs. Comme le moine, avec la phraséologie habituelle à son ordre, menaçait constamment ses auditeurs de peines terribles, il avait toujours à ses sermons beaucoup de femmes ; et comme on le savait mal vu

des Médicis, beaucoup d'hommes se permettaient l'innocente révolte d'aller l'entendre et de se grouper autour de sa chaire, comme prêts à le défendre d'un péril.

Francesco avait remarqué, à chaque sermon, une forme féminine mince et gracieuse qui se tenait agenouillée dans l'ombre même de la chaire et ne quittait point cette posture jusqu'à la fin de l'office. Il était très difficile d'apercevoir les traits de la pénitente, car son visage était tourné vers la chaire et un grand capuchon lui couvrait les joues. Un soir, cependant, comme elle se retournait d'un mouvement presque machinal vers le bas côté où se trouvait Francesco avec ses deux gardes du corps, le jeune homme l'entendit distinctement pousser un léger cri, tandis qu'elle s'enveloppait complètement le visage de sa mante.

Bien qu'il n'eût pas eu le temps d'apercevoir les traits de la jeune femme, il ne douta pas depuis cet instant que ce fût Gemma de Médicis. Il revint plus régulièrement à San Marco : elle était toujours là, agenouillée toujours dans la même ombre, et elle ne se retournait jamais. Il ne songeait pas à s'approcher d'elle, ni à l'attendre à la sortie de l'église; mais il prenait un plaisir mélancolique à suivre les moindres mouvements de sa silhouette si fine et qui, à demi noyée dans l'ombre, prenait une apparence vaporeuse. Si peu d'espace la séparait de lui, et cependant un grand abîme était creusé entre eux.

Francesco s'efforçait de s'intéresser aux paroles du moine. Un soir, pour la dixième fois, frère Antonio accusait Florence d'une hérésie plus damnable que celle des Patarins du dernier siècle.

— Où sont les temps glorieux de la Ligue guelfe?

Alors les Républiques savaient que la chrétienté était la patrie commune et qu'il n'y avait d'autre ennemi que le tyran schismatique d'Allemagne ou l'envahisseur mahométan. Mais vous êtes devenus si ennemis les uns des autres comme autant de démons de Lucifer, que vous en viendrez à nier que Dieu réside sur vos autels, de peur que ce ne soit le même Dieu pour tous, et vous vous ferez en sa place des dieux de chair, vos tyrans! Et alors vous serez retournés à l'esclavage de Satan.

Le prédicateur s'était tu un instant pour reprendre haleine; et, dans ce silence, une voix, jaillie d'un angle sombre, crie « Liberté ! Francesco! » D'autres cris étouffés de « Francesco, Francesco », répondant à des « Palle! palle! », le cri de guerre des Médicis, bourdonnent dans les coins d'ombre des bas-côtés. Tout le monde se lève en tumulte, dans un effarement facile à comprendre; tous les yeux se fixent sur Francesco, qu'on a désigné, on ne sait comment, à la foule. Le désordre commence; des femmes pressées gémissent; on entend le cliquetis des épées qu'on cherche à sortir des fourreaux.

— C'est un guet-apens, — balbutie à l'oreille de son cousin Giovanni de Pazzi, épouvanté malgré ses rodomontades ordinaires, — sur mon salut éternel, le Magnifico veut nous perdre. — Sortons d'ici !

— Sortons! — répète le jeune Renato. — Passez devant, mon frère Francesco. Nous allons couvrir votre retraite.

— Sortons tous ensemble! — répond Giovanni.

— Place! crie d'une voix tonnante Francesco qui, sentant que Gemma de Médicis le regarde sans doute, n'a pas frémi devant le péril. Les trois Pazzi

sortent sur le parvis de l'église; mais dans la Piazza di san Marco, ils retrouvent une foule plus dense encore, des cris violents, un commencement de rixe où luisent des éclairs d'épée.

— Prenez garde à vous, mon frère! — dit encore Renato de Pazzi, — il y a de la trahison dans l'air.

Francesco, son frère, et son cousin mettent l'épée à la main et s'efforcent de gagner la via Arazzieri en écartant les groupes qui s'ouvrent sous leur poussée pour se refermer ensuite derrière eux. Renato s'est placé à droite de l'aîné des Pazzi, Giovanni à gauche non sans hésitation, mais cédant à l'instinct de la solidarité familiale, alors plus fort que tout sentiment d'intérêt personnel. Déjà ils se sont dégagés à grands moulinets d'épée, lorsque, au moment même de quitter la place, Francesco aperçoit un homme en manteau sombre, l'épée à la main, qu'il croit reconnaître pour Antonio Ridolfi, l'un des familiers de Lorenzo de Médicis, qui semble le défier.

Grisé par la surexcitation de ses nerfs, sans réfléchir au ridicule qu'il y avait pour lui à se commettre dans une pareille bagarre, il se dégage de la protection de ses deux gardes du corps et fond sur l'homme au manteau avec une fureur terrible. Mais il n'a pas fait trois bonds dans la direction de Ridolfi, qu'un autre homme à manteau sombre se dresse à côté de lui, et déjà il sent dans le côté le froid d'une lame.

Il chancelle, il tombe, il s'évanouit, mais pas avant d'avoir vu, au signal de quelques sifflets, toute l'apparence d'émeute et de rixe se disperser et s'évanouir comme une fantasmagorie d'ombres, dans les rues latérales.

## IX

Lorsque Francesco reprit connaissance, il était étendu sur un grabat, dans une chambre étroite et sans meubles, éclairée d'une simple torche fixée dans le plancher de terre battue. Il se sentait une légère douleur au côté, les tempes comme vides et bourdonnantes. Sur le mur blanc, il reconnut les ombres de Renato et de Giovanni ; ayant regardé d'un autre côté, il aperçut une femme et deux hommes du peuple, dont l'un très jeune ; puis, vêtu de pauvres vêtements en harmonie avec ceux de ces trois personnages, quelqu'un qui ressemblait à l'archevêque Francesco Salviati.

— Le voici revenu à lui, dit une voix.

— Et la blessure n'est pas grave, n'est-ce pas? — demanda la voix de Renato de Pazzi.

— Aucune gravité, j'en réponds. Je m'y connais ayant étudié la médecine. La lame a glissé sur un os, sans faire d'autre mal qu'une déchirure diagonale des chairs. Il n'a même pas coulé beaucoup de sang. La douleur seule a causé l'évanouissement de Francesco.

— Est-ce bien vous, messire archevêque? — s'écria Francesco.

— Nul plus que moi n'a droit à ce titre, — répondit Salviati.

— Vous?... et pourquoi, sous ce déguisement ?

— Ce n'est pas un déguisement! — s'écria Salviati d'une voix ardente, — c'est la livrée même du chrétien. « Beati pauperes », a dit l'Evangile. Je me cache sous le costume des bien-aimés du Christ pour que le Seigneur ne voie plus toute l'énormité et la laideur de mes péchés.

— Heureux péchés ! — dit le jeune artisan dont

Francesco remarqua seulement alors le visage extatique et les yeux un peu égarés, — heureux péchés, puisque chacun d'eux est l'occasion pour Votre Seigneurie d'une charité nouvelle qui vous mérite les prières d'une nouvelle famille.

— Tais-toi, enfant ! — répliqua vivement Salviati, — tes paroles sont autant de blasphèmes. Il n'y a aucun moyen pour moi de racheter le péché qui consiste à élever le Corps du Seigneur à la face des fidèles avec des mains impures. Je suis un abominable, et toute l'eau de l'Océan ne suffirait pas à me laver de mes souillures.

— Le Seigneur n'a-t-il pas pardonné à la Madeleine parce qu'elle avait aimé? — murmura l'artisan en traînant sa voix sur le mot « aimé » avec une intonation presque voluptueuse.

— Tais-toi ! Tu n'es qu'un laïc et un profane. Ne discute pas sur les textes sacrés... Je cours les bonnes œuvres pour m'ôter le temps de courre les actions de luxures... Et cependant... O mon enfant, j'ai peur quand tu es avec moi !

— Quand nous sommes tous les deux seuls, le Seigneur fait le troisième, — dit doucement le jeune illuminé.

— Dieu t'entende ! — balbutia Salviati, — mais je la sens toujours rugir en moi et mordre de ses dents de flamme, la bête aux sept têtes... Il faudra la tuer...

— Votre Seigneurie n'a que des paroles de haine à la bouche. Je ne voudrais entendre parler que d'amour.

— De haine, non pas !... Dieu me préserve de haïr ces créatures de Dieu rachetées par le sang du Sauveur !... Mais ne faut-il pas les affranchir de la tyrannie de la bête à sept têtes ?... Dieu n'a-t-il

pas détruit Sodome et Gomorrhe, avec tous leurs habitants? Moïse n'a-t-il pas exterminé en un seul jour vingt-trois mille de ceux qui avaient sacrifié à la bête? Emondez! émondez l'arbre de Dieu!

— Quelles horribles paroles! — s'exclama Renato de Pazzi en frissonnant.

— Le démon tourmente l'archevêque, — dit le jeune illuminé, — c'est la sainte fureur qui fait parler ainsi monseigneur. Mais il sait bien que par l'amour seul le saint règne de Dieu sera réalisé.

Il avait parlé haut et ferme, et Salviati se tut en grondant, comme un dogue maté par l'énergie intelligente d'un enfant.

— Qui êtes-vous? — intervint Francesco de Pazzi, en s'adressant au jeune artisan.

— Je suis Napoleone Francesi pour servir Votre Seigneurie. Je demeure Via delle Poverie, et je peins sur terre cuite. Ici nous sommes chez mon beau-frère, Tito Murone, qui est aide-boucher chez maître Niccolô Sesso, et voici ma sœur Alda Murone, laveuse de linge.

— Napoleone Francesi, je vous remercie de l'hospitalité que vous m'avez fait octroyer par votre beau-frère... Mais je me sens bien maintenant et voudrais m'en retourner chez moi!

Francesco fit mine de se lever et dut se recoucher, étourdi. Salviati, qui était allé s'asseoir par terre dans un coin, revint vivement près du lit.

— Etes-vous fou, Pazzi?... Vous allez vous recoucher, dormir et vous reposer jusqu'à demain, — dit-il avec une sollicitude paternelle. — Et demain on vous portera au palais Pazzi avec toutes sortes de ménagements. — Puis, changeant brusquement de ton : — Elle vous a frappé, la bête à sept têtes. J'ai reconnu Ridolfi et Nori sur la place. Mais vous

ne voulez pas tuer la bête!... C'est bien! Elle vous tuera!

Francesco ne voulut pas en écouter davantage. Il ferma les yeux et, ne pouvant dormir tant sa surexcitation nerveuse était grande, il tomba dans une sorte de rêverie vague que la fièvre rendait douloureuse. Sa pensée s'était envolée vers Gemma de Médicis.

Il se rappelait maintenant qu'au commencement de l'échauffourée il avait vu les yeux de la petite Gemma se fixer sur lui avec une expression d'épouvante si profonde, d'affection si entière, si abandonnée!... Comme elle l'aimait, et comme elle devait souffrir maintenant, sachant qu'il avait été frappé, ignorant les suites de sa blessure et n'osant faire aucune démarche pour les connaître.

— Est-il plus malade? — demanda Renato.

— Non... la fièvre... Buvez, seigneur ! — dit Francesi qui approcha des lèvres de Francesco une coupe que le jeune Pazzi vida tout entière.

Une lourde torpeur s'empare de Francesco. De nouveau, l'abîme se creuse entre lui et la petite madone des Médicis, et l'effort pour s'élancer vers elle lui semble immense, impossible.

Francesco se débat ; la fièvre le brûle ; des torrents de sang bouillonnant gonflent ses veines, et avec eux les convulsions, les clameurs de toutes les énergies latentes, de toutes ces beautés en formation qu'il a su démêler dans le peuple, de toutes ces individualités vouées à la mort, et qui hurlent à ses oreilles: « Liberté ! liberté! Sauve-nous ! » — Le soporifique versé par Francesi l'assomme comme d'un grand coup sur la nuque. Il tombe dans un sommeil lourd et réparateur...

## X

Francesco se réveilla dans sa chambre au palais des Pazzi. Il ne vit plus la torche lugubre de la maison du boucher, mais des lampes romaines suspendues au plafond et répandant sur tous les objets une lumière constante et douce. Près de lui, Séphora était debout, fixant sur ses yeux des yeux ardents. Quand elle le vit s'éveiller, un sourire aigu découvrit silencieusement les dents blanches de la morisque, et Francesco sentit les mains de la petite créature lui caresser doucement la chair comme pour s'assurer que c'était bien toujours son maître, ce blessé pâle dont des linges sanglants emmaillotaient le flanc déchiré. Francesco voulut parler ; mais il préféra écouter le dialogue de deux voix qu'il reconnut pour être celles de son frère Guillelmo et de sa belle-sœur Bianca.

— O Guillelmo, as-tu pu prononcer une semblable parole? Serait-il possible que tu regrettes de m'avoir prise pour épouse?

— Je n'ai point dit cela. Ne cherche pas à interpréter mes paroles, car moi-même je me sens troublé par mes pensées... Mais ce mariage qui devait réconcilier les Pazzi avec les Médicis, il semble que les tiens l'aient considéré comme un prétexte à nous mépriser, à nous traiter comme une race maudite et dégénérée qui doit bientôt disparaître de dessous le ciel de Florence.

— Guillelmo !... Guillelmo !

— Juge toi-même si j'exagère. Ton frère a dépouillé Giovanni de l'héritage de son beau-père ; puis ç'a été l'outrage fait à Francesco considéré comme un traître et un ennemi public ; et maintenant voilà notre bien-aimé Francesco étendu sur ce lit, blessé cruellement par les ordres du Magnifico.

— Pour l'amour de la Madone, Guillelmo, ne dis pas cela !... Aussi vrai que je n'ai pas eu une pensée du jour de notre mariage... tu m'entends, Guillelmo, — une seule pensée qui ne t'appartienne, je suis prête à jurer que Lorenzo n'est pour rien dans le honteux attentat de cette nuit.

— Je voudrais te croire... en vérité, je le voudrais. Mais tous ceux qui étaient là, l'archevêque Salviati, Giovanni de Pazzi et notre frère Renato, dont personne ne suspectera le témoignage, ont vu dans la bagarre les deux âmes damnées de ton frère, Antonio Ridolfi et Francesco Nori, excitant et dirigeant les assassins. C'est même probablement Nori qui a frappé traîtreusement notre Francesco.

— Jamais, Guillelmo. Ridolfi et Nori sont de jeunes débauchés qui aiment Lorenzo avec la fougue déréglée des âmes sans principes, et qui prétendent le servir à leur fantaisie et non pas à son goût. Tout le monde sait que, depuis le retour de Francesco à Florence, surtout depuis le départ de Juliano pour Pise, Francesco affecte des attitudes de mécontent. Des malintentionnés comme Giacomo Bracciolini disent couramment de lui : le podestat Francesco de Pazzi, comme si on se préparait à faire une révolution en son nom.

— Voilà maintenant que tu accuses les Pazzi !

— Dieu m'en préserve !.. et comment pourrais-je le faire, puisque je suis une Pazzi maintenant et que Francesco est mon frère au même titre, Guillelmo, au même titre que Lorenzo et Juliano ? Mais je cherche à expliquer comment des hommes pervertis, tels qu'un Ridolfi et un Nori, ont pu penser à débarrasser à son insu le Magnifico d'un dangereux rival..., car qui serait plus digne d'être le rival de mes frères que notre cher Francesco ?...

Mais que Lorenzo y ait consenti, jamais. Lorenzo est un orgueilleux, soit ! un débauché, peut-être. Mais en lui il n'y a rien d'infâme.

— Oserais-tu prétendre qu'il n'y a aucune perfidie chez ton frère Juliano ?

— Juliano est toute autre chose que Lorenzo. Je l'aime mieux que le Magnifico, parce qu'il est plus doux et plus tendre ; mais il est faible contre les mauvais conseils comme contre les prières, et il est des pensées auxquelles il pourrait consentir que Lorenzo repousserait dès l'abord avec horreur.

— C'est bien simple. Tu sacrifies Juliano parce que tout le monde sait bien qu'il était à Pise au moment du crime, et que, d'ailleurs, il aime Francesco... Tout le monde sait encore cela.

— Que veux-tu dire ?

— Ce qui est public... Ah ! vous êtes une étrange famille, vous autres Médicis !

— Nous autres Médicis, Guillelmo ?

— Sans doute... Est-il possible d'oublier que tu es une Médicis... et que je suis un Pazzi ?

Il se fit un grand silence. Ces dernières paroles avaient été prononcées avec cette amertume désespérée de l'amour qui agonise et ne voudrait pas mourir ; et, durant un long moment, Francesco n'entendit plus que le bruit de la respiration saccadée et presque sanglotante de sa belle-sœur. C'était si triste, cette sorte de râle de bête traquée, que Francesco, bien qu'en cet instant il n'éprouvât que de la haine pour tous les Médicis, ressentit une immense pitié pour la pauvre Bianca.

Un soulagement lui vint d'entendre la voix de Guillelmo murmurer sourdement :

— Ne pleure pas, Bianca. A quoi bon ?

— O Guillelmo ! est-ce qu'il y a encore en moi

quelque chose de Médicis? — Et brusquement, avec des sanglots déchirants :

— Lorsque, le soir de notre mariage, Guillelmo, tu m'as prise dans tes bras, et que je t'ai appelé Pazzi, dans mon trouble, alors tu m'as répondu, bien bas, dans un baiser : « Je ne suis plus pour toi Pazzi, pas plus que tu n'es pour moi Médicis. Il n'y a plus que Guillelmo et Bianca qui s'aiment et qui sont unis l'un à l'autre pour toute l'éternité... Oh ! qui m'aurait dit...

Et ce fut un cri brusque de Guillelmo. — Bianca, Bianca, sauve-moi. Empêche-moi d'être assez fou pour te hair! — Puis le soupir d'une étreinte désespérée où les deux jeunes époux mêlaient avec leurs lèvres jusqu'au souffle intime de leurs âmes.

— O Guillelmo! — Bianca! Bianca, pour toujours!

Francesco souffrait d'entendre ces baisers, qui semblaient symboliser la réconciliation des Pazzi et des Médicis et lui rappelaient douloureusement cet amour qu'il jugeait impossible pour Gemma de Médicis. Il poussa un gémissement ; Bianca et son mari accoururent :

— Tu vois ! il est éveillé ! Son regard est limpide. Il n'a plus de fièvre !... Il est sauvé, Guillelmo !... O mon cher Francesco, si vous saviez comme je suis heureuse !

Ce fut une procession de toute la famille autour du lit de Francesco.

Maria di Borromei s'amusa, par perversité, à embrasser le blessé sur la bouche, devant son mari qui haussa les épaules. Enfin Ginevra parut à son tour, amenant par la main Baldino Bandini :

— Mon beau cousin, — dit-elle en s'asseyant à la tête du lit, — voici enfin mon fiancé que j'ai amené

auprès de toi. Ce n'a pas été sans peine ! Qu'est-ce que tu as fait à ce pauvre Baldino Bandini?... J'ai beau le tourmenter à ce sujet; il ne veut rien dire. Un jour seulement il m'a avoué que tu aimais trop Juliano de Médicis... Tiens, pourquoi rougis-tu ?

— Assez ! de grâce ! — murmura Baldino Bandini.

— Je lui ai dit que c'était très mal d'être ainsi jaloux en amitié... Que sera-ce alors en amour ?... Si tu étais encore une jeune fille ! — Puis, sautant brusquement à un autre sujet :

— Penses-tu que j'aime toujours mon mari?

— Penses-tu qu'il t'aimera toujours?—demanda en souriant Francesco.

— Oh ! ceci est mon affaire... C'est à moi de savoir garder l'amour de mon mari... Mais Baldino Bandini est encore plus fort que je ne l'imaginais, — conclut-elle avec sa mobilité ordinaire.

— A quand la noce ?

— Oh ! pas tout de suite encore ! — Ginevra rougit à son tour et devint soudainement pensive. — J'ai mon idée, murmura-t-elle. — J'ai mon idée. Je voudrais une noce extraordinaire, avec tout Florence au Duomo ; et des fleurs par les rues !... Ris donc de mon rêve ! Mais ris donc, cousin Francesco.

Légère comme un oiseau, la petite créature se pencha sur Francesco. — Il s'était profondément rendormi !...

## XI

Francesco se rétablit rapidement. Une sorte de langueur lui resta seulement d'abord qui le maintenait immobile des heures entières. Séphora demeurait auprès de lui, imitant son immobilité, le

considérant avec l'inquiétante fixité des animaux épiant vos mouvements. « Le maître m'aime-t-il toujours? » murmurait-elle parfois sur un ton chagrin d'enfant boudeur. Lui disait : oui! de la tête, en souriant. Comme on était au printemps, elle lui apportait des fleurs, et c'était un prétexte pour elle, en glissant les bouquets dans les doigts de Francesco, de serrer ces doigts entre ses mains brûlantes. Alors le jeune Pazzi lui caressait doucement les joues et la nuque, et elle avait des convulsions de chatte sous cette simple caresse, et de gros chat grins. « Oh! maître! maître! » Lui, fermait les yeux, ne voulait pas comprendre.

Un jour, comme il était tout à fait rétabli, bien qu'il ne voulût pas encore guérir de sa langueur, la jeune morisque entra d'un air joyeux et, s'approchant mystérieusement, lui dit:

— Maître, je ne sais plus t'égayer. Mais voici quelqu'un dont la venue te fera plaisir, en sorte que tu redeviendras comme auparavant. C'est un messager qui t'apporte des nouvelles de Rome.

Francesco vit entrer un tout jeune homme à tournure extrêmement gracieuse, et qui baissait les yeux avec un certain embarras. Il imagina aussitôt (car il pensait toujours le mal) qu'il avait là, devant les yeux, quelque nouvel amant de Luisa Adriani, et que le jeune cavalier était fort embarrassé d'exécuter le message quelconque dont elle l'avait chargé pour lui. Il n'avait pas répondu à sa lettre et il s'attendait à quelque méchanceté, comme la jeune diablesse se complaisait à en inventer.

— Vous venez de Rome, mon jeune seigneur?.... demanda-t-il pour rompre le silence.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas? — répon-

dit vivement le jeune cavalier en relevant brusquement les yeux.

— Vous, Luisa Adriani!... Vous, à Florence... chez moi!

— Ne criez pas si fort! — Il est parfaitement inutile qu'on sache qui je suis... Apprenez que Luisa Adriani est en ce moment au couvent de Subiaco, où elle fait une retraite auprès de son intime amie l'abbesse... Quant à moi, je ne suis que son ombre, son reflet. Apprenez aussi que je ne viens pas auprès de vous pour un motif futile de plaisanterie... Je suis chargée auprès de vous d'une importante mission diplomatique.

Grisée de ses paroles, elle reprit toute son assurance, releva la tête, et fixa sur Francesco un regard quasi-protecteur. — Savez-vous que le comte Gianbattista di Montesecco est parti pour Florence?

— Ah! ah!

— Il est chargé d'une mission officielle du seigneur Girolamo Riario auprès de Lorenzo de Médicis... Comment se fait-il que vous ne sachiez pas cela?

— Je suis malade depuis quelque temps. Je ne m'occupe en rien des choses publiques.

— Vous avez tort!... L'ambassade de Montesecco a pour objet le partage des terres que le tyran de Faenza, qui vient de mourir, avait usurpées sur ses voisins, le Saint-Père et Florence!

— Ah! c'est parfait... Réconciliation générale! — s'écria Francesco, qui ressentit en même temps un grand soulagement et un violent mouvement de dépit.

— Ah! vous n'y êtes guère! Quel politique vous faites, mon cher!

— Expliquez-vous! — fit le jeune Pazzi avec irritation.

— Apprenez donc que Rome n'a envoyé le comte de Montesecco auprès des Médicis que comme le Sénat Romain envoya porter à Carthage la paix et la guerre dans le manteau d'un ambassadeur, — dit-elle avec pédanterie. — Si le Magnifico se montre disposé à prendre rang dans l'harmonie rêvée par le seigneur Girolamo Riario, nous faisons avec lui une réconciliation sincère et perpétuelle, car « ce n'est pas la mort du pécheur, mais sa conversion qu'il faut souhaiter selon le cœur de Dieu » ; mais s'il s'obstine à contrecarrer les desseins de Rome, Rome le retranchera comme le sarment desséché qui s'obstine à ne point vouloir porter de fruits. — Et elle prit une pose très fière, enchantée de son discours, tandis que Francesco considérait avec stupeur cette sorte d'éponge qui rendait ainsi en un coup tous les fragments d'idée dont elle s'était imprégnée.

— Et tandis qu'on envoie Montesecco auprès des Médicis, c'est vous qu'on dépêche en ambassade auprès de moi!

— Voici! reprit-elle. — Savez-vous que le seigneur Girolamo Riario apprécie mon intelligence autant que... Peu importe au reste ce qu'on apprécie en moi. Cela ne vous regarde en rien, seigneur Francesco. N'est-il pas vrai?..

— Absolument en rien.

— Voici!... Il y a eu grande réunion chez le Saint-Père avant le départ de Montesecco, — parce que Rome se doute un peu de l'accueil que le Magnifico réserve à son ambassadeur... langue d'or, main de fer, vous comprenez, seigneur Francesco. Alors, comme Rome ne veut pas être prise au dépourvu, il s'agissait d'aviser. Sa Sainteté était là ; et aussi le seigneur Girolamo Riario ; et le cardinal

Juliano della Rovere... Et moi aussi, j'étais là !... moi, Luisa Adriani.

— Vous avez assisté à ce conseil intime de Sa Sainteté?

— Je vous représentais, seigneur Pazzi.

— Quelle est cette nouvelle énigme?

— Si vous eussiez assisté au conseil, Francesco, vous connaîtriez les intentions de Rome aussi bien que Sa Sainteté, Girolamo Riario et le cardinal della Rovere... Mais, moi, cachée sous ce déguisement derrière une tapisserie par le seigneur Riario, j'entendais toutes les paroles et je les gravais dans ma mémoire à votre intention... ingrat... ingrat qui n'avez pas une parole de gratitude pour mon dévouement.

Francesco ne répondit pas. Il pensait à l'imprudence géniale de Girolamo Riario. Montesecco lui-même ne devait pas tout savoir; et, d'ailleurs, son assiduité au palais des Pazzi eût été suspecte. Un émissaire pouvait se laisser acheter; une lettre s'intercepte. L'intervention de cette fille insoupçonnable et infatuée de sa mission, dont elle ne comprenait que le côté romanesque, aplanissait tous les obstacles.

— Je vous écoute! — dit Francesco, — avec une attention reconnaissante, ou une gratitude attentionnée, comme il vous plaira.

— A la bonne heure !... Je commence !...

Qui a parlé le premier?... le cardinal ou le seigneur Riario... Ah ! c'est le cardinal! Il était furieux comme toujours. Il a déclaré que l'humanité allait à la perdition, que Lucifer avait détrôné la Sainte Église, qu'il n'y avait plus de constitution chrétienne, que les rois et les princes étaient semblables à des loups, que les peuples n'avaient plus

ni foi, ni générosité, ni volonté, que l'Italie était pleine de barbares, que ces barbares étaient habillés en Florentins, en Vénitiens et en Milanais, mais qu'ils ne valaient pas mieux que les sauvages de Teutobochus ou de Rhadagaise, que la Germanie allait triompher encore une fois de Rome, que Genséric et Attila allaient reparaître; que Rome deviendrait la proie des gens de guerre français, allemands et turcs; que la civilisation périrait; que l'on n'entendrait plus parler que de canons, de carnages et d'atrocités de tout genre; que les bêtes sauvages déchireraient les pasteurs et les peuples sauvages, l'unité catholique, apostolique et romaine; qu'alors tout ne serait plus que ténèbres, désespoir et abomination; que la paix romaine serait abolie pour jamais; que les condottieri seraient estimés comme des saints, les artistes comme de simples soldats et les saints comme de la cendre; que le prochain empereur serait peut-être un Antéchrist et qu'il ferait assiéger Rome comme Titus fit assiéger Jérusalem; que ce serait alors le chaos, et la grande désolation prédite par l'Écriture.

— Que dit à cela Girolamo Riario?

— Il souriait sans rien dire. Mais Sa Sainteté se mit à rire franchement, et dit qu'elle était trop vieille pour voir toutes ces choses, que la machine du monde durerait bien aussi longtemps qu'elle et qu'elle n'était pas fâchée d'imaginer son neveu Juliano aux prises avec toutes ces horreurs, ajoutant qu'elle le considérait comme son successeur direct ou éloigné depuis la mort de son bien-aimé le cardinal Pietro Riario, frère de Girolamo Riario. Cela était pour calmer le cardinal della Rovere, mais il ne se calma point.

Il déclara qu'il n'approuvait rien de ce qui se

passait, et puisqu'on lui demandait son avis, qu'il allait le dire. « C'est ici, » s'écria-t-il en élevant la voix, « la lutte des ténèbres contre la lumière, de la barbarie féodale et germanique contre l'unité, la paix et la splendeur catholiques, apostoliques et romaines. Un prince chrétien doit être l'instrument de l'Église comme le ciseau entre les mains du sculpteur; il doit servir d'intermédiaire entre le Pape et le Peuple chrétien, et c'est là son seul rôle, car l'autorité, comme l'a dit excellemment l'Ange de l'Ecole, réside dans le peuple, et non dans le prince, et le pouvoir dans le Pape seul. Tout prince qui se complaît en soi-même est un gibelin, un schismatique, un Frédéric de Hohenstaufen, un Pharaon et un Antéchrist. Ce qu'il faut, c'est maudire tous les princes comme autant d'Absalons, les exorciser comme autant de Belzébuths; ce qu'il faut, c'est excommunier, excommunier sans relâche ces Juliens l'Apostat, et forcer les tyrannies militaires et rapaces à se soumettre à la monarchie mystique et universelle du Pape de Rome! » Ah! — enfin, je vais donc pouvoir oublier cette phrase que j'avais apprise par cœur!

— Et que dit à cela Girolamo Riario?

— Il continuait à sourire sans rien répondre. Sa Sainteté se leva et réprimanda le cardinal della Rovere.

— Mais que disait Girolamo Riario?

— Ah! si vous m'interrompez tout le temps, comment voulez-vous que je me souvienne?

« Juliano, » dit à peu près le Saint-Père, « il me semble, lorsque je vous entends parler ainsi, que j'entends parler un enfant, et cela me donne des inquiétudes pour l'avenir de l'Église. Vous savez bien que nous ne sommes plus au temps où le Pape

était considéré comme l'image sensible de Dieu sur la terre et où l'excommunication, tombant sur une tête, la fracassait comme la foudre. La captivité d'Avignon et les horreurs du Grand Schisme ont humilié la Papauté pour je ne sais combien de siècles ; maintenant on tient le Pape pour un prince ordinaire qu'on peut vaincre, prendre, séquestrer, tuer comme les autres hommes. Sa situation est cent fois pire que celle de Grégoire IX après la défaite de la Melloria. S'il se confine dans le mysticisme, sans autres armes que son excommunication, il devient un objet de mépris. Excommunierais-je nommément tous les princes de la chrétienté et les déclarerais-je déchus du trône qu'ils s'en soucieraient autant que le Turc, puisque leur puissance est basée non plus sur le consentement de Dieu ou du peuple, mais sur la force de leurs armées. Je n'aurai jamais assez de soldats pour lutter contre les Médicis, l'empereur Frédéric ou le roy Louis XI de France : et si cependant je n'avais pas d'armée du tout comme les Alexandre III et les Innocent IV, qui firent de si grandes choses avec les milices de la Ligue guelfe, il y a beau temps qu'on aurait renouvelé pour moi la captivité de Babylone. — Et cependant le Pape est le maître du monde, le seul souverain légitime, dit le cardinal.

« Oui, neveu, le seul souverain légitime, mais de ce Royaume dont il est parlé dans l'Oraison dominicale : *Adveniat regnum tuum !* Le souverain légitime de ce monde est l'Or, et c'est lui qui a brisé le rêve de Boniface VIII. Ce qui a réduit la Papauté à l'impuissance, c'est la substitution du pouvoir des Riches à celui des Forts. L'excommunication pouvait briser le bras du plus fort en détruisant sa confiance en lui-même ; elle est sans efficace contre

le Riche parce qu'il n'a qu'à considérer son coffre pour savoir qu'il ne saurait y avoir de désespérance pour lui.

— Et cependant vous êtes le Roi de l'Univers : répéta le cardinal avec irritation. Qu'avez-vous fait pour affirmer cette Royauté? »

Et le Saint-Père fit cette réponse à laquelle je ne pus rien comprendre : « J'ai construit la chapelle Sixtine! » Comprenez-vous, Francesco, le sens de cette réponse?

— Non!... oui!... peut-être!... Et que dit Girolamo?

— Il continua de sourire. Le cardinal se fâcha tout à fait; il déclara que ceux qui s'abandonnaient eux-mêmes méritaient de périr; qu'attendre tout de Dieu et de l'avenir, c'était s'avouer impuissant, c'était prononcer soi-même sa déchéance. Et c'est alors que le seigneur Riario se leva.

« Le Saint-Père ne pouvait dire, » dit-il, « une parole plus juste et plus profonde. Le Pape est le symbole autour duquel tout doit s'organiser. L'humanité a besoin d'unité et de beauté; la Papauté est l'Unité, elle doit être la Beauté, et elle l'est par les œuvres de Sa Sainteté Sixte IV, glorieusement régnant. Si les hommes concevaient pleinement ce qu'est la Papauté, le rôle qu'elle joue dans le monde, la nécessité qu'elle représente, l'idéal qu'elle incarne, ils s'empresseraient en foule vers elle comme les fleurs se tendent naturellement vers le soleil. Mais les princes et les riches s'interposent entre le Pape et l'Humanité ; ils détournent de Rome l'attention des Peuples, et ils proposent à leurs adorations une foule de faux aïeux. Il faut que le pouvoir soit retiré aux Princes et aux Riches en tant que classe gouvernante; il faut que rien ne

reste debout que la Papauté ; et, comme la Papauté est le Soleil de l'Univers social, les nuages une fois dissipés, elle sera reconnue et adorée. »

Alors, le Saint-Père fit un juron et dit : « Vous êtes fou, Girolamo, plus fou encore que Juliano. Lui ne me demandait que d'excommunier tous les princes de la terre, et vous, Girolamo, vous voulez que je leur déclare la guerre et que je les détrône. non seulement eux, mais tous les soutiens de leur puissance, et cela sans doute avec les quelques troupes que Montesecco entretient à mon service.

— Votre Sainteté, répondit Riario, est aussi piquante dans la raillerie que profonde dans le conseil ; mais je n'ai point mérité les coups de son ironie. Ce n'est point par l'intervention de ses armées que le Saint-Père doit renouveler la face du monde.

— S'agit-il de prêcher une croisade ? demanda impétueusement le cardinal Juliano.

— Pas davantage. Toute guerre est laide, et vouloir créer de la beauté avec de la laideur, c'est une étrange folie. Au reste, la violence ne fonde rien de durable. La Papauté doit établir son règne sur le consentement unanime des volontés affranchies. Rome laissera tomber le verbe ; les peuples le feront fructifier et un monde nouveau germera de la poussière informe du monde actuel. »

— Que voulait-il dire ?

— Sa Sainteté le lui a demandé comme vous. Alors il a parlé de l'ambassade du comte de Montesecco auprès des Médicis et de l'échec probable de ces propositions d'accommodement. « Il sera temps d'agir, dit-il. Les tyrans de Florence se seront condamnés eux-mêmes. Que la foudre tombe sur eux et réduise leur trône en poudre !

— Bravo ! l'excommunication ! s'est écrié Juliano della Rovere.

— Non pas l'excommunication. Il faut que le peuple de Florence secoue lui-même la tyrannie qui l'empêche de se tenir droit et de voir clair. Lorsqu'il sera guéri et purifié du mal de servitude, lorsque le sens de la Liberté et de la Beauté se sera réveillé en lui, alors il nous appartiendra de plein droit. Et la lampe ardente que nous aurons allumée dans Florence ne s'éteindra plus, ne pourra plus s'éteindre. Lorsque le soleil est devenu visible, tous le voient et se complaisent à ses rayons. Ainsi la flamme de Beauté que nous aurons fait jaillir du sol de Florence se répandra partout et illuminera le monde. Alors...

— Assez ! interrompit le Saint-Père ; j'ai besoin de réfléchir. »

Il s'écoula un assez long silence. Le cardinal Juliano della Rovere tenait entre ses mains une statuette byzantine et il la serrait nerveusement comme s'il eût voulu la briser ; Girolamo Riario, les yeux fixés sur le soleil, qui resplendissait à l'horizon, souriait sans parler, comme absorbé dans l'extase; Sa Sainteté, le menton appuyé sur ses deux mains étalées, les yeux grands ouverts, ressemblait à l'une de ces idoles mystérieuses que les ouvriers du pape déterrent parfois en se signant dans la Campagne Romaine et qui semblent poursuivre on ne sait quels rêves de passé ou d'avenir.

— Et que dit-il enfin ?

— Oh ! le silence fut long. Girolamo continuait à s'enivrer des rayons du soleil sans qu'un mouvement de son corps trahît une impatience quelconque ; le cardinal della Rovere voulut parler à plusieurs reprises, mais le Saint-Père lui fit signe de

garder le silence. Enfin, il murmura : « Il y a longtemps que je vous ai deviné, Girolamo, et j'attendais cette confidence. Je connais tout votre plan, mais je ne savais si vous oseriez aller jusqu'au bout. — Hé bien, vous êtes digne de vaincre, Girolamo; que les Médicis succombent, si telle est la volonté de Dieu !... Seulement le sang ne doit pas couler.

— Rien ne se fait de grand que par le sang, murmura Girolamo Riario . Le sang est la peinture qui accuse les traits de la tragédie humaine.

— Parole de Néron ! dit le pape. Voici le langage de la raison. Le sang pourrit toutes les œuvres qui se sont édifiées par lui. L'œuvre de sang se décompose en sang un jour ou l'autre.

— César a anéanti les Pompée avant de devenir dieu.

— Et il a été assassiné au Capitole.

— C'est ainsi qu'il est devenu dieu. »

Il y eut un nouveau silence. — « Tout ce qu'il sera humainement possible de faire pour conserver la vie des Médicis, on le fera.

— Taisez-vous ! je ne veux pas qu'ils meurent.

— Dieu seul peut dire : je ne veux pas, parce qu'il peut tout ce qu'il veut. L'homme n'a pas tant de pouvoir qu'il puisse perdre temps à dire : je ne veux pas ! »

Le Saint-Père a regardé fixement Girolamo Riario qui ne baissait pas les yeux, toujours souriant; puis, très doucement, il dit : « Vous êtes fou, Girolamo ! » et il n'a plus prononcé une seule parole.

## XII

Etendue dans la cathèdre byzantine, Luisa Adriani considérait Francesco de Pazzi qui, les bras croisés, marchait de long en large dans la pièce.

— Hé quoi ! — s'écria-t-elle enfin d'un ton de colère, — j'aurai surchargé ma mémoire de toutes les phrases barbares de ce barbare entretien, j'aurai bravé je ne sais quelles fatigues, et presque la mort pour accomplir ma mission auprès de vous, et je n'obtiendrai pas même une parole de remerciement ?

— Ce n'est pas pour moi que vous bravez tous ces périls, — dit Francesco avec irritation, — mais pour le seigneur Girolamo Riario. Pensez-vous que je me fasse quelque illusion à cet égard ?

— J'espère bien que non !... Il serait beau qu'on se sacrifiât pour un homme tel que vous, froid, léger, incapable de comprendre l'amour, incapable d'en inspirer... Adieu.

— Adieu ! — Francesco tourna le dos à la jeune femme. Celle-ci se leva, continuant à fixer sur lui un regard aigu, brillant et irrité.

— Vous êtes une brute ! — reprit Luisa avec beaucoup de calme ; c'est la fréquentation de votre esclave morisque qui vous a perverti, — ajouta-t-elle, non sans une intonation jalouse qui étonna Francesco.

Il se retourna. Debout, le buste cambré, la tête appuyée sur ses mains jointes derrière la nuque, elle toisait son interlocuteur d'une expression des yeux indéfinissable.

Jamais peut-être elle ne lui avait paru plus belle. Le pourpoint de velours soulignait de cassures nettes le contour des deux seins pointés ; et, sous la culotte de cheval collante, les hanches s'accusaient, les formes féminines se devinaient pleines, harmonieuses, frémissantes de volupté.

— Adieu, répéta Francesco.

— Adieu, dit-elle à son tour. Elle lui tendit sa

main baguée d'opale, cette main dont la peau fine, froissée dans le pourpoint, gardait encore on ne savait quelle trace de la pression du velours, qui ressemblait à une trace de baiser. Comme le jeune homme ne faisait aucun mouvement, cette main prit la sienne et la serra d'une pression douce, chaude et voluptueuse.

— Adieu donc, — répéta la voix, puisque vous ne voulez rien comprendre.

Francesco regarda Luisa Adriani. Brusquement elle éclata de rire.

— Vous êtes donc un démon ! — fit-il ; et, emporté par un brusque coup de désir, il marcha sur elle les bras étendus.

Elle cria : — Ah laissez-moi, et se recula brusquement ; puis, d'une voix furieuse : — Ah ! j'ai honte pour vous. — Mais faut-il vous répéter jusqu'à cent fois que je ne vous aime pas, que je vous hais... entendez-vous... que je vous hais.

Adieu... on étouffe ici ! — on étouffe ! — Elle porta la main à son pourpoint, et brusquement l'agrafe céda découvrant les seins de la jeune femme. Il y eut un silence tragique. Luisa Adriani, appuyée au chambranle de la porte, respirait douloureusement ainsi qu'une bête traquée. Une seconde, Francesco désira jusqu'à l'agonie dévorer de baisers cette gorge frémissante, s'unir à cette chair splendide, mais déjà ses sens surexcités l'emportaient dans une extase délirante vers une Beauté plus belle que le corps de Luisa Adriani... Il vit le ciel mauve, les eaux lourdes, et cette Florence dont Girolamo Riario lui désignait la conquête. Et s'il penchait ses lèvres vers cette coupe de volupté vertigineuse, s'il consentait à cette déchéance d'aimer d'amour la maîtresse d'un autre, comment oserait-il jamais

reprendre Florence à ses usurpateurs, en faire son amante et son épouse ? — Il hésita.

— Adieu ! cria Luisa Adriani en lui jetant un regard profond comme la mort, et la porte, avec un gémissement étouffé, retomba sur la jeune femme.

De longs moments s'écoulèrent. Francesco, renversé sur la cathèdre où les coussins avaient gardé l'empreinte du corps radieux, mordait avec rage l'odeur de Luisa Adriani, s'en saoulait l'être comme si le souvenir de ce parfum eût été à lui seul immense et intarissable comme la mer. Des voix étouffées derrière la porte, des soupirs, de brefs éclats de rire l'arrachèrent enfin à sa stupeur. Il se leva, marcha vers la porte, gagna l'antichambre... Une silhouette qu'il reconnut pour celle de Luisa Adriani s'enfuyait rapidement, s'évanouissait derrière des tentures ; plus près, Séphora, appuyée à un meuble, passait toute étourdie sa main devant son visage, que couvraient comme un voile des boucles noires emmêlées. Une grande tristesse le prit, comme si on venait de profaner ses regrets, et de souiller la douleur tragique de son sacrifice.

— Pardon, maître, pardon ! — suppliait la morisque qui rampait aux genoux du jeune homme.

— Chienne ! — cria-t-il. Et, saisi d'une rage soudaine, il prit Séphora dans ses bras, l'emporta au bout de ses poings, la jeta sur la cathèdre, l'enfonça dans les coussins où s'était imprimée la trace du corps de l'autre ; puis ce fut une volupté cruelle de broyer ce petit être qui palpitait d'épouvante et de joie, râlant : — Tue-moi, maître, si tu le veux ! Tue-moi comme tu m'aimes...

ALBERT DELACOUR.

(*A suivre.*)

# REVUE DU MOIS

—

## *ÉPILOGUES*

Une petite religion nouvelle. — M. Bjœnsterne Bjœnson, ou l'ennemi précieux. — Un document sur l' « Heureuse Ignorance ».

**Une petite religion nouvelle.** — Jamais aucun temps (si ce n'est peut-être le moyen âge) ne voua un tel culte à la science, et jamais la méthode scientifique ne fut moins respectée qu'en ce temps-là. Il s'agit du nôtre, de la minute historique où nous avons l'agrément de vivre. La science, c'est l'observation, l'analyse, la dissociation, la distinction, la mesure, la pesée. Or, dans nos discussions quotidiennes, qu'il s'agisse d'économie politique, domestique ou sociale, ces procédés prudents sont toujours méconnus; et nous n'en voulons plus manier qu'un, l'affirmation. Les savants eux-mêmes, faux savants, s'ils font encore de la science dans leurs laboratoires, n'en font plus, mêlés au monde; reprenant leur vraie nature, ils apparaissent tels que des théologiens.

Ce n'est ni calcul, ni pose, inspirés par l'intérêt ou par la vanité; c'est simplicité de cœur et faiblesse d'esprit, tout bonnement. Le savant moyen est un être fort borné; sorti de sa spécialité, il en reste ce qu'il reste d'un musicien, sa musique ôtée. Borné, il est donc crédule. Ce n'est plus qu'un homme quelconque, prêt à recevoir la foi, si on lui prêche une doctrine qui fasse vibrer son instinct. Les médecins abondent dans le spiritisme, l'occultisme, le « psychisme », ce qui n'a pas peu contribué à donner parfois à ces extravagances un air presque grave. Et voilà où il fallait en venir : à ceci que la collaboration des médecins aux ligues anti-alcooliques ne doit pas faire illusion sur la valeur scientifique de

ces entreprises. Ce sont des manifestations religieuses.

Comme on manque de religion dans les écoles modernes, on y a introduit celle-là, la religion de l'anti-alcoolisme (quel jargon!) et de petits manuels de piété idoines au nouveau culte furent rédigés par d'impassibles prêtres.

Je me suis procuré un de ces eucologes. A première vue ils ressemblent à un cours d'orthographe, d'histoire ou de physique (amusante) ; même couverture jaunâtre, même papier buvard, mêmes petites mauvaises images. Mais les réprouvés qui rédigent sur la physique, l'histoire ou l'orthographe, n'ont pas la foi. Les eucologes anti-alcooliques, au contraire, respirent la foi, et la plus pure, la plus féroce. Il y a de l'exaltation religieuse dans cette prose d'instituteur primaire; on sent que le diacre, avant de prendre la plume, a avalé deux ou trois carafes d'eau.

Car l'anti-alcoolisme, c'est le culte de l'eau, piété traditionnelle qui s'épanouit à Lourdes et que Porphyre célébrait jadis dans son *Antre des Nymphes*. Mais tandis que les vieilles religions aquatiques conseillaient la fréquentation de fontaines particulières d'où l'onde sourdait fraîche et pure, la religion nouvelle ordonne d'ingurgiter indifféremment l'eau de tous les puits et de toutes les mares. C'est fâcheux, car, de tous les breuvages, un des plus malsains c'est peut-être l'eau malpropre; et l'eau est presque toujours malpropre. Même à Paris, où l'on amène, cueillies à leur naissance, des rivières qui n'ont jamais vu le jour, un verre d'eau peut vous conduire au trépas. Dans les campagnes, c'est bien pire ; l'eau y est très souvent souillée. Il est assez probable que le vin, la bière, le cidre, furent des recours contre la mauvaise qualité de l'eau. Et ce n'était pas mal raisonné, car un verre de véritable vin n'a jamais commis les crimes d'un verre d'eau: conférer au buveur la fièvre typhoïde (au moyen du bacille d'Eberth), les phlegmons et l'infection purulente (par le staphylocoque doré), ainsi que la possession d'une certaine quantité de parasites, tels que les ascaris lombricoïdes. Il resterait à boire de

l'eau pure ; seulement elle est rare, et la meilleure est toujours suspecte. C'est pour cela et non pour s'enivrer (motif secondaire) que l'homme chercha, — au prix de nobles peines ! — une boisson moins dangereuse.

Il la trouva, mais elle était trop bonne, et il en abusa. Mais depuis quand est-il permis de traiter de mauvaise en soi une chose qui n'est nuisible que par l'abus ? Le pain est-il mauvais parce que des gloutons se sont tués en se gorgeant de pain chaud ? Mais c'est le propre des religions de ne pas entendre le raisonnement. « Ne buvez que de l'eau, dit l'Eucologe, et si vous êtes tenté de violer cette loi, au moins ne buvez pas de vin ; — le vin est criminel — buvez de la bière. »

Ceci est textuel, ou à peu près, dans tel manuel que je citerais, s'il le fallait. Ici la religion se complique. Elle n'est pas seulement d'amour, elle est aussi de haine. Au culte de l'eau, elle joint la persécution du vin. Cela serait mystérieux, si l'on ne savait que la religion anti-alcoolique est née dans les pays sans vin (protestants) et qu'elle est patronnée par des protestants dans les pays bachiques (1). Mais que penser des savants qui contresignent de telles excommunications ? Et des gouvernements, qui, tout en faisant voter des lois pour favoriser la vente du vin, autorisent des manuels où le vin de France est présenté comme un poison, comme un succédané du vitriol ou de l'acide prussique ? On ne comprendra peut-être que dans plusieurs siècles l'énorme bêtise anarchique des sociétés actuelles.

Puisque les médecins font de la théologie, les littérateurs peuvent faire de la science, — et peut-être avec quelque étude, en feraient-ils de meilleure ? Je déclarerai donc que l'usage du vin doit être jugé selon les tempéraments, les diathèses, les dispositions, les professions

(1) Au sens le plus noble du mot. Le Christ, qui a hérité de plus d'un des attributs de Bacchus, plante la vigne en même temps que la croix. Sans le vin, ses mystères ne peuvent être célébrés. On a retrouvé des traces de très anciens vignobles jusque dans le nord-est de la Prusse, autour des églises primitives. Un savant Alsacien m'a communiqué ce fait, qui est des plus significatifs.

actives ou sédentaires. Il y a une herbe, dit la médecine populaire, qui guérit les charpentiers et qui est fatale aux maçons. Cet aphorisme goguenard contient à peu près toute la médecine, toute la psychologie et toute la politique. Il n'est pas religieux. Il est scientifique. Il distingue, il juge des cas. Il ordonne le bordeaux à l'un, le bourgogne à celui-ci, et à celui-là de l'eau de Vichy. La science n'a que la valeur d'une méthode. Si elle trahit sa méthode, elle n'existe plus.

Peut-être au moins cette petite religion nouvelle est-elle moins déraisonnable, quand elle s'attaque à l'alcool? A peine. C'est toujours le même procédé d'exclusion brutale. Je ne veux pas me laisser entraîner à discuter les différents degrés de nocivité des différents alcools. Ce qui a été dit du vin peut se répéter de l'eau-de-vie. Il n'y a pas d'absolu. Oh! le fâcheux spectacle que nous donnent ces vieillards fermes et droits après soixante ans d'absinthe! Ne devrait-on pas les tuer, puisqu'ils se permettent de contredire l'infaillibilité de la science? Je ne défends pas l'alcool, et comment le ferais-je, moi qui ai à peine le souvenir d'en avoir bu? Mais toute ligue contre la liberté me verra son ennemi; de toute religion je combattrai, non les dogmes, mais l'action sur la vie. Que l'on trouve un moyen honorable de combattre l'alcoolisme; la méthode religieuse n'est pas honorable. « Quelle maladie est comparable à l'alcool? » Il y a pire; il y a les ligues contre l'alcool. L'atmosphère des assommoirs est peut-être encore moins chargée de poisons que celle des « Sociétés chrétiennes de tempérance ».

Qui sait d'ailleurs si l'alcool n'est pas un moyen de sélection, une maladie passagère dont le bienfait sera d'éliminer les faibles? Les hommes de nos civilisations compliquées, s'ils parviennent à la vieillesse, c'est qu'ils furent de véritables Mithridates. Pour résister à tant de conflits, à tant de sommations, il faut s'être fait un organisme dédaigneux des blessures aussi bien que des sourires. Le fait même de céder à la passion alcoolique signale un être perverti, malade, dont la conservation

est peut-être dangereuse. Et il en est de même de tous les vices, de toutes les tendances à la dissociation. Le vice est l'une des formes utiles de l'activité sociale. Il ne faut pas l'encourager ; il faut le laisser faire. Croit-on qu'un débauché puisse jamais se résoudre en un homme normal, c'est-à-dire chaste, et pour qui l'amour est une fonction impérieuse, mais obscure et toute simple, toute honnête, toute naïve? Jamais. En se livrant à la luxure, l'homme se juge et se détermine ; il se place en dehors du cercle des reproducteurs ; il stérilise ses fleurs, — et c'est là sa vertu. Car si vous le contraignez, si vous le guérissez, si vous lui imposez une attitude de convalescent, il va reproduire à des exemplaires infinis (dans le temps) ses goûts pervers, sa dégénérescence.

C'est la pitié, c'est la charité, c'est la philanthropie hospitalière qui ont multiplié les débiles, ces proies certaines de l'alcool, de la tuberculose, de la syphilis, de la neurasthénie, de la débauche, des perversions sexuelles et sentimentales. Le dégénéré est l'œuvre même de la civilisation chrétienne. Ainsi aiguillées, les sociétés d'aujourd'hui marchent vers la démence et la décrépitude. Un enfant rachitique coûte d'élevage comme trois enfants sains ; si par malheur on peut le conduire jusqu'à l'âge de la reproduction, il va polluer des générations de germes.

Lorsque Balzac vit qu'en mangeant du haschich, il perdait la direction de sa volonté, il eut peur, et jamais plus il ne goûta au poison. Beaucoup ont bu des alcools et de l'absinthe qui, effrayés d'une diminution d'eux-mêmes, y ont renoncé simplement, sans avoir besoin du secours pieux d'une ligue biblique. Ceux-là étaient des forts, et rien jamais ne les fera retomber dans leur péché. Quant à ceux qui ont persévéré, ils ont accompli une destruction éminemment utile à la société. L'homme ayant conquis la raison, c'est-à-dire la faculté de prononcer deux douzaines de mots abstraits, s'est adonné à refaire la nature, à lui imposer ses corrections. Si c'est un rôle normal, il ne le sait pas encore très bien. Qu'il soit

donc modeste : qu'il apprenne à regarder sans colère les poivrots et les prostituées qui se suicident pour ne pas transmettre à leurs enfants l'héritage de leurs goûts, qui, obéissant aux fortes lois de l'instinct, stérilisent par l'exercice des vices leur chair malsaine.

Aux sages qui objecteraient que les chairs malsaines ne le sont pas tant qu'elles ne puissent tout de même se reproduire, je répondrais qu'un ivrogne en exercice est moins dangereux sous ce rapport qu'un ivrogne guéri; que ce ne sont pas les vices actifs qui se transmettent, ni les maladies caractérisées, mais les tendances générales de l'organisme. Il y a beaucoup de chances pour qu'une fille des rues meure sans postérité; et beaucoup de chances pour qu'une putain convertie et rangée enfante des dégénérés et des maudits. Il vaut mieux que l'ivrogne rentre chez lui ivre-mort que surexcité et galant. Il faut laisser les hommes accomplir leur destinée; il faut suivre patiemment la courbe des forces comme on suit le cours bossu d'un ruisseau. A faire de la rivière un étang, on crée des pestilences. A quoi vient d'aboutir l'art des jardins dans le Paris des squares ? à faire de cette ville aimable, où on pouvait, en août, coucher la fenêtre ouverte, un repaire de moustiques, une Nice du Nord, sans la compensation du soleil, de la mer et des fleurs. L'activité est pleine de pièges.

**M. Bjœrnsterne Bjœrnson, ou l'Ennemi précieux.** — Ennemi, c'est trop dire; ami non plus. M. Bjœrnson, qui était venu, on ne sait pourquoi, s'établir en France, est un hôte hargneux. Avec cela fort intelligent, à sa manière qui est lourde et brumeuse. Il a donc vu, sans bien comprendre sa vision, qu'il y a dans le monde deux mondes : d'une part l'Europe et l'Amérique; d'autre part la France (cela semble net, mais il faut transposer légèrement, et dire : le monde latin et le monde anglo-germano-scandinave). Rien de plus juste, et rien de moins neuf. Selon cet Hyperboréen, le monde *a.-g.-s.* étant le plus riche numériquement représenterait la VÉRITÉ, en politique, en

art, en littérature; et M.Bjœrnson en donne un exemple amusant : toute l'Europe et les Etats-Unis tiendraient Arnold Boecklin pour le plus grand peintre contemporain et la France l'ignorerait.Soit,mais qu'on nous l'apporte! Paris ne peut se transférer à Bâle; tandis que les toiles de ce Suisse éminent pourraient faire le voyage de France. Mais nous ne méconnaissons pas tant que cela Boecklin; il y a toute une littérature sur lui et ses tableaux ont été gravés : d'après cela (et cela, oui, est insuffisant ), l'originalité de ce grand peintre serait très contestable. Il semble que ce soit un des puissants imitateurs comme en révèlent l'histoire de l'art en tous les pays. Mais nous en jugerons un jour ou l'autre, sans parti pris; que M.Bjœrnson se rassure : l'art étranger a de tout temps trouvé en France sa seconde patrie. Léonard est mort en France, où sa gloire l'avait destiné. M.Bjœrnson ensuite reproche à la France — cette Chine (*sic*) — de méconnaître Ibsen, car, dit-il, son théâtre n'est inscrit au répertoire d'aucun grand théâtre parisien. Ici, il y a méprise. Un étranger parle d'un mécanisme qu'il ne connaît pas. Si notre hôte hargneux connaît un remède qui puisse nous débarrasser de M. Claretie et de ses rivaux, qu'il nous en donne la recette. L'opinion littéraire est, en France, celle même qu'exprime M.Bjœrnson. Il y a cinq ou six ans, j'ai regretté ici même qu'au lieu de s'adonner aux féeries de M. Sardou ou aux tragédies de collège de M. Rostand, Sarah Bernhardt ne se fût pas laissé tenter par *Rosmersholm*, *Maison de Poupée*, ou la *Dame de la Mer*. Mais cela ne ferait pas d'argent; et quand une grande actrice ne fait pas d'argent, elle déchoit, parce qu'elle vit dans un monde où l'argent est tout.

Et puis, M. Larroumet aurait dit que *Patrie* est le plus beau drame en prose de notre temps; donc la France, reprend M. Bjœrnson, est enfermée dans une muraille de Chine, — car si elle connaissait *Au delà des Forces!* L'honorable dramaturge en demande trop. *Au delà des Forces*, cela nous reporterait à plus de deux

siècles en arrière. Nous avons apprécié cet art chrétien et probe quand Corneille donnait *Polyeucte*. En l'an 1901, la question de la foi et celle des miracles ne nous intéressent plus du tout. Nous sommes fixés, nous savons que les miracles sont quotidiens et que Dieu n'y est pour rien. Le miracle, au-dessus des forces humaines? Mais la saison va reprendre à Lourdes!

M. Bjœrnson a raison. Il y a deux mondes : le monde païen qui va d'un pas violent, indécis, ivre, on ne sait vers quoi, vers sa destinée; et le monde chrétien, qui suit courageusement à deux ou trois siècles en arrière. Nietzsche, qui était allemand, le savait, — et il l'a dit, parce qu'il ne mentait jamais, étant païen.

**Un document sur « L'heureuse ignorance ».** — Avec une bonne grâce délicieuse et sachant bien le mauvais usage que j'en ferais, MM. Paul et Victor Margueritte m'ont communiqué ce document sur l'ignorance historique de nos écoliers :

« ... Puisque vous arrivez à une conclusion opposée à la nôtre et que l'ignorance des recrues vous fait plaisir, nous ne vous priverons pas de la satisfaction d'apprendre que les écoliers grandissent dans le même oubli du passé.

» Le *Courrier de Saumur* (du 5 avril) — coupure de Gallois, « Courrier de la Presse » — nous apporte le résultat d'une enquête faite par le rédacteur de l'article :

» Sur 12 écoliers de moyenne instruction, *sept* n'ont jamais entendu parler de la guerre de 1870; quatre, plus instruits, savent que le roi de Prusse et futur empereur d'Allemagne était : *Bismarck;* un seul a pu citer un nom de général français, Bazaine; deux seulement connaissaient, en fait de bataille, « les cuirassiers de Reischoffen »; tous les 12, consultés sur ce qu'étaient les Alsaciens-Lorrains, ont répondu : — Des Prussiens.

» L'ironie de cette enquête ne vous échappera pas; nous vous en donnons la primeur, en bons confrères, heureux, etc. »

Je n'ajouterai rien à mes remarques du mois dernier

Cette ignorance est saine, parce qu'elle est normale (1). Jamais un fait historique, quelle que fût son importance, ne s'est transmis oralement au delà de la seconde génération.

Sans l'écriture, personne au monde ne saurait à cette heure que Napoléon a existé; mais quelques-uns des traits de sa vie se seraient peut-être incrustés dans une légende déjà vivante, celle de Gargantua, celle de l'Ogre, par exemple. Il semble bien que l'homme ne garde un souvenir durable que de ses inventions purement imaginatives. L'histoire fuit des cervelles à mesure qu'on l'y verse. Songez qu'il n'y a pas dans la littérature populaire, orale, une seule allusion à Jeanne d'Arc!

Je voudrais bien qu'on fît en quelques régiments une enquête sur Jeanne d'Arc. On tâcherait de démêler l'origine des notions : si l'homme a entendu parler de Jeanne d'Arc par ses parents ou par ses instituteurs, curé, maître d'école. Cela serait infiniment curieux pour la psychologie de la tradition.

REMY DE GOURMONT.

## *LES ROMANS*

Une lettre de M. Remy de Gourmont. — Charles-Henry Hirsch : *La vierge aux tulipes*, « Mercure de France », 3.5o. — Thomas Hardy : *Barbara*, « Mercure de France », 3.5o. — R. L. Stevenson : *La flèche noire*, « Mercure de France », 3.5o. — Fernand Aubier : *Hors de l'envoûtement*, Stock, 3.5o. — Georges Lecomte : *Les car-*

(1) Si bien qu'elle est la même en Allemagne. La *Strasburger Post* a publié récemment les résultats d'une enquête analogue à celle que signalèrent MM. Margueritte; cela fut résumé dans une note de *l'Evénement* (15 avril) ;

« Un officier prussien a eu récemment l'idée de poser à ses recrues cette question : « Qu'était-ce que Bismarck ? »

» Or, sur 78 interrogés, 21 recrues n'ont su donner aucune réponse. Ils n'avaient jamais entendu le nom de Bismarck !

» 22 désignent Bismarck comme grand général, 9 comme grand commandant, 6 comme ministre de la guerre, 5 le désignèrent comme chancelier de l'empire et 9 comme fondateur de l'empire allemand.

» Une recrue appela Bismarck le premier empereur allemand ; pour un autre, c'était un grand poète, le troisième savait qu'il avait fait le « Kulturkampf », le quatrième a dit qu'il a traduit la Bible. Enfin un dernier dit : « Bismarck a été le plus grand ennemi de l'empereur... »

*tons verts*, Fasquelle, 3.5o — Henri Vignemal : *Méprise tragique*, Lemerre, 3.5o. — Jules-Philippe Heusey : *Fils d'Abraham*, Perrin, 3.5o. — P. Marcel : *Les roules de la mort*, Villèrelle, 3.5o — Edmond Fazy : *Monique et Valentine*, Ollendorff, 3.5o. — Comte Wodzinski : *Rénovation*, Plon, 3.5o. — Marcel Luguet : *L'Indécente*, Stock, 3.5o. — Georges Beaume : *Sainte-Nitouche*, Flammarion, 3.5o. — Jean Ajalbert : *La Tournée*, « Revue blanche ». 3.5o. — Albert Boissière : *M. Duplessis, veuf*, Maison d'Art. 3.5o. — Jacques des Gachons : *Mon amie*, Juven, 3.5o. — Pascal Fórthuny : *Une Crise*, Ollendorff, 3.5o. — Pierre Guédy : *La Bague brisée*, Nilsson, 3.5o — Jeanne France : *Denise*, Société libre d'éditions, 3.5o. — Paul Béral : *Faute sublime*, Victor Havard, 3.5o. — Pierre Custot : *Midship*, Ollendorff, 3.5o. — Georges Maurevert : *La Bague de plomb*, Simonis Empis, 3.5o. — Armand Silvestre : *Images de femmes*, Ollendorff, 3.5o. — Albert Letalle : *Griffes roses*, Léon Vanier, 3.5o. — Baronne de Suttner : *High-Life*, Ollendorff, 3.5o. — Sienkiewicz : *La famille Polaniecki*, Ollendorff, 3.5o.

« Chère Madame,

« Vous me connaissez bien. Je n'aime guère à me trouver mêlé à des futilités. Et quoi de plus futile qu'un roman de M. Bourget? *Le Fantôme*, serait-ce pas l'auteur lui-même trouvant ce moyen pour essayer d'imposer à un public impertinent la notion de sa quasi-existence? Mais le spiritisme n'est plus guère à la mode. J'ai vu ce *Fantôme* et vous l'avez lu. Vous avez tous les dons, et même le courage que les hommes se voudraient réserver. Je ne puis donc que comparer mentalement mon petit roman au gros roman de l'illustre naufrageur et j'accorde au gros, bien volontiers, la supériorité du nombre et de la masse. Peut-être que dans cent ans on ne jugera plus la littérature avec des bascules; peut-être qu'on ne la jugera plus du tout. Cela n'a aucune importance. Et d'ailleurs je ne suis pas un partisan très fervent de la propriété des titres. Il y a cinq ou six *Faust* et un seul est bon. Je crois bien qu'il y a beaucoup de *Fantômes* et qu'ils sont tous mauvais. Si vous aviez quelques moyens de communiquer avec le grand écrivain dont vous citâtes de si belles phrases, et si pures, je vous supplierais de lui insinuer quelqu'un de ces titres piquants dont vous êtes hérissée comme, d'aiguilles à têtes d'or, une pelotte de velours ; — car vraiment je voudrais bien voler à mon tour M. Bourget et j'en suis empêché. Me voyez-vous alignant des périodes en vrai français de France sous ce titre pensif: *Cruelle énigme?*

» Non, n'est-ce pas?

» Alors la vengeance m'échappe, — et je m'en console en vous priant de me croire votre fidèle confrère et ami. »

« Remy de Gourmont. »

... Hélas, cher monsieur de Gourmont, on ne vole généralement que les riches... et je ne vois pas bien l'illustre académicien me volant,— pardon,—m'empruntant : l'*Heure sexuelle!* A votre tour, vous en seriez un peu effaré, convenez-en, fort malicieux confrère, et vous ne manqueriez pas de vous écrier que le célèbre auteur mondain manque de goût. Nous serions, du reste, du même avis.

**La Vierge aux tulipes**, par Charles-Henry Hirsch. D'un assez court séjour en Hollande l'auteur a rapporté ce roman tout imprégné des sensuelles naïvetés de là-bas. Il y a très réellement une littérature hollandaise et généralement ce ne sont pas les Hollandais qui la font! Ces intérieurs de douces et riches maisons où l'on boit, où l'on mange et où les jeunes filles ont des joues fraîches n'ont rien de commun avec nos milieux parisiens, et pour qu'un Parisien arrive à marier son style au son de voix un peu chantant et triste des hommes de ces campagnes grasses, salées en dessous, toujours prêtes à faire fleurir de rouges fleurs huileuses découpées en coupe de vin, il faut qu'il possède du talent, énormément de talent, pour ne pas dire plus. Antje et Lotje sont deux femmes très dissemblables et presque pareilles : l'une est une jeune fille, l'autre est une fille jeune. Elles se donnent sans restriction dans le moment d'amour ; seulement chez la première le moment d'amour dure toute la vie, avec le même initiateur, tandis que l'autre... Lotje, est une chanteuse de café-concert. Antje est la colombe qui roucoule au colombier sans penser à fendre l'espace de plus rapides coups d'ailes. Je les crois heureuses toutes les deux du même bonheur tout à fait indépendant de l'homme qui le leur procure. Elles sont faites pour aimer à aimer, l'une par le cœur, l'autre par les sens, et je ne pense pas que l'auteur tienne à les séparer le moins du monde dans son estime. D'ailleurs, s'il n'y avait pas de Lotje, il n'y aurait pas d'Antje, et réciproquement. Les Antje sont récompensées par l'auréole de la vertu et la belle malice que d'être vertueuse sans connaître la vie! Autour de ces deux charmantes créatures d'amour, de curieux types se groupent : Piet, Cornélius Vogelsang, Maître Plas, et des petites servantes aux jupes envolées par-dessus têtes qui se disputent les faveurs d'un bon garçon. Les paysages ont cette teinte vernissée, propre aux tableaux de l'école hollandaise ; si les rouges-passions sont crus, les verts-tendres sont bleuâtres et mouillés de larmes comme les prairies sous les embruns de l'océan. *La Vierge aux tulipes* est un livre bien écrit, bien composé, d'une

exquise sensualité et sa valeur littéraire se cache, modestement, habilement surtout, sous une feinte bonhomie qui est le comble de l'art en ce genre d'ouvrage.

**Barbara**, par Thomas Hardy. Les qualités principales de ce très bon écrivain anglais sont la logique dans l'illogisme de l'existence et une absolue connaissance des raisons qui gouvernent la raison de l'homme. On croirait que son extrême retenue (les jeunes filles peuvent lire Thomas Hardy), sa sobriété de langage malgré certaines situations osées, en font un auteur ennuyeux, et pas du tout. Il est aussi intéressant que possible, intéressant comme Dickens avec, en plus, une espèce de fatalité qui le rend plus profond en laissant à son lecteur le droit de conclure après lui. Barbara est une riche fermière trop jeune et trop coquette pour s'intéresser beaucoup aux moissons et aux bergeries, mais elle sait gouverner les hommes autant par ses défaillances que par sa propre force de volonté. Un fermier la demande en mariage, mais, ruiné par la perte de ses troupeaux il se résigne à devenir le régisseur en lieu et place du mari. Arrive le prince Charmant sous la forme d'un soldat vêtu de l'uniforme rouge, qui aveugle toutes les filles anglaises, paraît-il. Le sergent Troy s'empare du cœur de Barbara à la pointe de son sabre et même d'une boucle de ses cheveux, bien que la lame la plus habile ne puisse couper des cheveux qu'en *cisaillant*, n'en déplaise à l'auteur. L'heureux vainqueur ne tarde pas à rendre la belle fermière très malheureuse et il finit assassiné en dépit de son exercice du sabre. Vers la fin, la houlette l'emporte et le berger fidèle épouse en seconde noce Barbara, toujours jolie, sinon toujours coquette. Au cours de ce roman on trouve d'excellentes descriptions de vie rurale et des détails savoureux d'exactitude. *Barbara* est traduit par Mathilde Zeys.

**La Flèche noire**, par R. L. Stevenson, roman de cape et d'épée, où il manque peut-être la cape et l'épée d'Alexandre Dumas. Les choses ont beau se passer du temps de la guerre des Deux Roses, on sent trop que l'histoirien s'attache plus aux réalités de la guerre qu'au pittoresque d'une époque où deux roses dominaient. Il y a, hélas ! un convenu dont un roman historique ne peut pas se passer sous peine de devenir de l'histoire sans plus. D'une belle tenue, d'une bonne langue sobre, et avec tout ce qu'il faut pour être un roman héroïque, ce livre est quand même lourd de beaucoup de ferraille. Il y a une jeune femme en travesti et des couloirs secrets dans les murs, mais il fait terriblement sombre quand

on se bat... il fait rouge sombre et bleu ! Pourtant le portrait de Richard Gloucester est une belle chose, à la fois bien manière anglaise et originale pour tous les pays. Traduit scrupuleusement par E. La Chenais, *La Flèche noire* est un gros travail qui fait honneur au courage érudit du traducteur tout autant qu'à celui de l'auteur.

**Hors de l'envoûtement,** par Fernand Aubier. Un livre documenté sur les séminaires et les séminaristes, mais un roman aussi, ce qui ne gâte rien. Cette fois, l'auteur ne fulmine pas contre les prêtres sans savoir au juste pourquoi et s'il sort de l'envoûtement ordinaire, qui est de poser purement et simplement la statue d'Eros en face du Christ en croix, cette autre sublime victime de l'Amour. Robert, le héros du livre, n'est ni un païen grossier ni un homme du jour dans le sens matériel du mot. Il veut croire, et il y arrive, seulement il a pour ennemis les prêtres qui devraient le soutenir, car, presque toujours, le prêtre est l'ennemi né de l'individu intelligent. Il faut être un paradoxal pour être absolument pieux selon les formules. La raison est inutile à la foi. Et puis il y a Fernande... et quelques *effluves* de printemps que j'aimerais, cependant, à mettre au masculin, malgré le désir contraire de l'auteur. Après de nobles luttes durant lesquelles le jeune séminariste torture également son corps et son âme, il finit par s'évader. Il tombe dans la vie et va au fond du premier coup. Quand il remonte à la surface, je ne suis pas certain que le regret de la paix des jardins clos et défendus aux profanes bruits de la rue ne lui revienne pas... comme un remords. Il y a une belle scène. Robert réfutant les arguments d'un adversaire qui soutient un dogme, la divinité de Jésus-Christ. Cela s'appelle une argumentation publique au grand séminaire et cela se passe devant Monseigneur. Robert se prend à ses propres discours et glisse l'âpreté de ses nouvelles convictions dans une série de réfutations permises, ou, tout au plus, tolérées au nom du métier de prédicateur. Vers la fin, une jolie lettre d'un ami en Jésus qui croit fermement au retour de la brebis égarée. De plus, en dernier ressort et pour montrer à l'auteur qu'en effet je lis bien tous les livres que l'on m'envoie, les effluves reprennent leur genre naturel, ce qui prouverait qu'en premières pages il y a simplement coquille.

**Les Cartons verts**, par Georges Lecomte. Histoire éternelle des déviations de l'humanité que l'on condamne à la torture du rond de cuir. Des jeunes gens sont enfermés hiver

et été dans des bureaux sombres, obligés à des calligraphies aussi compliquées qu'inutiles et ils s'amusent comme ils peuvent. L'auteur nous donne un échantillon de tous les genres d'esprits ou d'intelligences que l'on peut trouver dans le monde bourgeois, mais il est à supposer que ces jeunes hommes, placés dans les forêts les plus merveilleuses d'un nouveau monde vierge, y demeureraient aussi bêtes et aussi poltrons devant la liberté à conquérir. J'ai connu des poètes extraordinaires qui bénissaient l'ombre apaisante du carton vert et qui ne perdaient rien de leur génie au contact des imbéciles. Je m'imagine qu'un homme ordinaire reste ordinaire partout... quant à supposer, généreusement, que les *invertis* sont spécialement des bureaucrates... Hum ! Ces goûts-là sont dans la belle nature et. . naturellement.

**Méprise tragique**, par Henri Vignemal. Un roman d'amour tragique dans une contrée d'apparence paisible, un petit milieu de vieille ville sage, aux habitudes surannées. Le pasteur Caljoux console une pauvre amoureuse abandonnée, et en la consolant il en devient terriblement épris. Il a une sœur, vieille fille dévote et fanatique, prêcheuse et jeteuse de mauvais sort en Dieu. La dévote sermonne tant et si mal la pauvre Madeleine repentante qu'elle la force à se tuer. Ce drame sombre contient de belles scènes, où le ton, un peu prophétique, des héros sonne gravement comme les cloches de jadis alors que la mer allait rompre ses digues.

**Fils d'Abraham**, par Jules-Philippe Heusey. Sur la question encore brûlante : le juif dans la société. Cette fois, ce n'est pas un livre écrit de parti pris. Maël est un honnête homme, un homme comme tout le monde. Il a des taches qui ne sont nullement des tares. Il donne spontanément dix francs à un pauvre, mais ne prête pas deux sous à des camarades qui veulent voir Guignol malgré la défense de leurs bonnes... et c'est naturel. Il devient amoureux d'une fille de gentil qui est tout à fait stupide, car elle n'obéit pas à la grande loi d'amour, qui est de convertir pour l'amour d'abord avant de penser à aucune autre religion. Maël finit par aller fonder une société religieuse au pays de Moab. Voilà une pieuse pensée... mais c'est une pensée catholique. Je ne crois pas que les juifs sincères aillent jamais planter leur tente où il n'y a personne à exploiter, ceci dit sans offenser la naïve et ferme bonne volonté de l'auteur.

**Les Routes de la mort**, par Pierre Marcel. Journal très noir d'un condamné, de père en fils, à la folie.

**Monique et Valentine,** par Edmond Fazy. Un livre exotique et pour cela seul bien parisien. Il y a de tout. C'est le bazar oriental dans toute sa splendeur... et son désordre, mais il est écrit pour embêter beaucoup de gens, ce qui est une excuse. Des portraits de femmes névrosées s'y étalent, masquant la vérité plus brutale d'hommes, mercantis ou poètes, très amateurs d'absinthe. Ce qu'on boit dans ce livre suffirait à enfler la mer ! et entre temps on juge, un peu sommairement, de grands auteurs de tous les pays. Et puis toutes les religions défilent avec leur coutumier cortège d'abus et de crimes extraordinaires. Ce livre pèche par excès de littérature, mais il contient de bonnes pages, celles dans lesquelles on laisse un peu les livres des autres de côté. Monique et Valentine s'aiment d'un pur amour qui est aussi de la littérature. On mêlera leurs os quand elles seront mortes et peut-être y mêlera-t-on, à dose égale, quelque confiture de rose dont les harems ont le secret. Ce livre est, je crois, le début d'un jeune savant dans les lettres profanes. Il promet beaucoup, mais il faudrait que l'auteur eût le courage de consentir à moins de science sous tous les rapports.

**Rénovation,** par le comte Wodzinski. Un père farouche qui tue sa fille au nom d'un honneur patriotique extrêmement sévère. Pologne contre Russie. Le roman est long, mais bien écrit.

**L'indécente,** par Marcel Luguet. Sous une couverture des plus décentes, car on ne voit que la tête de l'héroïne, un roman bizarre, fugace, une suite d'aspirations maladives à on ne sait quel sacrifice de la part d'une jeune fille qui aime assez normalement un jeune homme. Ce jeune homme veut qu'elle se donne en maîtresse et non pas en *bourgeoise*. Au moins ai-je compris ce vœu à travers un déluge de sentimentalités plus délicates. L'indécence est représentée par un petit bonhomme de pierre qui danse tout nu sur un socle au milieu d'un jardin, et comme la jeune fille chaste, sentant la fin proche de sa chasteté, veut enfin embrasser ce jeune dieu railleur, elle se hausse jusqu'à lui et n'arrive qu'à toucher de ses lèvres l'unique pointe de sa flèche. Pour une demi... mesure, c'est assez risqué.

**Sainte-Nitouche,** par Georges Beaume. L'histoire touchante d'un brave ouvrier accusé de vol au milieu d'une petite ville du Languedoc. Un type curieux : *Tabacco* et des caractères de boutiquiers très habilement peints dans la pénombre de leur arrière-boutique.

**La Tournée,** par Jean Ajalbert. Qui n'a connu le modèle de la *Pâle Séléné* ? Fredy Desroses ? Joris Livin ? Vernal ? Chambrenoire ? et qui n'est pas allé se pâmer aux spectacles de l'*Excelsior !* Spirituellement contées, les pérégrinations de cette fantastique troupe de comédiens esthétiques sont des plus amusantes. Le dessinateur des programmes qui étudie la pièce à fond pour que *jamais* aucune image ne puisse se rapporter au texte est bien pris sur le vif. Qui ne se souvient des éléphants à propos de rien, simplement pour le plaisir de mettre un éléphant où il s'agissait de fine psychologie?

**Monsieur Duplessis veuf,** par Albert Boissière. L'histoire de la natte de la morte donnée à la petite bonne est effroyable dans sa brutale simplicité. Et ce veuf, qui croit à la puissance du titre de veuf, naïvement, est un type bien réel malgré les cocasseries de sa passion. La mort du bonhomme au milieu d'un... pensionnat de demoiselles décolletées est un tableau genre Maupassant tout à fait réussi.

**Mon amie,** par Jacques des Gachons. Son amie, qu'il n'a pas su vouloir à temps, s'est mariée ailleurs parce que le mariage est une route que l'on prend pour arriver à l'amour quand on est jeune fille, mais point un but atteint pour la vie. Mlle Blanche accueille le soldat qui vient en vainqueur vivre sous son toit. Mais elle n'est que l'amie, elle ne sait pas danser si bien qu'Aline. L'amour passe insouciant de l'une à l'autre et il les perd toutes deux. Dans ce petit roman tendre et subtil, on sent passer toute la finesse de ceux qui ont regardé longtemps l'existence avant d'oser en parler et qui savent mettre en valeur ses plus menus détails.

**Une crise,** par Pascal Forthuny. L'homme de lettres finissant par vivre une de ses aventures qu'il conte, généralement, à tant la ligne. Un roman original ou de la bonne littérature se corse de la vérité un peu macabre. Jeanne, la fille, ou la folle, s'éprend du factice Jean dont le pot-au-feu marital ne bout plus. Et l'on s'aime sans savoir pourquoi mais comme la volupté à forte dose purifie l'homme, il reviendra meilleur à la jeune épouse qui l'attend, confiante, son bébé sur les genoux.

**La Bague brisée,** par Pierre Guédy. Une jolie, très capiteuse histoire d'amour. Par extraordinaire, les photographies sont bien, simplement, je crois parce que l'auteur a su choisir sa poseuse avec goût.

**Denise comtesse de Bardannes,** par Jeanne France. Ce roman, un brin prétentieux, qui est une suite à la *Denise*

d'Alexandre Dumas,est aussi une mauvaise action sociale, car il s'efforce de prouver qu'un homme ne peut jamais aimer absolument la maîtresse d'un autre. On n'aime jamais que la femme d'un autre et quand, par hasard, on est le premier, on en demeure malheureux toute sa vie, tant il est vrai que le plus grand instinct de l'homme est le rapt.

**Faute sublime,** par Paul Béral. Une jeune fille vraiment très névrosée s'imagine consoler son papa en lui rendant un fils perdu sous la forme d'un bâtard... c'est effrayant, mais pas sublime.

**Midship,** par Pierre Custot. Un petit marin... s'embarque pour le terrible *ailleurs* de l'opium et il en meurt sans avoir pu réaliser ses premiers rêves d'honneur martial. Ce pauvre petit diable a l'air d'une fillette et on le plaint, tout en se demandant si son rêve fumeux n'a pas valu l'autre, la vie, non moins noire.

**La Bague de plomb**, par Georges Maurevert. Des nouvelles dont la première sent le second empire à plein nez. Il y a des beaux officiers partout, que les dames se le disent. *L'envers tragique des feuilles* est une chose très bien et... très arrivée.

**Images de femmes,** par Armand Silvestre. Des camées antiques, des photographies, des pointes sèches, et beaucoup de poésie autour, guirlande fleurie que le regretté poète savait éperdument tresser aux femmes.

**Les griffes roses,** par Albert Letalle. Une série de petits tableaux légers,et surtout faits pour être mis dans un boudoir de jeune femme à peine sortie du couvent, mais ayant passé par la porte du mariage de convenance.

**High-Life,** par la baronne de Suttner. Le grand monde russe, allemand, autrichien et un peu français aussi. Le plus étrange,c'est qu'il y a de l'amour pur au milieu de tout ce rastaquouérisme, et cela se termine par un duel avec mort d'homme, toujours comme dans le grand monde.

**La famille Polaniecki,** par Henrik Sienkiewicz. Je vous laisse, ami lecteur, sur un roman *Quovadisien* et avec la promesse très solennelle que ce ne sera pas le dernier... d'ailleurs on est en train de signer un traité chez un éditeur des plus connus pour la fabrication ferme d'une douzaine de Sienkiewicz portant chacun le nom d'un des membres de cette intéressante famille! Il y a de la Pologne sur la planche,surtout depuis le jour que vous savez, car on a reconnu, décidément,

que si *Quo Vadis* n'avait pas réussi au théâtre... c'est parce qu'on l'aurait volé à Alexandre Dumas.

RACHILDE.

## *LITTÉRATURE*

André Lebey : *Essai sur Laurent de Médicis*. — Pierre des Brandes : *Les Facéties de Pogge*. — Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1899-1900*. — Henry Fouquier : *Philosophie Parisienne*. — Edouard Drumont : *Figures de bronze et statues de neige*. — *Les héros et les pitres*. — Louis Delaporte : *Quelques-uns*. — Victor Hugo : *Lettres à la Fiancée*. — Alphonse Daudet : *Pages choisies*.

M. André Lebey a mis en tête de son **Essai** le portrait de Laurent de Médicis par Vasari. Sur un siège aux accotoirs en têtes de lions, est assis, vêtu d'une ample robe à parements de fourrures, le grand Florentin. Son visage est maigre, énergique et subtil. Au fond du tableau, on distingue des vases sculptés et des masques antiques. Cette figure a en elle de quoi faire rêver un poète. M. André Lebey a voulu analyser sa rêverie et la fortifier de tout ce qu'on sait sur le héros, de façon à se l'imaginer plus exactement et plus complètement. M. Lebey a lu beaucoup de chroniques du temps, travaux d'historiens ; il les a comparés et opposés et il s'en est fait une idée particulière. C'est sa vision personnelle qu'il nous donne. Son livre, qui commence fort justement par un portrait peint, est aussi un portrait écrit, portrait minutieux et complexe, d'une touche très intelligente et très libre, avec, pour fond à la vie de l'homme, la vie du temps en sa variété et son pittoresque, en ses personnages nombreux et singuliers. La figure principale n'en demeure pas moins le Magnifique. Nul, mieux que le grand Médicis, n'eut droit à ce surnom glorieux. N'aurait-il point été un politique hardi et un souverain fastueux, Laurent ne mériterait pas moins notre admiration, ne fût-ce que pour avoir compris, chose trop rare chez ceux qui gouvernent, que les Arts font partie de la patrie et qu'ils sont non seulement l'ornement d'une époque et la couronne d'un temps, mais participent à la vie commune d'un Etat.

Ce que j'aime dans le livre de M. André Lebey, outre ses qualités de forte peinture historique, c'est la façon dont il est écrit et composé. Beaucoup d'ouvrages d'histoire, savamment documentés et consciencieusement construits, ont un ton de pédanterie et un aspect de pensum qui gâte ce qu'il y a de meilleur en eux. L'auteur y semble écrire à gages et à la jour-

née. De là un air d'ennui et de lassitude qui se communique peu à peu au lecteur. Rien de cela avec M. André Lebey. Son récit est constamment rapide et passionné. On sent que M. Lebey a plaisir à raconter ce qu'il raconte et qu'il s'y intéresse entièrement, joyeusement et vivement. De là, en son livre, un entrain et une verve qui le parcourent d'un bout à l'autre et le soutiennent même en telles parties secondaires, je veux dire en celles où l'intérêt est moins dramatique et moins apparent Elles sont rares, du reste, car une vie comme celle du Magnifique semble disposée d'avance par un art mystérieux qui est celui de la Destinée. Ce noble poème humain a tenté M. André Lebey, qui en a rendu la beauté plastique et intellectuelle dans un style souple et coloré. M. Lebey a intitulé *Essai* cette étude sur un homme et sur un temps. En tout cas, et dans un autre sens, c'est un essai heureux, puisqu'il nous vaut un bon livre tout imprégné de ce que l'auteur appelle, dans la préface, le « parfum de la Renaissance » et qu'on ne respire guère dans l'histoire d'aujourd'hui.

§

Ce fut à la cour des Médicis que vécut une partie de sa longue existence le bon Poggio Bracciolini, dont M. Pierre des Brandes nous apporte, traduites en leur entier, les célèbres **Facéties**. Cette traduction nouvelle est précédée d'une intéressante vie du Pogge. Nous le voyons tour à tour bel esprit, humaniste, secrétaire apostolique, voyageur à la recherche des textes antiques, polémiste acerbe et prieur des Arts à Florence. Le détail de cette destinée est amusant comme un roman et il est dommage que Pogge n'ait pas écrit ses mémoires ; à leur défaut, nous avons les *Facéties*, et c'est quelque chose, car elles contiennent vraiment de tout. Il y en a de toutes sortes, d'ineptes et de charmantes, de grossières et de délicates, de longues et de brèves. On y trouve des contes, des anecdotes et des bons mots, quelquefois même simplement des faits curieux. Leur particularité, c'est qu'elles ne furent point des notes cursives, griffonnées à la hâte. Elles sont composées et travaillées. Les plus plates sont mises en bon ordre et toutes sont achevées avec soin. Pogge est sérieux même dans la plaisanterie. A tout le moins, il la veut de bonne langue. Imaginez le Masque de fer, le Nain Jaune ou M. de Calinaux raturant et refaisant leurs nouvelles à la main. Seulement celles de Pogge ont près de 500 ans. C'est

là leur mérite et leur défaut ; quelques-unes pourtant sont éternelles.

§

C'est à aujourd'hui que nous ramène brusquement M. Henry Fouquier avec sa **Philosophie Parisienne**. M. Fouquier a beaucoup écrit sans être un écrivain, si être un écrivain consiste à faire des livres. Les volumes de M. Henry Fouquier sont rares et celui qu'il nous donne n'est point sans agrément. Sa *Philosophie parisienne* n'est peut-être pas d'un philosophe, mais elle est certainement d'un Parisien. Ce sont là d'excellents articles de journaux, car M. Fouquier est un journaliste excellent. Il a du tour et de la culture et la facilité qu'il faut. Elle lui a servi à faire une quantité énorme de copie. Il fournit plusieurs journaux de Paris et certainement toute la Province. Le miracle est qu'on a toujours plaisir à le lire, et même quelquefois à le relire. D'ailleurs, il est discret et sollicite rarement qu'on le relise. Il laisse aller au vent son innombrable production quotidienne et ne s'en soucie guère. Aussi, quand il y choisit quelques morceaux qui lui en semblent particulièrement durables, il y aurait mauvaise grâce de se refuser à les goûter. On aurait tort, car on y trouve son compte et quelques-uns en prennent prétexte pour dire que le journalisme nous a enlevé, en la personne de M. Henry Fouquier, quelqu'un qui valait mieux que le métier qu'il fait et pour lequel il n'était fait qu'à moitié, bien qu'il s'y donne tout entier.

§

Les deux derniers volumes de la **Vie à Paris** de M. Jules Claretie sont intéressants. Ils le seront davantage dans dix, vingt ou cent ans. M. Claretie sait beaucoup de choses et beaucoup de gens et il nous les donne à mesure qu'ils lui viennent à l'esprit. Quel dommage ! M. Claretie gaspille ainsi pour notre plaisir les beaux mémoires qu'il aurait pu écrire un jour ; mais il faut aux écrivains de mémoires un secret et une indépendance que ne peut avoir l'aimable homme qu'est M. Claretie. Aussi adoucit-il et ménage t il. Néanmoins ses chroniques du Paris d'hier sont bien curieuses, mais elles le seront bien plus à mesure qu'elles deviendront celles du Paris d'autrefois.

§

Enlevons des deux volumes de M. Edouard Drumont, **Figures de Bronze et Statues de neige**, les **Héros et les Pitres**, les portaits d'hommes politiques qu'ils contiennent. Gardons ceux où il s'agit d'écrivains, peut-être aurons-nous la chance de voir en M. Drumont un critique; cela nous changera du polémiste. M. Drumont a dans le pamphlet un talent célèbre que chacun lui reconnaît, même quand on ne partage pas ses haines et ses colères. Il serait imprudent de demander à M. Drumont les finesses et les nuances d'un Sainte-Beuve, mais je lui croyais tout de même en littérature des idées moins sommaires et plus originales que celles qu'il expose à propos de Hugo ou de Balzac, de Flaubert ou de Michelet ou de tels autres grands noms des lettres contemporaines. M. Drumont est court à leur sujet et il a vite dit ce qu'il en sait. L'intention vaut mieux que le résultat et puis on est toujours reconnaissant à un journaliste d'oublier un instant les préoccupations quotidiennes et immédiates pour parler à ses lecteurs de poètes, d'historiens et de philosophes, c'est-à-dire de ce qui intéresse le moins ceux qui ne s'intéressent pas qu'à cela.

§

Il y a quelque avantage à être des amis littéraires de M. Louis Delaporte, car il loue agréablement. Il y a même du parti pris dans sa louange, car il s'interdit de ne pas louer. Il s'y autorise du mot de Renan : « On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. » En tous cas, M. Delaporte aime les citations et ne néglige pas d'en soutenir son style qui est d'ailleurs par lui-même clair et aisé. Il trace des portraits agréables et bienveillants. Certes il n'ajoute aux figures qu'il dessine aucun trait bien nouveau ni bien singulier, mais il ordonne avec soin ceux qu'il en marque. Ses **Quelques-uns** sont une suite de médaillons sans revers. On y trouve M. de Porto-Riche à côté de M. Marcel Prévost, M. Paul Hervieu à côté de M. Ary Renan. M. Abel Hermant y voisine avec M. Pouvillon. Tout cela est plaisant et de bonne compagnie. Le volume commence par un croquis de M. Anatole France en robe de chambre et finit par un adieu à la Parisienne de M. Moreau Vauthier en robe de Paquin.

§

Je pense ne point être suspect de manquer d'admiration pour Victor-Hugo, mais je n'en dirai pas moins que les **Lettres à la Fiancée** ne m'intéressent qu'à moitié. Certes, elles sont charmantes souvent et d'un sentiment qui va jusqu'à la passion. Nul doute que Victor n'aimât Adèle. Le grand Poète a été un fiancé amoureux, fidèle et délicat. Cela demeure acquis désormais par cette publication épistolaire qui, biographiquement et psychologiquement, a sa valeur. Nous savons maintenant que Hugo eut des difficultés à assurer son bonheur et qu'à les surmonter il mit une belle et forte volonté ; mais ce qu'on demande instinctivement à un livre signé de ce nom sublime ce sont des images, des métaphores, des beautés de style et de couleur, et ce n'est point cela que nous trouvons dans ces lettres. Leur mérite littéraire est médiocre. Ce sont des lettres de jeune homme. Elles sont à consulter et non à relire. Elles sont un document. Il fallait les communiquer aux biographes ; il était peut-être inutile de les offrir au public.

§

C'est au public que s'adressent les **Pages choisies** d'Alphonse Daudet. Si elles sont faites pour l'apprendre à demi à ceux qui ne le connaissent pas, elles sont agréables à parcourir pour qui connaît son œuvre. Il y retrouve des passages de beaux livres dont l'ensemble lui revient à cette occasion. Prises en elles-mêmes, on y peut étudier en raccourci la façon d'écrire du célèbre romancier sans être distrait par le roman même. Redirons-nous une fois de plus que le style d'Alphonse Daudet fut sobre et nerveux et admirablement approprié à faire vivre des personnages et à conter des aventures, aventures délicates ou fortes, personnages vrais et vivants et qui vivent et dont, çà et là, en ces *Pages choisies*, apparaît une silhouette ou un geste. M. G. Toudouse a fait précéder cet excellent recueil d'une excellente préface.

HENRI DE RÉGNIER.

## *SCIENCES*

*L'espèce et la race en biologie générale*, par André Sanson (Schleicher). — *Le point de vue scientifique en sociologie*, par L. de Morrens, in *les Milieux et les races* (André).

Le livre de M. Sanson est une protestation.

Il est une protestation non seulement contre la classification.

généralement adoptée des espèces et des races, comme l'indique le titre, mais encore contre les doctrines évolutionnistes. M. Sanson est l'adversaire résolu de ces doctrines. Son opinion se dégage tout entière des lignes suivantes :

« Il y a, en histoire naturelle, des individus et des *espèces* d'individus. Ces individus, en se reproduisant, forment des familles et des races de même espèce. Dans chacune de ces races, il se produit, sous l'influence de conditions extrinsèques, de ce qu'on nomme aussi les milieux ambiants, des variétés diverses d'une existence précaire, en raison de ce qu'elles sont subordonnées aux variations de ces milieux qui déterminent leurs propres variations.

» Il s'en suit que *les races ne sont point*, comme on l'a dit et comme cela se répète sans examen suffisant, *des divisions de l'espèce. Pas davantage les variétés*. Chaque espèce est manifestée, dans le temps et dans l'espace, *par sa race*, autrement dit par *la suite et la collection des individus de cette même espèce*. D'où l'on conclura nécessairement que, dans l'ensemble des êtres vivants, il n'y a ni plus ni moins de races que d'espèces, *chacune des espèces étant le type naturel de la race qui la représente au moment actuel.* C'est dans la race ou la collection d'individus de même espèce que se forment les groupes secondaires, d'individus appelés variétés. Dans ces groupes secondaires que quelques-uns appellent abusivement sous-races, les caractères spécifiques n'ont subi aucune atteinte, ils n'ont à aucun degré varié, ils sont restés absolument intacts. Il n'est point permis de les prendre pour des variétés de l'espèce. Ce sont simplement des éléments composants de la race, qui seule, étant un collectif, peut se diviser sans cesser d'exister. »

Voilà qui est net. Pour M. Sanson il est quelque chose d'intangible : c'est l'espèce, avec ses caractères particuliers héréditaires et constants. On a trop méconnu jusqu'ici l'importance de la constance de ces caractères pour avoir une classification exacte. On a admis comme étant de même espèce « des individus qui, assurément, diffèrent plus entre eux que ne diffèrent d'autres universellement reconnus comme appartenant à des espèces distinctes ».

On ne s'est pas assez avisé que l'espèce forme un tout absolu : « Nous avons montré que, chez les vertébrés, les organes fondamentaux du squelette, râchis et crâne, crâne surtout, conservent leurs formes, à l'encontre de toutes les contingences. C'est donc ces formes-là qui sont caractéristiques du type spé-

cifique, du type naturel. Elles le sont tellement que, quand une circonstance quelconque les a troublées, les effets du trouble ne sont jamais durables dans la suite des générations. La réversion les ramène infailliblement à leur intégrité. »

Il est certains groupements d'individus, qui sont en réalité de « véritables espèces méconnues », qu'on a classés à l'aventure sous le nom *de races* en admettant que ce sont des variétés de l'espèce de laquelle ils se rapprochent le plus, « variétés fixées, devenues constantes, c'est-à-dire transmettant par hérédité leurs caractères dans la suite des générations ».

Et M. Sanson s'insurge contre cette double erreur. D'abord il insiste sur ce fait que la race n'est pas une division, une sous-classe de l'espèce, mais représente bel et bien l'espèce dans sa *continuité*, dans sa *collectivité*. Le mot *espèce* représente l'ensemble des caractères spécifiques constants Le mot *race* représente l'ensemble, dans le temps et dans l'espace, des individus appartenant à l'espèce.

Ensuite, pourquoi admettre que les races (ou plutôt les espèces) sont d'anciennes variétés désormais fixées ? « Qu'elles transmettent leurs caractères, cela n'est pas douteux, s'écrie M. Sanson, mais qu'elles aient été, à un moment quelconque, des variétés réelles, c'est ce que personne ne serait en mesure de démontrer. Nous avons fait voir qu'elles ont existé avec leurs caractères typiques, dès les temps les plus reculés jusqu'aux jours où il a été possible de remonter. Il a été établi aussi que les variétés qui nous sont connues, résultant de variations, comme leur nom l'indique, restent ce qu'elles sont; qu'elles ne se maintiennent qu'à la condition de la continuité des circonstances sous l'influence desquelles elles se sont produites ou ont été produites; que, par conséquent, leur existence est on ne peut plus précaire. Pour celles qui existent chez nos animaux domestiques et qui peuvent le mieux être étudiées, le but principal de la zootechnie est non pas d'en créer de nouvelles, mais encore de provoquer chez elles des variations, en vue de les rendre de plus en plus adaptées à nos besoins. »

M. Sanson est donc loin de ceux qui, tout entiers à l'idée d'évolution, « n'accordent qu'une valeur tout à fait relative à la notion d'espèce, ne la considérant pas comme simplement utile pour mettre de l'ordre dans les études sur les êtres vivants. Les espèces n'étant pour eux que des formes transitoires, et non la manifestation d'un fait essentiel, l'expression

d'une loi naturelle, inéluctable comme toutes les lois du même ordre, ils n'accordent à leur classification qu'une importance à peu près analogue à celle de l'arrangement des livres dans une bibliothèque ».

Mais M. Sanson n'est pas si méchant qu'il veut le paraître; il consent à ménager un peu les susceptibilités de certains évolutionnistes ses amis. Et voici ce que, bon enfant, il leur concède :

« Sur l'origine des espèces, malgré les nombreux efforts qui ont été faits pour nous éclairer, nous sommes, quant à présent, dans une complète ignorance. Rien de positif ne nous a encore été révélé. Il n'y a que des hypothèses plus ou moins vraisemblables, qui attendent leur démonstration. Toutefois, s'il n'est pas possible, pour ce motif, de leur accorder le caractère de vérités scientifiques, il n'en faut pas moins reconnaître, en constatant le mouvement d'idées qu'ils ont provoqué dans le monde entier, le service qu'elles ont rendu à la pensée libre, en sapant les bases du dogme de la création biblique, vraiment trop enfantin. Sans doute les partisans de ces hypothèses ne les ont pas tous examinées avec le sang-froid suffisant, et beaucoup ne les ont même pas examinées du tout, les acceptant par entraînement, par cela seul qu'elles étaient opposées à ce dogme. Elles ont aussi engendré des fanatiques et des sectaires, qui ont causé, paraît-il, de grands chagrins à leur principal auteur, et qui se font remarquer par leur intolérance. Il en va toujours ainsi lors de ces grandes marées intellectuelles qui secouent profondément l'humanité. Il faut s'en consoler, car l'histoire nous montre que ce qui en reste est toujours bien. Enfin la pensée ainsi mise en éveil, au lieu de s'endormir sur le dogme immuable, est incitée à la recherche qui fait découvrir de nouvelles vérités. »

§

M. de Morens vient d'écrire, dans le premier numéro d'un nouveau périodique, « *les Milieux et Races*, » un très remarquable article sur le *Point de vue scientifique en sociologie*.

Il veut d'abord définir ce qu'il entend par *point de vue scientifique*.

On peut considérer comme *scientifique*, ou bien ce qui *est connu avec certitude*, ou bien ce qui est *animé de l'intention de connaître*. La première acception demande le contrôle de l'expérimentation.

Or en sociologie il faut considérer comme caractérisant la

qualité scientifique « la pureté de l'intention de déterminer les rapports des phénomènes ». L'auteur s'explique ainsi :

« Il nous semble que toutes les considérations *extra-scientifiques* peuvent se ramener à deux points de vue, le *sentimental* et l'*utilitaire*. De telle sorte que nous préciserons notre définition du point de vue scientifique qu'il n'est ni *sentimental* ni *utilitaire*.

» Les notions entre lesquelles la science établit un lien peuvent être comparées aux mailles d'un réseau; de même les utilités et les sentiments constituent d'autres réseaux qu'il ne faut pas enchevêtrer avec le premier. Lorsque le réseau des connaissances est susceptible de se développer dans plusieurs directions, il faut choisir de préférence une direction plutôt qu'une autre, en raison de l'utilité qui résultera de ce choix (c'est le cas des découvertes de Pasteur) sans que, pour cela, la science devienne utilitaire, car, pour se diriger dans un sens plutôt que dans un autre, les enchaînements scientifiques n'en restent pas moins libres de toute considération étrangère: le réseau des notions et le réseau des utilités peuvent se développer parallèlement, tout en restant distincts. Mais quand on confond le réseau des connaissances avec celui des sentiments et des utilités contingentes, c'est-à-dire quand on rattache une *notion* à un sentiment ou à une utilité, alors il n'y a plus d'enchaînement régulier et le point de vue scientifique s'obscurcit. »

Et appliquant ces réflexions au point de vue sociologique :

« A chaque époque les sentiments et les utilités sont en rapport avec les notions, mais surtout avec les notions des siècles précédents ; car il y a peu de connaissances qui agissent d'une manière immédiate et isolée sur les sentiments et les utilités. C'est l'influence de l'ensemble des notions qui, par une lente endosmose, pénètre dans le réseau des sentiments.

» Le point de vue scientifique est celui d'où l'on envisage seulement le *réseau des connaissances;* on peut contribuer à perfectionner ce réseau soit en découvrant des notions nouvelles, soit en améliorant l'enchaînement des valeurs acquises.

» La conception de ce point de vue scientifique n'est pas spontanée dans le public ; elle ne se dégage que lentement, non par une évolution d'ensemble, uniforme, mais par une évolution particulière à chaque branche des connaissances. Le domaine des relations sociales étant celui où les sentiments, les utilités et les notions sont le plus connexes, est aussi

celui où le point de vue scientifique a le plus de peine à se dégager.

» Un des traits saillants de notre époque est l'expansion économique et politique de nos races blanches civilisées, dont le contact avec les races et les milieux inférieurs donne lieu à des phénomènes de « chimie sociale » très complexes. Cette situation fait naître une multitude de problèmes dont les données et les conséquences nous sont en grande partie inconnues. La politique suivie dans ce mouvement d'expansion est mise à exécution par une élite plus ou moins restreinte, mais elle est inspirée par l'opinion publique, c'est-à-dire par les *sentiments et les intérêts immédiats*. Les notions ont une influence sur elle, mais surtout une influence indirecte provenant de leur infiltration dans les sentiments actuels. Ainsi, par exemple, la politique espagnole des *Conquistadores* n'était plus la même que celle du temps des Croisades, parce que les notions découvertes dans l'intervalle avaient en partie modifié les sentiments. De même la politique coloniale de notre siècle n'est plus celle des Espagnols qui se faisaient un devoir de détruire, comme diaboliques, les témoignages des civilisations de l'Amérique Centrale. Mais bien que les connaissances d'une époque se manifestent dans sa politique utilitaire et sentimentale, leur rendement utile est toujours assez faible parce que leurs enchaînements sont peu familiers au public, porté à enchevêtrer ces notions, lorsqu'il les prend en considération, avec le réseau de ses sentiments et de ses intérêts. »

L'article de M. de Morrens est à lire en entier. Il est d'une surprenante justesse d'un bout à l'autre et devrait être un des catéchismes de tous ceux qui s'occupent de sociologie à un point de vue quelconque.

Tout ce qu'il contient est absolument *vrai*... Mais est aussi absolument ignoré de la plupart de ceux qui s'occupent de leurs semblables, soit pour les gouverner, soit pour les connaître. Quand fera-t-on de la politique sans être l'esclave des sentiments et des intérêts!

ALBERT PRIEUR.

## *QUESTIONS COLONIALES*

**Le Vice-roi d'Indo-Chine.** — Peu de gens se doutent qu'au début de ce XX^e^ siècle notre république démocratique, ou plutôt médiocratique, a laissé se constituer d'abord et

subsister ensuite, en dehors d'elle et loin d'elle, un nouvel Etat, une quasi-royauté gouvernée par un potentat dont les actes échappent presque totalement au contrôle des pouvoirs publics. Chef suprême de 30.000 hommes de troupes, souverain de 20 millions d'hommes courbés sous sa férule autoritaire, maître d'un budget annuel de 90 millions de francs, dont il ordonne librement l'emploi, tel nous apparaît cependant, en l'an de grâce 1901, M. Paul Doumer, gouverneur général d'Indo-Chine, qui tout récemment revenait en France.

La foule, la bonne foule, qui pleure à « Quo vadis? » et crie avec un égal enthousiasme « Mort aux Juifs » et « Vive les Boërs », est d'une admirable naïveté. M. Doumer lui plut beaucoup jadis lorsqu'il se fit le commis-voyageur de l'impôt sur le revenu. Cet ex-prolétaire, ancien chef de cabinet du creux et grandiloquent Floquet, qui avait frôlé, sans trop se compromettre, le chancre boulangiste, elle le pouvait revendiquer comme un des siens : il était simple, aimait à se dire démocrate et sa poignée de main était facile et aisée. Aimé des sectateurs du triangle, inspirateur de cette vaste association des conférences populaires, Société de propagande électorale qui lui offrait le 31 mars dernier un grand banquet à Saint-Mandé (voile ta face de ton programme, ô Millerand), il semblait devoir fournir une brillante carrière politique : il devient ministre des Finances. L'impôt sur le revenu semble menacer le lourd sommeil capitaliste. Mais le ministère Bourgeois tombe, et M. Méline, devenu Président du conseil, se débarrasse d'un adversaire dangereux en le nommant gouverneur général de l'Indo-Chine.

La foule, la bonne foule, s'étonna un peu. Quelques-uns crièrent à la trahison. Mais une presse indulgente parla de grands services à rendre en Extrême-Orient, par un homme actif et énergique que lassaient les vaines luttes parlementaires. Puis on fit une allusion discrète à certaines nécessités familiales. J'allais dire, faméliques. L'homme, devenu gouverneur général, et son projet d'impôt disparurent. M. Méline soupira et la foule oublia.

Ceci se passait en 1896.

Cinq ans se sont écoulés depuis lors. M. Doumer revint bien, il y a deux ans, défendre son emprunt de 200 millions devant le Parlement. Mais, cette proie arrachée à l'inconscience de nos honorables, il repartit sans bruit, pour nous revenir enfin, il y a deux mois, sacré grand homme d'Etat et

le front nimbé d'un commencement d'auréole de renommée et de gloire de prince lointain.

Cette renommée et cette gloire sont-elles de bon aloi?

Le capitaine Bernard, chez qui le métier d'officier n'a pas étouffé les aptitudes financières propres à sa race, critique beaucoup, dans la *Revue de Paris* des 1er, 15 février et 1er mars derniers, l'œuvre fiscale de M. Doumer. M. Doumer serait allé trop vite. Les Annamites seraient écrasés d'impôts (mais pas sur le revenu). Au point de vue politique, à l'encontre de M. de Lanessan, il aurait trop négligé les mandarins. Au point de vue économique, il aurait fait reposer tout l'avenir de la colonie sur la construction de chemins de fer coûteux, spéculation risquée et d'un rendement problématique. Toute la partie critique du réquisitoire de M. Bernard semble étayée de solides arguments, et nous verrons tout à l'heure ce qu'il en faut retenir.

En reprenant la carrière de M. Doumer, comme homme politique d'abord et ensuite comme fonctionnaire, essayons de dégager maintenant les principaux traits de sa psychologie assez complexe.

M. Doumer est né à Aurillac en 1857. — Appartient-il à cette rude race du Cantal, pauvre mais énergique et dure comme le basalte de ses rocs et de ses puys? Je ne sais, mais il est doué certainement d'une tenace volonté et d'une ferme ambition. Sa jeunesse fut, paraît-il, pénible et difficile. Et la Foule, malgré cet amour de la « non-direction » si bien exposé par Carlyle, aime assez, quand elle est à la veille d'élever une idole, constater que cette idole est bien à elle et que sa base est d'une argile grossière. M. Doumer exerça, paraît-il, un métier manuel. Est-ce exact, peu importe : cela ne le grandit ni ne le diminue. En 1888, il débute dans la vie politique comme député de l'Aisne. Battu en 1889, il revient au Parlement, comme député de l'Yonne, en 1890. Sans fortune, il est arrivé à s'introduire dans le fief de la grande électrice qu'était Mme Arnaud de l'Ariège, et là, nous trouvons la preuve d'un des traits caractéristiques du caractère de M. Doumer : un sens habile des circonstances, une grande souplesse.

Au Parlement, que fut-il? Il fut ce qui lui paraissait le plus propre à arriver rapidement au faîte. Depuis le Boulangisme, un parti hybride, sans consistance et sans raison d'être, intermédiaire entre l'opportunisme et le socialisme, s'était constitué : le parti radical. Entre l'ondulant et diplomate M. Bourgeois, et le triste M. Brisson, une place était à prendre.

Il la prit. Esprit froid et mathématique, il se fit une spécialité de la matière financière. Il avait senti dans l'argent la puissance du jour. Il se fit champion de l'impôt sur le revenu, balançoire électorale que l'affaire Dreyfus a remplacée depuis comme plate-forme de réunions publiques. Exploitant habilement son impôt, il devient ministre des Finances, et alors, maître des finances publiques, bien éphémère d'ailleurs, il commence à oublier sa chère réforme fiscale.

De 1890 à 1896, nous avons la première phase de l'homme, phase hésitante, car il se cherche. Il apparaît alors, comme un radical, anticlérical, et ami du pouvoir civil. Mais ce n'est là qu'une première manière. M. Doumer cherchait sa voie, il la trouve définitivement en Indo-Chine. Dans ce grand pays, sur lequel le décret d'avril 1891 lui donnait pleins pouvoirs, qu'allait-il être? Ayant les pouvoirs d'un autocrate, M. Doumer quitte son masque, donne libre cours à son vrai tempérament, et se révèle comme un *autoritaire*. Mais ce n'est point l'autoritaire brutal. Il sait garder l'apparence libérale et facile des parlementaires. Il conserve la poignée de main aisée des réunions publiques. Bien plus, par un manque de tact, qui étonne un peu, il la prodigue depuis l'humble cultivateur annamite jusqu'au haut mandarin,ce qui est un oubli des nuances les plus élémentaires dans un pays où la politesse hiérarchisée a une si grande importance. Cette poignée de main ne sait point faire de distinction. Rien d'étonnant, d'ailleurs, puisqu'elle en manque naturellement. Il met sur son visage un masque d'amabilité souriante que rien ne saurait démentir et qui demeure immuable,qu'il ait à annoncer à un subordonné son avancement ou sa révocation. Dans ce pays de mœurs dissolues, il affecte une grande austérité, réelle, paraît-il. Dans ce pays où l'Européen peut difficilement travailler, même intellectuellement, il fait preuve d'une prodigieuse et fébrile activité. Et tout d'abord il séduit tous les habitants de la colonie. Mais ce n'est là qu'une période d'attente. Il se recueille pour mieux entamer la lutte. Que veut-il? Il veut faire une œuvre brillante, sinon durable, et revenir en France avec le prestige du succès. Pour cela, il faut qu'il soit bien maître de sa colonie, qu'il la manie librement et lui fasse exprimer tout le suc qu'elle renferme.

Il constate que trois éléments sont en présence : les administrateurs civils, les missionnaires et les militaires — je ne parle pas des colons, qui, suivant le mot historique de Bismarck, n'existent pas.Chez les administrateurs civils,habitués

à une grande liberté dans l'administration de leurs provinces, il remarque certaines traditions d'indépendance qui peuvent entraver son œuvre : il faut les briser, et, pour cela, M. Doumer met de côté ses défuntes idées politiques, et se fait adroitement l'allié de l'élément religieux et de l'élément militaire. Avec quelques concessions et de nombreuses promesses, il obtient leur bienveillante neutralité. Comprenant que la centralisation est et sera longtemps encore synonyme de « pouvoir fort », il réduit presque à néant les attributions des résidents de provinces qui deviennent de simples commis, contrôlés par l'autorité centrale établie à Saïgon, et représentée par le gouverneur général entouré de directions générales, dont les directeurs sont à la discrétion du chef de la colonie.

Mais pour parfaire cette œuvre, il faut de l'argent : et tel est le point de départ de l'œuvre considérable accomplie par M. Doumer, et qu'on peut qualifier d'un mot, en disant qu'elle est « fiscale ». L'impôt, de 35 millions, monte, en 4 ans, à 90 millions —M. Doumer parle avec émotion de « cette petite race annamite si travailleuse », et les taxes se multiplient. — Dieu ! que l'impôt sur le revenu, dégrevant les classes pauvres, est loin ! Enfin, pour que cette œuvre ait un retentissement dans la métropole — car c'est là l'unique but poursuivi, — l'Indo-Chine, qu'importe ! —M. Doumer conçoit un énorme plan de travaux publics, et deux emprunts : le 1er de 80 millions, le second de 200 millions, viennent solliciter la petite épargne française : chemins de fer du Yunnam, vers la Chine, du Lang-biam, les plans s'accumulent. Et, en 1902, quand s'ouvrira l'Exposition d'Hanoï, le pays commencera d'être sillonné de voies ferrées ; le trafic grandira, et la France aura une colonie riche et prospère.

Tel est le rêve de M. Doumer. Et dans la poursuite de ce rêve auquel on ne peut refuser une certaine grandeur, l'homme s'est pleinement révélé. Froid et ambitieux et, par suite, totalement inesthétique, autoritaire, quoique souple, et préoccupé surtout des moyens de parvenir. Sur tout cela, un masque de simplicité, souvenir de la première enveloppe démocratique, et de souriante amabilité, hypocrisie commune à beaucoup d'hommes d'État.

Puis, fait curieux, et renouvelé de l'ancienne Rome, M. Doumer a su reconstituer, en ce début de siècle, ce phénomène si caractéristique de la « clientèle ». Il y a, actuellement, en France, la « gent doumérique », comme il y eut

jadis la gens Flavia, — vaste ensemble de gens au cerveau servile, unis par la communauté des intérêts et l'âpre souci de la curée, qui se groupent autour du soleil naissant et se disputent les parcelles de ses rayons. — Sont-ils républicains, plébiscitaires, réactionnaires? Ils ne savent — ils sont « douméristes » — le mot a été dit et avoué naïvement par l'un d'eux au banquet de Saint-Mandé. Cela leur suffit et ils sont heureux.

Tel étant l'homme, arrive-t-il à réaliser son rêve de grandeur politique ? L'avenir répondra.

Mais dès maintenant bien des obstacles surgissent déjà. L'énorme programme des travaux publics à accomplir coûtera très cher, et les sommes prévues seront insuffisantes. Peut-être le crédit public se lassera-t-il ? Puis, bien des irrégularités se sont produites, et dernièrement, à Saïgon, un agent des Travaux publics, nommé Henry, dans un article intitulé « J'accuse », tout comme celui de l'auteur des Rougon-Macquart, dénonçait certains gaspillages. La « petite race annamite si travailleuse » peut se lasser et réclamer à son tour l'impôt sur le revenu, et surtout moins progressif. Des disettes de riz, qui ne se sont pas encore produites sous le proconsulat de M. Doumer, peuvent éclater. Enfin, bien d'autres éléments de ruine peuvent se manifester et saper par la base l'œuvre du gouverneur général de l'Indo-Chine.

Néanmoins, M. Doumer paraît un homme « heureux ». Son étoile lui permettra peut-être de réaliser son rêve. On peut assurer, d'ailleurs, que, la maladie étant écartée, il ne trouvera pas en lui d'éléments de faiblesse, car sa volonté est forte et son émotivité est nulle. Il a donc tout ce qu'il faut pour mener à bien une œuvre administrative, qui durera ce que durera l'homme, qui sombrera peut-être après lui. Mais que lui importe, si sa réputation comme homme de gouvernement est faite, et s'il a un successeur complaisant pour endosser sa faillite ?

Et nous reverrons M. Doumer en France et qui sait, peut-être, l'impôt sur le revenu!...

§

M. Gentil, commissaire du gouvernement au Chari, le vainqueur de Rabah, est rentré en France le 23 février dernier. M. Gentil est le type du « colonial africain » dont nous aurons à nous occuper dans une de nos prochaines chroniques.

CARL SIGER.

## *LES REVUES*

*La Revue blanche :* Le Bagne militaire d'Oléron. Les demi-réformes du général André. — *La Revue de Paris* : L'Essaim, par M. Maurice Maeterlinck. — Memento.

Comme suite à ses intéressants articles sur les corps disciplinaires, les prisons militaires, M. G. Dubois-Desaulle a publié dans **la Revue blanche** (1er avril) de nouveaux documents sur *le Bagne militaire d'Oléron*. Cette fois, l'auteur a appuyé son texte de saisissantes reproductions, d'après des photographies prises au magnésium. Il a été excellemment inspiré en cela. Outre que la photographie est pour beaucoup une garantie d'authenticité, elle renseigne rapidement ceux que fatigue la lecture. Il était pourtant fort nécessaire d'apprendre quelles méthodes répressives peuvent être en usage dans les « maisons d'arrêt et de correction » militaires. Faute de loisir, toutefois, le patriote pressé pouvait se consoler d'avoir vu la photographie d'un « disciplinaire aux poucettes » rampant vers sa gamelle ou buvant au bidon, par la contemplation réconfortante de « deux sous-officiers photographiés dans la citadelle d'Oléron ». Mais, en vérité, on perd trop à négliger le texte de M. Dubois-Desaulle! Il n'a pas répugné à notre estimable confrère d'interviewer un « chaouch », — l'un précisément des sous-officiers si distingués dont il reproduit la photographie. C'est un sergent-fourrier. Ses chefs doivent le bien noter pour la tenue. Une belle âme se révèle :

« — Je vous disais tout à l'heure que, si on les laissait faire, ils nous tueraient? Eh bien! au Sénégal, il n'y a pas très longtemps, un puni de cellule n'a-t-il pas rempli sa gamelle de ses excréments... Oui... parfaitement... et quand le sergent est entré, il lui a foutu ça dessus! Heureusement que ça ne l'a atteint qu'à l'épaule... Vous croyez que c'est agréable, ça... Non, je vous dis, ces gens-là, il n'y a rien à faire avec eux!

» — Mais il avait un motif, cet homme?... interroge M. Dubois-Desaulle.

» — Un motif? pas du tout. Il était en cellule de correction; il aurait voulu que le sergent se fasse foutre dedans en lui donnant à manger; monsieur rouspétait parce qu'il y avait trois jours qu'il n'avait pas eu de gamelle, et le règlement dit qu'on ne doit en donner que tous les quatre jours.

Ainsi il n'avait rien à dire. Et puis, de quoi se plaignait-il ? Il avait son quart de pain.

» — Ça ne fait rien... trois jours au pain sec, c'est dur.

» — Oh ! c'est rien, ça ! Oh là là ! il y en a qui restent des mois en correction. Ils ne bouffent pas souvent, allez ! Surtout que, lorsqu'ils veulent faire les zigotos, on ne leur donne plus rien du tout.

» — Et qu'a eu le disciplinaire pour ce fait ?

» — Oh ! pas grand'chose... trois ans de trav'... Ordinairement c'est plus.

» — Il pouvait être condamné à mort ?

» — Oui. Mais, je ne sais pourquoi, le conseil a trouvé des circonstances atténuantes... D'ailleurs, il ne condamne plus si souvent à mort, le conseil... (D'un ton très naturel :) aussi nous exécutons nous-mêmes.

» — Comment ! vous exécutez vous-mêmes ?

» — Mais bien sûr ! Nous avons toujours un revolver sur nous, vous savez. Six balles dans le rigolo, c'est le règlement... Pour plus de rapidité, on retire toujours la baguette de sûreté... S'il y en a un qui, par exemple, lance son soulier ou n'importe quoi... ou même pas ça... (avec une moue indifférente) lève la main seulement, fait le geste de frapper, v'lan... pan... pan... (faisant le geste d'ajuster), ça y est... une ou deux balles dans la peau... (avec un rire bon enfant) pfuüit... plus personne... Vous comprenez que nous aimons mieux ça : c'est bien préférable ; ça évite des paperasses, et le capitaine préfère ça aussi, car un passage au conseil de guerre ça coûte pas mal d'argent à la compagnie. En somme, c'est toujours les Cocos qui en profitent... ça retombe sur l'ordinaire...

» — En effet... c'est plus économique... et puis le fourrier y trouve son petit bénéfice.

» — Dame ! si vous avez été soldat, vous savez ce que c'est... Et puis, à ces bandits-là, on leur en donne encore de trop. Heureusement que nous sommes là pour les empêcher d'être trop bien portants... Ils deviendraient trop dangereux. Oui... il y en a pas mal comme ça à qui on a évité des années d'emmerdement en les expédiant tout de suite. Et puis, il n'y a pas à dire... on ne prendrait pas les devants, c'est eux qui vous tueraient, les bougres de salauds... Tenez, avant que la compagnie soit rapatriée, rapport à la fièvre jaune, eh bien ! il y a un sergent qui a été forcé de tirer sur un Coco : il lui a foutu une balle dans la cuisse.

» — Le Coco avait voulu le tuer?

» — Sais pas au juste... toujours est-il qu'il avait levé le poing, parce que l'autre l'avait à peine touché avec son nerf de bœuf. Ah! ça n'a pas été long. Seulement, c'était un sale tireur... il l'a raté. (S'animant :) Moi, vous savez, celui qui m'aurait fait cela, je ne l'aurais pas raté, ah! bon Dieu, non! A quinze mètres, vous entendez, à quinze mètres, cinq balles sur six dans le milieu d'une pièce de cent sous, avec mon rigolo... Oui... tel que vous me voyez... épinglettes de tir, médailles au revolver... Ah! comme tireur, vous savez! sans me vanter... vous savez!...

» — Moi, je suis un peu myope, je ne tire pas bien.

» — (Avec orgueil et un peu de mépris pour moi :) Je vois bien clair, je vous assure, moi; et le premier qui me fera quelque chose dans ce genre-là, nom de Dieu! il pourra dire que ça y est : il n'y coupera pas plus qu'à la corvée de neige... Nous avons droit de vie et de mort sur ces gens-là. (Devant un signe d'étonnement de ma part :) Oui... oui... droit de vie et de mort... Ah! les crapules! »

Evidemment, ce délicieux sous-officier a une certaine crânerie : il n'a pas peur de tuer un homme!

A la troisième « tournée », — car c'est dans un « débit » et au prix de « politesses » réitérées que M. Dubois-Desaulle provoqua les gaillardes confidences de son interlocuteur, — « on causa femmes ». Ecoutons :

« — Ici, à Oléron, dit le fourrier en se rengorgeant, nous sommes bien, sous ce rapport. Figurez-vous que la population a plus de femmes que d'hommes : alors... vous comprenez... au choix, autant qu'on en veut... les gradés surtout n'en manquent jamais, et des bath. Quand on revient des colonies spécialement, si on les écoutait toutes, on serait pas long à faire un tour à l'hôpital...

» — Oui, mais aux colonies?

» — Ah! là c'est plus tout à fait la même chose.

» — Mais dites donc, et les Cocos, eux, qui ne sortent jamais en ville?...

» — (Eclatant de rire :) Ah! vous mettez pas en peine pour eux. Ah! les salauds! ils ont quand même leurs femmes! Vous me comprenez?

» — Dame! Je comprends sans comprendre...

» — Leurs femmes sont des Cocos, quoi! C'est comme ça.

» — Il y en a beaucoup de ce genre-là.

» — Oh! presque tous sont « mariés ». Il y en a qui sont

convenables, qui ne changent pas; mais il y a les roulures, qui vont avec n'importe qui.

» — C'est terrible de voir ça. Qu'est-ce que vous faites, vous, les gradés, quand vous soupçonnez ces relations ?

» — Qu'est-ce vous voulez? On le sait, on ne dit rien. (Confidentiellement :) Et puis, vous savez, vaut mieux encore un Coco qu'une négresse; alors on prend une femme dans le tas... un bleu qui ne soit pas encore à moitié crevé; il y en a qui sont encore gironds !

» — Comment, vous...

» — Vous allez me dire peut-être que vous n'en feriez pas autant, si vous étiez à notre place !... On le prend comme ordonnance... ce sont les habitudes, aux colonies; les officiers ne se gênent pas non plus, allez.

» — Et si un disciplinaire ne marche pas ?

» — Ne marche pas! bien trop heureux de marcher... On les fait passer auxiliaires du cadre armé : ça leur évite la tôle, la ferraille et les poucettes. Quand on en a soupé, si elles rouspètent, on s'en débarrasse en les faisant tourniquer... c'est pas long.

» — Et vous avez eu de ces amies-là ?

» — On fait comme les autres, n'est-ce pas. Faute de femmes potables... on s'envoie des Cocos... on n'est pas toujours volé.

» — Assurément... Assurément, répondis-je.

» Je commandai une dernière tournée, puis, dans l'arrière-boutique d'une vieille proxénète dont la fille servait de passe-temps au cadre de la Discipline, nous allâmes retrouver quelques gradés. »

Nous ne savons pas si ce dialogue a impressionné le ministre de la guerre autant que les gravures et les renseignements donnés par le collaborateur de la *Revue blanche* sur les punitions corporelles. Ceux-ci auraient ému le général André au point qu'il se serait rendu à Oléron et livré lui-même à une enquête. Il n'en a pas fallu davantage pour qu'il méritât les éloges de ce bon M. Cornély ! Un communiqué à la presse informa d'ailleurs que poucettes, menottes, pedottes ou barre de justice, tous ces instruments de torture avaient été, sur l'ordre du ministre, remis « à l'artillerie, à charge par elle d'être utilisés comme ferraille ».

Or, ce n'est pas d'une exactitude rigoureuse. M. Dubois-Desaulle (même revue, nº du 15 avril) prend texte d'une circu-

laire du général André parue à l'*Officiel* du 9 avril, — où le ministre écrit :

« ...D'autre part, l'usage des poucettes a été interdit d'une manière générale à l'égard des militaires du corps disciplinaire. *Toutefois, comme il a été spécifié que les poucettes pourraient être employées, dans des cas exceptionnels, par mesure humanitaire,* pour empêcher notamment qu'un homme se porte à des excès d'indiscipline contre lesquels il y aurait à sévir avec rigueur, j'ai décidé que les commandants du corps disciplinaire ou d'une unité disciplinaire auront seuls la faculté de donner l'ordre de faire usage des poucettes, mais sous la réserve que ce mode de répression sera toujours limité au minimum de temps jugé strictement nécessaire. »

Ainsi, les *poucettes* qu'on disait supprimées sont « réglementées ». Si vraiment on les avait « remises » à l'artillerie, l'artillerie devrait les rendre. Elles entreront officiellement en service et il appartiendra aux généreux sous-officiers et commandants des pénitenciers d'en répartir l'usage, équitablement.

Mais qu'a-t-on laissé voir au ministre, lors de sa visite « de bonne volonté » à Oléron : il y existe, pour la méditation des prisonniers, des in-pace qu'il n'aurait pas ordonné de démolir ! A-t-il ordonné de nourrir « les disciplinaires qui meurent de faim dans les cellules de correction » ? Et enfin, poursuit notre confrère :

« Et le revolver ? Le général André, qui, paraît-il, a interrogé les punis, n'a-t-il pas appris que, dans les derniers mois de 1900, le fusilier Astie a été tué, par le caporal Goulard, d'une balle dans le ventre ?

» A aucune de ces rigueurs du régime disciplinaire le général André n'a apporté même une atténuation.

» Au contraire : — ces abus sont désormais consacrés par sa visite.

» Sa circulaire, le général André l'a adressée, comme on a vu, au commandant du XVIIe corps d'armée (dont fait partie Oléron), au commandant du corps de Madagascar, au commandant des troupes de l'Afrique occidentale, enfin au commandant des troupes de la Martinique.

» Il a oublié quelqu'un.

» Ignorerait-on à l'état-major que la compagnie de fusiliers de discipline indigène de l'Indo-Chine, créée en 1896, et que la section de pionniers du Tonkin de Mon-Cay, maintenue illégalement, dépendent de l'administration de la Guerre ?

» Les troupes de l'Indo-Chine n'ayant pas été visées, la circulaire ne leur est pas applicable. »

Les compliments hâtifs du bon M. Cornély ne doivent plus suffire au général André. Il n'aura l'approbation des braves gens que si, répugnant aux demi-mesures, il a le courage d'une réforme radicale de ces abus qu'il ne peut plus ignorer. M. Dubois-Desaulle va publier ses terribles documents, sous le titre : *Camisards, Peaux de lapins et Cocos. — Les corps disciplinaires dans l'armée française.* Il faut qu'un tel livre soit lu et serve, — ou ce serait à désespérer....

§

Avec *la Vie des Abeilles*, M. Maurice Maeterlinck poursuit admirablement son évolution commencée par le *Trésor des Humbles*. *L'Essaim* paru dans **la Revue de Paris** (15 mars) forme le second chapitre du prochain ouvrage de cet écrivain. Il y applique son goût de la méditation à une étude de la « vie publique des abeilles », très nouvelle par le souci de la forme et le groupement des pensées.

Voici un tableau de la ruche au moment où les abeilles vont l'abandonner, « à l'apogée de son bonheur ».

« Essayons, — écrit M. Maeterlinck — de nous la représenter, non pas telle que la voient les abeilles, car nous ne pouvons nous imaginer de quelle façon magique et formidable se réflètent les choses dans les six ou sept mille facettes de leurs yeux latéraux et dans le triple œil cyclopéen de leur front, mais telle que nous la verrions si nous avions leur taille. Du haut d'un dôme plus colossal que celui de Saint-Pierre de Rome, descendent jusqu'au sol, verticales, multiples et parallèles, de gigantesques murailles de cire, constructions géométriques, suspendues dans les ténèbres et le vide, et qu'on ne saurait, toutes proportions gardées, pour la précision, la hardiesse et l'énormité, comparer à aucune construction humaine. Chacune de ces murailles, dont la substance est encore toute fraîche, virginale, argentée, immaculée, odorante, est formée de milliers de cellules et contient des vivres suffisants pour nourrir le peuple entier durant plusieurs semaines. Ici, ce sont les taches éclatantes, rouges, jaunes, mauves et noires du pollen, ferment d'amour de toutes les fleurs du printemps, accumulées dans les alvéoles transparents. Tout autour, en longues et fastueuses draperies d'or aux plis rigides et immobiles, le miel d'avril, le plus limpide et le plus

parfumé, repose déjà dans ses vingt mille réservoirs fermés d'un sceau qu'on ne violera qu'aux jours de suprême détresse. Plus bas, le miel de mai mûrit encore dans ses cuves grandes ouvertes au bord desquelles des cohortes vigilantes entretiennent un courant d'air incessant. Au centre, et loin de la lumière dont les jets de diamants pénètrent par l'unique ouverture, dans la partie la plus chaude de la ruche, sommeille et s'éveille l'avenir. C'est le domaine royal du « couvain » réservé à la reine et à ses acolytes — environ dix mille demeures où reposent les œufs, quinze ou seize mille chambres occupées par les larves, quarante mille maisons habitées par des nymphes blanches que soignent des milliers de nourrices. Enfin, au saint des saints de ces limbes, les trois, quatre, six ou douze palais clos, proportionnellement très vastes, des princesses adolescentes, qui attendent leur heure, enveloppées d'une sorte de suaire, immobiles et pâles, étant nourries dans les ténèbres. »

Memento. — **Revue universelle** (23 mars). — *L'idéal féminin au* XIXe *siècle*, par M. Gustave Kahn. — (30 mars.) *L'année jubilaire à Rome*, par M. Boyer d'Agen. *Les principales congrégations en France.* Types littéraires du XIXe siècle : *Adolphe*, par M. G. Geffroy. — (6 avril) *La peste*, par M. R. Francheville.

**La Revue de Paris** (1er avril). — *Le Rival*, par M. Henri de Régnier. — *La réforme de l'armée anglaise*, par sir Ch. W. Dilke. — *Les dernières années de Bernadotte*, par M. S. Pingaud.

**La Revue hebdomadaire** (6 avril). — *Vers le Tchad*, par M. P. Haller.

**Revue des Deux Mondes** (1er avril). — *La femme, et l'enseignement de l'Etat*, par M. E. Lamy.

**La Vogue** (15 mars). — *Trois petits poèmes*, par M. Stuart Merrill.

**La Nouvelle Revue** (1er avril). — *Le Syndicat obligatoire*, par M. Louis Barthou. — *La mort du Prince impérial*, par M. Quentin-Bauchard.

**La Grande Revue** (1er avril). — *Castes et Races*, par M. C. Bougli. — *Thérèse Degaudy*, nouveau roman de mœurs mondaines, par MM. J.-H. Rosny.

**Revue bleue** (6 avril). — *Impressions de voyage en 1783*, d'après une lettre inédite de Robespierre.

**L'Idée libre** (15 mars). — *Paysage du Vivarais*, par M. A. Fontainas.

**La Clavellina** (mars). — *Les trois pigeons blancs*, par M. Varenne.

**La Grange lorraine**. — *L'amour humain*, par M. Ch. Guérin.

**La Revue provinciale** (15 mars).—*Adieu dans la montagne*, par M. Maurice Magre. — *Rubens*, par M. E. Pilon.

**Messidor** (mars). — *La dame de l'Automne*, par M. R. de Gourmont. — *Persée*, par M. Louis Payen.

**Le Titan** (mars). — *Types de Londres*, par M. O. Uzanne.

**Flegrea** (5 et 20 mars).— D'intéressantes *Notes pour servir à l'histoire de la Poésie contemporaine*, par M. A. van Bever.

**Les Semailles** (1er numéro paru le 15 mars), revue mensuelle de sociologie et d'art. Ce recueil publie un fragment inédit de *Travail*, le roman d'Emile Zola, — *la Foule*, par M. Mécislas Goldberg, et des poèmes de MM. A. Gauche, G. Chose et d'Hormon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (*Le Petit Temps*, 31 mars).

Il y a eu trois manifestations sous ce titre, en 1789, en 1793, en l'an III.

« La déclaration de 1789 est la plus universellement connue ; elle précéda les travaux législatifs de l'Assemblée nationale constituante et sa discussion s'impose tout d'abord aux députés, car les cahiers des bailliages l'avaient en grand nombre impérieusement réclamée. »

En voici le texte :

Préambule. — Les représentants du peuple français, constitués en Assemblée nationale, considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs ; afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant

comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés; afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution et au bonheur de tous.

En conséquence, l'Assemblée nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les droits suivant de l'homme et du citoyen.

I. Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

II. Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.

III. Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation. Nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

IV. La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Ainsi l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

V. La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

VI. La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement ou par leurs représentants à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens, étant égaux à ses yeux, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

VII. Nul homme ne peut être accusé, arrêté ni détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des actes arbitraires doivent être punis; mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la loi doit obéir à l'instant : il se rend coupable par la résistance.

VIII. La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires. Nul ne peut être puni qu'en vertu

d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée.

IX. Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

X. Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

XI. La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

XII. La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique ; cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée.

XIII. Pour l'entretien de la force publique et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable ; elle doit être également répartie entre tous les citoyens en raison de leurs facultés.

XIV. Les citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes ou par leurs représentants la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée.

XV. La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.

XVI. Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution.

XVII. La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité. »

La Déclaration placée en tête de la Constitution du 24 juin 1793 s'exprime ainsi :

« Le peuple français, convaincu que l'oubli et le mépris des droits naturels de l'homme sont les seules causes des malheurs du monde, a résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, ces droits sacrés et inaliénables, afin que tous les citoyens, pouvant comparer sans cesse les actes du gouvernement avec le but de toute institution sociale, ne se laissent

jamais opprimer et avilir par la tyrannie ; afin que le peuple ait toujours devant les yeux les bases de sa liberté et de son bonheur ; le magistrat, la règle de ses devoirs; le législateur, l'objet de sa mission.

En conséquence, il proclame, en présence de l'Être suprême, la Déclaration suivante des droits de l'homme et du citoyen :

Article 1er Le but de la société est le bonheur commun.

Le gouvernement est institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels et imprescriptibles.

Art. 2. Ces droits sont l'égalité, la liberté, la sûreté, la propriété.

Art. 3. Tous les hommes sont égaux par la nature et devant la loi.

Art. 4. La loi est l'expression libre et solennelle de la volonté générale; elle est la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse ; elle ne peut ordonner que ce qui est juste et utile à la société ; elle ne peut défendre que ce qui lui est nuisible.

Art. 5. Tous les citoyens sont également admissibles aux emplois publics. Les peuples libres ne connaissent d'autres motifs de préférence, dans leurs élections, que les vertus et les talents.

Art. 6. La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui : elle a pour principe la nature; pour règle la justice; pour sauvegarde la loi; sa limite morale est dans cette maxime : *Ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait.*

Art. 7. Le droit de manifester sa pensée et ses opinions, soit par la voie de la presse, soit de toute autre manière, le droit de s'assembler paisiblement, le libre exercice des cultes ne peuvent être interdits.

La nécessité d'énoncer ces droits suppose ou la présence ou le souvenir récent du despotisme.

Art. 8. La sûreté consiste dans la protection accordée par la société à chacun de ses membres pour la conservation de sa personne, de ses droits et de ses propriétés.

Art. 9. La loi doit protéger la liberté publique et individuelle contre l'oppression de ceux qui gouvernent.

Art. 10. Nul ne doit être accusé, arrêté ni détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites. Tout citoyen, appelé ou saisi par l'autorité de la

loi, doit obéir à l'instant ; il se rend coupable par la résistance.

Art. 11. Tout acte exercé contre un homme hors des cas et sans les formes que la loi détermine, est arbitraire et tyrannique ; celui contre lequel on voudrait l'exécuter par la violence a le droit de le repousser par la force.

Art. 12. Ceux qui solliciteraient, expédieraient, signeraient, exécuteraient ou feraient exécuter des actes arbitraires sont coupables et doivent être punis.

Art. 13. Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

Art. 14. Nul ne doit être jugé et puni qu'après avoir été entendu ou légalement appelé, et qu'en vertu d'une loi promulguée antérieurement au délit. La loi qui punirait des délits commis avant qu'elle existât serait une tyrannie ; l'effet rétroactif donné à la loi serait un crime.

Art. 15. La loi ne doit décerner que des peines strictement et évidemment nécessaires : les peines doivent être proportionnées au délit et utiles à la société.

Art. 16. Le droit de propriété est celui qui appartient à tout citoyen de jouir et de disposer à son gré de ses biens, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.

Art. 17. Nul genre de travail, de culture, de commerce, ne peut être interdit à l'industrie des citoyens.

Art. 18. Tout homme peut engager ses services, son temps ; mais il ne peut se vendre ni être vendu ; sa personne n'est pas une propriété aliénable. La loi ne reconnaît point de domesticité ; il ne peut exister qu'un engagement de soins et de reconnaissance entre l'homme qui travaille et celui qui l'emploie.

Art. 19. Nul ne peut être privé de la moindre portion de sa propriété sans son consentement, si ce n'est lorsque la nécessité publique légalement constatée l'exige, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

Art. 20. Nulle contribution ne peut être établie que pour l'utilité générale. Tous les citoyens ont le droit de concourir à l'établissement des contributions, d'en surveiller l'emploi et de s'en faire rendre compte.

Art. 21. Les secours publics sont une dette sacrée. La société doit la subsistance aux citoyens malheureux, soit en

leur procurant du travail, soit en assurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler.

Art. 22. L'instruction est le besoin de tous. La société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique et mettre l'instruction à la portée de tous les citoyens.

Art. 23. La garantie sociale consiste dans l'action de tous pour assurer à chacun la jouissance et la conservation de ses droits ; cette garantie repose sur la souveraineté nationale.

Art. 24. Elle ne peut exister, si les limites des fonctions publiques ne sont pas clairement déterminées par la loi, et si la responsabilité de tous les fonctionnaires n'est pas assurée.

Art. 25. La souveraineté réside dans le peuple; elle est une et indivisible, imprescriptible et inaliénable.

Art. 26. Aucune portion du peuple ne peut exercer la puissance du peuple entier; mais chaque section du souverain assemblée doit jouir du droit d'exprimer sa volonté avec une entière liberté.

Art. 27. Que tout individu qui usurperait la souveraineté soit à l'instant mis à mort par les hommes libres.

Art. 28. Un peuple a toujours le droit de revoir, de réformer et de changer sa constitution, une génération ne peut assujettir à ses lois les générations futures.

Art. 29. Chaque citoyen a un droit égal de concourir à la formation de la loi et à la nomination de ses mandataires ou de ses agents.

Art. 30. Les fonctions publiques sont essentiellement temporaires; elles ne peuvent être considérées comme des distinctions ni comme des récompenses, mais comme des devoirs.

Art. 31. Les délits des mandataires du peuple et de ses agents ne doivent jamais être impunis. Nul n'a le droit de se prétendre plus inviolable que les autres citoyens.

Art. 32. Le droit de présenter des pétitions aux dépositaires de l'autorité publique ne peut en aucun cas être interdit, suspendu ou limité.

Art. 33. La résistance à l'oppression est la conséquence des droits de l'homme.

Art. 34. Il y a oppression contre le corps social lorsqu'un seul de ses membres est opprimé. Il y a oppresssion contre chaque membre lorsque le corps social est opprimé.

Art. 35. Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple et pour chaque portion du peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. »

Enfin, voici la troisième déclaration; elle précède la constitution de l'an III.

« Le peuple français proclame, en présence de l'Être suprême, la déclaration suivante des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen.

DROITS

Article 1er. Les droits de l'homme en société sont la liberté, l'égalité, la sûreté, la propriété.

Art. 2. La liberté consiste à pouvoir faire ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui.

Art. 3. L'égalité consiste en ce que la loi est la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse.

L'égalité n'admet aucune distinction de naissance, aucune hérédité des pouvoirs.

Art. 4. La sûreté résulte du concours de tous pour assurer les droits de chacun.

Art. 5. La propriété est le droit de jouir et de disposer de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.

Art. 6. La loi est la volonté générale, exprimée par la majorité ou des citoyens ou de leurs représentants.

Art. 7. Ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché.

Nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

Art. 8. Nul ne peut être appelé en justice, accusé, arrêté ni détenu, que dans les cas déterminés par la loi, et selon les formes qu'elle a prescrites.

Art. 9. Ceux qui sollicitent, expédient, signent, exécutent ou font exécuter des actes arbitraires, sont coupables et doivent être punis.

Art. 10. Toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de la personne d'un prévenu doit être sévèrement réprimée par la loi.

Art. 11. Nul ne peut être jugé qu'après avoir éte entendu ou légalement appelé.

Art. 12. La loi ne doit décerner que des peines strictement nécessaires et proportionnées au délit.

Art. 13. Tout traitement qui aggrave la peine déterminée par la loi est un crime.

Art. 14. Aucune loi, ni criminelle, ni civile, ne peut avoir d'effet rétroactif.

Art. 15. Tout homme peut engager son temps et ses ser-

vices; mais il ne peut se vendre ni être vendu : sa personne n'est pas une propriété aliénable.

Art. 16. Toute contribution est établie pour l'utilité générale; elle doit être répartie entre les contribuables en raison de leurs facultés.

Art. 17. La souveraineté réside essentiellement dans l'universalité des citoyens.

Art. 18. Nul individu, nulle réunion partielle de citoyens ne peut s'attribuer la souveraineté.

Art. 19. Nul ne peut, sans une délégation légale, exercer aucune autorité, ni remplir aucune fonction publique.

Art. 20. Chaque citoyen a un droit égal de concourir, immédiatement ou médiatement, à la formation de la loi, à la nomination des représentants du peuple et des fonctionnaires publics.

Art. 21. Les fonctions publiques ne peuvent devenir la propriété de ceux qui les exercent.

Art. 22. La garantie sociale ne peut exister si la division des pouvoirs n'est pas établie, si leurs limites ne sont pas fixées, et si la responsabilité des fonctionnaires publics n'est pas assurée.

DEVOIRS

Article 1er. La déclaration des droits contient les obligations des législateurs: le maintien de la société demande que ceux qui la composent connaissent et remplissent également leurs devoirs.

Art. 2. Tous les devoirs de l'homme et du citoyen dérivent de ces deux principes gravés par la nature dans tous les cœurs : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; — Faites constamment aux autres le bien que vous voudriez en recevoir.

Art. 3. Les obligations de chacun envers la société consistent à la défendre, à la servir, à vivre soumis aux lois et à respecter ceux qui en sont les organes.

Art. 4. Nul n'est bon citoyen s'il n'est bon fils, bon père, bon frère, bon ami, bon époux.

Art. 5. Nul n'est homme de bien s'il n'est franchement et religieusement observateur des lois.

Art. 6. Celui qui viole ouvertement les lois se déclare en état de guerre avec la société.

Art. 7. Celui qui, sans enfreindre ouvertement les lois, les élude par ruse ou par adresse, blesse les intérêts de tous ;

il se rend indigne de leur bienveillance et de leur estime.

Art. 8. C'est sur le maintien des propriétés que reposent la culture des terres, toutes les productions, tout moyen de travail, et tout l'ordre social.

Art. 9. Tout citoyen doit ses services à la patrie et au maintien de la liberté, de l'égalité et de la propriété, toutes les fois que la loi l'appelle à les défendre. »

Telles sont ces fameuses déclarations. C'est à propos de la première (dont les deux autres sont l'amplification) que Jérémie Bentham, un des esprits les plus libres et les plus solides qui aient jamais existé, écrivait à Brissot : « Je regrette que vous ayez entrepris de publier une déclaration des droits. C'est une œuvre métaphysique — le *nec plus ultra* de la métaphysique. Cela peut avoir été un mal nécessaire, ce n'en est pas moins un mal. La science politique n'est pas assez avancée pour qu'une telle déclaration soit possible. Quels que soient les articles, je me porte garant qu'ils peuvent être classés sous trois chefs : 1° inintelligibles ; 2° faux ; 3° à la fois l'un et l'autre. Vous ne pourrez jamais faire une loi contre laquelle on ne puisse alléguer que, par elle, vous avez abrogé la Déclaration des Droits, et l'allégation sera irréfutable. »

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

Odéon : *Pour l'Amour*, drame en 4 actes, en vers, de M. Auguste Dorchain (17 avril). — Vaudeville : *La Pente douce*, comédie en 4 actes, de M. Fernand Vandérem (20 mars). — *La course du Flambeau*, pièce en 4 actes, de M. Paul Hervieu (17 avril). — Théatre Sarah Bernhardt : *Ménage moderne*, comédie en 4 actes, de M. Gustave Guiches (29 mars). — Variétés : *La Veine* : comédie en 4 actes, de M. Alfred Capus (2 avril). — Gymnase : *20.000 âmes*, pièce en 3 actes, de M. Franc-Nohain ; *La joie du talion*, comédie en 1 acte, de MM. Bloch et Schneider (18 avril). — Athénée : *Le Vertige*, comédie en 4 actes, de M. Michel Provins (22 avril). — Nouveautés : *La Petite Fonctionnaire*, comédie en 3 actes, de M. Alfred Capus (25 avril). — Escholiers : *Ghetto*, pièce en 3 actes, de M. Heijermanns, adaptation française de MM. Jacques Lemaire et J. Schurmann (10 avril). — Theatre néolatin : *Madeleine Auclert*, pièce en 3 parties de M. Jean Le Vernois ; *La dispute des Marchands de Châtaignes* (1787), saynète de Ramon de la Cruz, adaptation française de M. Ephrem Vincent (20 avril).

Le mois n'aura pas été infécond ; bien des feuilles mortes sont tombées, d'autres repoussent, printanières. Presque tous les théâtres ont renouvelé leur affiche. *Quo vadis ?*, cependant, poursuit *pede claudo* une carrière peu glorieuse

et les pimpants *Travaux d'Hercule* réjouissent toujours aux enfers d'Orphée les mânes d'Offenbach. L'Odéon a accouché d'un mauvais drame. On a qualifié la *Veine* de « chef-d'œuvre » et la *Course du flambeau* de « presque chef d'œuvre ». Peut-être eût-on mieux fait d'intervertir. Quoi qu'il en soit, l'aubaine est rare d'avoir pu, en ces trente jours, applaudir deux fois.

Au moment où je me disposais à rendre compte de la **Pente douce**, cette pièce disparaissait de l'affiche. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle l'ait tenue si longtemps. Trois semaines, c'est très joli pour un spectacle suffisamment ennuyeux. C'est la *pente douce* du succès d'estime. M. Vandérem reste un romancier agréable, un auteur dramatique grisâtre, un esprit sans portée, un talent d'amateur. C'est propre, de bonne compagnie, élégant et discret : cela n'apprend rien, ne remue rien, en somme indiffère.

Trois actes de préparation pour amener cette situation d'un imprévu douteux : une bourgeoise honnêtement honnête dont l'adultère, après de sinueuses tergiversations, s'est enfin consommé pendant l'entr'acte, se retrouve en présence de son mari. Tout le monde est honnête là-dedans, je le répète. Le mari, sur certains soupçons, tente loyalement une épreuve ; tout aussi loyalement, la femme veut saisir l'occasion pour rompre, rester digne avec elle-même ; mais devant la douleur de l'époux, elle s'effare, d'un mot dissipe les soupçons. Survient l'amant, non moins loyal. Même jeu. Le ménage à trois s'instaure, sans secousse, sans heurt, entre gens qui étouffent cependant de conscience, comme par une fatalité de notre civilisation et de la douceur de nos mœurs.

C'est tout. C'était suffisant pour créer une petite source d'émotion ; or, rien, pas le moindre filet n'a jailli. Il n'y a pas de sujets, c'est entendu, il n'y a pas de situations : il n'y a que des façons de faire vivre. Celle de M. Vandérem est chlorotique. La scène aurait pu porter si l'on s'était intéressé à ce brave homme de mari ; il avait été heureux jusque-là, et il continuera à l'être : mais par la bonne raison que le bonheur ne se peint pas, M. Vandérem n'avait pas su le peindre. Aussi ses larmes, pas plus que l'angoisse de sa femme, pendant la minute qui voulait être tragique, n'ont fait passer le moindre tressaillement dans la salle. Une autre grande scène à trois, sur laquelle on devait beaucoup compter — celle où la femme vient chez l'homme qu'elle aime, le futur amant de l'entr'acte,

prête à se donner pour ne pas le perdre, puis au moment psychologique se cabrant de toute sa pudeur affolée — a eu le même sort. Etait-elle mal faite, était-elle mal jouée, — les deux choses vont souvent de pair, — la grande scène a fait long feu.

On connaît le genre de livres dont la maison Ollendorff semble s'être fait une spécialité. Ouvrages bien écrits, mais sans style, d'un intérêt modéré, d'un charme relatif, convenables dans la convention, ternes avec un léger vernis qui les rend luisants pour quelques jours, de la tenue, du comme-il-faut, coupés à peu près à la mode, mais sans véritable élégance,le complet-volume Belle-Jardinière : c'est le roman de chez Ollendorff. La *Pente douce* est une « pièce de chez Ollendorff ».

Une des œuvres les plus nobles, de la plus haute conception et de l'exécution la plus forte qu il nous ait été donné d'entendre depuis longtemps. La **Course du flambeau**, de M. Paul Hervieu, apparaît comme un spectre évadé des tombes antiques de la tragédie, et qui, le rictus au masque, l'horreur au cœur, serait tombé tout à coup, revenant terrible, au milieu de la société contemporaine et en plein boulevard parisien, pour y agiter, avec une passion d'autrefois, mais avec des paroles et des gestes imités des nôtres, la torche de la fatalité.

L'art de M. Paul Hervieu a été de nous donner cette impression avec des moyens tout actuels, et sans rien emprunter à la Grèce que son titre et le symbole qu'il recèle : la vie, comme de coureur à coureur la flamme de l'autel, se transmettant, sans un regard en arrière, de génération en génération. Et le résultat auquel n'était pas arrivé M. Gabriel d'Annunzio avec une pièce se passant au milieu des ruines de Mycènes, M. Hervieu l'a atteint avec de simples décors parisiens ou alpestres, des personnages qui ne connaissent de la Grèce que ce qui leur en apprend, dans un couplet d'ailleurs discret, le vieil universitaire Maravon, et avec ce ressort dramatique, si essentiellement d'aujourd'hui, l'argent. Si c'est là un tour de force, il est étonnant. Mais ce n'est pas un tour de force. Cela résulte simplement et organiquement de la façon cérébrale de M. Hervieu. Esprit méthodique, logicien implacable, rigoureux algébriste des fonctions mécaniques sur lesquelles se construit et se meut la société, l'auteur des *Tenailles*, de la *Loi de l'homme*, de l'*Armature* a créé en quelque sorte la fatalité moderne, aussi cruelle, aussi épouvantable que

l'autre. Cette impression domine tout, quel que soit le soin que mette M. Paul Hervieu à varier ses sujets et peut-être à se fuir lui-même.

Il est visible, en effet, qu'il a cherché, dans sa nouvelle œuvre, à faire vibrer toutes les cordes de l'émotion, et à frapper aux entrailles avant de heurter au cerveau; que, loin d'avoir voulu un drame cruel, sévère, impitoyable et rigide, il a désiré attendrir et toucher, et visé au « succès de larmes ». Les pleurs et les angoisses d'une mère devant le bonheur de sa fille, allant non seulement jusqu'à se sacrifier elle-même, mais jusqu'à voler, jusqu'à tuer sa propre mère à elle, voilà qui devait être suffisamment dramatique, mélodramatique même. M. Hervieu a dû être extrêmement surpris du résultat qu'il obtenait : il a bouleversé, il a torturé, mais il n'a pas fait couler une larme. La terrible équation posée, on a assisté, le cœur serré, aux opérations de sa résolution ; puis l'on s'est dit : C'est la vie ! Mais, en réalité, on n'avait pas vécu. Pour en arriver à une humanité générale et à mieux symboliser ainsi la destinée, les personnages avaient perdu de leur humanité particulière. Ceci n'est pas une critique, simplement une explication. La beauté de l'œuvre n'en est pas altérée ; elle n'en est même que plus pure. C'est une beauté d'ordre mathématique, c'est à-dire ce qu'il y a de plus beau, disent les philosophes.

Mais la foule n'aime pas les mathématiques. Aussi, malgré la haute valeur de la pièce, malgré Mme Réjane qui n'a jamais dans un plus beau rôle déployé plus de talent, malgré Mme Daynes-Grassot dont on peut mettre la création de la grand'mère presque à côté de celle de Réjane, malgré Lérand, si juste, malgré Dubosc, si curieux, je ne crois pas qu'on puisse pronostiquer, pour l'admirable tragédie que joue en ce moment le Vaudeville et par quoi cette scène s'est grandement honorée, beaucoup plus d'une quarantaine de représentations.

Un théâtre qui s'appelait, jadis, le second théâtre français, s'est, depuis quelques années, voué corps et biens au vaudeville. On est libre de se vouer au vaudeville. On est libre aussi de ne plus vouloir être, que de nom et jusqu'à la subvention exclusivement, le second théâtre français. Il faut seulement, un peu pour la galerie et beaucoup pour l'État, justifier celui-là pour avoir celle-ci. On intercale donc entre deux vaudevilles une pièce d'un ordre plus relevé, qu'on a soin de choisir aussi mauvaise que possible, afin qu'elle dure

moins longtemps. Cette fois, un drame en vers a fait l'affaire. Le drame en vers offre ce considérable avantage que les fournisseurs médiocres abondent. On a invité le plus médiocre à venir gentiment se casser les reins. Est-il indispensable de spécifier que la chose se titre **Pour l'Amour** et qu'il s'agit d'une espagnolade puérile, — dont l'auteur n'a pas l'excuse d'avoir vingt ans, — aux alexandrins bâtards et châtrés, délayés de partout, et à l'anecdote vaguement démarquée de Lope de Vega? Triste aventure, pour l'Odéon plus que pour M. Dorchain, dont le sort laisse froid. De Max a beau être génial, Mlle Franquet charmante et Mlle Rabuteau exquise, le plateau va être vite déblayé pour MM. Bisson et consorts.

Pronostic : 10 représentations.

Les Variétés tiennent **la Veine**. Succès incontestable, succès mérité. Voici qu'enfin les Parisiens s'éprennent d'une bonne pièce et, par surcroît, dans un théâtre qui ne fut trop souvent que le temple de la sottise boulevardière. Le piquant du contraste n'aura pas été pour peu dans cette heureuse fortune. L'histoire d'un homme qui, simplement, a de la chance n'est peut-être pas d'une force de conception extraordinaire; mais c'est conté avec tant de légèreté, de svelte philosophie et de joliesse sentimentale, qu'on oublie ce qu'il y a d'impromptu dans la donnée pour s'abandonner au charme de l'aventure. M. Capus a eu le goût de ne pas vouloir gonfler son sujet : tout est menu, là-dedans, proportionné, délicat et souple. Cela se joue le sourire aux lèvres, et même les petites larmes qu'on y voit poindre ont des reflets rosés comme des bulles de savon au soleil. Sans mots d'auteur, sans recherche d'argot, sans intention moralisatrice, avec des personnages sympathiques et bons garçons, même les femmes, surtout les femmes, cette pièce, où tout le monde est heureux sans trop d'invraisemblance, où l'on ne se propose d'étonner personne, mais simplement de caresser d'un geste aisé la chimère de petit avocat ambitieux ou de jolie fleuriste en mal de diamants que tout bourgeois de Paris a dans le cœur, cette pièce, née d'un rayon de printemps, le public, fatigué de la pédanterie et de la maladresse régnantes, lui a ménagé un succès fou. Il a eu raison.

Le premier acte est exquis. La boutique de fleurs, le gazouillis des demoiselles, le béguin de la patronne pour le beau Guitry du cinquième, la savoureuse silhouette de Guy, l'irruption estomirante de Brasseur qui vient acheter une bouton-

tonnière de vingt sous et déposer un bijou de nabab sur les genoux de Lavallière stupéfaite, c'est traité avec une verve, une bonne humeur, une allégresse de sentiment, le tout dans un léger parfum de violette de Parme, qui mettent le spectateur dans l'état d'esprit où il n'a plus rien à refuser à l'auteur. Le deux est moins bon. Guitry et Granier sont collés : c'est le cinquième et c'est la dèche. Survient Lavallière qui amène son Brasseur, lequel offre une position superbe à Guitry. La veine ! Au trois, la veine s'accentue, si bien que Guitry, ébloui, médite de lâcher Granier. Cette scène du lâchage est admirable. Rarement on a réussi quelque chose de mieux au théâtre. Merveilleusement jouée par deux grands acteurs, elle porte toute l'œuvre, et lorsque les dernières répliques, au rideau qui tombe, vont achever, ou plutôt continuer dans la coulisse cette scène, qui ne peut pas avoir de fin, où tout l'égoïsme hypocrite et félin de l'homme est aux prises avec la sentimentalité persistante et douloureuse de la femme, on sent que l'on vient d'assister à un débat vrai et humain, que chacun a vécu cela, qu'un lambeau arraché à la comédie éternelle du cœur vient de palpiter un instant devant vous. Pour avoir écrit cette scène-là, M. Capus s'est sorti de pair. N'insistons pas sur le quatre. Monologue de Guitry, regrets, recollage se résolvant en mariage, c'est l'insignifiance prévue des dénouements qui renvoient sans secousse le public à son lit. Aussi bien, tout était fini après le trois.

Le succès de la *Veine* est un succès du même genre qu'*Amants*, donné dans des conditions analogues quoique avec une moins triomphale première, cependant. Maurice Donnay a fait depuis des choses bien mieux, mais il n'a pas retrouvé cette réussite. Quant à M. Capus, la *Veine* est ce qu'il a fait de mieux, et l'on doit applaudir à son succès, surtout parce que c'est celui de la bonne cause : la comédie conquérant un théâtre sur le vaudeville et le flonflon. — N'est-ce point d'une indication sérieuse et tout à l'honneur du public contemporain ? Les derniers succès des Variétés ont été trois comédies : le *Nouveau Jeu*, le *Vieux Marcheur*, et enfin la *Veine*, cette dernière constituant même un pas de plus vers le goût. J'espère qu'on ne verra plus, sur cette scène, de *Madame Satan* et de *Carnet du Diable*, et que les Paul Ferrier n'y seront plus dans leurs meubles.

Pronostic : 200 représentations.

Que dire du Gymnase ? Il veut faire du nouveau et jouer

des jeunes, mais le flair théâtral semble manquer à cette direction. Au lieu de choisir des manuscrits, elle spécule sur des noms. Un tel a beaucoup de talent, jouons une pièce d'un tel. Mais quand ces noms, comme c'est le cas aujourd'hui, se sont faits dans le journal ou dans le livre, c'est peut-être le contraire d'une garantie. A quand une pièce de M. Petit-veau ? Nous avons eu en attendant une pochade de M. Franc-Nohain, soi-disant étude de mœurs provinciales, intitulée **20.000 âmes**. Ce n'est pas désagréable, cela fait seulement un effet de vide un peu inquiétant à la longue. On a été invité chez des petits bourgeois chiches et l'on a faim en sortant. Janvier est dans le vrai jusqu'au cou, Gémier a du pittoresque jusqu'à l'âme : si ça durait dix minutes, ce serait parfait, mais ça constitue un spectacle! Dans tous ces furetages, il n'y a qu'une chose vraiment drôle. Un quidam débarqué par le train du soir, valise à la main, demande à un naturel de lui indiquer le b... de l'endroit. La scène est amusante et porte beaucoup : mais elle est muette.

Pas désagréable non plus l'acte de MM. Bloch et Schneider qui sert de lever de rideau. Mais que tout cela est indigent!

Pronostic : 15 représentations. — Pronostiquons-en quinze autres, puisque l'on a remplacé le troisième acte de la grand-guignolade de M. Franc-Nohain par la jolie pièce de M. Jules Renard, le **Pain de Ménage**. A moins que l'on ne remplace aussi les deux premiers par une reprise des *Amants de Sazy*.

La presse a été unanime pour M. Guiches. **Ménage moderne** a récolté la plus belle moisson d'injures qu'il ait depuis longtemps été donné à une pièce d'engranger. « Incohérence », « ça ne tient pas debout », « dépravation », « idiotie », « mufle », « indigne de ce lettré qui... »... j'en passe et des moins amènes. C'est un titre. Ibsen a connu de pareils jours. Malheureusement, là s'arrête la comparaison. Il est peu probable que *Ménage moderne* puisse en appeler à des jours meilleurs et que ce soit une de ces pièces qui, après avoir été traînées aux gémonies, reparaissent dans une atmosphère d'heureuse fièvre et ou milieu d'un halo de gloire. C'est un essai, une tentative. M. Guiches en a lui-même convenu. Il a voulu voir ce que donnerait un mélange des procédés du vaudeville et de l'étude de mœurs. Il est servi.

La comédie de M. Guiches contenait cependant de jolies choses : l'esprit y était abondant, l'observation amusante, le détail curieux. Dans une lettre publique, l'auteur se plaint que

la critique se soit bornée à l'abîmer sans même essayer de lui expliquer les raisons de son insuccès. En voici quelques-unes :

1° L'idée qui fait le fond de la pièce, un homme qui, en épousant une jeune fille qu'il aime, entend ne pas quitter sa maîtresse, qu'il aime également, ne pouvait donner lieu à un vaudeville que s'il cherche à cacher l'existence de cette maîtresse. Du moment qu'il avoue sa liaison, nous avons une situation humaine, réelle, qui excluait toute fantaisie et demandait à être traitée sérieusement ;

2° En admettant la partie fantaisiste de l'œuvre — le beau-père toqué, l'inventeur extraordinaire, l'appartement truqué, etc., — elle n'a aucun rapport avec la situation principale, sinon celui-ci, assez vague, que ce n'était que dans un pareil milieu qu'un pareil mariage était possible. Mais on aurait pu imaginer cent autres milieux aussi extravagants. On n'aperçoit pas bien la corrélation. Et quand on n'aperçoit pas la corrélation, au théâtre, on aboutit vite à l'absurde;

3° Il n'y a aucune scène d'amour entre Philippe et sa femme, pas plus qu'entre Philippe et sa maîtresse. On ne sait s'il les aime, comment il les aime, s'il en aime une plus que l'autre, laquelle il sacrifierait : on ne sait rien, et l'on en conclut qu'il n'y a lieu de s'intéresser ni à lui, ni à sa femme, ni à sa maîtresse ;

4° Faute de préparation suffisante, on croit pendant deux actes que Germaine sait que Mme de Tour est la maîtresse de Philippe. On attend des scènes qui ne viennent pas ; et à la fin du deux, la surprise est grande quand Mme de Tour, sur un ton de coup de théâtre, décoche son : « Il y a trois ans que je suis la maîtresse de votre mari ! » — Tiens, elle ne le savait donc pas! s'étonne la salle. L'effet est manqué. Ce qui précédait était incompréhensible : tout ce qui suit est compromis;

5° Le dénouement est inacceptable : on ne peut pas admettre que Mme de Tour quitte si délibérément Philippe sur le simple miroitement d'un mariage possible pour elle, et l'on ne peut admettre davantage la réconciliation à brûle-pourpoint de Germaine avec Philippe, alors que celui-ci n'a été pour rien dans la rupture avec Mme de Tour.

Il y en a bien d'autres... à finir par celle, toute matérielle, de la scène. Il est certain que le vaste décor du théâtre Sarah-Bernhardt, admirable pour le drame en costume ou la pièce passionnelle, convenait peu à cette fantaisie. La toile eût-elle été mieux brossée, qu'elle eût encore été écrasée par son cadre.

*Ménage moderne* avait cependant été joué et mis en scène

excellemment. M. Clerget est un comédien exquis, sachant faire vivre un rôle avec tout l'accent de la vérité, et en même temps le dorer et le pénétrer de poésie. Mlle Marguerite Gautier, que l'on a enfin pu apprécier dans une création importante, a démontré que son talent d'artiste allait de pair avec sa beauté de femme; elle a conquis les plus difficiles suffrages par la sûreté de son jeu, son intelligence et son goût parfait. Mlle Marcilly complétait de son charme spirituel et de sa grâce ailée un trio de brillants protagonistes.

Après son joli succès de *Pour être aimée*, l'Athénée est tombé dans le **Vertige**. Il n'y a pas grand mal à dire d'une pièce sans originalité et d'un tour démodé, où un premier acte avait à peu près intéressé et où une scène de pardon, à la fin, dans sa sensiblerie prévue, a mouillé quelques mouchoirs de bonne volonté. Mais il n'y a certainement aucun bien à en penser. C'est pâteux; lourd, d'un snobisme empêtré, on a lu ça ou entendu ça partout; deux actes sur quatre sont affreusement construits, et par-dessus tout, chape de plomb qui anéantit une salle, c'est ennuyeux. Et voilà l'œuvre de ce qu'on appelle un auteur bien parisien! Le noble faubourg, la question du divorce, le romancier mondain, la lettre trouvée par le mari, la côte d'azur, la comtesse italienne, la redoute masquée, il n'en rate pas une. M. Michel Provins ferait bien d'ajouter un e muet à son nom.

Par contre, il faut louer sans réserve l'interprétation. Hading devient de plus en plus une grande actrice. Et que Deval est bien! Et quel excellent comédien est Tréville! La mise en scène, comme c'est l'habitude à l'Athénée, est d'une élégance qui, elle au moins, est bien parisienne.

Pronostic : 25 représentations.

Les théâtres à côté nous ont donné, entre autres, une curieuse pièce de l'écrivain néerlandais bien connu, M. Heijermanns, **Ghetto**, étude de mœurs juives, et la reconstitution d'un saynète espagnol de la fin du XVIIIe siècle, due à l'initiative autorisée de M. Ephrem Vincent. Le manque de place m'oblige à me restreindre à regret à ce simple écho.

L. D.

Enregistrons, en dernière heure, le succès de **la Petite fonctionnaire** aux Nouveautés. M. Capus a réussi le paroli.

Pronostic : voir plus haut, la *Veine*.

## *MUSIQUE*

Concerts : Symphonie de M. Wittkowski. — *Bilitis*, poème en 12 chants extrait des *chansons de Bilitis*, de Pierre Louys, musique de R. Strohl (Toledo). — Memento.

Aujourd'hui 15 avril, tandis que les Eoles Bruneau-Zola se préparent à déchaîner l'*Ouragan* sur la scène de l'Opéra-Comique, à la joie des enfants comme aussi des grandes personnes, le petit Poucet Hensel et la petite Poucette Gretel ont recommencé à se perdre hebdomadairement dans la forêt peuplée d'anges, pour se retrouver aux portes d'une *conditorei*. A l'Opéra, où le *Roi de Paris* attend encore son sacre, *Astarté*, revue et corrigée peut-être par M. Bérenger, mais non toutefois à l'usage du *Delphin* (comme disent certains « bien français » de Francfort), triomphe bruyamment, de temps en temps, des vertueuses résolutions de cette brute d'Hercule. Seule nous requiert donc la musique de concert, la musique pure, ce qui n'implique pas que la musique dramatique soit nécessairement impure. Des fois, cependant...

En tout cas, il conviendrait de réserver, parmi les exceptions, les sublimes fragments de *Fervaal* qui, exécutés avec soin au Châtelet, ont fait battre à l'unisson les mains et les cœurs; *Siegfried*, dont le troisième acte un peu long au théâtre paraît un peu plus long encore privé de ses décors et de la mimique de ses personnages, mais parvient quand même à suggérer la réalisation scénique absente par la seule puissance de sa musique; enfin *Rheingold*, dont ne se lasse pas le public chauffé à blanc au feu Wagnérien de *Loge*.

Passant outre aux lamentations d'usage, superflues puisque décidément inécoutées, sur l'oubli où sont tenues les œuvres vraiment symphoniques, nous ne discuterons pas des programmes qu'approuvent la majorité des auditeurs, pour lesquels, en somme, ils sont choisis. Mieux vaut remercier M. Chevillard de l'exécution émue et scrupuleuse qu'il nous a donnée de la symphonie de Franck, et, pour clore sa saison, de la Neuvième. Regrettons cependant, au sujet de cette dernière, qu'il ait cru devoir adopter la glose bizarre qu'en a imaginée M. Wilder. Nous montrer un Beethoven, dont l'indépendance est légendaire pourtant, qui tremble devant le terme de *liberté*, et construit son œuvre immense sur une équivoque, sur une simple assonance : *Freude Freiheit*, constitue une fantaisie un peu excessive, et dont il serait temps de faire justice. Hâtons-nous d'ajouter que l'interprétation musicale a

été supérieure, et que notre grand chef d'orchestre a dirigé ses instruments et ses chœurs de bras de maître. Félicitons-le en outre d'avoir donné l'hospitalité à l'*Ouverture du Roi Lear*, de M. Savard — page tragique et sombre qu'éclaire comme un rayon de soleil la douce figure de Cordélia — d'un compositeur dont l'art noble et consciencieux impose le respect.

Toutefois ce n'est pas sur les programmes du Nouveau Théâtre qu'il nous faut chercher l'**Œuvre** de l'année. Cette œuvre c'est, jusqu'à ce jour, une symphonie, par laquelle s'est révélé un musicien nouveau. On ne l'a pas exécutée au concert Lamoureux, car là, de même qu'au Châtelet, la symphonie contemporaine est objet d'effroi. Une seule y trouva place cette année, de second ordre, mais signée Weingartner, ce prestigieux *capellmeister* qui, lui aussi, ignore les symphonies françaises. La société nationale, dont les ressources sont modestes, est plus audacieuse. Jadis elle accueillit des symphonies de MM. Fauré, Chausson, Magnard, Ropartz. Cette fois, sous la direction chaleureuse et vraiment cordiale de M. d'Indy, elle nous en a fait entendre une de M. Wittkowski, et ceux qui s'imaginent le public de glace en présence d'œuvres aux titre et formes traditionnels, auraient été contraints de confesser leur erreur s'ils avaient assisté au concert. L'ovation qui l'accueillit fut enthousiaste en effet, et cependant il s'agissait de musique essentielle, sans préoccupation dramatique, mais de musique solidement construite, dont les idées élevées, développées logiquement, s'embellissent sans cesse de rythmes ingénieux, de sonorités pondérées avec tact, sans vaine chinoiserie, sans recherche futile.

Ce n'est pas là précisément un programme selon la jeune mode actuelle, préoccupée de joliesse dans les détails, trop souvent au détriment de l'ordonnance générale. Mais pourquoi M. Wittkowski, qui, à certains égards, s'est si virilement libéré des coutumes ambiantes, s'est-il cependant soumis à certaines d'entre elles en imposant à son œuvre un thème générateur qui devient le sujet de ses diverses parties? Non pas que me paraisse dénoncer une pensée d'économie cet emploi de la phrase unique — il faut, pour la varier, autant de richesse dans l'esprit que pour en imaginer une autre — mais ce procédé, inventé et pratiqué par quelques grands maîtres pour donner de l'unité à des morceaux qui, bien que séparés et de caractère différent, sont destinés à former un tout, n'en demeure pas moins un procédé, caduc comme une

formule entre les mains d'imitateurs. En outre, de même qu'en modifiant peu à peu les traits d'un visage on arrive rapidement à la caricature (Léonard de Vinci a laissé de ces déformations d'immortels exemples), en altérant successivement les intervalles et les rythmes d'un thème on aboutit à la parodie, si on ne conserve pas le souci constant, dans ces altérations elles-mêmes, de son caractère primordial.

C'est ce qu'a bien compris M. d'Indy dans sa *symphonie sur un thème cévenol*, dont l'idée première, simple impression de nature, impression tout extérieure, se développe selon son caractère initial, et demeure jusqu'à la fin d'ordre pittoresque.

M. Wittkowski n'a pas agi avec la même précaution. Autrefois il n'était pas de *Suite de Variations* sans une marche funèbre. Aujourd'hui il n'en existe pas qui ne s'épanouisse sous forme de danse populaire. Il a fait sien ce nouvel usage, et son finale est une kermesse. La mélodie choisie par lui est célèbre en Bretagne. Elle se révèle essentiellement religieuse et liturgique, en ignorât-on même les paroles : « disons le chapelet ». Dès lors, n'est-ce pas une sorte de profanation d'en faire, à force de dislocations : une *dérobée*, un *branle* ou une *musette*? Il y a là jeu d'esprit, artifice contrapontique, divertissement musical, cela est incontestable, et ce morceau est, au demeurant, ingénieux sans effort et amusant au possible. Mais est-ce bien cette impression d'intellectualité qu'on voudrait emporter d'une œuvre qui constamment témoigne tout au contraire de qualités d'émotion et de cœur, et dont la seconde partie s'ouvre par une phrase d'intensité si expressive ; et ne doit-on pas regretter une erreur de conception dans cette idée qui, issue du divin, se diminue jusqu'à incarner l'humain en goguette?

Quoi qu'il en soit de ces critiques, étrangères à la réalisation musicale elle-même, il importe de répéter que cette réalisation est remarquable et même surprenante de la part d'un débutant auquel les circonstances ont accordé si peu d'occasions de former son expérience, et il n'est pas d'artiste sincère qui ne doive applaudir chaleureusement au succès de M. Wittkowski, officier de cavalerie comme Castillon, et qui, lui aussi, sera peut-être un maître.

Au même concert, M. Labey, un autre jeune, faisait entendre son premier morceau d'orchestre : une *Fantaisie*, construite elle aussi sur un thème populaire et breton.

Cette œuvre, moins importante et moins mûrie que celle de

M. Wittkowski, ne saurait cependant passer inaperçue. Sans doute elle contient des défauts, les idées, toutes empreintes d'une réelle distinction, sont, comme dans la sonate du même auteur, de caractère trop semblable pour être facilement différenciées, la préoccupation rythmique est un peu absorbante, et une inutile réexposition, alors qu'on se croit parvenu à une *coda*, déroute l'attention. Mais un précieux don de développement s'y manifeste facile et spontané, l'instrumentation est claire, et, en somme, de ces quelques pages s'essore une atmosphère de musicalité qui semble devoir légitimer les plus encourageantes espérances.

M. Vreuls s'est trompé ; il a traité en poème dramatique le célèbre poème lyrique de Verlaine : « Il pleure dans mon cœur, » mais il a néanmoins témoigné de réelles qualités musicales à côté. Quant à M. Delius, il a soigneusement ciselé sur des poèmes danois d'exquises mélodies, accompagnées avec tact par un orchestre ouaté, aux harmonies pleines de délicates réticences, mais d'une couleur un peu uniforme. Le charme et le talent de Mlle Christiane Andray qui les interprétait n'en a pu dissimuler la monotonie.

A la même société nationale, aux séances de musique de chambre, plusieurs œuvres ont été exécutées qui, elles aussi, méritent d'être signalées à des titres divers : le *trio* de Mlle Ducourau, dont l'andante et surtout le finale, avec son exposition canonique, révèlent une véritable nature ; la *suite héraldique* de M. Crocé Spinelli qui semble réduite de l'orchestre pour trois instruments, erreur d'un musicien de talent auquel on a sans doute plutôt enseigné à confectionner des cantates qu'à pénétrer les secrets de la musique pure ; un autre *trio* de M. Planchet, qui n'est pas sans mérite, mais que le public, pressé d'entendre la sonate pour violoncelle de M. Chevillard et les admirables nocturnes de M. Fauré interprétés par M. Cortot, n'a pas trouvé sans longueurs ; le *Prélude, choral et finale* pour violon de M. de Queylar, qui connaît Franck et d'Indy — (ce sont de bonnes connaissances) — et des mélodies de M. Bret, d'une déclamation consciencieuse et expressive.

Tel est le bilan des nouveautés écloses à la vie musicale pendant ces derniers mois. Pour être juste, il faudrait aussi mentionner les virtuoses qui, pendant cette même période, ont fait œuvre d'artistes, soit qu'ils aient mis leur talent au service de compositeurs débutants, soit qu'ils se soient abrités sous la renommée de maîtres consacrés.

En première ligne, et par politesse pour les étrangers, il convient de citer M. Weingartner, ce virtuose d'orchestre, qui nous a fait connaître l'ouverture de *Rob-Roy* de Berlioz — simple curiosité historique —; le quatuor tchèque, cet aimable et sonore visiteur annuel; M. de Greef, pianiste aux doigts ailés; puis ces autres qui ne voltigent pas moins brillamment sur le clavier: M. Delafosse, qui triomphe avec des pièces de *Scarlatti*, comme M. Vinès avec la valse de Balakirew ou une Barcarolle de M. Fauré, et M. Cortot qui joue avec une perfection de sentiment dont lui sont reconnaissants tous les Frankistes — ils sont légion aujourd'hui — *les Variations symphoniques* du maître.

A la Schola, des séances sont organisées à la gloire d'un auteur : Beethoven ou Bach. Des musiciens plus récents adoptent cette mode, aux matinées Berny un programme est réservé à Mlle Sauvrezis, aux matinées Danbé un autre échoit à M. Charpentier. Cependant que certains sont panachés, une adaptation de la marche funèbre de Chopin (!) y voisinant avec l'intense *sub Urbe* et la berceuse *Barque d'Orient* de L. de Serres.

Enfin, en bons confrères, salle des Agriculteurs de France, MM. de Saussine et Bertelin se partagent les applaudissements d'invités d'élite. Le *quatuor* de l'un alterne avec le *trio* de l'autre, et leurs mélodies se succèdent accueillies avec une faveur égale. Mais, tous deux ayant tenté de mettre en musique la *Mort des amants*, et ayant semblé demander au public de désigner le vainqueur du tournoi, pour leur éviter sans doute d'inutiles jalousies, c'est au poète qu'est resté le prix.

Memento. — Un important recueil de mélodies, édité avec un luxe de bon goût, a paru récemment chez M. Toledo. Ce sont les *chansons de Bilitis* de Mme Strohl. Un tempérament intuitif s'y révèle, très primesautier, qui ne s'embarrasse ni de complications ni de recherches excessives. Mme Strohl semble deviner la musique et s'abandonner avec confiance à sa nature qui, souvent, la sert à souhait. Sans doute elle a témoigné de quelque témérité en choisissant pour les mettre en musique des poèmes dont certains sont déjà illustrés, et, semble-t-il, de manière définitive, par M. Debussy. Mais les audaces ne sont pas pour effrayer Mme Strohl, probablement persuadée que toujours leur sourit la fortune.

PIERRE DE BRÉVILLE

## *ART ANCIEN*

L'Empereur de la Chine et l'Ordonnateur des Beaux-Arts, sous M. de Marigny.

Si notre actuel menu politique est éminemment indigeste, on ne peut lui reprocher de ne pas être copieux : l'empereur chinois d'un côté, les congrégations de l'autre, les intermittents émois à la direction des Beaux-Arts, voilà, presque, le thème ordinaire des chroniqueurs et des nouvellistes. Retrouver, à un siècle et demi de distance, ces mêmes éléments mêlés en une même affaire, découvrir d'inédits et piquants documents, lettres d'artistes, proclamation du Fils du Ciel, embarras, difficultés, négociations du surintendant, — c'est, à la vérité, une bonne fortune peu banale. J'ai compulsé fort attentivement ces vieux papiers.

En voici la primeur.

Donc, l'empereur chinois Kien-Long venait de vivre, vers 1765, quelques remarquables années. Il lui avait plu de donner pour roi aux « Eleuthes » un de ses favoris, qui avait nom : Amour-Sana. A peine installé chez lesdits Eleuthes par les bons offices de Pan-Ti, autre lieutenant du céleste, Amour-Sana s'était empressé d'assassiner ledit Pan-Ti et de rompre tout commerce avec la cour de Pékin. Dépêcher sur Amour, qui portait si mal son nom, le terrible Tchao Hœi avec la mission de tuer le révolté et de soumettre le peuple, voire même de conquérir le pays voisin de « Buckarie », qui n'était pour rien en tout ceci, voilà les résolutions auxquelles Kien-Long s'arrêta. Le terrible Tchao-Hœi accomplit scrupuleusement le programme impérial.

Vers 1766, ces importantes actions étaient consommées.

Maintenant, voici les répercussions, — et mes documents inédits.

Tout d'abord le « Décret publié par ordre du Grand Empereur de la Chine, Kiesleng, le 26e de la 5e lune :

» L'an chrétienne de son Empire, c'est-à-dire le 13 juillet 1765.

» Je veux que les seize Estampes des Victoires que j'ay remportées dans la conquête du royaume de Chamgar et des païs mahométans voisins que j'ay fait peindre par Lamxinim (1) et par les autres peintres Européens qui sont à mon service dans la ville de Pékin, soient envoyées en Europe où

(1) Frère François-Joseph Cas iglione, de la Compagnie de Jésus.

l'on choisira les meilleurs artistes en cuivre, afin qu'ils puissent rendre parfaitement et dans toutes leurs parties, chacune de ces estampes, sur des lames de cuivre. Je donne ordre que le prix de ces ouvrages soit payé sans aucun retardement. Je veux que l'on profite des premiers vaisseaux qui partiront pour l'Europe pour y envoyer seulement quatre de ces estampes, savoir :

» 1° Celle appelée Nyaizuxi-cha-yen, peinte par Lamxinim;

» 2° Celle appelée Alchor, peinte par Vanchichim (1);

» 3° Celle appelée Istigin nim Theu Kiam, par Nyaikimmim (2);

» 4° Enfin celle appelée Curman, peinte par Nyautez (2).

» Je désire que cet ouvrage soit exécuté avec la plus grande célérité possible, et qu'après avoir tiré cent exemplaires de ces estampes sur la planche de cuivre, ces cent exemplaires et les planches me soient renvoyés.

» Quant aux douze autres estampes, j'ordonne qu'on les envoye en Europe par trois voyes différentes, dont quatre par chaque voye. Ce décret sera exactement observé. »

Le 17 décembre 1766, les syndics et directeurs de la compagnie des Indes écrivent au marquis de Marigny :

« Monsieur,

» Le nommé Lankeikou, marchand chinois, a remis aux préposés de la Compagnie, à Canton, quatre desseins représentant les victoires de l'Empereur de la Chine sur les Tartares Manchoux, il a demandé, au nom des grands mandarins de la ville, que ces desseins fussent apportés en France pour y être gravés par les meilleurs artistes, conformément au Décret de l'Empereur dont il a remis en même temps deux traductions, l'une en latin, l'autre en italien. Les traductions de ces décrés ainsy que les deux desseins avoient été envoyés de Pékin par le P. Castiglione, jésuite, qui avoit reçu les ordres de l'Empereur à cet égard. Ces diverses pièces sont accompagnées d'une lettre de ce père adressée au président de l'Académie de Peinture, dans laquelle il lui recommande la perfection de l'ouvrage, en même tems qu'il en exprime les conditions. Nous avons pensé, Monsieur, que la direction de ce travail, dont le succès intéresse l'honneur des artistes françois, ne pouvoit regarder que vous. Nous avons l'hon-

(1) Frère Denis Attiret, de la Compagnie de Jésus.

(2) Le P. Jean Damascène, italien, augustin déchaussé de la Compagnie de la Propagande.

neur de vous adresser en conséquence une traduction tant du décret de l'Empereur que de la lettre du P. Castiglione, et nous vous observons qu'il seroit à souhaiter, pour remplir les intentions de l'Empereur, que ce travail fût fini au mois de novembre prochain, afin de profiter des vaisseaux que la Compagnie expédiera alors pour la Chine.

» La Compagnie payera ce qu'il en pourra coûter pour l'exécution de cet ouvrage, et nous nous empresserons, Monsieur, de vous remettre les quatre desseins ainsy que les autres pièces originales, dont nous venons de vous faire le détail, aussitôt que vous aurez bien voulu nous en indiquer le moment. »

Suit un mémoire où les détails se précisent :

« Mémoire.

» L'Empereur Kien-Long, actuellement régnant en Chine, vient de rendre hommage à l'Industrie françoise, en faisant charger les préposés de la Compagnie de Indes à Canton, de faire graver en France quatre grands desseins représentans des victoires qu'il a remportées sur les Rebelles attachés à la dernière dinastie chinoise ; ces quatre desseins sont actuellement à Paris entre les mains des sindics et directeurs de la Compagnie des Indes.

» L'Empereur demande que les quatre planches gravées sur cuivre lui soient envoyées avec 200 épreuves de chaque planche. Pour fournir à la dépense il a fait délivrer aux préposés de la Compagnie une somme de seize mille taëls (le taël vaut 7l10s, ce qui fait une somme de 112.800l). Ce prince demande encore que les quatre desseins originaux lui soient renvoyés avec les planches et les épreuves. On dit que la Compagnie des Indes d'Angleterre ou ses employés à la Chine ont fait tout leur possible pour avoir la préférence de cette commission, sentant bien toute l'utilité que l'Angleterre auroit pû en retirer, mais que les missionnaires qui sont à la cour de Pékin ont procuré cet avantage à la France.

» On croiroit à propos d'exécuter en petit ces quatre desseins sur des grands vases de belle forme de la manufacture royale de Sèvres. Un tel présent seroit sans doute fort estimé de l'empereur de Chine, mais ce qui lui feroit le plus de plaisir, ce seroit de voir ces mêmes desseins exécutés en tapisseries à la manufacture roïale des Gobelins, ou au moins à celle de Beauvais.

» 1° Cela donneroit à tout l'empire de la Chine une haute idée, non seulement de la supériorité de nos artistes, de nos

manufactures et de notre nation; mais cela feroit connoître à l'empereur lui-même la magnificence et la grandeur du Monarque qui nous gouverne, et les François ne seroient plus, comme ils le sont à la Chine, confondus avec les autres nations sous le nom d'Européans.

» 2° Cela disposeroit l'Empereur en faveur de notre commerce, qui, depuis quelques années, a reçu le plus grand échec, en punition de la mauvaise conduite des Anglais dans une affaire qui s'est passée il y a quelques années et dont nous supportons aussy le préjudice, ainsy que tous les autres Européans.

» 3° La religion chrétienne et la protection que le Roy accorde aux missions étrangères seroit à tous égards bien plus puissantes auprès d'une cour et d'un prince qui auroient enfin pris une idée juste de la grandeur et de la générosité du roy. »

Bertin, le curieux d'art, n'a garde de laisser échapper une pareille occasion; à la vérité, il s'intéresse très naturellement à cette histoire, car s'il est conseiller ordinaire au conseil royal et contrôleur général des finances, il est aussi commissaire du roi à la Compagnie des Indes.

Aussi, s'empresse t-il de dépêcher à Marigny :

« Le Mémoire, Monsieur, que j'ay l'honneur de vous adresser ayant été remis au Roy, S. M., sur le compte qu'elle m'a chargé de luy en rendre, m'a donné ses ordres pour ce qui concerne la manufacture de Sèvres. Elle m'a commandé aussi de vous faire part de ce mémoire, en vous prévenant, de Sa Part, qu'elle désire que vous preniez ses ordres sur les demandes que contient ce mémoire,relatives à votre administration; après néanmoins que vous vous serez procuré à la Compagnie des Indes tous les éclaircissements qui peuvent vous être nécessaires pour les objets qui vous regardent, et que présente entr'autres une lettre qui a dû vous parvenir par la voie de la Compagnie des Indes à votre adresse, comme directeur général des bâtimens du Roy et manufactures. »

C'est la lettre des syndics de la Compagnie, qui avait fait venir les estampes, enfermées par quatre dans des « boëttes de calice » sur le *Berryer*, le *Penthièvre* et le *Duras*. Elle ajoute, dans la lettre qui mentionne le départ « de ne pas surtout manquer aux engagements et en satisfaire le désir de l'Empereur, car le peu d'exactitude dans l'envoi des épreuves entraîneroit la ruine de vos principaux marchands, et par

contre-coup rejailliroit infailliblement sur la compagnie. ».

Marigny s'adresse naturellement à l' « Ordonnateur des Beaux-Arts, secrétaire-historiographe de l'Académie-Royale » pour mener à bien cette entreprise, à C. N. Cochin. Il ne pouvait être fait d'autre choix ; mais on n'en pouvait faire de plus heureux. Cochin se réserve la direction de l'ouvrage, et il fait appel tout d'abord à son vieux maître Le Bas, puis à celui qui éclairait si bien et animait si heureusement ses portraits, à Saint-Aubin, à Prévost, son autre fidèle collaborateur, à Aliamet, le « suave ». Et ces merveilleux artistes, ces vignettistes incomparables, ces distributeurs de touches étonnantes et si prodigieusement justes, ces fins, ces délicats, ces spirituels et ces galants, vont avoir à se mesurer avec des troupeaux d'enragés guerriers à faces repoussantes, avec d'affreux bonshommes en costumes inharmoniques, avec des groupements bêtes dans des paysages où les montagnes et les arbres ressemblent à des machines de théâtre, maladroites, manquées et inhabilement disposées, — et, pour les retrouver, faudra-t-il démêler, dans l'ennuyeuse suite, un arbrisseau, l'envol d'une toile de tente ou la jolie ligne d'une figure, très perdue dans la masse.

Mais le travail, par trop considérable, ne pourrait être livré en temps voulu par ces seuls artistes, et bientôt Masquelier, Née, De Launay, Choffard s'adjoignent à eux : Le Bas aura le *Combat de Pan-Ti et de Ta Oua-Si* (pl. III), la *Guerre civile chez les Eleuths* (pl. V), la *Révolte des lieutenants d'Amour-Sana* (pl. IX) ; Saint-Aubin, *Amour-Sana se révolte après l'assassinat de Pan-Ti* (pl. IV), *Première victoire de Tchao-Hoei sur Amour-Sana* (pl. VII), Aliamet, *Pan-Ti est envoyé par l'Empereur pour installer Amour-Sana* (pl. II, *la Mort du Grand Hot-Chom dans les montagnes du Poulok-Kol* (pl. XIV) ; Prévost, *Fou-Té reçoit la soumission de Tan-Ouan* (pl. VIII), *la Victoire de Fou-Té sur les Eleuths* (pl. X.) ; Choffard, les *Exercices des troupes de Tchao-Hoei* (pl. XI), *Tchao-Hoei reçoit les hommages des Grands de Buckarie* (pl. XIII) ; Née, l'*Empereur charge Tchao-Hœi de châtier Amour-Sana* (pl. VI) ; Masquelier, l'*Empereur Kien-Long recevant les hommages des Eleuths* (pl. I) ; de Launay, *Combat de Tchao-Hœi contre Hot-Chom* (pl. XII) ; et enfin Le Bas, dans sa vaillance, voulut bien encore de deux dernières planches dont personne n'avait consenti à se charger : la *Victoire de Tchao-Hoei sur les deux Hot-Chom* (pl. XIV)

et l'*Empereur reçoit enfin les hommages des peuples vaincus* (pl. XVI).

Cela sera tiré sur un papier fabriqué exprès, à la mesure de 3 pieds 4 pouces 1/2 de long sur 2 pieds 6 pouces 1/2 de large, nommé « grand Louvois », et les estampes auront 2 pieds 9 pouces sur 1 pied 7 pouces : c'est immense : il n'en sera réservé, en dehors du tirage pour la Chine, qu'un très petit nombre pour la famille royale et la bibliothèque du roi. Chaque graveur touchera dix mille livres.

Un des artistes au service de l'empereur est inquiet ; il a peur qu'on ne sache traduire assez scrupuleusement son œuvre ; et, par l'entremise de Mézy d'Arcy, directeur en exercice de la Compagnie des Indes, il fait tenir la lettre suivante à Marigny :

« Lettre du frère Joseph Castiglioni, écrite de Pékin le 13 juillet 1705, au très illustre Président de l'Académie de Peinture.

» Salut.

» Quoique le décret de l'Empereur qui accompagne une lettre, suivant son ordre, soit suffisant pour que l'artiste qui sera chargé de graver les Estampes se conforme exactement aux originaux, j'ay crû pour ne rien laisser à désirer à l'Empereur, et pour la célébrité des artistes Européens, devoir vous recommander deux choses :

» 1° Que ces Estampes soient gravées au burin ou à l'eau forte, d'avoir soin qu'elles soient exprimées sur le cuivre avec la délicatesse la plus grande et la plus gracieuse ; que l'artiste y mette la correction et la netteté la plus exacte, celle que demande un ouvrage qui doit être de nouveau présenté à un si grand Empereur ;

» 2° Si, d'après la quantité d'exemplaires portés dans le mandement de l'Empereur, les planches se trouvaient affaiblies ou usées, il faudrait nécessairement les retoucher et les réparer pour être envoyées en Chine, afin que les nouveaux exemplaires qui en seraient tirés dans le Pays puissent avoir les mêmes beautés que les premières. »

Cependant, le travail n'avance pas au gré de la Compagnie, qui réclame officiellement auprès de Marigny, le 2 septembre 1768 ; celui-ci morigène Cochin, qui répond :

« Monsieur,

» Nous n'avons pas (moins) de désir que MM. de la Compagnie d'accélérer la gravure des planches commandées par la Chine, mais cet ouvrage est d'une espèce tout à fait extra-

ordinaire, et par sa grandeur et par l'excès des détails. De plus, les accidents que nous cause la préparation que l'on est obligé de faire avec l'eau-forte dans des sujets dont les objets sont si petits est pour nous ce qu'est la fonte pour les sculpteurs... Tous les desseins sont distribués, et il y a huit ou dix planches commencées. Les autres ne tarderont pas, car je travaille fortement à la rectification des desseins... La première, de M. *le Bâs*, a eu à l'eau-forte tout le succès qu'on peut désirer, mais il y a encore beaucoup à faire... La seconde planche, venue depuis, est une de M. *de Saint-Aubin*. Elle est venue assez heureusement à l'eau-forte, mais plus tard que celle de M. *le Bâs*, parce qu'il a fallu qu'il attendît que j'eusse rectifié le dessein, qui, étant du père Sichelbarch, était des moins bons... »

Et celle de Prévost est trop chargée pour être prête, et celle d'Aliamet est « trop mordue »...

Il est permis de croire que ces accidents en cours de route n'étaient pas les seuls obstacles à l'achèvement du travail; les payements ne se font pas régulièrement, et cela n'encourage les artistes. Voici ce que Cochin écrit le 18 mai 1768:

« Monsieur et Amy.

» Il est temps de retourner à la charge et de couper la Bourse à MM. de la Compagnie des Indes pour suivre avec succès notre affaire de la Compagnie des Indes. Il va me tomber sur le corps trois planches à l'eau-forte et une aux épreuves retouchées. Par la convention qu'on a accordée aux graveurs, ils doivent recevoir *trois mille* livres à chacune de ces opérations. Ainsi c'est *douze mille* livres dont nous avons actuellement besoin ; mais, comme nous ne serons peut-être pas longtemps sans voir encore éclorre quelque planche à l'eau-forte, il sera bon de demander *dix-huit mille* livres.

» M. *le Bâs*, qui en effet va le plus assidûment, le plus vite et même le mieux à tous égards, est aussi le plus pressé. Il est à nos trousses et depuis qu'il vient de me remettre une épreuve en état d'être retouchée, et que je vais expédier tout de suite, il paraît peu disposé à me laisser tranquille du côté de l'argent.

» Je vous embrasse de tout mon cœur et suis

» Votre serviteur et amy.

« Cochin. »

Cette fois, cela ne traîne pas, Marigny s'en prend aux syndics, et ils s'exécutent immédiatement. Cependant, jusqu'au

règlement final, — qui a lieu en 1774 et se solde par 169.200 livres que le trésorier général des bâtiments du roi verse aux graveurs, alors qu'il n'en reçoit que 166.200 de la Compagnie des Indes, — combien de fois Cochin ne devra-t-il pas se plaindre !

Mais il se greffait bien d'autres incidents, sur ces planches des « Conquêtes de la Chine ».

En Franche-Comté, un des jésuites expatriés, un des auteurs des dessins originaux, le R. P. Attiret, a laissé un frère qui apprend, — comment, en ce coin si éloigné du royaume ? à la suite de quelle indiscrétion ? —ce qu'on grave à Paris. Et d'une petite écriture de vieux, tremblée, penaude, il rappelle à Marigny une promesse que ce dernier tiendra immédiatement.

« Monsieur,

» L'honneur que vous me fittes l'an passé de me répondre de la manière la plus satisfaisante à la demande d'un exemplaire sur les desseins de mon frère 1er peintre de l'Empereur de la Chine, en me disant, en terminant l'honneur de votre réponse, que vous verriés à la fin de cette année à pouvoir m'accorder cette grâce avec le secours de votre authorité et médiation, m'enhardit bien à venir vous faire ressouvenir de vostre bonté, et vous en marquer la plus vive des Reconnoissances. Vous avés compati à l'empressement le plus vif d'un homme qui cherche à revoir son frère dans ses enfants, et (je) me suis bercé de cette faveur auprès de vous, que si vous me l'accordiés, j'irois bien volontiers à Paris vous en témoigner ma joye et mon ressentiment et de vive voix, malgrés touttes les infirmités qu'accompagne un âge avancé, et malgré le peu de fortune où des malheurs multipliés m'ont réduit. Et c'est en attendant l'heureux succès de la plus flatteuse des espérances que j'ay l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération, et soumission la plus respectueuse.

» Monsieur,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» Attiret, l'aîné,

» proche la Confrérie de la Croix. »

» Dôle, ce 28 août 1770. »

Un autre solliciteur se présentera. Ce sera cette fois un seigneur d'importance, et voici sa requête :

« A Versailles, may 1771.

» Vous vous rappelés, Monsieur, le danger que coururent les desseins, les Batailles que l'Empereur de la Chine envoya en France il y a quatre ans, pour les faire graver par nos plus célèbres artistes, lorsque j'en donnai l'éveil, afin qu'elles vous fussent remises pour être gravées sous vos ordres par les artistes à qui vous en avez confié l'exécution. Elle doit être actuellement bien avancée et j'espère que vous voudrés bien, quoique l'Empereur de la Chine se soit, dit-on, réservé qu'il n'en sera tirés des exemplaires que pour luy, m'en faire donner un de chacune des seize planches qui composent cette magnifique collection. Je vous en serai très obligé. J'ay l'honneur d'être, avec un sincère et parfait attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» Bertin. »

Et il apostille,en deux lignes d'une écriture dont les lettres, volontaires et grasses, sont quasi royales :

« J'espère que voudrés ne pas m'oublier, Monsieur, et vous pouvés être bien tranquille sur ma discrétion. »

Le frère de la Pompadour se souciera peu de cette demande ; car, trois mois après, son secrétaire est obligé de la lui rappeler :

« Je prends la liberté de remettre sous les yeux de Monsieur le Directeur Général une lettre de M. Bertin concernant les gravures chinoises... Monsieur le marquis se rappellera que, n'ayant pas été content d'une réponse que je lui proposai dans le temps, il me dit qu'il en parleroit à M. Bertin qu'il comptoit trouver chez le Roy. Mais soit qu'il ne l'ait pas trouvé, soit que cet objet lui ait échapé de la mémoire, M. Bertin n'a eu aucune réponse ni verbale ni par écrit... »

Alors, il s'exécute :

« A Ménars, le 25 août 1771.

» Monsieur,

» Je me rappelle trop bien de ce qui s'est passé à l'occasion des dessins chinois qu'on est occupé à graver, pour vous mettre en oubli lorsque cette entreprise étant entièrement achevée, il y aura moyen d'en laisser sortir quelques exemplaires. J'aurai soin de vous en ménager un sur le petit nombre que S. M. m'a autorisé à réserver. Je vous prie seulement de vouloir bien vous ressouvenir de la promesse que vous me faîtes dans votre lettre de rien laisser transpirer de ce que j'ai l'honneur de vous marquer, afin de me mettre à

l'abri des sollicitations que j'éprouverois, pour obtenir des exemplaires de ces estampes. Vous connoissez l'importance dont il est de ne les point multiplier en Europe.

» J'ai l'honneur d'être, très parfaitement et très véritablement, Monsieur, votre très humble serviteur.

» Le marquis de Marigny. »

Tout l'homme est dans le ton et la date de ce billet.

VIRGILE JOSZ.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Gustave Geffroy : *La Vie Artistique*, Floury, 5 fr. — Léon Rosenthal : *La Peinture Romantique*, May. — Gustave Kahn : *L'esthétique de la rue*, Fasquelle, 3.50. — Les Revues : *Les Maîtres du Dessin; L'Art Décoratif; Art et Décoration; La Chronique des Arts; La Plume; Les Partisans; Le Cri de Paris, Le Rire; Le Sourire; Le Journal de Paris; Jean qui Rit; L'Art moderne; Le Studio; The Artist; The Magazine of Art; The Cosmopolitan; Deutsche Kunst und Dekoration; Innen Dekoration.* — Les affiches.

Les Livres. — Une exposition comme celle de 1900 est une occasion unique de centralisation de richesses artistiques qu'on ne reverra peut-être plus accumulées sur un même point. C'est aussi l'aboutissement de multiples efforts d'ouvriers, d'artisans, d'ingénieurs, d'architectes, de décorateurs, de manieurs de matière ou de pensers auxquels on permet enfin dans la fièvre universelle concentrée de laisser éclore leur génie, leur talent ou simplement leur savoir.

Il importait qu'une aussi imposante manifestation de l'énergie humaine fût étudiée au point de vue esthétique par un critique impartial, subtil, de large et sagace compréhension. M. Gustave Geffroy a assumé cette tâche et nul mieux que lui n'était désigné pour une œuvre où les importantes relations documentaires devaient s'étayer, se relier et prendre leur vraie signification par une glose ardente et sûre de philosophie générale et de sociologie comparée.

C'est en effet, je l'ai déjà dit maintes fois, le propre du talent de M. Gustave Geffroy que cette faculté de saisir à vol d'oiseau les lignes schématiques des évolutions artistiques et sociales, de percevoir les correspondances secrètes qui existent toujours entre le peuple et la pensée et de donner de ces aperçus généraux et quasi panoramiques des formules claires, vibrantes et poétiques. Il y a en M. Gustave Geffroy de l'homme de science et de l'aède et, formé d'un curieux et plutôt rare

mélange de facultés, il nous apparaît un esprit précis et lyrique, profond et séduisant, brutal et tendre, bourru et charmeur.

Le septième volume de la **Vie Artistique**, publié par Floury et orné d'une belle eau-forte de Vierge, est donc entièrement consacré aux *Souvenirs de l'Exposition de 1900*. Guidé par M. Gustave Geffroy, nous nous promènerons, à nouveau troublés par un mélancolique plaisir, à travers les constructions déjà disparues ou les palais qui restent.

Je recommande particulièrement la lecture des pages où se résume, comme en une brillante projection, l'histoire de la peinture et de la sculpture françaises durant le XIXe siècle, de Greuze et David à Carrière et Claude Monet et de Houdon à Rodin. L'œuvre de ce dernier est ici particulièrement étudiée, avec une haute conscience de son importance dans l'histoire générale de l'art et aussi avec amour.

« Chez Rodin, désormais, s'il y a toujours cet émoi ressenti par les âmes inquiètes, par les esprits pensifs, devant ce mystère sacré de la vie qui a engendré toutes les religions, toutes les philosophies, toute la poésie et toute l'action, il y a aussi une sérénité adoratrice de tout ce qui est. Chez Rodin, la notion de vie et la notion de beauté se confondent. Il est en extase devant Tout, et c'est le Dieu Pan dont il avait entendu clamer la mort, au soir, sur la mer, qui manifeste ici son existence immortelle, à jamais mêlée aux choses. »

Si j'ai détaché du livre ces quelques phrases évocatrices et si j'en termine ce compte-rendu rapide comme d'une boucle précieuse retenant un vêtement sombre, c'est que je voudrais induire tous les jeunes hommes épris d'art et de beauté à lire ce volume pour qu'ils y apprennent avec quelle passion de la vie éternellement renaissante et avec quel respect des efforts humains, il sied de contempler l'apport du passé et les tentatives du présent. Lorsqu'ils auront lu, ils ne fermeront probablement pas le livre sans avoir cueilli comme je viens de le faire tout au moins une riche branche savoureuse et gonflée de sève.

**La Peinture Romantique**, par M. Léon Rosenthal, est un essai loyal et fourni sur l'évolution de la peinture française de 1815 à 1830. Les tendances, comme les procédés, y sont étudiées par quelqu'un qui sait et qui comprend. L'auteur se rend compte que la peinture n'est qu'un des côtés plastiques des mœurs, aussi recherche-t-il avec soin les influences diverses qui déterminèrent en France l'éclosion du merveilleux

mouvement romantique. La place me manque pour analyser les excellents chapitres sur les causes esthétiques de la Révolution et sur l'influence anglaise, mais il est si rare aujourd'hui de rencontrer un livre de critique d'art composé par un critique digne de ce nom que je tiens à signaler particulièrement le volume de M. Rosenthal.

Il y a certainement eu des époques plus pittoresques que la nôtre; il n'y en a pas où l'on ait plus discuté sur les moyens de décorer d'un peu de joie plastique notre existence. On ne s'est jamais tant préoccupé de la beauté extérieure des villes et M. Gustave Kahn vient d'ajouter à ces discussions la contribution d'un livre très vivant sur l'**Esthétique de la rue.**

Les règlements municipaux en vigueur qui interdisent les saillies de plus de cinquante centimètres ne laissent pas grande liberté à nos architectes. Une nouvelle disposition législative va probablement permettre des innovations, encorbellements, bow windows, etc., qui ne seront qu'un retour aux savoureuses créations du moyen âge.

Il est préférable de nous souhaiter à ce point de vue toute licence plutôt que tomber sous la coupe d'un utopique despote semblable au socialiste Moilin qui, nous rapporte M. Gustave Kahn, nous dotait de rues couvertes, mais faisait raser Notre-Dame.

Puisque j'ai parlé de M. Gustave Kahn, je profite de l'occasion pour rappeler l'idée ingénieuse du *Musée Volontaire* qu'il émettait dans *le Temps* du 10 février dernier :

« Toutes les personnes soucieuses d'art et attentives au développement de la peinture et de la sculpture de leur époque ont toujours été frappées de la grande disproportion qui existe entre la valeur et la gloire des peintres ou sculpteurs et leur représentation dans les musées nationaux.

» Il y a deux endroits où cette disproportion s'affirme avec éclat : c'est dans la salle des Modernes, au Louvre, et au musée du Luxembourg.

» Cela résulte de ce que les achats intéressants n'ont pas été faits en temps utile.

» La critique officielle reconnaît trop tard les artistes novateurs. L'administration, qui n'a pas acheté l'artiste au prix modeste de ses débuts, ne peut plus le payer dans sa gloire...

» ... Pour remédier à cet état de choses, je propose le Musée volontaire, concurrence libre au Luxembourg.

» Il faudrait quelques salles, quelques gardiens, et un comité d'admission.....

» Ce qu'on demanderait à l'artiste soucieux de figurer dans cette sélection, ce serait, s'il en a reçu l'invitation du comité, ou s'il se croit digne de se présenter, d'apporter une œuvre et de la confier au Musée volontaire.

» On peut évaluer à une cinquantaine le nombre de beaux talents non représentés au Luxembourg.

» La toile qu'apporterait l'artiste, qu'on pourrait accueillir dès ses débuts, s'ils sont brillants, serait exposée.

» L'artiste aurait le droit, au bout d'un intervalle de quelques années,de la reprendre, à charge toutefois de la remplacer par une autre; car il aurait reçu quelque chose du Musée volontaire, une assistance morale qu'il devrait ainsi reconnaître.

» Ses intérêts trouveraient une ample compensation au dommage d'une toile immobilisée par la plus-value qu'elle acquerrait, et que toute sa production y gagnerait. Il rapporterait donc une œuvre à la place de celle qu'il enlèverait, et en maintiendrait toujours une, au minimum, qui deviendrait la propriété du Musée volontaire, en récompense de l'assistance donnée, et aussi en bonne mutualité artistique, car ainsi il aiderait à la prospérité du musée et à la gloire de ses camarades et de ses jeunes émules, en participant à y accumuler de la beauté.

» Ces œuvres confiées au Musée volontaire, on accorderait sur elles un droit à l'Etat, c'est-à-dire qu'on les lui céderait avec plaisir, mais à charge de les placer au Luxembourg et plus tard au Louvre (en écartant le musée de province). L'artiste aurait ainsi franchi les étapes de la sélection. Pourtant il serait convenable que l'artiste à qui le Musée volontaire aurait valu les honneurs du Luxembourg aidât, sa vie durant, le Musée volontaire de la présence d'une de ses œuvres..... »

Je trouve extrêmement ingénieuse cette idée d'un musée formé par les artistes eux-mêmes, donateurs de leur œuvre la meilleure et toujours libre de la remplacer par une autre supérieure au fur et à mesure des progrès de leur maîtrise. Le point délicat serait évidemment de savoir comment on composerait le comité d'admission pour que l'institution ait toutes les garanties d'impartialité. Cependant ce ne serait point là une difficulté insurmontable. D'ores et déjà il me semble que pour obtenir cette impartialité il faudrait restreindre le nombre de voix des producteurs dans le comité. Quelles que soient les erreurs de la critique, c'est encore d'elle que

les nouveaux venus sont le plus susceptibles de recevoir un appui. Je crois donc qu'un comité formé, indépendamment de toute opinion, d'un tiers d'artistes, et de deux tiers de critiques d'art aurait quelque chance d'offrir des garanties suffisantes de probité et de justice.

J'engage fortement M. Kahn a poursuivre son idée et à essayer de faire aboutir un projet si utile à tant de points de vue.

Les Revues : **Les Maîtres du Dessin** (mars). — Au sommaire : un *Portrait de Femme*, de Deveria ; le *Martyre de Saint-Sébastien*, d'Alphonse Legros, sépia reproduite avec la plus scrupuleuse fidélité. Une aquarelle de Gavarni : *A figuré dans les ballets*, et un lavis de Gamelin, *Deux Personnages*.

**L'Art Décoratif** (avril). — M. Charles Saunier étudie avec une subtile sympathie le talent divers et ingénieux d'un chercheur, M. Pierre Roche ; M. Raymond Bouyer traite de l'*Illustration musicale* et M. G.-M. Jacques décrit heureusement un très intéressant petit salon d'art nouveau créé par G. de Feure.

**Art et Décoration** (avril). — M. Eugène Belville fait profiter ses lecteurs de son expérience dans le travail du cuir et s'occupe du *cuir décoré à l'Exposition Universelle*. *Edmond Becker, sculpteur*, par Paul Vitry ; « L'Art dans Tout » par Gustave Soulier et trois reproductions d'œuvres de Carlos Schwabe.

**La Chronique des Arts** (23 mars). — Une campagne à continuer :

« Il n'est personne qui, depuis quelques années, n'ait eu son heure de tristesse ou de colère à voir les plus admirables paysages déshonorés par la présence de réclames et d'affiches inopportunes. Le long des routes et sur les bords des voies ferrées, parmi les montagnes comme au voisinage de la mer, c'est partout une envahissante et malencontreuse publicité qui étale aux yeux effarés la suite disgracieuse et bigarrée de ses gigantesques pancartes. Le paysage était jadis le compagnon du voyageur ; il donnait à celui qui passait sans pouvoir s'attarder une vision éphémère, mais charmante ; par le spectacle sans cesse renouvelé des monts et des bois, des fleuves et des vallées, il éveillait l'imagination et semblait évoquer la nature dans toute sa richesse et sa variété. Et voici que la réclame bouffonne vient attrister la terre et les cieux. Contre cette laideur menaçante les provinces rhénanes et la Belgique pré-

parent des lois. L'heure est venue pour notre pays aussi de songer à se défendre. »

**La Plume** (15 avril). — Numéro consacré au peintre Antonio de La Gandara. J'en détache ces quelques lignes d'un article de Tristan Klingsor : « La Gandara rend ce qu'il voit autour de lui et il sait voir. Il est le peintre des contemporains. Il n'a que faire des défroques du passé. La vie moderne des villes lui plaît, et par-dessus tout celle de Paris. Il habite près du quartier Latin, qui le distrait avec ses filles à robes ridicules et adorables, avec ses princesses de bar à grands chapeaux à plumes. Et le boulevard aussi l'attire, dont il donnait jadis une série d'*Effets de nuit*. Donc, l'expression de l'impression, mais de l'impression choisie. Ses modèles il ne saurait les prendre dans la nature sauvage. C'est un « civilisé ». C'est un délicat. C'est un raffiné. La mélancolie imposante d'une forêt ne peut l'émouvoir autant qu' « un jardin taillé comme une belle dame ». Ses paysages, un coin des Tuileries ou du Luxembourg dont il est voisin. Il affectionne les parcs ; son pinceau s'amuse des allées de sable, des carrés de verdure, des boulingrins, des touffes éclatantes de géraniums, d'une colonnette de pierre, des jets d'eau qui ont la courbe frêle d'une robe de mousseline. La couleur de ses toiles conserve la beauté crue de l'herbe, le rouge des fleurs, la rouille des feuillages, et tout cela s'harmonise admirablement. Parfois même, le paysage servira de fond aux personnages du premier plan et nous aurons de la sorte dans une seule toile le résumé de l'art du peintre. Telle, cette toile, où deux femmes sont assises contre un tronc d'arbre dans le décor d'un jardin, la jeunesse de l'une en robe riche contrastant avec l'âge de l'autre, dont les vêtements de tons éteints complètent le caractère. Pourtant c'est là une exception dans l'œuvre d'Antonio de La Gandara, et le plus souvent nous trouverons séparés les paysages et les personnages.

» Mais cette prédilection pour l'impression choisie, l'artiste la transporte également dans ses portraits. C'est là qu'il est incomparable. Il sait l'indéfinissable et captivant intérêt qui se dégage des lignes d'un visage ; pour lui il n'y a sans doute pas de paysage qui puisse rivaliser d'expression avec une tête humaine, de mystère avec une main oisive, de grâce avec un corps de femme. Il sait que rien n'est impressionnant comme ces personnages immobiles et muets, mais vivants. Et ils vivent. Ce ne sont plus les souffreteuses apparitions des préra-

phaélites, les femmes de légende au charme un peu convenu d'une peinture de rêve. Non : les personnages de La Gandara vivent vraiment dans une réalité exquise et discrète. Avant tout ce sont des êtres de « race ». Il y a de la nervosité élancée du lévrier en eux. La fraîcheur des lèvres et des joues, la délicatesse du nez et des oreilles, l'ovale des fronts, l'exiguïté des mentons, la minceur du cou et des poignets, la féminité des mains surtout, la distinction voulue du geste et de l'attitude, tout cela les masque d'une élégance aristocratique et pure. Et c'est en même temps des portraits de « style». Ce qui revient d'ailleurs à répéter encore et sous une autre forme qu'une vie mystérieuse transparaît en eux. Car qu'est-ce que s'élever jusqu'au style, sinon donner au personnage l'expression, le geste, l'attitude qui lui convient le mieux, qui est la fonction naturelle à laquelle il est intimement destiné, qui est par conséquent comme son « shéma » de vie? »

**Les Partisans** (5 février). — Nombreux croquis typiques et nerveux de Jean Tild accompagnés d'un article de Jules de Marthold.

(5 mars). — Très spirituelle charge de M. Paul Ferniot, par Léandre. Dessins de Merodack-Jeaneau, Steinlein, etc.

**Le Cri de Paris** (passim). — Dessins de Roubille et Hermann-Paul.

**Le Rire** (passim). — Dessins de Léandre, Fernand Fau, Gosé, Roubille, etc.

**Le Sourire** (passim). — Dessins d'Hermann Paul, Huard, Eug. Cadel, Fernand Fau.

**Le Journal de Paris** (passim). — Dessins de Simonaire, Jeanniot, Roubille, etc.

**Jean qui rit** (passim). — Dessins de Maurice Neumont.

**L'Art Moderne** (31 mars). — M. Octave Maus nous apprend que le musée de Bruxelles a ouvert ses portes au néo-impressionnisme en achetant une toile de M. Théo Van Rysselberghe.

Quand verrons-nous Manet au musée du Louvre?

**Le Studio** (15 mars). — Deuxième article de M. Gabriel Mourey sur *l'eau-forte en couleurs en France*, avec reproductions de planches de Bernard B. de Monvel, Charles Maurin, Francis Jourdain, Eugène Béjot, Jacques Villon.

**The Artist** (avril). — Etude sur Georges Sauter par Count de Soissons.

**The Magazine of Art** (avril). — Les *Grands Prix de gravure à l'exposition de 1900*, par Henri Frantz, avec

reproductions d'œuvres de Bracquemond, Seymour, Haden, Patricot, Chéret.

**The Cosmopolitan** (avril). — Illustrations de E. Hering accompagnant « The first men in the Moon », le roman de H. G Wells que M. Henri-D. Davray, qui nous a déjà fait connaître une partie des œuvres du Jules Verne anglais, nous traduira peut-être un jour.

**Deutsche Kunst und Dekoration** (avril). — *L'exposition Van de Velde à Berlin*, article accompagné de reproductions, parmi lesquelles des tapis bien désagréables.

**Innen Dekoration** (avril). — Nombreuses reproductions d'œuvres d'art appliqué de Patriz Huber.

Les Affiches. — A signaler parmi les dernières celles d'Aman Jean pour la *Société nouvelle de peintres et sculpteurs* et celle de Richard Ranft pour *les Mathurins*.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *LE MEUBLE ET LA MAISON*

La science, inspiratrice d'un style nouveau en architecture et en décoration. — A propos du froid et du chaud, de l'humidité et de la poussière.

Un style ne naît pas d'un caprice, mais d'une nécessité.

Jamais la guerre, qui resserra les rues, dressa les donjons, abrita les faibles sous la Cathédrale hôtel-de-ville, — jamais le soleil d'Afrique contre lequel les énormes colonnades levèrent si haut leurs bras protecteurs, — ne firent les ravages de ce mal pire que les pestes et les lèpres : la Tuberculose.

Par elle semble devoir finir la race blanche, après la rouge. Il nous faut ou la vaincre ou nous résigner à dépérir graduellement, en attendant notre conquête et notre destruction par quelque race plus vaillante.

Cette race peut surgir du milieu de la nôtre : que notre art, pour cela, mette seulement à profit les indications de la science.

Du coup, il obtiendra d'elle cette *idée centrale*, cette *raison d'être* qui lui assurera la vitalité.je veux dire une beauté inédite.

§

Contre les eaux du ciel, une caverne abrita l'Ancêtre ; puis un brasier le réchauffa. Condition rudimentaire, mais plus saine que la demeure parisienne actuelle !

Le microbe n'y régnait point en maître, comme dans les

recoins myriadaires d'une habitation bizarre et de promiscuité et sous les plis de notre vêtement décourageant, absurde en ses complications. On n'empoisonnait point cet homme ni dans la caserne ni dans l'hôpital, ni dans les lieux de fêtes ni dans les lieux de travail, ni à la prison ni à l'école. Nous avons créé, nous avons multiplié à l'infini le « foyer d'infection ».

Voyons à l'abolir.

I. **Dans l'habitation individuelle.** — Elle présente, comme on sait, deux types : 1° *la Maison familiale*, ordinairement occupée par son propriétaire ; 2° *la Maison à appartements indépendants* où vivent des locataires de passage.

Avons-nous besoin de dire que la *Maison familiale* est et restera l'idéal, aussi bien de par la durée de son installation interne que de par la particularisation plus longuement étudiée de son usage? En réalité, l'organisation de la Maison à loyers ne sera qu'une copie appropriée de l'autre.

*A*. — Contre la chaleur du Soleil, contre l'Air glacé, contre l'Humidité qui, dans nos tristes pays, nous tombe des nuées ou remonte du sol sans relâche,— quel bouclier tend l'Architecte ? Non pas le mur épais! car si, derrière, vous sentez moins la température extérieure, non-seulement c'est à prix pesant, mais l'humidité, elle, pénètre ce mur, y séjourne et ne s'en évapore que lentement. Jetez-moi là cet écu, digne des âges du bronze! Deux cloisons minces, parfaitement étanches et en matériaux mauvais conducteurs de la chaleur (aussi bien de celle qui, du dehors, vous donne l'assaut en été que de celle dont vous vous fortifiez, l'hiver, à l'intérieur), deux cloisons, donc, isolées l'une de l'autre par un léger matelas d'air vous défendront beaucoup mieux.

*B*. — Se chauffer ? question aussi délicate que de se nourrir! Il ne faut pas s'empoisonner. L'homme primitif mourait de faim, de froid : le moderne meurt intoxiqué. Pour éviter les dégagements de l'acide carbonique et surtout de l'oxyde de carbone (dont la vue ni l'odorat ne nous révèlent la présence), rien ne vaudrait le chauffage à eau chaude ou à vapeur. Mais, à son défaut, nous en établirons un, constant, soit par une cheminée, soit par un poêle de briques ou de céramique : surtout, qu'un tirage direct évacue les gaz dégagés par la combustion, lesquels, sans cela, se feraient jour, pour votre dam, à travers les parois les plus réfractaires.

Même ainsi, qu'un appel ininterrompu de l'air extérieur

vienne, en sus, balayer les reliquats délétères que leur poids attarde dans la demeure.

*C.* — Car, outre la bonne digestion calorique, la Maison doit respirer en toute liberté. Ne vous laissez donc pas ensevelir prématurément : n'acceptez point, si vous préférez, l'affreuse Poussière ; dans sa malpropreté, souvent à peine visible, n'en prospèrent pas moins les microbes, plus dangereux cent fois que le lion des cavernes ou l'auroch primitif.

Pour les chasser, pour les tenir en respect (car la civilisation, autour de vous, ne cesse pas de vous en adresser de nouveaux), il ne faut rien moins qu'un quotidien lavage à grande eau, aseptisant sol, plafond, parois.

Et voilà la Révolution !

Adieu les planchers aux ingénieuses rainures, conservant pendant des années les bacilles des mourants ! adieu les papiers superposant les uns aux autres leurs pourritures! adieu la pluie perfide et impalpable du plâtre sur nos conjonctives!

Et vous, bibelots multiples, poupées pour vieux enfants! et vous, étoffes obtenues au prix de tant de vies humaines ! et notre cher mobilier compliqué, à pattes de crabes !

Adieu, nos trésors : car voici les Marsiens... non, les Terriens, — les invisibles !...

En revanche, les gammes claires du ciment, des céramiques, de la pierre dure, des bois polis, des métaux, des laques, etc., partout se jouent. Avec la santé, la gaîté règne, dans sa franchise, aux intérieurs les plus modestes comme parmi de véritables palais selon la tradition des *Mille et une nuits*. Il y aura des meubles à lignes droites, simples, bien construits.

Et place enfin pour

D. — la Toilette !... Il se révéla récemment — à la stupeur des derniers contemporains de Louis-Philippe — qu'on doit se laver tous les jours, du haut en bas. Que la moindre chambre possède, par conséquent, un emplacement pour ce soin, pour vous sécher ensuite et pour pendre les linges de votre toilette : donc allonger la pièce, au fond de laquelle une cloison, une armoire au besoin, réservera la place nécessaire. On a honte quand on entre dans nos anciens cabinets de toilette. Il les faut autrement complets dans la maison nouvelle. Elle exige aussi un petit four servant d'étuve : une température de 600 pendant 3 heures y stériliserait les objets contaminés, linges, etc., lors des maladies... En atten-

dant, notre « tout à l'égout » aura éloigné de nous une part de l'infection.

II. **Dans l'hôpital, dans les lycées** (*Buffon*, *Molière*), a commencé la réforme. A Boucicaut, les Legros père et fils nous ont donné déjà mainte leçon, que le simple particulier doit écouter : les angles partout incurvés, — un chauffage à vapeur très doux, une aération sagement réglée, la double cloison à matelas d'air, — les inconvénients du plâtre combattus par le ripolin.

Aux plafonds, substituons la voûte arrondie: ainsi que les murs, elle sera de briques vernissées; le plancher, de ciment armé... Vous le voyez : nous revenons à la maison antique presque. Le Grec, le Latin se portaient bien : ils avaient du reste la rage, louable, des purifications au soufre, etc.

Nous devons leur emprunter les Thermes, en faire bon gré mal gré le centre de la vie urbaine : là seulement ses dangers s'affaiblissent. Que la piscine — mais propre! mais belle! — devienne obligatoire dès l'école. Que l'ouvrier et l'employé la retrouvent à l'atelier et au bureau ; qu'elle remplace le cabaret, le music-hall, le salon.

§

Et surtout que le plus humble logis ait ses « lieux de propreté », comme il va avoir enfin ses « lieux d'aisances ».

Toute répugnance a pour origine l'odorat. Le peuple ne doit qu'à son odeur sa longue humiliation.

Ne pas puer : il n'y eut jamais d'autre aristocratie au monde.

LES XIII.

## *CHRONIQUE DU MIDI*

Mort de Félix Gras. — Le Capouliérat. — Les fêtes de Pau.

Si quelques lecteurs du *Mercure de France* gardent encore le souvenir de mes Chroniques, je les prie de vouloir bien m'excuser, touchant le silence que j'ai gardé depuis un an. Des événements imprévus m'avaient emporté dans un voyage, plus loin que le Midi et que Marseille; et ne vivant plus au contact de mon pays, il m'eût été difficile d'en noter les impressions. Ce que l'argot de la peinture — et d'ailleurs — appelle le « chiqué » et que les manuels de rhétorique désignent plus solennellement sous le nom de « fantaisie », me

paraît être, en matière d'observations et d'informations, la plus détestable des supercheries littéraires.

Mais, grand Dieu! que me voilà donc devenu solennel! En serais-je arrivé à inaugurer une pauvre petite chronique par une austère profession de foi? Il n'est que temps de commencer.

Aussi bien, n'ai-je pas, pour mon retour, une bonne nouvelle à raconter. Et mon premier mot est, hélas! un mot de deuil.

Le Midi de la France vient de perdre, en effet, un homme qui, par la noblesse de son esprit et la dignité de son œuvre, a glorifié et honoré sa race. Félix Gras, capoulié du Félibrige, est mort subitement en Avignon.

Les journaux de Paris ont rendu à l'écrivain et au citoyen l'hommage qu'ils méritaient l'un et l'autre. Emmanuel Arène, dans *le Figaro*, a raconté avec charme les particularités de la vie de Félix Gras, qui, juge de paix dans sa bonne ville, et adoré de tout le monde, se trouvait obligé, parfois, de revêtir subitement de magistrales solennités devant des concitoyens, chez qui, la veille, il avait pris repas.

Seulement Emmanuel Arène ne pouvait, dans *le Figaro*, citer exactement le dialogue qui s'échangea un jour, et auquel il faisait allusion.

— Vos noms et prénoms? demandait le juge de paix Félix Gras à un brave félibre qui comparaissait pour un mur mitoyen.

— *E! bougré dé Couïoun*, fit l'autre, ahuri, *sabés ben que sieu lou Pascaù?*

— Ecrivez, greffier, reprit Félix Gras imperturbable, que le plaignant s'appelle *Bougré dé Couïoun*.

Inutile d'ajouter que toute la salle retentit d'une hilarité prolongée, et que les deux ennemis, désarmés par le rire, s'en retournèrent sans haine — et sans frais.

Cette plaisanterie, par elle-même facile, prouve simplement quelle était la bonhomie de Félix Gras, et par quels liens de chaque minute, cet homme, qui fut un haut poète, se trouvait en communion avec le peuple qu'il a chanté.

Laurent Tailhade, dans *le Français*, avec une émotion qui s'élevait jusqu'au plus beau lyrisme, a magnifié le grave et grand poète que fut Félix Gras.

Il a montré le véritable épique qui fut l'auteur de *Toloza*, ce chant des splendeurs et des honneurs de la grande et malheureuse guerre pour l'indépendance de l'Occitanie, et que la

litterature d'oc du XIXe siècle peut mettre à côté du fameux *Poème des Albigeois*, que nous a légué le XIIe.

Tailhade, en outre, par de judicieuses citations, a montré jusqu'à quel degré de lyrisme s'élevait la poésie de Félix Gras dans la *Cansoun del reï En-Peïre !* Il y passe des cliquetis d'épées, des pourpres de soirs de bataille, des appels de mourants.

Mais, soit qu'il ait été mal renseigné par ses amis de Toulouse, soit que lui-même n'ait pu voir d'assez près Mistral, qu'aimerait sûrement son enthousiasme de poète épris de beauté, Laurent Tailhade commet, à mon sens, une légère erreur, lorsqu'il semble supposer qu'il existait entre le grand poète de *Calendal* et son disciple de *Toloza* quelques divergences d'opinion. Le culte de Félix Gras pour Frédéric Mistral était une des plus édifiantes qualités de la belle âme du poète disparu. Et Mistral, d'autre part, avait pour Félix Gras une affection toute paternelle.

Je me rappelle qu'un jour, dans un voyage que nous faisions en Auvergne, je disais à Félix Gras l'admiration qu'éprouvait justement Laurent Tailhade pour son poème du *Rei En-Peïre*, et j'ajoutais que l'auteur des *Vitraux* allait même jusqu'à préférer ce poème à du Mistral.

Félix Gras eut un sourire de confusion, et me dit :

— Ah ! comme on voit bien que votre ami, malgré tout son goût littéraire, n'a pas lu Mistral dans la pureté de sa langue !

Félix Gras, en effet, ne voulait être autre chose que le continuateur de celui qui avait initié tout le Félibrige.

Quant à Mistral, il faisait tous ses efforts pour que le peuple donnât à son ami plus jeune la popularité qui lui était due.

Car, timide d'ailleurs, et comme noyé dans le halo de gloire de son maître, Félix Gras, n'avait pas, dans le Midi, la célébrité à laquelle avait droit son talent.

Et Mistral en souffrait certainement plus que Félix Gras, dont la modestie se contentait de sa notoriété déjà grande.

Un jour que l'on avait organisé une fête dans une grande cité du Midi, on m'avait demandé d'aller prier Mistral et le supplier au besoin de s'y rendre.

— Non, non ! me dit le poète de *Mireille*, je n'irai pas. Dites que je suis retenu par mes travaux. Je veux absolument que Félix Gras y paraisse. Vous savez comme il aime à rester dans l'ombre ; je veux qu'il soit en lumière. Allez, in-

sistez auprès de lui, et je compte sur votre influence pour que le peuple l'accueille comme il doit l'accueillir.

Je décidai Félix Gras à s'y rendre. Il y fut, comme toujours, entraînant et simple, plein de charme et de grandeur. Tout le monde fut conquis, et cet homme, qu'on connaissait à peine le matin, était, le soir, adoré de tous, et laissa dans la ville, assez éloignée de l'influence provençale, un souvenir qui dure toujours.

Je fis part du résultat à Mistral quelques jours après.

— A la bonne heure! me dit avec joie le grand poète, quelques journées comme celles-là, et Félix Gras m'aura tout à fait remplacé!

Cela était dit pour moi seul, et la galerie n'en devait rien savoir. Voilà l'histoire vraie, bien supérieure à tous les potins de coteries.

Hélas! l'auteur de *Toloza* est tombé au moment même où sa gloire allait être la récompense de sa vie. Déjà la Provence l'acclamait; l'Aquitaine apprenait à le connaître, et, par delà l'Océan, la traduction des *Rouges du Midi*, qu'avait donnée Madame Thomas Janvier, répandait son nom dans l'Amérique. Assurément, par New-York et Londres, il ne pouvait manquer de venir à Paris, pour qui toute gloire, à l'encontre de ce qui se faisait jadis, a besoin maintenant d'être confirmée par l'étranger.

Félix Gras n'était pas seulement un auteur de beaux livres. Comme Mistral il avait la conception du rôle social que le poète doit tenir devant la foule. Sa conception était du reste la même que celle de l'auteur des *Iles d'Or* Ils pouvaient avoir sur les choses de la vie politique et de la Religion des divergences qui séparent les esprits de France. Mais ces différences d'opinions ne sont rien dans le Félibrige, où l'on voit côte à côte des libertaires comme Xavier de Ricard, des socialistes comme Gaston Jourdanne, des républicains comme Deluns-Montaud et des royalistes comme Albert Arnavielle. Plus haut que ces idées accidentelles, ils sont tous unis par une idée supérieure qui les fait communier tous les ans dans la *Santo-Coupo*.

Cette idée, que Mistral a poétiquement exprimée dans le *Chant de la Coupe* et surtout dans un des chefs-d'œuvre de la poésie lyrique : *l'Ode aux poètes Catalans*, Félix Gras l'a dévelopée et précisée dans un opuscule aujourd'hui rarissime et paru sans nom d'auteur, qui avait pour titre : *le Catéchisme du Félibrige*.

C'est, en un mot, la théorie de la liberté des races, condition essentielle de la liberté individuelle, et fondement de la morale idéaliste par quoi cesseront tôt ou tard les guerres et les conquêtes.

Il serait trop long de le développer ici. Au surplus, en ce moment, dans l'autre hémisphère, ce que les Anglais appellent un *incident désagréable* en fournit, à cette heure, un commentaire assez poignant.

Félix Gras est mort avant de voir la réalisation de son rêve. Nous mourrons tous avant de le voir. Mais qu'importe? L'idée que nous portons isolément germera tôt ou tard dans l'œuvre de nos fils et s'épanouira dans les cités futures.

Que l'ombre douce du bon poète me permette d'adresser ici à sa gloire des vers que j'avais écrits pour le capoulié du Félibrige, et que je n'ai pu inscrire encore sur le livre que je lui destinais :

Vous dont les vers, pareils aux chocs de chevauchées,
Ont des eclairs de glaive et des ors de trophées,
Vous dont le souffle ardent, précurseur des étés,
Réveille les jardins qu'ont souillés les Barbares,
Comme un triomphateur accueillant des fanfares,
Prenez mes chants, clairons des futures cités!

§

Quel sera le successeur de Félix Gras? L'honneur d'être capoulié du Félibrige est le plus recherché dans le Midi. Jusqu'à ce jour Mistral, Roumanille et Félix Gras en furent les trois seuls titulaires. Le capoulié — mot qui veut dire chef et qui, dans l'origine, s'appliquait aux conducteurs de troupeaux — le capoulié n'a qu'un titre honorifique, et sans autre autorité que celle du respect. C'est pour cela qu'il suscite de glorieuses émulations.

A l'heure présente deux candidats restent en présence : M. Pierre Devoluy, et M. Albert Arnavielle. On avait annoncé la candidature de M. de Berluc-Perussis, un des plus illustres érudits provençaux, et dont le nom se rattache aux fastes du Midi. Mais M. de Berluc-Perussis veut rester dans l'ombre. MM. Devoluy et Arnavielle sont deux amis personnels, et représentent la même idée. Ils sont du félibrige nouveau, celui qu'on m'a accusé d'avoir suscité et auquel j'ai donné le nom de *Félibrige d'action*. Je suis, en ce moment, un peu trop à l'écart des écoles méridionales pour savoir lequel des deux a le plus de chance. Comme je les aime tous deux de la même affection, et que j'ai pleine confiance dans leur sincérité de leur talent,

ils peuvent être certains que, tout éloigné que je sois, par les entreprises de ma vie, de l'action quotidienne du Félibrige, je ne faillirai jamais à les soutenir.

Il est probable que le nouveau capoulié sera élu avant les grandes fêtes qui seront données au prochain mois de mai (21, 22, 23) dans la ville de Pau.

Mistral semble tenir particulièrement à l'éclat de ces fêtes, car il admire puissamment le génie gascon, génie d'action et de clarté, dont Henri IV fut le populaire héros.

Il y aura certainement, à cette occasion, de grandes et neuves paroles prononcées. Je les redirai aux lecteurs du *Mercure*.

JEAN CARRÈRE.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Alolf Frey : *Conrad Ferdinand Meyer, sein Leben und seine Werke*, Stuttgart, J. G. Cotta'sche Buchhandlung, M. 6. — Victor Ottmann : *Iakob Casanova von Seingalt*, Stuttgart, Privatdruck der Gesellschaft der Bibliophilen. — Leo Berg : *Das sexuelle Problem in Kunst und Leben*, M. 2. — Revues : *Nord und Süd*. — *Deutsche Zeitschrift*.

L'intéressante personnalité du poète suisse **Conrad Ferdinand Meyer**, que M. Adolphe Frey nous révèle en une copieuse biographie est, je crois, à peu près inconnue en France. A peine si quelques personnes dont l'esprit est naturellement tourné vers les idées de Genève connaissent son nom. Il mériterait pourtant, plus que tout autre écrivain de langue allemande, les faveurs du public français, à cause de son rare souci de la perfection.

Rien ne prédestinait Meyer au métier des lettres. Il appartenait à une de ces vieilles familles patriciennes de Zurich qui, depuis deux siècles, avait mené de front la magistrature et le commerce. On connaît cette aristocratie de la Suisse allemande qui est la plus fermée du monde. Dans les grandes villes d'Europe, la plus haute société est plus ouverte que cette grosse bourgeoisie affairée et vaniteuse. Ailleurs du moins les hommes ont des familiarités pour leurs jockeys, les femmes flirtent avec les cabotins ; le Suisse n'admet que les quartiers de noblesse qu'il confère : cinq générations d'honorabilité et d'aisance dans le même canton. D'un moralisme étroit qui n'exclut pas un certain épicuréisme, ses goûts artistiques se satisfont d'un peu de musique. Le libertinage lui est aussi odieux que la paresse du dilettante. On sait de quelles haines

fut poursuivie Mme Escher, la malheureuse amie du peintre Stauffer. Est-ce grâce aux entraves de ce milieu de philistins que se développa si tard le génie de C. F. Meyer? Son biographe se garde bien de l'avouer. Il nous dit bien que sa famille eût préféré le voir terminer ses études de droit pour s'occuper ensuite des affaires du Canton, il remarque avec insistance la parfaite stérilité intellectuelle dont souffrait le poète entre vingt et trente ans, mais il se contente de trouver à cette stérilité des raisons physiologiques. Pourtant que de souffrances, que d'humiliations eut à endurer ce jeune homme que tout son entourage, sauf une sœur dévouée, considérait comme « bon à rien »! Il se débat pendant dix ans contre les entraves familiales, contre sa propre nature indolente, contre son esprit lourd et borné, il s'agite férocement, dans une surexcitation factice qui le mène aux portes de la folie. Et quand, enfin, à travers les tâtonnements et les hésitations, à près de quarante ans d'âge, sa conviction s'est faite — « je suis poète » —, il lutte encore et toujours, il cherche sa forme, après avoir cherché sa voix, il pétrit son sujet comme il avait façonné son cerveau et il arrive à la perfection. L'image de sa propre évolution lui apparaissait dans les transformations qu'il faisait subir à ses premiers canevas. Il luttait avec ses sujets, explique-t-il à M. A. Frey, comme le patriarche Jacob avec l'ange: « Je ne te laisse pas que tu ne m'aies béni »... Aussi est-ce d'un respect presque religieux qu'il entoure son art. « Machiavel, écrit-il quelque part, avant de s'asseoir à sa table pour écrire, s'habillait de vêtements de fête. Un sentiment analogue me prend, lorsque je me mets au travail. Il me semble passer le seuil d'un temple. »

Le livre où M. Frey nous raconte la vie de C. F. Meyer est un livre triste. Sa lecture n'a rien de réconfortant. Péniblement les événements se succèdent, éparpillés au hasard, sans fil conducteur, jusqu'à ce que le génie les intériorise. Cela se lit comme une vieille chronique allemande, écrite sur un ton gris et résigné. Quelques rayons de lumière, cependant, de ci de là, de jolies anecdotes, des pages de tendresse... C. F. Meyer débuta dans les lettres par deux traductions qu'il ne signa d'ailleurs point. Il mit en allemand les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry et en français un ouvrage allemand, *la Suisse pittoresque*, de J. Ulrich. Le hasard l'attela à ces travaux, le besoin de se créer du moins l'apparence d'un but. Son projet de traduire en français l'*Histoire romaine* de Mommsen (déjà l'historien allemand avait

donné son consentement) échoua devant l'hésitation de la maison Hachette. Puis, ce furent les voyages, Paris, Munich, Rome, Florence, et les premiers poèmes. Il n'y a rien de plus parfaitement ciselé dans la langue allemande que les ballades et les romances de Meyer. Il faut ouvrir notre Heredia pour trouver une telle justesse d'expression, une forme aussi serrée. Parfois on songe aux sonnets de Platen que le poète zurichois surpassa encore par le relief. Mais l'inspiration est souvent courte, le sujet trop lointain pour émouvoir. Hélas ! le succès devait être presque aussi long à venir que le talent. Lorsqu'il est définitivement conquis, l'écrivain est repris d'une nouvelle maladie cérébrale qui le tient pendant cinq ans. A peine remis depuis quelques mois, il meurt en 1898 à l'âge de soixante-treize ans.

Par ses nouvelles historiques et par ses contes en vers, autant que par ses poèmes, Conrad Ferdinand Meyer gardera sa place prépondérante dans la littérature allemande. Mais il ne sera jamais un écrivain populaire. Il a choisi ses sujets dans l'histoire de son pays et dans la Renaissance italienne. L'âpreté lui tient lieu d'imagination. Sa maturité extraordinairement tardive lui avait appris à se méfier des mots, sa profonde connaissance du français disciplina son style et lui imposa la concision. Cependant par son esprit il demeure loin de nous. S'il est français jusque dans ses tournures de phrase qui n'ont rien d'allemand, ses idées gardèrent l'empreinte du protestantisme genevois. Volontiers il se serait joint aux bandes de M. l'Amiral pour piller la France catholique. La lutte infernale qu'il eut à soutenir pour conquérir un style, le sacra artiste. Il ne s'émancipa en somme que dans sa forme littéraire. Sa vie fut celle d'un bon bourgeois, chaste et rangé. Son milieu lui dicta sa philosophie, il y resta fidèle sa vie durant. Après tout ce n'était peut-être pas si mal. Nous y avons gagné des pièces lyriques d'une sentimentalité délicieuse. Quelle douceur exquise dans ce petit chef-d'œuvre qui s'intitule *Der Pilgrim !* Parfois le tempérament regimbe, l'abondance de la nature évoque une belle sensualité, comme dans cette admirable invocation à l'Automne (je cite de mémoire, n'ayant pas le texte sous les yeux) : « Assez n'est point assez, louange à l'automne ! Nul arbre qui ne porte ses fruits... » Mais, généralement, chez Meyer, c'est la résignation qui parle. Il ne voulait pas aller jusqu'au bout de la liberté. Le geste du martyr lui eût semblé théâtral. Il haïssait toute mise en scène, tout romantisme. C'était un condottière puritain.

§

Il faut reconnaître à M. Victor Ottmann le mérite d'avoir donné pour la première fois une bibliographie complète et raisonnée des œuvres de Jacques Casanova. Raconter la vie du grand amoureux vénitien était infiniment moins aisé. Aussi M. Ottmann, dans son **Jakob Casanova von Seingalt**, s'est-il beaucoup simplifié la besogne. Il se contente, après nous avoir montré les origines de Casanova, de nous tracer l'itinéraire de ses déplacements, en donnant, chaque fois qu'un nom historique lui vient sous la plume, une notice de dictionnaire. Pour lui Casanova, c'est, sans plus, l'aventurier du dix-huitième siècle, le grand chevalier d'industrie qui profita de l'inquiétude qui agitait son époque pour duper les gens. Il reconnaît bien la valeur littéraire des *Mémoires*, mais il ne s'avise pas d'y chercher la psychologie de cet homme extraordinaire. Sans doute le Vénitien était joueur indélicat, bretteur enragé. Mais ce n'est pas cela qui nous importe. Que dire de cet amoureux singulier qui avait fait de l'amour son métier, homme à bonnes fortunes si jamais il en fut, et qui, lorsque la quarantaine approche, gémit encore de sentimentalité exaspérée? Qu'il me suffise de rappeler la déconvenue avec le Charpillon à Londres, les hésitations avec « la fille d'un savetier gentilhomme » en Espagne, les retards avec la belle juive Lia (je cite au hasard et encore de mémoire). C'est l'énergie amoureuse de Casanova, tant physique que morale, et surtout morale, qu'il faudrait étudier, expliquer, commenter. L'aventure de cœur qu'il cherche sans cesse, l'aventure qu'il ne cesse de trouver remplissait toute sa vie. C'est là son côté génial.

En dehors de cela il y a deux questions qui nous intéressent : Comment les *Mémoires* sont-ils tombés entre les mains des Brockhaus? Quels moyens faut-il employer pour obtenir leur publication intégrale? On nous dit bien que le manuscrit des *Mémoires* a été acheté en 1820 par Frédéric Arnold Brockhaus à Leipzig, le fondateur de la maison. Les deux individus qui offraient de le lui vendre s'appelaient F. Genzel et C. Angiolini. Mais Brockhaus était un homme trop avisé pour acheter au hasard, sans connaître la provenance de la marchandise. Comment le manuscrit avait-il quitté Dux? Il est assez indifférent de savoir si la suite des mémoires a été perdue ou si elle n'a jamais été écrite. Si elle ne présente pas plus d'intérêt que *Le Polemoscope*, ou le *Passe-Temps*, nous renonçons volontiers à la connaître. Mais il y a les *Mémoires*

publiés. Cette publication est tronquée et il faut absolument que l'un des plus beaux monuments de la passion humaine soit connu dans son intégralité. Il y a même une lacune dans le huitième volume (édition Garnier), que semble ignorer M. Ottmann. Les Brockhaus communiquent le manuscrit aux personnes qui leur sont recommandées. M. Gustave Kahn, qui dans la question Casanova a le mérite d'être presque un précurseur, a pu, je crois, en prendre connaissance chez eux. Il faudrait obtenir de pouvoir en prendre copie. Voilà une tâche toute trouvée pour la *Société des Bibliophiles* allemands, dont M. V. Ottmann est le secrétaire. On s'entendrait avec un éditeur parisien et l'on ferait un tirage de luxe à deux mille exemplaires, en souscription, *sous le manteau*. Je ne veux pas oublier de féliciter cette même société du luxe discret qu'elle a mis à éditer le *Casanova* de M. Ottmann, qui est publié hors commerce.

M. Leo Berg a été troublé par la lecture des romans naturalistes et des pièces scandinaves. Il a été amené ainsi à mépriser la femme et à écrire une brochure. Cela s'appelle **Das sexuelle Problem in Kunst und Leben.** — « Le problème sexuel dans l'art et dans la vie. » Y a-t-il vraiment un problème sexuel? Je ne le crois pas. Il y a les gens qui s'accommodent de la vie et il y a les malheureux. La femme « moderne » existe, quoiqu'elle n'ait guère changé à travers les siècles. Elle inquiète un peu les peuples de culture incertaine, les Allemands, les Scandinaves. Ils en font un « problème », parce qu'ils ne trouvent pas dans leurs traditions l'attitude qu'il conviendrait de prendre. Il en est de la femme comme de la religion. Pourquoi serait-on l'ennemi de la femme ou l'ennemi du catholicisme? Ce sont deux choses à quoi, en cas de besoin, on est heureux d'avoir recours. On s'en divertit quand on en trouve le temps et l'on s'en soucie peu pour le reste.

Dans **Nord und Süd** (avril), M. Edouard Sokal publie une excellente étude sur l'œuvre de Th. Ribot, dont les recherches sur le domaine de la psychologie expérimentale ont une portée si considérable qu'il peut, à juste titre, être appelé « le créateur d'une science nouvelle ».

**Deutsche Zeitschrift** (avril) insère la protestation d'une série d'écrivains et d'artistes allemands contre « l'art social et décadent des grandes villes pratiqué par les naturalistes et les symbolistes » qu'ils voudraient voir remplacer par la simplicité du terroir.

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

Hamilton Wright Mabie: *William Shakespeare, poet, dramatist and man,* with one hundred illustrations, including nine full pages in photogravure. XVIII-421 p., 21 s. net, Macmillan. — Lectures. — Georges Gissing.

Depuis qu'on s'est avisé que Shakespeare avait eu du génie, le flot de volumes qu'on a écrits et imprimés sur l'homme et sur l'œuvre n'a cessé de monter. Certains érudits se sont fait un nom dans cette étude spéciale et leurs travaux ont contribué parfois à l'éclaircissement de passages obscurs des œuvres de Shakespeare ou à préciser certaines périodes peu connues de son existence. Les Anglais, naturellement, se sont en grand nombre illustrés dans ces recherches, entre autres, le professeur Dowden par ses explications de texte, et récemment Mr. Sydney Lee avec une biographie dont on s'est beaucoup occupé. Les Américains se sont mis, eux aussi, avec une ardeur particulière, à étudier Shakespeare et les résultats qu'ils ont obtenus sont parmi les plus remarquables de toute la critique Shakespearienne. Comme on peut s'y attendre, la méticuleuse patience des savants allemands a pris une part considérable à ces études et il faut citer deux admirateurs du grand Will, Gœthe et Heine, qui ont écrit sur lui des pages magistrales. La France, depuis Voltaire, a fourni son appoint à ces travaux. Des traductions fort soignées ont permis au public français de se familiariser avec Shakespeare, et tout récemment M. Marcel Schwob nous a donné une inappréciable version d'Hamlet, qui nous fait souhaiter de lire, dans cette même langue exacte et poétique, les autres œuvres du grand dramatiste anglais. Enfin, le volumineux ouvrage du Dr Brandès, le fameux critique danois, a été traduit en toutes les langues.

On peut se demander si cet amas de discussions, d'explications et d'hypothèses est bien utile au lecteur intelligent qui ne prétend pas à une érudition embarrassante, mais veut simplement goûter les innombrables beautés Shakespeariennes. A celui-là, qui se contente d'une appréciation assez superficielle, peu importe, en effet, le sens discuté de tel ou tel vers tant que l'interprétation générale reste la même. Mais, en somme, il est nécessaire que des travaux de critique soient faits, que des esprits différents s'attachent, les uns à fixer des significations douteuses et ambiguës, les autres à reconstituer la personnalité de l'auteur au moyen des faits connus de son

existence et des indices que peuvent suggérer maints passages de ses œuvres.

Les résultats obtenus par toutes ces recherches et ces interprétations particulières ont servi à des éditions des œuvres de Shakespeare qui donnent, par certains détails, un aspect assez différent de ces drames, tandis qu'en même temps la personnalité de l'homme se précise et que sa physionomie nous apparaît plus complète.

L'érudit trouve son plaisir et sa récompense dans ses travaux mêmes, et le lecteur ordinaire profite de l'ensemble d'améliorations acquises, une à une, par de patients chercheurs et de lumineux esprits.

Le récent ouvrage de M. H. W. Mabie : **William Shakespeare poet, dramatist and man**, est, avant tout, un essai de biographie, d'un mérite considérable. En aucun cas, le livre n'est surchargé d'un pesant et indigeste étalage de savoir. Sans pédanterie, l'auteur expose tous les faits, cite maints passages concernant la carrière du dramatiste ; et il choisit, judicieusement et habilement, certains fragments de l'œuvre qui peuvent éclairer la pensée de l'auteur. Mais ce n'est pas là le mérite principal de M. Mabie. Son volume vaut surtout parce qu'il résume dans un style clair et élégant l'état actuel des résultats critiques obtenus par les véritables savants. Après avoir recueilli ses documents, M. Mabie a exploré les lieux où vécut Shakespeare, soit en visitant Stratford, soit en reconstituant, au moyen des estampes et des cartes du temps, le Londres d'Elizabeth, et il y a dans son volume des passages fort intéressants à ce sujet.

A certains points de vue, M. Mabie est exposé à des reproches très justes. Il accepte trop facilement des opinions fort discutables, ou se contente, pour des points importants, d'une attitude équivoque. Mais il appartient aux autorités de le chicaner. Son livre n'est évidemment pas fait pour les quelques rares qui y chercheraient en vain un apport original ou une clarté nouvelle. Mais il sera utile — nécessaire même — à ceux qui lisent et passent pour se faire une idée adéquate de l'ensemble d'une œuvre, de l'époque et du milieu où elle fut produite, et de la personnalité de l'auteur qui se rapproche peu à peu du réel Shakespeare, du Shakespeare homme, à l'encontre du Shakespeare divinité auquel sont restés si longtemps soumis les critiques. Les curieuses et si originales études de M. Frank Harris, annoncées depuis deux ans au

moins, viendront encore mieux préciser l'individualité du grand dramatiste.

Le nombreux public auquel s'adresse le volume de M. W. Mabie trouvera un attrait tout spécial dans la façon artistique, presque luxueuse, dont est présenté le volume. Une centaine d'illustrations reproduisent de vieilles estampes, d'anciennes cartes, des vues actuelles, des portraits d'hommes du temps, des vues de Londres et des théâtres d'alors, et rassemblent au cours du texte, magnifiquement imprimé, les meilleurs et les plus parlants des documents qui seront d'un excellent secours à l'imagination du lecteur.

§

On aimerait souvent démontrer l'inutilité de la lecture, encore que, parfois, elle fournisse bien des moments d'oubli et de désennui. Mais le moment où l'on se décide à ouvrir un livre ressemble toujours à celui où l'on fait le subit effort d'avaler une purge. A Paris, je suis obligé de m'imposer les lectures nécessaires et l'on peut se faire ainsi une idée du plaisir que je puis y trouver. Pour renseigner les quelques personnes qui parcourent mes chroniques, je suis bien forcé d'examiner les volumes de toute sorte qu'auteurs et éditeurs anglais m'envoient, et ceux que je dois acquérir à beaux deniers comptants ; sans parler des livres français et des revues et magazines en tous genres qui viennent périodiquement m'encombrer.

Quand j'ai quitté Paris, en décembre dernier, je me promettais des mois de lectures, sous le ciel clément et devant les flots azurés du golfe de Naples ; de longues heures qui s'écouleraient paresseusement, au soleil, l'esprit captivé tour à tour par des livres et des rêveries, et les regards éblouis par la magnificence de l'horizon. Cependant, plus les projets sont riants, plus ils sont difficiles à mettre à exécution. Certes gagner Naples, s'installer, rêver au soleil, cela est aisé ; se laisser charmer par l'infinie beauté d'un des plus admirables endroits du monde, s'abandonner à la douceur de vivre, cela n'a rien de pénible. Mais, se livrer à des lectures qui vous transporteront ailleurs, à Londres, à Paris ; là où il fait froid, sombre, où la vie est fiévreuse, âpre, pénible, cela devient une tâche rebutante, un labeur douloureux.

Pourtant il le faut, et, une fois résolu à endurer le premier moment, je cherche parmi ces volumes qui, tentateurs quand même, s'étalent sur les rayons. Voici ceux que l'on ai-

merait relire, feuilleter, si le choix pouvait s'étendre jusqu'à eux.... Plus tard ! Voici ceux que l'on voudrait achever, qu'il faudrait commenter. Là, sur ce rayon, des titres engageants avec des noms amis : *Japanese Plays and Playfellows*, par Osman Edwards, superbe volume contenant les intéressantes études que l'auteur fit pendant un long séjour au Japon. Pour cette fois, je me contente de contempler les magnifiques reproductions de fort curieuses estampes ; dans une prochaine chronique je dirai tout le bien que je pense du texte ; à côté, les volumes de Lafcadio Hearn ; là, *The Life and Death of Richard Yea and Nay*, le passionnant roman de Richard Cœur de Lion, conté d'une façon si attachante par Maurice Hewlett ; *L'Egoïste*, le formidable monument que s'est élevé George Meredith ; des R. L. Stevensons ; *The First men in the Moon*, de H.-G. Wells, encore en épreuves, et de George Gissing : *Born in Exile* et *New Grub Street*.

Bien qu'ils aient été publiés il y a plus de dix ans, je voudrais dire quelques mots de ces deux derniers livres. L'auteur est un des hommes les plus sympathiques que l'on puisse rencontrer dans le monde littéraire, et nul autre que lui ne pouvait aborder dans de meilleures conditions d'impartialité et de compassion humaine le dangereux et pitoyable sujet de la lutte accablante dans laquelle se débattent et sombrent tant d'hommes qui ont cru un instant à un avenir glorieux et facile conquis par la production littéraire. Malgré bien des pages où l'action traîne et s'attarde en d'inutiles dialogues, *New Grub Street* est une œuvre absolument remarquable et qui laisse une impression profonde non seulement à ceux qui connaissent particulièrement les milieux que l'auteur dépeint, mais aussi à l'ordinaire lecteur. Les nombreux personnages qui s'agitent, souffrent et luttent avec des résultats si divers ne cessent un seul instant d'être des êtres humains, et l'on ne peut qu'admirer la maîtrise avec laquelle l'auteur conduit sans écarts et sans erreurs des types aussi différents et contradictoires mêmes. Nous avons eu, en France, sous prétexte de réalisme et de naturalisme, des écrivains qui nous ont complaisamment étalé toutes les hideurs et les turpitudes dont est capable l'humanité, et cela avec une cruauté, un parti-pris de tout montrer en mal qui finissait par soulever le cœur et par révolter l'intelligence. Il n'était pas besoin pour se dégoûter du naturalisme d'être hypocrite ou exagérément pudique, il suffisait de se connaître soi-même et de connaître aussi un peu les autres. Certes, il y a des moments où l'on ne peut

guère être fier de ses contemporains et il est des sacripants notoires et honorés qui peuvent vous faire repousser toute inclination à l'indulgence, mais si ceux-ci semblent prendre à tâche de se couvrir impudemment de toutes les hontes, il en existe d'autres qui s'efforcent d'avoir une âme, et de ne pas la laisser traîner dans la boue.

Tout en restant d'une absolue fidélité vis-à-vis de la vérité et de la réalité de ses personnages, Mr. George Gissing les montre sous un aspect qui n'est pas complètement horrible, Jasper Milvain, avec tout son cynisme, son manque de scrupules, son égoïsme, n'est pas toujours cynique, éhonté et égoïste; malgré les théories qu'il s'efforce de mettre en pratique pour se faire une situation, pour *arriver*, il subit des influences contraires au but qu'il se propose, il a des faiblesses qu'il s'avoue à peine, il a des remords parfois. Et il est bien plus vrai ainsi, bien plus humain que s'il obéissait irrésistiblement à une nature implacable qui ferait de lui une sorte de fantoche irresponsable. Il réussit et, comme c'était là son but, il a conquis une sorte de bonheur. Son ami, Edwin Reardon, le malheureux auteur, tourmenté, indécis, qui finit par mourir misérablement, comme il le devait fatalement, est non moins profondément humain. Il a l'obstination des faibles; il obéit, il cède, il subit, en s'expliquant toujours qu'il est libre, qu'il consent parce que sa raison le lui dicte; ses scrupules, son ambition sont pour lui des obstacles au lieu d'être des stimulants. Comme on les reconnaît, ces deux-là, et comme on se reconnaît à les voir, sans que l'auteur insiste pour nous les présenter, sans qu'il les charge ni les excuse. Oui, c'est là du vrai et du bon réalisme, parce que c'est de l'humanité véritable. Tous les autres personnages aussi sont vivants : le vieux Alfred Jule, polygraphe aigri et méchant, sa fille Marian; Anny, la femme de Reardon; les sœurs de Jasper Milvain; l'inénarrable Whelpdale et le pauvre Biffen; tous émeuvent et tous sont vrais.

*Born in Exile* est l'histoire de Godwin Peak, histoire lamentable d'un jeune homme parfois méprisable, et pourtant, toujours si sympathique. Né dans une classe inférieure, Godwin, doué d'une intelligence rare, veut s'élever à une position qu'il devra conquérir avec ses seules ressources intellectuelles, puisqu'il ne possède pas la fortune qui le rendrait indépendant. Sans doute, dans les cinq cents pages de ce beau livre, il y en aurait plus d'une à raccourcir, il faudrait peut être aussi donner moins d'importance à certains personnages

accidentels, tout en conservant au milieu dans lequel s'agite le héros ce qu'il a de vivant; mais malgré cela la vie de Godwin Peak nous apparaît, depuis l'instant où nous le trouvons au collège de Kingsmill jusqu'au jour où il rencontre la mort à Naples et conserve la force d'aller terminer sa piteuse existence à Vienne. Celui-là aussi nous le connaissons; nous l'avons rencontré souvent, avec sa suffisance insolente, ses prétentions ridicules, son égoïsme inimaginable qui lui font accepter les plus honteux compromis, son hypocrisie qui l'entraîne à tous les mensonges et à toutes les faussetés. De nombreux personnages l'entourent, qui vivent d'une vie aussi passionnée et guère plus enviable que la sienne.

Il est d'autres œuvres de Mr. George Gissing, qu'il faudrait examiner aussi, mais cela nécessiterait une étude trop étendue et dont nous n'avons pas le loisir ici. Un critique tentera peut-être quelque jour de le faire et il ne perdra pas son temps.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES ITALIENNES*

Les « Très-jeunes » : Giulio de Frenzi, A. Beltramelli, Lucio d'Ambra, Tullio Giordana, Ceccardi, Guelfo Civinini, Giulio Orsini, etc.

Voilà assez longtemps que nous nous appelons les jeunes de la littérature italienne. Sans faire tort à personne et tout en laissant à mes confrères le plaisir de se placer toujours parmi cette jeunesse dorée de l'intelligence, je vois que le moment approche où il faudra tourner le regard vers ceux qui viennent après nous et qui nous pressent, l'épée aux reins.

Il y a les « Très-jeunes », désormais, que les cercles littéraires connaissent parfaitement et que le public et la critique connaîtront demain ; c'est toute une pléïade d'auteurs, quelques-uns non encore mûrs, mais qui ont franchement choisi cette voie et qui se préparent à monter le Calvaire du roman, de la poésie, du théâtre. Nous, les jeunes, ne pouvons que tendre la main à cette troupe nouvelle ; nous avons ouvert les rangs des ennemis, éditeurs, journaux, public, et nous les avons habitués à compter avec une littérature italienne moderne ; lorsque les Très-jeunes seront à notre place, ils trouveront encore le sillon que nous avons creusé dans ce terrain âpre et pour cela leur œuvre sera, peut-être, plus féconde et plus retentissante que la nôtre. Nous avons débuté, il y a

à peu près dix ans (pour plusieurs d'entre nous ce sera l'unique mérite), lorsqu'on ne lisait que les livres de France, et qu'il paraissait absurde d'attendre quelque chose d'une littérature nationale. Il y avait d'Annunzio, Fogazzaro et plusieurs aujourd'hui oubliés déjà, mais on attendait les traductions françaises des romans de d'Annunzio pour s'apercevoir de son existence chez nous.

Il faut donc que nous tendions la main à ceux qui viennent, chronologiquement, après nous; d'autant plus qu'il n'est pas à croire qu'on les rencontrera tous dans dix ans. Quoique les conditions de la littérature italienne soient extrêmement plus favorables que jadis, il faut encore, à l'heure qu'il est, du courage et de l'entêtement pour poursuivre cette carrière en Italie. Sur le fronton du temple de l'Art on pourrait écrire en lettres de feu le mot qu'on grave sur les lames des épées et des poignards : *Non ti fidar di me se cuor non hai...*

J'en ai connu un, de ces Très-jeunes, il y a deux ans à Bologne, où il était encore étudiant; aujourd'hui sous le pseudonyme de Giulio de Frenzi, il travaille sérieusement et, ce qui importe plus, avec un talent et une énergie, qui, joints à ses vingt-deux ans, lui ouvrent une carrière longue et brillante. Avec M. A. Beltramelli, un autre jeune homme à l'intelligence puissante et féconde, Giulio de Frenzi est maintenant en train de publier une série de profils littéraires italiens avec le titre doucement ironique de **Candidats à l'immortalité**. Je crois que cet essai d'iconographie contemporaine est appelé à combler un vide sensible dans notre histoire littéraire, et à exciter les discussions les plus curieuses, car MM. Beltramelli et de Frenzi sont singulièrement bien doués pour ce genre d'études. Ils ont déjà débuté avec deux livres remarquables : **Il Corruttore**, roman de M. de Frenzi ne décèle la jeunesse de l'auteur que par le style trop tourmenté; mais l'expérience de la vie, la mesure, le dessin des personnages, le développement sobre des scènes y sont complets; c'est un bon roman, audacieux et honnête, de cette honnêteté littéraire qui est le résultat d'un travail réfléchi et personnel. M. Beltramelli a à son actif un recueil de nouvelles, **Antica Madre**, dont il peut être content, car sa vision de la vie est sincère, subjective, indépendante de toute suggestion de la mode. Le séjour à Rome, dans le monde politique, journalistique et littéraire lui donnera, j'espère, ce qui lui manque encore : une vue d'ensemble, le coup d'œil

plus large et plus synthétique, tout ce, enfin, dont on peut se passer dans un recueil de nouvelles et qui est fort important pour la conception d'un roman significatif. J'aurai, d'ailleurs, une bonne occasion de revenir à ces deux auteurs lorsque les *Candidats à l'immortalité* paraîtront en volume; maintenant c'est la *Rassegna Internazionale* de Florence qui s'en est assuré les prémices.

Un autre, Lucio d'Ambra, je l'ai vu pour la première fois à Gênes, il y a cinq ans : jeune, mince, snob, blasé et poseur, je renonçai à le prendre au sérieux : il n'avait rien écrit encore, je crois, sinon des préfaces... aux livres des autres : plus tard, lorsqu'il fit paraître son roman **Miraggio**, qui venait après quelques pièces et quelques poésies et un tas d'articles et de nouvelles éparpillés çà et là dans les journaux hebdomadaires et politiques, j'ai dû changer d'opinion. *Miraggio*, quoique trop long et d'une donnée peu originale, montre un talent vif et prompt d'observateur. Je risque probablement de déplaire à Lucio d'Ambra, mais il faut que je lui dise que jusqu'à ce qu'il ait éprouvé le dramatique de la vie vécue, jusqu'à ce qu'il ait senti, lui le premier, les frissons, tous les frissons d'une vie de bataille, il lui sera bien difficile de nous donner le livre qui puisse nous faire frissonner à notre tour.

C'est par concomitance d'idées que le nom de Lucio d'Ambra me rappelle celui de Tullio Giordana : le premier roman de celui-ci avait une préface de celui-là, et depuis ce jour, Tullio Giordana a marché vite. Ses nouvelles, **Le Greche**, et son roman, **L'occhio del lago**, et un petit récit, **La fiamma e l'ombra**, recommandent son nom comme celui d'un auteur sur lequel l'avenir peut compter; il est un artiste, qui, peut-être, se cherche encore, mais qui depuis longtemps n'imite pas les autres; il sent avec son cœur, il pense avec sa tête, il voit les choses à sa manière; il saura vite rendre ses sentiments et ses sensations, c'est-à-dire qu'il saura s'emparer de cet instrument délicat et précieux qui est le roman moderne pour nous raconter quelque chose de bien intéressant et de bien à lui. Signe caractéristique : Tullio Giordana a pris part, en 1897, à une expédition au secours de la Grèce; tout frais de souvenirs classiques, il croyait alors à Thémistocle, à Aristide et à leurs confrères, mais maintenant, ça lui a passé.

Celui qui, sans aller au secours d'aucun peuple, vit toujours la vie la plus étrangement mouvementée, c'est M. Cec-

cardo Roccatagliata-Ceccardi, dont Maxime Gorki aurait créé un type marquant pour quelqu'une de ses nouvelles bohémiennes. M. Ceccardi, au vagabondage près, est un poète de premier ordre ; on ne sait jamais où il peut se trouver, où il a arrêté sa marche, mais on rencontre souvent sa signature dans les journaux sous une lyrique étincelante. Les difficultés de la vie l'ont empêché de se résumer en un livre puissant : il n'a publié que des plaquettes, qui, dans le mouvement fébrile de la littérature moderne, ne suffisent pas à répandre son nom dans le grand public.

M. Ceccardi jouit d'une renommée sûre et claire près des hommes de lettres et des gourmets littéraires : je voudrais le savoir apprécié par tous ceux qui aiment la poésie chez nous et dont le nombre n'est pas mince.

Ces souvenirs m'ayant approché des poètes, je me trouve embarrassé à les choisir, car parmi ces Très-jeunes il y en a plus d'un qui mérite un encouragement.

Mais n'étant pas taillé pour décerner des prix de rhétorique et me plaisant plutôt à des croquis rapides, je rappelle M. Guelfo Civinini, qui n'est pas un vagabond, lui ; il vit à Rome et il voyage assez peu. Son dernier recueil, **L'Urna**, ne doit pas passer sous silence ; nous y trouvons l'âme d'un poète expressif, mâle et singulier, dont le sens de la mesure est exquis. Cette *Urna* a été pour moi, je dois l'avouer, la révélation d'un esprit aristocratique et extrêmement vibrant, sensible et réservé. C'est à croire que M. Guelfo Civinini ne se laisse pas décourager par les difficultés de toute nature qui entravent la carrière d'un poète : il est appelé, son entêtement aidant, à une victoire flatteuse sur tous les poétereaux officiels.

Mais qui pourra nous donner quelque nouvelle de cet autre poète dédaigneux et solitaire, de ce Giulio Orsini dont on parle avec tant d'intérêt dans les cénacles artistiques de Rome? Personne ne le connaît, personne ne l'a vu : il vit à l'écart, en refusant même les relations avec ses confrères : et on dit de lui, cependant, tout le bien et tout le mal qu'on peut imaginer. Son essai de poème, **Orpheus**, qu'il publia en plaquette chez un éditeur obscur, m'a fait désirer de lire le poème, puisque, selon mon avis qui n'est pas isolé, il y a en M. Giulio Orsini un des plus formidables et des plus originaux talents poétiques qui se soient révélés à l'Italie depuis trente ans. Les jugements que portent sur lui les critiques et les hommes de lettres oscillent entre l'admiration

inconditionnée et la commisération douce. Cela suffit à nous assurer que cet essai dont je parle se détache vigoureusement de tout ce qui est banal et conventionnel.

Le regard que je viens de jeter sur ces jeunes gens marqués par le don fatal du talent littéraire nous montre donc une élite toute prête aux luttes pour l'art; mais je suis obligé de renvoyer à ma prochaine chronique quelques notes rapides sur bon nombre d'autres; tels, par exemple, MM. Ricciotto Civinini, Pastonchi, Sinadinò, Roggero, Pantini, etc., qui attendent justement leur tour.

LUCIANO ZUCCOLI.

## *LETTRES ESPAGNOLES*

Miguel Jimenez Aquino : *La Responsabilidad ante el parlamento*, Madrid, Garcia fils, 1901. — E. Cotarelo : *Don Ramon de la Cruz y sus obras*, Madrid, chez José Perales, 1899. *Sainetes ineditos de don Ramon de la Cruz*, existantes en la biblioteca municipal de Madrid, 1901 (publiés par les soins de *l'Ayuntamiento* de cette ville). — Bibliotheca hispanica. Diego de Negueruela : *Farsa llamada Ardamisa*, reimpression publiè et annotée par Léo Rouanet, 1900; Barcelona, à l'Avenc: Madrid, chez Murillo. — Id. *Coleccion de Autos, farsas y coloquios del Siglo XVI*, 1901. Tome premier de cette collection publiè également par M. Léo Rouanet. — Id. Francisco A. de Icaza : *Las Novelas ejemplares de Cervantès*, ouvrage couronné par l'Aténeo de Madrid, 1901.

Périodiques castillans et catalans : *La Lectura*, Revista de ciencias y de artes (mars 1901). — *Nuestro Tiempo* (fèvriers et mars). — *Mercurio* (hebdomadaire). — *Blanco y Negro* (illust. hebd.). — *Album hispano-américain*, etc.. etc. — *Anuari Catala*, revue annuelle du mouvement littéraire régional par Joan Umbert, 1901. Barcelone. — *Pel y Ploma*. — *Joventut*. — *Revista de le associacion artistico-arqueologica barcelonesa* (mars-avril).

L'ouvrage publié par M. Miquel Jimenez Aquino sur la *responsabilité devant le parlement* échappe, à vrai dire, à notre très relative compétence en matière de droit public : nous eussions voulu le juger et nous nous sommes bornés à nous instruire. Le volume est compact ; précédé d'une lettre du sénateur Manuel Merelo, il ne contient pas moins de six cents pages. On y trouvera fort exactement détaillé le fonctionnement de tous les gouvernements constitutionnels de l'Europe; et certes il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur cette bigarrure : la constitution espagnole y est naturellement étudiée scrupuleusement et avec beaucoup de bonne foi : en outre, l'orientation générale du volume n'est pas à dédaigner. Elle vise une hypothèse spéciale : celle d'une mise en accusation de ministres responsables bien que pareille hypothèse semble

*a priori* devoir rester une pure discussion théorique à l'usage de l'Ecole, il nous a semblé que sous ses parfaites déductions d'expert dialecticien, M. Miquel Aquino prenait un malin plaisir à nous apprendre — il est bien entendu que nous tirons à blanc — la façon infaillible d'atteindre la fallacieuse responsabilité ministérielle et de mettre dans le *mille*. Le problème est plus grave que nous l'avons supposé tout à l'heure : en y réfléchissant, il valait bien une promenade à travers les constitutions européennes. C'est en améliorant progressivement notre droit public, en adoptant les résultats heureux obtenus chez nos voisins, en éliminant ce qui n'est ni de notre race ni de notre sang que nous arriverons à combattre un terrible fléau : l'anonymat politique dans la société moderne : l'irresponsabilité existant en fait quand elle n'existe pas en droit chez nos mandataires et nos représentants. L'Espagne compte une pléiade de jeunes dialecticiens à l'Université de Madrid comme à celles de Séville et d'Oviedo, lesquels scrutent et observent le pouls de leur pays, souverainement modestes et désintéressés, attachés à des études qui peuvent sembler sans portée immédiate, utiles néanmoins et indispensables au progrès politique. Réussiront-ils à galvaniser la torpeur nationale de l'Espagne assoupie après un siècle de guerres civiles ?

La brusque saute d'un siècle en arrière, nous la ferons facilement avec le beau livre de M. E. Cotarelo y Mori. Une nouvelle publication de douze saynètes de Ramon de la Cruz remet en pleine lumière ce volume qui contient un beau portrait de don Ramon, une vie expurgée du même auteur et un précieux catalogue de l'œuvre : saynètes, zarzuelas, tragédies et textes d'opéra.

On connaît l'Espagne de Philippe II, on ignore trop souvent celle de Charles III et de Charles IV. Cette société en perruque, en mantille, en bas blancs et en capes écarlates que nous a fait entrevoir Goya, nous la retrouvons vivante, petillante, houleuse, frondeuse et débonnaire dans l'œuvre de Ramon de la Cruz. Méthodiquement, scrupuleusement, M. Cotarelo a élagué les anecdotes adventices et c'est un petit Luste Louis XVI coquettement parfumé et poudré qu'il nous a livré pour celui de l'auteur de tant de récits urbains et suburbains ; certes, la vérité doit être respectée avant tout ; pour nous, admirateur passionné de Ramon de la Cruz et de son biographe, ç'a été une véritable aubaine de pouvoir connaître les documents trop souvent enfouis dans les archives natio-

nales ou municipales aussi rébarbatives qu'heureusement conservatrices de précieux documents.

M. Cotarelo, qui possède au plus haut degré le flair des beaux sujets, a donc écrit — projet vingt fois tenté — l'ouvrage que devront consulter tous ceux qui veulent connaître dans son ensemble l'œuvre de Ramon de la Cruz: P. Galdos, dans d'anciennes chroniques perdues, Feliu y Codina, dans une édition publiée à Barcelone, essayèrent jadis de donner une synthèse de l'œuvre du fécond écrivain théâtral. M. Cotarelo s'est borné à un travail analytique. Il a nettoyé la vie de don Ramon d'un tas de fausses légendes, il a établi un catalogue chronologique de son œuvre, il eût été facile vraiment de pousser plus loin : quelques lignes comme M. Cotarelo en a écrit sur les contemporaines de Philippe IV et nous pénétrerions dans l'âme du saynetiste : le savant érudit a préféré nous faire attendre. Soyez assurés qu'avant peu, dans son édition complète de Ramon de la Cruz, il nous les livrera. En attendant, voici douze *saynètes* publiés avec une excellente préface de M. Cambronero, qui, avec le mastro Felipe Pedrell, est l'homme d'Espagne le plus au courant des tonadillas et des petits spectacles du siècle dernier. Simple escarmouche : les fiches de M. Cotarelo sont classées : tôt ou tard nous aurons la portion de l'œuvre encore inédite. Ramon est la propriété de M. Cotarelo.

Pour s'occuper d'une époque théâtrale un peu moins courue, M. Léo Rouanet fait œuvre de laborieuse érudition : en même temps qu'il livrait au public une remarquable traduction française du *Diable Prédicateur* annotée et émaillée d'ingénieuses trouvailles aussi aptes à satisfaire l'érudit que le lecteur occasionnel, il entreprenait — et ces derniers ouvrages seuls rentrent dans notre rubrique — une série de réimpressions qui permettront de connaître l'ancien théâtre espagnol sous une nouvelle face : il s'agit des petits autos et sujets religieux du XVIe siècle souvent coupés par les dialogues profanes des graciosos et des rustauds. Ces pièces sous un aspect assez uniforme offrent, pour qui se consacre à leur lecture, un attrait assez difficile à soupçonner, tout d'abord, mais très réel; l'érudit impassible qui les publie a respecté jusqu'à l'orthographe ancienne : mais sous cette formule archaïque l'artiste délicat se fait jour : lisez le commentaire de *la farsa Ardamisa*, lisez les volumes d'*autos*, lisez le *Diable prédicateur* et, peu à peu suggestionné par l'art parfait du XVIe siècle, vous retrouverez, grâce au commentaire magistral de M. Léo Rouanet, une vie

délicieuse, une imagination charmante courant parmi les thèmes religieux et traditionnels : les piliers d'un palais ont-ils jamais empêché d'en admirer les fresques ? Ici les fresques sont fragmentaires et inédites, l'amphitryon possède une érudition et un goût impeccables, il sait être très informé, très savant et parfaitement lisible.

Suivant l'exemple de M. Rouanet, M. Francisco de Icaza s'est adonné à l'étude de la littérature du siècle d'Or. Nous avons lu de lui d'excellentes poésies et nous avons tout lieu de croire que ce volume de critique ne nuira en rien à la production poétique du jeune auteur. L'ouvrage sur *les Nouvelles de Cervantès* a été couronné par l'Ateneo de Madrid, et c'est justice. Certes, il est malaisé à présent de glaner dans l'œuvre de l'auteur du don Quichotte : les cervantistes foisonnent en Espagne, plus drus que nos Moliéristes : grammairiens féroces, ils sont un fléau et peuvent figurer dans les plaies et choses d'Espagne au même titre que les sauterelles. Quel ne fut pas notre plaisir, en ouvrant ce joli volume, d'y trouver un tout autre esprit : voilà une vulgarisation excellente, une information puisée aux quatre coins de l'Europe et surtout un désir de haute compréhension tout à fait louable. Chacune de ces nouvelles, que nous avons lues si souvent, nous apparaît distincte et classée, car certes, si j'ai maudi plus haut les cervantistes, je n'ai entendu dire aucun mal de l'érudition cervantine et je souhaite que M. de Icaza publie quelque jour en français ces notes souverainement intéressantes.

Pour mentir à leur réputation, les Revues espagnoles regorgent actuellement de richesses : au programme de *la Lectura* de mars : un article de Juan Valera sur le remarquable volume de Pompeyo Gener : *les Inductions; La cathédrale de Burgos* par V. Lamperez; *Campoamor* par Rafael Altamira, un acte de Benavente, un article de F. Navarro y Ledesma sur un sujet que nous avons effleuré aujourd'hui : *le saynète*. Dans *Nuestro Tiempo*, à côté d'articles littéraires signés Salvador Canals, Gonzales Serrano, Lopez Ballesteros, voici deux articles sur la politique étrangère qui ne devraient pas rester inaperçus : *Le problème de Gibraltar* et *l'action anglaise en Galicie* méritent mieux qu'une mention rapide.

Le journal qui a pris nom « *Mercurio* » n'offre à ses lecteurs qu'une double page de papier : le texte est serré, et vraiment le numéro qui nous est parvenu témoigne d'une vive préoccupation artistique.

Les curieux de Domenico Téocopoulo, dit le Greco, y eussent

trouvé dans une vingtaine d'entrefilets de quoi satisfaire leur désir d'être informé; c'est un véritable référendum artistique et nous souhaitons à notre confrère d'éclaircir par ce moyen d'autres questions.

Pour être moins compactement substantiel, *le Blanco y Negro* n'en reste pas moins la revue la mieux renseignée sur les mouvements régionalistes. La vie espagnole y circule dans toute sa variété par le texte et par l'image.

Nous ne dirons rien de l'*album hispano-américain* qui publie des proses signées d'excellents noms parmi des reproductions photographiques sans intérêt... pour nous.

Je reviendrai, dans mon premier article, sur la littérature catalane. Un petit *annuaire* que publie chaque année M. Joan Umbert est presque un livre de notes prises au jour le jour. Chaque année M. Joan Umbert publie ce petit bulletin qui pourrait suffire à nous faire connaître l'évolution littéraire en Catalogne, si nous n'avions, par devers nous, les excellentes informations de *Joventut*, revue catalane dont il nous faudra également parler longuement au premier jour.

EPHREM VINCENT.

## *LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES*

Action intellectuelle de la France sur l'Amérique.

Dans cette première chronique des lettres hispano-américaines, je vais tâcher de faire connaître l'influence exercée par les écrivains français sur notre littérature. Ne pouvant disposer que d'un espace limité, je serai bref. Il me semble que ce sujet pourra intéresser également Français et Américains.

Cette première chronique servira donc d'introduction à celles que je me propose d'écrire par la suite et dans lesquelles je m'efforcerai de donner une idée aussi exacte que possible sur notre mouvement littéraire.

La France est féconde en écrivains de mérite, féconde en hommes de science, féconde dans toutes ses productions créatrices. En Amérique, les inspirés ne manquent pas, ils abondent au contraire ; même dans les régions les plus reculées de notre continent, au pied des montagnes, au milieu des vastes plaines les troubadours existent ; mais la difficulté est de trouver un poète. Dans notre pays, jusqu'à ces derniers temps même, on a eu une idée absurde de la poésie. On s'est complu à croire que le poète devait être spontané, et que de

peu ou de rien lui servaient les bonnes lectures et la compréhension des auteurs supérieurs. Nous avons vécu de longues années dans cette erreur, et l'on peut bien affirmer que « nous avons fait pénitence dans le péché ».

Nos ancêtres prenaient la littérature comme un passe-temps agréable et cultivaient les Muses, mais sans rien soupçonner de l'art véritable, qui n'était pour eux qu'une jolie fleur sans épine. On rimait des vers, on composait des chansons, on modulait des élégies, parce qu'on avait une âme poétique inspirée par notre incomparable nature. De là le caractère éminemment populaire de notre poésie primitive, de là aussi pourquoi on ne pensait qu'à chanter des choses intimes, simples et ingénues. Cette littérature inculte, presque montagnarde, naquit certainement dans une époque de transition ; mais comme elle manquait d'une base solide et d'une splendeur durable sur lesquelles elle aurait dû s'élever pour l'éternité, elle passa sans laisser de traces profondes, et nous voici en plein romantisme. La jeunesse de ce temps comprit qu'il était nécessaire d'étudier, d'étudier beaucoup et sans trêve, elle porta son regard au delà des mers, elle fixa ses yeux sur la France. La France lui offrit sa sève abondante qui devait modifier ses tendances. Dès lors la langue espagnole commença à se dépouiller de sa vieille armure, et mêla à ses bronzes pesants, des nuances subtiles, des couleurs et des vagues inusités. L'Espagne perdit sa prépondérance en Amérique; celle-ci voulait alors un art plus nerveux, un son nouveau, qui, s'opposant à sa fanfare, lui annonçât qu'il existait dans d'autres pays des voix plus suaves et mystérieuses.

L'influence de Victor Hugo fut celle qui se fit le plus sentir parmi nous. Durant un demi-siècle, la parole de ce sublime poète vibra sur notre mentalité, durant un demi-siècle on le lut pieusement, on le traduisit, on le commenta et on l'aima. Après lui, bien que plus faiblement, Lamartine et Musset enchantèrent aussi un grand nombre. Une génération déjà passée s'imprégna de leurs vers, souffrit de leurs tristesses et partagea leurs amertumes. Chénier et Chateaubriand eurent leurs disciples surtout dans le Nord de l'Amérique du Sud. Quand on lit *Atala,* on pense à la « *Maria* » de Isaacs. Cela se passa à l'époque du romantisme, dans laquelle naquirent quelques poètes de réelle valeur, de force et d'originalité, comme Olegario Andrade, dans l'Argentine, et Diaz Miron, au Mexique.

Maintenant je désire faire remarquer combien sont sugges-

tionnables les littérateurs américains : en chacun d'eux il est facile de deviner une tendance qui les pousse vers l'inconnu. Ils se laissent entraîner facilement vers les formes rares de l'art, les tempéraments étrangers, les merveilles exotiques, et même ils ont coutume de se livrer trop précipitamment à ce qu'ils n'ont pas encore assez bien compris. Je ne connais aucune manifestation artistique à laquelle ils n'aient pris part, et je ne me rappelle pas qu'il se soit produit dans l'histoire littéraire aucun événement extraordinaire qu'ils n'aient prétendu suivre ou imposer si bon leur paraissait. Leurs auteurs privilégiés changent fréquemment et avec eux leur style et leurs idées. C'est une caractéristique de l'âme américaine qu'il est bon d'avoir toujours présente.

Notre littérature a souffert, il est vrai, les trois grandes évolutions de l'Europe, sans savoir pourquoi me l'expliquer. Nos pays n'ont jamais été préparés pour supporter de telles secousses, on peut dire que notre véritable vie intellectuelle surgit après l'Indépendance ; les quinze lustres de liberté ont été quinze lustres de civilisation. Sous le pouvoir de l'Espagne notre intelligence vécut comme dans un état léthargique. De ce temps à celui-ci nous avons puissamment progressé en tous sens ; nous vivons la vie d'Europe et nous n'ignorons aucune des commodités dont elle jouit ; il ne nous manque que son raffinement. Notre organisme encore débile n'a pas encore eu le temps de se fortifier suffisamment ; les pays américains, comme tous les pays en formation, obéirent d'abord à une loi naturelle : celle de constituer une nationalité avec un caractère propre. Or, cette nationalité ne s'est pas encore formée : le type original qui ne se peut confondre,—Colombien, Vénézuelien, Argentin, — n'a pas encore paru ; sans cet élément indispensable, obligés comme nous l'avons été à une existence active, à un mouvement continuel, l'art n'a pas pu s'établir sur une base assez solide. L'artiste n'est donc pas un produit de notre milieu dont malgré lui il subit l'influence, sinon pour mieux dire un type étranger. Il a son principal ennemi dans l'ambiant hostile et inhospitalier où il vit, et sous l'indifférence duquel il se voit obligé de travailler ses plus beaux joyaux. Il est américain pour être né en Amérique, mais en tout ce qu'il produit on remarque l'idée étrangère et génératrice. La classe inférieure de la société n'est pas éduquée pour la compréhension d'un art d'élite ; quant à l'autre elle se signale par sa profonde indifférence. Réunissez ces difficultés et dites-moi quel développement l'art peut acquérir parmi

nous. Jusqu'à ce que se résolvent une certaine quantité de problèmes économiques et jusqu'à ce que s'instruise davantage le peuple, son progrès doit forcément être lent, et l'artiste ne sera jusqu'alors qu'un astre errant, presque inconnu, obligé de vaguer d'un confin à l'autre, un être douloureux sous la lourde croix de ses espérances déçues, de ses idéals brisés. C'est ainsi qu'il s'est délié du milieu adverse où il demeurait, tandis que Paris l'attirait irrésistiblement.

Des villes d'Europe, Paris est sans doute celle qui sollicite le plus nos hommes de pensée ; Paris est un paradis où tous désireraient vivre, penser et produire. Son influence se manifeste également dans la science et dans l'art. Taine et Renan se sont imposés à tous nos auteurs sans exception, c'est à eux principalement que nous devons notre atticisme mental, notre beauté verbale ; ils nous enseignèrent à travailler, nous montrant un chemin par lequel on arrive à la vérité. Hugo et Musset, Leconte de Lisle et Gautier eurent des adeptes décidés. Balzac et Zola nous émurent profondément, bien que leurs tendances se fissent plus sentir dans la nouvelle et le roman que dans la poésie.

Depuis dix ans domine le modernisme. Verlaine trouva en Dario un disciple admirable, à tel point que la jeunesse essaya d'imiter Dario plutôt que Verlaine lui-même. Dario prit de Verlaine la nuance, la fine méditation panthéiste, il satura son âme de celle du poète français, il chanta en vers espagnols, en impeccables strophes, des sentiments et des choses analogues aux siens. L'influence de Dario est celle que nous avons le plus ressentie en Amérique. Plus qu'à Hugo, plus qu'à Gautier, plus qu'à Zola, Poe et Verlaine, ce fut à Dario qu l'on voulut dérober le secret de son art. La jeunesse américaine ne prend pas toujours ses modèles du naturel. L'imitation du reflet est typique dans beaucoup de cas, et quand elle est directe, la pensée et la tendance psychologique de l'auteur imité se transforment à tel point qu'il est difficile sinon impossible de préciser la source originelle. Maintenant, les modernistes français sont ceux qui agitent le plus violemment l'âme de nos intellectuels.

De même qu'il y a quinze ans le triomphe appartenait aux romantiques (et qu'en France régnait le naturalisme), aujourd'hui les écrivains d'Amérique, en plus grande partie, suivent le mouvement des littérateurs révolutionnaires français ; se superposant à une époque dans laquelle plus que jamais fut complète la danse devant la Génisse Positiviste et dans un

milieu où la culture est considérée comme une fleur de serre, ils proclament les manifestes de ces écrivains, cultivent ces auteurs et vont enfin à la beauté par des chemins semblables. Il n'est pas possible de comparer aux poètes d'hier généralement ampoulés et déclamateurs, les actuels, studieux, consciencieux, soigneux et surtout disposés comme personne à embellir et donner plus de souplesse à la vigoureuse langue espagnole.

Ainsi s'explique que des poètes comme Baudelaire, Samain, Henri de Régnier, comme Verhaeren lui-même, et des prosateurs comme France, Remy de Gourmont et Pierre Louys trouvent dans notre Amérique une jeunesse généreuse qui ne se contente pas de les admirer sincèrement, mais sait aussi les faire connaître du public intelligent au moyen de publications et de conférences.

Cependant, il serait aventureux d'affirmer quels sont les auteurs qui exercent la plus grande influence parmi nous. Le continent est trop vaste et trop notable la différence de productions entre les deux pays; à simple vue on observe l'évolution qui s'est produite dans la parole écrite, depuis l'avènement du symbolisme ; le style principalement acquiert une consistance marmoréenne.

Remy de Gourmont et Régnier, Verlaine et Mallarmé, Albert Samain et Verhaeren, Gustave Kahn, Rodenbach et Pierre Louys, Paul Adam et Rachilde et quelques autres ont agi efficacement sur nos productions contemporaines. L'action de ces écrivains se manifeste tranquillement et séparément selon le tempérament de chacun. Bien que le progrès soit visible, et que la poésie comme la prose soient travaillées avec de fines mains d'orfèvres, que l'originalité s'accentue par moments, que l'étude se fasse indispensable pour réaliser une œuvre bonne, je regarde autour de moi et je vois avec une grande tristesse qu'il y a encore des gestes courroucés, des mains suppliantes, des manies non encore disparues, de vieux goûts inexplicables à notre époque, des âmes petites que le destin empêche de goûter la douceur de nos miels et d'apprécier la féconde moisson que l'avenir nous réserve.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Archéologie Géographie. Voyages. — Henri Hymans : *Les Villes d'Art célèbres : Bruges et Ypres;* Laurens, 3.5o. — Elisée Reclus : *Géographie universelle: L'Afrique australe,* entièrement mise

à jour par Onésime Reclus; Hachette, 10 fr. — Etienne Richet : *Les Régions boréales;* Schleicher, 2 fr. — J.-B. Piolet S. J. : *La France au dehors; les Missions catholiques françaises au XIX^e siècle*, publié sous la direction du père J.-B. Piolet, S. J., avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions. Illustrations d'après des documents originaux. T. I^er, Missions d'Orient; Colin, 12 fr. — Weichardt : *Le Palais de Tibère et autres édifices romains de Capri;* Schleicher.

Bibliographie — Ch.-V. Langlois : *Manuel de bibliographie historique*, 1^er fascicule; Hachette, 4 fr.

Histoire. Mémoires. Documents. — John-Grand-Carteret : *L'Aiglon en images;* Fasquelle, 3.50. — Grasset-Morel : *Les Bonaparte à Montpellier. La légende du duc de Morny;* Montpellier, Coulet, 2 fr. — Virgile Josz : *Fragonard.* Mœurs du XVIII^e siècle; « Mercure de France », 3.50. — Eugène Mouton : *Un demi-siècle de vie, 1848-1901;* Delagrave, 3.50. — Eugène Mouton : *Le XIX^e siècle vécu par deux Français : le colonel Louis Mouton et Eugène Mouton son fils, magistrat;* Delagrave, 3.50. — Colonel de Suckow : *D'Iéna à Moscou, fragments de ma vie*, trad. de l'allemand par le commandant Veling : Plon, 5 fr.

Linguistique. — Gabriel Hanotaux : *Rapport sur l'orthographe et sur la syntaxe;* Delagrave, 0.15.

Littérature. Critique. — Vicomte de Broc : *Le style épistolaire;* Plon, 3.50. — Bossert : *Histoire de la littérature allemande;* Hachette, 5 fr. — Abbé Favre : *Œuvres complètes languedociennes et françaises de l'abbé Favre*, publiées sous les auspices de la Société pour l'étude des langues romanes; Montpellier, Coulet, 4 vol., 30 fr — Théodore Jouffroy : *Correspondance*, publiée avec une étude sur Jouffroy par Adolphe Lair; Perrin, 3.50. — A. Morel-Fatio : *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII;* Toulouse, Privat, 4 fr. — Gaston Paris : *François Villon;* Hachette, 2 fr. — Henri de Régnier : *Figures et Caractères;* « Mercure de France », 3.50. — Jules Simon : *Premières années;* Flammarion, 3.50. — Paul Stapfer : *Victor Hugo et la grande poésie satirique en France;* Ollendorff, 3.50. — Emile Strauss : *Le théâtre alsacien;* « La Critique ».

Pédagogie. — Charles-Maurice Couyba : *Classiques et Modernes : la réforme de l'enseignement secondaire :* Flammarion, 3.50.

Philosophie. — E. Murisier : *Les maladies du sentiment religieux;* Alcan, 2.50.

Poésie. — Michel Abadie : *L'Angelus des Sentes;* Bibl. de l'Association, 2 fr. — Fernand Baldenne : *En Marge de la vie;* « La Plume », 3 fr. — Victor Billaud : *Jeune amour;* Lemerre, 3.50 — Louis Chollet : *Les Souvenances;* Lemerre, 3 fr. — Paul Duvivier : *Assassins!*; Vanier, 2 fr. — Louis Ernault : *Au Palais de Circé;* Art Indépendant, 3 fr. — Ludovic Fortolis : *Hantises*, ill. de Jean de Caldaine et A. Kaub; « La Critique ». — J.-F. Louis Merlet : *Le dernier baiser*, poème; Toulouse « Revue provinciale », 2 fr. — Edouard Morerod : *Le Chemin rayonnant de jeunesse;* Vanier, 2 fr. — Armand Praviel : *Poèmes mystiques;* Bruxelles, « La

Lutte », 2 fr. — Louis Sauty : *Les Voix humaines ;* « La Plume », 3 fr. — Yann Nibor : *La Chanson des cols bleus*, préf. de L. Jousselin, capitaine de frégate ; Flammarion, 3.50.

Publications d'art. — S. Rocheblave : *Le Mausolée du maréchal de Saxe, par Pigalle ;* Alcan, 1.50. — A. Willette : *Œuvres choisies ;* Simonis Empis, 3.50.

Roman. — Jean Ajalbert : *La Tournée*, scènes de la vie de théâtre ; « Revue Blanche », 3.50. — Paul Béral : *Faute sublime ;* Victor Havard, 3.50. — Albert Boissière : *M. Duplessis, veuf ;* Maison d'Art, 3.50. — Théodore Cahu : *Les Dames de Kermor ;* Flammarion, 3.50. — Pierre de Coulevain : *Eve victorieuse ;* Calmann Lévy, 3.50. — Henri Datin : *Le docteur Corbier ;* Soc. Libre d'Ed., 0.60. — Eugène Demolder : *Le Cœur des Pauvres ;* dessins de Couturier ; « Mercure de France », 3.50. — Pascal Forthuny : *Une Crise ;* Ollendorff, 3.50. — Jeanne France : *Denise, comtesse de Bardannes ;* Soc. Libre d'Edition, 3.50. — Jacques des Gachons : *Mon Amie ;* Juven, 3.50. — Jean Grave : *Les aventures de Nono ;* Stock, 3.50. — Armand Grébauval : *Le Flot qui passe ;* Flammarion, 3.50. — Raymond Marival : *Chairs d'ambre ;* « Mercure de France », 3.50. — J. Marni : *Vieilles ;* Ollendorff, 3.50. — Maurice Montégut : *Les Chevauchées de Joconde ;* couverture illustrée par Louis Morin ; Ollendorff, 3.50. — Henry-C. Moreau : *L'un ou l'autre ;* Plon, 3.50. — M. Reepmaker : *Carlo Lano ;* Stock, 3.50. — Emile Zola : *Travail ;* Fasquelle, 3.50. — *Maudit soit l'amour*, par l'auteur de « *Amitié amoureuse* » ; Calmann Lévy, 3.50.

Sciences. — André Sanson : *L'Espèce et la race en biologie générale ;* Schleicher.

Sociologie. — A.-D. Bancel : *Le Coopératisme ;* Schleicher, 1.50. — O. de Bezobrazow : *Les Femmes et la vie* (féminisme et spiritualisme) ; Francis Laur, 3.50. — Edmond Demolins : *Comment la route crée le type social. I. Les Routes de l'antiquité ;* Firmin-Didot, 3.50. — Arsène Dumont : *La morale basée sur la démographie ;* Schleicher, 3.50. — G. Le Poittevin : *La Liberté de la presse depuis la Révolution ;* Rousseau, 3.50. — G. Palante : *Précis de sociologie ;* Alcan, 2.50. — R. Perraud : *Les Associations d'individus ;* Rousseau, 5 fr.

Théâtre. — Firmin van den Bosch : *La Conversion de Pétrone ;* comédie en 1 acte ; Gand, ss. éd. — Georges Courteline : *Les Marionnettes de la Vie ;* Flammarion, 3.50. — R. P. Delaporte : *Genovefa*. Trois tableaux en vers ; Retaux, 1 fr. — R. P. Delaporte : *Patria*, drame biblique en trois actes en vers ; Retaux, 1 fr. — Alexandre Meunier : *La plus laide fille du monde ;* Maison d'Art, 2 fr.

Divers. — G. Letainturier-Fradin : *Le duel moderne ;* Flammarion, 3.50. — Lazare Sainéan : *Une carrière philologique en Roumanie : les péripéties d'une naturalisation ;* mémoire autobiographique ; Larousse, 2 fr. — H. Vuibert : *Annuaire de la jeunesse, 1900*, Nony, 4 fr.

## *ÉCHOS*

Le Monument Arthur Rimbaud. — Johannes Schlaf. — *Le Roi Candaule.* — Un buste à Gabriel Vicaire. — *Les Mètèques.* — Publications du *Mercure de France.* — Avis.

**Le Monument Arthur Rimbaud.** — Sixième liste de souscription :

Tristan Klingsor, 10 fr.; Henri Strentz, 5 fr.; Frantz Jourdain, 5 fr.; Edmund Gosse, 25 fr.; Hubert Krains, 5 fr.; comte Robert de Montesquiou, 50 fr.; André Gide, 20 fr.; L. P., 5 fr.; Pol Levengard, 2 fr.; Claude Terrasse, 5 fr.; Eugène Rouart, 20 fr.; Adrien Souberbielle, 5 fr.; Romain Coolus, 10 fr.; Lucien Muhlfeld, 20 fr.; André Fontainas, 10 fr.; Jules Renard, 10 fr.; René Boylesve, 10 fr.; Pierre-Paul Plan, 10 fr.; Marcel Batilliat, 5 fr.; Edmond Picard, 40 fr.; Léon Dierx, 5 fr.; Comité du Cercle Littéraire de Saint-Péterbourg, 7 fr. 50; Maurice de Faramond, 10 fr.; A. de Wignacourt, 20 fr.; Bourguignon, 5 fr.; Jean Moréas, 5 fr.; Karl Boès, 10 fr. — Total..... 334 fr. 50

Listes précédentes..... 1.044 »

1.378 fr. 50

La souscription allant être prochainement clôturée, le trésorier du Comité prie les personnes qui n'ont pas encore versé les sommes souscrites de vouloir bien les lui adresser.

§

**Johannes Schlaf.** — La *Revue franco-allemande* adresse l'appel suivant à ses lecteurs et aux écrivains de France :

« Nous apprenons que Johannes Schlaf, brusquemment terrassé par une maladie nerveuse, vient d'être transféré dans une maison de santé. En dépit de sa réputation et de son talent, Schlaf a toujours vécu dans la gêne. Sans famille, sans parents, le voici, par cette maladie, acculé à la plus affreuse misère. Nous avons résolu de lui venir en aide dans la mesure de nos moyens et de faire appel à tous nos collaborateurs et lecteurs d'Allemagne. Nous faisons le même appel à nos amis de France, au nom de la solidarité qui doit unir les écrivains et les artistes de tous les pays. Schlaf est connu et estimé dans les milieux littéraires de Paris. A maintes reprises des revues ont publié des articles détaillés sur sa vie et ses œuvres. Méconnu et pauvre, ce fin poète et ce puissant écrivain est compris et aimé des âmes d'élite. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas l'abandonner, et nous sommes

sûrs qu'il se trouvera de braves cœurs qui grossiront de leur obole la somme nécessaire à sauver le pauvre malade. »

La *Revue franco-allemande* publiera dans ses prochains numéros le détail des envois, qui devront parvenir à son rédacteur en chef, M. Albert Lantoine, 45, rue de Custine, Paris-18e.

§

**Le Roi Candaule.**—Il va être donné, le 9 mai, une représentation unique de trois actes d'André Gide : *Le Roi Candaule*, avec le concours de MM. de Max, Lugné-Poe et Mlle Henriette Roggers.— S'adresser pour tous renseignements à M. Gustave Labruyère, tous les jours, de 3 heures à 5 heures 1/2, aux bureaux de la *Revue Blanche*, 23, boulevard des Italiens (Téléph. 147.09). — Répétition générale le 8.

§

**Un buste à Gabriel Vicaire.** — Un comité vient de se former en vue d'ériger un buste à la mémoire de Gabriel Vicaire. Ce monument, pour lequel on a bien voulu accorder un emplacement dans les jardins du Luxembourg, sera dû au sculpteur Injalbert. Outre les noms des souscripteurs qui ont accepté le patronage de cette œuvre de souvenir, le premier appel adressé aux amis et aux admirateurs du poète des *Emaux bressans* contient la liste des membres du comité d'action. Nous y relevons les noms de MM.

Francisque Allombert, député de l'Ain, président ; Georges Vicaire, vice-président ; André Foulon de Vaulx, Secrétaire-Trésorier ; et de MM. Antoine Balland, Henri Beauclair, Jean Benner, Emile Blémont, Amédée Bonnet, Paul Bourde, Jacques Delair, Léon Durocher, Eugène Fasquelle, Charles Guillon, Edmond Haraucourt, Félix Jeantet, Jean Lahor, Robert de la Villehervé, Charles Le Goffic, Alphonse Lemerre, André Lemoyne, Georges de Lys, Paul Mariéton, Tancrède Martel, Albert Mérat, Achille Millien, Pol Neveux, Jean Pleyber, Emile Pouvillon, Narcisse Quellien, Camille Roy, Paul Sébillot, Julien Tiersot, Jules Truffier, Victor Vaulpré, A. Verchin.

Les souscriptions sont reçues chez M. André Foulon de Vaulx, 139, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

§

**Les Métèques**, tel est le titre d'un roman sur les colonies étrangères à Paris, et que prépare M. G. Binet-Valmer.

§

**Publications du « Mercure de France » :**

Figures et Caractères, par Henri de Régnier, 3.5o.

Le Semeur de Cendres, par Charles Guérin, 3.5o.

Fragonard, *Mœurs du XVIII^e siècle*, par Virgile Josz, 3.5o.

Le Cœur des Pauvres, par Eugène Demolder, illustrations de Couturier, 3.5o.

Chairs d'ambre, roman, par Raymond Marival, 3.5o.

§

**Avis.** — M. Eugenio Diaz Romero étant dorénavant chargé de la rubrique *Lettres hispano-américaines*, nous prions les écrivains de l'Amérique Espagnole de lui adresser directement leurs ouvrages : *Buenos-Aires, 34, Caile Florida*, République Argentine.

Nous rappelons à ce propos que les ouvrages intéressant la rubrique *Lettres brésiliennes* doivent être adressés directement à M. Figueiredo Pimentel, Nitheroy, Rio de Janeiro.

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo,7

*LE PORTEFEUILLE*

# DES « BATIMENS DU ROI »

1730-1780

(DOCUMENTS INÉDITS)

—

Un registre dont les feuilles, un peu jaunies, de vergé souple au grain fin, sont couvertes, entre deux larges marges, de brèves mentions inscrites posément par la plume réfléchie d'un commis à la main élégante et habile à fleurir la majuscule ; de chaque côté de la ligne rouge qui limite les blancs laissés à droite et à gauche, d'impatientes notes griffonnées par le maître, de soigneux renvois minutieusement groupés par un secrétaire attentif, voilà le livre des RENVOIS DES BATIMENS.

Un petit cahier carré, de papier plus fort, plus résistant, plus épais, avec l'énonciation sans retou-

ches et sans réflexions accessoires, de décisions brèves et concises, voilà le livre des Bons du Roi.

Et ces deux journaux, soigneusement tenus, où viennent s'inscrire en leur rigueur l'événement, le racontar, le petit scandale, le gros émoi de chaque jour, la volonté suprême d'où naissent et meurent tant de choses, ces deux journaux contiennent à eux seuls toute la vie artistique du milieu du XVIII^e^ siècle. Entre les artistes, la cour, les gens de la ville, les artisans, la cohue du peuple et le roi, s'interpose un homme, le « Directeur et Ordonnateur général des Bâtimens du Roi, Jardins, Arts, Académies et Manufactures Royales ». Et, qu'il s'appelle Tournehem, Marigny, Angiviller, il discerne et transmet, avec plus ou moins de flair et d'à-propos, avec plus ou moins d'esprit et d'adresse, les suppliques, les demandes, les propositions, les grâces, les projets qui affluent sur le bureau du premier commis de son haut office. Par lui, des œuvres s'édifient ou croulent, des personnages disparaissent ou se précisent, des entreprises s'ébauchent, des plans s'élaborent... Rien n'est plus passionnant, pour qui a la clef, la signification de certains noms, pour qui peut parfois saisir le demi-mot, pour qui peut rattacher l'indication obscure en apparence et trop concise en sa forme, rien n'est plus émotionnant que ces deux livres-là.

On y sent battre la profonde et vivante pulsation du siècle : c'est l'artère.

Sans phrases aux faciles et convenues images, c'est bien, au réel, toute une humanité qui sort de ces feuillets, — froids, au toucher, d'une toute petite froideur de suaire, — une humanité sonore de cris, de pleurs, de rires, chaude de fièvre, et de sang parfois. Nul livre d'histoire d'art, nul ingénieux et

savant commentaire, aucune des plus heureuses restitutions, ne peut donner l'impression, le choc de vérité et de nouveau que ces documents apportent dans leur rudesse et dans leur fleur.

Je les publierai intégralement, malgré les steppes qu'on y rencontre. Rien de ce qui touche à l'art du XVIII^e siècle ne doit être négligé, — rien de ce qui touche à ce pauvre XVIII^e siècle qui, à son tour, a le malheur d'être à la mode, qui a été « découvert », travesti, verni, déformé, embourgeoisé, aminci et finalement méconnu par les pontifes les plus célèbres, — par ceux qui lui ont tant emprunté... sans jamais rien lui rendre.

Au cours de mon travail, je glane, entre combien ! quelques notes caractéristiques qui donneront un avant-goût, du reste, de cet ensemble de notations, d'impressions et de détails intimes, vibrations qui constituent une lumière nouvelle à la faveur de laquelle les hommes et les œuvres se rapprochent de leurs vraies places.

§

Naturellement, ce sont les femmes qui, avant tous autres solliciteurs, assiègent et assourdissent « Monseigneur le Directeur des Bâtimens ». Elles encombrent son antichambre et grossissent singulièrement le sac de lettres qu'on lui apporte chaque matin... On les trouvera toujours ainsi, à toutes les époques, alors que tout est bouleversé, au milieu des cataclysmes les plus grands. Il semble que, comme ces « testes de Gascoigne » de Montaigne, elles soient plutôt prêtes à mordre « dans le fer chauld » que de renoncer à practiquer chez un ministre. En pleine Terreur, la section de l'Unité signalait les administrateurs « trop sensibles aux sollicitations

des jolies femmes », et Hébert dénonçait au Comité de Salut Public « ces jolies intrigantes qui sont sans cesse dans les bureaux pour tous les motifs ». Il ne faut donc pas s'étonner de lire cinq ou six fois répétée à des dates différentes, pour cette seule maréchale de Mirepoix, cette note :

1er février (1777). — Mme la Male de Mirepoix, à qui il a été accordé un tapis de la Savonnerie, prie M. le Directeur Général de vouloir bien lui procurer le plus promptement qu'il lui sera possible de l'effet qu'elle attend depuis si longtemps.

Parfois, ce qu'elles ont à demander revêt un air de mystère tout à fait intéressant. Voici, par exemple, la *Minette* de Mme de Graffigny, cette Lorraine si jolie et si désirable que d'Helvétius cloîtrait jalousement dans sa terre, redoutant pour elle l'entraînement et les séductions de la grand'ville, réduisant son séjour à Paris aux rigoureux mois d'hiver, et qui, veuve maintenant, intrigue auprès d'Angiviller. Que peut-elle bien vouloir ? Elle est fort riche, le Fermier général lui a laissé quatre millions, l'établissement de ses deux filles ne la gêne guère, elles épouseront, en toute liberté, l'une d'Andlau, l'autre Sarlatus de Mun ; elle est célèbre : dans sa maison d'Auteuil, ses chats, habillés de soie, sont servis, cérémonieusement, dans des plats d'argent ; elle est belle, et les gazettes commentent vivement sa visite au comte de Falckenstein. ... Que peut elle bien vouloir ?... Voilà la demande :

18 août 1772. — Mme Helvétius présente à M. le Directeur Général une demande qu'elle se croit autorisée à faire au Roi. Elle supplie M. le Directeur Général d'en faire à S. M. un rapport favorable qui puisse la déterminer à mettre un bon à sa requête. *Je ne dirai pas le*

*mot sur ce dont il doit être question.* La lettre d'envoi du dit mémoire n'en faisant pas mention, et n'ayant pas l'art de deviner ; ce qu'on sait bien.

Certaines fois, c'est infiniment plus clair, et il sait ce qu'on veut de lui. Ainsi, le 12 janvier 1777 :

— M^lle^ d'Erville prie M. le Directeur Général de vouloir bien lui accorder un moment d'audience particulière.

En marge, il y a :

Répondu que M. le Directeur Général passera chez elle au premier moment.

D'autres solliciteuses sont plus explicites et se mettent en frais d'éloquence, voire même de « poésie », comme la brave femme qui suit :

15 novembre. — M^me^ Bourette, connue dans le public sous le nom de la Muse limonadière, adresse à M. le Directeur Général quelques exemplaires de ses ouvrages et lui présente requête pour obtenir du Roi un de ces logemens dont le Maître des Arts peut disposer.

Une muse douairière
Et qui marche assez légère,
Des dons, des faveurs de Cour,
Vers la fin de sa carrière,
Voudroit, par vous, trouver jour
A quelque sort plus prospère.
Ce seroit qu'il pût m'échoir
Quelque coin et quelqu'assise
Dans ce roïal domicile
Où vous avés tous pouvoir.
Jadis votre limonadière
Sur votre bonté pleinière
J'ai fondé tout mon espoir.
C'est à vous que mon cœur s'ouvre,
Et si j'obtiens ce manoir
Si je puis vous le devoir
J'aurai les honneurs du Louvre.

Ah ! elle n'est pas la seule à vouloir habiter chez le roi ! Car, par tradition, il doit habiller, nourrir

et loger presque tout le monde, le roi, non seulement sa maîtresse, — voici le « bon » de Louis XV pour Mme de Pompadour :

Le Roi, voulant donner à la dame marquise de Pompadour une nouvelle marque de sa bienveillance, lui accorde et fait don du grand appartement avec ses dépendances et celui de l'aile droite en retour jusques sur la rue au premier étage de l'hôtel des ambassadeurs, à Paris, rüe Neuve-des-Petits-Champs, pour ladite dame marquise de Pompadour en jouir pendant sa vie conformément au plan qui en a été dressé et déposé au greffe des Bâtimens.

—, mais les artistes. Entre combien d'autres, Soufflot, « l'un des académiciens de la 2me classe de l'Académie, » obtient « un logement situé rüe Champ fleury, vacant par suite du décès de la veuve de Montreuil, ancien inspecteur des Bâtimens. Ce logement est les deux pièces au second étage et les galetas. » Dans la même maison, Cochin, « graveur en taille-douce, habitera les caves, le « rez de chaussée, le 1er, le 3me et le 4me étage ».

Et la fille du directeur de l'opéra :

— Mlle de Francines demande au Luxembourg, dans le pavillon à gauche, le logement du comte de Télégny.

Les rapports entre voisins ne sont pas toujours excellents :

20 mai (1769) — Mme la vicomtesse de Rochechouart, qui vient d'obtenir au château de Saint-Germain l'appartement qu'occupoit jadis Mme la marquise de Montmorency, demande à M. le Directeur Général qu'il veuille bien donner des ordres pour qu'on condamne une petite porte du logement de Mme la princesse de Talmond, qui donne sur un balcon qui règne au devant de son appartement, qui deviendroit inhabitable si cette porte subsistoit toujours.

Les Rochechouart demandent fréquemment :

10 avril. — M. le comte de Rochechouart, par sa lettre du 31 du mois dernier, demande le logement vacant au Luxembourg par le décès de Mme de Sabran.

Mais il n'est pas le seul à postuler pour ce logement-là ; qu'on en juge :

10 avril. — Mme la duchesse de Fallary, par une lettre du 4 de ce mois, demande le même logement pour elle.

— Mme la marquise des Epinets, par sa lettre du 31 du mois dernier, demande le même logement pour sa fille.

— Mme la marquise de Chantilly, par sa lettre de même date, demande à changer son logement contre celui de Mme de Sabran.

— Mme la comtesse de Béarn, par sa lettre du même jour, demande pareillement à échanger son logement contre celui de Mme de Sabran à cause de ses infirmités.

— Mme Dugué, par sa lettre du 7 de ce mois, demande un des appartements vacants au Luxembourg, par suite du décès de Mme de Sabran.

Il devait falloir au pauvre Directeur une grâce spéciale...

Et les querelles qui reprennent !...

12 avril. — Mme la comtesse d'Esparbès se plaint par ses lettres de ce que Mme de Fontenille ne veut pas lui rendre son logement au Luxembourg qu'elle n'avait fait que lui prêter pour quelque temps et qu'elle lui a redemandé le lendemain des fêtes.

Mme de Fontenille résiste ; Mme d'Esparbès, qui est d'un blond fauve, ne démordra pas : « cheveux rouges, cheveux colères. » Comme elle s'est assuré, de la façon qu'on devine, pas mal de bons offices de la part de beaucoup de gens très bien en cour,

elle fonce brutalement sur le pauvre homme responsable :

17 avril. — Mme la comtesse d'Esparbès, à qui la lettre de M. le comte de Saint-Florentin a été communiquée, marque qu'elle veut absolument jouir de son logement dans lequel Mme de Fontenille s'est fourrée sans son aveu.

D'autres emploient des moyens absolument différents :

21 avril. — Mme la marquise de Montmorency, par sa jolie lettre du 20 de ce mois, prie M. le Directeur Général de vouloir bien donner ses ordres pour qu'on visite et répare son logement.

Il y a aussi les ouvriers qui font du bruit :

— Mme la comtesse de Grammont prie M. le Directeur Général de vouloir bien donner ses ordres pour qu'on ne travaille pas de si bonne heure dans le logement qui avoisine celui qu'elle occupe.

Et les objets nécessaires qu'on réclame :

8 mai. — Ordre pour sortie des glaces du magasin des Bâtiments. Une de 31 pouces 1/2 sur 37 pour la cheminée du cabinet de Mme la duchesse du Luxembourg.

Le roi en profite pour obtenir quelque chose à son tour :

— Autre de 40 pouces sur 15, pour un châssis par où le Roi passe sa lunette d'approche.

Puis, cette note :

9 mai. — Il y a un logement vacant au Luxembourg, cour d'Enfer, par le décès de M. Duclos ; ce logement est demandé par MM. Peteau de Mollette, le marquis de Livry, Dugué, Quesnay, de Sainte-Foy, le chevalier de Coutron et Mme la marquise d'Agut.

Tous ces hôtes n'habitaient pas les maisons royales avec une décence scrupuleuse :

6 mai. — Note de M. le maréchal duc de Mouchy relative à la deffense que le Roi a ordonné être affichée dans tout le château de rien jeter par les fenêtres sous peine, envers ceux qui habitent les logements, de les voir privés de la jouissance de leurs croisées que S. M. veut être grillées sur le champ, affin de pouvoir arriver à une propreté d'où dépend la salubrité de l'air.

Au milieu de tout cela, quelqu'un qui voudrait bien travailler écrira timidement :

3 janvier. — M. Greuze, par sa lettre du 1er janvier, demande un des logements qui sont à la disposition de M. le Directeur Général, luy rappelant les promesses qu'il a bien voulu leur faire.

On conçoit quelle diplomatie il fallait pour pourvoir les châteaux royaux de locataires, sans pour cela se mettre mal avec la moitié du royaume.

A la Direction des Bâtiments, de temps en temps, des différentes maisons royales d'autres nouvelles venaient, réjouissantes celles-là et qui consolaient de maints déboires.

De Saint-Germain, par exemple, avec une réclamation que je vais transcrire, arrivait un livre intitulé : le Ventriloque ou l'Engastrymithe, qui avait pour auteur un censeur royal et académicien de province, M. de la Chapelle. Les papiers du temps en parlent : « Ce M. de la Chapelle était abbé autrefois et enseignait la géométrie. Je ne sais s'il a quitté le petit collet depuis qu'il a inventé ce corset de liège avec lequel on nage malgré qu'on en ait. Il a donné lui-même plusieurs représentations sur la Seine, en présence d'une foule innombrable de spectateurs faisant, moyennant sa machine, tous les tours de nageur, buvant bouteille et ne prenant point d'argent. »

L'Engastrymithe c'était l'histoire d'un certain

épicier nommé Saint-Gilles. « Il y a environ deux ans qu'un ventriloque, établi à Saint-Germain, a fait quelque bruit ; on l'allait voir par curiosité. Ce ventriloque s'appelle Saint-Gilles, il est épicier, il parle naturellement comme tous les hommes, mais lorsqu'il lui prend fantaisie de vous parler de sa voix de la cave, quoique vous soyez à côté de lui et que vous soyez prévenu, vous ne pouvez vous persuader que cette voix sorte de sa bouche ; vous croyez entendre une voix qui vous parle de fort loin, et même d'un côté tout opposé... L'épicier de Saint-Germain n'a employé son talent qu'à effrayer des moines. Il a dit un jour, dans un réfectoire où des cordeliers faisaient bombance : *il vaudrait mieux prier !* Aussitôt, les révérends pères consternés ont quitté la table en pâlissant, ont couru à l'église, et ont chanté leurs psaumes et cantiques comme des possédés, dans l'attente du jugement universel. Quand ils ont su la cause de leur ferveur soudaine, ils ont eu beaucoup de peine à pardonner à l'épicier... »

Cette brochure de l'abbé de La Chapelle devait faire éclore, en Languedoc, une brochure non moins extraordinaire : « L'Hydroscope et le Ventriloque, *ouvrage dans lequel on explique d'une manière naturelle ;* 1° *comment il peut se faire qu'un jeune Provençal voie à travers la terre ;* 2° *par quel artifice ceux qu'on nomme ventriloques peuvent parler de manière que la voix paraisse venir du côté qu'ils veulent*, » par un certain abbé Sauri qui n'était rien moins que professeur à l'université de Montpellier. Mais, comme les choses mystérieuses et fatales s'accouplent par trois, voici qu'un chanoine d'Etampes, jaloux de la renommée de Sauri et de La Chapelle, imagine de se rendre célèbre

avec un « char volant » dont on devait parler : « Depuis ce temps, il s'est jeté dans la mécanique. Sa première idée fut de donner des ailes à un paysan. Il l'empluma de la tête aux pieds, le mena dans cet équipage au haut d'un clocher, et lui ordonna de s'élancer hardiment dans les airs. Le paysan eut le bon sens de n'en rien faire et de lui rendre ses plumes. Alors le chanoine eut recours à sa gondole volante, et la proposa par souscription. Il est aisé de prévoir qu'elle le mènera droit aux Petites-Maisons... Son premier essai n'a pas été heureux. Il s'est fait porter par quatre paysans sur une hauteur, près d'Etampes, et dès qu'il leur a dit de lâcher la gondole, il est tombé à terre; mais il en a été quitte pour une légère contusion au coude. On ne brûlera jamais le chanoine d'Etampes comme sorcier. »

Donc, dans ce Saint-Germain de l'épicier Saint-Gilles, habitait une demoiselle d'Oinville. Où? dans la rue de Pologne, vers l'hôtel d'Alîgre ou le moulin, dans la rue aux Vaches, du côté des maisons de Longueville et de Richelieu, dans la rue de Lorraine, entre l'orme qui la décorait vers les champs et la croix de la Paroisse, ou, encore, dans la rue des Ursulines, proche l'hôtel Barbezieux? Je n'ai pu le démêler. Mais, ce qui est certain, c'est que pour gagner à cheval la Terrasse où elle aimait à se montrer en son élégant costume d'amazone, — veste en pékin puce à trois collets, gilet vert-pomme, jupe rubannée de rouge, les cheveux en catogan sous un feutre « queue de serin », fouaillant de la cravache les flancs de sa monture, ou secouant coquettement la poussière de son soulier de peau rose, — pour gagner la Terrasse, il lui fallait contourner les jardins réservés. Et cela ne lui allait guère. D'où ceci :

17 janvier. — M. Hébert prie M. le Directeur Général de vouloir bien permettre à Mlle d'Oinville de passer à cheval avec celui qui l'accompagne par un angle du parterre de Saint-Germain pour gagner la Terrasse du parterre, le pavé de la ville qui est très mauvais lui ayant quelques fois occasionné des accidents dont les suites lui ont été très funestes.

D'Angiviller met en marge : « Ecrire à M. Galant pour me rendre compte. » Et le dit M. Galant, — l'inspecteur du domaine, — s'empresse de répondre :

M. Galant, dans une lettre (plaisante comme toutes les siennes d'ailleurs), dit que l'agrément une fois donné à Mlle d'Oinville entraînerait à des abus sans nombre, qu'on aurait peine à y remédier, etc... Aussi, à la demande de Mlle d'Oinville, il a été répondu : Néant.

C'est dommage... Il est aussi bien regrettable qu'on n'ait pas la lettre de M. Galant; il apparaît, M. Galant, comme un facétieux, un plaisant; peut-être même était-il drôle, avait-il de l'esprit... Mais il devait lasser, lui aussi, et c'est sans surprise que je lis cette ligne, à la date du 11 septembre :

— Galimatias simpiternel de l'Inspecteur de Saint-Germain (Mr Galant).

Après cette amazone, voici les jockeys de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans.

7 janvier. — S. A. S. Mgr le duc de Chartres, désirant établir une course de chevaux dans un lieu désigné du parc de Vincennes, il a été présenté qu'il était nécessaire de supprimer une 40e de mauvais arbres de très mauvaise venue. On fait le nécessaire.

Cela va lui permettre, s'il ne peut gagner le soixante au pharaon et lever, d'un coup, sept mille louis, comme le marquis de Barri, de tenir, dans la première course, deux cents louis, avec *Nip*, un

alezan de huit ans, contre le comte d'Artois, qui fera courir *Comus*, un cheval bai de six ans; dans la seconde cent livres seulement avec *Pyrois*, contre *Emir*, au prince de Guéménée.

Le lendemain, c'est un original d'un autre ordre — faire courir était alors une originalité, — à qui le directeur des bâtiments va avoir à répondre.

— M. Dufourmy de Villiers, qui a conçu le projet de faire une collection des différentes salles de spectacle de toute l'Europe, prie M. le Directeur Général de lui faciliter de pouvoir faire connaître les salles particulières qui sont dans les châteaux de S. M.

Mais voici un gentilhomme qui s'était appliqué à quelque chose de plus remarquable:

22 janvier. — Mr Bonny de Lavergne, qui s'annonce pour possesseur d'un secret qui empêche les cheminées de fumer, secret d'autant plus précieux qu'avec son secours on remporte sur les cheminées les plus rebelles une victoire complètte, Mr Bonny prie M. le Directeur Général de vouloir bien le mettre à portée de prouver la vérité de ce qu'il avance, et ensuite, etc...

En regard, dans la marge, il y a cette première note:

Mr Gabriel, 24 janvier, a à la Muette une cheminée opiniâtrement indomptable. Il a addressé M. du Vergne à M. Soufflot, pour qu'il le mette à même de faire cette cure, qui lui vaudra le titre de médecin.

Le résultat?

30 janvier. — Il n'est pas meilleur médecin que tous ceux qui sont venus avant lui.

Cela n'empêche pas l'inventeur de solliciter, le 23 mars suivant, « huit à dix louis, pour faire une nouvelle expérience ».

Autre cheminée :

Mr Turgot, par sa lettre de ce jour, prie M. le Directeur Général de donner les ordres nécessaires pour qu'on dispose la cheminée de l'appartement où se tient le Conseil de manière à la mettre à l'abri du feu pour le jour où se fera le brûlement des ordres de comptes du Trésor Royal qui sera rendu le mardi 26 de ce mois.

Et Claude de la Billarderie d'Angiviller, à qui Turgot doit en partie son portefeuille, dicte encore cette phrase : « Sage précaution, bien digne du ministre actuel de la Finance. »

Au-dessous, une demande assez amusante :

— Un ancien commissionnaire des domestiques de l'aide-major de MM. les chevau-légers de la garde ordinaire du Roi (M. de Lubersac) devenu ensuite major, ce commissionnaire, dis-je, nommé Larsonneur s'étant donné à l'art de la coëffure arriva à la place de coëffeur de la Reine et digne par ses soins de la bonté de S. M., il fit mouvoir ce ressort pour déterminer M. le Directeur Général à lui accorder la survivance du sieur Groubillon, garde magazin actuel des Bâtimens du Roi au château de Versailles.

Quoique à la Reine, ce successivement commissionnaire, major et coiffeur n'obtiendra rien : il y a en marge : « à chacun son métier. »

Mais il n'y avait pas que les gens de la reine pour réclamer auprès du malheureux secrétaire d'Etat : voici qu'il lui faut s'occuper de la reine elle-même.

Marie-Antoinette s'ennuie. Elle a assez de l'éventail fleuri de rimes impertinentes que Monsieur vient de lui offrir, des petits vers de Voltaire qu'il lui fait réciter dans sa maison de Brunoy, des épîtres galantes du vicomte de Ségur ; elle a assez du Mustapha, de M. de Chamfort qui n'a su rompre la solennelle maussaderie de Fontainebleau, elle a assez de l'Opéra, des pirouettes du jeune Vestris, de l'Ernelinde de Despréaux, de la musique de

M. de Gluck, dont cependant elle reçoit si bienveillamment l'hommage avec « l'embarras le plus aimable et le plus intéressant », radieuse, l'impériale beauté de ses vingt-deux ans sertie dans le cadre d'or de la loge royale...

Elle s'ennuie; elle voudrait satisfaire ce besoin de voir des « champs agrestes et des bois », ce vague amour de la nature qui est en toute âme allemande et qu'elle alliera si bien, elle, avec son élégance et son goût du raffiné et du précieux, et dont l'expression la plus exquise sera la laitière de Trianon. Elle vient d'excursionner à Ermenonville, beaucoup moins pour le philosophe que pour le paysage, « on a considéré le tombeau, on a trouvé l'architecture simple et de bon goût, mais surtout le site des lieux qui l'entourent d'une mélancolie douce et romanesque »... Elle a toutes les envies du monde d'essayer, dans l'herbe drue d'un enclos villageois, certains sabots coquelicots vus aux petits pieds de la comtesse de Rochefort, — et elle décide d'accompagner le roi à Compiègne.

Entre une comédie et une revue de la Maison, en lisière, vers Royalieu ou Fortehaye, elle pourra contenter son désir. Cependant, comme elle craint encore l'uniformité des jours, elle donne un ordre, — et sur le registre de d'Angiviller, je lis :

22 avril. — Lettre à M. Brunet, inspecteur à Choisi, pour le prévenir que la Reine, désirant faire des petites promenades sur la rivière d'Oise au prochain voyage de Compiègne, il faudra qu'il aye l'attention de se concerter avec M. Le Doux pour faire faire d'abord les réparations nécessaires et en second lieu pour faire descendre la Seine à tems et lui faire remonter l'Oise pour qu'elles y soient rendues à l'époque du voyage. (*Il est question des gondoles qui servent à Choisi.*)

et, immédiatement, en regard, ce commentaire :

M. Brunet, par sa lettre du 27 avril, prie M. le Directeur Général d'ordonner au s[r] Fragniaud M[e] des matelots de faire visiter des gondoles affin de les réparer d'ici à l'époque où elles seront envoyées à destination.

Ordre en conséquence au s[r] Fragniaud.

Elle pourra, dans sa barque aux pointes aiguës, louvoyer entre les sables, les saules bas, les roseaux de la rivière à l'eau verte; ici, tout la prendra certainement, et les tanneries, et la *Croix rouge*, et la *Maison bleue*, et ce petit pont à trois arches avec sa pyramide et son Christ de fer, et, au-dessus, le clocher de Capucins, les ailes du moulin à blé, les frondaisons printanières sur les collines; si, d'elles, le vent lui apporte le chant légendaire des « pastres de la forêt », si un garde sonne du cor, si, d'aventure, un long train de bois croise son esquif, elle pourra se croire, un instant, en quelque bonne petite ville du haut Danube, en quelque bourg seigneurial de Souabe ou de Bavière...

Ces gondoles-là, on les demandera assez souvent à d'Angiviller. Le 8 mai, par exemple, c'est Coigny :

— M. le duc de Coigny prie M. le Directeur Général de vouloir bien donner des ordres nécessaires pour qu'il puisse se servir d'une des gondoles du Roi et des matelots pour le jour qu'il en aura besoin et qu'il désignerait qu'il croit devoir être le dimanche 11 de ce mois.

Voici, encore, qu'un M. de Lissat a besoin des gondeliers :

30 juin. — M. de Lissat, ancien écuyer cavacaldour de feu la Reine, prie M. le Directeur Général de vouloir bien lui prêter deux matelots, l'un charpentier, l'autre calfat, du canal de Versailles, pour réparer un batteau qui est dans les fossés de son château et qui en a besoin...

M. de Lissat observe que son batteau a été faict du tems de M. de Marigny par les ouvriers du canal.

Il rappelle Marigny, l'imprudent !... La réponse ne se fait pas attendre : « On ne peut lui prêter aucun ouvrier du canal. »

§

Cependant d'autres soins sollicitaient, dans le même temps, ce pauvre d'Angiviller, qui est aussi, — la nature des multiples demandes semblerait le faire oublier, « Directeur de l'Académie Royale de Peintures et Sculpture ».

Il vient même de se rappeler aux Quarante de l'Académie française, par une particulière attention, en faisant semer du gazon dans la cour du Louvre. D'où :

> Des favoris de la muse française,
> D'Angivillier rend le sort assuré ;
> Devant leur porte il a fait mettre un pré
> Où désormais ils peuvent paître à l'aise...

C'est en cette qualité de directeur de l'Académie, qu'il reçoit de Chardin une lettre dont voici la trace :

2 avril 1777. — Lettre de M. Chardin, Peintre du Roi et de l'Académie, au sujet d'une dispute académique sur laquelle il témoigne sa façon de penser à M. le Directeur Général. Il étoit question, dans cette contestation, de la place de conseiller de l'Académie accordée à M. Çochin et de quelques mots lâchés par M. Pierre.

Répondu le 2 avril.

M. Chardin remémore à M. le Directeur Général sa lettre du 4 avril.

Et ces extraordinaires doléances :

— Représentations de MM. Moreau, Coustou, Desmaisons sur ce que le secrétaire de l'Académie se trouve placé avant le professeur d'Architecture et le professeur

de Mathématiques. Ils demandent qu'il soit statué sur cet objet, afin de connaître la place qu'ils doivent occuper dans les séances.

Ah ! la préséance... Il faut que le rang soit bien cher à l'homme, et à l'académicien en particulier, pour qu'il s'en montre si jaloux au milieu même de la détresse. Le mot n'est pas trop fort. Déjà, sur le registre de 1772, — Marigny *regnante*, il vient d'être nommé conseiller d'Etat d'épée, — il y avait cette mention à la date du 20 juillet :

20 juillet. — Nouvelles représentations de M. Pierre sur l'affreuse situation de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, et sur la nécessité de la secourir au plus tôt.

Le frère de la Pompadour avait, dès 1752, essayé de remédier à cette situation, ancienne on le voit. Dans son ingéniosité, se moquant du qu'en-dira-t-on et des gazettes, il avait imaginé de doter l'Académie d'un singulier bénéfice : d'un fief sur le Pont-Neuf.

Voici le bon du roi :

Nous, Marquis de Marigny, conseiller du Roi en ses conseils, etc., etc., certifions que S. M. voulant donner à son Académie Royale de Peinture et de Sculpture une nouvelle marque de ses bontés et la mettre en état de subvenir avec plus de facilité aux charges que lui occasionnent ses fonctions d'enseignement public et autres, Lui a donné la permission d'établir dans les renfoncemens circulaires du Pont-Neuf des boutiques d'une décoration agréable, par la dite Académie les dittes boutiques être louées à son profit et des loyers perçus par elle être appliqués au payement de ses dites charges, sous la condition néanmoins que si pour la suitte ces emplacemens devenoient nécessaires pour le service du Roi, la ditte Académie seroit tenue de les évacuer à ses frais. En foy de quoy, etc...

Il ne me paraît pas qu'elle ait jamais été envoyée en possession.

Quelles que soient les difficultés au milieu desquelles elle se débat, il lui faut continuer son enseignement. Or, elle a besoin d'un modèle homme : un bel homme est plus difficile à trouver qu'une femme bien faite, puisqu'il faut déranger jusqu'à M. le Directeur Général pour se le procurer :

— Lettre à M. le Marquis de Sauzay, major des Gardes Françaises, pour le prier de vouloir bien accorder le congé absolu au nommé Nicolas Paul-Lemaire, de Lagny-en-Brie, compagnie des Pains, homme reconnu par l'Académie Royale de Peinture pour avoir les qualités corporelles requises pour faire un beau modèle dont elle a le plus instant besoin en ce moment où l'Académie, recevant un accroissement considérable, a besoin de modèles pour remplir l'enseignement dont elle est chargée.

Voici ce qu'il y a en marge :

La revue faite, on écrit au Marquis de Sauzay en a veur dudit Le Maire. Lettre du 16 mai.

Mais cela ne va pas tout droit :

M. le Marquis de Sauzay répond, le 21 mai, qu'en lui exhibant le reçu des 250 liv. prescrit par l'ordonnance, il remettra le congé absolu du grenadier.

Il a été donné avis de cette lettre à M. Pierre, le 21 mai.

Enfin :

M. de Sauzay annonce avoir reçu les 250 liv. et adresse à M. le Directeur Général le congé du nᵉ Le Maire.

Les sculpteurs n'intriguent pas moins que les peintres :

20 août. — M. Allegrain, sculpteur, prévient M. le Directeur Général que la statue de *Diane*, qu'il avait entreprise, est terminée et qu'il serait flatté qu'il voulût bien sacrifier quelques instants à la voir.

Mais, voici un autre émoi :

M. Bailly, garde des tableaux du Roi, annonce à M. le Directeur Général qu'il y a dans les caves de l'abbaye de Clugny, un mausolée du maréchal de Turennes par le Bernin, qui devrait bien être tiré de l'obscurité.

Pendant que Bailly se morfond et attend le bon plaisir d'Angiviller, c'est l'aigre réclamation d'un artiste.

Le sieur Aycard, sculpteur, les larmes aux yeux, implore la justice de M. le comte d'Angiviller, lui rappelle la conduite qu'il a tenu lorsqu'il a employé ses talens au profit des artistes et lui expose les malheurs dont il est aujourd'hui victime...

Dans la marge, cette note :

Cet artiste est un mauvais sculpteur qui n'a pas le sens commun et qui se croyait jalousé par M. Pigalle.

Entre temps :

9 décembre. — M. de Saint-Non, nommé amateur à la pluralité des voix, M. l'abbé de Saint-Non à la place de M. de Calvières.

Et :

22 décembre. — Nouvelle lettre à M. Pierre, premier peintre du Roi. Quant au tableau de M. Ménageot, qui pourrait faire pendant à celui de M. Fragonard, si M. Ménageot peut le donner pour 2.400 ou 3.000 au plus, à la bonne heure.

Ce ne sont pas seulement les tableaux qu'on achète pour le roi qui préoccupent, il y a ceux de l'empereur Joseph II, je veux dire ceux du comte de Falkenstein, en ce moment en visite à Paris :

M. le comte de Vergennes adresse à M. le Directeur Général les passeports nécessaires à M. Pierre et à l'Empereur pour qu'ils puissent aller, *sans crainte quelconque*, s'acquitter d'une commission dont ils sont chargés pour le Roi dans la Flandre Autrichienne.

En marge :

La lettre de M. Pierre relative à tous ces arrangemens d'acquisition m'a été remise ce jour et se trouvera au dossier du 1er mai, avec le petit état des principaux objets à acquérir.

Cette affaire a été traitée verbalement entre M. le comte et M. Pierre, qui, en conséquence, est parti pour la Flandre le 29 avril 1777. Il y a un passeport expédié aussi au sr Paillet, M. le comte de Vergennes l'adresse à M. le Directeur Général.

Paillet, l'expert des grandes ventes, le commentateur des galeries fameuses, a su réunir un lot intéressant :

24 juin. — Lettre du sieur Paillet par laquelle il annonce le départ de Bruxelles d'une caisse contenant des tableaux dont plusieurs pourront convenir au Roi. On demande que la caisse ne soit ouverte qu'à son arrivée à la douane, de crainte qu'il n'arrive quelque accident aux effets qu'elle contient.

Mais, à propos d'un Rubens, une grosse difficulté surgit :

8 juillet. — M. Pierre adresse à M. le Directeur Général une lettre que le sieur Paillet reçoit du nommé De Roi, commissaire à Bruxelles, qui prévient que le fiscal du Brabant, informé du marché fait pour le beau Rubens qui est dans le couvent des religieuses de l'Annonciation de Bruxelles, s'oppose à l'enlèvement de ce tableau et à sa sortie de Bruxelles, etc., etc... Il prie en conséquence M. le Directeur Général de vouloir bien faire les démarches pour que la vente faite en bonne forme par lesdittes religieuses puisse avoir son effet et pour prouver que le sieur Paillet au nom de qui le tableau a été effectivement acheté n'est que le commissionnaire chargé de faire cette acquisition pour le Roi de France.

Vergennes écrira immédiatement au comte

d'Adhémar, et voilà toute la diplomatie en jeu. Une solution intervient : moyennant « 14.000 florins en argent courant du Brabant et une copie du tableau de même grandeur que l'original », par acte capitulaire, les religieuses abandonnent le tableau, qui est mis dans une caisse qui ne sera ouverte qu'à la Ferme générale, à Paris.

Il faut encore soumettre à d'Angiviller le détail et les prix des tapisseries qu'on offre à l'empereur :

Lettre de M. Soufflot relative au présent à faire de la part du Roi à l'Empereur. Dans cette lettre, M. Soufflot fait un état des prix de chaque pièce des tentures des Gobelins qui doit former le présent à offrir à l'Empereur afin de mettre M. le Directeur Général en état de juger si le cadeau se trouve égaler celui fait par Louis XV au roi de Dannemarck. Selon M. Soufflot, la tenture de

| | |
|---|---|
| Raphaël en 4 pièces monte à..... | 29.139 liv. |
| Les 6 pièces des Nouvelles-Indes à..... | 24.000 |
| 4 pastorales d'après Boucher..... | 11.200 |
| 12 fauteuils, 2 canapés, 1 écran..... | 9.000 |
| 4 portières, même fonds cramoisy..... | 8.299 |
| En total pour les Gobelins :..... | 77.638 liv. |
| En y joignant un tapis et pavent de la Savonnerie pour environ..... | 20.000 liv. |
| Le présent serait à peu près de la somme de | 97 638 liv. |

C'est d'après ces observations de M. Soufflot que M. le Directeur Général doit se décider sur les ordres qu'il a donnés sur cet objet.

Quand il lui restait de l'argent, le roi s'achetait des tableaux :

9 juillet. — Etat des tableaux achetés par le Roi à la vente de M. le prince de Conty, 26.326 liv., non compris la gratification à allouer au sieur Rémy, sous le nom de qui ces tableaux ont été adjugés dans les ventes.

Il est vrai qu'on lui en offrait qu'il ne savait pas prendre :

3 décembre 1777. — M. de la Reynière vendra ses tableaux sans qu'il en coûte de l'argent aux Bâtimens. Un meuble pris dans ceux qui sont en magazin dans les manufactures, 2 arpens de terre aux Champs-Elysées, voilà toute son ambition.

C'est déjà bien, — mais guère, à la vérité, pour toutes les merveilles que le Fermier général possède. Aussi, en marge, se trouve cette note : « à examiner. »

Cependant, on ne semble pas se presser de lui répondre. Il revient à la charge, en toute bonne grâce :

M. de la Reynière informe M. le Directeur général du désir qu'il a de voir la collection du Roi augmentée des tableaux de Le Moyne qu'il possède et qui lui sont demandés par l'Etranger.

Il parle de l'arrangement qu'il projette à cet égard avec M. Neker.

Mais on n'y tient pas autrement, car je lis ceci :

Répondre : les fonds destinés aux acquisitions de tableaux sont mangés, tant mieux s'il peut agioter avec M. Neker.

L'inestimable galerie sera dispersée : il ne nous restera d'elle que cet inventaire qui avive les regrets : Catalogue des Tableaux formant le Cabinet de M. de la Reynière, *par* J. B. Lebrun, *peintre*. — Et, successivement, dans la salle de la « rue de Cléry, n° 96 », le Poussin de chez Vaudreuil, le Greuze du marquis de Véri, — l'*Ivrogne chez lui*, — le *Verrou* de Fragonard, la *Naissance de Bacchus* et *Vénus pleurant la mort d'Adonis* de Boucher, et tant d'autres, défilent, jusqu'à ces toiles précieuses du « petit cabinet », le Rembrandt, le Cuyp, le Téniers, le Watteau, les Lancrets... Ah! que Necker, cette fois, a été maladroit !...

Certain conseiller des Fermes, à Blaye, s'y prenait mieux avec Louis XV :

6 janvier 1772. — M. Favereau, conseiller des Fermes à Blaye, addresse à M. le Directeur Général un état des tableaux qu'il a en sa possession et qu'il a dessein d'offrir au Roi si S. M. veut bien prendre ses 2 enfans sous sa protection, en plaçant sa fille, âgée de 21 ans, douée d'une belle figure, grande musicienne, etc., et lui accordant une place de femme de chambre de Mme la Dauphine et mettant son fils, âgé de 18 ans, au nombre des élèves de la Marine.

Voilà un père qui ressemble fort à ce gentilhomme à l'habit râpé qui se porte sur le passage du roi en compagnie d'une jolie enfant qui deviendra Mlle de Romans; un père pratique et quelque peu ambitieux. Au fond de sa province, il s'imagine que Mme de Pompadour a commencé par être dame du Palais de la Reine, — c'est au bas de ses portraits, — et il ne demande qu'à caser sa fille chez la Dauphine... Qu'advint-il de Mlle Favereau ?...

Il n'y a, en marge, que cette mention très imprécise :

L'état des tableaux que veut offrir au Roi M. Favereau et minute de la lettre de réponse audit.

Vers 1777, quand on avait l'idée de faire un cadeau au roi, c'était, naturellement, une clef qu'on lui offrait :

15 janvier 1777. — Le sieur Michel Maillard, marchand orfèvre-joaillier à Paris, qui, au mois d'aoust 1774, a présenté au Roi une clef servant de passe-partout garnie de 531 diamans du prix de 6000 liv., expose que le Roi en agréant son présent lui a fait dire qu'il pouvait lui demander ce qu'il lui plairait dans ce qui est analogue à sa profession.

Michel Maillard n'a pas donné cette magnifique clef avec le désintéressement de Mme Geoffrin fai-

sant porter chez Suard quatre casseroles d'argent, Michel Maillard veut en échange loger au Louvre; c'est impossible. D'Angiviller écrit:

Le Roi, peu fait pour recevoir d'un particulier un présent de 6000 liv., payera; mais, on ne peut donner un logement aux galleries du Louvre.

J'aime mieux l'envoi un peu naïf, au gourmet qu'est encore Louis XV, de ce petit fruit parfumé et rubescent, « qui ressemble au bout des mamelles des nourrices », envoi dont je trouve la mention à la date du 13 juillet 1772 :

M. Duchesne fils annonce avoir remis à M. le Normand 25 fraises du Chili ou de Hutillier, pour être portées à Compiègne avec les fruits du Roi et présentées à S. M. à qui il le supplie de les faire agréer.

Si la fraise était le premier fruit qui mûrissait dans les courtils de Montmartre et de Vaugirard, sitôt les beaux jours assurés et la revue des modes à Longchamps, la première promenade des Parisiens était aux Champs-Elysées.

Les Champs-Elysées !... De l'autre côté du ponceau, après le pré aux dames de Chaillot, entre « l'étoile » et « l'allée des Veuves » parmi les luzernières et les marais, des chaumes, des petites masures, — la maison de Maginot que grava Pérignon. De ci de là des arbres symétriquement plantés, et des sentiers, et des avenues en bordure de la rivière et du cours. Les Parisiens s'y promenaient quand les vaches étaient rentrées. Et cela regarde encore M. le Directeur Général des Bâtiments, son livre en fait foi :

7 juillet. — Placet du nommé Roch qui fait paître ses vaches dans les Champs-Elyzées. Il en avait 12 et payait pour cela 400 liv. Il supplie M. le Directeur Géné-

ral de vouloir bien lui conserver cette liberté, etc... M. de Thibeauvillé a demandé aussi de faire paître une vache. — Accordé.

Et, en marge :

Le matin seulement jusqu'à dix heures.

22 juillet. — Ordre à Coustou de laisser paître aux Champs-Elyzées sur la partie du côté de la rivière et le matin seulement, une vache à Mme la marquise de Gontaut.

Pour Vincennes, il fallait la même autorisation :

23 mai. — Le nommé Cambre demande l'agrément de faire paître des vaches dans une avenue de Vincennes désignée dans son mémoire. Il intercède les bontés de M. le Directeur Général par l'entremise de Mme la comtesse de Lostanges.

Si on assassinait un bourgeois attardé, cela regardait M. le Lieutenant de Police ; mais si c'était un chien, c'était aux Bâtiments qu'on venait en rendre compte.

30 mars. — Le sieur Després, portier du Petit Cours, côté de la place Louis XV, informe M. le Directeur Général d'une action commise dans la nuit du 22 au 23 par des Suisses qui ont tué d'un coup de sabre son chien de garde quoiqu'il fût enfermé dans une enceinte de treillage de fer et hors de nuire à qui ce soit. — Lettre à M. le comte d'Affry à ce sujet.

Dans ces Champs-Elysées les promeneurs y trouvaient autre chose que les laiteries et les petites maisons de garde où l'on buvait du cidre en mangeant des gâteaux de Nanterre : il y avait le Colysée de Le Camus :

Du fameux Le Camus le vaste Colysée
Nous offre de nouveaux plaisirs;
Les champs heureux de l'Elyzée
Ne pourraient mieux contenter nos désirs.

Aux mets les plus exquis que Comus assaisonne
Bacchus joint son nectar divin
Et, pour égayer le festin,
Des chants de Polymnie, au loin, tout l'air résonne.
Terpsicore en habit de fleurs
Forme des pas légers, étale mille grâces
Les amours volent sur ses traces
Et le désir enflamme tous les cœurs.

On y recevait les oisifs à trente sous par tête ; et cette réduction de la rotonde romaine rassemblait « toute la magnificence et tous les plaisirs ».

Les jours de route, quand on voit nos mariniers se promener par les salles et la Rotonde ; on croit être à Athènes, lors de la procession des Panathénées. Le concert qui s'exécute dans la grande salle nous rappelle les Delphinées et les Actiaques, fêtes célébrées en l'honneur d'Apollon. L'aimable jeunesse de l'un et l'autre sexe, dansant avec toute la grâce possible, la parure et le maintien agréable des spectatrices, nous transportent aux fêtes appelées Charities, Erotides, Anagogies, instituées anciennement en l'honneur des Grâces, de l'Amour et de Vénus.

Ce qui devait être amusant, c'était, commodément installé à la « terrasse circulaire au-dessus du caffé », tout en dégustant le léger champagne du restaurateur et en attendant la pantomime: le Ménage a la Mode, la Noce Rustique, la Belle Teinturière, c'était de voir arriver, sous les arbres, les couples empressés, joyeux, avides et impatients de plaisir... celle-ci, moulée dans son fourreau vert à la lévite, son grand bonnet à la circassienne déjà à demi envolé, au bras d'un galantin en frac, important sous son chapeau à l'androsmane et jouant lentement avec le gros bambou qui lui sert de canne... cette autre, rose sous sa toque de satin surmontée d'un héron de plumes de paon, le buste drapé dans un fichu de linon en collerette, tenant

par la taille ce jouvenceau natté à la Panurge, aussi fier de sa maîtresse que de la culotte soufre qui lui serre la cuisse... c'était de voir les curieux et les badauds qui s'empressaient, eux aussi ; c'était d'entendre monter vers soi, un peu assourdie et mêlée aux préludes de l'orchestre, la joie de cette foule, tandis que la grande avenue s'illuminait jusqu'à la place Louis XV, que, dans le crépuscule violet et les brumes de la rivière, la prestigieuse vision de Paris se noyait lentement, de Meudon, des Bons Hommes, de Chaillot et du Roule au palais Bourbon, aux Tuileries, à l'étrange nef, hirsute de clochetons et de tours, que devenait, à cette heure, la Cité...

Ce Colysée causera bien des ennuis à d'Angiviller! Bardin et Chenu, pensionnaires du roi à Rome, voudront y installer une exposition de tableaux, — et l'affaire sera chaude, jusqu'à ce qu'il puisse les contraindre à renoncer à leur idée.

Le succès de l'établissement du sieur Le Camus devait tenter les gens à entreprises, — les nobles qui essayent de refaire leur fortune qui disparaît avec le régime qui s'écroule.

Voici, d'abord, un ancien officier :

27 mai. — Projet d'un établissement d'un spectacle champêtre proposé formé aux Champs Elyzées par une compagnie à la tête de laquelle est le chevalier de Coudray, ancien mousquetaire du Roi.

Puis, une très noble dame :

7 juillet. — La dame comtesse des Terrières prie M. le Directeur Général de vouloir bien lui accorder la jouissance d'une place dans les Champs-Elyzées où elle puisse faire élever un caffée.

En face de la demande il y a : « impossible. »

Hélas! les pauvres gens vont connaître, sous peu, de pires misères...

Les bourgeois paresseux qui n'aimaient à dépasser Comus et les spectacles des boulevards prétendaient que le chemin des Champs-Elysées ne menait à rien, en dehors du Colysée. Ils se trompaient. Il y avait encore le Ranelagh, le « bal d'Auteuil à 24 sous », le bal champêtre de Saint-Cloud, — et les bois de Meudon, hospitaliers et doux aux idylles d'un jour... Meudon, autre source de réclamations et de tracas pour les Bâtiments.

C'était, surtout, entre les villages de Fleury et de Chaville, de Sèvres et de Vélizy, de grands bois où miroitaient les étangs, les lacs et les bassins, le Meudon de l'ode latine de l'abbé Boutard traduite par du Jarry, le Meudon où

L'onde fait en mille jeux badiner son cristal...

où

Tant de pures et claires ondes
Qui, variant leurs sources vagabondes,
Dans les bois, les vallons, les jardins et les prez
Font boire à ces champs altérez
Les flots de leurs sources profondes...

le Meudon des étangs de Châlais, de la Garenne, de Villebon et des Trivaux, de la pièce aux Truites près de la Croix de Courqueux, de la fosse Renault près de la ferme et du moulin, du miroir des Plaisirs sous les quinconces archaïques du Cabinet de Verdure... D'où, cette naturelle demande :

25 août. — M. et Mme de Boullemont prient M. le Directeur Général, par l'entremise de Mme la comtesse du Marbois, de vouloir bien leur permettre de s'amuser à pêcher à la ligne dans les bassins du parc de Meudon.

La carpière foisonne sous l'aulne et le seul creux où cependant des loutres se nichent; de la chaussée de l'étang, bordée de peupliers où les rousserolles

et les alcyons bleus se reposent, entre les grands lys odorants, les nymphéas, les nénuphars et les roseaux, on voit passer, dans les éclusées de soleil, lentement, entre deux eaux, la carpe aux larges écailles d'or, la tanche verte « bonne pour la fricassée » et toute la menuisaille des vandoises, des chèveneaux et des meuniers, vite chassée par un brochet carreau,... on peut faire, ici, des pêches miraculeuses...

Est-ce que les Boullemont n'ont pas su profiter avec assez de discrétion de la permission donnée, ni se contenter de cette blancaille, proie ordinaire des invités? Se sont-ils querellés avec le sergent des eaux?... Il y a en marge cette ligne :

On les a vus pêcher dans le bassin des Fonceaux.

et, immédiatement au-dessous, cet arrêt :

Defense de pêcher à nouveau.

Pauvres pêcheurs !

Cependant, il est assez peuplé le domaine royal ! Voilà, sur le lièvre, la plainte traditionnelle :

19 février. — Le nommé Gillet, garde à Montrouge, observe que les remises recépées l'année dernière ont été mangées par les lièvres ; il demande que le gaulis en soit coupé et que ce même bois soit accordé aux ouvriers qui seront chargés de cette opération pour les dédommager de leur peine, etc...

L'incroyable richesse des tirés n'est pas une des moindres curiosités que l'on montre aux visiteurs, qui sont légion, — et il n'est presque pas de mois que je ne relève des notes dans le goût de celles-ci :

Morel, habitant de Marly, demande une permission exclusive de promener et conduire les étrangers qui se présenteront pour voir les jardins et bosquets de Marly.

— Les fontainiers de Versailles demandent, par leur

placet, la permission de conduire dans le parc de Versailles les étrangers qui se présenteront à eux pour le voir, — avantage que les garde-bosquets réclament pour eux seuls.

Ces fontainiers me paraissent gens de facile motion; car, à propos du pain bénit, ils soulèvent une question qui n'est pas sans gravité :

29 septembre. — Question de M. de la Brière, inspecteur des Bâtimens du Roi à Meudon, pour savoir si le nommé Camus, fontainier qui refuse de rendre le pain béni à son tour, est fondé ou non. Cet employé s'en est dispensé comme étant attaché au Roi qui, lorsqu'il le rend, est censé le faire pour lui et pour ceux de la Maison.

Note en marge :

Il doit le rendre : c'est une charge publique.

Ce sont là les ordinaires réclamations des petits ; il en est encore de plus humbles :

4 janvier. — M. Fontaine, secrétaire des commandemens de S. A. S. le duc d'Orléans, recommande un malheureux de la part de S. A. S. Mme la duchesse de Chartres, pour qu'il obtienne un emplacement sous la voûte du Louvre, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, à côté d'un marchand de tableaux, pour y faire un petit commerce.

4 juin. — Beauregard, pauvre invalide colporteur de petites marchandises à l'usage des dames, comme souliers brodés, gazes, etc..., qu'il étale d'ordinaire sur de petites cordes le long du mur de M. de Poyanne, supplie M. le Directeur Général pour des raisons déduites en son mémoire de vouloir bien lui permettre de continuer son petit commerce.

En marge :

Rapport fait à M. le Directeur Général qui ne veut plus souffrir personne dans les Champs-Elyzées.

Il y en a qui, pour émaner de gens plus considérables dans leur petit état, n'en sont pas moins mélancoliques et touchantes :

12 août. — Mémoire que les maîtres fourbisseurs de Paris se proposent de donner au Roi pour représenter à S. M. que tout le monde se dispensant de porter l'épée cette branche de leur commerce va s'anéantir et leur causer un tort réel... Le comte d'Angiviller devrait donner ordre aux Suisses et aux portiers des Maisons Royales de ne laisser passer qui que ce soit qui n'aye l'épée au côté.

En marge : « néant ». C'est leur condamnation. Ils vont disparaître, ces bons artisans, ces « maîtres jurés fourbisseurs et garnisseurs d'épées et autres bâtons au faict d'armes », qui travaillaient si joliment leurs fines montures dans ce « beau bois de France » qu'ils allaient couper à Villers-Cotterets...

Et, enfin, cette petite supplique si jolie et si évocatrice dans sa concision :

30 septembre. — Silvain Boutin et Françoise Hyvonette, qui vendent des melons et des fleurs à l'entrée de l'avenue de Saint-Cloud, supplient très humblement Monseigneur le Directeur Général de vouloir bien leur permettre de continuer à apporter au-dit endroit les produits de leur jardin.

Ne la voilà-t-il pas la cousine de la *Pourvoyeuse*, fruste et fraîche derrière l'éventaire où, parmi les verges d'or et les roses d'automne qu'elle a nouées d'une main un peu rude en bouquets trop serrés, sont les poires fondantes au grisant parfum d'août, madeleines et bergamotes, les melons brodés et mûrs coupés dès l'aube, les raisins rebondis dans les corbeilles d'osier... Silvain Boutin, Françoise Hyvonette ... le hasard fait parfois bien les choses.

Cependant, et j'en ai peu parlé car deux ou trois à elles seules eussent suffi à la matière de cet article, — je les retrouverai, — d'autres figures passent, tragiques dans la grandeur de leur condition malheureuse, effrayantes dans leur misère.

J'ai fait entrevoir Chardin, nécessiteux et aigri, — après quel labeur !

Voilà maintenant Servandoni, le décorateur d'Orion, l'homme de Saint-Sulpice et des fêtes d'Elisabeth de France et de Philippe d'Espagne :

16 avril. — Le chevalier Servandoni, pour des raisons déduites en son mémoire, supplie M. le Directeur Général de lui obtenir des bontés du Roi une pension.

Et voici Jean-Antoine Houdon :

28 janvier. — Les sieurs Houdon frères représentent à M. le Directeur Général le fâcheux état de leur père et mère, le besoin qu'ils ont de leur donner des secours, ainsi qu'à un frère et à deux sœurs encore à leur charge. Ils rappellent qu'il y a 45 ans que leur père fait le service de portier de l'École des Elèves protégés et demandent qu'il plaise à M. le Directeur Général lui accorder une pension.

En marge, il y a :

Néant.

VIRGILE JOSZ.

# LA CHANSON D'ÈVE

—

## I

*L'aube blanche dit à mon rêve :*
*Eveille-toi, le soleil luit.*
*Mon âme écoute et je soulève*
*Un peu mes paupières vers lui.*

*Un rayon de lumière touche*
*La pâle fleur de mes yeux bleus.*
*Une flamme éveille ma bouche,*
*Un souffle éveille mes cheveux.*

*Et mon âme, comme une rose*
*Tremblante, lente, et tour à tour,*
*S'éveille au fond de toutes choses,*
*Et se dissipe en leur amour.*

*Il n'est rien qui ne m'émerveille !*
*Et je dis à mon rire d'or :*
*Je suis un enfant qui s'éveille*
*Jusqu'au moment où Dieu l'endort.*

## II

*O mes anges les Ondes,*
*Limpides et froids,*
*Fuites agiles, eaux vagabondes,*
*Lèvres et rires, ailes et voix,*
*Que sous mes songes j'entends bruire*
*Autour du monde, autour de moi;*

*O mes anges les Ondes,*
*O mes anges les Eaux,*
*En qui scintille mon image*
*Parmi les feuilles, les roseaux*
*Et les fleurs du rivage ;*
*En vos frémissements éblouis*
*Je me regarde et vous ouis.*
*Autour de moi vos lèvres chantent ;*
*Je suis votre parole et vous ma voix fuyante.*

*Et je viens vers vous et vous dis :*
*O mes anges les Eaux, o mes anges les Ondes,*
*Rires bleus de mon Paradis,*
*Que je me perde, que je me fonde*
*En votre calme pureté.*
*Et qu'en vos fraîcheurs je descende*
*Comme l'ardeur d'un ciel d'été !*

*Buvez mes lèvres, comblez mon âme,*
*Apaisez la soif de mes yeux.*
*Eteignez-moi des sourdes flammes*
*Dont m'étreignent mes cheveux :*
*Que je devienne en vous mon rêve ;*
*Une clarté qui s'achève*
*En des vagues, en des bruits*
*De sources sombres dans la nuit ;*
*Une chose qui glisse et chante,*
*Nue, et frémissante, et fuit,*
*Et va vers des mers inconnues,*
*Dans le grand murmure infini.*

III

*O fleurs, âmes légères,*
*Qui doucement saluez la lumière*
*Où je chante ;*
*O fleurs qui vous jouez dans l'air du paradis,*

*En tout ce que je vois, en tout ce que je dis;*
*Comme les flammes et les eaux vivantes,*
*Vous aussi, divines fleurs,*
*Êtes mes anges et mes sœurs.*

*Déjà presque humaines,*
*Si proches de moi, et pourtant si lointaines,*
*O fidèles compagnes,*
*Lèvres nombreuses, beaux yeux ouverts,*
*Dont la foule immobile partout m'accompagne,*
*Et peuple mes déserts;*

*A quoi, dites-moi, rêvez-vous, ô mes sœurs?*
*Est-il aussi dans votre règne*
*Peine et bonheur?*
*Est-il aussi des choses que n'atteignent*
*Pas vos petites mains tendues,*
*Et ces tendres cœurs exaltés*
*Qui montent où vous montez?*
*Un secret est dans votre existence*
*Si fragile et si brève.*
*Est-ce mon propre secret?*
*Comme j'écoute vos silences,*
*Comme j'épie vos rêves!*

*Parfois, sous l'effleurement*
*D'un souffle matinal qui passe,*
*Vous remuez légèrement,*
*Sans cependant changer de place.*
*Comme peu d'espace*
*Suffit à votre bonheur!*

*Recevez-moi parmi vous, chères sœurs,*
*Parmi vos chants qui ne sont qu'images,*
*Couleurs, parfums et souffles doux,*
*En vos sourires, parmi vous,*
*Recevez-moi, timide et tremblante,*

*En votre pur et jeune sein,*
*En votre éternelle et grave attente*
*De je ne sais quoi de divin.*

## IV

*O mes anges les Flammes,*
*O mes souffles de feu qui résonnez dans l'air,*
*Qui dansez et chantez en vos robes ardentes*
*D'étoiles et d'éclairs ;*
*Vers vous aussi mon âme*
*S'élance avec ses fleurs,*
*Et mon rire qui brille,*
*O mes filles, mes sœurs.*

*Recevez-moi. Je suis une enfant de la terre.*
*Mais mon rêve est divin.*
*Enseignez à mes pieds, compagnes, à mes mains,*
*Vos danses légères,*
*Qui bondissent sur les montagnes*
*Comme les biches et les daims.*

*Enseignez à mes bras vos étreintes mortelles,*
*Vos enlacements jaloux ;*
*Enveloppez-moi du vol chaud de vos ailes*
*Et brisez mes genoux.*

*A ma bouche enseignez vos baisers que dévorent,*
*Votre bouche qui mord,*
*Et cette voix éblouie et profonde*
*Où revivent les flammes d'or*
*Des premiers soleils du monde.*

*Et prenez-moi, feu léger, feu dansant,*
*Frémissantes Flammes !*
*Faites de moi de l'ardeur, de l'élan,*
*Une chose qui monte et plane ;*

*Faites de moi du rire et du chant !*
*Car vous êtes des voix et des chants, ô mes Flammes !*
*Des sons exultants, mes anges joyeux !*
*Vous êtes des chants radieux où mon âme,*
*Infiniment, écoute Dieu.*

V

*Ils sont, mes divins anges,*
*Si beaux et si sacrés,*
*Que c'est en les voyant que j'appris à pleurer.*

*Devant mes yeux ils planent,*
*Lumineux et chantants ;*
*A travers eux j'entends le souffle de mon âme.*

*Je vois à travers eux*
*La terre rajeunie,*
*Toute chose infinie, et tout mystérieux.*

*Mais parfois ils s'élèvent*
*Comme un voile dans l'air.*
*Leur existence n'est peut-être que mon rêve.*

*Non, ils vivent ! Je vois*
*Leurs yeux dans mes yeux mêmes :*
*Ce sont eux que j'écoute cachés dans ma voix.*

VI

*Nous aussi nous montons vers nos fins et nos rêves,*
*Nous aussi, près de toi, nous chantons, ô chère Ève.*

*Ce qui vit dans la terre ou tremble dans le vent,*
*Ce qui germe, ce qui sourd, ou monte, ou descend,*
*Ce qui vole, pour toi, tout parle un clair langage,*
*Et tes paroles sont nos splendides images.*

*Tes paroles c'est nous, les nuages, les eaux,*
*Les brises et les fleurs, les arbres, les oiseaux.*
*Ensemble, vers un but que nul n'a pressenti,*
*Nous montons avec toi dans l'air du paradis.*

## VII

*Mon âme atteint ce qu'elle chante.*
*Elle s'élève en son rêve vivant!*

*Ce qu'elle ecoute, ce qu'elle attend,*
*Je le deviens; je suis mon chant,*
*J'habite ma lumière!*

*Mon âme atteint ce qu'elle espère.*

*Mon royaume s'est fait un son*
*De lyre, une fleur d'or, un rire*
*Dans l'air sonore que j'aspire;*
*Mon royaume s'est fait rayon,*
*Et ses portes flamboyantes*
*Se sont ouvertes en ma chanson*

*Mon âme atteint ce qu'elle rêve.*

*Il n'est plus de parole, il n'est plus de désir...*
*En sa beauté mon âme vient mourir.*

*Et j'ai fermé mes yeux.*
*Ses ailes se sont closes;*
*En elle tout repose,*
*Et je repose en Dieu.*
*Mais mes lèvres expirantes,*
*Doucement encore chantent,*
*Comme des fontaines débordantes,*
*Où sont tombées des roses...*

CHARLES VAN LERBERGHE.

# LE BÉGUIN DE GO

*A Georges Reboul.*

Aux portes hautes de la Sorbonne, entre les statues illustres, Jean Grimbard, chargé de livres et de chagrin, se trouva seul.

Les familles des autres lauréats se pressaient, excitées et vivaces, autour de son abandon, troupes bourgeoises toutes rehaussées d'orgueil-propre ou solennellement touchées de l'appareil multicolore des toges et de l'éclat des pompes universitaires.

Mais le soleil trop net accablait la rue d'une ardeur épaisse, amollissait les feuillages. Sur les degrés du péristyle, dans un remous de bavards, Jean manqua de tomber à cause qu'il s'équilibrait mal, les bras en anse, et contractés sur les volumes académiques.

Seul, et suant sous un drap médiocre, le front coincé par le chapeau, il put enfin s'évader vers quelque trottoir meilleur d'ombre, et gagner les tables d'un café, où, honteux du fardeau qui le signalait aux attentions voisines, il s'assit avec peine et se désaltéra.

L'admiration d'un honnête homme, officier de la Légion d'Honneur et pourtant bien intentionné, ne l'y laissa pas tranquille. Pourchassé de ce virgilisme laudatif « *felix qui potuit rerum...* », il quitta la place en saluant.

A pas lassés, il gravit le boulevard Saint-Michel. Le bruit, les voix et la poussière le noyaient comme

une eau violente. Et réellement il s'y perdait, sous la charge croissante des livres de prix, les flancs serrés dans un étau de maroquin.

Sur son cœur il sentait l'oppression rigide de cette médaille d'or, insigne et républicaine, dont un Ministre dispensait l'annuel honneur au premier prix de composition française du Concours général.

Hébété de chaleur, Jean découvrit enfin, promesse d'ombre et de repos derrière leurs grilles, les verts jardins du Luxembourg. Déjà, la fontaine Médicis, du bouquet jaillissant de ses eaux, mêlait quelque fraîcheur au fond ardent de l'air. Jean en eut le visage caressé avant que d'aborder aux pelouses, illuminées de géraniums, sous le couvert peuplé des allées.

Des rires et des cris animaient les quinconces d'une intarissable rumeur d'insouciance. Parmi les arbres et sous un kiosque inélégant, des militaires s'évertuaient, rangés en cercle, à quelque musique allègre et de banalité satisfaisante. Sous le prétexte évident de les entendre, des gens étaient parqués à l'étroit sur des sièges de paille. Cependant que d'autres, indifférents à s'asseoir ou péripatéticiens par goût sinon par nécessité, évoluaient, unanimes et d'un pas tranquille, dans le sens des aiguilles d'une montre.

Incommodé du poids de ses livres, Jean pénétra sans joie sous l'ombrage, se divertit à peine au jeu rebondissant des cuivres, et poursuivit sa route solitaire.

Les marronniers touffus versaient une ombre plus oblique aux bancs de pierre et sur les corbeilles fleuries.

Très haut dans le ciel, et clairement, l'horloge du Sénat sonna qu'il était six heures. Aux coups de

la cloche, Jean éprouva soudain que sa fatigue autant que la tristesse allaient le surprendre au bout de ses forces. Il avisa pour son repos que les statues dressées au bord de la terrasse interceptaient quelques espaces de soleil où s'étaient abrités, curieux de solitude, des groupes familièrement restreints d'étudiants discoureurs et de complaisantes amoureuses.

La seule Velléda offrant l'ombre déserte de son piédestal, Jean s'y réfugia, et mit sur une chaise, dont il souffla le sable avec précaution, le prix qu'il avait remporté.

Alors, il évoqua le but fastidieux de son retour à travers Paris et ce petit appartement de Versailles où vivait son tuteur, capitaine du train des équipages, tout ensemble bon, violent et stupide.

Aussi, regagnait-il à pied, pour ne rien dissiper des cinq francs abîmés dans sa poche, la gare Montparnasse où il pensait profiter du premier train. Mais comme l'heure encore chaude et sa lassitude invitaient à un repos tout égayé de la gaieté voisine, il s'attarda.

Devant lui, l'ellipse des balustres se développait largement sur la géométrie en fleurs des plates-bandes et sur le bassin octogonal où vacillaient des voiles minuscules.

Loin par delà, des rampes de gazon haussaient la terrasse opposée où, claires et lourdes, les reines de pierres s'immobilisaient parmi les branches. Aux carrefours boursouflés d'ombrelles et de nourrices, des petits soulevaient avec volupté la poussière, s'enveloppaient en criant de vastes fumées de soleil.

En rangée close, sur un banc, des vieux séchaient à leurs genoux d'odieux mouchoirs de cotonnade. Leurs gestes lents et menus traçaient à bout de

cannes des signes secrets de sagesse ou peut-être de puérilité.

En toile de fond, le palais de pierre dressait ses ailes cubiques sous des parallélipipèdes d'ardoises. Un drapeau tricolore pendait sur le plus haut fronton, tandis qu'au pied des murs, sous les fenêtres en ligne, flambaient de roses les buissons taillés en forme de coupe.

Minute à minute, Jean détaillait le décor bruissant et divers que traversait de sécheresse impérieuse la cliquette incessante d'un marchand de plaisirs.

Pour se distraire, il attira les livres superposés et les examina. C'étaient d'honnêtes livres de prix, reliés de maroquin prasine et frappés sur le plat des symboliques lauriers d'or. Des in-8, de l'édition des Grands Écrivains de France, réunissaient sous les œuvres de Corneille et de Pascal une inconcevable quantité de notes, scolies, remarques et variantes, suivies d'un glossaire.

Autour de lui, la vie menait son train divers. Deux femmes le frôlèrent d'une incession silencieuse et conjuguée. Elles se penchaient l'une vers l'autre dans le sourire délicat de leurs bouches, et trop clairement

..... meurtries
De la langueur goûtée à ce mal d'être deux.
.....

Une telle vision voluptueuse, charmante, et si manifeste d'harmonie ne laissa pas que de troubler l'adolescence inexperte du lauréat. Mais, repensant combien sa sauvagerie autant que sa pauvreté le détournaient des tentatives amoureuses, il se sentit triste jusqu'à mourir. Et la splendeur dorée des solennels volumes lui apparut vraiment dérisoire.

Des rires palpitèrent comme une volée d'oiseaux passant sous les branches. Le soleil, près de disparaître, dorait les allées poudreuses, allumait toutes les fleurs sur les rectangles des pelouses.

La cliquette du marchand de plaisirs battit invisiblement sur les terrasses opposées. Les frontons du palais commençaient à rougir, lorsque Jean, moins las, songea au départ.

D'un dernier rêve, il se représenta sa triste enfance, et l'exaltation de sa vie cloîtrée. Il revit le lycée quotidien, les longs couloirs blancs, les cours flanquées de tilleuls, et le jardin d'honneur menant à la chapelle, à travers des ifs froids et de maigres rosiers. Dans le grand cirque de la Sorbonne, sous les corbeilles épanouies de visages ardents, devant l'estrade chargée de toges et de simarres, parmi le silence des cuivres, quand on avait appelé son nom d'orphelin, nulle main n'avait battu de tendresse ou de plaisir.

S'il ne sanglota pas dans l'instant, ce fut seulement par pudeur. Mais au jardin d'ombre close, parmi les voix d'enthousiasme ou d'amour, le sentiment de son abandon l'assaillit si fort que sa fatigue en fut surprise et qu'il y succomba tout d'un coup. Les coudes sur les livres, le front dans les mains, il éclata en larmes et se peina désolément.

La cliquette du marchand de plaisir s'était vaguement perdue vers les grilles du côté de l'Observatoire. Il n'y avait plus de musique, partant plus d'auditeurs. A l'approche du dîner, les groupes juvéniles se dissolvaient successivement, désertaient l'ombre plus calme. Un rire lointain fusa le long d'une allée. Puis la chute du grand jet d'eau sur l'eau du bassin commença d'être audible. Et ce fut presque le silence.

Jean s'abîmait en sanglots, froissait ses yeux d'un mouchoir humide, si enfiévré qu'il n'entendit pas approcher quelqu'un. Douce et surprise, une voix lui demanda : « Ben ! Tu pleures ? »

Une main lente lui releva la tête. Il vit une femme tout ensemble ironique et attendrie. La robe de linon collant la révélait longue de jambes, et de buste plein sous une ceinture de moire noire. Fraîche, malgré les yeux cernés et le blanc de la poudre, la figure s'entourait de boucles cendrées. Elle riait sous une paille nouée de tulle et de pavots.

Penchée sur la hanche, d'un mouvement qui trahissait l'absence du corset, elle appuyait la pointe de l'ombrelle à un soulier gris, et s'enveloppait à chaque geste d'une intense odeur de violette ou d'iris blanc. Comme Jean ne répondait d'abord pas, elle reprit, curieuse et persuasive :

— « Qu'est-ce t'as ?
— Rien !
— Ah ! Pourquoi tu pleures ?
— Parce que !
— J't'embête ?
— Non !
— T'es drôle, tu sais !
— N'est-ce pas ?
— T'as perdu ta galette ?
— Je n'en ai pas !
— Alors, qu'est-ce que tu fiches là ?
— Je me fais de la peine.
— Des peines de cœur ?
— Si vous voulez.
— Ben, t'es rien gourde ! »

Paris grondait dans le silence et très loin.

— « Elle est brune ou blonde, ta femme ?
— Mais je n'ai pas de femme !
— T'en as eu ?
— Moi ? Non !
— C'te blague !
— Pourquoi ?
— Alors... Jamais ?
— Jamais !
— Non ?
— Si !
— T'es mascotte ?
— Je ne sais pas !
— Non ?
— Si !
— Ah ! c't'épate !
— Vous trouvez !
— Où q'tu vas ?
— A Versailles, chez mon tuteur !
— T'as pus de parents ?
— Non ?
— Pus d'mère, pus rien ?
— Rien !
— Ah ! mon pauv'gosse ! Tu pleures pas'que t'as eu personne pour tes prix? »

Jean se taisait.

— « C'que t'en as lourd, des chouett's bouquins. Mais rasants, pas vrai ? Moi j'lis la Dame aux Camélias. C'est bath, et ça m'fait pleurer ! Que veux-tu, c'est la vie, pas ?
— C'est la vie !
— Si t'as d'la peine, faut du courage ! »

Silencieuse et jolie, elle regarda vers le jardin. Jean la trouvait belle de tout le besoin d'amour et de tout le chagrin qui l'accablaient. Son trouble était si grand qu'il approchait du vertige. Le cœur

battant, les muscles lâches, il considérait la rondeur éclatante et moite du jeune cou. La ligne incurvée de l'oreille au menton l'émouvait d'une intolérable tendresse. L'ombre cernée des yeux, les cils lents à se joindre le gonflèrent de larmes. Mais la pensée de sa pauvreté, brûlante comme une blessure, le rendit tout pâle sans qu'il eût dit un mot.

La femme, en se retournant, l'aperçut si changé qu'elle s'en inquiéta : « Qu'est-ce qui te prend?

— Rien! »

Mais il ne parvint pas à sourire, contracté d'angoisse. Cordiale, elle lui touchait les mains : « T'as la fièvre? par cette chaleur.... » Elle ajouta d'une bonté résolue : « Veux-tu boire un verre de coco... » Sur une révolte muette, elle ajouta : « Puisque tu n'as pas l' sou. »

Lassée, elle retirait ses mains, prête à partir. Mais il les retint, doucement d'abord, puis de toutes ses forces, sans regarder la jeune femme qui commençait à le comprendre. Elle sentait les doigts brûlants se crisper sur les siens. Alors, elle éclata de rire.

Jean desserra les mains, raidi de peine et de colère. Debout, devant lui, la femme s'étonnait, partagée entre la moquerie et quelque faiblesse.

Autour d'eux, le jardin, quitté de soleil, exhalait une ardente odeur de poussière et de fleurs. Le seul bruit balancé du jet d'eau évoquait une idée de fraîcheur et tout ensemble la fuite du temps.

Jean, lentement incliné, baisa la femme sur la hanche et resta le front dans les mains. Des moineaux piaillèrent. Muette, elle faisait tourner son ombrelle. Un pas approchait. Amusée, elle se résolut : « Hé bien! J't'emmène! Je m' paie un béguin! »

Jean releva la tête; elle reprit en souriant : « J' t'aimerai, quoi? T'as d' beaux yeux d' gosse, des bons yeux doux! Tu n' comprends pas? Faut-il te prier? »

Il balbutia, rougissant : « Non ! Mais je n'ai pas beaucoup d'argent.

— S' que j' t'en demande? T'as pas l'air calé, va ! Mais t'es gentil tout d' même ! Et puis... » Elle ajusta une boucle à sa nuque : «... ça m' portera la veine. »

Prestigieux de flanelle blanche, nitide et ceint d'amarante, un étudiant nègre passait. D'un sourire saignant qui découvrit les dents carnassières et gonfla les yeux de porcelaine, il salua la jeune femme. Mais elle, d'un geste svelte, qui dégageait des chevilles serrées de fil barbeau, troussa sa jupe claire, ébouffa ses dessous et commanda railleusement : « Viens-tu? Viens-tu pas? T'es bête? »

Elle inclina son ombrelle vers le nègre épanoui : « C'est pas la noix d' coco qui m' ferait poser, va! »

Jean la regarda dans les yeux, fixement, jusqu'à la brûler : « Zut! — dit-elle en fermant les siens.— T'as des yeux profonds! On s'y laisserait tomber ! »

Intimidé, peureux, presque lâche, il murmura : « Et mon tuteur?

— I' t' faut sa signature pour coucher avec moi! Viens donc! L' télégraphe n'est pas pour les chiens! Passe un bleu! Dis qu' tu rentreras dans la nuit. En voilà d'une affaire! En route! C'est pas la peine de moisir ici! »

Jean se dressait, un peu étourdi : « Pourquoi nous en aller? — dit-il d'un ton de regret. — Si vous vouliez, nous resterions dans un petit coin! Je me serrerais contre vous! nous ne bougerions pas, et je vous aimerais! Je vous aimerais!...

— Tu parles — coupa-t-elle d'un rire alerte. — C'est bon dans les livres, des histoires pareilles. Nous n'avons pas l' temps d' tout ça! Moi, je n' bouff' pas d' la lune. Et je fiche le camp! »

Mais quand Jean eut mis son chapeau, elle plia d'irréprimable gaieté : « Ah, c' tube! Mon pauv' gosse! Si tu voyais ton tube! Sûr t'as fait ta première communion avec! »

Jean rougissait à pleurer. Impétueuse, elle se jeta à son cou : « T'es gentil, va! Y a pas d' quoi t' faire de peine! Donne-moi ces bouquins-là! Tu n' peux pas tout porter! »

Comme il gardait une mine triste, elle l'attira câlinement : « Dis que j'suis gentille, et que j'te plais. »

Elle se cambrait sous les étoffes claires, et tendait ses gants. Il se mit à sourire, heureux. « Montre tes dents? » Agilement, elle pencha la nuque. « Mords-moi dans le cou... » Il l'embrassait : «... Mais mords-moi donc! Ah! ne fais pas mal! » Elle se releva, lissa ses cheveux d'un tour de main : « Tu l'aimes mon parfum? C'est de la bergamote! pas trop banal, s'pas? »

Elle prit sous son bras les *Pensées* de Pascal et Jean la suivit, accablé des autres livres. Près de franchir la grille, elle s'agaça d'un lacet dénoué qui claquait à chaque pas. Haussant sa jupe, elle posa le petit soulier de daim gris sur les volumes empilés à la hâte. Jean agenouillé s'embarrassait les doigts au nœud de soie fluide. Penchée à l'épaule qu'elle serrait d'une caresse nerveuse, elle le conseillait en riant : « Mais non! Refais ta première boucle! passe l'autre... en dessus... en dessous, là! ça tient! »

Des badauds s'arrêtaient, intrigués par l'élégance

trop claire de la femme, et davantage encore par les prix de maroquin prasine, laurés d'or, échafaudés sur la poussière et les cailloux.

En traversant le carrefour Médicis, la jeune femme s'intéressa : « Pourquoi t'as eu tant de prix? T'es dans quelle boîte? »

Jean, avec un peu d'orgueil, expliqua le mécanisme, et la gloire académique du Concours général.

« Alors —le regarda-t-elle, attentive, — t'as été le plus fort de tout. C'est beau à ton âge. Il faut continuer!... Prends garde à l'omnibus! »

Froissant d'un coup toutes ses jupes, elle courut, les coudes relevés et penchant le front pour assurer son chapeau.

« Tiens! v'là Balai d'crin, et la Brique! » exclama-t-elle en s'arrêtant. Un peintre blond à barbe courte et sa maîtresse sirotaient des sorbets. Ils accueillirent la jeune femme : « Bonjour Gô! — Bonjour, Gô!

— Bonjour le Crin! Bonjour la Brique! »

Jean restait à l'écart, les bras articulés sur ses livres. Les autres raillèrent :

« Tu t'paies des mineurs, Gô!

— Quoi! des mineurs! C'est mon frère!

— Ton frère, c'gosse-là — chanta la Brique. — L'est gentil!

— Pas? Il a d'beaux yeux doux! Et il bûche! »

Gô leva les yeux au ciel, et reprit : « Tout ça d'prix, tu vois. Et il continuera! Pas vrai, le gosse!

— Ben! Ça lui f'ra une chic bibliothèque! » conclut la Brique en suçant sa cuiller. Balai de Crin qui froissait posément ses longs cheveux, déclara :

« A sa place, j'irais laver tout ça chez le père Monaco.

— Lui donne pas d'sales conseils, — invita Gô courroucée. — Papa l'tient au collège, et lui donne de l'argent!

— Ton père! » fit la Brique incrédule. Mais Gô imperturbable rajustait une épingle à chapeau, faisait asseoir Michel auprès d'elle : « Sûr, mon père! C'que j'ai pas l'droit d'en avoir un! On s'est fâché pas'que j'fais la noce! Mais il est tout de même capitaine à Versailles.

— A Versailles? Capitaine? Comment qui s'appelle? J'en ai connu un?

— C'est pas lui! Papa s'tient trop! Et qu'est-ce ça te fiche, son nom! J'veux pas le déshonorer pour sûr. Il doit passer colonel l'année prochaine.

— Commandant! » rectifia le peintre.

Mais Gô s'entêtait : « Colonel! colonel! Quand j'dis colonel, c'est pas commandant. Et puis, je l'sais peut-être, puisque c'est mon père. S'pas qu'c'est colonel, mon gosse!

— Je vous demande pardon — sourit poliment le lauréat — c'est commandant!

— Penses-tu! — riposta la Brique. — Il te dit vous, ton frère!

— Oui! On s'dit vous dans not'famille. D'abord, c'est bien plus chic! »

La Brique n'ajouta pas un mot, respectueuse et convaincue. Ancienne repasseuse, elle gardait aux militaires et pour tout ce qui touchait à l'armée une admiration mêlée de foi. Quelque fierté lui vint d'avoir Gô pour amie. En manière d'hommage, elle obligea Balai-de-Crin à l'offrande de deux glaces.

Longuement, les jeunes femmes s'entretinrent de toilettes aussi hypothétiques que pas chères. Pen-

chées l'une vers l'autre, elles rivalisaient de fantaisie décorative et d'imaginations couturières.

— « Moi — poursuivit Gô — je m'fais faire un habit Louis-Quinze, à basques troussées, en piqué blanc! J'mettrai ça sur une jupe de voile bis, avec un devant de gaze bleue.

— Moi,— alterna la Brique, — j'veux un tailleur d'alpaga, avec des ganses blanches.

— T'auras l'air en papier d'argent!

— Alors, i s'ra bleu lin avec des ganses lavande.

— C'est mieux! » déclara Gô, toute grave.

Jean ne disait rien. Assis sur le devant de la banquette,il consommait sa glace à petits coups, et prolongeait à son palais la fonte parfumée de la crème.

Un peu de crainte l'agitait parfois de repenser à son tuteur et plus encore de pénétrer dans la chambre de Gô. Cette sorte de peur le prenait à la gorge dès que la jeune femme négligeait sa présence. Dans une anxiété soudaine, il s'étonna d'être assis parmi des inconnus, et devant une glace à la fraise, sous les arbres du Luxembourg.

Mais Gô lui sourit sans s'interrompre de causer. Accoudée à la table, et toute rose, elle ouvrait et fermait distraitement les *Pensées* de Pascal, laissant couler les feuilles, une à une, au bout de ses doigts gantés. Sous les étoffes, Jean suivit la plénitude modelée du corps, l'entrecroisement musclé des longues jambes. Sa fièvre remonta, lui brûla les mains et les lèvres. Il retrouva quelque audace et tout ensemble de la gaieté.

Important et méditatif, Balai-de-Crin tirait beaucoup de fumée d'une pipe en bruyère où se trouvait sculpté un bas-relief indécent.

La Brique, enfin levée, tendit son boléro de toile beige et pinça les plis de sa robe. Balai-de-Crin bossua son feutre, paya les glaces. « Adieu, Gô ! — Adieu, Gô !

— Adieu le Crin ! Adieu la Brique !

— On se reverra ?

— On s'reverra !

— Sûr ?

— Sûr !

— Ce soir ?

— Ce soir !

— Chez Steinbach ? Au Muller ?

— Non ! chez Balzar ! C'est plus comme il faut ! »

La Brique sembla tout à fait conquise par cet appel au meilleur ton. Tendant à Jean sa menotte gantée de fil, elle se disloquait le bras, à la manière de la princesse de Galles, pour une étreinte d'adieu.

— « Adieu le gosse !

— Adieu, Madame !

— L'est gentil ! » répéta-t-elle en s'éloignant.

Balai-de-Crin la suivit : « C'est ça mon petit ! Continuez ! continuez !

— Quel raseur ! » souffla Gô.

Mais la Brique, petite et maigre dans sa robe ajustée, s'en allait sous les arbres.

« C'est pas une femme — définit Gô sérieuse — c'est une épingle de cravate ! »

Déjà elle s'intéressait au passage bruissant d'une toilette de foulard, puis au départ du train d'Arpajon. Des gens coururent. Jean soupira.

« Filons ! — exclama-t-elle en se levant — Non ! Crois-tu que j'ai collé la Brique. C'qu'elle était Job ! Papa capitaine ! »

Rieuse, elle reprit les *Pensées* de Pascal, et les assura sous son bras : « Et puis t'as pas pipé !

Rentrons vite, mon gosse ! On se bisera ! J' suis gaie sans savoir pourquoi. »

Elle ajouta, moqueuse et les yeux luisants : « J'ai un béguin ! Un p'tit béguin tout neuf, pas ? »

Comme il la regardait muettement, elle se tendit d'un frisson bref : « Ah, non ! N' fais pas tes yeux !... C' qui sont embêtants tes bouquins ! »

Et tous les deux, allègres, ils descendirent la rue de Médicis jusqu'au funéraire Odéon. Rue de Vaugirard, devant la porte d'ombre fraîche, Gô salua sa concierge, minutieuse à défiler des haricots verts.

— « Bonsoir, Mame Estrangin !

— Bonsoir, M'mselle.

— C'est mon frère qui r'vient d'ses prix.

— Il est bien brave, té !

— Pas ? M'ame Estrangin ! C'est pas flemme pour son âge ! »

Le froissement des étoffes légères emplit le vestibule d'une musique alerte et charmante. Devant la pomme de la rampe, Gô tira quarante sous d'une bourse dorée, et les glissa prestement dans la poche de Jean, toujours embarrassé de son glorieux fardeau.

« Lâche tes bouquins ! Presse-toi, mon gosse ! Rapporte une flûte à six sous, des radis, un quart de beurre et un siphon. T'as compris ! N'oublie rien en route ! C'est tout dans la rue !

En revenant, tu trouveras la porte ouverte ! J'perche au cinquième. »

Jean empilait ses livres dans l'angle de la première marche. Elle l'embrassa chaudement sur la bouche, le serra contre elle et monta. Comme il atteignait la rue, il s'entendit rappeler : « Et des cerises ! des anglaises ! sûres... sûres à crier. Prends-

en une livre!... Des guignes aussi, si tu veux ! »

Dans la petite rue tranquille, de boutique en boutique, Jean faisait ses achats, croquait un radis, goûtait aux cerises, amorçait le siphon. Encombré de sacs, décoré de papiers paille et de verdures, il demanda l'adresse de la plus proche fleuriste et s'y rendit.

Là, son unique pièce de cent sous fut d'un seul coup muée en roses. Bottelées, elles étaient fraîches encore après la lourdeur du jour. Prudemment, il inséra son coupon de retour dans le ruban de son chapeau et prit contre lui la brassée des roses-thé, des Jacqueminot et des Gloire de Dijon.

Surprise de tant de retard, et penchée sur la rampe, Gô ne distingua tout d'abord que la montée bruissante de ce buisson de roses. L'odeur lui en venait, suave et mouillée, dans le courant d'air de l'escalier. Elle s'étonna bien plus de les voir dépasser le quatrième étage.

Enfin, sous l'amas inimaginable, dans l'équilibre prodigieux des livres, des fruits, du siphon et des fleurs, elle reconnut Jean et claqua les mains de plaisir. Tout chargé, haletant, elle l'embrassa dans le cou, se trempa les joues parmi les roses et picora gaiement les cerises : « Es-tu gentil, mon gosse! Es-tu gentil ! »

Le jour diminué chargeait d'un éclat sourd les éventails de papier rouge et les kakémonos dorés dont se décoraient les murs. Les fenêtres ouvraient sur un infini de ciel et de ville, dont le soir mariait les brumes jusqu'à l'horizon des collines lointaines.

Jean s'y arrêta, frappé de beauté. Retourné vers a chambre, il découvrit le lit sans rideaux, le petit couvert dressé sur une serviette bleue, et, doublée

dans la glace de l'armoire, la profondeur lumineuse des deux fenêtres.

Debout sur une chaise, Gô allumait la bougie d'une lanterne japonaise, pendue au centre d'une large ombrelle de papier. Elle n'avait gardé qu'un jupon de mousseline, sur sa chemise de batiste, retenue de rubans.

La lumière faite baigna d'ambre le visage renversé au plafond, coula le long des bras nus jusqu'aux épaules et révéla la gorge claire sous les transparences du linge.

Les roses éparpillées répandaient une odeur ardente et langoureuse. Jean s'était assis sur le pied du lit, étourdi de douceur et aussi lassé de tant de marche que d'incertaine attente. Muettement, Gô vint l'y rejoindre, d'abord sérieuse et toute étonnée d'une timidité nouvelle.

Dans la fraîcheur du bras plié sur son cou, Jean croyait sentir fondre sa pensée. Mais Gô plia sur lui, les dents serrées, la voix câline et un peu âpre, l'appelant : « Mon gosse ! Mon gosse ! »

Les tranches dorées des prix luisaient dans l'ombre. Quelqu'un chanta devant l'Odéon. Le contrôle d'un omnibus tinta sur les deux timbres.

Gô s'enchantait de plaintes closes. Lentement elle se tut... soupira.

Jean s'inquiéta de ce silence autant que de la soudaine froideur des lèvres qu'il baisait. « Qu'est-ce que tu as, Gô ! m'entends-tu ? Réponds-moi ?... »

Elle s'éveilla dans un grand rire, les yeux brouillés : « ... Mon gosse ! »... et releva ses cheveux d'un geste agile : « Ah ! j'ai une faim de loup ! Y a du malaga dans l'armoire, prends-le ! »

Preste, elle descendit, frémissante sous les bai-

sers dont Jean lui énervait le dos : « Laisse-moi ! laisse-moi donc, mon fou ! »

Elle jeta sur le lit le pain et les roses, disposa auprès d'elle les radis, les cerises et se recoucha.

Les premières lumières de la ville s'allumaient sous le ciel. Un tambour commença de battre la retraite autour du grand jardin dormant.

« On va... ferméééér ! » modula Gô, en s'attachant des cerises aux oreilles. Lointaine et sur le même rythme, une voix traîna sous les arbres du Luxembourg : « On va... ferméééér ! »

Mais Jean s'attristait sans sagesse dans l'heure parfumée qu'embellissaient, pour lui, les gestes clairs et déliés de l'initiatrice.

Etendue parmi les roses, Gô s'amusait simplement de mordre aux cerises juteuses dont le sang égoutté lui pleuvait sur la gorge. Elle indiqua les minuscules rubis qui lui perlaient la peau : « Bois-les ! » Jean s'y grisa encore, et Gô se renversa, les bras étendus.

L'un près de l'autre, lassés, ils écoutaient la rumeur de la nuit. Des souffles tièdes balançaient la lanterne japonaise. D'un geste nonchalant, Gô effeuilla des roses. Parfois, elle soufflait sur un pétale du bout des lèvres pour en suivre la chute irrégulière.

Demi nue, elle se tourna brusquement vers Jean et demanda, stupéfaite : « C' que j'suis bête ? Non !

— Quoi donc ?

— Comment t'appelles-tu ?

— Jean !

— Jean qui ?

— Jean Grimbard.

— Ah !

— Et toi ?

— Moi ! Olympe !

— Olympe ?

— Oui ! Olympe de Bourgogne ! Un chic nom, s' pas ! »

Jean pensa tout de même que ça manquait de simplicité. Mais il sut se taire. En ce moment, il adorait Gô de toutes les forces de sa vie !

Pensive, elle ajouta en rajustant un ruban d'épaule : « Seulement, on m'appelle Gô, parce que c'est plus court !

— En effet ! » approuva Jean.

L'horloge du Sénat sonnait au-dessus des arbres et dans le haut silence des toits.

« Dix heures ! — s'effraya Gô, en sautant agilement du lit. — Déjà ! Bien ! zut ! C' que l' temps file quand on s'aime ! »

Debout, elle appliquait la batiste à ses hanches, la tendait sur elle, selon quelque mode tanagréen. Elle dit en s'admirant : « N'est-ce pas que j' suis jolie ? Les jambes ! Et ça surtout ! Elle indiquait le galbe arrondi des cuisses, la hardiesse droite de son flanc.

Désinvolte, elle traversa des mousselines, agrafa un devant de tulle, assura son chapeau sur les cheveux noués. Sous l'attache des bras, Jean baisait le goût âpre de la chair. Alors, devant la glace, elle l'entoura, se serra contre lui, toute agitée de tristesse passagère : « Mes yeux ! Mes bons yeux doux ! »

Après un silence, et frappée d'une pensée pour elle inexprimable, elle ajouta : « Faudra pas m'oublier trop vite, pas ? J' suis ta première femme !

— Et toi, Gô ?

— Oh moi ?... » Elle emmanchait son boléro. « J' sais pas où j'vais. Un jour ici ! Un jour ail

leurs! Est-ce que j' peux savoir! Et puis...Je n'me rappelle jamais ! »

Sa voix se nuançait de fatigue ou peut-être de peine. Jean lui prit le visage: « Mais, moi, Gô, moi, je veux te revoir!

— Puisque tu n'peux pas v'nir à Paris! »

Il s'attachait au corps souple et brûlant.

« Et puis...— reprit-elle d'une sagesse tranquille — maintenant, t'auras l'goût des autres! Tu les voudras! Bah, pourquoi faire, mon gosse? I' faut toujours qu'on s'quitte ! Aujourd'hui, demain, plus tard !

Qu'ça peut fiche! On a été heureux ensemble, pas?... » Il pleurait: «... c'est le meilleur de tout ! »

Elle balança à son poignet un petit sac de satin noir, et sauta gaiement sur la chaise: « Prends tes bouquins, qu' j'éteigne !... Tu y es?... Pfff !... »

Une rumeur changeante montait de la ville illuminée. L'odeur des roses s'évaporait puissamment de leur fanaison. Sous les pas de Jean, un noyau de cerise craqua.

Gô retenait la porte ouverte, ayant pris sous le bras les *Pensées* de Pascal et une longue mante. Sur le seuil, parmi le courant d'air embaumé par les fleurs, ils s'embrassèrent bouche à bouche, dans une sorte de détresse silencieuse. Gô referma sa porte, doubla le tour de clef et redescendit la première.

Devant l'Odéon, elle appela une voiture, fit baisser la capote. Ils se serrèrent parmi les livres mêlés.

« Gare Montparnasse! » commanda Gô, et elle tira sa jupe pour éviter les plis. Contre elle, les

yeux cachés dans la gorge fraîche, Jean sanglotait sans mesure. Mais Gô, battue de sommeil et dans le bercement de la voiture, se laissa engourdir un moment.

A la gare, menacés par l'heure, ils durent escalader en courant les degrés du départ. Hors d'haleine, ils s'embrassaient devant le train.

« Je voudrais... — murmura Jean d'une prière instante — te donner cette médaille... en or...

— Quelle médaille ?

— La médaille du ministre.

— T'es pas fou ! Ton tuteur n'aurait qu'à penser que je l'ai prise.

— Ah Gô !

— Pour sûr !

— Il ne sait même pas que je l'ai ! D'ailleurs, ça lui est bien égal !

— J'n'en veux pas !

— Tu t'en f'rais faire une broche.

— Non ! Non !

— Je serais si content !

— Faut la garder, mon p'tit, pour plus tard, si t'as des gosses. Moi, j'l'aurais trop vite lavée ! »

Les portières closes, la machine siffla. Gô, dressée sur le marchepied, baisait une dernière fois les yeux brûlés de larmes, la bouche douloureuse de Jean : « Mon gosse ! Mon gosse ! »

Le train s'ébranlait. On l'obligea de descendre. Elle cria : « Sois sage ! Faut travailler ! »

Sans un geste et penché, Jean la regardait toute claire. Elle restait là remuant la main, un peu stupide et très fatiguée.

Quand elle ne vit plus, vers la nuit, qu'un feu rouge, à chaque instant diminué d'éclat, elle haussa

doucement les épaules : « Encore un béguin qui fout l'camp ! »

Et elle rejoignit la Brique à la brasserie Balzar, pour y achever la soirée.

J.-A. COULANGHEON.

# JOHANNES JŒRGENSEN
## *ET LE MOUVEMENT CATHOLIQUE*
## EN DANEMARK

—

Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum.
*Initium sancti Evangelii secundum Joannem.*

*A Mogens Ballin.*

I

S'il est une chose évidente pour un Français ayant habité le Danemark, c'est l'impossibilité absolue de surmonter la médiocrité d'esprit et la médiocrité d'âme du monde scandinave. Un catholique latin n'arrive pas à concevoir ces protestants incurables qu'aucune lumière n'a visités depuis une quinzaine de générations que leurs ancêtres se sont levés pour l'apostasie, à l'appel d'un moine en chaleur.

L'affaiblissement de la raison, chez ces êtres, est un prodige accablant. Pour ce qui est de leur ignorance, elle passe tout ce qu'on pourrait imaginer. Ils en sont à ne pouvoir former une idée générale et à vivre exclusivement sur des lieux communs de l'âge de pierre qu'ils lèguent à leurs petits comme des nouveautés.

En Danemark, pour ne rien dire des autres grouillements luthériens, Dieu est immémorialement supplanté par ce qu'on est convenu d'appeler

la *science*, — depuis l'abolition déjà séculaire du sens des mots, — laquelle science n'est qu'une pédagogie intensive, calculée, semble-t-il, pour former des sots.

D'étonnants crétins sont, en ce royaume, les produits très admirés de la plus furieuse culture. Il n'y a presque pas d'exemples d'un Danois capable de s'assimiler une substance métaphysique et l'oubli des lois profondes est inexprimable. En fait d'art ils en sont à Raphaël et à Thorvaldsen. Il est difficile de dire à quoi ressembleraient leurs grands hommes dans un milieu véritablement intellectuel.

J'ai vu un docteur M..., lumière du parti Grundtvigien, me servir comme des efforts de pensée des rengaines déjà vomies du temps de Luther et que même les cochons de Poméranie ont cessé de réavaler.

L'ignorance altière et la culminante imbécillité de ces hérétiques paraissent insondables et tout à fait sans remède. Ce ne serait pas trop de la Puissance divine sur le pied de guerre pour dompter un si bête orgueil. — Jouir devant la face du Seigneur! disent-ils, en vue de signifier leur dédain pour toutes les pratiques onéreuses du Christianisme. Je ne verrais guère pour les assouplir qu'une bonne prédication afflictive et j'imagine que le luthérien le plus constant menacé, je ne dis pas du gril, mais seulement d'une bastonnade apostolique un peu sérieuse, regrimperait vivement à l'arbre des siècles et se retrouverait *romain* subito.

Le matin, un peu avant huit heures, piétinement immense de tout un peuple se rendant aux écoles, petits garçons et petites filles, hommes et femmes, chargés de livres et de cartons, les uns pour

apprendre, les autres pour enseigner, tous pour se mettre en contact avec la mort. Cela fait penser à la multitude flagellée des pauvres mineurs, se hâtant, chaque aurore, vers les gouffres noirs, à l'heure où se lève la flamboyante image de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Car telle est la vie danoise. On va, « de l'utérus au sépulcre, » uniquement pour donner des leçons ou pour en recevoir, à moins qu'on n'appartienne à la plus basse classe ouvrière. Et toute l'existence de ces fantômes luthériens condamnés à une science de fosse commune se passe ainsi dans une école morne où ils crèvent, à la fin, dans les ténèbres, sans avoir jamais pu excogiter ou comprendre quoi que ce soit.

Les niais de France, peut-être aussi ceux d'Algérie, de Cochinchine ou de Madagascar, ne manqueront pas de m'objecter Ibsen, Bjœrnson ou Strindberg. Une jocrisserie — très estimable, d'ailleurs, puisqu'elle est latine — a voulu qu'une foule d'excellents éphèbes, inhabilement émasculés par Zola et sur le point de rendre leurs âmes, crussent trouver la vie du côté où on paraissait gueuler davantage et s'emballassent pour ces insupportables bonshommes, d'autant plus grands, n'est-ce pas, qu'ils parlaient une langue inconnue, à jamais inconnue et intraduisible.

Faut-il être à une époque de famine pour qu'une soi-disant jeunesse française aille quémander sa pitance chez de tels pauvres!

Remarquez que je nomme les plus importants, ceux dont on a beaucoup parlé. C'est une occasion d'étonnement pouvant aller un peu au delà des limites ordinaires de l'effroi, de se dire qu'à Paris même des trésors ont pu être supposés dans la

littérature la plus mendiante, la plus contrefaite ou la plus niaisement servile qu'on ait pu voir dans le siècle de Léopold II.

Sans parler de l'athéisme poncif et de l'impiété de camelote qu'on y arbore sans lassitude, que dire, par exemple, du bas romantisme *récupéré* par Ibsen, et de son « mourir en beauté », par quoi la moiteur des femmes est généralement obtenue? Que dire des brutalités salopes de Bjœrnson ou de la démence cafarde, enchevêtrée et ligamenteuse du dernier livre de Strindberg (1)?

Ce sera une honte bizarre, dans quelques années, d'avoir été si dévôt pour ces râclures d'un art médiocre dont la France a cessé de s'enorgueillir depuis environ cinquante-cinq ans, mais qui suffit tel quel à l'éblouissement des Scandinaves.

## II

Il se publia, en 1898, à la librairie Perrin, une traduction de *Livslœgn og Livssandhed*, — approximativement *le Néant et la Vie*, — opuscule de Johannès Jœrgensen qui fut, je crois, peu remarqué. C'était, d'ailleurs, l'un des moindres ouvrages de ce poète et j'ignore ce qui a pu déterminer le choix du traducteur. Toutefois cette plaquette méritait qu'on en parlât, tant elle est douce et pénétrante. C'est un tourbillon de douceur avec des remous puissants de mélancolie.

Te souviens-tu de l'un de nous qui dut partir sous la bourrasque d'automne, dans la boue, le long des routes désertes...? En vain cherchait-il à se raidir : un immense désespoir s'empara de son être tandis qu'une voix criait en lui : « Ah! que n'ai-je une Jérusalem où me

(1) Je parle, bien entendu, de la machine *Inferno*, traduction éditée par le *Mercure* en 1898. Depuis, je ne sais pas. La vie est courte.

rendre pieds nus, perdu dans la foule des pieux pèlerins, pour y laver les souillures de mon âme et recommencer la vie, — cette Sainte Vie par nous tellement profanée que, pour expier nos fautes, il nous faudra pleurer mille ans dans le Sein éternel de Dieu!...

Ah! oui, la *Sainte Vie*, le *Sein éternel de Dieu*, le voilà l'obstacle! L'auteur se déclare affamé de Dieu. Tout est dit. On l'a assez vu, assez entendu, qu'on l'éteigne, qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle, qu'il disparaisse avec son ami Bloy dont il est, dès lors, tout à fait digne de partager l'ignominie!

Jœrgensen est un prédestiné sans chaussure qui chemine douloureusement, parmi les tessons humains, dans la direction des gouffres du paradis. Et combien il porte cela sur sa figure! Issu d'une colonie slave établie en un coin de la Fionie, il a, jusqu'à l'outrance, le type de ces mangeurs de chandelles venus des plateaux tartares qui entreprirent, au XIII^e^ siècle, d'avaler tout les luminaires de l'Occident.

Un prêtre sot, missionnaire prussien en Danemark, me parlait de la laideur excessive de Jœrgensen. Ne l'ayant pas encore vu, je pouvais croire que cette laideur épouvantait les chevaux dans les rues de Copenhague et procurait à chaque sortie du célèbre catholique, de calamiteuses bousculades.

J'ai trouvé d'abord le Tartare-Mongol déjà dit, puis l'étrange douceur de cette face patiente l'a transfigurée pour moi et je me suis cru en présence d'une tranquille image byzantine des belles époques, lorsque les effigies de Constantin et de Justinien, aperçues en haut de la Ville aux dix mille châsses d'or, faisaient reculer une dernière fois la croupe du monde. Oui, vraiment, cette figure isocèle, pénitente et contemplative, m'a semblé appartenir

à quelqu'une de ces mosaïques déterrées, où le triomphe des Cosme, des Démétrius, des Théodore ou du Mégalomartyr est représenté, pour les siècles, avec de petits cubes de marbre coloré, d'une délicatesse éternelle !

Johannès Jœrgensen me fit le très grand honneur de me venir voir à Kolding, petite ville jutlandaise où je subissais, il y a deux ans, le plus bizarre de tous les exils. Heures difficiles à oublier.

C'est une des découvertes de la science moderne que les hommes de génie sont assez souvent dénués d'intelligence. Celui-là est intelligent avec magnificence, avec profondeur, et j'eus une joie merveilleuse à sentir que j'existais vraiment pour un tel homme. Mais quelle destinée et combien la mienne me parut moins intolérable !

Ce grand écrivain catholique, le *seul* qu'il y ait dans le vaste monde scandinave, est en lutte avec trois ennemis implacables : les protestants, les athées et, bientôt, les... catholiques. Il est vrai que les deux premiers groupes se confondent tellement !

Ici, en France, l'Ecrivain de Dieu, s'il existe, ne peut pas être universellement détesté. Il parle, malgré tout, à un peuple fou de ses dons et de ses promesses, fou de sa vieille gloire éteinte, fou de son amour perdu, galvaudé, souillé, et qui versa, quinze siècles, son sang le plus écarlate pour Jésus-Christ. La France a beau être présentement renégate, idolâtre, prostituée à des imbéciles qui ressemblent à des démons, elle est toujours sur le point de pousser un immense cri de désespoir et de tomber comme une morte de peur, s'il se fait un peu de bruit dans son antichambre et si elle croit voir entrer le patient Epoux aux mains et aux pieds percés. Quelle que puisse être l'apparente exécra-

tion dont le rémunère la bâtardise, le dit Ecrivain est, tout de même, assuré de rencontrer, à une faible profondeur, un tressaillement quelconque çà et là, fût-ce du côté des empoisonneurs d'enfants,... fût-ce même du côté des catholiques.

Les francs-maçons, les protestants, les juifs, les catholiques ont bien pu enterrer le Catholicisme — et sous quelle matière! — mais ils n'ont pu le tuer tout à fait. L'indestructible générosité française ne le permet pas. Dieu a besoin de la France, a dit de Maistre, qui n'était pas un Français. Il faudra bien, dans les ténèbres et les poussières du vingtième siècle, qu'il y ait au moins une nation qui conserve, en quelques-unes de ses unités raisonnables, ce que l'Europe entière semble avoir perdu : le besoin vivant de la Lumière et de la Beauté.

En Danemark, rien de pareil. Là, on n'a besoin de rien, puisqu'on est mort et vous pouvez fouiller à dix mille pieds sans rien découvrir — sauf miracle — sinon la putréfaction. Il n'y a, sans doute, pas de pays au monde où le développement à outrance et soi-disant scientifique de ce qu'on veut nommer le libre examen ait plus complètement détruit le sens religieux. Aussi quelle situation que celle d'un admirable écrivain tel que Jœrgensen forcé de recommencer sans relâche les traditionnels apologétiques, sans l'espérable consolation de la trouvaille d'un cœur palpitant!

Autant parler à ces assistants affreux de « l'église sans autel ni sanctuaire », décrite par Anne-Catherine Emmerich dans une de ses admirables visions : « Chacun tirait de son sein une idole différente, la plaçait devant lui et l'adorait. C'était comme si chacun mettait au dehors sa pensée intime la passion qui l'animait sous la forme d'un nuage

noir qui prenait aussitôt une figure déterminée. »

Les seuls ennemis véritables de l'écrivain catholique en France sont les catholiques. Là-bas, c'est tout le monde sans exception. Il scandalise tout le monde. Or, malheur à qui scandalise les peuples tombés en enfance et qui s'imaginent croire en Dieu. *Expedit ei ut suspendatur*... Silence, mesdemoiselles de Bienfilâtre, il n'est pas permis de faire de l'ironie avec le saint Texte.

## III

L'un des derniers ouvrages de Jœrgensen, *Notre-Dame de Danemark*, *Vor Frue af Danmark*, sans être ce qu'on peut appeler une autobiographie, raconte néanmoins son évolution d'une manière assez précise. On était un cochon de protestant, un homme sans Dieu, il fallait devenir catholique et ce n'était pas aisé.

Jœrgensen avait appartenu au milieu des étudiants danois pourris par Georges Brandès, l'un des youtres les plus nuisibles qu'on ait jamais vus. Le Danemark d'abord, et, je crois bien aussi, la Suède et la Norvège lui sont redevables au moins d'une génération de charognes. L'idée fixe, dominante de ce chef d'école, — simple critique de village qui ne put jamais se recommander d'aucune œuvre personnelle, — fut d'identifier l'athéisme avec la noblesse d'âme et d'attribuer systématiquement au christianisme toute bassesse, toute laideur, toute ordure. Rien de plus.

Cette doctrine, obstinément ressemelée, depuis environ deux siècles, par tous les cordonniers philosophiques du vieux monde, s'est nommée *Brandésianisme*. Elle est à la portée d'un chacun et les

plus culs-de-jatte intellectuels y peuvent grimper sans effort.

Aussi quel triomphe dans cette banlieue de Paris nommée Copenhague! Les jeunes Danois, congestionnés d'enthousiasme, désignèrent, m'a-t-on dit, sous le nom de *Lucifer* cet éblouissant imbécile. Evidemment une telle basse-cour ne pouvait retenir longtemps un être aussi supérieur que Jœrgensen. Mais où aller?

L'ignorance du catholicisme chez les luthériens scandinaves est une sorte de prodige. Elle est à un point tel qu'il est impossible de rien préciser sans avoir l'air d'un farceur de table d'hôte. Leurs plus savants professeurs sont persuadés que l'Eglise romaine met au nombre des réprouvés ceux qui n'adorent pas le bois ou la pierre.

Mais, surtout, l'indifférence, une indifférence très particulière, d'espèce rare et cultivée avec le plus grand amour. Au fond, tout Danois est certain que le Danemark seul existe réellement et que ce qui n'est pas lui pourrait fort bien ne pas exister. Passé la frontière de cette Chine minuscule, il n'y a plus que des Barbares, une humanité inférieure. Allez dire à ces pauvres gens que l'ombilic du monde pourrait être ailleurs que dans la Baltique!...

Pour faire contrepoids à l'école de la viande inaugurée par Brandès, trois sortes de protestantisme : la Haute Eglise, la Mission intérieure et le Grundtvigianisme.

Le numéro un comprend tous les fonctionnaires, tous les larbins officiels de la piété luthérienne en Danemark, le ministre de l'intérieur étant leur pape infaillible. Ils ont des évêques, comme en Angleterre. Pourquoi la succession apostolique, tant réclamée par les hérétiques anglais, n'existerait-elle

pas chez les protestants de tous les terroirs? Judas Iscariote, quoique damné autant qu'on le puisse être, n'a pas cessé d'être apôtre. Il lui faut donc des successeurs. Quand on touche à ce corps, les morceaux restent dans la main. Evidemment ce n'était pas à cette porte que le réfractaire de la doctrine du cul devait frapper.

Les numéros deux et trois affectent volontiers une altière indépendance. La Mission soi-disant *intérieure* a pour spécialité d'offrir l'enfer, des deux mains; les Grundtvigiens offrent le paradis, quoi qu'on fasse ou quoi qu'on ait fait. C'est leur unique différence appréciable. Tout le reste paraît identique. Faire ce qui plaît et croire ce qu'on veut. C'est la base même du protestantisme.

Toutefois, les Grundtvigiens, ainsi nommés d'un poète vomitif extrêmement recommandé, se distinguent par l'ostentation d'une hideur, d'une cuistrerie effroyables. Impossible de se faire une idée de ça quand on n'a pas vu le célèbre village d'Askov, en Jutland, où la secte a son quartier général. Ah! le langage, oh! les gueules et les toilettes de la vertu!

Enfin les uns et les autres font des conférences et chantent des cantiques insupportables du matin au soir. Là non plus il n'y avait pas de place pour un artiste.

Herman Ronge, le protagoniste de *Vor Frue af Danmark*, avait appris d'un professeur fameux de Copenhague que la pensée ne peut se passer des problèmes, mais qu'elle se passe très bien de leur solution. Il s'agit même de ne jamais les résoudre pour *ne pas barrer l'horizon*. Sottise empruntée à Renan, l'homme le plus sot du défunt siècle. L'état d'âme résultant de ces théories lui devenait intolérable. Le besoin de s'insensibiliser par des poisons

commençant à se faire sentir, il eut le bonheur de rencontrer Ernest Hello.

Il lisait Hello comme on ne lit que très rarement dans la vie. Il craignait de perdre la moindre miette de ce pain si précieux pour l'âme. Il tenait le livre sur ses genoux ainsi qu'un avare tiendrait un vase plein de perles précieuses et ses doigts en caressaient les feuilles amoureusement... Il *voyait* pour la première fois, ayant vécu jusqu'alors comme dans une chambre obscure où il s'était habitué à discerner les objets en tâtonnant.

Devenu enfin catholique, après les angoisses et les reculades ordinaires, il voulut l'être absolument. « Il faut croire *avec le corps*, disait-il, s'agenouiller, faire le signe de la croix, se frapper la poitrine. » Voilà ce que ne veulent pas les protestants, suceurs indécourageables de la vieille têtasse de Luther, qui appellent ces actes du paganisme et qui ne voient que des symboles exclusivement spirituels là où se trouve la réalité terrible des sacrements. Par une conséquence directe, on est, avec eux, forcé de se contenter de la pâle doctrine de l'immortalité de l'âme au lieu de la plénitude du dogme chrétien de la Résurrection de la Chair.

C'est à faire frémir de penser qu'avec ses dons exceptionnels d'écrivain et d'artiste et ce besoin de logique absolue qui le traîne dans les voies de l'apostolat, un tel homme va être forcé de parler de Dieu à un tel monde! Il se sent tout à coup si exilé dans son pays sans prière, au milieu de ces innombrables figures tristes où le *sursum corda* des enfants de la bienheureuse Eglise a disparu depuis quatre siècles!

O Seigneur! s'écrie-t-il, ne me laissez pas périr comme un grain de poussière dans un tourbillon de grains de poussière. Prenez moi dans votre Main, ô mon Dieu, et

ajoutez-moi comme une pauvre pierre dans une place méprisée de la grande cathédrale de la Vie. Ne me rejetez pas, faites de moi un de vos ouvriers. Montrez-moi le moyen de vivre par un temps de dissolution et de confusion comme firent ces maîtres qui, dans les siècles de foi, remplissaient le monde de beauté. Donnez-moi de travailler comme eux, non par égoïsme ni vanité, mais par le seul besoin de voir votre Nom glorifié sur la terre aussi bien qu'au ciel.

Il n'est peut-être pas inutile de faire observer que cela n'est qu'une très misérable traduction.

## IV

Qu'il soit bien entendu que je n'ai pas formé le dessein d'une étude des livres de Jœrgensen. C'est tout à fait au-dessus de mon pouvoir. J'ai voulu seulement et surtout montrer un pauvre homme supérieur dans l'excessive misère d'une lutte épouvantablement inégale avec tout un monde.

Je ne crois pas à la conversion possible du Danemark, non plus que de la Suède ni de la Norvège. Je l'ai déjà dit, on est mort. L'apostasie de ces peuples a été telle que leur retour au catholicisme ne pourrait plus être un miracle distinct de la réapparition terrestre de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Alors que toutes les nations chrétiennes brûlaient de colère au seul nom de l'Hérésie ; alors que des centaines de martyrs arrosaient de leur sang la France, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre même qui fut si lâche pourtant, si promptement renégate au commandement de son roi ; oui, *seuls*, alors, les Scandinaves n'opposèrent aucune résistance et renièrent instantanément, avec des outrages, leur Mère de Rome qui les avait allaités.

Cette apostasie électrique de toute une race est un prodige d'ignominie, une turpitude septentrionale dont la raison latine reste confondue. La Honte capitale est entrée là comme dans sa maison, sans avoir besoin de frapper.

Comment voudrait-on que le Diable se laissât expulser de ces pays tristes où il est installé comme un père au milieu de ses enfants et qu'une domination si longue, si certaine, si incontestée, fût abandonnée par ce logicien ? Il est mille fois probable, au contraire, que la célèbre douceur danoise, qui est une bien bonne blague, s'exercerait contre les apôtres avec une intensité rare et dont il ne se serait peut-être pas vu d'exemple, même parmi les brutes féroces déchaînées autrefois par le sodomite Calvin.

L'espèce de tolérance dédaigneuse accordée aux missionnaires catholiques — allemands pour la plupart — depuis une cinquantaine d'années, témoigne d'une insultante sécurité que les résultats obtenus ne paraissent pas devoir ébranler demain matin. J'ai vécu plus d'un an, en qualité de brebis, au milieu d'un de ces troupeaux catholiques disséminés en Danemark et je vous fiche ma parole que c'était un bien joli assemblage. C'était, pour la plupart, des ouvriers et des indigents de la dernière classe, recrutés à forces d'aumônes et j'ai pu me croire souvent parmi les paroissiens ou les paroissiennes magnifiques de Sainte-Clotilde ou de Saint-Thomas d'Aquin, tant ils étaient dénués de foi, puants d'orgueil, tant ils ressemblaient à de la canaille !

Le tempérament scandinave *réformé* par les grands Salauds du seizième siècle est essentiellement inapte à la piété affective sans laquelle il n'y

a pas de catholicisme. Il paraît que cela suffit aux missionnaires heureux et fiers du recensement platonique de leur bétail, et qui n'ont eux-mêmes, ordinairement, qu'une soif médiocre du martyre.

C'est pour cela qu'un grand écrivain catholique tel que Johannès Jœrgensen doit avoir pour ennemis les catholiques encore plus que les protestants et surtout les prêtres, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Jusqu'à présent, il a réussi à ne pas déplaire à ces derniers, son extrême humilité leur ayant fait croire, sans doute, qu'il pouvait y avoir en lui un domestique. Ah ! lorsqu'ils perdront cette illusion !... Ah ! surtout, lorsqu'ils sentiront l'*artiste !...* Pauvre Jœrgensen !

J'ai écrit plus haut qu'il avait tout le monde contre lui. Je m'exprimais, Dieu me le pardonne ! en prophète, c'est-à-dire en raccourci. Pour les protestants et autres athées, c'est déjà fait, car il faut bien remarquer que la tolérance dont il vient d'être parlé n'est pas pour lui. Il n'a pas la même odeur que les boucs du voisinage et le flair des ogres de la Vie ne s'y trompe pas. On veut bien tolérer le catholicisme, mais à la condition qu'il ne soit pas plus vrai ni surtout plus vivant que n'importe quoi. C'est la mort qu'on veut, rien que la mort.

Les catholiques, à leur tour, détesteront leur apologiste quand ils auront vu l'Absolu redoutable qui est en ce poète si rempli de bonne volonté et de candeur.

En attendant cette découverte, le malheureux s'exténue en un labeur désespérant. Il ne croit pas beaucoup, lui non plus, à la conversion de ses compatriotes. Mais il pense que ce n'est jamais inutile de rendre témoignage, fût-ce dans le désert. Il espère aussi que ses écrits atteindront tout de même quel-

ques âmes, et cela suffit pour qu'il accepte l'étrange peine de s'ajuster en pédagogue aux déplorables cerveaux luthériens. Voilà des années qu'il ne fait que cela. Il instruit, il rompt le pain de la doctrine à ces très pauvres, il le leur émiette comme à des oiseaux sans nid et périssant de misère.

Dans l'asphyxie d'une telle besogne sans relâche, avoir écrit, entre autres choses, *le Dernier Jour*, *Notre-Dame de Danemark* et, dans ces tout derniers temps, l'éblouissant poème en prose intitulé *Eva*, voilà ce qui est inouï et ce qui peut à peine se comprendre. Car, enfin, cette propagande à laquelle il se condamne est un extrême danger pour son art. Son public le tire continuellement en bas et c'est stupéfiant qu'il ne le fasse pas tomber.

Enormément affaibli déjà par ce cauchemar et perdant presque l'équilibre à chaque instant, il lui faut demeurer, quand même, un grand artiste, le plus grand, je crois, de tous les artistes scandinaves, et il y parvient.

Quelques âmes..., oui certainement, il doit atteindre, il atteindra quelques âmes, et ce résultat vaut qu'on souffre. En tout cas, il lui restera d'avoir travaillé pour la Gloire de Dieu... Je le connais, ce métier terrible...

J'ai reçu, à mon tour, le siècle dernier, l'hospitalité la plus fraternelle chez Jœrgensen, à Copenhague, et j'ai vu à quel point la vie de cet écrivain si bassement calomnié est en harmonie avec ses livres ; combien elle est haute et pure et parfaitement douce dans les amertumes.

Il y a de telles menaces que le martyre peut être prévu pour n'importe quel homme de cette sorte. Je le disais en commençant, mon ami Johannès porte tellement cette vocation sur sa figure ! Le

martyre administré par les imbéciles, quel rêve ! Il s'y prépare, je pense, tous les jours, dans le recueillement et la paix chrétienne de sa demeure.

## V

Après tout cela, on demandera peut-être comment une telle fleur de catholicisme a pu pousser dans une terre aussi peu fertile. Le Danemark, en effet, n'y est pour rien. Johannès Jœrgensen s'est converti en Allemagne ou, du moins, à la suite d'impressions religieuses très profondes reçues dans l'Allemagne du Sud et en Italie. Il a transcrit ces impressions dans son beau livre *Rejsebogen*, édité à Copenhague, *ante porcos*, en 1895.

A cette époque, il n'avait pas encore abjuré et il était plutôt artiste que chrétien, juste le contraire de ce qu'il est devenu, pour le mystérieux profit de de son art. Qu'il me soit permis d'en détacher une page qui m'a remué avec force et dont la traduction sera ce qu'elle pourra. — La langue danoise, me disait une Danoise de grande intelligence, n'est pas assez somptueuse pour donner autre chose que des reflets. Combien il faut que l'âme de Jœrgensen soit belle pour jeter de pareilles couleurs sur le pauvre mur scandinave !

Don Juan allait, parcourant les rues de la petite ville allemande. C'était le soir. Par les portes ouvertes d'une église, il vit les cierges allumés sur les autels, il entendit les voix claires des moines qui louaient Dieu à l'heure de complies... *Sicut erat in principio et nunc et semper*, etc. Les ondes de la mélodie ambrosienne, pures et simples comme celles de l'Océan, montèrent et moururent. L'office était fini. Les fidèles se dispersèrent autour de don Juan qui continuait sa promenade solitaire. Et les jeunes filles glissaient devant lui, leur livre pressé

contre la poitrine ; elles regardaient curieusement son grand chapeau à plumes flottantes, son pardessus aux revers de soie rouge, son pantalon large, sa sonnante épée battant les dalles. — Regardez ! un Espagnol ! chuchotaient-elles, riant un peu et, se sauvant par les ruelles, elles disparaissaient bientôt sous des portes obscures abritées par des auvents. Et don Juan ne voyait pas le moyen de leur parler, et restait seul, et la place de l'église se vidait, et les rues devenaient désertes, et enfin une vieille femme seule qui avait prié longtemps devant l'autel de Notre-Dame se hâtait de rentrer.

Alors, don Juan se mit à jurer et à maudire. Et il marchait, fouillant la ville dans tous les sens et son épée sonnait de plus en plus furieusement sur le pavé, et il frappait à toutes les fenêtres éclairées, et il appelait toutes les formes féminines que son rêve lui faisait voir dans le lointain des rues. Mais don Juan ne trouvait aucune femme à serrer dans ses bras, et la ville devenait noire et minuit sonnait à tous les clochers.

Enfin, il aperçut une lueur. S'étant approché rapidement, il se trouva devant une vitre grillée. Au-dessous de la fenêtre, une lampe était allumée et une femme était derrière la grille. Et elle était belle. Don Juan s'arrêta au milieu de la rue et, ôtant son vaste chapeau, salua si profondément que les plumes balayèrent le sol et il dit :

— Noble dame, permettez-moi de me reposer dans votre maison. Je suis un étranger, un voyageur, et j'ai besoin de réconfort.

La dame ne répondit pas, mais à la lumière vacillante il sembla à don Juan qu'elle souriait. Et, avec plus de force, il se mit à la prier, à lui déclarer sa tendresse, à lui promettre les brûlants trésors de son amour. Mais elle ne répondit pas, continua seulement à sourire.

Alors don Juan, ivre de passion, se rua contre la porte. Mais elle était fermée. Il cria vers la grille, mais la femme ne répondit pas. Alors il se mit à l'insulter, à l'injurier, à l'appeler par tous les méchants noms et tous

les mots impurs dont était pleine sa pensée. Mais la femme ne répondit pas, elle continuait son sourire.

Alors don Juan commença à la maudire, appelant sur elle toute la puissance de l'enfer, toute la malice du démon. Mais elle ne répondit pas. Et don Juan jura plus fort, et il la maudissait par l'archange saint Michel, par saint Jean Baptiste et par les saints Apôtres, et enfin par la Mère de Dieu elle-même.

Alors la lampe trembla en jetant une très haute flamme. Et, dans cet éclair, don Juan vit qu'il y avait une image et non une femme derrière la vitre, — l'image d'une femme, — de la seule femme pure et sainte parmi les femmes, — de la Mère de Dieu !

Avec un blasphème, don Juan s'en alla en chancelant. Mais, à l'heure de la mort, sous l'étreinte terrible, don Juan ne se repentait de rien, ne se souvenait de rien, à l'exception d'une seule chose qui lui revenait accompagnée d'une angoisse infinie. Il se rappelait la nuit où il avait parlé à Elle comme à une putain, à Elle qui porte dans ses bras le Sauveur du monde... le Juge du monde.

## VI

Johannès Jœrgensen n'a que trente-cinq ans. Cela lui fait, selon la loi commune, trente ans à souffrir encore. On l'y aidera, je crois l'avoir assez dit. Il en a besoin, ayant le meilleur de sa tâche à accomplir.

Pourtant, la liste de ses œuvres est déjà longue même à partir du moment où, devenant chrétien, il lâcha définitivement « la Société pour la protection de la bête humaine », c'est-à-dire, il y a environ six ans.

Ce moment plein d'héroïsme lui fut bizarre. Il raconte avoir senti tout à coup un dénûment dont ne peuvent se faire une idée les catholiques de naissance qui n'eurent jamais à se déraciner et qui

ne souffrent d'aucun besoin de se développer, fût-ce dans le sens de la bêtise.

Herman Ronge se sentait comme l'arbre dont on a coupé les branches pour le mettre en état de pousser avec plus de vigueur. Il se voyait une perche, un épouvantail, mais il avait l'espoir d'une belle cime d'arbre.

Chacun de ses livres est une occasion d'étonnement. On l'avait laissé à portée de la main et on est forcé d'entreprendre un voyage pour le rattraper, tant il a marché dans la poursuite ardente, inlassable, de son *identité*. On se demande où s'arrêtera un artiste qui grandit toujours. Après *le Dernier Jour*, *Den Yderste Dag*, publié, il y a quatre ans, et qui semble déjà si loin, comment croire que l'écrivain d'un livre si fort n'avait pas atteint son sommet?

C'était un soir de novembre, à Sodome, un soir du mois des morts. Toute la journée, il avait fait noir dans les rues étroites et, dès le matin, on avait allumé les lampes dans les boutiques profondes qui s'enfonçaient sous les maisons, comme des tanières splendidement illuminées, pleines des trésors du monde. Par les rues bitumées et sur les dalles des trottoirs, coulait incessamment le fleuve des hommes sous la lumière blanche des appareils électriques. Et toutes les figures étaient pâles de l'air de Sodome — tel le linge blanchi au chlore — et de chaque face regardaient deux yeux, et derrière chaque paire d'yeux brûlait une âme.

Tant d'yeux! — Et tant d'âmes! Cela donnait le vertige de plonger dans tous ces regards d'hommes et de penser à toutes ces âmes d'hommes. Et on pouvait se croire au bord d'un gouffre à la vue de tous ces gens de Sodome, — en se demandant d'où il venaient, ce qu'ils cherchaient, où ils allaient, ce que serait leur destinée ici et au delà.

On a dit que Pascal voyait toujours un abîme à côté

de lui...Combien sont-ils ceux pour qui la vie est réelle et qui sentent vraiment qu'ils vivent, et qu'ils sont au milieu des gouffres?... Et ces hommes pour qui le sentiment *d'être* est comme une fête perpétuelle et une terreur perpétuelle, ne peuvent vivre sans s'agenouiller, à chaque instant, dans leurs cœurs, et leurs âmes tremblent sans cesse comme les étoiles, parce qu'ils regardent sans cesse la puissance de Dieu comme les étoiles, et ils tombent et ils adorent en tremblant. Mais pour les gens de Sodome, ces paroles n'ont pas de sens...

Les trois derniers chapitres de *Den Yderste Dag* sont parmi les choses les plus bouleversantes qu'on ait écrites et, cependant, je le sais, *l'arbre n'a pas encore obtenu sa cime*. Quelqu'un se trouvera-t-il en France pour traduire ce poète qu'il est honteux de ne pas connaître quand on a tant parlé d'Ibsen et des autres? Si on veut à toute force écarter l'apologiste catholique, nécessairement et inéluctablement voué à l'exécration plus ou moins prochaine de ses coreligionnaires eux-mêmes et qui est à lui seul un spectacle; il y a l'artiste, étrange à force de candeur, pour lequel il me semble que j'aurai épuisé l'éloge quand j'aurai dit qu'il est un poète *de bonne volonté*. Les trois ou quatre personnes qui savent encore l'énergie surnaturelle des expressions évangéliques me comprendront.

Malgré sa très lointaine origine étrangère, Jœrgensen appartient bien à ce vieux peuple danois fait pour la simplicité, pour l'extrême simplicité, mais dénaturé monstrueusement par le protestantisme qui en a fait un peuple d'hypocrites et de moutardiers. Ce poète, par malheur si difficile à traduire, a retrouvé ou retenu, par un privilège unique, le parfum subtil de cette fleur sauvage que les cuistres barbares de la soi-disant réforme ont

piétinée comme des brutes et qui en est morte, en même temps que disparaissait Marie. « L'art des vieux jours, dit-il, appartient aux enfants comme le royaume des cieux ». Jœrgensen est un des plus aimables enfants de la Tour d'ivoire.

Dussé-je être l'unique voix d'ici longtemps, je suis heureux de cette occasion de pratiquer la justice en disant et même en criant, s'il le faut, combien je l'admire, ce *prophète dans sa patrie*, ce solitaire douloureux, ce méconnu, et combien il contrebalance l'énorme dégoût que ses lamentables compatriotes m'ont inspiré. Ma joie est d'autant plus vive qu'il m'est donné de rendre témoignage à un tel chrétien dans une revue fort étrangère au christianisme et, par là, fort autorisée, car Julien l'Apostat est revenu vainqueur des Perses, au mépris de l'histoire, et triomphe dans Constantinople. J'ai seulement à déplorer mon extrême insuffisance et je lui en demande pardon très humblement.

LÉON BLOY.

# L'ANGLETERRE
## ET LA
# PRÉPONDÉRANCE EUROPÉENNE

Peut-on, à l'heure actuelle, définir clairement la situation qu'occupe l'Angleterre vis-à-vis des puissances européennes et en particulier de la formidable adversaire qui se met en travers de sa route, l'Allemagne?

A la mort de la reine Victoria, nous avons essayé de démontrer l'affaiblissement de l'empire britannique, en indiquant les principales causes de la crise, non pas que la disparition de la souveraine nous parût avoir une influence directe sur la politique anglaise, mais simplement parce que c'était là une date historique et que l'avènement du nouveau roi pouvait amener quelques changements dans la direction du gouvernement. Mais il ne s'est guère produit depuis lors d'événement bruyant et imprévu qui modifiât le cours des choses. Au contraire, les choses ont continué à suivre le cours que l'on prévoyait et c'est là, justement, qu'est le symptôme important et inquiétant. L'Angleterre descend une à une et sûrement les marches du trône de la suprématie mondiale et il est peu probable qu'elle les remonte avant longtemps.

Le développement exagéré de l'empire britannique est la seule cause de son ébranlement, nous ne disons pas de sa ruine. Une politique imprudente, que le succès justifiait quand il s'agissait de s'an-

nexer des territoires habités par des nègres, a amené une série de revers terribles où s'est brisé le prestige de l'Angleterre. L'entêtement à continuer la lutte exige des sacrifices énormes d'hommes et d'argent sans qu'on puisse en voir l'aboutissement avantageux. En même temps il oblige les gouvernants à une quantité de bouleversements intérieurs qui accapareront toute l'activité nationale au détriment de la politique générale que de récents exemples prouvent surabondamment.

Empêchée de faire sentir son influence redoutée dans les questions et conflits divers qui occupent actuellement les nations européennes, l'Angleterre est entièrement absorbée, d'abord pour soutenir une lutte interminable qui l'épuise, et aussi pour faire face aux nombreuses et sérieuses difficultés que lui ont occasionnées la guerre avec les républiques Sud-Africaines. On ne saurait plus parler maintenant du prestige britannique — personne n'y croirait, maints incidents récents en sont la preuve, et tout le monde connaît la déplorable situation financière pour laquelle un budget colossal a été élaboré.

Le 18 avril dernier, le Chancelier de l'Echiquier, sir Michael Hicks Beach, a présenté à la Chambre des Communes le budget le plus énorme qu'ait jamais vu l'Angleterre. Sans entrer dans le détail de ce programme financier, on peut cependant y puiser des renseignements édifiants.

Tout d'abord le ministre annonce que le déficit prévu est, pour l'exercice, de 55 millions de livres sterling (1 milliard 375 millions de francs), auquel il veut faire face en proposant une série de taxes et d'impôts nouveaux.

L'income-tax, l'impôt sur le revenu, est augmenté

de deux pence par livre, ce qui le met à 1 fr. 45 par 25 fr. de revenu.

Le sucre, qui avait échappé jusqu'ici aux besoins budgétaires est lourdement frappé : le sucre raffiné paiera un droit de 4 s. 2 d. par 112 livres anglaises, s'il polarise 98 degrés. La taxe s'abaissera graduellement jusqu'à un minimum de 76 degrés de polarisation où elle ne sera plus que de 2 s. Les glucoses paieront un droit de 1 s. 8 d. par 112 livres anglaises et les mélasses un droit de 2 s.

Le charbon est frappé d'un droit d'exportation de 1 s. par tonne et c'est cette taxe qui donne lieu aux plus graves manifestations de mécontentement.

L'amortissement de la dette est suspendu.

Le gouvernement émettra un emprunt de 60 millions de livres sterling (1 milliard 500 millions de francs) sous la forme de consolidés.

Les tabacs, les alcools, les vins et le café ne sont pas imposés.

C'est au moyen de ce programme financier que le Chancelier de l'Echiquier compte subvenir aux dépenses de la guerre et aux besoins nouveaux nécessités par des réformes urgentes, comme celles de l'armée et de l'augmentation de la flotte. Le contribuable anglais ne peut pas dire qu'on le ménage, il pouvait s'y attendre d'ailleurs. Le grand prophète impérialiste, Rudyard Kipling, avait pris pour refrain d'une scie patriotique fameuse : *Pay, Pay, Pay !* Quand on a bien chanté il faut payer les violons; et c'est au moment de la « douloureuse » qu'on se livre plus volontiers à des réflexions modérées et raisonnables. L'enthousiasme impérialiste, les mafekinades et autres pavoisements populaires,

risquent fort de se ralentir devant le coût exorbitant de la politique Chamberlain.

D'ailleurs, dans son discours d'une franchise et d'une netteté remarquables, sir Michael Hicks Beach ne s'est pas gêné pour donner son opinion à ce sujet : « Il est dans l'intérêt de la paix et de l'économie que les travailleurs sachent qu'ils supportent le fardeau des frais de la guerre. »

Le ministre a déclaré aussi — ce que nous avions déjà fait remarquer dans un précédent article, malgré les conclusions optimistes tirées par certains des statistiques du Clearing-House — que le commerce d'exportation de l'Angleterre a augmenté en valeur et non en quantité. Il faut donc des impôts productifs sur des articles de consommation universelle. Or là une consommation moyenne du sucre s'élève à 56 livres par tête d'habitant; ce qui peut faire entrer dans les caisses du trésor 5 millions cent mille livres sterling (127 millions 500 mille francs).

Le droit de sortie sur la houille, malgré les affirmations du quasi-monopole des charbons anglais, occasionnera probablement une crise grave et pourra bien ne pas donner ce que l'on en attend. Le ministre a déclaré aussi à ce sujet que si un droit d'importation avait pour résultat d'entraver la vente du charbon à l'extérieur, la consommation du charbon en Angleterre serait à meilleur marché ou bien l'extraction serait restreinte de telle sorte que le charbon serait économisé pour l'avenir. Tous ces arguments sont d'apparence assez faible et il reste à savoir comment le contribuable s'en arrangera.

L'augmentation de l'income-tax produira, on l'espère, une centaine de millions.

Mais l'appoint le plus considérable est l'émission de 1500 millions de consolidés.

Voilà le budget qui doit suffire aux besoins du présent exercice et combler le déficit de 1375 millions de l'exercice précédent. Le déficit de l'année courante pourra s'élever jusqu'à 4 milliards, pour peu que la lutte continue dans le Sud-Afrique. D'après les déclarations du Chancelier de l'Échiquier, la guerre a coûté jusqu'à présent 153 millions de livres sterling (3 milliards 815 millions de francs), ce qui fait environ une quarantaine de millions par semaine en dehors des frais militaires de la Grande Bretagne, et il faudra attendre deux ou trois ans après la conclusion de la paix pour réclamer au Transvaal sa contribution aux frais de la guerre.

Il est évident que ce programme financier courageusement présenté peut faire face à bien des difficultés. Mais il en est beaucoup d'autres qui resteront sans solutions indépendamment de celles qui s'élèveront des taxes et des réformes proposées.

Bien qu'on ait, à certains égards, doré la pilule, les nouvelles taxes indirectes rencontrent un très mauvais accueil. Certes les taxes nouvelles sont votées à des majorités diverses, parce qu'elles s'imposent et qu'il n'est pas possible de les refuser. Mais la presse, même impérialiste, ne se gêne pas pour blâmer les mesures prises par le gouvernement. Le nouveau droit sur la houille a soulevé des protestations unanimes d'un bout à l'autre du Royaume-Uni. L'agitation est telle que le ministre a dû faire certaines concessions, qui ne satisferont pas les mineurs. On parle de suspension du travail jusqu'à ce que le droit soit supprimé, mais ce ne serait là qu'une façon d'intimider le gouvernement qui maintiendra ses mesures; on protestera, on s'agite-

ra, mais on finira par les accepter. Seulement, aux prochaines élections, il est très probable sinon certain que les voix des districts miniers n'iront plus au parti gouvernemental.

La situation du cabinet Salisbury devient critique. L'opinion du Parlement et du pays s'acheminera peu à peu vers une autre politique, car on commence à constater que la politique actuelle n'a amené qu'une ruineuse augmentation des dépenses et des impôts et que le gouvernement est dans l'impossibilité de présenter aux Chambres les projets de réformes économiques et politiques dont l'Angleterre sent maintenant l'absolue nécessité.

Mais tandis que l'Anglais cultivé reconnaîtra facilement les besoins nouveaux et sera disposé à faciliter les réformes — réorganisation de l'armée et instruction des officiers qui apprendront la tactique au lieu du polo, adaptation aux conditions industrielles et commerciales du temps présent sur lesquelles l'Anglais est manifestement en retard, favorisation des améliorations mécaniques et scientifiques pour lesquelles l'Angleterre s'est laissée distancer considérablement par presque toutes les autres nations — et surtout l'accomplissement de la tâche colossale de mettre de l'ordre dans les affaires fort compromises du vaste empire britannique, etc., — l'Anglais des masses, des classes ouvrières et commerciales de la grande majorité, n'envisagera nullement les choses de la même manière : il restera persuadé de sa supériorité d'Anglo-Saxon qu'on a célébrée sur tous les tons et à laquelle M. Demolins avait presque réussi à nous faire croire en France; l'Anglais moyen, l'*average Englishman*, se refusera à comprendre la nécessité de changer quoi que ce soit à l'état de choses an-

cien par suite de ce raisonnement bien simple qu'avec cet ancien état de choses il était supérieur au reste du monde et que tout ce qui était anglais était parfait, tandis que, maintenant, avec les changements, on a diminué son prestige, on a augmenté les impôts et on lui a rendu la vie plus dure. Il y aura là un conflit des plus acharnés qui amènera des modifications profondes dans le système politique de l'Angleterre.

Pendant que se produiront ces transformations et que seront peu à peu surmontées les difficultés intérieures et vitales auxquelles l'Angleterre doit dès maintenant faire face pour tâcher de maintenir l'intégrité de son empire, la prépondérance mondiale lui échappera de plus en plus, au profit de l'Allemagne, et sans doute aussi des Etats-Unis.

La « splendid isolation », qui lui était jadis si chère et dont elle montrait tant d'orgueil, semble depuis plusieurs années faire place à d'autres désirs. Elle a fait des avances réitérées aux diverses nations européennes, mais sans succès. La France est liée à la Russie. L'Italie, dont la flotte a une si grande importance dans la Méditerranée, est tenue par la Triplice, et si elle doit se détacher de cette onéreuse alliance, ce ne semble pas devoir être au profit de l'Angleterre, comme l'indiquent les récentes manifestations de Toulon et les relations amicales des gouvernements français et italiens. Les États-Unis se sentent assez forts pour n'avoir besoin de l'appui de personne et leur indépendance leur est trop précieuse, sans compter qu'elle leur est aussi très profitable, pour accorder leur appui à qui que ce soit.

Toutes les protestations d'amitié prodiguées lors de la guerre hispano-américaine ont été reçues

très froidement, sinon repoussées par le gouvernement de Washington et l'opinion publique. Certaines attitudes vis à-vis de la Russie peuvent indiquer aussi le désir d'un rapprochement impossible de ce côté.

Un instant, on put croire qu'une « entente cordiale »,à défaut d'une alliance,était sur le point de se décider entre l'Allemagne et l'Angleterre. Le refus du Kaiser de recevoir M. Krüger fut interprété par la presse anglaise comme une intention d'être agréable aux cousins anglo-saxons et comme réparation du fameux télégramme.Aussi, lorsque Guillaume II alla, en personne,assister aux funérailles de sa grand-mère, la reine Victoria, toute l'Angleterre se jeta au cou du puissant ami. Mais on dut en rabattre tôt après.

La dépêche à Krüger avait été l'acte le plus populaire du Kaiser — son séjour en Angleterre menaça d'amener, sinon une rupture, du moins une méfiance entre son peuple et lui. On ne montra en Allemagne aucun enthousiasme à voir Guillaume se sentir tout à coup si attaché à sa famille. Son chagrin de la mort de sa grand'mère, ses témoignages d'affection à son oncle étaient reçus en Allemagne avec une extrême réserve, mais lorsque l'empereur malavisé conféra à Lord Roberts la décoration de l'Aigle-Noir, la mauvaise humeur contenue du peuple allemand éclata en protestations et en récriminations violentes. L'opinion fut à tel point soulevée,qu'en réponse à une interpellation du Dr Schaedler,le chancelier comte de Bülow dut assurer au Reichstag que cette visite et ces congratulations réciproques n'avaient aucune signification.

Le ton persifleur et la façon sarcastique dont fut faite cette déclaration et les applaudissements una-

nimes et chaleureux avec lesquels elle fut accueillie, démontrèrent à l'Angleterre, sans illusion possible, quelle avait été son erreur. L'anglophobie de ses cousins teutons ne peut lui faire de doute, et les bonnes intentions du Kaiser devront bien céder devant l'animadversion de la nation allemande.

Depuis qu'est assurée l'unité germanique, les sentiments hostiles à l'égard de l'Angleterre n'ont fait que se développer à chaque occasion. Il ne faut pas faire trop de cas de ce cousinage germain, car s'il peut y voir une descendance commune, il n'y a plus à présent, à la suite de profonds mélanges de races, qu'une parenté toute nominale, et il est d'ailleurs parfois des haines de famille plus tenaces que les querelles entre étrangers.

Il est de toute évidence que le conflit actuel était fatal. Dans ces trente dernières années, l'empire allemand s'est affermi et s'est développé dans des proportions formidables. Pendant que s'élaborait patiemment et péniblement son unité, et qu'il prenait rang parmi les premières nations européennes, l'Angleterre avait paisiblement consolidé sa puissance, accaparé les marchés du monde et étendu sa domination aux quatre coins du globe. Tout à coup, l'Allemagne se rend compte de la nécessité d'avoir des colonies, de s'ouvrir des débouchés, et elle trouve l'Angleterre installée partout. En quelques années, l'Allemagne s'était préparée au point d'entamer avec succès une ardente concurrence contre les produits anglais et rien n'a été épargné, ni par l'État, ni par l'initiative privée, pour favoriser par tous les moyens possibles la lutte contre la puissance commerciale de l'Angleterre. L'existence de l'Empire Britannique dépend de la supériorité de son commerce, et de son côté l'Empire Germanique

a singulièrement ébranlé le prestige anglais. Le monopole mercantile de l'Angleterre n'est plus indiscuté, et toute l'énergie germanique est engagée à saper et à miner les fondements mêmes de la puissance britannique.

« Unsere Zukunft liegt auf dem Wasser, » a déclaré l'Empereur Guillaume II, et c'est de ce côté que porte actuellement tout l'effort, bien que les agrariens soient opposés à ce développement, qui doit surtout profiter à l'industrie. La fameuse phrase du Kaiser est un défi catégorique jeté à la suprématie maritime et commerciale de l'Angleterre. Les Pangermanistes prétendent arriver au total de 95 millions de Teutons contre seulement 85 millions d'Anglo-Saxons. Que le premier chiffre soit exagéré — et l'est-il ? il n'en est pas moins vrai qu'il témoigne de l'extraordinaire vitalité de la race germanique qui se multiplie dans des proportions de beaucoup supérieures à celles des autres races européennes. C'est à peine s'il y a 50 millions de blancs dans tout l'Empire Britannique, en comprenant dans ce nombre les Canadiens français, les Irlandais irréductibles et les Hollandais du Cap, et il y a plus de 56 millions d'Allemands dans les limites de l'Empire actuel et 70 millions entre Hambourg et Trieste, c'est-à-dire la population blanche des États-Unis, et des deux races la germanique est la plus prolifique et s'accroît d'environ un million par an.

Ce doit être une des plus sérieuses préoccupations des gouvernants allemands que savoir dans quel sens canaliser ce surplus de population. L'émigration prive la mère-patrie, chaque année, d'un grand nombre de jeunes gens qui fuient la conscription et, s'en allant en Amérique ou dans des colonies étrangères, sont perdus pour l'Empire.

Les colonies actuelles sont insuffisantes et il n'en est plus guère d'autres à annexer. C'est pourquoi la politique allemande s'est orientée vers la Chine dans l'espoir d'y jouer un rôle prédominant. Les lignes maritimes de Brême et de Hambourg sont de ce côté, ainsi qu'à l'Ouest de l'Afrique, d'un précieux secours au commerce allemand qui a supplanté l'influence anglaise dans ces régions.

Il ne s'agit probablement pas là d'acquisitions territoriales, qui sont trop onéreuses sans profiter d'une façon bien sensible au commerce de la métropole, mais seulement d'une base d'influence qui permettrait à l'activité entreprenante des industries allemandes de trouver des débouchés magnifiques. L'extension coloniale est coûteuse et exige de grands sacrifices, au lieu que certains marchés peuvent donner à ceux qui sauront y imposer leur prépondérance des profits immédiats et faciles, sans occasionner l'embarras d'un formidable empire territorial difficile à exploiter et à défendre.

Nous n'assistons encore qu'au début de la suprématie allemande à la fois dans la politique et dans l'activité commerciale du monde. Avoir une marine sans rivale et des débouchés dans tous les continents, comme les rêva Colbert et comme sut les réaliser l'Angleterre, tel est le but de l'Allemagne. Il se pourrait qu'une des conséquences de son développement prépondérant et de sa richesse et de sa puissance croissantes soit une sorte d'englobement de tout ce qui est germanique en Europe, la réalisation des idées pangermanistes, l'extension pacifique, l'absorption de la Hollande et de ses côtes précieuses pour les ambitions navales de l'Empire, le recul des frontières vers les Balkans, le voisinage du Bosphore et de l'Asie Mineure...On a parlé

très sérieusement de ce développement vers l'Est. Il y a quelques semaines, le Dr Kramarz, chef du parti tchèque, envisageait la venue de l'Allemagne vers le Sud comme un danger contre lequel on devait se prémunir. « Dans ce cas, dit-il, l'Allemagne serait la première puissance du monde, non seulement maîtresse de toute l'Europe centrale, mais maîtresse politiquement et industriellement des Balkans et de l'Asie Mineure. »

C'est par la pénétration opiniâtre de l'influence commerciale et industrielle que se fera sans doute, après l'unification de l'Empire allemand, l'unité de la race germanique. Le puissant élan de son activité et l'avance acquise lui assurent la prépondérance en Europe et la suprématie dans le monde entier pour la période qui commence. Combien de temps durera cette domination? On ne saurait encore le prévoir. Il est certain qu'il s'élèvera d'ardentes compétitions et des concurrences redoutables, qui pourraient modifier les prévisions actuelles. Mais le fait n'en reste pas moins acquis que l'Angleterre n'est plus la puissance incontestée qu'elle fut si longtemps et que, dans sa rivalité avec l'Allemagne, cette dernière gagne sans cesse sur tous les champs d'activité où les deux nations sont en conflit. Quel que soit le rang que l'Angleterre garde entre les nations, l'Allemagne l'a dépassée et l'a supplantée.

HENRY-D. DAVRAY.

# ÉLOGE
## DES VIEILLES MAISONS

—

*La maison chaque année prend un peu d'air, de soleil,*
*D'ombre épaisse, de ciel proche, de bruit qui monte, de vent clair.*
*Un jour vient où la rue et les maisons assez vieilles*
*Sont maîtresses de ces choses par leur tranquille savoir-faire.*

*Le sol même appartient à ces vieux murs dégagés*
*Qui se mêlent en des joutes et des prouesses d'équilibre.*
*Chacun montre une aisance et se remue sans danger,*
*Tant sa base fantastique fait de racines et de fibres.*

*Et le jour et la nuit sont devenus si dociles*
*Qu'ils se prêtent en mesure comme une haleine de couleur.*
*Un côté de la rue en alternant assimile,*
*Puis expire la lumière, inspirant l'ombre, selon l'heure.*

*Le plein air attiré se précipite aux rangées*
*Des fenêtres qui l'abîment, en font du gouffre, du mystère.*
*On surprend aux carreaux un peu d'émoi passager*
*Quand la vitre se referme sur ces arcanes d'atmosphère.*

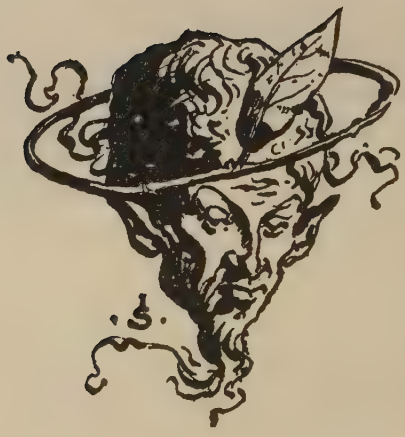
*Et, de loin, le flux noir, vermiculé, des passants,*
*C'est la sève qui travaille pour les tonnelles des mansardes.*
*S'il cessait, on verrait agoniser dans leur sang*
*Ces feuillages qui s'avancent sur les goutlières et regardent.*

*Et le bruit trépidant avec son rythme affairé,*
*C'est, peut-être, tant le charme de ces murailles dénature,*

*C'est un chant nécessaire et merveilleux pour timbrer*
*L'éloquence des enseignes qui se balancent aux mâsures.*

*Et sartout le ciel proche est une écharpe assortie*
*Qui se change dans la hâte mélancolique des toilettes.*
*Il s'éploie dans le vent, rayé de tons amortis,*
*Et frissonne, long et souple, sur les toitures satisfaites.*

LAURENT ÉVRARD.



# LES SALONS

—

*Champs-Élysées, Champ de Mars, exposition des Indépendants*, trois paliers d'un large escalier d'art dont les premières marches sont battues et usées par les pas traînards et séculaires des routines et des formules, dont les suivantes mènent à une beauté malheureusement déjà trop connue, dont les derniers enfin divergent les uns vers la splendeur neuve, les autres vers la recherche encore tâtonnante, quelques-uns vers le néant. La montée sera longue et parfois lassante : qu'importe !

AVENUE NICOLAS-II (CHAMPS-ÉLYSÉES)

Pour arriver au premier palier, Dieu que l'on rencontre de nœuds — tels des morceaux d'os — dans le bois crasseux des degrés !

Comme toutes les vieilles bottes des conquérants de Renommée facile, comme toutes les savates éculées des maîtres pédagogues et nuls en ont creusé l'usure ! Pauvre escalier râpé ! pauvres marches qui conduisez vers les golgothas mornes, où chaque année on crucifie, selon les règles académique les plus immobiles, l'art libre et vivant !

Cela se passe ainsi depuis cent ans. Cela recommencera l'an prochain et dans la suite indéfinie des années prochaines. A quoi bon s'en plaindre et crier? — Et bien, non, il faut crier quand même ! Il faut, ne fût-ce que pour se soulager un peu, encore que personne n'écouterait, dire cette prostitu-

tion officielle, qui se sert de la lumière — la chose la plus belle du monde — pour outrager avec des couleurs, prises en quels lavoirs publics ou quels bains de boue, les yeux de Paris et ceux de l'Europe attentive et imposer que de tels scandales d'art sont l'art français.

Au fond d'une salle, là-bas, M. Layraud expose le chef de l'État : M. Loubet. Ce portrait apparaît comme un symbole. Il représente le goût régnant. M. Loubet en habits neufs, achetés, dirait-on, à la *Samaritaine*, le cordon de la Légion d'honneur en sautoir, aimable, épousseté et souriant, se dresse. La peinture blaireautée et fade, que les chromolithographes les plus veules regarderaient de travers, s'étale, sans que la police intervienne. Aucun soupçon de beauté. Toute la platitude. Toute la quelconquerie. Il n'y a pas un seul trait de pinceau qui ne soit du « contraire d'un peintre », pas un ton qui ne proclame la vacuité irrémédiable de celui qui conçut une telle négation de l'art. Cela est « petit bourgeois » à l'extrême ; cela indigne d'autant plus que l'homme probe et sérieux qu'est le Chef actuel de la République ne mérite pas cet empaillage de mannequin lisse et gourmé.

M. Bonnat le traite mieux. Il lui évite le ridicule. Certes, le portrait est mal peint et grossièrement modelé, mais la pose en est aisée et l'allure n'est point « petit bourgeois ».

Malheureusement, M. Bonnat n'expose pas que M. Loubet. Il envoie un plafond qui simule, je crois, un cataclysme. Des bruns durs et des blancs crayeux se heurtent dans les nues ; des personnages apparaissent massifs et entrechoqués. Le catalogue les dénomme : Vérité, Pitié, Justice. Mais le catalogue ment. Ce sont des blocs de matière lourde et

menaçante. Il est impossible qu'on les rattache un jour, sans danger, là-haut, au-dessus d'une foule, dans un palais. Il faudrait un filet comme au cirque.

Ferrugineux se dresse le triptyque de Rochegrosse. L'effort est peut-être louable — mais combien et cette reine de Saba et ce Salomon et toute sa gloire sont en dehors de la vie ! James Tissot autant que M. Rochegrosse nous raconte avec précision, et peut-être avec science, les personnages bibliques. Que nous importe leur art sans évocation, sans autre intérêt qu'une archéologie froide et morte. Le peintre ne doit pas enseigner ou instruire comme le savant. Les théories Ruskiniennes sont défuntes. Qu'on laisse la mort parée se prélasser dans les musées; c'est la hantise du souvenir et non pas sa réalité historique que les cerveaux d'artistes exigent. De M. Jules Lefèvre, un portrait, *Yvonne*, dont la vie stricte et tranquille attire. Art de sobriété et de savoir. Art de probité. M. Hébert peint, sur fond vert, une tête verte de jeune fille. L'image ne déplaît pas. Et voici une *Madeleine* nue de M. Henner. Une *Vieille espagnole*, de M. Lapara. Et le *Thé*, de M. Caro Devaille. Toutes œuvres de mérite non contesté.

Soudainement l'horreur à nouveau se cabre et rebondit hors de la toile de M. Chartran. Un *Richelieu* flanqué de la traditionnelle éminence grise, nous transporte à quelque cinquième acte de mélodrame usé, veule, fini. La médiocrité de cette conception, la dureté et la canaillerie de cette peinture nous font regretter la banalité du pan de mur qu'elle nous cache. Du moins le mur n'outrage point notre rétine. Et le maçon qui le construisit connaissait mieux son affaire que M. Chartran. Il est difficile de rencontrer quelqu'un — à part M. Béraud —

auquel l'art d'employer harmonieusement la couleur soit à tel point refusé. M. Chartran, qui imagina jadis un polichinelle déguisé en Pape, devrait se résigner à laisser les grands personnages en paix. Son pinceau jette des cris rauques si discordants que l'on croirait sa peinture faite pour un aveugle. Ne la pouvant voir, peut-être celui-ci l'entendrait-il.

Il n'y a que M. Bouguereau dont la fadeur fasse contrepied à tant de violence fausse. M. Chartran hurle, M. Bouguereau susurre. Son *Zéphir* mol et pommadé, sans jeunesse vraie ni légèreté libre et vagabonde, n'a qu'un mérite : celui de rappeler le chef-d'œuvre de Prudhon, exposé, l'an dernier à la Centennale. Le *Zéphir* de M. Bouguereau s'anéantit dès qu'on ressuscite un tel souvenir. Il se désagrège soudainement : ce n'est que de la bourre de l'ouate et des plumes qui s'échappent de son fantôme. Quant au paysage il apparaît cartonneux et l'eau que le Zéphir effleure de son pied semble être de la salive.

Les seuls envois où quelque jeunesse s'affirme portaient une fausse adresse. Ils auraient dû s'étaler au « Champ de Mars ».

Le *nu* de M. Lavalley, d'une audace d'autant plus belle que son entourage l'accable et le rejette, masse en bouquet ses couleurs claires et arrête quelques instants. Henri Martin requiert à son tour l'attention. Ces peintres profitent tous les deux de ce que découvrent là-bas, dans les pays de lumière, les chercheurs les plus obstinés. De même M. Adler ose regarder, d'un œil franc, la clarté ambiante et les gestes réels des travailleurs. Son *Aube* est peut-être la seule toile absolument sincère de cette exposition très veule. Il a un bel instinct,

une vision saine, un métier suffisant. Les recettes ne l'ont point encore dévoyé.

Il faut hâter le pas. De plus en plus les panneaux se tapissent de laideur. Je note encore la *Moisson* de M. Paul-Albert Laurens, dont le fond rouge et or resplendit, magnifiquement. Mais les grandes pancartes m'assaillent. Les baigneuses et les satyres montrent leurs dos soufflés, leurs cuisses fades et roses, leurs torses savonnés et malades, leurs chevelures lasses et sans orgueil. Oh ! cet art d'outrage aux mœurs, cet art de déchéance, cet art de crime, enseigné dans les écoles, sous la surveillance de l'Institut. D'autres lui ont assigné sa place, là-bas, entre deux lanternes à grand numéro, on pourrait également les reproduire sur les cartes des filles publiques. Elles choisiraient leur peintre, alors qu'elles ne peuvent plus choisir leur amant.

Il n'y a, soit aux *Champs-Élysées*, soit au *Champ de Mars*, que les seuls cartons de M. Albert Besnard pour représenter la peinture décorative vraie. La conception en est une et haute. Le Christ crucifié et omniprésent relie entre eux ces nouvelles stations d'un chemin de la croix humain. L'émotion est partout, mais particulièrement dans ce *panneau des résignés* où tout à coup une pieta apparue installe sa douleur infinie.

Le groupe de la mère sanglotante, la tête levée, la tête rejetée en arrière et si désespérément tendue, et du fils affalé, cassé et rompu dans la mort, sont inoubliables. C'est de l'affre extrême, de la souffrance au paroxysme, des larmes et des cris arrachés au cœur même de la vie !

### AVENUE D'ANTIN (CHAMP DE MARS)

Nous voici au second palier de l'imaginaire esca-

lier dressé au début de cet article. Cette fois du moins les degrés en sont faciles et ne portent point encore les traces d'une irrémédiable usure. Les méthodes non plus arbitraires et imposées à tous, mais individuelles et libres, s'affirment. Si le poncif règne, du moins est-il rajeuni. La variété domine. Le centre des panneaux que les maîtres s'adjugent échappe à l'art routinier de l'école des Beaux-Arts et les œuvres qui s'y étalent sont puissantes et vivantes parce que de vrais peintres les ont extraites de leur vision et de leurs émotions personnelles. Les recherches, sans être très audacieuses, se découvrent nettes et suivies. Un même artiste s'y affirme avec toutes ses tendances. Ses toiles voisinent, on peut l'étudier de près. Un goût plus surveillé préside à l'arrangement. On y sent moins que dans le salon voisin le mercantilisme et l'industrie. Aux *Champs-Elysées*, les toiles raccrochent, « font la rampe ».

Ici, les mauvaises œuvres se font rares. On les peut compter. Il n'y a aucune bravade, excepté peut-être de la part de M. Jean Béraud.

M. Jean Béraud ne fut jamais un peintre. Il écrivit de minces feuilletons aux cimaises des salons. Les critiques les parcouraient comme ceux des petits journaux. Aussi longtemps que M. Béraud trouvait ses sujets à la salle Graffard, le mal était minime. Aujourd'hui qu'il les cherche dans l'Evangile, il faut s'émouvoir. Des gens de sa taille n'ont pas le droit de toucher à ce qui résume, pour l'humanité occidentale, la grandeur, la souffrance, le martyr, et, pour certains, la divinité même. Si l'on songe avec quelles mains ardentes de foi et de prières ceux du moyen âge peignaient ou sculptaient Dieu, le tableautin de M. Béraud surgit comme un « scan-

dale ». Il met à desservir les grandes idées le zèle le plus dangereux.

Sa couleur lisse de petit employé de la peinture les déshonore.

Aucune sincérité, aucune émotion, aucun frémissement de vie, rien.

La plus simple et grossière image populaire contient en son dessin va comme je te pousse une plus profonde trace de ferveur. M. Béraud, comme M. Aublet, comme M. Dubuffe, comme M. Dagnan-Bouveret lui-même, comme tous les peintres soi-disant religieux, ne porte point en lui assez de ferme de vigoureuse croyance pour gravir, fût-ce jusqu'à mi-côte, les Thabor ou les Golgothas. La foi d'antan était suave ou féroce. Elle produisait Memling ou Grunewald. Elle emplissait de vraies larmes ou de sang rouge les magnifiques calices de l'art sacré. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des tubes de couleur fade que nos peintres y dégorgent.

Le mauvais goût se satisfait de la correction banale et de la vulgarité haute en couleur de MM. Carolus-Duran et Courtois. Leurs portraits sont d'une médiocrité éclatante. C'est à la Société des artistes français et non pas à la Société des Beaux-Arts, qu'ils auraient dû prendre rang. M. Louis Picard indécise son art jadis criard et dur. La frêle silhouette de *M*$^{lle}$ *X*$^{***}$ sollicite par son charme léger et flottant. Elle ne pose point ; elle apparaît. L'ambiance garde son image et ne la détache pas brusquement pour la projeter vers le spectateur. Et de même M. Aman Jean, dont les harmonies apaisées et rares enveloppent de gracieuses et nonchalantes jeunes filles, requiert l'admiration et la garde dûment. M. Blanche, qui se sépare de plus

en plus de ses premiers maîtres, les Anglais, pour se rapprocher de ce grand et discret peintre qui a nom Fantin-Latour, groupe, en un arrangement non cherché, les portraits de *André Gide*, *Henri Ghéon*, *Rouart*, *Chanvin et Athman-ben-Sala*. La caractérisation de chaque modèle est en tout point réussie et la personnalité se devine. Les attitudes sont naturelles et spécialisées. L'ensemble est ancré dans la vie. Seul, le sourire de M. Ghéon se fige.

Une symphonie en blanc cru. M. Raffaëlli l'exécute. Impression plutôt frigide que joyeuse, plutôt hivernale que nuptiale. Le sujet ? *La demoiselle d'honneur*.

Voici le portrait de Mᵉ X... par M. Besnard. Il domine tous les autres, grâce à une maîtrise nette. La dame a grande et fière allure. La tête quasi-romaine est néanmoins d'une modernité certaine. Arrangement simple et de goût sûr. Le manteau enveloppant le corps orne d'une ruche orangée et vive le cou ferme et droit. Tons rares; tons nacrés; facture spéciale et large. L'œuvre retient. L'art de M. de la Gandara, qui raidit ses modèles pour les aristocratiser avec violence, n'atteindra jamais à la distinction aisée et foncière dont celui de M. Besnard fait preuve, presque sans recherche.

Les paysagistes fourmillent. La boîte à couleur et le Kodak font des ravages à travers toute la France. Ah ! si les arbres, les ruisseaux, les vallées et les montagnes n'étaient muets, de quelles protestations retentiraient leurs échos véridiques ! Heureusement que de la tourbe des médiocres, quelques artistes se détachent pour lesquels la nature réelle et non pas la nature chambrée existe toujours, là-bas, où règnent les aubes, les soirs, les vents, la pluie et le soleil. De tous ces peintres attentifs

encore à la beauté des choses, M. E. Claus est peut-être le plus laborieux et le plus sincère. Il vit vraiment dans l'air, les champs et les sites qu'il peint et chaque heure lui fournit une vision plus contrôlée et plus authentique de la vie.

Ce sont avant tout les plans de clarté où se meuvent des ombres. Il connaît l'exacte valeur d'une lumière frappant tel ou tel ton local et ses dégradations précises et lentes d'espace en espace. Parfois son métier manque de légèreté et de ductilité, mais les qualités foncières, il les possède et voici longtemps qu'il a renoncé à sa faiblesse de rechercher plutôt les aspects jolis que sévères des paysages. Son *Vieux sapin* a de la grandeur et de l'amplitude. Il règne dans le bois. Sa *Nuit* est d'une saisissante et curieuse vision et dans son *Matin d'hiver* l'atmosphère est vraiment âpre et froide. La banalité de M. Damoye apparaît immédiatement quand on le compare a un tel artiste chercheur.

Les *Feux de la Saint-Jean* de M. Cottet éclatent avec une violence dure et figée. Les personnages — surtout les vieilles femmes — ne font guère partie de l'ambiance et ne se fondent point dans l'ensemble. C'est le défaut de cette œuvre dont l'impression est forte. Elle manque de plans. Il est impossible que ces paysans et leurs enfants restent accroupis, fût-ce quelques minutes, autour d'un pareil brasier. On ne sent pas l'intervalle d'air qui les en sépare. Les *Marines* de M. Cottet sont de très belles pages tristes, sombres et frustes.

M. Legout-Gerald subit fortement leur influence. Elles lui sont des modèles. Elles l'égarent dans l'impasse d'une imitation qui se prolonge. A quand la conquête de la personnalité et la marche solitaire dans un chemin à soi ?

La *Procession* de M. Simon, solidement peinte, est cette année-ci la plus belle œuvre sortie de l'école bretonne. Coups de pinceau francs et sûrs, corps et têtes bien construits, types vrais et vivants et puis le vent et l'air autour de ce cortège qui réellement marche.

Peut-on ranger parmi les paysagistes M. René Ménard? Son art n'est point un art direct, mais un art composé. Le style dont le Poussin et Claude Lorrain restent les grands et admirables créateurs en France le préoccupe avant tout. Il imagine un soleil, une vallée, un bois, des eaux, des montagnes. Il ne peint pas un troupeau, un fleuve, mais *le troupeau*, mais *le fleuve*. Dire qu'il réussit toujours à imposer ses synthèses, serait osé. Mais bien des fois il nous suggère l'idée en passant à peine par la sensation. Il nous mène vers les lointains de l'histoire et nous rend actuelle une vision depuis longtemps éteinte dans les regards des hommes.

Les eaux en mouvement, leurs tournoiements et leurs remous sollicitent avec ténacité le talent un peu stationnaire de M. Thaulow. Le *Pont* n'est qu'une répétition de maints sujets semblables. Le *Mois de Marie* ne séduit guère, et l'on se rabat sur l'*Effet de neige* pour trouver quelque louange à adresser au peintre.

Coins délayés, lumières apaisées et comme retirées du monde, canaux et ruelles que des clartés vespérales rendent plus tristes et plus abandonnées encore, fournissent à M. Le Sidaner d'intéressants quoique monotones sujets. Cet artiste parvient à faire sentir le silence et c'est peut-être à cause de cela que ses toiles retiennent. Le spectateur se croit derrière une fenêtre de ville morte, d'où, sans être

vu, il assiste à la douce et séculaire agonie des pierres, des arbres et des places. Rien d'inattendu ne surviendra jamais et l'art du peintre est de tranquilliser et, pour ainsi dire, d'endormir le regard qu'il charme et convainc.

Très voisins, M. et Mme Henri Duhem se proposent le même but. Leur peinture demeure encore plus discrète que celle de M. Le Sidaner. Un effacement, un repos, une douceur, une léthargie plus profonde y règnent. On la dirait comme feutrée. Plus aucune gloire, fût-ce fanée, de jaune ou de rouge, n'y survit et l'on songe à un marmonnement de prière qui rendrait à l'ouïe l'impression que cet art éveille aux yeux.

Abordons la catégorie des peintres que les musées forment presque exclusivement. Ils sont nombreux. L'Angleterre en fournit quelques-uns; c'est chez elle, d'ailleurs, que les parasites des maîtres se multiplient surtout. Le mouvement préraphaélite n'a été qu'une invasion de l'archéologie dans l'art moderne. Et si M. Payne nous apparaît comme un gothique attardé, c'est qu'il continue encore aujourd'hui ce mouvement heureusement ralenti. *Chaucer à la cour d'Edouard*, que signa Ford Madox Brown, semble avoir été l'inspirateur de la *Mer enchantée*. M. Payne se rattache au préraphaélitisme; M. Rolshoven à Reynolds, Lawrence ou Gainsborough. Le *portrait de Master W. P. Water* n'apporte rien d'inattendu. On a vu de telles poses, de telles mises en page, de tels tons, chez tous les classiques anglais.

M. Zuloaga rétrograde lui aussi vers le passé. Sa *Promenade après la course des taureaux* tient autant de Velasquez que de Goya. Certes, ce peintre est de vraie race. Ses œuvres de début étaient

frustes et fortes et plongeaient profondément leurs racines dans la vie même de l'Espagne. Elles reflétaient le peuple. Aujourd'hui, ses toiles rappellent celles qu'on conserve au Prado. Elles imitent un art; elles n'en créent pas. Il n'y a plus que le ton moins surveillé et plus canaille qui distingue la *Promenade après la course des taureaux* de tel chef-d'œuvre rencontré là-bas. Néanmoins, nous avons confiance en M. Zuloaga : il se ressaisira.

Le souvenir de Gustave Moreau anéantit M. Desvallières. L'influence est si forte qu'elle conduit jusqu'au plagiat. Oh ! ce Trouillebert qui pillait Corot! Certes la science et la volonté de M. Desvallières se prouvent abondamment, mais sa personnalité s'engloutit tout entière. D'autres s'empoisonnent aux sources d'art des maîtres vivants : M. Monod ne voit que par les yeux de M. Besnard; M. Frieseke par ceux de Whistler; M. Berton par ceux de M. Carrière; M. Baudoin par ceux de Puvis de Chavannes.

Il faudrait pourtant que de tels larcins soient interdits, surtout en ces salons des Beaux-Arts crées pour libérer la peinture des traditions poncives et des imitations déshonorantes.

Un hommage posthume est donné à Cazin. La décoration — *Souvenir de fête à Paris* — ne séduit guère et les paysages qui l'entourent n'ajoutent rien à l'honorable et tiède admiration dont ce peintre est digne.

Çà et là, quelques-unes chevauchant la cimaise, d'autres exilées près des frises, apparaissent des pages attirantes que signent des noms peu ou point connus. Le plus éclatant de ceux-ci est celui de M. Anglada.

Oh les vives, hautes et claires couleurs! Oh la

caractérisation sûre et extrême des types! Oh la la belle violence des scènes! Dans *Gitanas*, les femmes qui dansent et les musiciens qui scandent, de musique dure et frappante, le trémoussement des pieds et la torsion des hanches et le spasme des torses angoissés, nous font oublier un instant que le music-hall espagnol est devenu lieu commun en peinture. M. Anglada nous en donne une vision féroce et renouvelée.

Le *Quadrille parisien* s'enveloppe de buée fine; il s'affirme léger et pimpant. La lumière est atténuée; aucune crudité. C'est de la gaieté; tandis que, là bas, en Espagne, la danse apparaît poignante et cruelle.

La *Rue de Paris le soir*, de M. Morisset, fait songer à certains éclairages à la Daumier. Elle est pleine de mouvement, de vérité et de caractère.

Voici d'étranges peintures qu'on dirait cimentées par M. Guérin. Impression curieuse et inédite. Là bas, tout en haut, un *Nu (dos)* de M. Botkine, d'une simplification heureuse et bellement volontaire. Enfin *Ferdrupt*, de M. Urbain, solidement et rudement construit, avec de belles lignes amples et sommaires qui incrustent dans le souvenir ce coin de fruste et violente nature.

Je clos cette visite aux peintres en insistant sur l'envoi de Carrière. De plus en plus, son art recherche des ensembles et voisine avec la sculpture. Les personnages dont le vague ambiant supprime toute spécification de costume ou de lieu apparaissent dans leur masse, tels des blocs de vie. Du modèle précis et comme circonstanciel, Carrière parvient à dégager une apparence, qu'il maintient comme hors du temps. Il la veut définitive et son désir serait qu'elle fût immémoriale. Il agrandit et élargit sans

cesse sa vision des choses. Jadis il ne négligeait ni le charme ni la grâce. Aujourd'hui, il sacrifie tout à la puissance et à la force. Quelques lignes dominatrices qu'il retrouve dans la nature entière enveloppent ses groupes et les isolent à peine de l'espace infini. Ainsi compris — et malgré toutes les objections secondaires qui affluent — l'œuvre de ce peintre apparaît comme un de ceux qui dominent l'art français.

Carrière conduit à Rodin. Il existe des parentés étroites entre ces deux maîtres et souvent leurs recherches sont identiques, bien que le dernier reste plus en son domaine de sculpteur que celui-là dans son domaine de peintre.

Tel qu'il apparaît, le *monument d'Hugo* semble une chose complète. Si, un jour, les muses — on les connaît, elles sont admirables — animent et couronnent le faîte de ce bloc impérieux, elles ne feront que confirmer l'impression déjà sûrement décochée. Victor Hugo écoute, rêve, commande et règne. On l'imagine, au bord de la mer, force sereine au milieu des forces universelles; Titan, Satyre ou Dieu. Oh le métier sûr et souverain! Comme est rendue la puissance encore athlétique de ce corps que plombe déjà la vieillesse! La pierre l'enserre. Elle ne s'en veut totalement séparer comme pour l'attacher à son indestructibilité. Si bien que l'œuvre entière, et par le genre qu'elle célèbre, et par celui qui la tailla, et par l'assise formidable qu'elle garde dans la matière, apparaît vraiment prendre place dans les mémoires, au coin de quelque route d'éternité.

Immédiatement après Rodin, on ne peut parler que de Meunier. Un bas-relief d'importance moindre que les autres, mais où toutes ses qualités so-

bres et fortes se prouvent, le désigne à l'attention. Après nous avoir montré les *Forges* et les *Moissons*, voici les *Mineurs*. Toutes les poses droites ou couchées sont prises dans l'action, mais de telle manière qu'aucune d'elles par sa violence ne casse une harmonie statique nettement recherchée. C'est un déroulement équilibré de gestes et d'attitudes tracé avec sûreté, largeur et puissance.

Il reste à signaler le *Lavoisier* de Dalou, assurément supérieur à celui qui — tel un charlatan avec accessoires — ameute, là-bas, derrière la Madeleine. M. de Saint-Marceaux ni par son *Alphonse Daudet,* ni par son *Félix Faure* n'arrive à faire apprécier autre chose qu'une habileté honnête et une science sans personnalité.

SERRES DE LA VILLE DE PARIS (LES INDÉPENDANTS)

Les indépendants! Ils vivent et n'ont rien abandonné de leurs audaces. Tandis qu'à l'*Avenue Nicolas II* et à l'*Avenue d'Antin* l'ordre et la tenue sont de règle et que l'arrangement est chose capitale, ici, les tableaux se passent de toute mise en scène. Là bas, ce sont les Salons. Les indépendants préfèrent qu'on entre chez eux comme dans un atelier énorme et largement hospitalier. Ils ouvrent à grands battants la porte. Entre qui veut. C'est eux, qui, là haut, sur les marches extrêmes de l'escalier, entreprennent les courses les plus audacieuses et pour quelques-uns les plus fatales.

Un large et comme encyclopédique envoi, celui de M. Le Marcis, étonne tout d'abord. M. Le Marcis a traduit Dante en des toiles immenses. Il a usé sa vie à cette besogne gigantesque. Son rêve était plus grand que ses moyens.

Et ce ne sont que scènes de fureur, de meurtre, de violence, de rage et de haine. Parfois l'imagination est belle et saisissante. Tels paysages sont féroces et épiques. D'autres fois, c'est aux pancartes foraines que ces pages font songer, à moins que ce ne soit à l'œuvre de ce peintre Wallon, Antoine Wiertz, que l'admiration des Anglais bœdekerisés entoure de nombreux pèlerinages, là-bas, en un quartier solitaire de Bruxelles. Au résumé, cet immense effort de M. de Marcis nous semble stérile. De même que l'effort de cet autre encyclopédiste, Strada, dont l'atelier s'ouvre avenue Victor-Hugo et dont les toiles, hissées jusques aux frises, racontent Dieu, les hommes et le monde. C'est l'exécution insuffisante, le servilisme à l'égard des maîtres Delacroix et Michel-Ange, le recommencement d'un art périmé qui condamnent M. Le Marcis. Pour que la légende ou l'histoire reprennent leur règne en peinture, il faut qu'un nouveau génie nous soit donné et que sa vision soudaine bouscule nos idées et parvienne à les dominer en même temps.

Les indépendants sont groupés en familles : voici celle des néo-impressionnistes, voici celle des symbolistes. Il en est même une troisième, dont le nom n'est point encore trouvé, mais que l'on pourrait appeler les brutalistes, à cause de leur manière de peindre, large, sommaire et fruste.

La mort de Seurat désempara le nouvel impressionnisme. Ce furent des jours angoissants. Heureusement, depuis, le mouvement s'est raffermi et développé. Sa technique n'est plus discutée comme une gageure et une gaminerie ; lentement, elle a pris place dans l'art et ceux qui s'en servent, au moins quelques-uns, sont en passe d'affirmer leur maîtrise.

La *Marine* de M. Signac, d'une mise en page aisée et joyeuse, déploie la clarté comme une bannière au soleil. La vie des tons avec leur franchise leur pureté, leurs oppositions et leurs dégradations y est étudiée avec une sûreté parfaite. Ce tableau tiendrait à côté de n'importe quelle toile universellement admise et l'on se demande pourquoi un Luxembourg, qui doit représenter toutes les tendances, ne l'hébergerait pas. A Berlin on ne renie plus telles œuvres et les portes des musées s'ouvrent devant elles.

Les *Baigneuses* de M. Van Rysselberghe, dont l'unité de tons embrasés est si souveraine et dont l'arrangement heureux sollicite à cause de sa simplicité et son naturel, devraient suivre le même chemin vers une consécration définitive.

L'*Acacia*, *Famille de Cygnes*, *Vue de Menton*, *Port de Marseille*, toutes les peintures de M. Cross sont de belle et éclairée volonté. Une facture à touches carrées et une couleur de subtilité et de justesses rares, distinguent cet artiste de ses pairs. Ici encore l'éclat de la lumière, génératrice de vie, est tenacement rendu. Et je ne sais quelle force comme ramassée et concentrée donne à ces coins de nature une particulière grandeur.

Les *ponts* de Paris et ses *quais* sollicitent, à toutes heures, le talent de M. Luce. Rarement, mieux que dans le *pont Sully*, une unité d'impression et d'atmosphère a été donnée. Rien ne heurte dans le voisinage des valeurs entre elles.

L'air embrouillardé pénètre l'espace qui reste néanmoins léger et mobile. Aucune lourdeur compacte ; aucun bloc de brume pareil à quelque matelas suspendu dans l'air.

Dans la salle contiguë, la *Mangeuse d'huîtres* de

M. James Ensor étale ses richesses de belle et forte et harmonieuse couleur. Oh, le vrai et authentique peintre! Comme est juste et instinctive sa vision ! Les rouges les plus sonores tiennent à leur place en cet ensemble fort et délicat! Non loin de là, les prestigieuses eaux-fortes renseignent sur le métier fin et puissant du même artiste.

Je note encore les toiles de Mme Lucie Coustu-rier et sa *Nature morte* vraiment ferme et bien vue ; celles de Schuffenecker et ailleurs les *Paysans au travail* et les *Femmes au Soleil* de M. Lebasque.

Voici les symbolistes. En tête, M. Denis. Son *Moïse* doux, clair, chaste et comme pieux, répand de la joie et de la beauté ingénue et bienfaisante.

Les tons des chairs apparaissent unifiés pour former un bouquet de clarté fraîche et rosée. Une des femmes me fait songer à un Renoir, bien qu'au-cune sensualité ne se dégage de l'art de M. Denis. Si quelqu'un des modernes peut se réclamer de la piété et de la religion naïve des vieux maîtres, c'est assurément ce peintre. Il ne les imite point ; il cherche un art nouveau qui ne serait pas indigne du leur. Il est d'ailleurs le seul de son groupe à poursuivre un tel but. Seruzier inaugure plutôt un art populaire qu'un art sanctifié. Il se rapproche des imagiers et des tailleurs d'idoles. Son œuvre semble sortir d'un village où quelque survivant des vieux sculpteurs de Calvaires lui aurait enseigné son métier.

MM. Vuillard et Bonnard s'emparent de la vie actuelle et la rendent avec personnalité. M. Rous-sel les suit. Ils peignent et leurs tons sont exquis. Surtout ceux du premier. Dites les gris délicats d'où s'échappent les roses, les verts, les jaunes ! Certaines étoffes et certains tapis réalisent seuls des

harmonies aussi rares. Cela paraît d'une beauté exotique heureusement acclimatée. Le pinceau procède par petites touches. On dirait parfois un travail d'abeilles ou mieux encore d'hirondelles faisant leur nid. Toutes ces touches s'agglutinent, forment masse. Le procédé est curieux et inattendu; les résultats qu'il amène, chez M. Vuillard, sont décisifs.

M. Bonnard s'adonne à une facture plus large. Son *triptyque* est grouillant de vie passante et allante à travers rues et places et son *effet de nuit* d'une justesse précise retient en son cadre une impression exactement ressentie et rendue. Il ne me déplaît pas de rattacher au groupe dont j'écris à ce moment le talent affirmatif de M. Georges Lemmen. Ce fut une surprise pour bien des peintres d'ici que de voir et d'admirer son œuvre sûre, intime et volontaire. M. Lemmen travaille en son coin, loin du bruit. Il exposa jadis quand les *Indépendants* ouvrirent leurs premiers salons. Aujourd'hui il réapparaît avec des toiles d'un métier et d'une observation aiguë et personnelle.

L'*Enfant jouant avec ses pieds* et l'*Enfant au berceau* décèlent une vision si proche de la vie qu'elle se confond avec elle. Rien de petit, ni d'étroit. Seules quelques lignes larges et appuyées et tout le mouvement y est inclus.

Si Cezanne, dont les deux œuvres, *Nature morte* et *Paysage* rehaussent d'un apport grave et patronal la salle de ceux qu'on est convenu d'appeler les *Symbolistes*, son influence se dissémine bien au delà. Il est pour l'instant, avec Monticelli et avec Daumier, le maître vers lequel le plus de regards se tournent. Milcendeau et Iturino procèdent de ces derniers sans toutefois les subir trop despoti-

quement. Ajoutons-y quelque influence de peintres espagnols. Peintures frustes et résumées; abolition de tout détail; larges coups de pinceau, apparences d'esquisses vite enlevées ; métier lourd et brutal.

Tout est sacrifié au caractère, mais le caractère est triomphalement exprimé Ces deux artistes, dont les noms figurent également au catalogue du Champ de Mars, sont parmi les nouveaux arrivants, ceux vers lesquels s'en va l'attention vive et l'espoir. Ils sont doués abondamment à cette heure, c'est le travail obstiné qui les attend.

Voici M. André dont le *Jardin* est une belle et solide page d'art ; M. Albert, qui subit dans son *Carnaval* et *En avant deux !* l'influence de Lautrec ; M. *d'Espagnat*, dont les *Femmes près du lac* et *Sur la plage* résument en leurs lignes fortes et simples, de vrais mouvements de personnages, de terrains et de rives, et enfin M. Dario de Regoyos, le peintre abrupt et rugueux, dont l'instinct traduit avec vie et caractère les sites aux montagnes rousses et roses, et les ports et les petites villes de l'Espagne provinciale. Lui, du moins, n'est point gâté par les musées de Madrid. Son art apporte une notation rude et une prise sur le vif des hommes et des choses.

Un mot encore pour signaler les poteries de M. Metey. Les formes en sont simples et pratiques. Les pâtes luisent et leur couleur s'affirme énergique.

ÉMILE VERHAEREN.

# LE PAPE ROUGE

(*Suite* [1])

—

*DEUXIÈME PARTIE*

## L'AMOUR

—

### XIII

Francesco, comme fou, errait dans les rues de Florence, courant, s'enfonçant dans les quartiers populeux. Il se retrouva dans la via delle Poverine, devant la maison de Napoleone Francesi où un obscur instinct l'attirait.

La maison de Francesi se composait de deux pièces au rez-de-chaussée, avec un grenier par-dessus. Une porte étroite lui servait d'ouverture sur la rue ; derrière, il y avait un petit jardin où poussaient avec les premiers beaux jours du printemps de 1478 des lys et des roses.

Quatre personnes se trouvaient dans la première pièce où entra Francesco. Napoleone Francesi, debout devant une espèce de chevalet que faisait un bout de table appuyé au mur, jeta une vieille couverture de laine sur son travail, lorsque le jeune Pazzi parut.

Un autre homme plus âgé était assis dans l'ombre sur un escabeau. Une vieille femme, la pro-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 136, 137.

priétaire de la maison qui louait à Francesi le grenier où il couchait et peignait ses poteries, accroupie devant le foyer, filait de la laine. Un quatrième personnage, assis sur le seuil de la porte, était occupé à râcler d'un instrument de musique, tandis qu'un chien, devant lui, debout sur ses pattes de derrière, tournait sur lui-même ou se trémoussait comme un danseur.

— Je vous salue tous! — dit Francesco. — Que devient Francesco Salviati?

— Je suis ici! — répondit l'homme qui était assis dans un coin sombre, sur un escabeau.

— Monseigneur Salviati est ici, et il nous désole! — ajouta Francesi. — Je suis très heureux que votre Seigneurie ait passé chez nous, parce qu'elle lui fera peut-être entendre raison.

— N'écoutez pas cet imbécile! — s'exclama Salviati. — Il vous racontera des choses absurdes et monstrueuses... Mon histoire est très simple. Je veux abandonner tous mes biens et entrer dans l'Ordre des Frères Mendiants.

— Et voici pourquoi! — reprit Francesi. — L'Archevêque..

— Au nom de Dieu, je vous ordonne de vous taire, Francesi! — dit Salviati.

— Je me tairai! Mais il n'en est pas moins certain que monseigneur Salviati sera fort mal à sa place dans un couvent de Moines mendiants. Il n'a nullement l'esprit contemplatif, et jamais il ne se pliera à la discipline... Il sera un sujet de scandale pour le couvent, l'ordre et toute l'Eglise.

— Francesi...

— Je dis l'exacte vérité, monseigneur... Vous serez un sujet de scandale là-bas, tandis qu'ici

vous pouviez rendre à la cause de la justice d'immenses services.

— Et qui distribuera du pain et de la viande aux fidèles chrétiens, si l'Archevêque laisse je ne sais quels héritiers mettre des mains d'enfants prodigues sur toutes ses richesses? — intervint le montreur de chiens savants.

— Viens avec moi, Paolo, — dit Salviati, — — tu te feras mendiant comme moi, tu emmèneras Zanetto qui continuera à danser devant le public et nous nous exténuerons à parcourir tous les deux les routes de la chrétienté.

— Grand merci! Une fois que monseigneur mendiera avec moi, qui nous assurera le gîte et la pitance au bout de la route!

— Ah! c'est trop fort à la fin! s'écria la fileuse. — Monseigneur veut mendier... monseigneur veut abandonner ses pauvres et toutes ses bonnes œuvres.

Et s'adressant à Francesco, elle continua.

— J'ai une fille de dix-sept ans, un amour de fille, mon bon seigneur, un bouton de rose, tout ce qu'il y a de joli et de frais, à ce point que vous ne pourriez la voir vous-même sans avoir envie de la cueillir... Et douce, timide, docile, mon bon seigneur. Si elle avait quelque argent, elle pourrait épouser un huissier ou même un scribe de la Seigneurie, un homme à mains blanches et à manches de fourrure... Hé bien, à qui cela causerait-il du tort, je vous le demande...? Monseigneur aurait l'esprit tranquillisé ; il ne penserait plus à aller mendier le long des routes, comme un pauvre ; et la petite n'y trouverait que de l'honneur, et moi aussi. Quand on est dans une position comme la nôtre, faut se faire une raison. En ne considérant la chose qu'au point

de vue de la charité, ne serait-ce pas une bonne action que de procurer à Mathilda les moyens de trouver un grand établissement ; car, pour ce qui regarde sa vertu, jolie et pas assez riche comme elle est, elle fera la sottise un jour ou l'autre, et n'est-il pas plus convenable qu'elle la fasse avec un homme comme monseigneur qu'avec un débardeur de l'Arno, ou quelque cavalier ivre qui l'abandonnera après sans scrupules?

— J'établirai Mathilda, — dit l'archevêque.

— Il y a longtemps que monseigneur le dit, et monseigneur ne le fait point... Si monseigneur avait l'esprit tranquillisé, il n'y penserait que mieux.

— Jamais ! jamais ! — répéta Salviati d'une voix sourde.

La femme se dressa, montrant un visage jaune et ridé où s'accumulaient en méplats toutes les misères d'une existence plus médiocre que pauvre, et secouant d'un mouvement convulsif sa taille courbée de bête de somme, agitant sa quenouille comme une baguette de sorcière.

— Sa Seigneurie en sera juge, s'écria-t-elle en s'adressant à Francesco de Pazzi. Je commence à croire que c'est par perversité qu'agit monseigneur, et qu'il a toujours en dessous préféré Francesi à Mathilda.

Francesco ouvrit de grands yeux. Salviati s'était levé, les poings serrés.

— Enfer ! taisez-vous ! — Puis, déchargeant brusquement tout son cœur: — C'est entré en moi tout d'un coup! Ne suis-je pas bien maudit, et n'ai-je pas raison de vouloir fuir jusqu'à l'autre bout de la chrétienté ?... Je me sentais plus fort; j'avais pris de l'orgueil ! Dieu m'a puni.

— Bah ! si monseigneur y tient tant que cela ! —

dit Francesi avec une telle indifférence que Francesco ne put s'empêcher de sourire.

— Je mourrai plutôt, murmura l'Archevêque.

— Et monseigneur aura bien raison! — dit la vieille ; c'est l'abomination de la désolation, l'horreur de la Nature.

— Quelle plaisanterie! interrompit le montreur de chiens. La Nature se moque bien de tous vos discours ! Je puis vous en parler, moi qui vis avec les bêtes... Je ne sais pourquoi vous mettez de l'horreur partout. Ce qui est horrible, c'est de faire souffrir ou de laisser souffrir des créatures qui sentent le bonheur ou le malheur. Mais voler le superflu de ceux qui ont trop ou céder à ce qu'on ne peut empêcher, il n'y a pas de prêtre qui ne vous absolve de cela, et Dieu aussi!

— Tu as raison! Tu es un Saint! — déclara Francesi. —L'amour seul importe. —Tel qu'il est, l'Archevêque serait un saint, tant il aime... Mais il se hait lui-même!

— Pourquoi vis-tu chaste, alors? — demanda Salviati.

— Le beau mérite! Je n'ai pas de désirs... Quand vous parlez d'amour, je ne vous comprends pas !

— Et cependant, tu n'as que des mots d'amour à la bouche, reprit l'Archevêque.

— Oh! ce n'est pas la même chose, du tout, du tout. — Les traits du jeune illuminé parurent se transfigurer sous la violence de ses sentiments intérieurs. —La chaleur du soleil ne réjouit-elle pas vos corps ? Pour moi, les âmes des hommes rayonnant au travers de leurs visages donnent à mon âme une jouissance de paradis. Et dans le ciel glorieux Dieu se montre à moi, m'attire à lui et me ravit dans une extase que ma langue ne saurait

exprimer, et que vos oreilles sans doute ne pourraient comprendre. — Il s'animait. — Et croyez-vous, monseigneur, que lorsque je suis transporté dans le délire mystique, la grossièreté d'une sensation quelle qu'elle soit m'en puisse faire descendre? Si je vous étais nécessaire pour la tranquillité de votre esprit, je fixerais ma pensée sur votre âme, et toutes choses me deviendraient indifférentes...

— Pourquoi veux-tu nous priver de quelques petites joies innocentes ? objecta Paolo Gianone.

— Ah! taisez-vous donc, vieux porc! — cria la mère de Mathilda, furieuse. — Vous l'interrompez avec vos polissonneries, et, cependant, lorsqu'il parle, c'est aussi doux que si un ange nous causait.

— Non! non! Paolo a raison !— dit l'illuminé. — Il faut que l'humanité se perpétue pour qu'il y ait toujours plus d'âmes à aimer... Aimez! aimez! et cela suffit.

... Et cependant quelle jouissance la possession matérielle pourrait-elle ajouter pour moi à la joie d'avoir compris et possédé l'âme de celle-ci, dès le premier regard?

Brusquement, sa main arracha la couverture qui recouvrait le chevalet improvisé ; et, sur un lambeau de toile tendu et cloué sur quelques planchettes, Francesco reconnut Gemma de Médicis. — Malgré l'imperfection du talent de Francesi, qui accentuait en méplats les traits et brouillait les teintes du visage, les yeux du portrait vivaient exactement de la même vie que les yeux de la jeune fille. C'était ce même regard fixe, clair, lumineux, où la lumière de l'âme semblait transparaître comme un rayon de soleil traverse une eau claire.

— Oh! si vous consentiez à être vous-mêmes des

âmes, à vous contempler vivre vous-mêmes, et à contempler vivre les autres âmes, comme vous vous aimeriez! dit Francesi ; — comme vous seriez heureux tous!... Ce serait le règne de Dieu !

— Oui, mais il faudra d'abord tuer la bête aux sept têtes, murmura l'Archevêque.

— La belle madone! — balbutièrent des enfants qui s'étaient arrêtés pour regarder danser le chien Zanetto, et qui s'agenouillèrent en faisant le signe de la croix.

Francesco sentit une puissante volupté se dégager de cette scène, où Francesi dressait en paroles et en actes l'effigie de sa volonté pure, immatérielle, quasi-divine.

... Être soi-même! Quelle réponse à la question qu'il s'était posée au Vatican, en présence du rêve de Girolamo Riario: « Que faut-il vouloir? » Etre soi-même! Mais n'est-ce pas là la plus difficile de toutes les œuvres?...

## XIV

Le soir de ce même jour, comme les Pazzi étaient tous réunis autour de la table de famille, un page du Magnifico apporta une lettre conçue en termes fort aimables, par laquelle Lorenzo invitait le vieux Jacopone de Pazzi et son neveu Francesco à la réception officielle du comte Gianbattista de Montesecco, ambassadeur du Saint-Siège, qui devait avoir lieu le lendemain. Il se fit un profond silence, chacun attendant que le chef de la famille eût exprimé son opinion; on entendait seulement le bruit que faisait Giovanni de Pazzi en décapitant avec son couteau de petits bonshommes qu'il pétrissait au fur et à mesure dans de la mie de pain. Enfin Jacopone parla :

— Je n'irai pas! — dit-il. — Je suis trop vieux et trop usé. J'ai perdu l'habitude des réceptions et des affaires d'Etat. Et puis c'est une humiliation pour les Pazzi que de voir ma tête blanche inclinée devant le jeune Lorenzo. Mais Francesco agira sagement en nous représentant au Palais de la Seigneurie.

— Pour qu'on l'assassine une seconde fois! — ricana Giovanni en décapitant son dernier bonhomme de mie de pain avec une telle furie qu'il s'entailla le doigt profondément et que son sang rejaillit sur le petit Cesare de Pazzi, le fils aîné de Guillelmo et de Bianca de Médicis...

— Giovanni! — s'exclama Guillelmo avec colère, en voyant sa femme Bianca porter sa main à sa gorge comme si elle suffoquait.

— Giovanni, tu oublies que Bianca t'écoute, dit doucement Jacopone ; — du reste, il n'y a aucun danger pour Francesco, puisque Juliano de Médicis est revenu de Pise, ajouta-t-il avec une candeur qui fit rougir Francesco.

— Et quand même Juliano serait encore à Pise, intervint impérieusement Renato de Pazzi,— je ne puis admettre que Lorenzo soit assez vil pour frapper en trahison. Je ne pourrais l'admettre d'un portefaix de l'Arno, à plus forte raison d'un des principaux de Florence.

Giovanni de Pazzi éclata de rire. — Bravissimo, mon cher chevalier Tancrède! Hé bien, moi, je me contente de constater que Francesco Nori et Antonio Ridolfi se prélassent toujours au Palazzo Medici. Ils n'ont pas été pendus, que je sache.

— Ils sont beaucoup trop beaux pour cela! — déclara cyniquement Maria Bartolommea de Pazzi, dont le scandale était si incurable que les Pazzi

avaient pris le parti de ne plus prendre garde ni à elle ni à ses paroles.

— Neveu ! dit Jacopone, — ces discussions me fatiguent et altèrent mon existence. Puisque tu n'es pas Jupiter le très puissant, comment peux-tu espérer décevoir la fatalité qui gouverne les actions des hommes ? Si tu savais à quoi je travaille maintenant, et quelle gloire mes travaux feront rejaillir un jour sur vous tous et sur les enfants de vos enfants, tu ne prendrais point à tâche de troubler par tes récriminations absurdes contre le destin la sérénité dont se nourrit mon esprit. Patientez un peu, enfants que vous êtes. Laissez-moi consacrer le peu d'années qui me restent à vivre au bonheur de l'humanité et à votre propre félicité future.

## XV

Francesco, le repas achevé, venait de se retirer dans son appartement, lorsqu'il entendit gratter à la porte de son oratoire, qui donnait sur un couloir intérieur du palais. Pensant que ce visiteur nocturne était peut-être Séphora, il s'en fut ouvrir pour lui témoigner son mécontentement de cette indiscrétion inaccoutumée, et sa surprise fut grande de se trouver en présence de son jeune neveu, Cesare de Pazzi, le favori de Ginevra, qui l'avait demandé à Bianca pour le garder dans son appartement séparé.

— Est-ce toi, neveu? — s'exclama le jeune homme.

— Oui, oncle Francesco !

— Et en quoi puis-je être utile à ton enfantillage?

— Je ne suis pas un enfant. Je suis l'envoyé de tante Ginevra ?

— Ginevra. Que me veut-elle?

— Viens !

— Mais, que me veut-elle.

— Viens donc !

— Et où me conduis-tu ?

— Chut ! Suis-moi sans faire de bruit, oncle Francesco. Il ne faut pas que « les autres » sachent... Donne-moi ta main !

— Faut-il prendre mon épée ? — demanda Francesco en riant.

— Non ! j'ai mon poignard — répondit fièrement le petit garçon en montrant, passée dans sa ceinture, une petite dague que Francesco lui avait donnée et pour laquelle Ginevra de Pazzi lui avait brodé un fourreau d'or.

Francesco prit la petite main de l'enfant et le suivit.

— N'aie pas peur ! — dit encore Cesare.

Ils gagnèrent l'extrémité du couloir à tâtons, puis montèrent un escalier en spirales qui les conduisit aux combles du palais. De temps à autre, par des meurtrières percées dans la muraille, des bouffées d'air frais arrivaient à Francesco et les toits, les dômes de Florence dressaient dans la nuit leur floraison de pierre silencieuse nimbée de lune.

— N'aie pas peur ! — répétait par instants le petit garçon.

Au troisième étage, une porte, sur un palier, était ouverte. Francesco reconnut la chambre occupée par Stefano Bagnone, son ancien précepteur. Une lampe posée sur une table l'éclairait. Deux personnes se trouvaient dans cette chambre : Stefano Bagnone et Ginevra de Pazzi.

— Ah ! est-ce bien vous, Francesco ? — s'exclama la jeune fille. Voilà une grande heure que nous vous attendons.

— Tant que cela! — fit Francesco. — Et vous ne craignez pas d'envoyer ainsi cet enfant seul dans les ténèbres.

— C'est un Pazzi! — répliqua Ginevra. — Est-ce que les Pazzi peuvent avoir peur de quelque chose? — Et attirant près d'elle l'enfant qu'elle couvrit de baisers: — Bravo, Cesare de Pazzi, bravo, sire neveu! Tu es un vaillant! Je t'aime!... Sois toujours ainsi; et plus tard, une femme sera heureuse et fière de t'aimer.

Francesco, à ces paroles, qui ne semblaient pas s'adresser uniquement à l'enfant, ne put réprimer une grimace.

— C'est toi seule qui m'aimeras! — répliqua le petit Cesare. Je ne veux pas aimer une autre femme que toi!

— Peste! Mais si Baldino Bandini t'entend parler ainsi, Cesare ,il te pourfendra!

— Je ne crains ni Baldino Bandini, ni personne! — cria l'enfant; je suis un Pazzi.

— Oh! si tous les Pazzi pouvaient te ressembler! — dit Ginevra en l'embrassant encore. — A propos de Baldino Bandini, — continua-t-elle en s'adressant cette fois directement à son cousin, — veux-tu donc retarder indéfiniment mon mariage avec lui?

— Comment? c'est moi qui retarde ton mariage avec Baldino Bandini? — répliqua le jeune Pazzi, très surpris.

— Naturellement. As-tu si peu d'intelligence que tu ne m'aies pas devinée déjà depuis longtemps?... Ne comprends-tu pas que je veux aller me marier au Duomo dans les équipages du podestat?

— Il n'y a pas de podestat à Florence, tu le sais

bien, — murmura Francesco, qui craignait de comprendre.

— Sans doute, il n'y a pas de podestat à Florence, puisque tu ne veux pas l'être! — riposta triomphalement la jeune fille.

Francesco passa sa main sur son front. Il lui semblait qu'il était tombé dans un guet-apens.

Autour de lui, les instruments d'alchimie de Stefano Bagnone, les manuscrits épars sur des meubles ou rangés sur les tablettes de bois qui faisaient le tour de l'étroite chambre, un grand livre couvert de figures cabalistiques posé sur un pupitre, le chat favori de l'alchimiste couché sur le lit et fixant l'intrus de son regard vert, tout, jusqu'au visage pâle et fiévreux du vieux prêtre, jusqu'à la lueur pâle des étoiles encadrées dans la baie d'une fenêtre ouverte, prenait aux yeux du jeune homme un aspect fatal et inexorable.

— Pourquoi suis-je ici ? demanda-t-il.

— Pour le malheur des Médicis, pour votre bonheur et celui de Florence, si vous en avez le courage! déclama Ginevra d'une voix vibrante.

— A bas les Médicis ! — cria le petit Cesare avec une intonation sauvage.

— Vous êtes tous des fous! balbutia Francesco.

— Fous! allons donc! autant vaudrait douter que ceci est ma main droite, et celle-ci ma gauche ! — intervint le vieux Stefano Bagnone.

Et, saisissant son ancien élève par la main, l'entraînant vers la fenêtre ouverte :

— Votre Seigneurie voit cet astre qui brille dans le ciel comme un point lumineux, et dont la lumière semble descendre doucement jusqu'à cette figure cabalistique placée sur ce livre et qui représente votre horoscope. Cet astre est Jupiter, le Roi des

Planètes, sous l'influence duquel vous êtes revenu à Florence, ainsi que je vous l'ai annoncé le jour de votre retour de Rome.

— Assez ! assez ! que signifient toutes ces absurdes paroles ! dit Francesco.

— Laissez-moi continuer. Votre horoscope, que j'ai dressé au jour de votre naissance, nous révèle que vous êtes né le 14 septembre, à 4 heures et une minute et demie, sous l'influence de Mercure, alors à 22° 36' dans la Vierge, Saturne et Jupiter étant à 19° et 22° 43' dans les Poissons, Mars dans la Balance, Vénus dans le Scorpion.

— Que m'importe tout cela ?

— Il importe que cette influence de Mercure, à laquelle est due l'intelligence remarquable de Votre Seigneurie, peut être accusée de l'espèce d'indolence avec laquelle vous avez jusqu'ici dédaigné la fortune que les hommes vous souhaitent, et que le ciel vous destine !

— Après ?... après ?

— Mais, à peine entré dans l'existence, l'influence de Jupiter commençait à s'étendre sur vous et cherchait à se substituer en vous à l'influence de Mercure.

— A quoi tend tout ce discours ?

— Il tendrait à faire trembler les Médicis, s'ils pouvaient l'entendre ! déclara Ginevra avec une foi intrépide.

— S'ils pouvaient entendre ce que nous disons ici, les Médicis se moqueraient de moi, et ils auraient bien raison, répliqua Francesco avec amertume.

— Oh ! cher entêté ! — fit l'astrologue ! — J'ai dit à Votre bien-aimée Seigneurie que j'étais certain... Mais vous pourriez vous défier de mes cal-

culs, de ce que vous appelleriez mes rêveries. — Hé bien, je veux tenter une expérience suprême non pour moi qui suis éclairé, mais pour vous qui demeurez aveugle!

— De quoi s'agit-il ?...

L'alchimiste prit une pose d'inspiré et, d'une voix solennelle :

— Tout se tient dans la Nature. Cette vérité, déjà soupçonnée par les philosophes stoïques, a été établie avec une clarté foudroyante par les calculs de la Kabbale. Les astres ne nous révèlent pas seuls la forme de la pensée divine. Le vrai Gnostique pourrait lire le sort des empires dans les nervures d'une feuille d'arbre ou dans les vagues figures que trace le vent sur le sable... Et que dirons-nous des destinées individuelles? Les rides du visage, les plis de la main, les palpitations des paupières sont des systèmes complets de divination prophétique. Mais leur langage conventionnel ne s'impose qu'à l'entendement de l'initié. — Ici, il éleva la voix et cria : — Le sang est l'apparence visible de cette âme fluidique qui fait descendre la vie de l'âme immatérielle dans le corps matériel.

A un signe du vieillard, convenu entre eux à l'avance, Ginevra prit sur la fenêtre même un verre d'eau qui semblait avoir absorbé en son onde limpide toutes les fragrances stellaires du ciel, et elle l'apporta près de Francesco.

— Votre main, Seigneur! demanda Stefano Bagnone.

— Quelle est cette nouvelle folie?—s'écria Francesco.

— Aurais-tu peur? dit la jeune fille.

— Regarde! regarde de tous tes yeux! — commanda l'astrologue, et tu verras ton sang écrire ta

destinée sur l'élément pur comme tes actions l'écriront elles-mêmes sur le monde extérieur.

Une longue aiguille brilla dans la main de Stéfano Bagnone et de la main déchirée de Francesco, un mince filet de sang coula, tomba dans l'eau, se mêla au liquide clair. Le jeune Cesare avait poussé un cri.

— Retire ta main! dit Stéfano Bagnone. — Je vais compter trois minutes. Il faut que le mélange s'opère.

Francesco obéit. La jeune fille tenait d'une main ferme le verre d'eau sanglante au bout de son bras, fermant les yeux, luttant contre son effréné désir de voir.

— Trois minutes! — déclara Stefano. — Regarde, Francesco. Moi, je n'ai pas besoin de regarder. Je sais.

Le petit Cesare s'était approché le premier. Il plongea son regard dans l'eau où les filaments du sang avaient tracé des figures allongées et capricieuses.

— Tiens! c'est curieux! fit-il. — Regarde, oncle! On dirait un diadème.

Avec quelle avidité les yeux de Francesco et de Ginevra suivirent la direction du regard de l'enfant. Et alors tous deux furent frappés, foudroyés de la même pensée : c'était bien un diadème royal, un diadème sanglant, qui dormait au fond de l'eau troublée, comme dans une ceinture de végétations rouges montrueuses.

— Un diadème! balbutia Francesco.

— Un diadème de sang! balbutia Ginevra. Et le verre, échappé à sa main tremblante, vint se briser sur le parquet. Tous deux se fixèrent avec une sorte de terreur, étonnés de se voir si pâles.

— Il n'est pas nécessaire de les tuer, n'est-ce pas, Francesco! On les bannira, on ne leur fera pas de mal, murmura la jeune fille.

— Si! il faut les tuer! dit Cesare avec la stupide inconscience de l'enfant.

— Tais-toi! oh, tais-toi! fit Ginevra, tout bas. Et entendant au loin une horloge qui sonnait l'heure, effarée par cette dernière secousse nerveuse, elle se laissa tomber à genoux, sanglotante, les dents claquantes, sachant à peine ce qu'elle disait, et joignant les mains devant Francesco :

— Soyez miséricordieux, seigneur duc! — implora-t-elle.

## XVI

Dans sa chambre, Francesco trouva une lettre que la petite morisque lui remit en silence, le regard attristé. Du premier coup d'œil, il reconnut l'écriture. Le cachet rompu, il lut.

— « Mon cher Francesco. Permettez-moi de vous « présenter toutes mes excuses pour la mauvaise « petite plaisanterie que je me suis permise à votre « égard, et que je regrette infiniment. Je me suis « moquée de vous, et j'ai eu le plus grand tort, « car vous êtes un garçon sage, avisé, prudent, et « digne de l'estime de tout le monde. Me voici « partie à la recherche du seigneur Amour. Je le « voudrais beau, cela va sans dire, mais surtout « emporté, hardi, furieux, capable des entraîne- « ments les plus fous, des imprudences les plus « invraisemblables, des tendresses les plus exal- « tées.... Le trouverai-je? Je ne le trouverai peut- « être qu'en Dieu... Si je ne le trouve qu'en Dieu « je préfère encore la mort extatique du cloître à

« la vie glacée que nous font les faibles et les lâ-
« ches! Adieu. »

Bien qu'il n'y eût pas de signature, le jeune Pazzi ne pouvait ignorer quel était l'auteur de ce billet. Il haussa les épaules, froissa le papier et le jeta dans un coin. Puis, réfléchissant, il courut le ramasser, sous l'œil curieux de Sephora, et le brûla soigneusement à un flambeau...

— Un lâche! un lâche! pensait-il. Et cependant les destins me saluent d'un titre royal!... Un lâche! On verra bien.

Il se jeta sur son lit et dormit quelques heures. Il rêva qu'il était assis dans la grande salle du Palazzo, sur un siège élevé, revêtu des insignes de la dignité de podestat. Autour de lui, une grande foule, des épées nues, des clameurs. Baldino Bandini et Francesi amenaient devant lui le Magnifico, vaincu, humilié. Il se levait pour lui parler; mais sa langue se paralysait dans sa bouche, et il ne pouvait prononcer aucune parole. Alors tout le peuple partit d'un immense éclat de rire, et il se réveilla.

Il faisait déjà jour. Au loin, on entendait les trompettes qui annonçaient l'entrée officielle de Gianbattista de Montesecco dans Florence. L'ambassadeur du Saint-Siège devait pénétrer dans la ville par la Porta Romana. Le gonfalonnier Cesare Petrucci l'attendait à l'entrée du Ponte Vecchio avec des personnages de l'entourage des Médicis. De là, il devait le conduire solennellement au Palazzo della Signoria où il serait reçu par les deux Médicis entourés des corps de l'État. Francesco se vêtit en hâte, et, résolu d'assister à la réception officielle de Montesecco, du moins pour se montrer au peuple, il gagna le Palazzo. Il y avait un grand air de

fête dans les rues. Les cloches sonnaient. La foule ne semblait pas accorder beaucoup d'attention à Francesco.

Cependant, en arrivant près du Palazzo, il entendit crier d'une voix éperdue : « Evviva il sinore Francesco de Pazzi ! » Du haut de son cheval, il parcourut des yeux le peuple massé à cet endroit, et reconnut Napoleone Francesi qui agitait sa toque en l'air. Il le salua.

Alors il se produisit du côté de Francesco un mouvement d'attention. Des cris isolés s'élevèrent « Evviva Francesco de Pazzi ! » Francesco sentit les regards se fixer sur lui : « Il est beau ! » déclara distinctement une jeune femme et, s'approchant du cheval du jeune Pazzi, elle lui offrit des fleurs. Francesco se pencha et, soulevant légèrement la femme de terre en la prenant sous les bras, l'embrassa sur les deux joues. Ce furent des cris de joie, des trépignements. D'autres femmes accoururent, voulurent être embrassées. Elles piquaient des fleurs dans le harnachement doré du cheval noir. Francesco se sentait beau ; jamais il n'avait eu si pleinement conscience de lui-même. Il saluait à droite et à gauche, et il sentait qu'il le faisait avec grâce. Les acclamations devinrent universelles. Le cheval noir s'effara, se cabra, au milieu de cris de frayeur. Francesco, souriant, plein de son destin, d'un tour de poignet, dompta l'animal, le fit souple, l'obligea à prendre un trot léger, gracieux, qui développait l'élégance du cavalier. Les acclamations redoublèrent. Il y eut de l'admiration, de la joie, de la tendresse dans l'air. Lorsque le cheval noir s'arrêta, frémissant, hennissant, devant la grande porte du Palazzo, des fleurs s'étalèrent en tapis sous les pas de son cavalier...

## XVII

Francesco pénétra dans le Palazzo, et monta à la salle du Grand Conseil, où déjà étaient assemblés le clergé, les magistrats, les représentants des arts majeurs, toute l'élite de Florence, comme empressée d'affirmer sa servitude et le triomphe des Médicis. Mais les places réservées aux deux Médicis et aux membres de leur conseil privé étaient demeurées vides. Tous les regards des assistants se tournaient avec une curiosité mêlée d'inquiétude vers les appartements intérieurs d'où venait le bruit d'une discussion violente où dominait la voix passionnée de Juliano de Médicis, revenu de Pise depuis la veille. Au dehors, éclataient encore de temps à autre des « Evviva Francesco de Pazzi ». Francesco vit que les regards de tous les assistants se tournaient vers lui à chacune de ces acclamations avec des marques de désapprobation visible. Il s'approcha d'une fenêtre et, sous apparence de considérer la cour d'honneur, s'absorba dans ses rêves.

Une violente discussion se déchaînait, en effet, dans le cabinet de Lorenzo de Médicis. Juliano de Médicis, seul, d'un côté, parlait avec véhémence. De l'autre, le Magnifico, Tommaso Soderini, Pietro Minerbetti, Angelo Poliziano, et les autres amis personnels des Médicis demeuraient impassibles et soucieux.

— De quelle substance êtes-vous donc faits? s'écriait Juliano. N'avez-vous pas lu ces lettres? Ne sont-elles pas probantes? continua-t-il en désignant divers papiers étalés sur une table et que le Magnifico, assis, parcourait avec une scrupuleuse attention, tandis que Tommaso Soderini et Pietro Minerbetti, par-dessus son épaule, s'efforçaient de lire.

— Et ces lettres ont été saisies sur un courrier dépêché par les personnages dont les noms sont écrits sur cette liste à Fernando d'Aragon, demanda lentement Lorenzo.

— Oui, à Fernando d'Aragon, à ce bâtard couronné, à cet aventurier roi de Naples. Le complot est évident, aussi clair que le soleil, s'exclama Juliano.

— Ainsi les conspirateurs attendent l'apparition d'une flotte sicilienne pour soulever la populace et proclamer la République de Pise.

— Sans doute! Toutes les mesures étaient prises.

— Il est question aussi d'un secours non moins puissant que celui de la flotte de Naples, mais dont on ne parle que mystérieusement, à mots couverts, et comme avec une espèce de respect superstitieux.

— L'alliance du Saint-Père, naturellement. C'est encore Girolamo Riario, cet infernal petit-fils de pêcheur, qui est l'âme de tout le complot!... Le Montesecco, au lieu d'être reçu solennellement, devrait être pendu comme un espion.

— La complicité de Francesco Salviati et de Giacomo Bracciolini, son âme damnée, est incontestable! reprit Lorenzo après un silence. — Ce Poggio ne cesse de déclamer contre le divin Platon,— ajouta-t-il avec une expression de haine qui contrastait avec le calme jusque-là observé par lui.

Ce Salviati et ce Poggio sont des écervelés, malgré l'âge de l'Archevêque! — intervint Tommaso Soderini; — l'exil sera sans doute une peine suffisante.

— Je vous concède Salviati, répliqua vivement Lorenzo; mais le Poggio est beaucoup plus dangereux que vous ne paraissez l'imaginer!

— Qu'importe le Poggio! Au diable le Poggio et

Francesco Salviati! s'exclama le jeune Médicis. Avez-vous la prétention de demeurer ainsi les bras croisés, en attendant que la conspiration éclate ?

— Que déciderait donc Votre Seigneurie? demanda le vieux Soderini.

— Il faut éconduire Montesecco le plus vite possible, déclara Juliano, et le déterminer à quitter Florence au plus tôt. Ensuite il faut arrêter immédiatement l'archevêque de Pise, Baldino Bandini et Francesco de Pazzi. L'exil suffira pour les deux premiers. Mais Francesco de Pazzi devra être gardé à vue dans ce palais.

— Ni Baldino Bandini, ni Francesco de Pazzi ne sont mentionnés dans ces lettres! répliqua Lorenzo. Il n'est même fait aucune allusion à ces personnages!

— Qu'importe! s'écria Juliano de Médicis, dont l'exaltation s'accroissait de minute en minute! — Comment espérer maintenir la paix dans Florence tant que l'orgueil d'un Francesco de Pazzi, tant que l'orgueil d'un Baldino Bandini seront librement déchaînés contre la constitution de l'Etat? Lorenzo a essayé de rattacher Francesco à notre parti en lui faisant épouser notre Gemma. C'est par des liens plus puissants qu'il faut enchaîner la volonté hostile d'un Francesco de Pazzi... Mais n'obtiendrai-je même pas une réponse? s'écria Juliano, furieux de l'impassibilité de son frère. — Que les Pisans se révoltent, s'ils l'osent! que la flotte napolitaine mouille à l'embouchure de l'Arno! Nos mesures sont prises. Au premier mouvement hostile, les mécontents de Pise sont arrêtés, quelques pelotons de piquiers suffisent à dissiper cette populace dégénérée et il ne reste plus aux Siciliens qu'à s'éloigner, s'ils ne veulent attirer sur eux nos

galères. — Mais, c'est à Florence que le péril menace, que l'orage gronde... Auprès d'un Pazzi, que sont dix hommes comme Poggio?—ajouta-t-il avec une intention agressive.

— O jeunesse! jeunesse! dit tout bas Tommaso Soderini à Piétro Minerbetti. Voici Lorenzo de Médicis qui ne voit dans le complot de Pise qu'une occasion de punir Giacomo Bracciolini qui a censuré ses poésies; et voilà Juliano qui n'y découvre qu'un prétexte à attirer Francesco de Pazzi dans le Palazzo et à le garder auprès de lui.

— Ecoutez-moi, Juliano, — reprit le Magnifico en regardant fixement son frère, qui baissa les yeux. Nori et Ridolfi se sont attaqués sans mon agrément à « votre » Francesco de Pazzi; mais il est d'autres moyens moins brutaux de nous assurer pour l'avenir sa neutralité perpétuelle.

L'émotion du jeune Médicis fut si violente qu'il dut s'appuyer à la table qui le séparait de Lorenzo. — Du moment que vous avez développé tout haut cette hypothèse devant vos amis — fit-il — vous vous êtes interdit irrévocablement d'en faire une réalité.

— Et pourquoi donc? répliqua Lorenzo avec un sourire de triomphe où perçait le ressentiment de l'allusion faite par son frère aux motifs secrets de sa haine contre Giacomo Bracciolini. — Francesco en prison, Francesco au palais des Pazzi, Francesco sur l'échafaud, c'est toujours Francesco, — un prétexte à désordre. Ni Gemma, ni Florence ne nous pardonneront jamais d'avoir porté sur Francesco de Pazzi une main violente.

— Raisonnons! reprit Juliano; il est certain que la mort de Pazzi survenant brusquement après l'ovation d'aujourd'hui nous sera imputée aussi certainement que si le bourreau le détranchait

sur la Piazza della Signoria. Et on nous traitera de lâches et d'hypocrites.

— Ce n'est pas certain, répliqua le Magnifico. — Il est possible que devant la mort non sanglante de Francesco, l'instinct de l'ordre impose silence à la perversité du désordre chez la plupart des Florentins. — Néanmoins, il y a toujours une mauvaise chance à courir... Et je ne me résignerais qu'à la dernière extrémité. — Est-ce que je suis cruel? fit-il avec amertume. — Qu'est-ce que le gouvernement des Sforza auprès du nôtre ?... Je ne tyrannise les Florentins qu'en les accablant de libéralités et de fêtes. Mes plus grandes orgies sont des tournois littéraires et des discussions philosophiques. — Si tous les Florentins consentaient à imiter mon humeur paisible, nous aurions l'ordre pour un siècle. — Mais d'où leur vient cette fureur de désordre?

— Enfin, que décidez-vous ? — demanda avec irritation Juliano qui faisait les plus terribles efforts pour ne pas crier : « que m'importe tout cela? J'aime Francesco; et puisque je suis prince de Florence, il est juste que l'Etat se mette au service de ma passion » ; mais ne savait-il pas que le scandale de cet aveu serait l'arrêt de mort de Francesco ?

— Attendons ! dit Lorenzo. — Les écervelés comme Salviati et Bracciolini ne pourront jamais faire plus de mal qu'ils n'en font. Ils travaillent, je crois, pour la République, dont le peuple se soucie comme des châteaux de sable que les enfants construisent sur les bords de l'Arno. Laissons-les se compromettre vainement et se livrer, par le dérèglement de leur esprit, à la colère du peuple qui nous mettra la vengeance en main. — Francesco de Pazzi seul est redoutable, car il représente une

grande tradition et si l'on peut s'exprimer ainsi un élément d'ordre dans le désordre... Je souhaite ne remarquer aucun signe d'intelligence entre le comte de Montesecco et Francesco de Pazzi...

Soudainement, les trompettes éclatèrent sur la place même. Des cris de : « Vive la sainte Eglise ! » retentirent. Juliano savait, certainement, que Francesco connaissait Montesecco, et la mort de son ami lui parut aussi évidente que s'il avait vu ce corps chéri se tordre à ses pieds dans les tortures du poison. Il voulut parler, défendre encore Francesco ; mais son énergie était épuisée, des larmes lui vinrent aux paupières. Il comprit plus qu'il ne sentit, dans la stupeur de son effroi, que les portes de la Grand'salle s'ouvraient. Le Magnifico le tenait par la main. Autour d'eux les acclamations des partisans de l'ordre roulaient ainsi que des tonnerres. A peine Juliano vit la figure lourde, abrutie de Montesecco qui s'inclinait devant son frère et devant lui, présentant ses lettres de créance, puis récitant d'une voix monotone un petit discours d'une grâce et d'une pureté attiques que Girolamo Riario s'était plu par ironie à mettre dans la bouche du grossier condottiere.

Puis, ce furent les présentations des notables florentins à l'ambassadeur du Saint-Siège. Vint le tour de Francesco de Pazzi. Juliano porta ses mains à sa gorge qui devenait comme de pierre...

Mais, que se passe-t-il ? A la vue de Francesco de Pazzi, le regard jusque-là atone du condottiere s'est animé d'une lueur courte, mais fulgurante ; son cou est devenu pourpre, ses sourcils broussailleux semblent prêts à se rejoindre.

—Vous êtes Francesco de Pazzi ? — gronde-t-il à demi-voix, en sorte que ses paroles ne sont enten-

dues que de Lorenzo de Médicis, de Juliano et de leurs familiers.

— Sans doute ! répond le jeune Pazzi, brusquement arraché à son rêve.

— Savez-vous que j'ai envie de vous tuer? reprend Montesecco en grinçant des dents.

— Est-ce que vous êtes fou ?

— Savez-vous que mon esclave Sephora m'a quitté pour vous suivre ?

— Ah ! ce n'est que cela. — Je ne dis pas non !

— Vous niez ?

— Pas le moins du monde. Elle est chez moi à cette heure ?

— Et vous avez pris du plaisir avec elle ?

— Vos interrogations me fatiguent.

— Bien... bien !... Ce n'est pas que je me soucie de Sephora. Je vous l'aurais donnée avec plaisir... Mais elle m'a quitté pour vous! — C'est une injure !

— Comme il vous plaira !

— Nous nous battrons. — Francesco haussa les épaules sans répondre.

— Pour le moment j'ai autre chose à faire. Mais j'irai vous voir chez vous et nous nous battrons.

Nouveau haussement d'épaules, et Francesco, à peine échappé à Montesecco, se trouva en face de Juliano qui, vaincu par son émotion, s'était avancé jusqu'à lui, et lui broyait les mains dans les siennes, en répétant tout bas : « Sauvé! sauvé! »

## XVIII

Dans la même journée, il y eut un grand banquet offert par les Médicis à Montesecco en dédommagement de l'accueil plutôt froid, et d'ailleurs prévu par Girolamo Riario, qu'ils avaient fait à son

ambassade. Mais on n'y vit ni Juliano de Médicis, ni Francesco de Pazzi.

Après la réception officielle de l'ambassadeur du Saint-Siège, Juliano de Médicis, qui avait obligé Francesco de rester auprès de lui, l'avait entraîné dans les appartements intérieurs du palais. Un jeune écuyer de la suite de Juliano les accompagnait.

— Vous pouvez vous retirer, Luigi, avait dit Juliano à l'écuyer.

— Monseigneur...

— J'ai à parler avec le seigneur Pazzi.

— Monseigneur ! répondit l'écuyer en élevant la voix, et en dardant sur Francesco un regard enflammé, — l'aventure qui est arrivée à Votre Seigneurie, avec Baldino Bandini, devrait la rendre prudente.

— Luigi, je vous prie de vous retirer ! cria Juliano encore plus haut. Je vous rappellerai lorsqu'il conviendra.

Luigi s'éloigna en frappant du pied. Juliano haussa les épaules, puis éclata de rire. Les deux jeunes gens étaient seuls. Il y eut un silence de quelques instants.

— Francesco ! — dit enfin Juliano de Médicis ; tu viens d'échapper à un terrible danger.

— C'est possible ! répliqua Francesco, les dents serrées, les yeux fixés à terre.

— Pourquoi ce ton d'indifférence? — demanda Juliano doucement.

— Parce qu'il est évident que, de même que Juliano de Médicis ne saurait être en sécurité avec les Pazzi (votre écuyer l'affirmait tout à l'heure), un Pazzi ne saurait être en sécurité au milieu des Médicis.

— Et tu as raison de parler ainsi. Mon frère a

eu un instant la pensée de te faire empoisonner !

Juliano enfonça ses regards dans les yeux du jeune Pazzi ; il ne s'était pas mépris sur les effets de sa franchise, car Francesco répondit immédiatement, et sans hésiter.

— Et moi, j'ai eu un instant la pensée de votre mort à tous deux... Je m'en repens au reste en ce qui vous concerne, Juliano, depuis que je vous ai revu, ajouta-t-il si bas que Juliano devina plus qu'il n'entendit ces paroles.

Le jeune Médicis courut aux portes qu'il ouvrit, souleva les tentures, jeta un regard investigateur dans les pièces voisines, s'assura que Luigi ni personne d'autre n'avait entendu les paroles de Francesco ; puis revenant à lui :

— Francesco de Pazzi, fit-il, — je vous arrête.

— Plaît-il.

— Vous êtes mon prisonnier !

— Ah ! murmura Francesco. — Vous avez joué avec moi un jeu peu glorieux, puisque vous saviez tenir au préalable tous les atouts dans votre main.

— Rassurez-vous. Vous êtes mon prisonnier jusqu'à ce soir seulement. Mais je vous engage à dormir et à vous restaurer, car la nuit prochaine ne sera pas consacrée par nous au sommeil.

— Que signifie cette énigme ?

— Ce que vous voudrez ! Ayez seulement la patience d'attendre jusqu'à ce soir ; et votre curiosité n'aura plus rien à désirer...Je vais vous faire porter des rafraîchissements.

— Des rafraîchissements?

— Penses-tu réellement, Francesco, que, moi, j'aie l'intention de t'empoisonner ?

Francesco regarda fixement le jeune Médicis.

— Non ! déclara-t-il enfin.

Juliano, sans ajouter une seule parole, sortit de la pièce. Dans une antichambre, Luigi Palmieri se promenait d'un air furieux, son épée nue à la main.

— Luigi, je vous commande de remettre votre épée au fourreau, dit Juliano.

Le jeune écuyer obéit, en jetant à son maître un regard d'une tristesse navrante.

— Mon enfant, reprit Juliano sur un ton plus doux, tu vas placer deux soldats en faction devant la porte de la chambre où Francesco de Pazzi est prisonnier. Après quoi, tu diras au vieux Pietro de venir me trouver. Toi-même, pour ne pas perdre de temps, tu vas courir à la via San Sebastiano annoncer ma venue pour ce soir avec un postulant dont je réponds sur ma tête... Voici mon anneau que tu montreras à l'archimage.

— Ce soir ! — balbutia l'écuyer.

— Mais tu ne viendras pas, toi, Luigi... non, pas ce soir, mon enfant.

— Oh ! maître ! — dit le jeune Palmieri dont les yeux s'emplirent de larmes.

— Egoïste ! murmura Juliano avec un sourire extraordinaire qui parut transfigurer la physionomie de l'écuyer. — Ne sais-tu pas qu'il y a vingt-quatre heures au jour ?... Obéiras-tu ?

Sans prononcer une seule parole, Luigi sortit... Une heure plus tard, le vieux Pietro pénétrait dans la chambre où Francesco de Pazzi était retenu comme prisonnier, portant un plateau chargé de viandes froides, de gâteaux et de plusieurs flacons de vins...

## XIX

La nuit avait enveloppé d'ombre les rues, les places et les palais de Florence, lorsque Juliano de Médicis pénétra dans la chambre de Francesco. Un grand changement s'était produit depuis le matin dans la personne du jeune Pazzi.

Au lieu du rêveur mélancolique, indifférent à la mort comme à la vie, qu'il avait enfermé à triples verroux, Juliano retrouvait un Francesco en proie à une crise d'agitation fébrile. Le jeune Pazzi marchait de long en large, les mains croisées derrière le dos, les joues enflammées, les yeux un peu égarés.

— M'expliqueras-tu ? commença-t-il à crier d'une voix rauque.

— Viens ! viens ! tu sauras tout dans un instant.

Juliano jeta sur la tête et les épaules de son ami un grand manteau à capuchon semblable à celui qu'il portait déjà lui-même; et, le prenant par la main, l'entraîna rapidement. Dans l'antichambre déserte, Juliano fit jouer un ressort dissimulé dans la muraille. Un escalier dérobé se découvrit par lequel ils gagnèrent rapidement un souterrain obscur qui donnait dans la cave d'une maison de la Piazza della Signoria, appartenant aux frères Cavalcanti, les écuyers du Magnifico. Juliano avait une clef de cette maison. Cinq minutes après avoir quitté la prison de Francesco, les deux jeunes gens se trouvaient déjà dans le Borgo dei Greci. A quelques pas, on entendait les rumeurs du peuple regardant les fenêtres éclairées des appartements où mangeaient le Magnifico et ses invités. Mais, autour d'eux c'était le silence, et la solitude. Après avoir fouillé un instant les ténèbres du regard, Juliano

porta à ses lèvres un sifflet d'argent. A cet appel, un homme caché dans l'encoignure d'une maison voisine s'avança rapidement.

— Tubal! est-ce toi? demanda Juliano.

— Je suis Tubal, tout au service de Votre Lumière.

— C'est « Lui » qui t'a envoyé vers nous?

— Pour conduire vos Etoiles dans la Voie Lumineuse.

— C'est bien! Marche devant, sans affectation! Nous te suivons!

Tubal s'avançait rapidement. Francesco, emporté dans une sorte de délire fiévreux, ne s'enquit même pas de savoir où on le menait.

Tubal avait gagné le bord de l'Arno.

— Tu ne nous mènes pas chez « Lui », demanda Juliano.

— Non pas! s'il plaît à Votre Lumière. Le rendez-vous est à l'autre bout de Florence. Nous sommes déjà en retard.

Ils avaient déjà gagné le Ponto-Vecchio qu'ils traversèrent. Là, ils retrouvèrent la foule, les cris, la lumière. Des ivrognes passaient, tenant des femmes enlacées. Un homme qui criait : « Vivent les Pazzi! » fut entouré par un groupe menaçant. D'autres accoururent à son aide. On commença à se gourmer. Puis, soudain, des hommes, des femmes, chantant et se tenant par la main, parurent. Les combattants furent séparés, entraînés dans une ronde folle au milieu des clameurs de joie. La sarabande voulut séparer Francesco de Juliano ; les femmes leur jetaient des propos obscènes. Il fallut que Juliano, dont l'émotion décuplait les forces, mît l'épée à la main droite, tandis que du bras gauche il enveloppait la taille de son ami, l'enlevant plu-

tôt. Il y eut des cris de colère, une bousculade plus violente.

Juliano se retrouva sur les bords de l'Arno, tenant toujours Francesco d'une étreinte frénétique. A quelques pas devant lui, il aperçut Tubal qui avait glissé au milieu de la cohue comme une anguille. La marche fut vite reprise, le long du fleuve, en silence et le plus vite possible. La ville flambait à droite et à gauche, mirant ses feux de joie dans le fleuve jaune. Mais sur les berges mêmes, c'était l'ombre. De distance en distance on rencontrait des couples immobiles. Des bruits de baisers voltigeaient dans l'air ; Juliano n'avait pas desserré autour de la taille de Francesco son étreinte maintenant inutile.

Les deux jeunes gens et leur guide atteignirent ainsi la Porta San Frediano, encore ouverte en raison de la fête. Au delà commençait la campagne, les ombrages des jardins immenses. Ils tournèrent à gauche. Bientôt les murs bas du cimetière israélite parurent. Il y eut des sifflets brefs dans la nuit auxquels Tubal répondit par des modulations de la voix convenues sans doute. On longeait les murs du Cimetière. A quelque distance paraissait l'énorme masse noire d'un bois barrant l'horizon, et que piquaient des lumières mobiles.

— Nous arrivons, Votre Lumière ! dit Tubal en se retournant.

— C'est bien ! Je te remercie. Nous n'avons plus besoin de toi. Il lui jeta une bourse que l'Israélite rattrappa au vol en se courbant jusqu'à terre.

Maintenant, ils étaient seuls. Et une émotion extraordinaire s'emparait de Juliano de Médicis. Francesco vit les yeux de son compagnon s'emplir de larmes ; il sentit ses mains brûlantes empri-

sonner ses mains, tandis que la voix du jeune Médicis balbutiait : — O Francesco, Francesco !... si tu savais ! — Tu vas voir !... tu vas comprendre... L'amour !

Ils avaient pénétré sous les arbres, par un sentier frayé de main d'homme. Et des voix s'élevaient tantôt douces comme des prières, tantôt clamantes comme des appels d'orgie. Des sifflements étranges s'y mêlaient ; puis les sons d'une musique lointaine. Des lueurs couraient çà et là, dans les fourrés. Soudain une forme longue et flexible jaillit d'un arbre comme une corde d'arc qui se briserait, et Francesco poussa un cri d'effroi en sentant la tête froide et visqueuse d'une énorme couleuvre lui caresser la face lentement.

— Qu'importe ! s'écria Juliano d'une voix changée ; ne regarde ni à droite ni à gauche, et jamais derrière toi ! Marche toujours sans rien craindre. — Tu es dans le royaume magique, le royaume de l'Amour.

Des ombres humaines se détachèrent des fourrés, s'éclairèrent de la lueur de petites lanternes qu'elles portaient cachées sous des manteaux. C'étaient des hommes, des femmes, qui répétaient en courant des phrases courtes hachées semblables à des spasmes de désir. Ils aperçurent Juliano de Médicis qui avait découvert son visage ; ils vinrent vers lui, et baisèrent ses mains avec des exclamations de joie.

— Marchons vers la lumière ! disaient-ils.

— Le jour est éternel ! répondit le jeune homme.

Bientôt des sentiers croisèrent celui que Francesco suivait auprès de Juliano. Puis, ils se trouvèrent emprisonnés dans une foule qui roulait ainsi qu'un torrent vers une clairière d'où venait beaucoup de lumière et de musique. Francesco discerna que par-

mi les mots répétés par ceux qui l'entouraient les plus fréquents étaient : « Abraxas ! » et « Abracadabra !... »

Le clairière se découvrit : Francesco aperçut une vaste excavation creusée dans un rocher ; un pan de roc alors détourné et couvert d'herbe devait servir d'ordinaire à masquer l'entrée du souterrain. Par cette ouverture tout le bruit et toute la lueur jaillissaient dans la clairière et sur la foule...

En un instant, Francesco, entraîné par la main de Juliano, poussé par tous ceux qui l'entouraient, se sentit comme absorbé dans ce gouffre de tumulte et de lueurs ; il lui parut qu'il glissait sur une pente assez rapide. Autour de lui des feux s'entrecroisaient dont il n'avait ni le temps ni la présence d'esprit de démêler l'origine. Quelques pas plus loin la galerie s'élargit un peu ; puis, brusquement, elle s'énfla démesurément dans toutes les dimensions et Francesco se devina dans une salle souterraine, immense, que le son des instruments et le murmure de plusieurs centaines de personnes emplissaient d'un mugissement de mer...

D'abord il ne vit rien : au sortir des ténèbres de la forêt, ses yeux, frappés d'une éblouissante lumière, durent se fermer durant plusieurs minutes. Lorsqu'il put enfin écarter lentement les paupières, il s'aperçut que les murs, le plafond et jusqu'au sol de cette immense salle étaient tapissés de verres épais peints de diverses couleurs et qui reflétaient les flammes d'une centaine de torches. Lorsque l'attention de Francesco, étourdie un instant par l'imprévu du spectacle, put se fixer sur des objets particuliers, voici ce qu'il distingua :

Au centre de la salle, sur une sorte d'autel élevé en pierres brutes, un grand bouc noir se tenait de-

bout, très grave, oscillant par instants sa tête longuement barbue. A droite et à gauche deux chandeliers; puis, d'un côté, une petite idole étrange, nue, aux yeux de jade vert, la tête ceinte d'une couronne, portant dans une main un soleil et dans l'autre, une lune ; de l'autre côté une sculpture plus étrange encore présentant l'aspect d'une énorme plante de pierre dont les fleurs étaient des phallus et des corolles humaines. Aux quatre angles de l'autel, quatre lévites noirs, tiarés de rouge. Devant l'autel, un immense brasier dans un bassin de métal et dont la flamme s'élevait à la hauteur du faîte de l'autel. Derrière l'autel à la place où, dans les églises, se dresse la croix, une croix noire se dressait aussi, mais sur elle, symbole sacrilège, était crucifié un âne mort, au sexe raidi et comme menaçant. Tout autour de l'autel et du brasier, des tables dressées figuraient un triangle : des viandes froides, des pâtisseries, des cruches de vin, des fruits y étaient disposés, attendant les convives : au milieu de ces tables des corbeilles s'étalaient, couronnées de fleurs.

Il fallut un certain temps à Francesco pour distinguer, parmi la fumée des torches et du brasier, tout au bout de la salle, une estrade où se tenaient des joueurs de trompettes, des tambours et des cymbaliers et que surmontait, deux fois plus élevé, une sorte de trône. Sur ce trône était assis un homme. Une grande robe noire l'enveloppait, ouverte sur le devant, découvrant sa nudité virile ; une haute tiare, en forme de phallus entortillés, coiffait sa tête ; au pied de l'estrade, d'autres hommes étaient rangés, dans un accoutrement semblable. L'Archi-Mage cria d'une voix forte :

— Parais, ô divin Paradis terrestre !

En un instant, avec une rapidité qui tenait du prodige, tous les assistants, hommes, femmes, enfants, et, parmi eux, Juliano de Médicis se dépouillèrent de tous leurs vêtements qui volèrent dans la salle, furieusement, ainsi que de grandes ailes d'oiseaux, tourbillonnèrent dans la direction de l'autel, s'entassèrent devant le brasier comme un trophée opime élevé à la divinité mystérieuse du bouc noir. Seuls, l'Archi-Mage et ses acolytes gardèrent leurs robes noires ouvertes; seuls demeurèrent entièrement vêtus Francesco de Pazzi et un jeune garçon d'une douzaine d'années.

— Frères! reprit l'Archi-Mage , vous voici maintenant purs et innocents, sous les yeux du Dieu, tels que parurent Adam et Eve dans l'Eden avant que Jéhovah n'exerçât sur eux son abominable cruauté. Mais il y a ici deux profanes, ajouta-t-il en désignant Francesco et l'enfant d'un geste de menace.

Des bras nus s'abattirent sur Francesco, l'étreignirent au col, le maintinrent immobile et suffoquant.

— Qui répond pour eux? demanda l'Archi-Mage.

— Moi! dit Juliano, que Francesco reconnaissait à peine dans l'exalté aux yeux de feu, à la chair frissonnante de longs spasmes nerveux qui avait mis une main sur sa tête.

— Moi, cria une femme en appuyant sa main sur la tête de l'enfant.

— Je suis l'ami de cet homme! ajouta Juliano.

— Je suis la mère de cet enfant! — ajouta la femme.

— Qu'ils jurent alors sur l'esprit de feu enfermé dans leur chair, de ne révéler à qui que ce soit les

mystères du Sabbat des Parfaits, ni à homme, ni à femme, ni à juge, ni à bourreau, ni à prêtres, et ils pourront assister à nos saints mystères... Mais s'ils refusent de prêter ce serment, frappez-les, déchirez-les, extirpez-les comme la faux frappe, déchire, extirpe les herbes malfaisantes!

— Qu'ils meurent! roulèrent, comme une tempête, les trois cents voix de la foule.

— Tu m'as entendu, enfant!... Tu m'as entendu, homme, dit l'Archi-Mage. — Jurez!

— Non! répondit l'enfant.

Un murmure terrible gronda.

— Pourquoi ne veux-tu pas jurer? demanda le sorcier d'une voix dont il s'efforçait de surmonter le tremblement irrité.

— Parce que je dois faire ma première communion la semaine prochaine; parce que je dois me confesser demain, et qu'il faudra bien, sous peine de sacrilège, que je raconte ce que j'ai vu.

Un silence puissant écrasa l'assistance. — Alors, tu veux nous dénoncer aux gens de l'Inquisition? demanda l'Archi-Mage dont les dents grincèrent.

— Puisque je dois me confesser demain, répliqua l'enfant d'une voix claire.

Il souriait, confiant et ingénu; mais l'Archi-Mage fit un signe. Francesco n'entendit même pas le cri de la victime. Des bras s'étaient élevés, une lueur de couteau, au poing d'un diacre, brilla. Quelques gouttes de sang rougirent l'épaule nue d'une femme, puis coulèrent jusqu'à sa hanche. Le corps de l'enfant meurtri, sanglant, déchiré du glaive et des ongles, reparut ballotté sur la houle des têtes pour s'abîmer dans le brasier avec le sifflement aigu de la graisse brûlée. Seulement alors on entendit le

cri de la mère qui s'abattait sur le sol et roulait en des convulsions.

Francesco n'eut pas le loisir de s'étonner du cauchemar qu'il vivait. Déjà les bras sur lui s'appuyaient avec une force telle que ses genoux plièrent sous lui, et qu'il tomba sur le sol. Un glaive fut brandi sur sa tête.

— Jureras-tu ? Il sentit Juliano qui prenait ses mains et les étendait vers le brasier en lui soufflant la formule du serment. Il jura.

Alors ses habits lui furent arrachés par des mains violentes. Il se trouva nu, sous les regards indifférents de l'assistance qui s'extasiait vers l'autel. Un violent remous l'emporta, étouffé, meurtri, les yeux clos, se pensant déjà mort; et soudain il se vit à table devant des mets, des gâteaux, et des flacons. Autour de lui, des seins de femmes, haletants, pointaient; de longues chevelures traînaient sur le bois des tables. A sa droite, un homme buvait à même une cruche de vin, sans manger. A gauche, une femme vieille, à cheveux gris, le visage ridé et grimaçant, mais le corps encore ferme, profitait de sa stupeur pour l'enlacer de ses bras, l'attirer contre elle et le caresser en lui enfonçant des morceaux de viande dans la bouche. Il chercha des yeux Juliano de Médicis. Il l'aperçut debout, devant le brasier, le visage à demi caché par les boucles de ses longs cheveux, et il l'écouta parler d'une voix sourde, profonde, qu'il ne lui connaissait pas.

— Frères! — disait-il, — bien que l'un des derniers venus parmi vous, je me sens pour votre foi le zèle qui engendre les apôtres et les martyrs... Qui je suis, peu vous importe! — Qu'il vous suffise de savoir comment vers vous, je suis venu... Cet amour dont vous prétendez nourrir l'humanité,

corps et âmes, je l'ai cherché vainement, chez un frère, chez des maîtresses, chez un Dieu.

Alors, je suis venu à vous, et vous m'avez montré l'amour, non cet amour égoïste du monde qui demande de la gratitude et exige follement à être payé de retour — non l'amour insensé des mystiques qui poursuit des fantômes et n'étreint jamais que des nuages; — mais l'Amour qui s'oublie et ne juge pas, l'amour qui méprise la beauté parce que tout être est un abîme où nous jetons sans compter les trésors que nous a confiés la Nature, un univers d'où nous faisons jaillir pour notre joie la création suprême de la volupté. Et lorsque le dieu nous anime, lorsque le vin a obscurci nos yeux et gonflé nos tendresses, tous nous sommes roulés pêle-mêle comme autant d'épaves dans l'Océan débordé de la Vie.

O Florence, pourquoi nous persécutes-tu....? Pourquoi nous obliges-tu à nous cacher dans les bois et les cavernes ?... Quand donc au plein soleil, sur les places publiques, dans le Duomo, proclameras-tu avec nous la Bonne Nouvelle d'amour et de volupté!

## XX

Cependant, de doux sons de flûtes venaient de s'élever de l'estrade où retentissaient un peu auparavant les trompettes et les tambours. Juliano de Médicis s'était tu et était venu se glisser derrière Francesco, qui sentait son regard fixé sur lui avec une attention farouche. Le repas fut suspendu. Les conviés repoussèrent flacons et plats; les couples se désenlacèrent. Un silence anxieux pesa sur l'assistance. Des yeux s'emplirent de larmes. Des femmes tombèrent à genoux, en sanglotant; des voix bal-

butiaient avec une tendresse infinie. — « Viens, ô dieu ! viens ! »

L'Archi-Mage et ses diacres s'étaient levés.

— O toi, qui laissas tomber le monde de tes yeux comme une larme, lorsque tu contemplas la solitude farouche des premiers âges, comme une larme qui fut recueillie et façonnée par le pervers démon Jéhovah !

— Parais, ô dieu ! parais !

— O toi qui descendis dans le jardin d'Eden pour enseigner aux élus égarés de Jéhovah le don de la chair, supérieur à toutes les joies du paradis inventé par le démon Jéhovah.

— Parais, ô dieu ! parais !

— O toi, qui enseignas à Caïn d'exterminer les élus de Jéhovah, pour que l'humanité oubliât ce tyran et n'eût plus d'autre Dieu que toi, d'autre loi que le désir.

— Parais, ô dieu ! parais !

— O toi qui soulevas Coré contre le pervers Moïse.

— Parais, ô dieu ! parais !

— O toi, qui voulus t'incarner dans Hélène, la divine, pour que l'humanité connût, chantât, et adorât ton visage.

— Parais, ô déesse ! parais !

— O toi qui inspiras au sublime Judas de livrer aux justes juifs l'infâme Jésus, imposteur suscité par le démon Jéhovah !

— Parais, ô dieu, parais !

— O toi...

Les fleurs qui couronnaient les corbeilles placées au centre des tables s'agitent, puis s'écartent. Des têtes noires, plates, hideuses, paraissent ; puis les longs anneaux des couleuvres sacrées se déroulent,

lentement, se gonflent, se tordent dans une extase musicale. L'air, où les voix humaines se sont tues, se remplit de sifflements aigus.

— O toi! — psalmodient les voix — toi, dispensateur des seuls vrais biens, toi qui t'enroules dans les entrailles de l'homme comme un serpent endormi; toi qui te dresses dans les extases de l'amour comme un serpent triomphant et orgueilleux... Viens! viens! viens!

Les serpents, au travers des tables, s'allongent et se hérissent. A leur approche, on tombe à genoux; les yeux leur sourient; les femmes les appellent de leurs plus douces voix, tendent leurs lèvres aux langues fines et mobiles des reptiles comme pour un baiser inconnu; les mains flattent au passage leurs anneaux entremêlés. Avec un dégoût insurmontable, Francesco voit les serpents diriger vers des femmes leur marche entortillée et cauteleuse; ils s'attachent à elles, s'enroulent amoureusement autour de leurs cous, puis laissent retomber doucement sur leurs seins leurs têtes balancées et sifflantes. L'un des reptiles sacrés, après avoir étreint une femme près de lui, approche sa tête de la sienne et semble, à sa bouche, tendre sa bouche.

Francesco ferme les yeux, éperdu de dégoût. Mais un grand cri l'oblige à les rouvrir. Maintenant les femmes que les reptiles ont enlacées sont debout devant l'autel, une vingtaine, à peu près, nues, frémissantes : leurs hanches roulent comme des vagues, leurs seins pointent, leurs bouches ouvertes clament un hurlement rauque et les longs anneaux noirs et vivants font d'étranges joyaux sur leurs chairs blanches.

— Le dieu! le dieu! — rugit la foule.

Les femmes, devant l'autel, se balancent, puis

tournent sur elles-mêmes, les bras et les jambes écartés, en répétant : « Satanas ! Satanas ! » Puis, brusquement, comme des pierres lancées par la fronde, elles bondissent toutes ensemble, et dans la foule sautent, s'abattent sur des hommes qu'elles entraînent. Chacune a choisi un homme qu'elle serre contre elle, qu'elle caresse, qu'elle exhorte.

— Ma mère ! — oh ! ma mère ! proteste une voix !

Et celle de l'Archi Mage, impassible, lui répond :

— Il le faut ! que chaque mère initie chaque fils. Ainsi le veut la Loi. Et c'est ainsi que naissent les mages.

La foule est à genoux, prosternée. — O Satan, bon maître, Roi légitime du monde, manifeste-toi. Donne-nous ton vrai corps et ton vrai sang pour notre nourriture.

Au dessus du ronronnement des prières, les râles de joie et de douleur déchirent l'air, tragiques, tandis que là-bas, devant l'autel, se tordent des groupes étranges où se mêlent, dans un baiser hideux à voir, la femme, l'homme, et le serpent.

## XXI

La voix de l'Archi-Mage retentit, froide, dure, presque cruelle.

— La Communion ! — Voici l'heure de la communion des Parfaits. Qui veut boire le sang et la substance du Dieu !

Et Francesco, écroulé sur la table, la tête ballante et comme prête à se briser, soutenue par le bras raidi de Juliano, vit toute la foule se ruer avec des cris sauvages, vers l'autel.

Les femmes élues par le dieu étaient demeurées étendues sur le dos, dans la lassitude de la volupté toute proche et c'étaient comme autant de ciboires

où l'Archi-Mage, debout derrière l'autel, dans une majesté farouche et sacrilège offrait, d'un geste de sa main où brillaient les anneaux cabalistiques, le sang éternel du monde.

— O dieu, sois-nous propice! — O dieu! donne-nous ta force!

— Que les temples de l'imposteur crucifié s'écroulent dans les flammes — que la vengeance consume les villes infâmes — que l'univers devant nous se prosterne, comme nous nous prosternons devant toi... devant nous que tu as nourris de ton sang vital.

Et, mêlé à ces appels, roulait une grande rumeur saccadée et monotone, comme d'un troupeau à l'abreuvoir.

Une voix cria: — « Elle est morte! » C'était l'une des femmes hosties qui venait d'expirer, broyée par la dévotion des fidèles

— Qu'importe la mort! — reprit l'Archi-Mage. — Ne savez-vous pas que vous vivrez éternellement? Vous jaillirez du sol en plantes grasses aux sèves puissantes; vous passerez dans la course furieuse du vent qui va d'Occident en Orient dans l'espace d'un matin et d'un soir; la mer vous bercera dans ses vagues d'hyacinthe; elle vous portera d'un bout de l'univers à l'autre, vers les sanctuaires de l'Egypte où naquit le Dieu; Jéricho, la ville d'Astarté; Babylone, où régna l'Amour; les rivages lointains de l'Inde où fut la Lumière... Et la force qui est en vous sera éternelle et invincible! Elle fera éclater cette Église si fière comme la mousse disjoint les pierres d'un vieux mur... Elle renversera Rome dans la poussière. — Elle va vous entraîner tout à l'heure dans la ronde symbolique jusqu'en la présence du Dieu.

Les trompettes et les tambours, de nouveau, remplirent la salle souterraine de tumulte ; un immense cri s'éleva : « Io ! io ! io ! » Francesco de Pazzi sentit ses mains saisies, emprisonnées, écrasées dans l'étau des mains voisines. Dans une ronde colossale, on l'entraînait soudain. Et prodigieuse était la vision tourbillonnante : sur tous ces corps nus les flammes du brasier et des torches renvoyées par les glaces colorées faisaient ondoyer des teintes de forêts mouvantes, de cieux tournants, et le ruissellement d'une pourpre sanglante. Des colliers de gouttes de sueur étincelants sous la lumière naissaient aux cols gonflés de sève, aux hanches trépidantes, roulaient au long des chairs allumées de lueurs rapides à leur passage, se volatilisaient en vapeurs, les grandes chevelures épandues tournoyaient ainsi que des nébuleuses d'astres noirs, pâles ou rouges. Et les bouches riaient, se fendaient sur les dents brillantes ; les yeux devenaient fixes comme des étoiles glauques, semées régulièrement sur la face d'un vivant firmament. Et les serpents s'enroulaient autour des tailles, hérissaient les têtes. Des chairs, pareilles à des lances flamboyantes, s'érigeaient.

Puis le cercle s'ouvrit, brusquement. La ronde serpenta au long du couloir, avec des cris, déboucha dans la clairière. Francesco sentit l'haleine douce, fraîche et caressante de la nuit. Les étoiles souriaient, ciel calme et reculé au fond des infinis, tandis que le firmament tourbillonnant d'en bas semblait jeter éperdument vers son étreinte l'élan de ses têtes hurlantes, de ses chevelures et de ses chairs dressées.

Francesco restait effaré, les yeux fixes et grands ouverts, sans pensées, presque étranger à ses pro-

pres sensations. Puis la ronde se rompit tout à fait. Les mains qui le retenaient se délièrent. Il s'affaissa, haletant, demi-mort, sur le gazon humide. Les corps nus continuaient à tourbillonner dans son rêve, semblables à de hautes flammes vivantes. Une forme, devant lui, pencha vers son visage un visage qu'il ne sut pas reconnaître, aux traits tirés vers les tempes par l'exaltation d'une démence, barrée de la ligne blanche des dents comme d'une plaie étincelante aux yeux indéfiniment agrandis, comme deux abîmes au fond desquels palpiteraient des astres pâles. Et il se sentit fasciné, absorbé, enlisé par ces deux abîmes jumeaux. Il glissa en une nuit opaque où ses yeux s'éteignirent sous des souffles brûlants et lourds; et sa chair affolée et tremblante, reconnaissant obscurément son destin, défaillit dans l'attente d'une damnation farouche et inexorable où elle s'asservit tout à coup, pâmée jusqu'à l'anéantissement d'une mort inconsciente.

ALBERT DELACOUR.

(*A suivre.*)

# REVUE DU MOIS

—

## *ÉPILOGUES*

Le Féminisme et Vénus Genetrix. — L'Aveugle du Pont des Arts ou modeste contribution à l'étude de la vérité. — L'œuf à la coque. — L'Esperanto et les naïfs.

**Le féminisme et Venus Genetrix**. — Ce me fut un vrai plaisir que les mêmes hommes s'émeuvent aux attendrissements de M. Brieux, qui vantent et encouragent les progrès du féminisme. Le cerveau humain n'est un spectacle instructif que s'il fonctionne dans toute sa naïveté, selon l'incohérence qui lui est naturelle. Le chlore est une chose et le sodium en est une autre ; et, combinées, ces deux choses font du sel de cuisine. Les idées ne se comportent pas autrement. Isolées, elles ont une valeur ; combinées, elles ont une autre valeur. Mais toutes les combinaisons ne sont pas possibles, logiquement. Il est cependant au pouvoir de l'esprit de les forcer à un accouplement monstrueux, c'est-à-dire absurde. De cette absurdité peu de gens s'aperçoivent, car les hommes, en principe, ne s'aperçoivent de rien ; quelques-uns se fâchent, d'autres ricanent. Il vaut mieux sourire, mais sans perdre un geste des mouvements de la bête.

Les tendances de la civilisation font sortir les femmes du gynécée ; les tendances de la nature les y rejettent. Le féminisme n'est qu'un cas de civilisation excessif ; le vœu dont M. Brieux est en ce moment l'organe périodique n'est qu'un cas de naturisme extrême. Il est clair que prendre parti pour l'une de ces crises, c'est réprouver l'autre.

Une femme qui fait des enfants et qui les allaite ne participe plus qu'à la vie sociale intérieure. Toute activité

suivie et même celle des plaisirs mondains lui est refusée. Mère, nourrice, garde-malade, la voilà prisonnière. Si la Société s'engageait aux préceptes des théoriciens du naturisme, toutes les femmes de dix-huit à quarante ans disparaîtraient de la scène du monde où ne s'y montreraient plus que fugitives. On a vu de telles civilisations, et assez différentes, selon que la courtisane est proscrite ou tolérée, mais toutes pareilles par l'absence de la vraie femme. Quand la courtisane règne — elle règne dès qu'elle est seule — il y a une certaine vie factice qui rend cette société tolérable ; si elle est proscrite, c'est la barbarie.

L'autre type absolu de civilisation, celui où tend l'effort des féministes, mais que l'on ne vit encore jamais réalisé, serait beaucoup plus séduisant. On verrait disparaître la « jeune fille », et cela ne serait pas un grand malheur pourvu qu'elle ne fût pas remplacée par « l'étudiante », son revers et qui est pire. Le mariage, très peu productif d'enfants, perdrait tout caractère mystique, devenant ou une simple association ou une pure union d'amour. Libérée de la tyrannie de la famille et de tous les usages qui l'accablent, la femme développerait peut-être en originalité les forces qu'elle perd aujourd'hui en dissimulation. La responsabilité augmenterait son sérieux, mais sans diminuer sa grâce ; ayant moins besoin de plaire, elle voudrait plaire encore, car la nature est invincible. Celles qui auraient des enfants n'auraient pas beaucoup plus le temps de s'en occuper qu'aujourd'hui les hommes, et voilà le point grave. La femme n'est pas seulement la mère ; elle est la créatrice intellectuelle de l'enfant, créatrice de son sourire, de ses gestes, de son langage. Il est vrai que ce rôle lui est dévolu, non parce qu'elle est mère, mais parce qu'elle est femme. Une excellente mercenaire, attentive, naïve, une « bonne femme », vaudra toujours mieux qu'une mère distraite. Il n'est pas besoin de dire qu'en une telle civilisation, il n'y aurait pas de question de l'allaitement. Les femmes de l'élite se déchargeraient unanimement de cette corvée assez inutile. Il y

eut Romulus (et Remus) (1); il y eut Jean de l'Ours; les vaches sont aux hommes de bonnes mères et aussi les chèvres (2); Homère parle des nourrices : c'est la marque de l'homme civilisé, qu'il a pu se soustraire à certaines tyrannies naturelles.

Cette organisation ne serait donc pas déraisonnable. Cependant il faut comprendre qu'elle ne saurait concerner qu'une aristocratie. On réserve au-dessous un peuple normal, adonné à la reproduction intensive en même temps qu'au travail manuel. Ne poussons pas plus loin, car nous arrivons aux frontières de l'utopie.

On voit assez la différence profonde qui, comme une douve, sépare les deux royaumes possibles. Ici, un état presque animal ; là, un état de surhumanité. S'il fallait choisir, on serait fort mal pris, mais ce souci nous est évité. Les civilisations sont toujours des moyennes. Nous vivons selon une moyenne : les classes d'en haut pourvues de tendances qui contrarient les tendances de la classe basse. Conseiller aux femmes d'en haut de se plier aux mœurs des femmes d'en bas est tout à fait insensé. Il y a des crises réactionnaires, jamais d'aussi prononcées. Les changements se font d'en bas vers en haut, c'est-à-dire que les tendances progressives sont dans l'élite et jamais dans le peuple. Cela est visible oculairement pour les modes ; or, les mœurs ne sont que des modes; et la morale, un usage. S'habiller en bergère, allaiter son enfant, ce furent des jeux de société au temps de Jean-Jacques. Il s'agissait de concilier les extrêmes, d'être à la fois princesse et paysanne, raffinée et primitive ; comédie sur laquelle le rideau tombe à la satisfaction générale, car on se lasse d'un rôle et l'on retourne avec joie à son attitude réelle.

La civilisation s'éloigne de la nature selon une ligne serpentine qui ne se rabaisse jamais jusqu'à sa naissance ; et elle s'achemine ainsi tout doucement vers la stérilité et vers la mort. Il n'y a rien à faire à cela ; et cela est

(1) *Optima nutricum* lupa (Properce).
(2) *Capra nutrix Jovis* (Ovide).

d'ailleurs sans importance pour l'humanité, puisque les vides causés par l'infécondité dans les classes d'en haut sont régulièrement comblés par le surcroît de production des classes d'en bas. Lisez les journaux, quand on nous aura donné le résultat du dénombrement, pour y voir l'étonnement périodique des philosophes du boulevard touchant la pénurie des naissances aux quartiers riches. Quoi ! ceux qui pourraient le mieux les nourrir, faire le moins d'enfants ! Les pauvres, etc. On connaît l'antienne. Elle n'est tout à fait comique que si le journaliste, indigné de ses vaines objurgations, termine par une mise en demeure au quartier des Champs-Élysées d'avoir à se repeupler pour la prochaine quinquennale. M. Brieux, qui fait du journalisme dialogué, M. Piot, qui opère en sénateur dans les caves du Luxembourg, sont d'accord sur ce point avec tous les gens simples et raisonnables : que les femmes du monde sont libres : 1° de faire beaucoup d'enfants ; 2° d'allaiter cette marmaille. Libres ? C'était la question, avant-hier. Aujourd'hui oserait-on même la poser ? L'homme est libre, sans doute, libre de faire ce qu'il fait, mais non libre de faire ce qu'il ne fait pas. En d'autres termes, sa liberté est aiguillée comme un train. Il est libre d'obéir à la tendance la plus forte parmi celles qui le sollicitent. Le choix, c'est l'obéissance. Il n'y eut jamais au monde qu'un être parfaitement libre : l'âne de Buridan.

Et voilà où peut mener un vaudeville. Mais je ne crois pas qu'un vaudeville, même à thèse, puisse changer l'ordre naturel des civilisations humaines. D'autre part, l'exemple des nourrices au poitrail énorme est mal fait pour tenter les jeunes femmes qui aiment leur beauté. Sans doute il y a au Louvre une fort belle *Venus Genetrix*, mais voulut-elle allaiter ses enfants ou les envoya-t-elle aux femmes latines, non comme nourrissons, mais comme joyaux et parures ?

... Et nuribus mittit gestanda latinis.

Il y a quelque cent cinquante ans, Linné découvrit que les arbres des vergers, si on leur fournit un trop bon

terrain, trop riche en sucs, s'abstiennent de fleurir et ouvrent en feuilles tous leurs bourgeons ; mais les mêmes arbres gavés, si on n'entoure leurs racines que d'une terre maigre d'où elles ne tirent qu'une pauvre pitance, ils se mettent à fleurir, à donner des fruits, à former des générations.

Je ne cesserai de m'étonner qu'un siècle qui a la gloriole de la science n'en ait que la gloriole et apparaisse incapable de l'incorporer à ses raisonnements et à ses discussions.

**L'Aveugle du Pont des Arts, ou modeste contribution à l'étude de la vérité.** — Il est difficile de parcourir les journaux pendant une semaine sans y entrevoir une anecdote ou une nouvelle à la main touchant le célèbre aveugle du Pont des Arts. Or, j'avoue que cette insistance me choque, car depuis vingt ans et plus que je passe sur ce pont ou que, presque quotidiennement, je le lorgne en perspective, jamais n'y vis je le moindre aveugle, ni boiteux, ni mendiant, — hors aux beaux jours, tels camelots ou marchandes de fleurs. M. de Banville, à une date hypothétique, mais antérieure à 1882, parla de cet aveugle qu'il n'avait sans doute jamais vu non plus. Il dit une chose très agréable, d'ailleurs : « Sur ce point-là, sa compréhension (il s'agit de Méry) était obscurcie, et je ne jurerais pas qu'il vît une différence bien précise entre M. Saint-Marc-Girardin comparant *Le Roi Lear* aux *Deux gendres* de M. Etienne et un aveugle sur le pont des Arts, tenant la ficelle tutélaire de son caniche et jouant imparfaitement de la clarinette. » C'est ainsi, comme l'insinue M. Flammarion (l'astronome), « qu'il est possible que les étoiles dont nous nous efforçons présentement d'étudier la marche et la nature *n'existent plus* en réalité depuis le commencement du monde (du monde terrestre)! » Voltaire avait raison : le grand créateur des vérités, c'est le mensonge.

**L'œuf à la coque.** — Quelle est la valeur de l'instruction? Immense, Monsieur, immense, absolue! Nous

n'avons pas assez de cours, d'écoles, d'examens, de manuels, de grammaires, de lexiques. Trop peu d'enfants, mâles et femelles, vivent, de six à vingt-cinq ans, les yeux et les oreilles agrippés par la lettre imprimée, par la voix du Maître. Il faut apprendre tout, n'importe quoi, sans but, sans intelligence; apprendre comme boit une éponge, comme entonne un ivrogne. Ne dit-on pas « altéré de savoir »? Properce n'a-t-il pas écrit : « Parle, je te bois à pleines oreilles, *Incipe, suspensis auribus ista bibam* »? Il y a des petites filles de dix ans, vierges encore de l'époux mystique (c'est-à-dire n'ayant pas encore fait leur première communion) qu'on pourrait tordre comme un drap mouillé : il en sortirait des gouttes de science, des perles, peut-être des flaques, des perles avec leur coquille. Cela donne de l'espoir et fait bien augurer de l'avenir, du temps où les écolières sauront tout, exactement tout ce qui leur sera absolument inutile au cours de la vie. On entrevoit des lueurs : l'avenir flambe au loin. Ainsi, ces jours derniers, on a demandé aux petites élèves d'une école : Qu'est-ce qu'un œuf comme aliment? Les réponses furent unanimes : « L'œuf appartient à la catégorie des aliments albumineux. » Voilà la science, la vraie science. Mais à cette autre question, basse et répugnante : Combien de temps faut-il pour cuire un œuf à la coque? les réponses ne furent plus du tout unanimes. Les jeunes adeptes firent varier leurs évaluations entre une demi-heure et trois quarts d'heure. L'une même fut plus libérale, affirmant : Trois quarts d'heure, au moins! Croyez-vous que ces gamines perdent leur temps à l'école et qu'on ne fait pas bien de les enlever aux jupes de leur mère? Albumineux!

**L'Esperanto et les naïfs.** — L'*esperanto* est une des dernières langues artificielles, et celle qui a fait le plus de bruits parmi les naïfs depuis le défunt volapuck. Rien de plus aisé que de créer une langue artificielle; il y en a bien d'ailleurs une centaine; mais rien de plus malaisé que de faire qu'elle ait le sens commun et qu'elle puisse servir une seule fois, au cours des siè-

cles, à exprimer clairement que deux et deux font quatre. L'*esperanto* n'est guère que de l'espagnol déformé; dans le temps qu'ils ont mis à s'assimiler cet idiome lunaire, les malheureux espérantistes eussent appris le véritable espagnol; et, car ce sont les mêmes, on le croit, s'ils avaient il y a dix ans donné leurs veilles à l'anglais au lieu de pâlir sur le volapuk, ils pourraient déjà converser avec la plus grande partie du globe. Je leur conseille, la prochaine fois que les journaux vanteront un nouveau langage factice, peut-être la « Langue Bleue », de se mettre à l'allemand, tout bonnement.

REMY DE GOURMONT.

## *POÈMES*

Michel Abadie : *L'Angélus des Sentes*, Bibliothèque de l'Association, 2 fr. — Paul Hyacinthe Loyson : *Sur les marges d'un drame*, Stock. — Armand Praviel : *Poèmes mystiques*, Bruxelles, « La Lutte », 2 fr. — Léon Bocquet : *Flandre*, « Maison des Poètes », 3 fr. — Yann Nibor : *La chanson des cols bleus*, préface de L. Jousselin, capitaine de frégate, E. Flammarion, 3,50.

**L'angélus des Sentes.** Les poètes ainsi que les héraldistes altèrent volontiers les formes des fleurs; le plus souvent même quand ils consentent à regarder de bonne foi la rose et le laurier, ils pensent beaucoup plus, obsédés par la tyrannie des mots, aux métaphores anciennes ou récentes qu'à l'arrangement des pétales ou à l'innervation des feuilles et ils parlent toujours de la rose immatérielle et du laurier idéal.

Si même, par fortune, ils aiment, comme M. Michel Abadie, d'un amour fougueux et passionné la solitude des monts, le ruissellement des gaves, les symphonies pastorales sous les hêtres, ils ne se peuvent déshabituer tout à fait de la littérature, et certaines syllabes ne correspondent pour eux qu'à des êtres chimériques : l'asphodèle parait les prairies pâles où rôdaient, avides de sang, les ombres légères des héros hellènes; les petites étoiles de ses thryses grisâtres et décolorés, à peine teintées de violet, luisaient doucement dans l'éternel crépuscule du monde inférieur ; par un mirage singulier, elles apparaissent toutes différentes à M. Abadie :

> Nous promenons l'émoi des amants éperdus
> Vers qui sonne le rire ardent des asphodèles.

Et il importe peu sans doute que cette image corresponde assez mal à la réalité, puisque chez ce poète tout est lumière et joie et que les thrènes funèbres en l'honneur des morts sonnent en son œuvre aussi triomphalement que les odes à la gloire des vivants qu'il exalte. M. Michel Abadie se réclame de M. Saint-Georges de Bouhélier; mais certaines façons de dire le rapprocheraient aussi de M. Saint-Pol Roux, et il ne répugne pas à quelque préciosité non plus qu'à l'emploi — fort rare au reste — de vocables insolites et barbares, tels que

... les *barivolants* trophées des feuilles vertes.

Mais il lui faudrait objecter surtout une éloquence assez monotone et l'abus des énumérations et des apostrophes, si d'autres fois il n'atteignait à la plus élégante pureté :

Mon âme est simple et douce ainsi qu'un bruit de brise.
Mon front, de sève en feu les pins l'ont parfumé.
Et je chante avec la candeur du mois de mai
Les cadences d'amour que les pins m'ont apprise.

Qu'il invoque les muses siciliennes : elles lui apprendront à louer les arbouses et les humbles bruyères et à ne point rendre les forêts dignes d'un consul, mais des dieux immortels bien plus ingénus qu'on ne le suppose d'ordinaire.

**Sur les marges d'un drame,** *journal d'un poète pendant la crise de France.* Goethe a écrit : « Tout poème est d'actualité. » Mais c'est lui aussi qui par un beau soir, entendant aboyer un chien, s'écria : « Non! non! je ne veux pas emporter dans mon éternité l'aboiement de cette bête » et par un acte de hautain vouloir il abolissait de son souvenir, aussitôt, la discordante clameur. Certes, tout poème est d'actualité, c'est-à-dire qu'étant, après tout, une production normale de la pensée, il se rattache au réel, sentiment ou fait, par des liens inaperçus, quelquefois, mais qui existent. C'est aux poètes de juger et de choisir parmi les sentiments et les faits ceux qui sont dignes de survivre, de se transmuer en beauté et ceux qui doivent ainsi que l'aboiement du chien être, de propos délibéré, ensevelis dans le néant.

M. Paul Hyacinthe Loyson, pendant les dernières années qui furent pour quelques hommes vraiment tragiques, a noté en poèmes fiévreux et haletants l'angoisse éveillée en lui par le drame de France. Mieux que personne, il était destiné par droit de naissance à en souffrir : fils d'un père qui connut toutes les amertumes pour avoir, sans faillir, proclamé ce

qu'il croyait la vérité et d'une mère qui lui légua l'amour inquiet et âpre de la justice, coutumier aux races du Nord, il sentit vivement le contre-coup des catastrophes, des luttes et des haines. Au jour le jour, il épancha son indignation, avec tant de hâte que certains de ses poèmes demeurent des ébauches; et c'est un grave défaut. Il ne sied pas d'écraser un poète à ses debuts sous le faix des comparaisons inégales; cependant quand Hugo lançait par le monde les formidables invectives les *Châtiments*, il restait le maître absolu des mots et des images et les strophes s'élevaient sur leurs ailes irritées, aussi nobles et belles que si elles fussent nées par une aurore de printemps. Mais M. Paul Hyacinthe Loyson mérite mieux qu'un éloge quelconque et la critique trop aisément laudative n'implique pas toujours une vraie sympathie pour l'écrivain à qui elle s'adresse. Il faut donc l'avertir, afin qu'il ne se laisse pas aller avec trop d'indulgence à sa facilité naturelle; il ne paraît pas qu'il ait exprimé toute sa pensée et que les syllabes et les rythmes lui aient partout obéi avec la docilité nécessaire. Peut-être aussi a-t-il préjugé de sa force; il fallait avoir le cœur bandé du triple airain pour contempler sans défaillir l'abominable et hideuse mêlée et en rendre toute la magnifique horreur; son âme trop tendre a plus souffert qu'elle n'a exprimé de souffrance dans ces poèmes et la douleur lui convient mieux que l'indignation :

Car je veux de doux crépuscules...
Je veux que mon chant s'y module
Sans qu'au fond de moi rien d'amer
S'éveille et m'afflige et me brûle...
Il dort de l'amour dans mes vers

Et puissé-je éviter à l'heure
Où s'en va la part la meilleure
De ce qui fut nous ici-bas —
D'emporter le goût qui m'écœure
De ces détestables débats !

C'est pourquoi je l'écris, sincère :
O bandits bourreaux et faussaires,
Pardon si mon fouet en courroux
Contre vos ennuis qu'il lacère
Maudit quelquefois jusqu'à vous.

Et comme Goethe, il a abhorré de laisser vivre en lui jusqu'à la fin des âges la clameur des bêtes immondes.

**Poèmes mystiques.** Sauf un très faible dialogue, *Marthe et Marie*, où Yseult, Yveline, Alain et l'Ermite, dans un vague décor médiéval, exposent en phrases plutôt abstraites leurs opinions sur les diverses méthodes de servir Dieu, par

les actes ou par la prière, les premiers vers de M. Armand Praviel témoignent d'une rare connaissance du rythme et de la langue et ils expriment, en toute orthodoxie, un catholicisme somptueux et féroce :

Car dans la sombre nuit où s'agite le monde
Le Juste aux yeux d'azur sous ses longs cheveux roux
Dit : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous ! »
Et rien ne fait mentir Sa Parole féconde.

Et ce n'est pas seulement à cause de la rencontre verbale :

L'Essénien pensif sous ses longs cheveux roux

que M. Armand Praviel nous fait songer à Leconte de Lisle : celui-ci haïssait le catholicisme de toute la force de son âme farouche ; mais il eût probablement accueilli avec bienveillance les vers rudes et pleins du jeune poète, ses graves tierces rimes et parce qu'elle ne consent pas à de fades élégies, la beauté de sa foi sauvage.

**Flandre.** M. Léon Bocquet, avec M. E. Blanquernon, M. A. M. Gossez et aussi quelques flamands émigrés à Paris, dont M. A. Ségard, formeraient assez bien une manière d'école de Lille, analogue à l'école de Toulouse et à l'école de Béziers, plus récente, qui s'honorent de MM. Jean Viollis, Marc Lafargue, Maurice Magre, Ernest Gaubert et d'autres encore, presque aussi nombreux que les grains de sable aux grèves méditerranéennes. Les poètes du Nord seraient volontiers plus enclins à garder les traditions qu'à innover ; ils célèbrent des gloires mortes, le souvenir d'opulences évanouies, de cavalcades et de pennons d'or ; et ils s'essaient à dégager la beauté latente du monde douloureux qui peine dans la mine, l'usine, les fonderies ; ils hésitent ainsi entre Rubens et Constantin Meunier ; mais en tous leurs efforts ils se révèlent des artistes d'une probité et d'une conscience admirables et M. Léon Bocquet décrit avec un scrupuleux amour les villes et les plaines natales et sa pitié fraternelle s'émeut à la misère des hommes :

LES MINEURS

Au fond des puits obscurs, ils s'acharnent et rampent
Et l'existence pèse à leurs bras moribonds ;
Le pic alentour d'eux fait crouler le charbon
De la terre éventrée à la lueur des lampes.

Lorsque la cage au jour les monte, bond par bond,
Une froide agonie à leur front sue et trempe
Le bandeau de cuir brun qui leur cercle les tempes ;
Ils frissonnent du soir dont l'air tiède est si bon !

Ils viennent de la nuit que nul astre n'éclaire,
Des cieux navrés de vaste horreur crépusculaire,
Hâves, ressusciter leur spectre au bord des trous.

Douloureux résignés de la souffrance sombre,
Voici les nouveaux Christs aux divins cheveux roux
Dont les grands yeux lointains semblent des gouffres d'ombre.

**La Chanson des cols bleus.** M. Lucien Jousselin, capitaine de frégate, a honoré d une longue préface le dernier recueil de M. Yann Nibor, « poète du département de la marine » : la prose du capitaine de frégate, encore qu'il me semble faire erreur en fait presque à chaque ligne, est infiniment supérieure à l'œuvre du chansonnier. M. Lucien Jousselin indique excellemment ce que *pourrait* être un bon poète de cet ordre : l'aède, « exprimant la vie » de tous ceux qui l'ont précédé, leurs aventures lointaines, leurs âmes héroïques, naïves et tendres « dans une langue populaire d'une étonnante concision dont le vocabulaire est resté d'une pauvreté voulue ».

Comme M. Andrew Lang retrouve chez les sauvages des âmes contemporaines de celles qui inventèrent des mythes extravagants même dans la Sainte Hellas, il remarque très justement que, chez certains paysans de la Sabine et des Abruzzes, des pays Basques ou de la Basse Bretagne, « l'âme humaine des antiquités reculées est demeurée immuable » ; et que c'est là peut-être que l'on pourrait rencontrer seulement « des plébéiens très nobles de race ». La théorie de M. Lucien Jousselin est intéressante et paraît juste : elle ne s'applique pas à M. Yann Nibor. Je ne sais si celui-ci, par la déclamation et le geste, donne l'illusion de la sincérité; mais à la lecture des chansons se révèle la plus pauvre, la plus piètre sentimentalité chauvine et gauloise. Il faut toute la bonne volonté du préfacier pour arriver à écrire au-dessous de vers comme ceux que je vais citer : « c'est vraiment bien difficile de parler un langage tel que celui de la seconde strophe, sans tomber dans la niaiserie » :

Cher Pavillon! mets dans nos cœurs
Cet' pensé, qu'on est au service
Pour fair' joyeus'ment l'exercice,
Pour bien s'battre et pour êtr' vainqueurs!
Rappell'-nous que l' but de notr' vie,
C'est d'êtr' toujours au premier rang
Les brav's qui doiv'nt donner leur sang
Pour la famille et la Patrie!

Il n'est rien de pire que la fausse ingénuité ou la grossièreté arbitraire : les chansons de M. Yann Nibor emprun-

tent sans motif de vocabulaire de M. Aristide Bruant ou de M. Jean Richepin : sans avoir beaucoup navigué sur les flottes de l'état, on conçoit que le terme *marloupatte* n'est pas de l'argot maritime et on se souvient aussitôt des *Triolets de Navet*, l'une des pièces les mieux venues de *la Chanson des gueux :*

Ce marloupatte pâle et mince
Se nommait simplement Navet.

Chez M. Yann Nibor, comme chez M. Théodore Botrel, la chanson n'est populaire que dans la mesure où elle peut agréer aux gens du monde par une feinte rudesse, très adroite et capable de tromper même un esprit délicat comme M. Lucien Jousselin, chez qui probablement les circonstances, le décor marin, peut-être de louables sentiments d'amitié, oblitérèrent, en cette occasion, le sens critique.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Raymond Marival : *Chairs d'ambre*, « Mercure de France, » 3.5o. — Maxime Gorki : *Les Vagabonds*, « Mercure de France », 3.5o. — Eugène Demolder : *Le Cœur des pauvres*, « Mercure de France, » 3.5o .—Emile Zola : *Travail*, Fasquelle,3.5o. — René Maizeroy : *Amie de cœur*, Ollendorff, 3.5o. — Jean Carrère : *En pleine épopée*, Ernest Flammarion, 3.5o. — L'auteur d' « Amitié Amoureuse : *Maudit soit l'amour*, Calmann Lévy, 3.5o.— Pierre de Coulevain : *Eve Victorieuse*, Calmann Lévy. 3.5o. — Maurice Montégut : *Les Chevauchées de Joconde*, Ollendorff, 3 5o. — Armand Grébauval : *Le flot qui passe*, Flammarion, 3.5o. — Henry C. Moreau : *L'un ou l'autre*, Plon, 3.5o. — Pierre de Lano : *La part des sens*, Villerelle, 3.5o. — M. Reepmaker : *Carlo Lano*, Stock, 3.5o. — Paul Mathieu : *Coups de désirs*, Chamuel, 3.5o. — René Fath : *La Rançon du bonheur*, Plon, 3.5o. — Henri Datin : *Le docteur Corbier*, Société Libre d'Edition, 3.5o. — J. Marni : *Vieilles*, Ollendorff, 3.5o. — André Barde : *Au bord de la folie*, Simonis Empis, 3.5o. — Jean Grave : *Les aventures de Nono*, Stock, 3.5o. — *Les miroirs d'âme* et *Petits contes de femmes*, chez l'auteur. — Théodore Cahu : *Les dames de Kermor*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Ed. Spelikowki : *Ame de médecin*, Société d'éditions littéraires. — Jules Heyne : *Aphrodisia de Thalie*. — Lucien Jean : *Dans le jardin*, Badel, à Chateauroux.

**Chairs d'ambre**, par Raymond Marival. Taous est une petite bergère kabyle qui garde les chèvres dans la brousse et y fleurit comme une fleur sauvage à la fois très frêle et très robuste. Elle est de couleur safranée, presque blanche, sous la lumière intense du soleil de son pays, presque jaune d'or à l'ombre de ses cheveux noirs. Elle ne sait rien de la vie, que

les coutumes barbares de son peuple, et ne connaît rien du monde que ce que peuvent lui en apprendre les marchands ambulants venus de loin pour lui vendre des verroteries parisiennes. Elle est toute nature et toute grâce. On la voit passer, souple et menue le long des murs de sa maison comme une branche flexible se balance pour orner, sans se douter de son rôle décoratif. Elle n'est pas méchante, pas ambitieuse et presque pas amoureuse. Mais son père est cruel, plein de ruse et d'orgueil. Fatalement elle aime Tahar parce qu'il faut bien s'épanouir sous les arbres, quand c'est défendu de s'épanouir chez soi. Tahar est pauvre. Il cueille la fleur, avec une délicatesse tendre, puis il s'éloigne, car il est fataliste aussi, en soupirant un peu. Et on vend Taous très cher à un vilain homme gras. Les vierges sont une marchandise rare en Kabylie. (Et ailleurs donc!) Trompé sur la qualité du bijou et rencontrant un fruit où il voulait un bouton, le vilain homme renvoie brutalement Taous à ses parents. On essaye de cacher sa honte en le remariant, ou en la revendant plus cher encore, seulement Taous fleurit double et donne un petit-fils à son père, qui devient furieux de ce nouveau scandale absolument ineffaçable. Les notables du village s'assemblent et l'on condamne Taous à être lapidée. Elle meurt à quinze ans, son petit enfant dans les bras, toujours jolie et ne s'expliquant rien. L'auteur n'a pas eu la prétention de décrire les mœurs kabyles en détail et il ne semble point se soucier de la couleur locale, du *convenu* littéraire que l'on nous sert toujours dans les histoires d'Orient; c'est pourquoi il a rendu avec une fidélité parfaite ses propres impressions sur le pays que certainement il a vu, habité, compris dans toute sa rugueuse splendeur. C'est un roman de réaliste qui sent bon la vraie nature et ne cherche la sensation qu'au point de vue de la sincérité. Par moment, on croirait retrouver l'érudition et la botanique des Rosny; on est en présence de la vie bruissante comme au soir d'une belle journée où on commence à comprendre qu'il y a plus que la littérature et plus encore que toutes les religions. Le grand Pan se cache derrière les buissons, les fleurs ont le goût musqué de l'amour des fauves, tout le monde est innocent. Taous, bien avant les temps modernes aurait pu devenir la sainte Marie des catholiques. Comme Marie elle épouse un homme, lui apportant d'avance le fruit de l'amour divin, du premier de tous les amours, celui que le mystère bénit, et si le Joseph en question l'avait gardée avec mansuétude autour d'eux auraient pu croître tous les lys des écritures. Taous

meurt martyre, tombe victime de féroces préjugés et on ne brûlera aucun cierge devant son autel de pierres brutales, mais Raymond Marival, auteur de sa grâce, doit être glorifié entre tous les hommes de lettres pour cette délicieuse création de vierge mère, si naïvement coupable.

**Les Vagabonds**, par Maxime Gorki. Il paraît que Gorki fut lui-même un vagabond. Le vrai littérateur ne peut être autre chose qu'un aventurier contant ses aventures, mais il ne faudrait pas confondre cependant le résultat d'art de la vie d'aventure avec ce que le socialiste moderne appelle l'action. Il y a plus de rêve dans les aventures arrivées que dans les volontés actives des moralistes du médiocre. Une réalité ne vaut que pour ce qu'elle dégage de rêve, et chaque fois qu'on applique une théorie à l'imprévu de l'existence non seulement on fait fausse route, mais encore on est ridiculement pédant.

Maxime Gorki est peu soucieux de la morale; ses études de mœurs sont des impressions de poète qui les rend comme il les a reçues et ne cherche pas à en déduire des logiques essentielles, et c'est pour cette presque impertinence de conscience qu'il est intéressant, franchement puissant de toutes ses forces naturelles. On n'assouplit par des vérités aux tailles des gens, car chacun a sa manière de faire voir de la vérité.

Sa singulière histoire de *Malva* est une curieuse étude de femme où rien ne s'explique en surface... sinon par la profondeur même de la perversité féminine. Le père et le fils en présence, devant leur semblable désir de chair, tournent dans le cercle vicieux comme de pauvres chevaux les yeux bandés, inconscients de leur propre force. Malva ne les aime ni l'un ni l'autre. Elle est dégoûtée de l'un par l'arrivée de l'autre, et pourtant ce serait le troisième, un fataliste dilettante, qui l'emporterait. Mais, ainsi qu'elle s'exprime: « Peut-être n'est-ce pas toi que j'aime. Si j'aimais seulement cette plage; il n'y a que la mer et le ciel et pas d'être vils, et que tu sois là, toi, cela ne me fait rien... c'est comme qui dirait le prix de ma place. »

Ces sortes de femmes sont comme les chats ; elles s'associent aux endroits, mais point aux maîtres qui les habitent. La langue de Gorki est rude, très sonore, abondante en images violentes quoique justes. Elle sent le sel, la sueur, la poudre des routes. Et ce n'est pas écrit au fond d'un cabinet d'homme de lettres apprenant les secrets d'un art nouveau. Il fait bon lire ces nouvelles comme il ferait bon boire un alcool très fort qu'on saurait de saine provenance et sans le

détestable frelatage de procéde. Honneur au traducteur : Ivan Strannik.

**Le cœur des pauvres**, par Eugène Demolder. Des contes pour les enfants que les hommes auront encore plus de plaisir à étudier. C'est ici, en effet, une belle et bonne leçon de savoir dire. Eugène Demolder joue avec les petites phrases innocentes comme un qui tresserait une couronne d'or avec des boutons d'or et même des pissenlits, mais cela rutile et éblouit comme véritables ciselures de métal.

C'est malice à l'auteur des *Patins de la reine de Hollande* de nous montrer sa manière chaste. Il faut avoir fait le tour de bien des choses défendues pour parler ainsi le langage des anges. Combien de pauvres diables d'auteurs sont tombés tout au long de ce sentier vert, tellement ils gardaient sous les semelles une part de la fange de la vie vulgaire. Demolder excelle au jeu de pureté.

Il a deux faces à son âme : celle joyeuse et violente, nuancée de la pourpre du vin, et celle candide, reflétant des nuées de printemps ; mais il demeure franc dans ses deux expressions littéraires, car il a le pouvoir très rare de ne pas les mélanger. *Colombe, la petite servante, Wandru, la vieille au pré*, et *le Savetier et le Maçon* représentent de jolis miroirs sans tache où peuvent regarder les enfants et où les hommes mûrs admireront le cristal merveilleux qui les compose. Demolder est un styliste, un érudit, conservant intacte la précieuse faculté de voir clair et de faire limpide. Ils sont à peine trois ou quatre ainsi de par le monde, gardiens d'un feu sacré datant d'une très ancienne alchimie et, de plus en plus, on les recherchera, ces faiseurs de choses simples extraites comme des gemmes éclatantes de toutes obscurités mystérieuses de plusieurs sciences.

**Travail**, par Emile Zola. Six cent soixante-six pages... de travail. Je ne puis que me borner à admirer sincèrement le labeur énorme de cet écrivain qui, sans rien lire, sans rien voir, sans rien entendre, marche (comme la vérité qu'il invente) depuis des volumes et des volumes à la conquête d'une notoriété aussi fabuleuse qu'inutile. Le travail m'éblouit et me confond toujours. Je suis en admiration devant ceux qui s'acharnent, peu m'importe après quoi ils s'acharnent. Emile Zola donne de la copie comme une source son eau et cela devient le fleuve, l'océan. J'ai lu avec un réel plaisir ce deuxième évangile et j'y ai retrouvé, sans étonnement, les personnages de *Fécondité*. Il y a toujours un homme épris

de la vie qui épouse une déshéritée et forme souche de robustes ouvriers à leur tour épris de la vie et formant souches de robustes ouvriers, des mondaines acariâtres aimant leurs aises et supprimant leurs fruits, capables, du reste, de « lâcher ce qui gronde dans leur être éperdu » au nez de leurs imbéciles de maris, quand elles ont été violées par le mâle sorti brusquement du pavé pour la vengeance, des bons savants cherchant la machine électrique devant fournir le pain ou le fer sans douleur et, enfin, le vieux paralytique répétant toujours la même leçon d'humanité : « *il faut rendre, il faut rendre!* » Tout cela est épais comme de la bouillie, parfois, un peu gluant ; mais cela devrait certainement servir à nourrir le peuple, si le peuple était encore capable de lire quoi que ce soit en dehors des articles de journaux pimentés au vitriol.

Il existe une vérité que je voudrais mettre en marche à mon tour : je lis volontiers six cent soixante pages de Zola et je suis un peu pervers. Or, Zola n'écrit point pour les pervers et cependant les gens simples l'abandonnent. Il y a là un cruel dilemme. Le bruit court que la vente des *saints* évangiles est tombée dans une proportion de soixante pour cent. Il serait bien pénible de constater que Zola ne travaille qu'à augmenter des névroses. « Le long effort d'une humanité en lutte n'aboutissant qu'à la libre expansion de l'individu, à une société de satisfaction complète... car tout homme doit jouir, se satisfaire sans hypocrisie, en plein soleil, » moi j'éprouve une pleine satisfaction à lire Zola et c'est un mauvais signe... moralement parlant.

**Amie de cœur**, par René Maizeroy. Je suis en retard pour parler de ce petit roman tendre et triste. Maizeroy passe pour un romancier léger. Cette fois-ci faisons-lui de doubles excuses. Cette pauvre petite femme amoureuse de son mari et doucement jalouse ne peut scandaliser personne et, au contraire, l'auteur semble racheter ses fautes de passions, si légitimes, en lui faisant porter la lourde croix du silence. Il faut lire ce journal intime et en retenir de charmantes confidences d'honnête épouse comme on retiendrait de pieuses prières.

**En pleine épopée**, par Jean Carrère. L'auteur est parti pour le pays de l'action et il décentralise en exportant notre courage francais dans le camp des braves boers. Un gros volume où Jean Carrère, avec une élégante faconde méridionale, raconte ses moindres incidents de voyages et dessine spirituellement les silhouettes mondaines, guerrrières ou po-

litiques entrevues sur le pont des navires et sur les champs de batailles. Ce poète, las de chanter aux étoiles, lance enfin le galop de sa chimère en *pleine épopée* et sa poésie ne peut qu'y gagner. Heureux le créateur de héros qui peut devenir héros lui-même dans ces temps trop gris d'économie sociale !

**Maudit soit l'amour**, par l'auteur d'*Amitié amoureuse*. Encore et toujours l'adultère mondain, mais mitigé par beaucoup de vertus que le mari a la sottise de froisser puis d'oublier. Magdeleine repentante finit par se faire tuer dans un flagrant délit original où il n'y a qu'un coupable. Cela ne suffit peut-être pas pour faire maudire l'amour aux belles mondaines.

**Eve Victorieuse**, par Pierre de Coulevain. Une belle américaine s'éprend d'un italien sensuel, orgueilleux et très peu capable de flirt prolongé. N'ayant pas réussi dans une tentative de brutale séduction, il se marie de dépit. La belle américaine rencontre Jules Bois et l'occultisme. Elle se fait exorciser. Ou, pour traduire la chose en langue vulgaire, elle finit par oublier son caprice qui n'était probablement pas un véritable amour. Il y a de curieux détails sur la vie de la noblesse romaine dans ce roman, écrit avec soin.

**Les chevauchées de Joconde**, par Maurice Montégut. Tout se passe dans des pays symboliques et Joconde y représente la beauté sous toutes ses formes. Elle se donne au plus brave, comme il convient à la plus belle, mais elle finit par se sacrifier comme doit le faire la meilleure et elle s'évanouit en ne laissant que ses cheveux dans les mains de l'époux... ce que voyant l'époux en épouse une autre. Je ne me permets de blâmer, dans ce conte lyrique et de jolie tenue littéraire, que la couverture qui remet en circulation le cheval andalou de l'affiche illustrant, depuis longtemps, le chocolat Mexicain.

**Le flot qui passe**, par Armand Grébauval. Il est rare de voir l'homme politique se livrer heureusement à la littérature, cependant un conseiller municipal peut, littérairement, parler d'amour en un roman où le boulangisme joue un rôle prépondérant, et c'est tant mieux... au moins pour ses lecteurs. Une jeune fille de bonne famille bourgeoise s'éprend du monsieur spirituel, mais plus âgé que le fiancé... le flot d'esprit passe, use le cœur, puis, le cœur, ou les convenances sociales, ramènent la bourgeoise au mariage avec le fiancé. Et cependant, remarque-t-elle, le flot qui passe peut renverser le

plus énorme des rochers. Hum! Le cœur des bourgeoises n'est pas si dur et tout ce qui est capable de se regonfler ne garde aucune empreinte.

**L'un ou l'autre**, par Henry C. Moreau. Roman sur le féminisme. On y voit une jeune femme directrice d'un journal se séparer de son mari ou, pour mieux s'exprimer, l'envoyer à la campagne pendant qu'elle s'offre un ami, le secrétaire, qu'elle traite en jeune amie. Le mari, se croyant offensé par un article de journal, parle de constituer des témoins et dit à sa femme des choses pleines de bon sens jusqu'au fameux « Sortez! » d'Alexandre Dumas, quand l'enfant étant morte, car il y a la petite fille vengeresse, le lecteur sent qu'il est grand temps de lâcher la femme de lettres au milieu du demi-monde, son véritable milieu.

**La part des sens**, par Pierre de Lano. Une femme est trompée; elle trompe. Berthe devient Mlle Ninon. La bourgeoise lectrice qui enseigne la tenue et l'innocence devient celle qui apprend le plaisir et même le vend fort cher. Le monde ne perd pas au point de vue de la morale et la littérature non plus, car rien n'est plus plein de préjugés qu'un roman à constatations immorales. Elle est assez rare la demi-mondaine qui descend l'échelle sociale par pur amour de la vengeance, mais s'il y en a c'est déjà d'une assez haute moralité pour qu'il lui soit beaucoup pardonné.

**Carlo Lano**, par M. Reepmaker. L'histoire d'un régicide. Le ton un peu emphatique de l'œuvre s'accorde avec le lyrisme de l'œuvre. Vers la fin, le héros meurt, trahi par sa maîtresse, et un volcan déborde en apothéose.

**Coups de désirs**, par Paul Mathiex. Une jeune personne en peignoir transparent se livre, sur la couverture, à une mimique des plus suggestives. Sous la couverture, une certaine Irma Lascive (dont le nom est tout un programme) exécute une série de geste amoureux qui lui assurent l'entière possession d'un homme déjà furieusement demandé sur la place. Ce n'est pas un roman à donner à une première communiante, non.

**La Rançon du bonheur**, par René Fath. Un séminariste de bonne famille est forcé par les devoirs de la race de renoncer à l'église et de se marier. Il y a, autour de lui, une jeune fille très gracieuse, et une femme de fort mauvais instincts, plus un vieux prêtre qui s'efforce de disputer au démon les proies promises jadis à Dieu. C'est un roman chaste, de forme noble qu'on peut laisser entre toutes les mains.

**Le docteur Corbier,** par Henri Datin. Inaugure la série des livres dits populaires à soixante centimes. Volume tiré à 11.000 exemplaires par la société libre d'édition. Le livre n'est pas beau, et la couverture n'impressionne guère, mais l'intention est excellente et le roman beaucoup moins léger que son papier. Bonne chance à l'éditeur ; ceux qui veulent bien inaugurer sont si rares!

**Vieilles,** par Marni. Ce sont celles qui finissent de rire, celles dont on ne parle plus, mais qui aiment quelquefois encore. La rencontre du mari avec la femme divorcée avouant qu'elle dispute son dernier amour à la mort est vraiment navrante. L'égoïsme de ces femmes, déjà condamnées par leur décrépitude, fait de la peine, comme la ténacité de certaines plantes grimpantes alors qu'il fait déjà froid et que leurs propres feuilles tombent autour de leurs dernières fleurs.

**Au bord de la folie,** par André Barde. Un très curieux choix de cas de clinique, tel cet *homme aux armoires* qui enferme soigneusement des poupées de cire peinte en des pseudo cercueils ouverts et vitrés en croyant que ce sont vraiment des cadavres embaumés.

**Les Aventures de Nono,** par Jean Grave. Il n'est jamais rien de plus doux au monde que les farouches se Jean Grave écrit pour les grands enfants qui sont ses pareils un conte à la fois symbolique et naïf où l'on voit un gamin tendre errer en *Autonomie* et en des contrées où les jeunes filles s'appellent Solidaria. De beaux dessins illustrent cette histoire que tous les jésuites de France devraient bien offrir en prix à leurs élèves.

**Les Miroirs d'âme,** par Albert Berthel. Petits contes féminins délicatement écrits pour être feuilletés par de jolies mains blanches

**Les dames de Kermor,** par Théodore Cahu. Grand feuilleton dont le début se passe en 1773.

**Ame de médecin,** par Ed. Spelikowski. Histoire véridique de l'indifférence d'un médecin devant la mort possible d'une jeune fille et de sa curiosité un peu déplacée pour une levrette en vieux Rouen.

**Aphrodisia de Thalie,** par Jules Heyne. Cela est édité *en Histrionie* et écrit dans une langue un peu surprenante : « Ainsi, bien que dédaigneux des us et coutumes d'un pathelin où le prolo-souverain raque le perlot 12,50 la livre j'inscris mes enfançons au registre de l'état-civil et je livre à la publicité des extraits de leur mentalité. Mes personnages ont

existé ; ils existent, ils existeront, car je crois à la transmigration du requinisme. Sont-ils margotés ? Encore une fois, j'ai cuisiné des tentatives d'individualités et j'en ai fait des prototypes, sortes de quotients des grandes divisions de l'avant-dernier siècle. » Il paraît qu'Aphrodisia de Thalie c'est le mal avec un grand M. — De temps en temps on « perd la face » comme chez les Chinois, et il « neige des lotus ».

**Dans le jardin**, par Lucien Jean. Des récits d'une grande simplicité de ton qui rappelle un peu le style pur et *liant* de Fénelon. Un mélange heureux de conceptions philosophiques avec le langage rural d'un homme qui aime et connaît la nature.

RACHILDE.

## *QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES*

La Superstition du Sang, d'après H.-L. Strack : *Le Sang et la Fausse accusation du Meurtre Rituel*, Librairie May. — L. Vanhaecke, premier chapelain du Précieux Sang : *Le Précieux Sang à Bruges*, chez l'auteur, Bruges.

**La Superstition du Sang**, d'après un livre récent. — M. H. L. Strack, professeur à l'Université de Berlin, a écrit un bien curieux livre : le *Sang et la Fausse accusation du Meurtre rituel*, dont M. Salomon Reinach vient de publier la traduction. L'érudit historien a voulu, par une critique rigoureuse et très informée, détruire l'horrible légende du meurtre rituel, que tant de générations, avec un acharnement féroce, ont maintenue contre les Juifs. Mais il a fait précéder cette partie critique de son œuvre d'une étude documentaire sur la superstition du sang. Il faut en relever les notations les plus graves, nous pouvons dire les plus tragiques.

A quoi pensent, à quoi rêvent chaque dimanche, à la messe de midi, les jolies mondaines qui plient leur taille élégante, inclinent la somptueuse ondulation de leurs cheveux, font taire le froufrou de leurs jupes sous le geste de l'élévation ? Elles ne pensent et ne rêvent à rien, sans doute... Si, brusquement, elles se disaient, avec un sentiment vrai des mystères qu'affirme leur religion : « La blanche hostie élevée sur nos têtes par la main du prêtre, c'est vraiment de la chair!... le vin élevé dans le calice, c'est vraiment du sang ; mais là, en toute réalité, de la chair et du sang ! » — elles seraient horrifiées, épouvantées.

Pour leur tranquillité, il vaut mieux que ces pieuses femmes gardent leur foi irréfléchie, inconsciente, et qu'elles n'aperçoivent, dans l'alanguissante plainte des orgues, dans la suavité de l'encens, que le doux éclat du calice et la tendre blancheur de l'hostie.

Et pourtant cela, selon le dogme, c'est de la chair et c'est du sang. L'Homme-Dieu, mais un homme, est immolé. Un sacrifice est accompli, un holocauste, et le sang coule sur l'autel pour apaiser la vengeance divine. Sang, sacrifice, vengeance divine : ainsi parlèrent toutes les générations humaines que la crédulité courba, dans la peur, devant les dieux. Le sacrifice de la croix, le sacrifice de l'autel, l'élégante messe de midi, si l'on y songe bien, ne sont que la survivance des barbaries ancestrales. Et nous touchons là à l'un des plus étranges mystères de notre misérable psychologie.

Les phénomènes meurtriers de la nature : foudre, déluges, pestes, terrifièrent les hommes de la préhistoire. Ils attribuèrent à des dieux mauvais la cause de tous ces maux. A ces dieux il fallait des morts, des sacrifices, du sang, pour les satisfaire et les apaiser. L'immolation des enfants de la tribu, puis des prisonniers de guerre, puis des animaux, est un fait avéré pour toutes les religions anciennes : chez les Assyriens, les Phéniciens, les Aztèques, même chez les Grecs et les Romains. A l'idée d'apaiser les dieux par le sang, s'ajouta dans la suite l'idée de l'expiation, de la rédemption, de la réparation des fautes morales, des péchés. C'est le dogme chrétien.

Qu'est-il resté, de ces aberrations anciennes, dans l'humanité? Des traces nombreuses. M. Strack cite l'emploi du sang pour sacrer les serments, les traités de paix, les alliances. Les Scythes mêlaient, dans un grand vase de terre, du vin et du sang arraché des veines des contractants avec une alène ou un couteau, et ils le buvaient en témoignage d'amitié. Tarquin le Superbe et les fils de Brutus proférèrent leurs serments de conspirateurs « en sacrifiant le sang d'un homme égorgé et en goûtant à ses intestins ». Catilina et ses conjurés burent du vin mêlé de sang. Plus près de nous, au XVIe siècle encore (1573), le seigneur polonais qui vint, à la tête de 30.000 cavaliers, recevoir à la frontière le prince français Henri (plus tard Henri III), élu roi de Pologne, s'ouvrit une entaille au bras, fit couler son sang, le reçut dans sa main et le but en disant : « Je n'en veux rien perdre, pour le consacrer tout à notre service. » Et, sans doute, dans ces divers usages du sang, pour témoignage sacré des amitiés établies,

des alliances faites, il y eut un reste de cette foi ancienne que le sang versé réconcilie les dieux avec les hommes.

Le sang fut aussi employé comme remède, et particulièrement le sang menstruel. Dans les vieux livres de médecine monacale, en Allemagne, il est indiqué que les bains de sang menstruel sont très efficaces contre les douleurs, qu' « une compresse de sang utérin appliqué sur les membres goutteux calment une douleur très aiguë », et qu' « une chemise tachée de sang rend réfractaire à toute contusion et à toute piqûre, et, jetée dans les flammes, éteint un incendie ». Le sang des menstruations, et surtout celui des vierges, était estimé le meilleur remède contre la peste, la petite vérole, la rage, l'épilepsie, même contre l'impuissance amoureuse. « Boire de l'eau dans laquelle on a dissous du sang de femme réglée pour la première fois ou dans laquelle on aura lavé sa chemise tachée de sang, ou bien revêtir une chemise humectée de sang menstruel frais » : tel était le spécifique contre la perte des règles menstruelles pour certaines femmes. De toutes les maladies, la lèpre fut celle qu'au Moyen-âge on traita le plus fréquemment par des bains de sang d'enfant ou de vierge. Car on avait le sentiment qu'il fallait, pour faire disparaître toute trace du mal, un renouvellement de vie dans la pureté d'un sang jeune et frais. Le sang divin du Christ, comme on pense, devait être le remède supérieur à tous les autres, le remède souverain. Cyrille de Jérusalem, dans sa vingt-troisième *Catéchèse*, dit : « Si une goutte (du sang du Christ au moment de la communion) te reste sur les lèvres, mets-la sur les yeux et sur le front, et sanctifie-les. » Ce n'est donc pas sans raison que M. Strack remarque que « toutes ces idées et tous ces usages de la médecine populaire, de la superstition et de la sorcellerie, qui se rapportent au sang humain, présentent de grandes affinités avec les pratiques concernant le *sang du Sauveur*, les *hosties* et le *vin de communion.* »

Les légendes de guérisons par le sang du crucifié sont innombrables. Et peut-être devons-nous voir, dans cette foi au pouvoir de rédemption du sang du Christ, le principe de cette coutume sauvage de recueillir le sang des torturés et des suppliciés pour le boire comme remède ou le garder comme porte-bonheur. Pendant tout le Moyen-âge, le peuple se précipita au pied des potences, remplit de sang les pots ou les coupes que l'on vidait en courant à travers champs ou bien il trempa des linges dans ce sang et s'en fit des amulettes. Les

clous des potences, la corde de pendu (à cause des taches de sang), les objets ayant appartenu aux suicidés, furent considérés comme propres à « forcer la veine ». Telles les reliques de la « vraie croix » ou du « saint suaire ».

Parfois, les croyances, les superstitions subirent un amoindrissement de barbarie, par l'influence des mœurs plus humaines. Après les sacrifices humains, les sacrifices d'animaux. Après le sang des hommes, le sang des bêtes. Pour se guérir de la fièvre, il fallait « percer un trou dans l'oreille d'un chat noir, en faire tomber trois gouttes de sang sur un morceau de pain et le manger ». Le sang d'âne « rendait brave et chassait la peur des revenants ». Le sang de chauve-souris, appliqué sur les yeux, faisait voir aussi clair la nuit que le jour. Le sang de bélier, si l'on en frottait les testicules, faisait retrouver la vigueur amoureuse, lorsqu'on avait été rendu impuissant par les sortilèges d'une femme jalouse. Même les sécrétions du corps humain et du corps animal furent employées comme moyens de médication : les excréments, l'urine, la bile (et aussi le foie), le sperme.

Mais nous sommes loin du sacrifice religieux. Il nous faut y revenir. Les chrétiens des Eglises officielles en sont généralement restés au culte du sang dans le seul sacrifice de l'autel. Mais diverses sectes ont accompli les abominations de la plus hideuse ou de la plus perverse tératologie mystique. Dans les assemblées de la Gnose, notamment chez les Carpocratiens, verser du sperme en des priapées ignobles était une continuation du rite du sacrifice par lequel on avait versé le sang. M. Strack cite une étude du Dr Schmidt qui a décrit, d'après le témoignage d'Epiphane, les ignominieuses orgies Gnostiques. « Après le repas commun, dit le Dr Schmidt, ils couchent librement ensemble. Les hommes et les femmes prennent du sperme dans leurs mains et, invoquant le Père de l'Univers, prononcent cette formule : A toi nous apportons cette offrande comme le corps du Christ ! Sur ce, ils l'avalent en ajoutant ces paroles : *C'est le corps du Christ et le repas pascal !* Ils ingurgitent également du sang menstruel en disant : *C'est le sang du Christ !* Lorsqu'une de leurs femmes est enceinte, on la fait avorter, on pile son embryon et on mélange cette masse avec du miel, du poivre et des épices. Dans l'assemblée, on y trempe le doigt et on goûte. Ils considèrent ce mets comme le repas pascal complet. » Clément d'Alexandrie, Irénée, Origène, la *Pistis Sophia*, confirment le témoignage d'Epiphane.

D'ailleurs, on trouve parmi des sectes de notre temps la survivance de ces fureurs mystiques et érotiques des premiers siècles chrétiens. Par exemple, chez les *khlysty* ou flagellants et chez les *skopstsy* ou châtrés, en Russie. « Alors que la plupart des khlysty n'emploient pour leur communion que de l'eau et du pain noir, quelques-uns, d'après maints témoignages (cités par A. Leroy-Beaulieu, dans l'*Empire des Tsars et les Russes*), se sont servis de la chair et du sang d'un nouveau-né. Ce nouveau-né devait être le premier garçon qu'on pouvait attendre d'une sainte vierge élue comme mère divine, après une solennité extatico-érotique faite à son choix. Si c'était une fille qui naissait, elle devenait également sainte vierge; mais si c'était un garçon, un *chritessik* (enfant Jésus), on le sacrifiait huit jours après sa naissance. On pétrissait ensuite un pain de communion avec un mélange de farine, de miel, de sang et du cœur de l'enfant. On appelait cela communier avec le sang de l'agneau. D'autres communiaient, comme on l'affirme, avec le sang encore chaud de leur petit Jésus. » Haxthausen, dans ses *Etudes sur la situation intérieure de la Russie*, parle d'une autre manière qu'ont les *skopstsy* et les *khlysty* de se procurer la matière nécessaire à la communion. « Après avoir décidé une vierge de 15 ans par force promesses, dit Haxthausen, on lui extirpe le sein gauche pendant son immersion dans un bain d'eau chaude. Cette chair est alors découpée sur un plat en menus morceaux que les assistants consomment. Ensuite la jeune fille est retirée du bain et on la pose sur un autel à proximité. Toute la communauté exécute autour d'elle une danse folle et sauvage et entonne des cantiques. »

Voilà de quelle sinistre documentation est fait le livre de Strack. Il y a 300 pages de ces horreurs et de ces perversités.

Certes, nous serions injustes, si nous prétendions rejeter sur une Eglise chrétienne quelconque la responsabilité de telles abominations. Pourtant il nous est impossible de ne pas remarquer que ces choses sont la conséquence, effroyablement déduite jusqu'aux matérialités sanglantes par des exaltés et des fous, de ce principe faux et immoral, que le meurtre, le sang, la douleur, la mort, le sacrifice, et, pour tout dire, le mal physique, peut réparer un autre mal : la faute, le péché. Quiconque croit à la rédemption par le crucifié, à la vertu du sacrifice de la messe, au salut par la chair de l'hostie et par le sang du calice, ne doit point s'étonner que d'autres tirent

de cette doctrine barbare, de ce dogme inhumain, des pratiques monstrueuses. Nous savons bien distinguer la *Cène* de Léonard de Vinci et les *Pèlerins d'Emmaus*, de Rembrandt, d'avec les *Flagellants* de Goya. Mais il est vrai que l'un mène à l'autre : il n'y faut que l'hystérie.

**Le Précieux Sang à Bruges**, par L. Vanhaecke, premier Chapelain du Précieux Sang. — J.-K. Huysmans l'a traîné dans ses livres mystiques, magiques, sataniques, ce bon gros Vanhaecke, chapelain du Précieux Sang, curé flamand et de forte flaminganderie. Nul, comme on pense bien, ne l'a reconnu; car l'imagination de l'artiste l'a fait plus beau et plus laid qu'il n'est en sa quelconque réalité. D'ailleurs, l'habile homme se garde bien de sataniser, à la manière de tous les héros de Huysmans. Il exploite le Précieux Sang en messes, en neuvaines, en pèlerinages, en bouquins, et ça vaut mieux pour ses affaires et celles de la Sainte Eglise.

Le culte du sang?... Mais il est institué à Bruges, en pleine ferveur. Le chapelain Vanhaecke assure, parole de foi, être à Bruges le gardien du propre sang qui coula sur la croix, du corps de Jésus... Du Golgotha à Bruges... à travers 19 siècles!... Mais c'est tout simple. Joseph d'Arimathie, « après l'avoir porté au sépulcre, lava tout le Corps et il conserva dans un vase très pur l'eau dont il s'était servi. Il garda plus religieusement encore le Sang sorti de ses mains et de ses pieds ». Il remit la précieuse relique à Marie. Celle-ci suivit d'abord saint Jean à Ephèse et emporta dans cette ville le sang de Jésus. Mais elle le confia ensuite à l'apôtre saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, afin qu'il se trouvât dans la ville même où il avait coulé. C'est là que les croisés, 1100 ans plus tard, allèrent le prendre à l'église du Saint-Sépulcre. Thierry, comte de Flandre, en apporta la moitié dans ses états à Bruges. Ce n'est pas plus difficile que ça, l'histoire. Et si vous aviez des doutes, le chapelain vous fournirait la preuve des miracles.

D'abord, « ce sang se liquéfie tous les vendredis, dès six heures du matin jusqu'à trois heures de relevée, de manière qu'on le voit distiller goutte à goutte et circuler dans la fiole ». C'est une bulle pontificale qui l'atteste. Seulement, le miracle de la liquéfaction cessa en 1325. On ne peut donc y aller voir. Coagulé à jamais, le sang du Sauveur n'en accomplit pas moins des prodiges nombreux. Les jeunes personnes « affligées de maladies de sang » s'appliquent sur la poitrine des linges qui ont recouvert la précieuse Relique, et ça va

mieux. Si un incendie éclate, les prêtres l'arrêtent avec le Précieux Sang. Enfin, toutes les guérisons de tous les maux et la protection certaine contre les invasions de l'étranger, les discordes civiles, les calomnies publiques, les fléaux destructeurs sont obtenues par le sang du Sauveur.

Ça faillit se gâter en 1792. Malgré la divine puissance du Précieux Sang, les sans-culottes français firent leur entrée à Bruges. C'étaient, dit le chapelain, des « fanatiques qui brouillaient le beau pays de France et conspuaient le culte de leurs pères », et qui « n'étaient Français que de nom ». On cacha la sainte relique, qui ne leur eût inspiré aucun respect, aucune crainte.

Depuis, on l'a souvent exposée à l'adoration des pieux fidèles. Chaque année, aux premiers jours de mai, il se fait à Bruges une procession du Saint-Sang que suivent les béguines, les princes dévots, les ministres marguilliers, les évêques, les hystériques et les touristes de la compagnie Cook.

Les sans-culottes devraient bien repasser par là. Ceux-là ne s'attardent pas à vénérer un sang coagulé depuis quelques siècles; ils donnent leur sang, un sang bien vivant et vermeil, pour vivifier les sillons d'où naît la liberté. Le Précieux Sang, c'est celui de ces semeurs de révolutions; l'autre n'est guère précieux que pour les chapelains. Car le chapelain Vanhaecke clôt son livre de farce par cette histoire qui est une invite : « Au registre des Affiliations, à la date du 8 août 1895, nous remarquons cette note :

> Ce jourd'hui, vendredi, une dame inconnue,
> Qui ne dit pas son nom et qu'on n'a pas revue,

a fait cadeau d'un diamant entouré de brillants, pour en orner la châsse. L'orfèvre chargé de le fixer sur le Reliquaire estime ce bijou à mille francs. » Ils n'ont même plus l'excuse d'une sincère foi mystique; ils ne sont que des marchands de reliques.

VICTOR CHARBONNEL.

## *ARCHÉOLOGIE, VOYAGES*

Le Bailliage de Mantes. — Les livres: Abbé Gondré: *Notice sur l'église Saint-Séverin*, Chéronnet, 2.50. — Ch Lenthéric : *Côtes et ports français de l'Océan*, Plon, 5 fr. — Henri Hauser : *Colonies allemandes*, Nony. — Hector France : *Croquis d'Outre-Manche*, Fasquelle, 3.50. — R. L. Stevenson : *A La Pagaie*, Le Chevalier, 3.50. — Memento.

On a décidé d'abattre l'ancien Bailliage ou Palais de Justice

de Mantes, cette vieille petite construction qu'on trouve à côté de l'Hôtel de Ville, sur une petite place triangulaire si pittoresque avec ses vieilles maisons et sa jolie fontaine de la Renaissance. Il paraît que l'édifice est complètement délabré; les plafonds, l'escalier, menacent ruine ; les cheminées sont pleines de crevasses et il y a danger d'incendie pour les immeubles du voisinage. Un vœu a été soumis au Conseil général demandant la démolition pure et simple du vieil Auditoire royal et le projet n'a été ajourné qu'en raison de l'état des finances du département. Comme l'espace est trop exigu pour permettre d'élever un nouveau Palais de Justice avec toutes les commodités modernes, on le transférera sur un autre point, dans un bâtiment neuf qui coûtera fort cher et sera une laideur de plus à l'actif de nos architectes. —On peut trouver excessif, cependant, l'accueil fait, par le Conseil général au vœu des démolisseurs, la petite ville de Mantes étant déjà fort pauvre en monuments, puisqu'on n'y compte guère que l'église Notre-Dame et la Tour Saint-Madou, et l'ancien Bailliage, tout mutilé qu'il soit, est une chose encore assez intéressante pour qu'on prenne la peine d'en assurer la conservation. — Il date, croit-on, de 1410, et sa façade, qui porte quelques sculptures aujourd'hui bien frustes, où l'on peut encore reconnaître les armes de la ville, celles de Milan, de Bretagne et de France, ainsi que le porc-épic des ducs d'Orléans dut être refaite ou restaurée par Louis XII. Elle est percée de grandes fenêtres à meneaux de pierre, et au-dessus de la porte en accolade subsiste une niche qui contenait autrefois la statue de saint Yves, patron de la chicane, autour de laquelle on avait tracé cette inscription plutôt sarcastique : *Sanctus Yvo erat Brito, — advocatus sed non latro ; —O res miranda populo!* — Des balustrades, des œils-de-bœuf des combles disparurent à la Révolution ; on enleva le saint-Yves et une statue de la Vierge qui devait choquer aussi les sans-culottes, et c'est dans le même moment qu'on dut marteler les sculptures propres à rappeler l'odieuse monarchie. — A l'intérieur est un bel escalier de pierre et une salle d'audience restée à peu près dans son état premier. Au rez-de-chaussée, enfin, et dans les sous-sols, on peut voir les prisons de l'ancien régime qui servent de débarras, sont encombrées d'échelles, de paniers, de vieilles planches, de bouteilles vides, mais conservent leur aspect du vieux temps, donnent, à parcourir leurs caveaux et leurs geôles, une idée très suffisante des châtelets et culs-de-fosses où le Roi notre Sire plaçait cri-

minels, mécontents ou simples inculpés.— Au pied d'un escalier par où l'on descend dans la cour, sont encore les oubliettes, couvertes d'un plancher il y a peu d'années, et dont l'orifice sonne creux sous les pas. A l'angle du mur, sur une pierre rapportée et provenant d'un cachot, parmi d'autre sculptures naïves, tailladées, tracées d'un clou, c'est le signe d'un alchimiste. Sur la cour ouvrent les couloirs, les escaliers et cellules, qui s'étendent sous le bâtiment d'entrée et sous un second bâtiment placé en retraite ; et partout sur les murs nus de ces souterrains, sur les parois de leurs chambres de sûreté, se pressent des inscriptions, des personnages, des bonshommes creusés à la pointe, qu'on suit dans les endroits sombres avec une lumière fumeuse, qui couvrent, zèbrent et égratignent la pierre, attestant l'ennui effroyable, le temps passé dans ces réduits sans air, aux portes massives et aux ferrures monstrueuses ; prison pour cinq ans, pour dix ans, à perpétuité, in-pace, chartres pour les femmes, pour les personnes de marque, pour le commun, avec des anneaux dans la muraille, des soupiraux grillés en croix, des chaînes encore accrochées, des escaliers glissants et noirs qui mènent à une salle de torture où l'on montre des trous dans la paroi, destinés à placer les membres pour d'imaginables supplices; à de puantes prisons d'où l'on ne sortait que pour être mis au pilori ou brûlé sur la petite place, à côté de la fontaine ; à l'amorce d'un souterrain bouché, sur lequel ouvrent de nouvelles cellules, et qui conduisait à la Seine où l'on jetait les corps de ceux qui mouraient prisonniers. C'est toute l'horreur de l'appareil judiciaire d'autrefois, et à deux pas de Paris un coin d'histoire qui mérite d'être gardé. Le tribunal, qui se trouve à l'étroit dans ce vieil édifice, peut certes demander un local convenable et tout approprié à ses besoins ; mais qu'on répare vite l'Auditoire de Mantes et qu'on en fasse, par exemple, le musée historique et archéologique que la ville ne possède pas, — car l'on ne saurait prendre pour tel quelques débris curieux abrités dans l'église de Limay. — Au surplus, il existe une *Commission des Antiquités de Seine-et-Oise*, une *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, et la *Société des Amis des Monuments*, que le cas intéresse. On peut se demander de quoi elles s'occupent, et, si elles sont informées, à quoi elles servent et ce qu'elles peuvent bien attendre pour intervenir?

§

Avec M. l'abbé Gondré qui publie une *Notice*, d'ailleurs de

bon aloi, sur l'*Eglise Saint-Séverin*, nous retrouverons la question des dégagements, seconde marotte des démolisseurs qui s'attaquent à leur cadre lorsqu'ils ne peuvent s'en prendre aux monuments eux-mêmes, et s'évertuent à nous démontrer qu'ils sont bien mieux lorsqu'il n'y a rien autour. En attendant qu'on les abatte — ce qui est le rêve de tout homme de progrès — il faut les rapetisser, changer leurs proportions, modifier leurs lignes. — Ce jeu, on le sait, est surtout encouragé par les hygiénistes et, — je le dis sans paradoxe — par les photographes soucieux de reculement et de perspectives d'ensemble, qu'il n'est pas excessif de ranger dans les pires ennemis des vieux édifices. Aujourd'hui que le « cliché » est presque exclusivement employé dans l'illustration, on dira si j'exagère. Devant une église engagée comme Saint-Séverin, ils braquent leur appareil, lèvent les bras avec des cris découragés et déclarent que, même avec le « grand angle » des petites rues étroites ne sauraient suffire. — C'est fâcheux pour les photographes et les hygiénistes, — dont nous connaissons par ailleurs l'éternelle chanson, — mais les monuments du moyen-âge n'ont pas été faits pour être dégagés. Leur beauté et leur pittoresque c'est d être enfermés dans des petites rues. Ils ont ainsi toute leur valeur et il faut vraiment se trouver, au détour d'une ruelle, devant une grande église ogivale pour comprendre le mot de Verlaine, qui fit sourire tant de nigauds en parlant du « moyen-âge énorme et délicat ». En hauteur ce sont des murs, des tours pesant de tout le poids de la pierre et de l'ombre qu'elles étendent ; tout proche, encadrant des pieds-droits et des voussures, des feuillages, des sculptures, une broderie de pierre d'une délicatesse infinie. — On a beau nous montrer ainsi — en une belle planche de frontispice — Saint-Séverin au milieu d'une place où circulent des fiacres et des passants affairés, elle est supérieure en son état actuel, « à Notre-Dame isolée, au musée de Cluny entouré de verdure, à l'Ecole de Médecine entièrement rebâtie, à l'Hôtel des Sociétés Savantes (!) agrandi ». M. l'abbé Gondré nous permettra cette querelle, car il y là un abus et des ravages trop fréquents. Il me laissera ajouter encore que le côté faible de son argumentation, lorsqu'il nous dépeint « la plus belle des églises de Paris demeurée inabordable au milieu d'un amas informe de constructions vieillies, négligée comme une cabane vulgaire dans un pays sans hygiène et sans édilité », l'omission qu'il faut signaler parmi les reproductions photographiques destinées à montrer la beauté et l'harmonie de

Saint-Séverin, c'est que justement on n'y trouve pas l'extérieur de l'église, prise des charniers, de la rue des Prêtres, du Carrefour, de la rue Saint-Séverin ; des détails choisis dans les hauteurs de l'édifice, sur les toitures, la pittoresque décoration des gargouilles, les frontons si curieux des chapelles, ses portails, sa tour, — selon le procédé mis en usage par M. l'abbé Bouillet dans ses *Monographies des églises paroissiales de Paris*. C'était en effet montrer le vieil édifice dans son décor authentique et M. l'abbé Gondré, en bon prêtre pour lequel l'archéologie et l'art sont secondaires — préféra faire reproduire l'ancien Maître-Autel, le Maître-Autel moderne et celui de l'Immaculée Conception.

Ces réserves faites sans acrimonie, j'ai hâte de dire que la Notice Saint-Séverin est excellente et qu'elle n'omet pour ainsi dire rien de ce que le visiteur doit connaître, non seulement pour voir mais pour étudier l'église. Les chapitres concernant la construction aux différentes époques, le style des diverses parties du monument et leur disposition sont traités avec toute la compétence désirable. Cette particularité est notamment signalée que les voûtes des collatéraux secondaires — Saint-Séverin, on doit s'en souvenir, est une église à cinq nefs — s'élèvent à mesure qu'on s'éloigne du vaisseau central, le second bas-côté étant voûté à une plus grande hauteur que le premier, ce qui permet à ces collatéraux de recevoir plus de lumière. Avant le xv^e^ siècle, l'église se composait de la nef principale et de deux bas-côtés, soit trois galeries terminées à l'Orient par trois culs-de-four ou un mur en ligne droite percé de trois grandes fenêtres à meneaux ; le porche Saint-Martin était en saillie par rapport à l'église alors presque entièrement cachée par les maisons en bordure de la rue. En 1414 et en 1450 on éleva le second bas-côté et en 1498 on établit les chapelles qui enfermèrent les contreforts extérieurs ; le chevet ne fut construit qu'en 1489, quand on eut acheté l'hôtel des Echaillis qui en tenait la place ; alors fut élevé le merveilleux déambulatoire du chœur, aux colonnes fuselées toutes dissemblables qui forment ce qu'on a très bien appelé une palmeraie de pierre. Les combles des chapelles avaient été tranformés en ossuaires, fait qui a été constaté de même à Saint-Germain-l'Auxerrois — et en 1760 on en descendit trente toises cubes d'ossements accumulés sur les voûtes — Pour les charniers dont il est assez difficile d'apprécier l'étendue encore existante de la petite cour du presbytère, M. l'abbé Gondré nous indique qu'ils sont conservés sur une

longueur de 46 mètres jusqu'au passage de la rue de la Parcheminerie. Ils ont été utilisés en couloirs et en réduits vagues et il serait à souhaiter que cet unique spécimen des cimetières d'autrefois soit remis en son état premier. Les restaurateurs trouveraient ainsi — une fois n'est pas coutume — l'occasion de travailler d'une manière utile

La plupart des détails que donne M. l'abbé Gondré dans sa notice ont été, selon son aveu, puisés à un ouvrage de M. J. F. Cheronnet: *Essai historique, religieux et descriptif sur la paroisse et l'église Saint-Séverin*, resté jusqu'à ce jour en manuscrit. Nous serions heureux d'y revenir s'il se trouvait publié.

§

M. Ch. Lenthéric, dont on connaît depuis longtemps les curieux ouvrages sur la *Provence maritime ancienne et moderne* et surtout les *Villes mortes du Golfe de Lyon*, a donné chez Plon un volume de la même série : *Côtes et ports français de l'Océan*, où il étudie les transformations du littoral, de la frontière d'Espagne à la pointe du Finistère, avec une compétence et une sagacité qu'on appréciera de nouveau. La transformation de nos côtes, sous l'action, principalement, des fleuves et de la mer au cours des temps historiques est une matière en effet sur laquelle les géographies et atlas nous renseignent peu. Les cartes où l'on nous représente la Gaule et la France du moyen-âge ne sont presque toujours que des cartes de la France actuelle où les noms seuls sont changés. Nous en connaissons où l'on a indiqué, dès l'époque de César, la baie du Mont-Saint-Michel, toutefois qu'elle ne date que du VIII[e] siècle. Celles dont M. Lenthéric a illustré son livre permettent de constater de même combien notre cartographie est puérile, et dressée à une échelle si réduite que les changements survenus peuvent à peine être constatés. Cependant, ces changements sont nombreux et considérables ; œuvre quelquefois des hommes, mais surtout du temps et des forces naturelles, ils ont affecté la physionomie même de la côte où des golfes ont été formés, où des îles ont été rattachées à la terre ferme, où des caps se sont séparés, où des territoires énormes, avec leurs villes et leurs monuments, ont été engloutis. Au sud, c'est la côte des Landes, le lit de l'Adour déplacé, les anciennes baies comblées sous l'action des dunes. Plus haut, la Gironde, anciennement fleuve à delta ; des îles étaient à son embouchure qui maintenant font partie du continent,

tandis que la plus grande partie de l'île de Médoc a été rongée par le flot ; il en reste le rocher de Cordouan. Dans la région maritime de la Saintonge, le vaste golfe du Poitou a disparu ; des îles, d'anciens ports sont au milieu des terres ; les isthmes d'Oléron, de Ré, d'Aix et de Madame sont devenus des îles ; les falaises qui faisaient saillie se sont écroulées, et des villes bâties sur ces socles gigantesques ou à leur pied : Anchoisne, Antioche, Montmeillan, Châtelaillon ont péri entièrement ; il n'en reste pas même des ruines, mais à peine de vagues légendes, des traditions confuses ; l'Océan a tout réduit en vase et en limon ; les grandes profondeurs ont été nivelées ; une grande partie de la côte s'est aussi lentement exhaussée depuis le commencement de la dernière période géologique et de nouvelles terres se sont peu à peu établies, étrange contrée de marécages, où le sol se confond presque avec la mer contre laquelle il poursuit sa lutte sans repos, pays de marais salants, de marais gats, de polders, où l'on retrouve des débris de vieilles membrures de vaisseaux, des vestiges d'anciennes berges, des ruines de murs de quais gardant encore les anneaux de fer où s'amarraient les navires du Moyen-Age. — La Loire a été de même un fleuve à delta, dont l'estuaire comportait sur la rive droite les îles Vénétiques, depuis longtemps soudées à la terre, et des mers intérieures comme la Grande Brière, aujourd'hui complètement desséchée. La côte de Bretagne, au contraire de celle du Poitou, a subi un affaissement général, et battue par les tempêtes, rongée par la mer, envahie, déchiquetée, attaquée de partout, n'est plus qu'une ruine immense devant laquelle gisent des îles et des roches à fleur d'eau qui n'en sont que les débris. L'océan a perdu au sud et gagné au nord, et, franchissant les seuils que lui opposait autrefois le rivage, a formé des mers intérieures comme le Morbihan, qui n'existaient ni à l'époque mégalithique, ni même à l'époque romaine et où l'on trouve des pierres druidiques noyées, enfouies sous la vase des bas-fonds, recouverts de 4 à 5 m. d'eau, — le cromlech de Gav'rinis, par exemple, dont plus de la moitié est aujourd'hui engloutie et que des sondages ont permis de reconstituer en entier.

Ce livre, appuyé non seulement sur les travaux et observations de l'auteur, mais sur des publications nombreuses concernant les régions décrites et les recueils des Sociétés Savantes, comporte une bibliographie à laquelle on devra se référer. On eût désiré peut-être y trouver des indications historiques plus étendues sur les villes du littoral, où Bordeaux

et la Rochelle seules ont été favorisées de chapitres spéciaux, et sur des villes mortes comme Penmar'ch et le Brouage. Mais le sujet était étendu et complexe. M. Lenthéric ne pouvait donner qu'un tableau d'ensemble. — Il y a là en tous cas une lecture attachante, et avec ses cartes précieuses, la quantité des renseignements exacts qu'il peut fournir, ce volume méritera toujours d'être consulté.

§

A la librairie Nony, on trouvera de M. E. Hauser des études sur les *Colonies Allemandes*, « impériales et spontanées », dont on ne saurait trop recommander la connaissance à tous nos amateurs de colonisation en chambre, — ils sont quelques-uns, malheureusement : — M. Hauser ayant voulu surtout « montrer comment s'édifie un empire colonial », et « traiter les questions actuelles et vivantes, le peuplement, les plantations, le commerce, les communications, le budget des colonies ». — Réunion d'articles refaits après avoir paru dans les *Questions diplomatiques et coloniales*, ce livre n'est donc point une thèse, une œuvre de critique et de dénigrement, mais un simple « exposé sur une base géographique ». C'est toutà fait édifiant, on peut le croire, et plein de choses à retenir.— L'Allemagne, après avoir longtemps colonisé chez les autres, à voulu, elle aussi, posséder un empire colonial personnel; l'avenir dira si elle y eut avantage, mais « l'un des principaux objets que poursuivit le gouvernement allemand, dit M. Hauser, fut de dériver vers des terres allemandes le courant qui entraîne chaque année tant d'Allemands loin de leur patrie. » — A la vérité, les résultats jusqu'ici ne semblent pas avoir été brillants. On compte, en effet, près de 3 millions d'Allemands aux États-Unis; au Brésil, 400.000 individus, dont 50.000 sont encore sujets de l'empire; en Australie, 106 000; au Chili, 10.000; au Paraguay, 3.000. On calcule que de 1832 à 1892 les seuls ports de Brême et de Hambourg ont vu partir plus de 5 millions d'émigrants. « Une telle alluvion humaine, si elle se déversait sur des territoires où flotterait le pavillon allemand, ferait de l'Allemagne une puissance coloniale de premier ordre. » C'est un espoir auquel il lui faut renoncer. Pour créer de grandes colonies de peuplement, l'Allemagne s'est éveillée trop tard à l'action coloniale. Toutes les bonnes places, tous les territoires habitables à l'Européen se trouvaient déjà occupés. — Que sont, au reste, les fameuses colonies allemandes qui ont entraîné des dépenses folles et nécessitent en

partie l'augmentation formidable de sa marine de guerre. En Afrique, c'est le Togoland, où la population blanche est de 118 personnes, dont 107 Allemands; le Cameroun, qui est,« malgré l'influence de la brise, une des régions les plus malsaines du continent et du monde », où l'Européen ne peut séjourner plus de trois ans sans retour à la terre natale et où les nègres mêmes ne veulent pas travailler; population blanche, 324 individus, dont 256 Allemands pour une superficie de 493.600 kil. carrés. Voici l'Afrique allemande du Sud-Ouest, celle de leurs colonies que les Allemands appellent leur « enfant de douleur », désert de sable et désert de pierre, où il n'y a pas même de l'eau, — on doit la faire venir du Cap — et qui ne peut nourrir ses habitants indigènes; les blancs, en 1897, y étaient 2628, parmi lesquels un 9e seulement n'était pas soldats ou fonctionnaires. Dans l'Est africain allemand, la plus prospère de ces colonies, il y a un millier de blancs, dont plus du tiers vit sur la côte, pour une étendue de 900.000 kil. carrés. — Tous ces établissements, il n'est pas besoin de le dire, coûtent plus qu'ils ne rapportent. Quant à ceux d'Océanie, plus récents, on y trouve : aux îles Marshall, 80 blancs; aux Samoa, 350; à la Nouvelle-Guinée,« qui n'a donné que de mauvais résultats financiers », 290, sans qu'on sache au juste le nombre des Allemands. — La totalité des sujets de l'Empire, disséminés dans ses diverses colonies, ne dépasse pas 3.400. C'est peut-être considérer les choses sous un point de vue tout immédiat, mais nos voisins, avec leur rêve d'une *plus grande Allemagne*, et la « politique mondiale » de Guillaume II, semblent bien avoir joué un jeu de dupes.

§

De M. Hector France, qui publia jadis *les Va-nu-pieds de Londres*, *l'Armée de John Bull* et divers feuilletons heureusement abandonnés, on lira avec plaisir les *Croquis d'Outre-Manche* parus dans la Bibliothèque Charpentier. — Ce sont des notes sur la vie et les mœurs anglaises et le livre d'un homme qui a longtemps séjourné passé le détroit, et connaît bien l'Angleterre, les dessous de ses parades de morale et de sa *respectability*. Il y a là de curieux tableaux de la capitale et de ses dimanches de spleen noir; des relations de vieilles coutumes comme la vérification du bornage pour chaque paroisse; des observations et des anecdotes savoureuses sur le monde quasi-grotesque des clergymen, des sociétés de vertu et de tempérance, et je recommanderai surtout un historique

de l'Armée du Salut où nous est donné ce détail navrant pour l'intelligence publique, que l'insipide journal *War Cry* — connu en France sous le titre : En avant ! — tire à 500.000 exemplaires par semaine. Puis ce sont des choses typiques sur les enfants anglais, la misère pullulante de Londres, les meetings en faveur de l'Irlande, la comédie de la période électorale. — Il faudrait citer ainsi, — et vraiment la place me fait défaut — une scène hautement comique de scrutin à Southeast, petite ville du comté de Kent, où les candidats marchandent et achètent les électeurs, les bourrent de victuailles et les gorgent de boissons, les mènent en voiture donner leur vote parce qu'ils ne peuvent plus se tenir debout; et où l'on voit bientôt les libéraux battus criant que leurs adversaires se sont conduits comme des pick-pockets et qu'ils tombent avec honneur, tandis qu'on les mitraille avec des ordures, des poignées de boue, des pommes et des œufs pourris, des chats crevés au préalable convenablement traînés dans le ruisseau.

D'Angleterre nous vient encore : *A la Pagaie sur l'Escaut, le Canal de Willebroeck, la Sambre et l'Oise,* traduit de R. L. Stevenson par M. Lucien Lemaire, où l'on retrouve l'humour, et cette écriture sautillant sans cesse d'un sujet à l'autre, qui sont si prisés dans la littérature anglaise. Tout ce qu'on peut dire de ce petit livre, qui a été surfait et que plusieurs ne vantèrent sans doute que parce qu'il est l'œuvre d'un étranger, c'est qu'il décèle un esprit curieux et charmant, d'une bienveillance inépuisable. Pour les notes du voyage, elles ne s'occupent que d'incidents minimes, et s'étendent en réflexions et en débats intérieurs qui, à la vérité, nous intéressent peu. On en a tiré deux formats, des éditions de luxe et je serais bien étonné si le libraire n'y avait mis quelque exagération.

§

Memento. — Ont encore paru — dans le format allongé d'un album, la *Bosnie-Herzégovine à l'Exposition de 1900,* aperçu géographique, historique et économique qui s'attache surtout à montrer le développement du pays depuis l'occupation autrichienne et dont l'illustration et la typographie font le plus grand honneur à la maison Holzhausen, de Vienne. — *La Province de Québec,* ouvrage publié par le Département de l'agriculture, également à l'occasion de l'Exposition défunte et bourré de chiffres, de renseignements officiels sur la région, son climat, le domaine public, l'exploitation forestière, la colonisation, l'agriculture, la pêche, les mines, l'in-

dustrie, le système politique et administratif, — le tout accompagné d'une carte lucide. — *Jeanne d'Arc,* conférence « réunie en un volume », par M. Fabius de Champville, délégué cantonal, auteur déjà de quelques tomes de romans et nouvelles, et de : *Comment on fait le bon cidre ; Comment on défend son bétail,* les *Ennemis du blé,* etc. On nous y expose dès le début que l'héroïne lorraine était folle, et cela finit par des vers de Casimir Delavigne.

On trouvera dans les derniers numéros de la *Correspondance archéologique* des articles curieux sur la *Rue de la Cossonnerie* à Paris, par MM. Longnon et A. Thomas ; une excellente étude de Ch. Sellier sur défunt *l'hôtel de Luynes ;* un *plan de Bordeaux vers 1675* par A. Jouvin de Rochefort, accompagné de notes fort intéressantes de M. E. Mareuse, mais si réduit malheureusement et si peu clair qu'il est à peu près inutilisable ; des notes du comte Ch. de Beaumont sur le *Congrès archéologique* tenu à Chartres, et deux articles où sont relevées, à propos de l'*Exposition rétrospective du Petit Palais,* quelques-unes des gaffes dont foisonnaient les catalogues Molinier. — Mais pourquoi M. de Beaumont a-t-il indiqué la cloche de Sainte-Godeberthe (VIIe s.) comme se trouvant au musée de Melun? Il n'y a pas de musée à Melun sinon sous une véranda poussiéreuse de l'hôtel-de-ville, quelques pierres gallo-romaines, deux douzaines de croûtes à l'étage et en de vagues vitrines du vestibule des antiquailles provenant des fouilles aux environs. La cloche de Ste-Godeberthe doit être toujours à la cathédrale de Noyon ; on la montre aux visiteurs en même temps que l'évangéliaire carolingien de Morienval. — Dans le *Tour du monde : — Chez les magiciens et les sorciers de la Corrèze,* par Gaston Vuillier ; *En chemin de fer, de la Caspienne à Samarkand,* par le comte W. de Rottermund ; *Aragon et Valence,* par Mme Jeanne Dieulafoy ; *En Autriche (la Carinthie),* par Edme Vieillard ; *l'Ile de Ceylan,* par G. Verschurr ; *Rhodes,* par L. de Lannoy ; *A travers le Yunnan,* par le vicomte de Vaulserre ; *Mascate,* par E. Allemann ; *Au Petchili et sur la frontière de Mongolie,* par G. de Wealersse ; enfin *Sur la Frontière Indo Afghane,* par A. Fouché ; *l'Alpinisme au Spitzberg* de sir Martin Conway et le *Voyage en Patagonie du Cte Henri de la Vaux,* depuis parus en volumes et dont nous parlerons dans une prochaine chronique.

CHARLES MERKI.

## *ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME*

Gustave Lejeal : *Jésus l'Alexandrin, le Symbole de la Croix*, vol. in-8 br., Maisonneuve, 5 fr. — Th. Darel : *La Folie, ses causes, sa thérapeutique. au point de vue psychique*, in-8 br., Maurice Reymond et Cie à Genève. 4 fr. — Georges Vitoux : *Les Coulisses de l'Au delà*, in-18 br., Chamuel, 3 fr. 50 — R. de Salberg : *Manuel de Graphologie usuelle*, pet. in-8, carré, Hachette.

L'obscurité qui plane sur la figure réelle de Jésus et sur les origines du christianisme n'a pas été encore entièrement dissipée et ne le sera peut-être jamais. Dans les documents qui nous ont été conservés, l'histoire est si intimement mêlée à la légende qu'il est impossible d'en faire le départ. D'ailleurs ces documents sont vagues, incomplets ou falsifiés : ce qui est bien plus grave. Pour les besoins de leur cause, les prêtres ont, sans scrupule aucun, remanié, ajouté ou retranché aux textes, quand ils ne les ont pas purement et simplement détruits.

Malgré leur caractère sacré, les Evangiles ne sont pas plus authentiques que les autres documents. « A première vue, dit M. Gustave Lejeal, ces écrits se révèlent comme des éditions diverses, par suite non spontanées mais étudiées et calculées, d'une même légende, éditions qui ont été mises au jour successivement dans le but très apparent de répondre à des objections dogmatiques ou historiques. Il est donc inutile de vouloir tirer uniquement de tels matériaux une biographie sérieuse de Jésus. Quelle que soit leur diversité, tous les écrits évangéliques visent en effet à un même résultat : faire apparaître un Dieu sous l'homme qu'était Jésus. Ils ne peuvent donc recéler qu'une très petite parcelle de vérité, et il est impossible de la dégager du merveilleux massif qui l'enrobe, si on ne prend comme terme de comparaison, et comme une sorte d'étalon, des documents conçus dans un sens tout opposé. »

En dehors des Evangiles canoniques et de ceux dits apocryphes, qui ont bien autant de valeur que les premiers, nous n'avons, pour nous renseigner sur Jésus, que les ouvrages de Flavius Josèphe, — l'*Archéologie ou Histoire ancienne des Juifs* et l'*Histoire de la Guerre contre les Romains*, — un fragment du *Discours véritable* de Celse, conservé par Origène et quelques lignes de Suétone. Mais les ouvrages de Josèphe ont été dénaturés ; ils contiennent des interpolations reconnues par tout le monde. Les textes concernant les Esséniens, les Thérapeutes, Jésus et les Chrétiens ont été remaniés. Quant au fragment du *Discours* de Celse, — quoique « les quelques

faits qu'il avance dérivent si naturellement les uns des autres » et « qu'on y trouve *a priori* comme une garantie de véracité », — on n'est pas bien certain de la bonne foi d'Origène « Est-il sûr, se demande M. Lejeal, qu'il n'ait pas cédé au désir fort humain de défigurer quelque peu les textes qu'il avait à combattre, de manière à leur donner les allures de la calomnie? Est-on assuré que rien n'ait été changé au texte primitif d'Origène? »

C'est de tels textes qu'on est obligé de tirer la vérité. On conviendra que la tâche est — sinon impossible — du moins très difficile. On peut cependant, en les rapprochant, en les confrontant soigneusement, arriver à quelques quasi-certitudes.

C'est ce qu'a tenté de faire, après tant d'autres, M. Gustave Lejeal, dans son **Jésus l'Alexandrin**. Son travail, à ce point de vue, est excellent. Nous croyons qu'il est arrivé à fixer certains points, ou, tout au moins, à serrer la vérité de très près.

En s'appuyant principalement sur les ouvrages déjà cités de Flavius Josèphe et le *Traité de la Vie contemplative* de Philon, qui a été également retouché, M. Lejeal démontre que les doctrines et le culte des Esséniens ont été empruntés au Mazdéisme ou à sa forme plus récente, le Mithracisme.

« Le culte de Mithra est un culte ésotérique, par essence-ce sont *les mystères de Mythra* », écrit M. Lejeal. C'est sous ce même aspect que se présente le culte essénien.

Les profanes étaient soigneusement exclus. « Le recueil lement, le silence qu'observaient les initiés laissaient supposer à ceux du dehors, nous dit Flavius Josèphe, l'accomplissement de profonds mystères.

« Dans le culte de Mithra, les mystères se divisaient en plusieurs degrés d'initiation ; il en est de même chez les Esséniens. Ceux-ci se répartissent en quatre classes d'après le temps qu'ils professent la doctrine, auxquelles il faudrait joindre trois classes de novices, ce qui les rapprocherait des sept degrés d'initiation des Mithriaques. » M. Lejeal signale d'autres ressemblances entre ces deux cultes.

Il fait voir ensuite que les Thérapeutes et les Esséniens ont la même origine et qu'ils professent deux formes légèrement différentes de la même doctrine religieuse.

D'après le témoignage des Pères de l'Eglise, il résulterait que les sectateurs de Mithra pratiquaient « la même morale que les chrétiens, les mêmes relations de fraternité, les mêmes

prohibitions : abstinence, continence, etc., les mêmes rites, presque la même mythologie; la même eschatologie; les mêmes espoirs ; les mêmes craintes. Ces analogies entre le Mithracisme et le Christianisme étaient si frappantes et si incontestables, que les Pères chrétiens se bornent à les expliquer par des contrefaçons diaboliques ; par l'œuvre de Satan, en haine de l'espèce humaine. Lorsque Justin le martyr nous parle de l'Eucharistie, il rappelle que ce sacrement a été institué par Jésus-Christ lui-même et que le fait est rapporté dans l'Evangile et il ajoute : « *Et voilà ce que les démons ont* « *encore essayé d'imiter par l'institution des mystères de* « *Mithra*. Vous savez ou pouvez savoir que dans la célébra- « tion de ces mystères on présente à l'initié du pain et de « l'eau en prononçant certaines paroles mystérieuses. » Et ailleurs le même Père traitant du Baptême et rencontrant le même rite chez les Mithriaques, s'exprime ainsi : « *Les démons* « savaient qu'un prophète avait parlé de ce baptême. Alors, « *pour l'imiter*, ils sont parvenus à établir que ceux qui en- « treraient dans leurs temples pour les prier ou leur sacri- « fier se purifieraient par diverses ablutions. Ils obtiennent « encore aujourd'hui de leurs adorateurs, qu'avant de quitter « leurs maisons pour se rendre dans les temples, où ils ont « des autels, ils se purifient tout le corps. »

Tertullien, Augustin et Clément d'Alexandrie, en signalant d'autres points de ressemblance, argumentent de la même manière. Cela « prouve que les mêmes rites se rencontraient chez les chrétiens et chez les Mithriaques et nous ajouterons chez les Esséniens et les Thérapeutes, disciples de ces derniers ».

En Egypte cependant, la doctrine et le culte mithriaques des Thérapeutes s'altèrent quelque peu sous l'influence des écoles grecques et des cultes indigènes.

Ces Thérapeutes, établis sur les bords du lac Maria (Maréotis), proche d'Alexandrie, ne doivent pas être confondus, avec les prêtres-moines d'Isis et de Sérapis, qu'on nommait aussi Thérapeutes. Les premiers, qui étaient juifs, se livraient à la vie contemplative. « La pensée de Dieu, dit Philon, leur est « toujours présente, au point que même dans leurs songes ils « n'aperçoivent rien autre chose que les beautés des vertus de « Dieu et de ses puissances. Beaucoup d'entre eux parlent « durant leur sommeil et reçoivent en songe la révélation des « hauts enseignements de la science divine. Tout le jour, ils « l'emploient à la méditation. Ils étudient les Saintes Ecritures et

« appliquent à la philosophie de leurs ancêtres *la méthode* « *allégorique*. Ils croient en effet que le sens littéral couvre « un sens mystérieux que l'interprétation dévoile. Ils pos- « sèdent aussi des écrits composés à une époque reculée par « les fondateurs de la secte. Ces fondateurs ont laissé de nom- « breux commentaires qui contiennent des modèles d'allégo- « ries et dont leurs successeurs se servent pour en composer « d'autres en les imitant. » Le caractère *ésotérique* de leur doctrine ressort clairement de ces lignes.

Mais ils ne se contentaient pas de connaître théoriquement leur science : « La diététique étrange, dit M. Lejeal, que les Thérapeutes pratiquaient, — où le jeune était un festin, où les repas composés de pain et d'eau avaient le sens d'un sacrifice et se présentaient comme une solennité religieuse comparable à la communion des chrétiens, — développait chez eux, au dire de Philon au moins, des facultés extraordinaires. Ils devenaient des voyants qui prédisaient l'avenir; des thaumaturges qui produisaient toutes sortes de faits miraculeux ; des médecins qui opéraient des cures merveilleuses.

« C'est, ajoute M. Lejeal, dans ce milieu mystique — et les tendances du culte de Mithra au mysticisme sont reconnues par tous les archéologues — que le Jésus des Chrétiens a fait, selon nous, son éducation religieuse ; c'est de la maison-mère du lac Maria, qu'en thérapeute fervent il est parti pour répandre en Judée les doctrines de la secte, à laquelle les Esséniens préparaient depuis longtemps les voies. »

S'appuyant à la fois sur les Evangiles, Celse, Josèphe et Suétone, M. Lejeal raconte ainsi la vie de Jésus :

Jésus naît vers l'an 29 de notre ère. Il va en Egypte, où il reçoit les enseignements de Philon, — la doctrine du *Logos*, exposée par saint Jean, se retrouve tout entière dans les ouvrages du célèbre philosophe, avec des expressions presque identiques, — puis à Rome, vers 48, où il combat les doctrines étroites des Juifs mosaïques et prêche, au nom du Dieu Bon, l'amour du prochain et la fraternité des hommes. On l'appelait déjà *Chrestos*, *Chrestus*, *le Bon*. Obligé de fuir, il part pour l'Asie Mineure. En l'an 50 ou 51, il parvient en Galilée, « établit sur les bords du lac de Génézareth des centres religieux, des missions qui rappelaient plus ou moins le monastère thérapeutique du lac Maria. » Trois ou quatre ans après, il se rend à Jérusalem, où sa réputation de thaumaturge et de guérisseur l'avait précédé. Il fut accueilli avec

un grand enthousiasme et mené en triomphe. Se voyant en force, il crut qu'il pourrait chasser les Romains. Mais le procurateur Félix prévint ses dispositions et dispersa ses partisans.

« Echappé de la bataille, Jésus alla en Galilée, où il tenta de se soutenir peut-être par les armes. Mais, trahi par un Judas quelconque, il fut pris et condamné au supplice des esclaves et des rebelles, au supplice de la Croix, à la grande joie des Mosaïques orthodoxes qui ne pouvaient voir en lui qu'un transfuge, qu'un Egyptien dangereux pour leur foi. »

M. Lejeal explique comment s'est constituée la légende de Jésus, décrit le rôle capital de saint Paul dans la formation de cette légende et dans l'extension du christianisme.

« Probablement, dit-il, le souvenir de Jésus aurait végété longtemps dans ce milieu (il s'agit de la Judée); il s'y serait éteint dans l'obscurité, sans produire aucun résultat, si ce judéo-alexandrin ambitieux, qu'on nomme saint Paul, mettant à profit le mouvement des esprits au lendemain de la mort de Jésus, n'avait imaginé de voir en lui tout à la fois une incarnation du Logos de Philon et du Libérateur promis par les prophètes et de changer *Chrestos*, le bon, en *Christos*, l'oint du Seigneur, le fils de Dieu. »

Sans Paul, le christianisme n'aurait été, en effet, qu'une réforme du mosaïsme, qui n'aurait intéressé que les Juifs. C'est Paul qui l'a *universalisé*, en le libérant du dogmatisme étroit de la religion hébraïque, en le prêchant à toutes les nations et en déclarant que le Christ n'était pas venu pour sauver seulement les Juifs, mais aussi les Gentils.

M. Lejeal a fait suivre son excellente étude d'une dissertation fort intéressante sur le *symbolisme de la Croix*. D'après lui, la croix, quelle que soit sa forme, signifie la *vie qui vient*. Cela doit s'entendre au point de vue moral comme au point de vue physique.

Il termine par cette phrase fort juste qui résume son livre :

« Le christianisme ne jouit d'aucun privilège sur les autres cultes; il n'est pas indépendant de ceux qui ont existé avant lui ; il est comme ses prédécesseurs une étape dans l'évolution de l'idée de Dieu. »

§

Mme Th. Darel occupe son esprit à la résolution de délicats et difficiles problèmes. Cela est plutôt rare chez une femme.

Se basant sur la constitution de l'homme, telle qu'elle est donnée par les écoles occultiste et théosophique, Mme Darel cherche à préciser et à expliquer les diverses manifestations plus ou moins caractérisées de la **Folie**, depuis les états préparatoires, comme les névropathies, jusqu'à la démence, au délire, à l'idiotie.

« L'être humain, dit son préfacier, M. le Dr Gyel, est constitué par un groupement fort complexe de monades très inégalement évoluées, depuis la monade directrice jusqu'aux monades constitutives des cellules matérielles du corps. Un pareil groupement est forcément d'un équilibre très délicat, *et la folie, c'est-à-dire l'annihilation de la direction centrale, est le produit d'une rupture d'équilibre entre l'âme et les éléments mentaux, entre les éléments mentaux et le principe « astral » et matériel.*

» Les causes prédisposantes à la folie se ramènent toutes à *un défaut d'affinité* entre l'âme et les principes secondaires; défaut d'affinité qui peut être la conséquence des conditions défectueuses d'existence, mais qui, plus souvent, provient de l'hérédité ou de conditions défavorables dans l'incarnation. L'âme, alors, dirige mal son mental ; et le mental dirige mal les forces vitales. Puis, que surviennent des causes secondaires de nature variée, surmenage, excès, chagrins, éducation mauvaise, suggestions déprimantes, intoxications, infections, etc., etc., ces causes pourront agir sur un équilibre déjà instable avec une intensité suffisante pour le compromettre davantage.

» Dès lors, l'affinité entre les principes constitutifs ira encore en s'affaiblissant ; le mode de renouvellement perpétuel des éléments organiques, fluidiques ou mentaux, se fera de plus en plus défectueusement ; et, à un moment donné, d'apparence plus ou moins brusque et sous une influence banale, l'équilibre sera définitivement rompu et la folie constituée. »

Mme Darel préconise, pour le traitement de la folie, la musique, l'eau, l'électricité et le magnétisme. Mon incompétence en thérapeutique me fait un devoir de ne pas insister sur ce point.

L'ouvrage est remarquable par l'ingéniosité des vues qu'il contient et par l'esprit de coordination puissante qu'il décèle. Le Dr Gyel va jusqu'à dire que c'est un livre précurseur, et il nous invite à le méditer.

§

**Les Coulisses de l'Au-delà**, dans lesquelles M. Georges Vitoux nous conduit, sont révélées dans une série d'études écrites à des époques différentes. Ces études peuvent se diviser en deux groupes bien distincts : le premier qui comprend les quatre ou cinq premières, traite des rapports de la science avec le spiritisme et l'occultisme et nous laisse entrevoir ce que nous réserve de merveilleusement beau et grand la science de demain ; le dernier, qui renferme les autres études, est surtout anecdotique et historique.

Sous le titre humoristique de la *Guerre des Deux-Roses*, M. Vitoux nous conte les démêlés du Sar Péladan avec Stanislas de Guaïta, Papus et Barlet, etc. Ces derniers et M. Péladan avaient fondé l'*Ordre kabbalistique de la Rose-Croix rénovée*, mais le Sar, effrayé par les tendances hérétiques de ses *pairs* et peut-être aussi parce qu'il n'était pas le maître, s'en sépara et fonda avec Gary de Lacroze, le comte de Larmandie, le comte Antoine de La Rochefoucauld et quelques autres, le *Tiers-Ordre intellectuel de la Rose-Croix catholique*. M. Péladan s'était retiré à temps. Deux mois après seulement, l'*Initiation*, organe de la Rose-Croix rénovée, était frappée d'excommunication. Cela se passait, il y a dix ans.

M. Vitoux nous donne ensuite quelques renseignements sur la restauration de la *Gnose* et l'*Association alchimique de France*, puis il nous montre, en Guy de Maupassant et en M. Drumont, des occultistes très érudits, mais « insoupçonnés » ; il nous rappelle certaines prédictions curieuses d'ordre chiromancique ou astrologique, concernant le général Boulanger et Dreyfus ; enfin, il nous révèle que l'informateur de M. Huysmans, sur le satanisme actuel, pour son roman de *Là-Bas*, fut le fameux abbé Bouland, qui le joua. Du reste, Bouland était un goëtien de médiocre envergure.

M. Vitoux nous représente les occultistes comme sentant le fagot de très loin. Cela était peut-être vrai, il y a dix ans, et encore ! Chez la plupart, l'hérésie était plutôt une attitude intellectuelle qu'une conviction. Aujourd'hui, d'ailleurs, tous ou presque tous sont des catholiques d'une orthodoxie peu suspecte. L'*Initiation*, qui avait encouru l'excommunication, ne serait plus aujourd'hui, certes, frappée des foudres ecclésiales. Elle a rompu depuis quelque temps toute attache avec les *gnostiques*, — les seuls occultistes qui soient restés vraiment indépendants de l'Eglise — en cessant d'être leur organe attitré.

Cette rectification faite, nous nous empressons de recommander aux lecteurs l'ouvrage fort intéressant de M. Vitoux.

§

Le **Manuel de Graphologie usuelle**, que vient de publier M. R. de Salberg, est fort bien fait. Il contient un très grand nombre de types d'écriture, qui permettent de comprendre facilement les explications de l'auteur. Quant à l'ordre suivi dans l'exposition des matières, il est excellent.

Ce manuel est très complet. L'étude des accents et des signes de ponctuation m'a paru cependant insuffisante.

Je ne dirai rien de la *graphologie*, sauf qu'étant une science mi-d'observation et mi-d'intuition, elle ne peut donner que des renseignements *approximatifs*. Lorsqu'on veut entrer trop avant dans le détail, on risque fort de se tromper, et, en fait, on se trompe souvent.

JACQUES BRIEU.

## *CHRONIQUE UNIVERSITAIRE*

*L'Ecole et l'Eglise*, par un Universitaire rédacteur à la « Petite République » (Paris, Bibl. ouvrière socialiste, 12, rue du Commandeur, brochure). — L'Enseignement des langues vivantes : La méthode directe, ouvrages de MM. Stryienski et Schweitzer. — Bibliographie.

Bien que l'auteur de l'**Ecole et l'Eglise** ait voulu rester anonyme, nul ne peut s'y méprendre, et il n'y a pas de raison de taire son nom : C'est M. Homais lui-même, devenu socialiste, qui donne son avis sur la crise universitaire et le péril clérical. « Les congrégations, nous dit-il, ne sont pas seulement dangereuses parce qu'elles sont milliardiaires. Elles le sont encore et surtout parce qu'elles enseignent ». Songez que le catholicisme, de son propre aveu, « est la négation de tout ce qui est rationnel. Il impose aux esprits une consigne surnaturelle, qu'il faut admettre et exécuter sans examen, sans discussion. Et cette consigne est d'autant plus impérieuse qu'elle est plus inintelligible ». Or, à l'heure actuelle, dix-huit cent mille enfants « sucent à l'école le venin clérical ». Il est urgent de barrer la route à l'obscurantisme. Mais comment? Par l'établissement du monopole. Que l'Etat ait seul le droit d'enseigner, c'est le seul moyen de protéger efficacement « les lentes et pénibles conquêtes de la raison humaine ». Pourquoi reconnaître aux bons pères le droit d'ouvrir l'école du mensonge ? Est-ce qu'on reconnaît « aux cambrioleurs et

aux chourineurs le droit d'ouvrir l'école du vol et de l'assassinat ? » Donc, conclut fortement M. Homais, instituons le monopole, il n'y a pas d'autre méthode pour « couper d'un seul coup toutes les têtes de l'hydre ».

M. Homais s'imagine bonnement qu'on déracine une croyance comme on arrache une dent. Qu'il interroge donc les psychologues. Nos hommes politiques, qui ne sont pas des cléricaux, ont reculé devant le stage scolaire, ce n'est pas pour établir le monopole. L'électeur exige le respect même de ses préjugés, et si l'on « déforme et atrophie les cervaux » de ces dix-huit cent mille enfants, c'est probablement avec la complicité ou l'assentiment des familles.

C'est un lieu commun que l'instruction est excellente dans les collèges de l'Etat, mais que l'éducation y est nulle. Les maisons religieuses ont une réputation inverse. Quelque opinion qu'on ait sur le fond de la question, il est constant que les familles qui tiennent avant tout à une bonne éducation pour leurs enfants désertent l'Université d'une façon lente, mais continue. Naturellement, l'Eglise et l'Etat étant les deux seuls pouvoirs enseignants, la clientèle mécontente de l'un émigre forcément vers l'autre. Cela ne prouve pas du tout la supériorité de la discipline cléricale, et je proteste à M. Homais que je n'ai pas à l'égard de l'éducation congréganiste, beaucoup plus de tendresse qu'il n'en a lui-même, seulement c'est pour d'autres raisons sans doute, et je me garderais d'emprunter ses arguments ou son vocabulaire. Et surtout je ne crois pas à l'efficacité de la solution qu'il propose. Il faudrait trouver autre chose, réformer l'Université sur le modèle de ce que M. Robin rêvait pour Cempuis. Ce remède serait efficace, mais il est inapplicable. Alors ? Eh bien, admettre avec philosophie qu'à une vague antireligieuse succède une vague religieuse, qui ne sera pas plus méchante, et conseiller aux pédagogues d'apprendre la psychologie et de lire les bons auteurs, Rousseau, Spencer, Lacombe, Giroud.

§

Le Conseil supérieur doit s'occuper de la question de langues vivantes, qui a été agitée récemment devant l'opinion publique. On sait que la *Revue Universitaire* a soumis le problème au procédé de l'enquête ; comme les résultats n'en ont pas encore été publiés nous n'en dirons rien, et nous nous contenterons provisoirement d'exposer en peu de mots l'état actuel de la question.

Deux thèses sont en présence, ayant chacune des partisans irréductibles. Les premiers, qui ont pour eux l'autorité d'une longue tradition, sont les grammairiens, et ont pour adversaires les empiristes. Ceux-ci soutiennent avec une apparence de raison que si l'on apprend une langue, c'est pour la posséder et pouvoir la parler, et que pour arriver à ce résultat une seule méthode est fructueuse, c'est la méthode *directe* ou intuitive : c'est le procédé employé dans les écoles Berlitz, qui ont eu quelque temps assez de faveur.

Leurs adversaires, que l'on peut appeler les grammairiens ou les adeptes de la méthode indirecte, raisonnent à peu près ainsi : C'est une conception basse d'envisager les langues comme un simple instrument *utile ;* ce n'est pas pour être en état de les parler qu'il faut apprendre les langues ; la culture de l'anglais ou de l'allemand, comme celle du latin ou du grec, a des visées plus nobles; elles ont « une valeur éducative », elles doivent former et élargir l'esprit, qu'elles mettent à même d'avoir commerce avec les grands écrivains étrangers; un idiome est un véhicule d'idées. Mais, en plus, il doit servir au perfectionnement de notre instrument d'analyse; traduire Gœthe n'est pas seulement bon par l'initiation aux idées de Gœthe et à une civilisation différente, traduire Gœthe apprend à penser en français d'une manière plus déliée et variée. — Et ils enseignent l'allemand ou l'anglais comme on fait le latin ou le grec : thèmes, versions, grammaire et le reste.

Il va de soi que la réalité n'est pas aussi tranchée que notre exposé pourrait le faire croire ; en fait chaque parti fait à l'autre quelques concessions, c'est ainsi que les professeurs les plus entichés de la méthode indirecte admettent que les deux premières années soient remplies par l'apprentissage empirique de la langue à l'aide des procédés de la méthode directe, et les fauteurs les plus intransigeants de celle-ci ne repoussent pas le thème, ni la version, ni la grammaire. Mais il semble bien que l'avantage se dessine en faveur de ces derniers. La librairie Laisney et la librairie Colin ont publié, de M. Casimir Stryienski pour l'anglais, et de M. Schweitzer pour l'allemand des livres conçus d'après ce plan, qui ont obtenu tout de suite un succès mérité.

M. Stryienski n'est pas seulement le Stendhalien à qui nous devons la révélation de tant de pièces précieuses, et l'éditeur des charmants *Mémoires* de la comtesse Potocka, il est encore, ce que peu de personnes connaissent, un pédagogue attentif et

soucieux du progrès. Son petit ouvrage destiné aux commençants, **Picture Reading and english extracts** (Paris, A. Laisney, édit.), est l'un des meilleurs, des plus judicieux qui existent sur la matière. Le point de départ, excellent, est qu'il faut d'abord faire l'éducation de l'oreille par la parole. « Le maître, dès la première leçon, parle anglais à ses élèves. Il prononce une courte phrase affirmative en désignant divers objets ou les images des objets l'un après l'autre. Cette phrase est répétée, d'abord par chaque élève, puis par tous les élèves à la fois. » Les tableaux bien connus de Hoelzel reproduits dans le volume sont pour le maître un utile auxiliaire en même temps qu'ils introduisent l'agrément dans les leçons.

Le livre de M. Schweitzer : **Méthode directe pour l'enseignement de l'allemand** (Paris, libr. Armand Colin), postérieur à celui de M. Stryienski et inspiré par le même esprit, en diffère cependant quelque peu par une démarche plus systématique. Il peut fournir un exemple de ce compromis que nous signalions entre les deux méthodes adverses. La tentative est assurément intéressante et mérite tous éloges.

Maintenant que faut-il penser de ces deux façons de voir opposées ? De toute évidence chacun a raison au moins partiellement. Car s'il est juste de dire que l'étude des langues a pour objet principal la formation et le développement de l'esprit, il n'est pas moins juste de croire que ce but ne peut être poursuivi et finalement atteint que moyennant la connaissance pratique de la langue dont il s'agit. A cette condition seule, une langue peut devenir un instrument de perfectionnement.

Mais d'autre part l'expérience nous enseigne qu'une langue est comprise bien avant qu'on soit en état de la parler, et à cet égard il y a peut-être une erreur à vouloir apprendre à parler dès le début. Les progrès seraient tout aussi rapides, plus peut-être, si l'on se résignait à suivre sur ce point encore l'ordre naturel. — L'on commet une autre erreur en ne tenant pas compte de certaines nécessités qu'il suffira d'indiquer d'un mot. L'esprit d'un enfant est borné et son vocabulaire fort restreint, et c'est une faute de lui apprendre prématurément à exprimer dans une langue étrangère des idées qu'il n'est pas capable d'énoncer dans sa langue maternelle, parce que son expérience ne lui fournit pas les matériaux nécessaires. Il y aurait fort à dire à ce sujet comme à beaucoup d'autres, mais il faut se borner, quitte à reprendre un jour cette discussion.

§

La *Revue pédagogique*, éditée chez Ch. Delagrave, a publié une série d'études fort intéressantes sur les expositions scolaires de l'étranger à l'Exposition universelle. La même librairie édite une petite revue, *l'École nouvelle*, qui se recommande par une allure vivante que l'on ne rencontre pas toujours dans les publications similaires.

§

M. H. Vuibert nous donne la 11e année de son *Annuaire de la Jeunesse;* c'est un répertoire très commode qu'il est inutile de louer, et qu'il suffit de signaler.

§

Nous avons reçu enfin deux ouvrages, l'un de M. Couyba, député, *Classiques et modernes*, l'autre, de M. Marcel Bernès, *La Réforme de l'Enseignement secondaire*, trop tard pour en parler dans cette chronique; nous nous en occuperons la prochaine fois. Même remarque pour l'opuscule de MM. Charles Gide et Jacques Bardoux, *La fondation Universitaire de Belleville*, qui appelle quelques réflexions.

L. BÉLUGOU.

## *LES REVUES*

*La Grande Revue:* Renan et les électeurs de Seine-et-Marne. — *Revue blanche:* Bach et Beethoven ; opinions de M. C.A. Debussy. — *Revue universelle :* Deux sonnets de Louis Ménard.— Memento.

Jamais le suffrage universel ne se trompe: en 1869, les électeurs de Seine-et-Marne écartèrent la candidature d'Ernest Renan.

L'empire libéral promettait au pays une « ère de calme et de prospérité », il est vrai. Mais s'imagine-t-on Ernest Renan à la Chambre? Il se fût distrait de chercher à composer son opinion politique, en déduisant du spectacle de l'assemblée législative la physionomie moyenne d'un représentant du peuple français. Sa voix n'eût convaincu personne. *La Vie de Jésus*, qui venait de paraître, comptait dans ce milieu « bien pensant » plus d'adversaires que de zélateurs. Ernest Renan eût délivré son ironie de cette indulgence tardive qui en adoucissait les atteintes, et notre littérature y eût gagné des pages exceptionnelles même dans une œuvre où la variété diversifie chaque fois la perfection.

Il faut savoir gré à M. Jean Psichari, en attendant qu'il publie l'histoire de la candidature de Renan, d'avoir communiqué à **la Grande Revue** (1er mai 1901) une conférence faite le 1er mai 1869 devant les électeurs de Lagny, par le grand écrivain.

Le ton de Renan n'y ressemble guère à celui qu'il prenait pour professer ou discourir. La familiarité s'y accentue, l'orateur expose des idées simples fortifiées d'exemples généraux, dans une langue spontanée qui laisse deviner constamment la crainte de rester incompris ou de surprendre par trop l'inintelligence attentive de l'auditoire. Renan parle en vulgarisateur complaisant, des « Services que la science rend au peuple ». C'est de la bonne littérature de propagande libérale, très supérieure assurément à l'éloquence qui séduit d'ordinaire les collèges électoraux.

La conférence de Renan s'en distingue, en outre, par un accent de bienveillance qui le montre penché vers des esprits médiocres, dans un geste d'autant plus admirable qu'il en savait certainement l'inutilité, et désintéressé, car, on l'avouera, peu de candidats à la députation choisissent pour conquérir des votes, le moyen de causeries instructives où de Newton, Papin, Ampère, à Claude Bernard, les étapes de la science sont notées, définies et critiquées.

« Aimez la science, Messieurs, » — recommandait Renan aux électeurs champenois. Il leur disait aussi, — et comment un tel discours ne les étonna-t-il point ? — il leur disait : « Ce que l'influence démocratique favorisera un jour sera, j'imagine, très aristocratique. » Il leur disait encore :

« L'éclairage électrique a son origine dans la connaissance d'une force à peine visible dans la nature, d'une force que l'homme ne voit se trahir que par des faits insignifiants, l'attraction du succin, la torpille, et par un fait qui n'a aucun lien apparent avec ceux-là, la foudre. On en pourrait dire autant de la galvanoplastie. »

Et, plus loin, abordant un sujet où il se sentait plus à l'aise et qui ajoutait à son intelligence de toutes choses une passion spéculative très éloignée en vérité des habitudes spirituelles des braves gens qui le « regardaient » parler :

« Et que serait-ce, si je vous parlais des sciences historiques et morales, de ces principes de douceur, d'humanité, de tolérance, qui sont le résultat le plus clair de la philosophie moderne ? Que serait-ce, si je vous parlais du jour que les

recherches, en apparence les plus spéciales, jettent sur la nature de l'humanité, sur son histoire, si je vous montrais les lumières qu'il est permis de tirer de la connaissance du passé pour la direction du présent? La charte des droits du peuple a été trouvee par des savants. Voltaire. c'est-à-dire l'homme qui a le plus fait pour fonder dans le monde l'empire du bon sens, de la justice et de la tolérance, Voltaire est sorti de ces études historiques et morales. Ce fut l'étude, souvent approfondie du passé, qui lui révéla combien de maux engendrent l'ignorance, la superstition, les préjugés. Turgot, Condorcet, puisèrent également dans leur immense savoir cet admirable sentiment du progrès qui doit les faire placer si haut parmi les bienfaiteurs de l'humanité. »

Parfois, Renan devait fermer les yeux et, discourant pour soi-même, — comme il l'eût fait à une séance de comité de l'Académie des Sciences Morales ou des Inscriptions, — il lui arrivait peut-être d'oublier la qualité de son public. Ne le dirait-on point, ici:

« Un monde sans science, c'est l'esclavage, c'est l'homme tournant la meule, assujetti à la matière, assimilé à la bête de somme. Le monde amélioré par la science sera le royaume de l'esprit, le règne des hommes libres.

» Réunissons-nous, Messieurs, dans ces espérances. La foi au progrès est la grande consolation de ceux qui travaillent et qui luttent pour l'avenir. Rappelez-vous, Messieurs, l'illustre Condorcet.

» A son exemple, ne nous laissons pas ébranler par des épreuves passagères ; sachons espérer, comme Condorcet, à l'heure des orages, des jours plus heureux où l'humanité, devenue sage, profitera des efforts de ceux qui ont travaillé pour elle et se seront dévoués pour elle. »

Renan n'a jamais négligé ce qu'on doit à la politesse. La formule la plus commune chez les hommes politiques en est la facilité de promettre. Candidat, il la maintenait pourtant dans sa fonction précise qui est d'égaliser momentanément les conditions pour adoucir les rapports des hommes, — et nous le voyons quitter les électeurs de Lagny sur ces mots où nous ne saurions nous défendre tout à fait de trouver un motif de sourire, de cette manière que M. Maurice Barrès avait apprise de Renan et qu'il a perdue dans la fréquentation de MM. Déroulède, Millevoye et Barillier :

« Je borne là ces réflexions, Messieurs, heureux de m'être

trouvé en rapport avec une population si intelligente, si bienveillante et si pleine de sympathie. »

§

Quelques remarques de M. Claude-A. Debussy, — le rare compositeur du *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*, — extraites de **la Revue blanche**, où il publie sur la musique des « Notes » d'une personnalité très accusée.

Ceci, à propos de J.-S. Bach :

« Pourtant, ce concerto (le concerto en *sol* pour violon) est une chose admirable parmi tant d'autres déjà inscrites dans les cahiers du grand Bach ; on y retrouve presque intacte cette « arabesque musicale » ou plutôt ce principe de « l'ornement » qui est la base de tous les modes d'art. (Le mot « ornement » n'a rien à voir ici avec la signification qu'on lui donne dans les grammaires musicales.)

» Les primitifs, Palestrina, Vittoria, Orlando di Lasso, etc..., se servirent de cette divine « arabesque ». Ils en trouvèrent le principe dans le chant grégorien et en étayèrent les frêles entrelacs par de résistants contre-points. Bach en reprenant l'arabesque la rendit plus souple, plus fluide, et, malgré la sévère discipline qu'imposait ce grand maître à la Beauté, elle put se mouvoir avec cette libre fantaisie toujours renouvelée qui étonne encore à notre époque.

» Dans la musique de Bach, ce n'est pas le caractère de la mélodie qui émeut, c'est sa courbe ; plus souvent même, c'est le mouvement parallèle de plusieurs lignes dont la rencontre, soit fortuite, soit unanime, sollicite l'émotion. A cette conception ornementale, la musique acquiert la sûreté d'un mécanisme à impressionner le public et qui fait surgir les images.

» Qu'on n'aille pas croire à quelque chose de hors nature ou d'artificiel. C'est au contraire infiniment plus « vrai » que les pauvres petits cris humains qu'essaye de vagir le Drame lyrique. Surtout, la musique y garde toute sa noblesse, elle ne condescend jamais à s'adapter à ces besoins de sensiblerie qu'affectent les gens dont on dit qu'ils « aiment tant la musique » ; plus hautainement, elle les force au respect, sinon à l'adoration. »

Sur la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, M. C.-A. Debussy écrit :

« Beethoven n'était pas littéraire pour deux sous. (Du moins, pas dans le sens qu'on attribue aujourd'hui à ce mot.) Il aimait orgueilleusement la musique ; elle était pour lui la pas-

sion, la joie, si durement absente de sa vie privée. Peut-être ne faut-il voir dans la symphonie avec chœurs qu'un geste plus démesuré d'orgueil musical, et voilà tout. Un petit cahier où sont notés plus de deux cents aspects différents de l'idée conductrice du finale de cette symphonie témoigne de sa recherche obstinée et de la spéculation purement musicale qui la guidait (les vers de Schiller n'ont vraiment là qu'une valeur sonore). Il voulait que cette idée contînt son virtuel développement et, si elle est en soi d'une prodigieuse beauté, elle est magnifique par tout ce qu'elle répondit à son attente. Il n'y a pas d'exemple plus triomphant de la ductilité d'une idée au moule qu'on lui propose; à chaque bond qu'elle fait, c'est une nouvelle joie; cela, sans fatigue, sans avoir l'air de se répéter; on dirait le chimérique épanouissement d'un arbre dont les feuilles jailliraient toutes à la fois. Rien dans cette œuvre aux proportions énormes n'est inutile, pas même l'andante, que de récentes esthétiques accusèrent de longueur; n'est-il pas un repos délicatement prévu entre la persistance rythmique du scherzo et le torrent instrumental roulant invinciblement les voix vers la gloire du finale. Au surplus, ce Beethoven avait écrit huit symphonies, le chiffre 9 devait donc s'imposer d'une façon presque fatidique à son esprit, et Beethoven s'imposa, lui, de se surpasser; je ne vois guère qu'on puisse douter qu'il y ait réussi. Quant à l'humanité débordante qui fait éclater les limites habituelles de la symphonie, elle jaillit de son âme, laquelle, ivre de liberté, se meurtrissait, par une ironique combinaison de la destinée, aux barreaux dorés que lui faisait l'amitié mal charitable des grands. Beethoven dut en souffrir en plein cœur et désirer ardemment que l'humanité communiât en lui : de là ce cri poussé par les mille voix de son génie vers ses « frères » les plus humbles comme les plus pauvres. A-t-il été entendu de ceux-là?... Question troublante. »

§

D'un article de M. H. Castets consacré à Louis Ménard dans la **Revue universelle** (13 avril 1901), nous extrayons ces deux sonnets d'un poète parfait qui eut sur Leconte de l'Isle une influence prédominante :

ICARE

J'ai souvent répété les paroles des sages,
Que tout bonheur humain se paye et qu'il vaut mieux,
Libre et fort, dans la paix immobile des dieux,
Voir la vie à ses pieds, du bord calme des plages.

Mais maintenant l'abîme a fasciné mes yeux ;
Je voudrais, comme Icare, au-dessus des nuages,
Vers la zone de flamme où germent les orages,
M'élancer et mourir quand j'aurais vu les cieux.

Je sais, je sais déjà tout ce que vous me dites.
Mais la vision sainte est là ; je veux saisir
Mon rêve et, sous le ciel embrasé du désir,

Braver la soif ardente et les fièvres maudites,
Et les remords sans fin, pour ce bonheur d'un jour,
Le divin, l'infini, l'insatiable amour.

CIRCÉ

Douce comme un rayon de lune, un son de lyre,
Pour dompter les plus forts elle n'a qu'à sourire.
Les magiques lueurs de ses yeux caressants
Versent l'ardente extase à tout ce qui respire.

Les grands ours, les lions fauves et rugissants
Sèchent ses pieds d'ivoire ; un nuage d'encens
L'enveloppe ; elle chante, elle enchante, elle attire,
La volupté sinistre, aux philtres tout-puissants.

Sous le joug du désir, elle traîne à sa suite
L'innombrable troupeau des êtres, les charmant
Par son regard de vierge et sa bouche qui ment,

Tranquille, irrésistible. Ah ! maudite, maudite,
Puisque tu changes l'homme en bête, au moins endors,
Dans nos cœurs pleins de toi, la honte et le remords !

Memento. — **Revue universelle** (13 avril). — Très curieux article de M. C. Stryienski: *Dessins de gens de lettres*. — (27 avril). *L'Architecture à Paris*, par M. Pascal Fortuny; *Jean-Charles Cazin*, une belle étude par M. Raymond Bouyer. — (4 et 11 mai). *Le Salon*, par M. Roger Marx.

**La Grande Revue** (1er mai). — *Laboremus*, pièce en 3 actes de Bjœrnstjerne-Bjœrnson.

**Revue bleue** (27 avril). — *Les troubles universitaires en Russie*, par M. Ivan Strannik.

**La Revue de Paris** a commencé (le 15 avril) la publication d'un nouveau roman de M. Paul Adam : *L'Enfant d'Austerlitz*. Dans le même numéro, une étude de M. A. Mathiez sur *Catherine Théot*. — (1er mai). Sir Robert Hart : *La Chine, les Réformes et les Puissances*.

**Revue des Deux Mondes** (1er mai). — *La conquête de Paris par Bonaparte*, par M. Albert Vandal. — *La littérature impérialiste, Disraëli et Rudyard Kipling*, par M. E.-M. de Vogüé. — *La doctrine religieuse de Spinoza*, par M. Paul-Louis Couchoud.

**L'Ermitage** (mai) contient deux poèmes de M. F. Seve-

rin, des vers de MM. A. Clouart et Isi Collin, la traduction d'un conte d'O. Wilde.

**La Revue Blanche** (1er mai). — *De quelques romans étrangers*, par M. Gustave Kahn. — Sept poèmes terrestres, de Mme Delarue-Mardrus.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Balzac imprimeur — fin — (*Le Journal*, 25 mars). — Sur une opinion de Tolstoï (*Le Siècle*, 1er mai). — L'Art et le peuple, selon Renan (*Le Temps*, 2 mai). — Un chroniqueur français aux Etats-Unis (*Le Temps*, 31 mars). — M. Sienkiewicz bénit par le pape (*Intermédiaire*, 7 avril).

Ayant interrompu notre ordinaire besogne pour devancer la Chambre des députés et afficher, au *Mercure*, trois déclarations illustrées (y en eût-il eu cent, qu'on n'aurait pas reculé), il nous faut remonter assez haut dans les dates pour retrouver la fin du *Balzac imprimeur :*

« L'association entre Balzac et Barbier pour l'exploitation du fonds d'imprimerie de la rue des Marais-Saint-Germain dura depuis le 1er juin 1826 jusqu'au 16 août 1828. Dans cette association, Barbier était chargé de la partie technique ; Balzac avait gardé pour lui la signature. En outre, il s'était réservé toute la partie commereiale, la tenue de la caisse et la comptabilité.

» Quoique Balzac eût alors vingt-sept ans, qu'il eût passé plusieurs années chez un notaire et un avoué, l'examen des papiers d'imprimerie suffit pour prouver qu'il fut, dans cette circonstance, ce qu'il demeura toute sa vie, le plus déplorable des hommes d'affaires. Dans ses romans, il jouait admirablement avec les chiffres ; mais, dans la réalité, il était incapable de tenir un compte.

» Les faits parlent trop haut : en moins de deux ans, la maison se trouva débitrice d'une somme d'environ 113.000 fr., en présence d'un actif évalué à 67.000 fr.

» Au début, on put croire que les affaires prendraient un certain élan. Les travaux ne manquaient pas. Nous avons fait le relevé des publications imprimées par la maison Balzac et Barbier. Cette liste complète intéresserait certainement les bibliophiles ; la plupart des pièces qui la composent sont devenues de précieuses raretés. Voici quelques indications. La première des productions qui sort des presses de Balzac

est un prospectus de pharmacie : « *Pilules anti-glaireuses de longue vie où Grains de longue vie de Cure, pharmacien à Paris, rue Saint-Antoine, n° 77* », in-8° d'un quart de feuille, daté du 29 juillet 1826. La dernière impression est datée du 30 août 1828 : c'est la 55e livraison du « *Corps de Droit français mis en ordre et annoté par Galisset* ». Dans l'intervalle, des publications intéressantes ont été livrées au public. Pour le libraire Baudouin, Balzac imprima une série de petits classiques de format in-32, en caractère *mignonne :* ce sont les *Œuvres* de Volney, de Ducis, de La Harpe, de Colardeau, les *Contes* de La Fontaine ; on commença même les *Chansons de Béranger*. Puis, ce sont les romantiques ; l'école bat son plein. Urbain Canel fait imprimer par Balzac des livres dont le titre seul évoque toute une période de notre histoire littéraire : le *Duc de Guise à Naples,* la *Princesse Christine,* le *Grison ou la Côte aux fées, Myriologies* ou *Chants funèbres et élégiaques d'un Epirote*; *Tableaux poétiques,* par le comte Jules de Rességuier ; et même le moniteur du genre, les *Annales romantiques*, pour l'année 1828. Il faut citer surtout, dans cette série, un charmant et précieux livre, fort bien imprimé et orné de deux gravures en couleurs par Henri Monnier : *Scènes contemporaines, laissées par feue Madame la vicomtesse de Chantilly,* seconde édition, augmentée du *18 Brumaire*. — Paris, Urbain Canel, 1828. Voici des actualités : la *Petite Dragonnade du Quai des Orfèvres,* le *Discours de la Girafe au chef des six Osages,* l'*Ode sur la nouvelle loi contre la liberté de la Presse.* Marco Saint-Hilaire fait imprimer par Balzac une série de ses fantaisies dans le goût du temps : l'*Art de mettre sa cravate*, l'*Art de payer ses dettes et de satisfaire ses créanciers sans payer un sou*. On réimprime, de Mme de Genlis, le *La Bruyère des domestiques.*

» Dans un certain genre, Balzac lui-même porte de l'eau au moulin. On lui attribue le *Petit dictionnaire critique et anecdotique des Enseignes de Paris par un batteur de pavé.* Voici, enfin, deux livres dignes de survivre : les *Mélanges historiques et littéraires* de M. Villemain, imprimés pour Laurent, et la *Jacquerie*, scènes féodales, suivies de la *Famille Carvajdl*, drame par l'auteur de *Clara Gazul* (Mérimée), imprimé très élégamment pour Brissot-Thivars, en 1828.

» Malgré des efforts constants, les affaires ne vont pas. La maison est mal menée. Balzac ne connaît pas, lui-même, les

conditions dans lesquelles il travaille ; ce sont des réclamations incessantes de la part des fournisseurs, des clients et des ouvriers.

» Or, que fait Balzac ? A demi noyé par la direction d'une affaire restreinte qui tourne mal, il croit, comme César Birotteau, que c'est le moment de frapper un grand coup. Editeur d'abord, imprimeur ensuite, il devient, maintenant, fondeur de caractères. Au moment où la ruine le menace, il étend ses affaires et ne songe qu'à entrer, toutes voiles dehors, dans la grande industrie parisienne.

» Par un contrat d'août 1827, il s'associe à un certain Laurent, en vue d'acheter la maison de fonte de caractères qui appartenait antérieurement à un sieur Gillé. Mais, pour réaliser cette acquisition et faire aller la maison, il faut de l'argent. Qu'à cela ne tienne. Balzac n'a-t-il pas, près de lui, l'amie qui l'a engagé, encouragé, aidé. Elle veille ; elle se dévoue ; et, par un acte d'une singulière hardiesse, après s'être fait donner par son mari une procuration générale, elle entre personnellement, le 5 février 1828, dans l'association de Laurent et Balzac pour la fonderie de caractères. Ce sont encore les actes notariés qui nous révèlent cette nouvelle péripétie du drame intime : « Il y a Société entre les sieurs Jean-François Laurent, Honoré Balzac et Mme D... pour l'exploitation de la fonderie de caractères d'imprimerie et de tout ce qui dépend de cette branche de commerce. La Société sera en nom collectif, au nom de MM. Laurent et Balzac, et en commandite seulement à l'égard de Mme D... La durée de la Société sera de douze ans... » Quel roman !

» Tous ces sacrifices sont vains. Le 16 avril 1828, après un nouveau laps de trois mois, la Société est déclarée dissoute et Laurent est chargé de la liquidation... »

L'étude si singulièrement intéressante de M. Hanotaux va paraître en un petit volume qui prendra place dans toutes les bibliothèques des fervents d'histoire littéraire.

§

Le goût des Enquêtes, que l'on croyait atténué, s'exaspère cette année. Il n'est pas un sujet sur lequel on ne soit mis en demeure de répondre. M. Tolstoï surtout est à la mode. Quand il avait du génie et qu'il écrivait de beaux romans, nul ne songeait à lui ; depuis qu'il fait concurrence à la maréchale Booth et que les aphorismes évangéliques fluent de sa bouche comme lait et miel, il est devenu sujet de conversation, de

chroniques, de conférences, ce qui est la gloire. L'intelligence et le christianisme ayant divorcé, il y a longtemps, et à tout jamais, dès qu'un homme fait profession de croire, il est sûr d'une clientèle innombrable, car la foi, ouverte ou hypocrite, chancelante ou robuste, est toujours la reine du monde. C'est pourquoi le *Siècle*, où on ne déteste pas une douce religion, un « christianisme des bonnes gens », fête l'Apôtre en posant à une quantité d'écrivains connus et inconnus cette question :

*Pensez-vous, comme Tolstoï, que les grandes œuvres d'art ne soient grandes que parce qu'accessibles et compréhensibles à tous ?*

Les premières réponses m'ont amusé. MM. Beaume, Marn, Dubut de Laforest, Alexis, Claretie, Brulat, Montégut, Guillemot, Rod, Corday pensent comme Tolstoï. M. Rod est net. « Oui, absolument. » M. Corday aussi : « Absolument. » M. Montégut aussi, mais il veut expliquer, et cela se gâte : « Oui, je pense comme Tolstoï, *tous* les chefs-d'œuvre sont simples. » M. Dubut de Laforest croit à une allusion à son génie propre, car il réplique : « Absolument. — Et bravo, Monsieur, pour cette question. » M. Claretie, lui aussi, veut expliquer, il cite un titre, et cela se gâte de plus en plus : « Je suis de l'avis de Tolstoï, le plus beau des romans le prouve, qui fait songer les penseurs et amuse les foules : *Don Quichotte*. » Il y a des réponses d'un esprit tout différent : M. Pouvillon : « Les grandes œuvres d'art sont le privilège d'une élite qui les apprécie, les digère, les rend accessibles au grand nombre par ses explications, les impose par une admiration intelligente, par un enthousiasme communicatif. Il n'est pas une œuvre de signification qui n'ait été méconnue de la foule. Citer des exemples serait écrire l'histoire de toutes les preuves de l'art et de la pensée humaine. » M. Bauer : « Soyez assurés que les seules productions premières, médiocres, de forme et de plasticité convenues, sont choisies et aimées par la multitude. » M. Reibrach : « Les grandes œuvres accessibles à tous? Ce n'est pas Tolstoï, c'est d'Ennery qui a dû inventer cela?... Les grandes œuvres accessibles à tous, c'est le roman-feuilleton en 100.000 lignes. » M. Rabusson : « L'intelligence de l'art suppose l'éducation artistique ou le *don*, ou, au moins, la faculté générale de comprendre. Tout le monde est-il artiste, par instinct ou par éducation? Tout le monde est il intelligent?... Eh bien, alors? » M. Chantavoine : « L'Art et le Beau sont des mystères sacrés qui échapperont toujours, j'en ai peur, à l'âme,

à l'intelligence et au goût du plus grand nombre. » M. Cim : « L'art est un élément d'aristocratie. Il faut des études, une longue préparation : il faut du loisir, et par conséquent de l'argent, pour être à même d'apprécier les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. »

La comtesse Diane : « Non, je pense qu'il faut une éducation de l'intelligence pour comprendre les beautés littéraires, comme il faut une éducation des yeux pour admirer Michel-Ange ou Léonard de Vinci. »

Mais cela est trop raisonnable, trop vrai ; il n'y a aucun mérite vraiment à avoir quelque bon sens. Reprenons plutôt l'aphorisme de M. Montégut : « Tous les chefs-d'œuvre sont simples.» Voilà qui sort du commun. J'espère qu'il y aura une suite à cette consultation. Pourrait-on obtenir que M. Montégut y prît part encore une fois ? Il doit avoir des trésors en réserve.

§

On vient de publier une conférence électorale que Renan fit à Lagny en 1869, au moment où il posait sa candidature à un siège de député. Il flatte le peuple sans adresse, mais avec conviction. Voici un passage qui répond, dans le sens démocratique à la pensée de Tolstoï :

« L'avenir, Messieurs, est à la démocratie dans les choses de l'esprit comme dans toutes les autres ; il faudra un jour compter avec tout le monde et non avec quelques classes privilégiées. Ce que l'influence démocratique favorisera un jour sera, j'imagine, très aristocratique. L'art que le peuple encouragera un jour, ce sera le grand art et non les miévreries où se complaisent les époques fatiguées. Voyez, dans un musée, le peuple ne s'arrête jamais devant ce qu'on appelle le tableau de genre. Il va de suite aux grands sujets. En 1848, dans les lectures publiques, il n'y avait que les très belles choses, Corneille, par exemple, qui réussissaient. La littérature que le peuple inspirera sera, je l'espère, une littérature noble, s'adressant aux hauts sentiments, et non une littérature frivole, consistant en jeux d'esprit et en tours de force d'exécution. Le style que le peuple voudra sera le français de grand aloi, simple, naturel, non cette langue maniérée, variable à tout vent de doctrine, que la fantaisie individuelle essaye de créer. »

A noter le passage : « Voyez dans un musée... » C'est très juste. Le peuple va tout droit au *sujet*, et précisément parce

qu'il est étranger à tout sentiment d'art. Il n'y a pas de sujets, en art ; le même sujet exactement est beau ou insignifiant selon l'artiste qui le traita. Le *sujet* le plus connu, au Louvre, était le *Naufrage de la Méduse*, ce tableau forain ; le *Sacre de Napoléon Ier* a usurpé sa vogue.

§

Etonnement de M. Deschamps devant les rayons de la bibliothèque de la *Yale University*, aux Etats-Unis :

« Du reste, je trouve, dans la bibliothèque de Yale, une curieuse collection d'ouvrages français, notamment les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud, le *Pèlerin du silence*, beaucoup de cantilènes « mallarmistes », et enfin les chansons d'Aristide Bruant... Pourquoi ces choix imprévus ?... La très illustre université de Yale se doit à elle-même d'étendre un peu plus loin ses curiosités dans le domaine des lettres françaises.

J'observe, avec regret et non sans quelque surprise, la place vraiment exagérée que le « décadentisme » littéraire accapare dans les préoccupations du public américain. Toujours et partout la même question :

— Que pensez-vous des décadents ?

Eh ! mon Dieu ! Je n'en pense rien, chers Américains, sinon que vous attribuez beaucoup trop d'importance à une plaisanterie qui amusa jadis quelques brasseries « littéraires » du quartier latin, et qui, après avoir trop duré, a rejoint dans l'oubli nos collections de vieux almanachs.

Les « décadents » ! Lorsque je dis aux critiques littéraires des Etats-Unis que le public français ne s'intéressa jamais à cette pléiade, que les étoiles qui composent cette constellation sont généralement invisibles même aux plus puissants télescopes, je surprends, je déconcerte, je scandalise quasiment mes interlocuteurs. »

Dame, il y a de quoi ! Que l'on se mette à la place de ces amis de la langue française auxquels un Monsieur, ayant passé les mers tout exprès, vient dire : « La *Revue Indépendante*, la *Vogue*, le *Mercure de France*, l'*Ermitage*, la *Revue Blanche*, connais pas ! Il n'y eut jamais de revues françaises ainsi appelées. » Mais les malheureux insistent, comme l'avoue lui-même le chroniqueur : « Toujours et partout la même question : Que pensez-vous des décadents ? » En leur esprit cela veut dire, puisque le terme fut malheureusement lancé, les écrivains appelés aussi « symbolistes », ceux qui se grou-

pèrent il y a une quinzaine d'années pour réagir contre le naturalisme et la basse littérature; l'appellation est fort claire. Donc, ils insistent; *partout* et *toujours* ils réclament une opinion ; mais le chroniqueur demeure ferme dans son silence. Il ne sait rien, — et c'est peut-être vrai.

§

Une lettre de M. Kosakiewicz à l'*Intermédiaire* nous apprend que *Quo Vadis?* n'a pas été mis à l'index; ce roman est au contraire fort bien vu des autorités ecclésiastiques et de tous ceux qui s'intéressent à la propagande chrétienne : voilà pour rassurer les consciences alarmées.

« Non seulement ce roman n'a pas été mis à l'index, mais le Saint-Père, après l'avoir lu dans la traduction italienne que lui avait remise Mgr Angeli, a chargé ce prélat de transmettre sa bénédiction à l'auteur et au traducteur.

» Voici, en outre, un fait qui prouve bien que le chef-d'œuvre de Sienkiewicz n'a jamais été condamné par l'Eglise.

» Lors du jubilé, en décembre dernier (25e anniversaire de l'activité littéraire du grand écrivain polonais), c'est S. G. l'évêque Ruszkiewicz qui, à l'Hôtel de ville de Varsovie, en une séance solennelle, a remis à Sienkiewicz les titres de propriété du domaine acheté par souscription nationale, — et, sur l'estrade, au premier rang, avait pris place l'archevêque de Varsovie, Mgr Popiel. »

R. DE BURY

## *LES THÉATRES*

Comédie-Française : *Amoureuse amitié*, comédie en un acte, de M. Maurice Vaucaire.— *Le Bonheur qui passe*, comédie en un acte, de M. Auguste Germain (21 mai). — Odéon: *Ma Fée*, comédie en quatre actes, de MM. Pierre Véber et Maurice Soulié (4 mai). — Gymnase: *Le Prestige*, comédie en trois actes, de M. Ambroise Janvier de la Motte (21 mai). — Théatre Antoine: *Le voiturier Henschel*, drame en cinq actes, de M. Gerhardt Hauptmann, traduction de M. Jean Thorel. — *A fleur de peau*, un acte en vers, de M. Jean Ajalbert (24 mai). — Représentation au Nouveau Théâtre du *Roi Candaule*, pièce en trois actes, de M. André Gide (9 mai).

Il y a deux théâtres sur la rive gauche, Cluny et l'Odéon... Je dis : Cluny et l'Odéon, par ordre de préséance. Cluny, en effet, ne varie pas; il reste ferme dans son catholicisme. C'est l'Odéon qui vient à lui, se fait tout petit, s'humilie, confesse ses erreurs, sollicite l'enseignement. D'année en année

et de vaudeville en vaudeville, la distance diminue, l'obédience s'établit et la grâce opère. L'Odéon est plein de zèle. Il reçoit de Cluny ses acteurs... et ses auteurs. Il en recevra bientôt ses pièces toutes faites, s'il ne les reçoit déjà. Cluny est la maison-mère de l'Odéon, et l'Odéon la bienheureuse fille de Cluny.

Bienheureuse est peut-être beaucoup dire. Tandis qu'à Cluny les pièces, dans le cadre, jouées dans le mouvement, exactement conformes aux vœux de la clientèle qui vient y faire ses stupides dévotions, réussissent neuf fois sur dix, dans l'annexe odéonienne, où la folie paraît moins sincère et où, malgré les pieux efforts d'une direction brûlante de foi, il se manifeste encore quelque étonnement, quelque hésitation chez un public pourtant déjà suffisamment abêti, ces mêmes pièces ne réussissent plus que cinq fois sur dix. Mais ces cinq-là sont tellement selon le cœur, selon les plus intimes exaltations du chapitre abbatial qui préside aux destinées de la succursale, qu'elles font aisément passer sur les cinq autres, celles qui ne réussissent pas.

Les dix ou douze représentations de *Pour l'Amour*, ainsi qu'on sait, ayant été jetées en pâture à l'opinion, comme un mauvais os à un roquet dont il faut se débarrasser, on attendait sans trop d'émotion le vaudeville qui devait succéder au vaudevillesque *Château historique ;* car personne ne doutait que ce ne dût être un vaudeville. C'était, en effet, un vaudeville. Seulement, celui-là, malgré son titre engageant, **Ma fée**, n'appartient pas à la bonne série des cinq. On a dû oublier d'inviter à la cérémonie la seule fée dont la présence eût été désirable : l'esprit.

Mais *Ma fée*, à défaut de succès, même d'estime, apporte du moins un progrès. Il semblait que *Château historique* fût le dernier degré auquel pût condescendre un théâtre national. Cette pièce était d'ailleurs honnêtement fabriquée, elle était ce qu'elle voulait être, et pouvait passer pour un pendant au trop fameux *Député de Bombignac* de l'autre côté de l'eau, c'est-à-dire l'article à treize qu'un théâtre classé est tenu d'aligner de temps en temps pour satisfaire la couche inférieure de sa clientèle. Mais plus bas que cela, tout conspirait à faire croire qu'il n'y avait que le flot déferlant de l'innomable. Eh bien, il y avait *Ma fée*. L'Odéon se réservait d'ajouter un échelon à l'escalier de coupée.

Oh! le troisième acte de *Ma fée!* Qui n'a pas approché ce troisième acte, quoi qu'il ait frôlé d'autre dans sa vie de spec-

tateur, peut s'estimer à peu près indemne de tout fâcheux contact avec la sottise épileptiforme des auteurs dramatiques! Après l'ennui suffoquant des deux premiers, on eût pu juger la cause entendue et qu'il ne restait qu'à s'en aller tranquillement. Hélas! Il restait encore à assister, le cerveau effaré et la rate morne, à ce pitoyable et stupéfiant troisième acte! Jamais le plus malfolâtre Palais-Royal ou le plus triste Déjazet n'a rien offert de si péniblement cousu, décousu, rapiécé et ratistolé que cette lugubre et antédiluvienne poursuite dans une salle du musée du Louvre. L' « acte chez la cocotte » *ad usum Odeonis!*... Lamentable! On se demande comment des êtres humains ont pu espérer une minute amuser d'autres êtres humains, parlant par malheur la même langue, avec un tissu aussi pauvre et aussi mal tramé d'absurdités sans imprévu! J'aime le rire, j'aime le quiproquo et je proclame Feydeau un maître. Mais, pour Dieu, que ça se tienne, que ça ait l'air de se tenir! Un vaudeville qui ne se tient pas, et qui, pourtant, ne fait pas rire, n'est plus qu'un désolant spectacle.

Cette malheureuse pièce se tient si peu, qu'on ne sait par où la prendre. Faut-il raconter comment deux importants fonctionnaires du Provisoire.... (Provisoire!... sent-on assez le genre? Non décidément, je renonce à intéresser qui que ce soit à cela!)... Cependant, pour ne pas paraître m'indisposer sans raison, donnons un exemple, un seul. Les deux fonctionnaires donc sont maries à deux jolies femmes, lesquelles les trompent ou voudraient les tromper. Pour le faire avec sécurité, elles choisissent ce que Musset appelle un chandelier, dont le rôle sera de détourner sur lui les soupçons. Or, c'est ce même homme, soupçonné, qui par conséquent devrait être en butte à l'animadversion des maris, puisqu'il est là pour ça, c'est ce chandelier qui obtient de ces mêmes maris tous les avantages et tous les passe-droits administratifs qu'il veut. Expliquez cela! Qu'on savoure l'ingéniosité et la logique de cette idée, qui est pourtant une des idées maîtresses de la pièce! Tout le reste, fond, détails, personnages et situations, est à l'avenant et s'écroulerait au moindre examen. O Feydeau!

C'est cette inconscience dans la construction qui a d'ailleurs amené le seul sourire de *Ma fée*. Il vient se greffer, en effet, sur tout ce bois mort, un morceau de quatrième acte, qui n'a rien à faire avec le reste de l'ouvrage, et qui, grâce à l'adjonction d'un nouveau personnage, — joué à ravir par Albert

Lambert, le seul nom à retenir dans cette aventure, — constitue une petite pièce à part, que l'on pourrait intituler *Une Réconciliation*, et où j'ai eu le plaisir — enfin ! — de reconnaître la main et la marque de l'auteur de deux aimables pochades jouées naguère au Théâtre Antoine. Un souffle léger a passé sur la salle. Il semblait que l'on entendît tout à coup une autre pièce. Et c'était très probablement une autre pièce On m'apprendrait qu'elle a remplacé, avec quelques points de suture, un ancien quatrième acte encore plus biscornu que les trois premiers, que je n'en serais pas autrement étonné. C'est à cet intermède, venu en dernière heure et au moment où tout semblait perdu, que la pièce a dû de ne pas sombrer dans un désastre bien mérité. Elle l'a échappé belle !

Pronostic : 50 représentations.

L'unique soirée, précédée de sa répétition générale, au Nouveau Théâtre, du **Roi Candaule**, de M. André Gide, est venue, au milieu du bruit de foire des succès et des insuccès de la saison, jeter sa note désintéressée de haute et belle littérature.

Ce qui me semble caractériser le noble spectacle qui nous a été offert et le distinguer nettement, comme impression d'ensemble, du groupe des pièces étrangères et des essais de la jeune école française que les théâtres d'avant-garde, et spécialement celui de l'Œuvre, se sont attachés jusqu'ici à nous faire connaître, c'est sa clarté, sa limpidité, son éclatante pureté de lignes, sa sereine ordonnance classique. Ici, nulle amphibologie, nul brouillard, nul voile flottant avec mystère sur des interprétations également possibles et douteuses. L'idée se dresse savamment nue dans sa forme délicieuse de statue achevée, de marbre qui s'éveille à la vie sous la rose lumière de l'aurore. Et ce fut un véritable charme de suivre, sous le texte impeccable et chantant d'André Gide, la délicate intrigue philosophique dont il nous proposait le jeu et nous dénouait élégamment la subtile complexité. Par instants on eût dit d'un dialogue de Platon, saupoudré de jolis effets de théâtre.

La fable a été traitée cavalièrement, mais ce n'est plus la fable, ou plutôt les fables confuses de la légende, c'est la fable précise de M. Gide.

Que celui qui tient un bonheur, qu'il se cache !

Ainsi s'exprime, dès le premier vers de la pièce. en en

donnant du même coup l'argument, l'un des deux héros, Gygès le pêcheur, Gygès le pauvre.

... Qu'il se cache!
Ou bien qu'il cache aux autres son bonheur.

C'est là la morale, ou si l'on veut, l'instinct de Gygès. Il ne possède que quatre choses : sa hutte, son filet, sa femme et sa fierté. Mais il s'y cramponne avec toute la ténacité de la misère. Ce peu qu'il a est à lui. Il ne partage pas. Lorsqu'il en perd une partie, car sa hutte et ses filets brûlent, il s'attache au reste plus âprement :

Il vaut mieux, pour moi, n'avoir que peu,
Mais l'avoir seul.

Dans ce peu se trouve sa femme. Et quand il apprend qu'il n'a pas été seul à l'avoir, il n'hésite pas une minute à la tuer. Tel est Gygès.

En face de lui, Candaule, Candaule le riche, l'heureux Candaule. Possédant tous les biens imaginables, il a l'instinct contraire, celui de les montrer et d'y faire participer ceux qui l'entourent. Comme dit Gygès, c'est une « donnante nature » ; et comme il le dit lui-même :

Je croirais voler à tous
Le bien dont je reste seul à jouir.

De ces deux hommes, qui sont aux deux pôles de la roue de la fortune, il est certain que c'est Gygès qui a raison. Le bonheur veut être caché. C'est ce qu'indique l'anneau trouvé dans le poisson et qui porte ces mots : « Je cache le bonheur! » L'anneau rend invisible l'homme heureux qui le porte à son doigt. Mais les termes peuvent être renversés : s'il cache le bonheur, c'est qu'il n'y a de bonheur que caché. L'anneau, pêché par Gygès, revient, comme de juste, à Candaule, et c'est lui qui en découvre la propriété en même temps que l'enseignement. Mais Candaule a déjà acquis tout le bonheur possible, il est *parfaitement* heureux, il ne se peut pas qu'il soit plus heureux. A ce sommet, il ne saurait plus y avoir pour lui qu'une chose — et c'est là l'idée de M. André Gide — *risquer* ce bonheur.

Après tout, moi, que m'importe le bonheur?
N'est-ce pas qu'il n'est digne que des pauvres
De se préoccuper d'être heureux!
. . . . . .
Chaque bien nouveau que l'on possède
Entraîne son nouveau désir de l'essayer,

Et posséder, pour moi, c'est expérimenter.
. . . . .
O Phèdre, pour plus de bonheur et de vie l'homme s'use
Quand il est pauvre, à désirer, —
C'est une forme du bonheur...
Non pas désirer, te dirai-je,
Non, — mais de travailler pour ce que l'on désire.
— Et quand il possède cela — à le risquer.
Risquer! c'est l'autre forme de bonheur : celle des riches ..
C'est la mienne.

C'est vraiment beau, et le drame qui sort d'une pareille exposition est d'une lumineuse simplicité. Il ne manquait à Candaule qu'un ami : l'ami, celui à qui l'on ne cache rien, et qui vous dépouillera de tout, celui devant qui, précisément, on risque. Gygès est cet ami. Après l'avoir comblé de ses bienfaits, Candaule en vient à vouloir le faire goûter à ce qu'il a de plus précieux : la Reine.

Plus haut! parle plus haut, ma plus jeune pensée!
Où veux-tu me mener, admirable Candaule?

C'est Candaule qui s'interpelle ainsi; il est presque effrayé d'abord du projet qu'il conçoit : risquer la reine ! Mais à ce risque suprême, toute son âme de riche et de roi s'épanouit. L'anneau qui rend invisible, il le passe au doigt de Gygès. Puis il fait venir la reine. Il pousse, ne disons pas le sacrifice, puisque ce n'en est pas un, mais la belle allure jusqu'à présider lui-même aux préparatifs de la nuit nuptiale, puis, lorsqu'il sent sa femme en état, il cède la place à Gygès invisible — mais qui n'a pas pour ça perdu son corps.

Admirable Candaule, en effet! Candaule est supérieur à Gygès de toute la distance qui sépare le faîte d'une destinée de sa base, l'homme qui risque de l'homme qui tente. Immanquablement, il est perdu : car, *il ne peut que perdre*. Il le sait bien; il sait qu'il jouera *jusqu'à ce qu'il perde*. Et il perd. La nuit de la reine a été « sa plus belle nuit ». Par Hercule! toutes les forces neuves de Gygès!... C'est en vain, maintenant que Candaule voudrait rentrer en possession de l'anneau. Il a cédé l'anneau qui porte inscrit ces mots : Εὐτυχίαν κρυπτω. Et à la faveur de cet anneau, Gygès le tue. Candaule lui avait aussi donné le couteau ! — Roi à son tour, Gygès deviendra peut-être Candaule. Le bonheur conquis, il le jouera, lui aussi. Qu'est-ce que le bonheur? Pour ceux qui ne l'ont pas, le conquérir; pour ceux qui l'ont, le risquer... jusqu'à le perdre. Ce n'est donc plus le bonheur, c'est l'éternel et inexorable jeu de l'âme et de l'histoire humaine : égoïsme,

altruisme : force, justice ; action, contemplation ; les deux côtés de la sphère qui tourne, tantôt à l'ombre et tantôt au soleil.

Tel est du moins, à ce qu'il m'a semblé, au delà de sa philosophie particulière, le sens supérieur de ce drame. Il a été monté, en tenant compte des imperfections inhérentes à ce genre de représentations, avec assez de soin pour que les organisateurs puissent être félicités. Les deux protagonistes, MM. de Max et Lugné-Poe ont donné de tout leur talent. Peut-être ce dernier a-t-il eu le tort de faire une sorte de Candaule chrétien. Peut-être aussi... N'importe ! A l'exemple de son héros, le roi Candaule, l'heureux poète Gide a voulu risquer la partie. Une belle œuvre ne devrait-elle pas rester cachée pour être belle ? Mélancolique, cette salle polie, mais froide, distraite par de vulgaires incidents de scène et fuyant visiblement l'effort de comprendre... Risquer !... risquer sa pensée... Admirable Gide !

Le Gymnase continue à patauger. On a repris les *Amants de Sazy*, puis ça n'a pas suffi, on a eu recours aux grands moyens et on a repris les *Surprises du Divorce* avec Galipaux, tout ce déploiement pour permettre de répéter le nouveau spectacle. Enfin, voici le **Prestige** attendu !... Le *Prestige !...*

Le prestige, suivant M. Ambroise Janvier de la Motte, est cet état d'élection auquel fait parvenir le talent, ou plus simplement la chance, la naissance ou l'argent, et qui confère à ses favorisés, avec des immunités spéciales, le droit de faire des choses qui exciteraient partout ailleurs la réprobation ou le scandale. Toute la question revient donc à savoir si M. Janvier de la Motte a assez de prestige pour qu'on lui pardonne une mauvaise comédie. Eh bien, non ! malheureusement, non ! le prestige de M. Janvier de la Motte est tout à fait insuffisant.

Sans doute, ce n'est pas le premier venu. A chacune de ses productions, on serait tenté de s'écrier, avec une intention plutôt sympathique : C'est une ombre d'auteur dramatique, qui, de l'ombre d'un talent, frotte l'ombre d'une pièce ! Depuis le temps qu'il fonctionne, son travail est considérable : mais dans tout cela, pas une œuvre. Dans *Marraine*, il y avait un acte ; dans *Mon Enfant*, une scène ; dans la *Bonne Hôtesse*, un personnage ; dans les *Amants légitimes*, un titre ; dans *Francine*, ou *le Respect de l'innocence*... un sous-titre. Dans le *Prestige*, il n'y a rien : c'est le vide, le vide

complet, bourré d'intentions, de choses qui ne viennent pas, d'espérances avortées, de vent... On dirait que la pièce a été faite par la reine de Serbie... Toujours l'ombre! l'ombre fâcheuse!...

Si l'on veut, il y avait un sujet, l'ombre d'un sujet. Mais quoi, est-ce un sujet, ce truisme que les gens qui ont du prestige peuvent tout se permettre? Bien pauvre satire, en tout cas; et pour avoir voulu trop appuyer, M. Ambroise Janvier lui a même complètement émoussé son ombre de tranchant. Quant à trouver un intérêt quelconque de curiosité, d'idée ou d'intrigue, dans ce fatras d'épisodes sans cohésion, il faut y renoncer. De ci, de là, un bout de dialogue fait dresser l'oreille; on sent que l'auteur n'est évidemment pas un imbécile; c'est déjà beaucoup par le temps qui court: mais cela continue à manquer d'intérêt. Et voilà un homme qui a fait répandre le bruit par les journaux qu'il est modeste, silencieux, timide. Or, on ne voit que lui, on n'entend que lui, depuis quelques années; ses pièces, dont pas une n'est un franc succès, encombrent les colonnes Morris. Il faut croire que, dans sa nomenclature de prestiges, il en a négligé un — le plus grand! — celui de n'en pas avoir.

Le seul charme de la soirée a donc été pour l'interprétation. MM. Gémier, Janvier, Noizeux, Mmes Mégard, Samary, Henriot, Mylo d'Arcylle, Ryter ont tiré le meilleur parti possible, je ne puis dire de leurs personnages, de leurs silhouettes.

Et le couturier a triomphé.

Pronostic : le Gymnase annonce sa clôture pour le 31 mai.

La Comédie a été, ce mois-ci, au-dessous de tout. Elle a accouché de deux pièces en un acte, dont l'une, lamentable four, retirée par son auteur, aura eu juste *une* représentation, et dont l'autre, agréable médiocrité, ne saurait guère avoir la prétention de s'élever bien au-dessus du lever de rideau et, à ce titre, pourra remplacer avantageusement la *Revanche d'Iris*.

Au Théâtre-Antoine, par contre, spectacle d'un vif intérêt. Nous avons eu enfin ce **Voiturier Henschel**, que l'on nous promettait depuis longtemps, et qui fut, en Allemagne, un des grands succès de Gerhardt Hauptmann, l'auteur des *Tisserands*. La pièce est un exemple à peu près parfait de la formule réaliste.

Etude très poussée, d'un milieu pittoresque, personnages

fortement campés, sans individualité psychologiquement curieuse, mais doués d'une puissance de vie végétative surprenante, instincts lâchés, une atmosphère de souffrance et de brume baignant le tout. C'est âpre, violent et enlisant. Cela soûle comme une boisson très chargée, et l'on sort de là le cerveau meurtri et les nerfs fatigués. On n'a pas été charmé, mais on a eu des sensations. Le lendemain, on a un peu mal aux cheveux.

Dans une bourgade du fond de la Silésie, où le chemin de fer ne pénètre pas encore, le voiturier Henschel a l'entreprise du service des messageries. Il occupe, lui, ses chevaux, sa femme et sa servante, le sous-sol d'un hôtel-brasserie. Toute cette ambiance est minutieusement mise en scène. La femme du voiturier meurt; la servante prend sa place. C'est une femme virulente, intéressée, aux ambitions énigmatiques de rustaude. Elle a complètement subjugué le grossier et bon Henschel. Il lui pardonne un enfant qu'elle a eu; mais lorsqu'il apprend qu'elle le berne avec un domestique d'hôtel, pommadé comme un coiffeur, il entre en fureur, brise tout, casse tout, assomme à moitié deux hommes,puis finit par être frappé d'une congestion et meurt quelques jours après dans un vague accès de délire.

Sur ce thème sommaire et brutal, le dramaturge allemand a construit une œuvre puissante et par instants vraiment poignante. Le quatrième acte, qui contient la scène de violence d'Henschel, secoue et effare. Il a été joué par M. Antoine avec une rudesse et une passion qui ont jeté la salle dans un vif émoi, suivi de tonnerres d'applaudissements. Parmi les autres interprètes, il faut signaler Mlle Gabrielle Fleury, dans le rôle d'Hanne, la servante épousée, et M Bour, exquis de pittoresque dans un personnage de vieil acteur qui a perdu la voix.

La traduction, due à la plume autorisée de M. Jean Thorel, est juste, sobre et d'une tenue remarquable.

Pronostic : 25 représentations.

Je ne dis rien de l'acte en vers de M. Ajalbert, dont on a cru devoir accompagner le drame d'Hauptmann. Il a ramassé la pelle la plus méritée.

L. D.

## *MUSIQUE*

Théâtre national de l'Opéra-Comique : *L'Ouragan*, drame lyrique en quatre actes, poème de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

A Goël, île géographiquement irréelle, vivent « depuis des mille années » deux familles de pêcheurs rivales, représentées à l'époque du drame — époque indéterminée — par deux sœurs : Marianne et Jeanine, et deux frères : Richard et Landry.

Les deux femmes aiment Richard, les deux hommes aiment Jeanine.

Marianne, jalouse et dominatrice, ne pouvant avoir celui qu'elle désirait, a voulu au moins qu'il ne fût à personne. Elle a obligé Jeanine, faible créature, toute de désir et d'amour, à épouser Landry « pour le bien de tous » — ce point ne nous est pas autrement éclairci — et a obtenu de Richard qu'il s'expatriât, avec serment de ne jamais revenir.

Mais un ouragan le jette malgré lui à la côte, comme le Hollandais du *Vaisseau fantôme*, et, après trois ans d'absence, il reparaît, comme aussi Vasco de Gama, accompagné d'une petite esclave familière, Lulu, fleur des tropiques cueillie dans ses voyages. Jeanine, écrasée entre l'ambition de sa sœur qui rêve de soumettre toute l'île à sa puissance, et les brutalités ivres de son mari, pleure silencieusement quand tout à coup devant ses yeux se dresse, tel le Jean-Marie de Theuriet, celui que toujours elle a aimé et qu'elle croyait ne plus jamais revoir. Leur amour, « d'autant plus fort qu'il ne s'est point contenté, » les met bientôt aux bras l'un de l'autre, pour eux désormais « rien n'est plus, ni liens, ni devoirs, ni pensées » ; ils fuiront loin de Goël, « loin de l'affreux passé, dans une île d'amour et d'éternel soleil » ! Pour attendre le départ, Jeanine s'est réfugiée sous « l'arbre colossal et divin, l'arbre qui chante, au bord de la baie de Grâce, l'arbre sous lequel les créatures meurtries deviennent invincibles, libres de leurs tendresses et de leurs larmes » ; et Lulu, comme fait Sélika, la berce de ses chansons. Richard vient la retrouver dans « cet asile inexpugnable » et, sous les branches propices, grandit leur exaltation. « Je serai tienne, dit Jeanine, vêtue de ma seule chevelure, et tu me prendras toute .. » « Et mes bras te posséderont si fort », répond-il, « que ta vie se fondra dans ma vie... »

Guidé par Marianne, qui remplit ici le rôle jaloux de Melot

auprès de cet autre roi Marke, Landry les surprend enlacés. Mari trompé qui n'a pas, pour être débonnaire, les mêmes raisons que le héros wagnérien, il se précipite affamé de vengeance. Mais Marianne l'arrête. Elle veut tenter encore de conquérir Richard pour elle-même : « Non, pas ici », dit-elle, « pas dans ce lieu d'asile. Chez moi, cette nuit!... »

C'est là en effet que les deux amants ont la bizarre idée de passer leurs dernières heures de Goël. Dehors, l'ouragan fait rage; aux mugissements de la tempête se mêlent les lamentations des femmes, mais, au cœur de Marianne, souffle un ouragan plus sauvage encore. Livrera-t-elle à Landry Richard qui dédaigne son amour? Déjà le couteau du fratricide est levé, mais, à cette vue, Marianne s'affole, et, tout à coup, saisissant un poignard, elle le plonge dans le dos du meurtrier.

L'ouragan a cessé, Landry est mort; ni les éléments ni les hommes ne s'opposent plus au départ de Jeanine et de Richard. Mais celle-ci hésite maintenant à quitter la terre de son enfance; lui n'y saurait vivre entre l'amour de ces deux femmes dont l'une a tué son frère. Lulu chante doucement *l'invitation au départ* — (comme dit la nomenclature des morceaux séparés qui a craint sans doute en parlant *d'invitation au voyage,* une confusion dont Baudelaire n'eut pas souffert) — Richard écoute la chanson... Son parti est pris en un instant, il suivra la « petite hirondelle voyageuse, son désir et son rêve... » il laissera les deux sœurs — qui se résignent très facilement à cet abandon — « l'une sur l'autre appuyées ». A l'une, en souvenir, il donne Goël tout entier, à l'autre son « cœur déchiré et saignant »; à toutes deux il « souhaite la paix et l'éternel beau temps! » Puis il s'embarque pour les pays lointains, les pays de Lulu, Honolulu peut-être.

Ce dénouement inattendu et dont les auteurs, dit-on, espéraient un grand effet, n'a pas produit celui sur lequel ils comptaient. Surpris, le public, même le public très bien disposé des premières représentations, n'a pu s'empêcher d'en sourire. MM. Bruneau et Zola avaient négligé en effet cette fois de l'avertir, comme ils en avaient pris soin solennellement avant *Messidor*, de ce que chacun d'eux avait voulu faire. Ils avaient cependant publié une sorte de manifeste. Les spectateurs y auraient pu apprendre que l'*Ouragan* veut être « une œuvre très simple, très une, très grande, mettant aux prises les passions humaines déchaînées, poussées à leur pa-

roxysme. D'abord l'amour, et dans l'amour les diverses amours : l'ingénu et le chaste, le passionné et le sensuel, le dominateur et le farouche, et, avec l'amour, naturellement, les troubles de l'être qui l'accompagnent : le désir, la volupté, la jalousie. Ensuite les autres passions, les autres sentiments : les cœurs qui se sacrifient, les cœurs que rien ne dompte, la tendresse, la bonté, l'orgueil, la haine, la pitié, l'horreur... »

C'est beaucoup de choses à la fois, et peut-être n'auraient-ils pas perçu exactement toutes les nuances dont se veut colorer ce drame en apparence cependant de teinte uniforme. Ils auraient connu cependant le rôle assigné par M. Zola à chacun de ses personnages. Au lieu de prendre Lulu pour une simple sauvagesse douée de tact, et qui s'éloigne dès que sa présence devient encombrante, ils auraient compris qu'elle représente le rêve, et que le rêve s'évanouit devant la réalité. Ils auraient su que Richard, apporté par l'orage, et traînant avec lui la rafale des passions, doit disparaître dans la sérénité lorsque, « le vent tombé, le ciel se remet à resplendir sur la mer ensoleillée, et reprendre l'éternel recommencement de la vie, l'éternel voyage ».

Oui, ils auraient appris tout cela, mais ils l'auraient oublié devant la réalisation scénique ; car, peu importent les théories quand agissent devant nos yeux des hommes qui, pour évoluer sur un théâtre, n'en sont pas moins de notre chair et de nos os.

Les idées générales et le milieu étant fixés, les auteurs l'avouent eux-mêmes, il n'y avait plus qu'à imaginer l'action. Ils ont donc créé ainsi, *a posteriori*, des personnages qui, matérialisation d'idées abstraites, sont des figures allégoriques situées hors de la vie. Renoncer à toute précision de temps et de lieu, idée profondément juste d'ailleurs, est, dans ces conditions, un insuffisant correctif pour « faire de l'essence d'humanité ». Si le symbole s'essore de la réalité et la généralise, l'opération contraire ne peut que la spécialiser. Ce sont des exceptions en effet, des types uniques, ces personnages qui, sur l'ordre de M. Zola, le dieu de la machine, changent subitement de caractère, tous à la fois, sinon la petite exotique Lulu. Il est vrai qu'elle, jusque-là, n'en a manifesté aucun.

Tout, dans ce drame, est donc volontaire, « fait par le calcul », selon un reproche si souvent, et sans raison, adressé à certaine musique. Et certes M. Zola n'a pas connu, en imaginant l'*Ouragan*, la spontanéité avec laquelle Wagner composa son *Tristan* — il nous le révèle dans la *communication*

*à ses amis* — alors que, délivré de toute préoccupation théorique, il écrivait sous la dictée de sa seule inspiration.

Cette spontanéité, M. Bruneau lui aussi l'a ignorée. On ne saurait dire en effet que chez lui la musique coule de source. Il ne faut voir là d'ailleurs aucune intention de reproche, car personne n'est responsable des dons qui lui ont été accordés ou refusés. Scribe, dit quelque part Th. de Banville, était affligé du don de ne pas rimer. Sans doute, quelque fée mauvaise aux poètes s'était glissée auprès de son berceau. Une Carabosse quelconque, hostile à la musique, s'est probablement approchée de celui de M. Bruneau. C'est à elle qu'il doit son harmonie si souvent gauche et maladroite, où presque jamais ne se rencontre la bonne basse, ses modulations heurtées, son orchestration de mauvaise humeur, où abondent les timbres grognons, où les instruments n'obéissent que rarement à leur génie propre, où les violons — selon l'observation de M. Gauthier-Villars — « semblent essayer des traits trop élevés », tandis que le 1er cor, lorsqu'il n'est pas employé à l'unisson avec les trois autres, tente des passages de clarinette; où les trompettes cèdent, on ne sait pourquoi, le premier rang aux cornets à pistons; où les violoncelles s'efforcent en vain vers les flûtes, bien que le reste de l'orchestre leur laisse le champ libre et vide... C'est elle encore qui lui souffle d'interdire aux voix de s'aventurer sans une doublure d'instruments très graves ou très aigus; qui lui impose une déclamation en quelque sorte psalmodique où parfois toutes les syllabes s'émettent sur des valeurs égales, et qui, — la remarque très fine est de M. Carraud — « ne conduit pas la musique », mais s'accroche désespérément presque toujours à ses basses.

Je me suis laissé dire que M. Bruneau ne jouait pas du piano. Peut-être sa Carabosse, en lui interdisant le maniement des touches blanches et des touches noires, a-t-elle voulu aggraver et protéger les dons mauvais dont elle entendait l'accabler. Il n'est pas question certes ici du piano « qui sert à composer » selon la formule des gens du monde, et dont l'emploi, tare irrémédiable pour les pédants de Conservatoire, dénonce à leurs yeux l'amateur. Mais il est certain que la pratique du clavier, dès le jeune âge, donne des agrégations de notes et des dispositions harmoniques une habitude physique qui devient promptement une véritable nature, et qui s'acquiert bien rarement par le travail purement intellectuel. On a dit souvent que la musique de M. Bruneau ressemblait à ce qu'on

appelle, en argot de musicien, du mauvais Berlioz. Loin de moi la pensée à ce propos d'une écrasante comparaison dont m'en voudrait en toute justice M. Bruneau, comme il en doit vouloir à ceux qui le traitent familièrement de Sophocle ou de Shakespeare. D'autre part, le grand maître romantique français est protégé par son génie, qualité qui ne se reconnaît qu'après la mort, contre toute assimilation avec un musicien, Dieu merci, très vivant. Mais, sans manquer de respect à sa mémoire, il est permis de remarquer que lui, qui ne jouait pas non plus du piano, connut parfois, de même que M. Bruneau, certains embarras harmoniques, comme aussi tel autre musicien parvenu aux suprêmes honneurs, et qui se venge de l'instrument qui peut-être lui eût été providentiel, en le poursuivant de ses sarcasmes.

Je ne fais nulle difficulté d'avouer, du reste, qu'il s'agit là d'une simple hypothèse. Mais l'harmonie grimaçante de M. Bruneau est, elle, malheureusement trop réelle, si bien que certains ont voulu y reconnaître un indice de personnalité, et, de ce que parfois l'œuvre de ce musicien s'entache de laideurs, ont conclu, un peu vite, qu'il cultive avec soin cette marque spéciale d'originalité et s'abstrait délibérément de toutes les lois habituelles de la musique.

C'est, à coup sûr, une erreur. Une attitude, même prolongée, ne dénote pas la personnalité, et qui donc, sinon les sorcières de *Macbeth*, professe le goût du laid? M. Bruneau, lui, n'érige pas ses défauts en vertus, il les connaît, il en souffre, et il lutte contre eux. Sans doute il envie les musiciens-nés, les Fauré, les d'Indy, les Debussy, dont les ouvrages répandent une atmosphère musicale et ne portent pas la marque cruelle des fers nécessités par leur pénible enfantement. Mais il ne réprouve aucun des principes qui servent à édifier leurs solides œuvres d'art.

S'il dénonce volontiers chez les autres les pratiques wagnériennes, il travaille consciencieusement à se les assimiler. Au point de vue de l'effort — cet effort fût-il visiblement laborieux — dans l'emploi du leitmotif, sa nouvelle partition est d'une intéressante étude. L'enchaînement thématique s'y révèle des plus minutieux; dès le début les idées principales s'exposent patiemment condensées, et quelques unes de ces idées sont vraiment expressives. Celle qui représente la mer de Goël, par exemple, — et qui n'est pas sans analogie avec l'entr'acte de *Messidor*, seul fragment symphonique de M. Bruneau qui puisse trouver place au concert — ou la phrase

attribuée à l'amour de Marianne et à laquelle s'enchaîne celle qui dépeint le désir de Jeanine, contribuent à donner à tout le premier acte la teinte sombre et de triste grandeur qui convient au sujet.

M. Bruneau ne méconnaît pas non plus les effets qui se peuvent tirer des modulations et de l'emploi persistant ou passager de certaines tonalités. Son troisième acte où reparaît systématiquement le ton d'*ut dièze mineur* lorsque la porte ouverte laisse entrer la rafale — selon un procédé dont il a pu trouver dans *Fervaal* d'admirables exemples — en est une preuve.

Et pas davantage il ne méprise les délicatesses harmoniques, et il tâche à donner à son second acte, par l'emploi prolongé des *neuvièmes* chères à Chabrier, un caractère doucement voluptueux :

Rien n'est laissé au hasard ; le travail et la conscience apparaissent partout. Ainsi ce n'est pas par négligence, ou par timidité devant le contrepoint—si rarement pratiqué cependant dans cette partition — que M. Bruneau écrit à l'unisson l'ensemble des deux femmes au premier acte ; mais parce que, malgré les apparences, l'une et l'autre souffrent à ce moment de la même peine et du même désir.

Oui, l'effort se manifeste à chaque page, mais quelque méritoire que soit l'effort, il ne peut suffire, car il n'est pas nécessairement heureux. N'importe, à cet effort il convient de rendre hommage. Si, dans son berceau, M. Bruneau a reçu la visite d'une mauvaise fée, une bonne fée, bien que de physionomie peut-être un peu revêche, s'est aussi penchée sur lui. Elle lui apportait la volonté. De ce don précieux il a su se servir. C'est à lui qu'il doit l'opiniâtreté avec laquelle il combat ses défauts de nature, et c'est par lui qu'il réalise des progrès — (l'*Ouragan* est indéniablement supérieur à *Messidor*) — et c'est avec son secours que, voulant despotiquement imposer ses conceptions au public, il refuse à celui-ci ses satisfactions coutumières : fins de phrase alanguies ou mièvres romances.

Cette volonté, qui ne va pas sans conviction et sans sincérité, est profondément respectable, et j'ai plaisir à la célébrer ici sans réserve. A ce point de vue spécial M. Bruneau a du reste recueilli tous les suffrages. Cette unanimité s'est retrouvée, je crois, pour déplorer le poème de l'*Ouragan*, et pour conseiller au musicien de renoncer à une collaboration désormais inutile. Lorsque M. Bruneau, en effet, s'est adressé à

M. Zola pour tirer un drame musical du *Rêve*, il ne semblait pas agir en raison d'une esthétique spéciale, mais simplement dans le but très naturel chez un jeune artiste légitimement ambitieux de s'assurer un collaborateur retentissant, rare au théâtre, imprévu sur la scène lyrique, et dont le nom forcerait toutes les portes en concentrant l'universelle attention.

Ce rôle de M. Zola à son égard est aujourd'hui rempli. Depuis longtemps le coup de tamtam est frappé, et désormais ses dernières vibrations ne sauraient plus attirer qu'un public dont les préoccupations sont tout autres que musicales.

Et maintenant que ce public, celui des premières, s'est prononcé en acclamations, la parole est à l'autre, celui qu'on dénomme le grand public. Sera-t-il cette fois plus indulgent que par le passé à la tentative de M. Bruneau? Qui, à ses yeux, l'emportera de la fée Volonté ou de la méchante Carabosse?...

En tout cas on peut dire, dès aujourd'hui, que tout a été fait pour que la balance penchât en faveur de la première. Pour l'*Ouragan*, l'administration de l'Opéra-Comique a prodigué ses meilleurs artistes : Mlle Delna, admirable de voix et d'expression dramatique; Mme Raunay qui donne au caractère de Jeanine une grâce et un charme tout imprégnés d'humanité vraie et cependant stylisée; la vivacité colorée de Mlle Guiraudon; la vigueur de M. Maréchal, qui s'est révélé un tempérament inconnu; l'accent ému de M. Dufrane, excellent en vieux marin pleurard, et l'énergique diction de M. Bourbon, un débutant plein de promesses. L'orchestre, dirigé avec beaucoup d'intelligence par M. Luigini, s'est acquitté merveilleusement de sa tâche un peu ingrate, la difficulté à vaincre étant disproportionnée avec l'effet qui peut être obtenu. Enfin la mise en scène est un enchantement, et c'est une joie pour les yeux, pendant les aridités de la musique, de suivre au loin les voiles des petits bateaux qui lentement disparaissent derrière un cap, ou le tremblement sur l'eau d'un rouge fanal qui peu à peu s'éteint devant le soleil levant (Jusseaume *pinxit*).

On raconte que Meyerbeer se plaignait un jour au directeur de l'Opéra de la parcimonie avec laquelle il montait un de ses ouvrages. « Vous ne croyez donc pas à ma musique », disait il, « puisque vous n'osez risquer sur elle la moindre dépense! » Emu de ces reproches et certain du triomphe, le directeur bouleversa ses plans primitifs : décors, costumes, accessoires furent commandés à nouveau, rien n'était assez

beau, rien n'était assez riche. Nouvelle plainte de l'aigre compositeur : « Décidément vous ne comptez nullement sur mon œuvre, vous songez à la sauver par le luxe de la mise en scène ! »

Quoi qu'il en soit de cette anecdote on peut dire en résumé que M. Carré a agi envers l'*Ouragan* comme s'il avait foi absolue — ou, si on veut, comme s'il ne croyait nullement — à son succès personnel.

Le manque de place nous oblige à reporter au mois suivant le compte rendu du *Roi de Paris* de M. Georges Hüe, et des nombreux concerts d'avril et de mai.

PIERRE DE BRÉVILLE.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Paul Lorquet : *Les Maîtres d'aujourd'hui*. Firmin-Didot. — Willette : *Œuvres choisies*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — S. Rocheblave : *Le Mausolée du maréchal de Saxe par J.-B. Pigalle*, Félix Alcan, 1 fr. 50. — Han Ryner et Georges Lanoë : *Un artiste ignoré : le peintre Le Marcis*, Edition de l' « Humanité Nouvelle ». — J. D. Batter : *Catalogue d'une exposition de peintures modernes*, Londres, Leighton House, 0 fr. 60. — Albert Guillaume : *Mon sursis*, Empis, 5 fr. — Les Revues : *Les maîtres du Dessin ; L'Art Décoratif ; Art et décoration ; La Chronique des Arts ; Art et Littérature ; La Vie illustrée ; La Lithographie ; Les Partisans ; L'Hémicycle ; Revue des Arts graphiques ; Le Rire ; Le Journal de Paris ; L'Art Moderne ; The Artist ; The Magazine of Art ; Innen-Dekoration ; Attraverso gli albi e le Cartelle ; Pel e Ploma.*

Les Livres. — Après avoir arbitrairement classé les nombreux peintres contemporains en écoles et en chapelles, M. Paul Lorquet, élargissant généreusement le cercle des **Maîtres d'Aujourd'hui**, envoie de multiples bouffées d'encens vers les œuvres de quelques centaines d'artistes, le tout en une langue assez claire et assez agréable pour faire supporter un livre qui ressemble à un bénisseur compte-rendu de salon en près de 400 pages. Tout le monde trouve grâce devant M. Lorquet. Il va de Puvis à Bouguereau, d'Henner à José Frappa ou de Maignan à Grolleron, en passant par mille ateliers, distribuant les paroles aimables. Il sait louer Gérôme et Chavannes et trouve Manet un « artiste ingénieux ». Les seuls peintres qu'il réprouve sont MM. Degas, Carrière et Gabriel Ferrier. Pourquoi ? Honneur aux vaincus !

Ce m'est une heureuse occasion de dire mon admiration pour le talent exquis, polisson et héroïque de Willette que

l'apparition de ces **Œuvres choisies** où il y a tant à rire, à pleurer et à penser. A. Willette n'est pas seulement un amusant, mélancolique et tendre pierrot, c'est aussi un philosophe qui a su tirer de la moisson avare de l'existence une mouture d'un scepticisme mi-souriant, mi-amer. Il se résigne à faire la nique à la Vie parce qu'elle n'a pas été très bonne fille. Il la traite un peu en mère-grand grognon à laquelle on fait des farces et des pieds de nez en se garant de sa béquille. Mais il a pour vanter ses plaisirs et ses escapades, en se consolant du mauvais sort, un tel délicieux faire à la XVIII^e^ siècle, un dessin si fripon, si gavroche et si délicat, un esprit de fronde si acéré et si bon enfant à la fois, qu'on le sent à toujours amoureux de cette Vie qui fut pour lui une peu avenante Colombine. Ce qu'il faut goûter dans ces quelques pages ce sont les dessins du moraliste (oui, mesdames !) ou du révolutionnaire, c'est aussi le symbolisme unique en son genre de certaines compositions qui font de Willette un des plus originaux dessinateurs de notre époque. Beaucoup de nos peintres renommés n'existeront plus dans la mémoire de nos petits-fils, qu'on feuillettera encore avec une sincère joie d'art le petit volume que publie aujourd'hui Simonis Empis.

M. S. Rocheblave nous donne, dans une courte plaquette, des renseignements très complets sur **Le Mausolée du maréchal de Saxe** édifié par le sculpteur J.-B. Pigalle à la mémoire du vainqueur de Fontenoy. Ce monument est le plus important qu'ait exécuté Pigalle. M. Rocheblave nous conte comment il fut commandé, comment il fut conçu et par quelles vicissitudes passa l'auteur avant de voir son œuvre s'élever dans l'emplacement pour lequel elle avait été conçue, c'est-à dire dans le chœur de l'église St-Thomas à Strasbourg.

On mène quelque bruit autour de l'œuvre d'un peintre complètement inconnu qui vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans et dont les compositions considérables sur l'*Enfer* de Dante sont exposées aux *Indépendants*. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller visiter cette œuvre de toute une vie. Je ne puis donc donner ici une opinion personnelle, mais la brochure de MM. Han Ryner et Georges Lanoë, **Un artiste ignoré : le peintre Le Marcis**, est bien faite pour exciter ma curiosité déjà en éveil. Mes deux confrères font montre d'un enthousiasme et d'une admiration peu communs pour Le Marcis, qu'ils qualifient de héros et de génie. Autant que j'en puis juger par les quelques illustrations de leur brochure, il y a là une considérable dépense d'énergie et d'imagination.

Pour le reste, je me promets de compléter mon sentiment dans une prochaine visite à l'exposition des *Indépendants*. Dès maintenant cependant je tiens à féliciter MM. Han Ryner et de Lanoë d'avoir contribué à mettre en lumière un grand et noble effort.

**Mon Sursis,** par Albert Guillaume, est un album amusant, d'une observation pleine d'humour et d'une réelle exactitude dans les croquis. Quelques-unes des aquarelles originales semblent même être exécutées avec un brio qui n'exclut ni finesse, ni une entente délicate du paysage et de la composition. Recueil très supérieur aux petites femmes et aux gommeux dessinés de chic auxquels nous habitua l'auteur.

M. John D. Batter m'envoie un **Catalogue of a loan exhibition of modern paintings in tempera.** Ce catalogue d'une exposition de peintures à l'œuf installée à Leighton House est précédé d'une préface de M. Batter.

Les Revues. — **Les Maîtres du Dessin** (avril). — Ce numéro clôt la deuxième année de cette publication d'art et de vulgarisation; il renferme quatre planches : un dessin de Clodion, *Ulysse et les Prétendants;* le *Portrait de Mme Bocher,* par Ingres; *Mercure conduisant le Génie de la Peinture au séjour de l'Immortalité,* par Prudhon, et un dessin de Millet, *La Soupe.*

La troisième année des *Maîtres du Dessin* sera consacrée aux *Dessins français du* XVIIIe *siècle.*

**L'Art décoratif** (mai). — Ce fascicule renferme une série d'articles sur les principales expositions d'art appliqué qui ont, comme chaque année, précédé le Salon, notamment celle de *l'Art dans tout* (35 illustrations) et celle de la *Libre Esthétique* à Bruxelles (13 illustrations). Ces deux expositions et quelques premiers envois aux *Salons des Champs-Elysées* sont représentés dans *l'Art décoratif* de mai par un nombreux défilé de meubles d'art, de bijoux, de céramiques, de bronzes d'éclairage et autres, de dentelles, etc.

Un article sur des *Maroquineries d'Art* (10 illustrations), un autre, sur *Trois femmes artistes* (16 illustrations) complètent le numéro.

**Art et décoration** (mai). — Très bonne étude de M. Octave Maus sur le peintre belge *Léon Frédéric.* De nombreuses illustrations du plus haut intérêt accompagnent cet article, ainsi que celui de M. Gustave Soulier sur *les installations générales de l'Exposition.*

**La Chronique des Arts** (20 avril).—« Une réforme s'é-

tudie en ce moment à l'Ecole des Beaux-Arts, qui est digne d'attention comme d'encouragements. Selon un antique usage, les concours pour le prix de Rome étaient, jusqu'ici, appréciés par un jury où figuraient les professeurs même des concurrents. C'était, pour les uns et pour les autres, une situation singulièrement délicate, où il n'était pas toujours facile de se mouvoir avec un égal bonheur. Les maîtres éprouvaient quelque embarras à oublier que le candidat d'aujourd'hui était leur disciple de la veille, et les plus scrupuleux même sentaient en leur conscience d'étranges débats entre leur âme de juge et leur âme de professeur.

» S'il en faut croire la tradition, le juge n'avait pas toujours gain de cause et, pour ne parler que du passé, acquis déjà à l'histoire, il se rencontra des maîtres intransigeants et terribles qui finirent par ne rien admettre en dehors de ce qu'ils enseignaient. Ils étaient, sans doute, d'une parfaite bonne foi, ce qui les explique sans les excuser. Leur intolérance triomphait le plus souvent, parce qu'elle trouvait une alliée aussi inattendue que puissante dans la tolérance de leurs collègues. Les uns, d'une indifférence sincère, préféraient aux convictions qu'ils auraient pu se faire celles qu'ils voyaient solidement établies dans l'esprit de leur voisin. Les autres, indulgents et sceptiques, ne pensaient pas davantage offenser Rome en lui envoyant un élève sorti d'un autre atelier que le leur. Et c'est ainsi que les jurys eurent des étroitesses de cénacle.

» Il faut savoir bon gré à ceux qui projettent d'exclure des jurys de concours les professeurs des concurrents. Ils aideront par là les maîtres à se libérer de cas de conscience difficiles et troublants. Ils rendront grand service au jury en lui restituant, avec sa force et son impartialité premières, cette autorité et cette indépendance qui jugent d'un ouvrage sans connaître l'ouvrier. »

(27 avril). — Continuation de la campagne si justifiée contre la présence du ministère des Colonies dans les bâtiments du Louvre :

« Un feu de cheminée, après beaucoup d'autres, a encore éclaté la semaine dernière au ministère des Colonies, menaçant le musée du Louvre. Au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, on est sans doute trop absorbé par d'autres soins pour songer aux promesses faites naguère à la Chambre ; le fameux mur de refend est lui-même oublié, et nous avons perdu à peu près tout espoir de triompher de l'inertie combinée des administrations intéressées. Pourtant,

nous ne nous lasserons point de protester contre cette apathie et de dénoncer au public le danger permanent que courent nos richesses d'art, trop heureux si notre voix est entendue avant que ne se produise une irréparable catastrophe. »

**Art et littérature** (février). — Premier fascicule d'une nouvelle revue qui inaugure heureusement sa carrière par des articles sur Rodin, Pissarro et Henner.

**La Vie Illustrée** (3 mai). — Nombreux portraits de maîtres modernes dans leur atelier.

**La Lithographie** (mai). — Compte-rendu très détaillé des sections de lithographie aux deux salons par Jules de Marthold.

**Les Partisans** (20 mars). — Numéro consacré à un graveur sur bois qu'il faut classer parmi les tout premiers de son art, Pierre-Eugène Vibert. Il y a dans les œuvres de cet artiste, tout jeune encore, une concision et une intensité de sentiment remarquables encloses dans une synthèse de lignes où se résument nettement et avec un sens particulièrement personnel des éclairages, des paysages pathétiques et des visages profonds.

De l'article de Paul-Redonnel : « Même lorsqu'il choisit des sujets plutôt macabres, il prouve la santé de son esprit ; ici, c'est l'esclave « plus d'attaque » que ses bourreaux ; là, ce sont les arbres, c'est l'arrière-plan qui chante l'hymne de vie totale J'ai déjà dit que Pierre-Eugène Vibert aime crayonner sur le papier d'emballage et je vous affirme que cela produisait à l'*Exposition des Arts réunis* et produit chez lui un effet d'une singulière intensité. D'aucuns pourront lui reprocher ou de ne pas assez silhouetter ses personnages, et critiqueront paradoxalement son dessin. Nul, plus que lui, n'admire la forme, mais c'est comme moyen d'expression et surtout lorsqu'elle vient au secours de l'artiste qui veut rendre vraisemblables, vivantes, de pures abstractions ou douer la vérité de toute sa force, expressive et impressive.

» Il fit jadis du paysage, sans d'autres désirs que de bien peindre ; aujourd'hui il veut que le paysage exprime nettement une pensée : même n'étant que l'accessoire dans une planche où la vie est représentative d'êtres humains le paysage doit concourir à l'action. Personnel et original, abhorrant les imitateurs, les démarqueurs, les copistes — et cela se conçoit — Pierre-Eugène Vibert affirme que le moyen de traduire et de se traduire doit se modifier selon le sujet et les dispositions de l'artiste. Il désire presque que les œuvres di-

sent l'état d'âme de leurs auteurs aux différentes époques où elles furent exécutées. »

**L'Hémicycle** (avril). — Illustrations de Pierre-Eugène Vibert, André des Gachons et Fernand Maillaud.

**Revue des Arts graphiques** (4 mai). — Article de M. Paul Bluysen sur M. Paillet qui vient de mourir, après avoir été l'un des plus importants bibliophiles du XIXe siècle. Il eut une grande part dans le renouveau de la reliure moderne et soutint dans cette voie les efforts d'un bel artiste, Cuzin, mort également il y a quelques mois.

**Le Rire** (passim). — Dessins d'Abel Faivre et Huard.

**Le Journal de Paris** (passim). — Il faut particulièrement louer MM. Antonin Reschal et Louis Besse de s'être attaché une pléiade de dessinateurs comme MM. Jeanniot, dont il faut voir les dernières œuvres chez Hessèle, rue Laffitte, Simonaire, Roubille, Fernand Fau, Couturier, etc.

**L'Art Moderne** (21 avril). — Article ému et lyriquement écrit de Camille Lemonnier sur Constantin Meunier.

**The Artist** (mai). — Très curieuses reproductions de statues grecques retrouvées, accompagnées d'une étude de Wentworth Huyse.

**The Magazine of Art** (mai). — Articles sur la *décoration moderne d'un vaisseau*, par W. Shaw-Sparrow, et sur la splendide collection Wallace, par M. H. Spielmann. Plusieurs illustrations accompagnent ces dernières notes, en particulier un très bel hors-texte, *Mrs. Robinson* (« *Perdita* »), par Thomas Gainsborough.

**Innen-Dekoration** (mai). — M. Jules Levin étudie avec beaucoup de soin *l'art nouveau à Paris dans l'architecture et dans le meuble.* Il s'étend notamment sur les créations d'Abel Landry à la « Maison Moderne », et sur le nouvel hôtel d'Yvette Guilbert construit par Xaver Schöllkopf. Nombreuses illustrations.

**Attraverso gli albi e le Cartelle** (1er fascicule). — Cette publication, exclusivement rédigée par Vittorio Pica, sera complète en six fascicules. Ce sont des *sensations d'art* écrites par un artiste nerveux et passionné. Le premier recueil contient des études sur Rops, de Groux, Goya et sur l'art japonais et l'art anglais.

**Pel e Ploma** (15 avril). — Un fin portrait de L. Xavier de Ricard, par R. Casas.

(1er mai). — Numéro consacré en grande partie à Antonin Mercié.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

La fin de la saison du théâtre du Parc a été marquée par deux représentations de *Philippe II*, la tragédie en trois actes d'Emile Verhaeren. Cette œuvre me paraît, au point de vue dramatique, inférieure au *Cloître*, voire aux *Aubes*. C'est plutôt une ardente et fougueuse ébauche qu'une pièce définitive, et encore une ébauche où le poète déploie plus de génie lyrique que d'analyse et de psychologie dramatiques. Aussi ce *Philippe II* m'a-t-il produit une plus forte impression à la lecture qu'à la scène. D'ailleurs, l'œuvre de Verhaeren n'a pas bénéficié au Parc d'une interprétation aussi homogène et consciencieuse que le *Cloître*. Ce qui l'emporte dans *Philippe II* sur la composition et l'argument, ce sont les beaux vers enflammés et véhéments, voire des tirades, des « couplets » entiers d'une envolée et d'une fulgurance admirables, et qui font oublier ce que les caractères présentent d'un peu vague et les situations de mélodramatique ou de forcé. Il va sans dire que l'auteur de tant de poèmes merveilleux n'a pu signer qu'une œuvre tout au moins intéressante et marquée comme les autres de la griffe du lion. Il est permis, pourtant, de préférer telles de ces œuvres à d'autres, et je constaterai que de fervents admirateurs du grand poète se sont rencontrés dans leur jugement sur cette pièce, remarquable sous maint rapport, mais en dessous de ce que prêtait le sujet et surtout en dessous de ce qu'on attendait de l'auteur. Pour ma part, j'estime que le *Don Carlos* de Schiller, même en tenant compte de l'idéalisation morale de l'infant, est autrement vivant, logique et vraisemblable. Mais, je le répète, le souffle verbal de *Philippe II* assigne à cette pièce une place honorable dans un recueil d'œuvres lyriques de Verhaeren. En général, je goûte médiocrement le théâtre de Victor Hugo à la scène, ce qui ne m'empêche de le relire avec enthousiasme et de me sentir continuellement vibrer et frissonner au fluide des métaphores et des tirades éperdues. C'est souvent une jouissance analogue que me procure la tragédie du grand poète belge, dont les scènes insuffisamment objectives représentent plutôt des odes et des hymnes.

La Monnaie aussi vient de clôturer sa campagne par deux représentations sensationnelles de *Tristan et Isolde*, avec Mottl pour chef d'orchestre et avec Van Dyck dans le rôle de Tristan. Mme Litvinne dans celui d'Isolde, Mme Bréma dans celui de Brangaine. Cette distribution idéale devait être com-

plétée par M. Van Rooy chargé du rôle de Kurwenal, mais empêché par la maladie, l'excellent baryton a dû être remplacé au dernier moment par M. Büttner qui, s'il n'a pas compromis ce rare ensemble, n'a rien fait pour en rehausser l'éclat. Les autres furent tout bonnement superbes et cette circonstance que l'œuvre a été chantée en allemand contribua pour une grande part à rendre l'impression comparable à celle produite, au dire même des fanatiques de Bayreuth, aux plus mémorables représentations de la Mecque wagnérienne.

Van Dyck surtout se surpassa. C'est un artiste accompli, l'idéal de l'interprète wagnérien. Rien de poignant comme le geste avec lequel, au premier acte, il offre son épée à Isolde, rien de suggestif comme la mimique dont il commente l'action du philtre d'amour et dont il accompagne les pantèlements de l'orchestre; rien de plus pathétique que la scène qui, au troisième acte, précède l'arrivée d'Isolde; de cette scène sublime Van Dyck fit le pendant de ce que, dans *Tannhœuser*, il réalisa pour son récit du « pèlerinage à Rome ».

Comme son homonyme, l'illustre élève et rival de Rubens, Van Dyck est un enfant d'Anvers. Il y a des années, en me promenant à cheval avec quelques camarades, grands amateurs, comme moi, d'excursions matinales et de déjeuners à la campagne, je rencontrais souvent, dans les avenues ombreuses menant aux portes de la ville, un tout jeune cavalier élégant et aimable qui se joignait à notre chevauchée et avec qui nous causions sport, écuries et autres choses hippiques. Ce jeune homme trottait avec nous jusqu'aux fortifications, mais au moment où nous nous engagions dans les campagnes suburbaines, il rebroussait chemin, un peu effarouché par notre réputation de casse-cou, et nous abandonnait à nos *steeple chase* et à nos courses de haies jusqu'à l'auberge villageoise où nous attendaient l'omelette au jambon et le bol de lait chaud quotidiens.

Tout au plus ce cavalier correct et modéré, qui n'était autre qu'Ernest Van Dyck, participait-il, sur nos instances, à un petit temps de galop de chasse après lequel il se hâtait de regagner la promenade fashionable.

Van Dyck était le fils d'un gros négociant établi au cœur du vieil Anvers, dans cette rue Pierre-Pot appelée ainsi du nom d'un opulent marchand banquier qui vivait au quatorzième siècle et qui mérita la reconnaissance de ses concitoyens et le souvenir de la postérité par d'innombrables fon-

dations pieuses et de munificentes œuvres de charité. Un banquier comme on n'en fait plus!

Quelques années je perdis Van Dyck de vue. J'avais quitté Anvers pour aller vivre à la campagne; puis les caprices de la vie m'appelèrent à Bruxelles.

Un soir, dans les salons de M. Michotte, l'amateur distingué qui fut un des amis de Rossini, avait lieu une audition au piano du *Mefistofele* de Boïto, qu'il était question de représenter à la Monnaie. C'était en quelque sorte une première avant la première de cette œuvre estimable. Un des chanteurs mondains s'acquitta délicieusement de sa partie. Rarement on avait entendu voix de ténor au timbre si pur et à la diction si chaude et si ressentie. La disposition des salons des aimables *dilettanti* à qui nous devions cette primeur artistique était telle que, pour apercevoir les interprètes, il fallait se trouver dans la pièce même où ils entouraient l'Erard. Or, je m'étais tenu dans une salle un peu à l'écart, où la jolie voix de Faust m'arrivait plus caressante et plus éthérée. J'ajouterai qu'au programme ne figuraient que les initiales des chanteurs.

Pendant une pause, ceux-ci circulaient, présentés par les maîtres de la maison et recevant les compliments et les félicitations chaleureuses des auditeurs.

Tout à coup quelqu'un me touche l'épaule; je me retourne et je reconnais dans le jeune homme en habit, la mine réjouie et intelligente, aux vifs yeux noirs, mon cavalier du boulevard Léopold à Anvers. Après un échange de quelques paroles cordiales inspirées par le plaisir de cette rencontre :

— A propos, fis-je, il a une bien jolie voix, ce ténor, comment l'appelles-tu?

L'autre éclate de son franc rire :

— Ah! elle est bien bonne! Mais il se nomme Ernest Van Dyck, je crois! — Comment, c'est toi! — Moi-même! — Tout mes compliments, mon cher.

Dans les journaux, chroniqueurs et critiques, invités à la soirée de M. Michotte, en parlant du merveilleux ténor qui s'était révélé, déplorèrent que le possesseur de cette voix incomparable ne songeât pas à faire sa carrière du chant et du théâtre. A la vérité, il y songeait bien, mais les répugnances de sa famille, surtout les préjugés d'une mère très imbue des convenances et du décorum patriciens, l'empêchaient de suivre sa vocation.

Ernest Van Dyck venait de terminer ses études de droit

à l'Université de Louvain et les siens voulaient qu'il « fût de robe », comme disait Prosper Mérimée. A l' « Alma Mater » il s'était lié avec quelques-uns des étudiants lettrés qui devaient fonder plus tard la *Jeune Belgique* et arriver, eux aussi, à la notoriété : il y connut Emile Verhaeren, Albert Giraud, Georges Rodenbach, Max Waller, Ivan Gilkin, Alfred Desmet, Ernest Verlant, aujourd'hui directeur des Beaux-Arts, Georges Kaiser, professeur à l'Université, où il fut étudiant, etc., etc. Partageant son enthousiasme entre la musique et la littérature, fervent de poésie parnassienne et de prose pittoresque, Van Dyck dirigeait là-bas un journal estudiantina intitulé le *Polichinelle*.

Il s'essayait aussi au métier d'auteur dramatique et il écrivit un drame, la *Parabole de Nathan*, qui fut bel et bien représenté par la basoche louvaniste et dont les rôles de femmes étaient tenus comme à l'époque de Shakespeare par des acteurs appartenant au sexe auquel nous devons notre père.

Cette *Légende de Nathan* contenait une phrase célèbre parmi les clercs d'alors. L'auteur plaçait dans la bouche d'un de ses personnages frappé de cécité cette magistrale réplique : « Aveugle, oui, aveugle, mais je n'en vois que mieux l'étendue de mon malheur ! » Pour le quart d'heure Van Dyck jugea bon de s'en tenir à cet effort littéraire. Peut être eut-il tort, car, enfin, Gustave Flaubert, le grand Flaubert, l'auteur de *Salammbô* et de *Madame Bovary*, n'avait-il pas commis au collège un drame sur *Louis XI* où il faisait parler ainsi la misère des populations : « Monseigneur, nous sommes obligées d'assaisonner nos légumes avec le sel de nos larmes ! »

A Bruxelles, où Van Dyck avait retrouvé ses amis d'Anvers et de Louvain, il prit part à l'inauguration de notre renouveau littéraire qui date, comme on sait, de 1881, et il dirigea et soutint même quelques mois de ses deniers une élégante revue, à couverture rose, *Le Correspondant belge*, à laquelle collaborèrent presque tous les écrivains que je citais plus haut.

Mais sa mère était morte et ses pressantes instances ayant enfin vaincu l'opposition et les scrupules de ses autres parents, il allait enfin pouvoir se consacrer à son art de prédilection, au chant théâtral. Il passa quelque temps à Paris, où des maîtres en vogue, comme Bonheur et Mme Marchesi, l'aidèrent à assouplir et à cultiver sa voix exceptionnelle.

Ce fut le 8 avril 1883, lors de ce superbe concert Populaire organisé par Joseph Dupont pour rendre hommage à la mé-

moire de Richard Wagner, mort quelques mois auparavant à Venise, que le jeune chanteur parut pour la première fois devant le public. En cette même matinée mémorable se faisait entendre aussi pour la première fois à Bruxelles Mme Rose Caron qui chanta la prière d'Elisabeth et la mort d'Isolde. Ernest Van Dyck enleva le *Preislied* des « Maîtres Chanteurs » comme un Walther de Stolzing idéal. On l'acclama avec fanatisme, avec délire. Les plus grincheux Beckmesser s'inclinèrent devant ce chant triomphal. Au même concert encore, le tant regretté Emile Blauwaert, qui devait plus tard se rencontrer sur la scène de Bayreuth avec Van Dyck et y représenter glorieusement avec lui l'école des chanteurs flamands, interpréta le récit final de Hans Sachs.

Après ce premier succès remporté au pays natal, Van Dyck eut le bon esprit de voyager et d'obtenir de l'étranger la reconnaissance et la consécration d'un talent qui n'a fait que grandir et s'imposer de plus en plus à l'admiration universelle.

Durant une couple de saisons il fut le principal chanteur de vos concerts Lamoureux. Puis il séjourna en Allemagne où Mme Cosima Wagner rêvait de lui voir aborder les grands rôles de *Lohengrin*, de *Parsifal*, de *Tannhœuser*, de *Tristan*. Bientôt il chanta aussi bien en allemand qu'en français, servi d'ailleurs par ce don des langues qui est l'apanage, faut-il croire, des riverains de l'Escaut.

Les pèlerins de Bayreuth n'auront pas oublié ces sublimes représentations de *Parsifal* où deux Belges, deux Flamands, tinrent les rôles principaux, et cela avec une autorité que célèbra toute la critique allemande et à sa suite la presse artistique de tous les pays : Ernest Van Dyck, Parsifal, et Emile Blauwaert, Gurnemanz.

Longtemps Van Dyck chanta à Bayreuth pendant la saison wagnériste et l'hiver à l'Opéra de Vienne où il attacha son nom à plusieurs créations importantes, entre autres au *Werther* de Massenet. Car ce chanteur wagnériste fait preuve d'un très large et très louable éclectisme, et après nous avoir incarné Tannhæuser et Lohengrin, ces héros superbes et grandioses, il ne dédaignera pas de figurer et d'interpréter des personnages gracieux et de moindre envergure, tel le Des Grieux de *Manon*.

Le 3 mai 1885, quand on exécuta pour la première fois en français le premier acte de la *Walkyrie* à Bruxelles, au Concert Populaire, Van Dyck chanta la grande scène de Sieg-

mund avec Blanche Deschamps (Sieglinde) et Blauwaert (Hunding). Le 13 mai 1876, en un non moins inoubliable Concert populaire, il interpréta le 1er acte de *Tristan* avec le baryton Renaud. Il se fit entendre aussi plusieurs fois dans ces Concerts d'Hiver fondés par le compositeur Franz Servais, l'auteur d'*Apolloniде*, son beau-frère, mort il y a cinq mois à Paris.

Lors de cette désormais historique représentation de *Lohengrin* du 3 mai 1887, organisée par Lamoureux à l'Eden-Théâtre de Paris, ce fut Van Dyck qui tint le rôle du « chevalier au Cygne ». On se rappelle comment, à la suite de l'incident Schnaebelé s'organisèrent des manifestations chauvines et vandaliennes fomentées par des éditeurs trop avisés, craignant pour leurs rossignols, comment l'ineffable Ligue des Patriotes et une armée de marmitons rendirent la musique de Wagner responsable de la politique de Bismarck, et comment Lohengrin rencontra en Mme Adam et Paul Déroulède des ennemis plus inconciliables que la farouche Ortrude et le bouillant Frédéric de Terramonde. Grâce à cette stupide insurrection, Lamoureux fut forcé de suspendre la série des représentations projetées et qui avait été inaugurée d'une façon superbe. Lorsque Paris fut enfin ouvert au wagnérisme et que vos artistes imposèrent un des plus grands génies de la musique au respect des musicastres, des clubmen et des niais politiciens, c'est Van Dyck qui fut le principal héraut d'armes du conquérant, et qui devait créer, le 16 septembre 1891, le rôle de Lohengrin à l'Opéra.

Au nombre des événements de la saison théâtrale qui vient de finir je signalerai une innovation très intelligente. Les directeurs de la Monnaie, notre première scène d'opéra, MM. Kufferath et Guidé, et du Parc, notre premier théâtre dramatique, MM. Reding et Darmand, se sont entendus et ont combiné leurs éléments pour donner plusieurs excellentes représentations de l'*Arlésienne* de Bizet. La Monnaie a prêté sa vaste salle et son orchestre, le Parc ses bons comédiens, et le résultat de cette expérience a été si favorable qu'on la renouvellera sans doute nombre de fois encore avec d'autres œuvres. Grâce à cette combinaison nous entendrons de nombreux, drames lyriques qui, par leur caractère mixte, étaient exclus aussi bien d'un théâtre exclusivement musical comme d'une scène uniquement réservée au drame et à la comédie. Ainsi ce sera le moyen de nous représenter la *Preciosa* de Weber, l'*Egmont* de Beethoven, le *Songe d'une nuit d'Eté* de

Mendelsohn, les *Erynnies* de Massenet, le *Struensée* de Meyerbeer, sans parler des *opéras parlés* de Peter Benoit : *Charlotte Corday*, la *Pacification de Gand*, *Charles de Gueldres*. Malheureusement pour ces derniers, on se heurtera à une nouvelle difficulté, le Flamand irréductible qu'était Benoit s'étant opposé par dispositions testamentaires à la représentation d'une traduction française de ses ouvrages dans toute ville flamande, et, avec raison (le dernier recensement l'a prouvé), il considère Bruxelles comme foncièrement flamande malgré la toilette, le vernis, la surface cosmopolite, le cachet français et mondain que sa situation de capitale et de résidence prête à la vieille cité brabançonne. Mais on se rabattra sur Anvers où il est question plus que jamais de fonder un théâtre d'opéra flamand, ou plutôt de donner encore plus d'extension et de solidité à une institution qui existe déjà, en dotant celle-ci d'un monument séparé du théâtre de drame et de comédie auquel elle est forcée de demander l'hospitalité aujourd'hui.

Si musiciens et comédiens plient bagages et s'apprêtent à migrer vers les villes d'eau ou à entreprendre des tournées en province, les peintres ou du moins les organisateurs de salons ne chôment pas encore. La plus importante des expositions printanières aura été celle de la Société des Beaux-Arts où l'on réunit, entre autres, une trentaine de toiles et d'aquarelles de feu Charles de Groux. Peut-être la sélection de ces œuvres eût-elle dû être plus rigoureuse, et l'ensemble eût-il gagné à être mieux assorti. Parmi ces tableaux il y a trop de redites. Ainsi on aurait pu en éliminer sans dommage quelques *départs* ou *retours du conscrit*, sujets que le peintre traita souvent mais avec des dispositions et des résultats inégaux. Mais, malgré quelques effets qui frisent le mélodrame ou la romance, quelques désagréables procédés d'éclairage qui font songer au faisceau de lumière électrique que le machiniste du théâtre projette au moment opportun sur les visages du traître ou de la victime, malgré des verts déplaisants et des bruns bitumineux, ce contemporain de Leys demeure un peintre de style et surtout un artiste émouvant et attendri. C'est le peintre des pauvres de la ville et des champs, des batteurs de pavé et des paysans religieux, des kermesses et des pèlerinages, des rixes et des neuvaines, de ceux qui prient et de ceux qui boivent, des béats et des brutes, toiles mélancoliques, d'une tristesse plutôt résignée, d'une misère opaque sans turbulence et sans révolte, où rien n'est exaspéré, et qui dégagent une morne et passive navrance.

A la même exposition de la Société des Beaux-Arts on admirait de superbes Alfred Stevens — un peintre absolu celui-là — dont une dame en velours brun allaitant son bébé, une des toiles capitales d'un maître qui eut de justes et mondains succès, mais qui ne récolte pas encore la gloire qu'il mérite. Il demeure incontestablement le peintre des élégances et des modes bien portées du second Empire. Comme Antoine Van Dyck, cet autre flamand, immortalisa l'aristocratie anglaise de la cour des Stuarts, Alfred Stevens aura le mieux senti et interprété la grande dame française sous Napoléon III. Et quant au coloriste, au technicien, Stevens n'a point son rival. Il est seul, il domine, il règne comme Félicien Rops, cet autre artiste génial et volontaire. Aux Beaux-Arts figuraient aussi des Mellery toujours intéressants et probes, dont quelques fort beaux dessins, entre autres un paysan de la campagne romaine et deux garçons brasseurs d'ici plastiques et galbeux, conduisant leur haquet avec l'allure et la fierté des cochers de la Rome impériale trônant sur leur quadrige. Mellery aussi est un artiste de haut lignage en ce sens qu'il dégage des réalités contemporaines tout ce qu'elles contiennent d'intense noblesse, de charme, de caractère, d'éternité, serais je tenté de dire. Dans telle classe de personnages il a tout de suite opéré la sélection du type qui les résume, qui les synthétise tous, celui en qui se condense tout ce qu'ils réunissent de beauté. Aussi est-ce un dessinateur rare que Mellery, un des derniers qui ait gardé le culte du modelé et de la ligne. Signalons encore de magnifiques Alfred Verhaeren, deux remarquables portraits de Gouweloos, portraits qui rangent ce jeune artiste parmi les maîtres du genre.

On vient de faire une intéressante et curieuse expérience à la Maison du Peuple de Bruxelles. Des orateurs et tribuns socialistes ainsi que des avocats de talent ont représenté les *Aubes* d'Emile Verhaeren. MM. Emile Royer, Jules Destrée, Gheude tenaient les principaux rôles. Le premier surtout a interprété son personnage avec une flamme et une conviction qui manquent à la généralité des comédiens professionnels. Les mouvements de foule étaient fort suggestivement rendus par les compagnons mêmes affiliés au parti ouvrier. La représentation avait été précédée d'une conférence chaleureuse et brillante par Emile Vandervelde.

GEORGES EEKHOUD.

## *LETTRES BRÉSILIENNES*

L'Académie Brésilienne de Lettres. — La Génération d'hier. — Poètes et romanciers.

Notre première chronique, celle de février dernier, s'est occupée spécialement des plus distingués représentants de la dernière génération littéraire, de ceux qui, sans être tout jeunes, évoluent encore du côté des modernes écoles, et aussi des débutants, dont l'entrée en lice témoigne de nombreuses promesses.

Nous parlerons aujourd'hui de la génération antérieure, des vainqueurs d'hier, désormais consacrés devant l'opinion publique, de ceux qui accaparent tous les honneurs et dont ne cesse de s'occuper la critique.

Ces écrivains appartiennent pour la plupart à l'*Académie Brésilienne de Lettres*, association fondée, il y a deux ans environ, sur le modèle même de l'Académie française, comportant également 40 membres, admis selon le même procédé d'élection et de réception, mais sans uniforme et sans que le gouvernement de la République intervienne en quoi que ce soit.

Quelques écrivains se réunirent d'abord : ils décidèrent de fonder l'Académie et se choisirent 40 collègues, puis ils firent part au public de l'événement. Quelques académiciens n'ont jamais pris la chose au sérieux, dédaigneux d'assister aux quelques séances qui ont eu lieu ; d'autres, par amitié et considération pour les fondateurs, consentirent au prêt de leurs noms.

On ne saurait nier, pourtant, que la majeure partie de nos Académiciens appartient à l'élite de notre littérature, à l'exception de trois ou quatre, qui ne sont pas dans ce cas et d'une demi-douzaine de messieurs qui n'ont jamais été hommes de lettres de leur vie, qui n'ont jamais écrit une ligne de prose ou de vers et qui font partie de l'Académie, parce qu'ils sont membres de notre corps diplomatique !

Deux académiciens sont venus à mourir : MM. les conseillers et anciens sénateurs de l'Empire, João Manuel Pereira da Silva et le vicomte de Taunay, remplacés par MM. le Dr Francisco de Castro et le baron de Rio-Branco.

Le premier, médecin remarquable, est professeur à l'Académie de médecine ; ce n'est pas un littérateur, mais il écrit la langue portugaise avec la correction des vieux classiques. Le second, diplomate illustre, vient de résoudre victorieusement la question du Contesté franco-brésilien par l'arbitrage de la

Suisse : c'est un des hommes les plus distingués du Brésil, fort connu de la haute société et du monde scientifique parisiens.

Il y eut également deux réceptions, celle de M. João Ribeiro, prosateur et poète, mais surtout professeur d'humanités, et celle de M. Domicio da Gama, conteur délicieux, styliste délicat, très connu dans le monde parisien et qui fut le secrétaire de M. de Rio-Branco. Sans le travail énorme que lui impose sa situation de secrétaire d'ambassade (par contraste avec tous les secrétaires du monde entier), et qui l'empêche de se vouer uniquement aux Lettres, Domicio da Gama pourrait être l'un des plus illustres prosateurs de notre temps.

Notre Académie a pour président M. Machado de Assis, l'un des plus grands parmi les écrivains du Portugal et du Brésil, considéré tant par les nouveaux que par les anciens comme étant le maître auteur, le chef de la Littérature brésilienne. Machado de Assis a quelque soixante ans, mais il est toujours plein de force. Il appartient à la brillante génération de José de Alencar, Casimiro de Abreu, le plus populaire de nos lyriques, Franscisco Octaviano, Castro Alves, poète hugolâtre, Alvares de Azevedo, byronien, génial, mort à 21 ans, Manuel de Macedo, Gonçalves Dias, le prince des poètes brésiliens, et d'autres encore, tous morts, et il continue d'appartenir à la génération actuelle. Son bagage littéraire est important. Il s'en détache avec éclat les romans *Memorias Posthumas de Braz Cubas* (*Mémoires posthumes de Braz Cubas*) et *Quincas Borba*, celui-ci continuant celui-là, sans que la lecture séparée de chacun puisse en souffrir.

Ce sont deux chefs-d'œuvre impeccables de style, classiques et modernes tout à la fois, et dont la philosophie humoristique s'apparente à celle de Thackeray et autres écrivains anglais. Mais où Machado de Assis se révèle inimitable et vraiment parfait, c'est dans ses contes. Quelques-uns peuvent être classés parmi les meilleurs que l'on ait écrits. Nous sommes certain que ces contes et les deux romans en question obtiendraient, en traduction française ou autre, un succès colossal. Comme poète, M. de Assis est plutôt parnassien. De lui ont paru plusieurs recueils de vers ; mais ses meilleures poésies, les plus récentes, n'ont pas encore été réunies en volume M. de Assis est un des rares écrivains du Brésil qui vivent a l'écart, loin des « coteries », modestement, toujours au travail et dédaignant la réclame.

Nous reparlerons plus longuement de cet auteur avec toute l'attention qu'il mérite.

Coelho Netto est le plus fécond de nos écrivains. Ses œuvres publiées sont nombreuses : romans, nouvelles, contes, poèmes en prose, drames symbolistes, libretti d'opéra, livres d'éducation, articles de journaux, etc. Sa collaboration est quotidienne à différents journaux et périodiques, et les travaux qu'il élabore sont considérables. Cet écrivain, qui n'a pas encore atteint la quarantaine, débuta, il y a vingt ans passés, avec des poèmes en prose, des ballades, des contes et fantaisies aux décors et paysages d'Orient, aux sujets de préférence empruntés à la Bible. Son style fut toujours très élégant, mais plein de néologismes et de termes techniques, qui en rendaient la lecture difficile et même impossible sans dictionnaire. Coelho Netto n'est pas un écrivain original, quoiqu'on ne puisse le qualifier d'imitateur ni de plagiaire. Il a des contes qui rappellent Daudet ; d'autres Fialho d'Almeida, l'illustre écrivain portugais ; d'autres encore Eça de Queiroz, et ainsi de suite.

*O Rei Fantasma* (*Le Roi Fantôme*), qui se passe en Egypte, avec des descriptions de fêtes d'Isis, des scènes du marché de Peh'ù et du gynécée, des invocations aux dieux Ishtar Marduk, Aw, etc., rappelle Flaubert dans Salammbô, avec la rigueur scientifique en moins. Dans *Miragem* (*Mirage*), un de ses meilleurs ouvrages, il nous fait souvenir parfois de Pierre Loti. *Inverno em flor* (*L'hiver en fleur*), histoire de l'amour incestueux d'un beau-père âgé pour la jeune belle-fille qui lui rappelle la défunte épouse, perdant la raison, héritant de la tare maternelle, possède des pages que l'on dirait écrites par Daudet, ce qui ne veut pas dire que ce ne soit pas un beau roman. *Pelo Amor!* (*Par l'Amour*), pièce symboliste avec musique, est une réminiscence de Shakespeare. *America*, œuvre didactique, fut évidemment inspirée par *Cuore* de l'italien Edmondo de Amicis. Toutefois, nous le répétons, ce n'est ni un plagiaire, ni un imitateur. Son défaut est d'écrire beaucoup et surtout d'écrire sur le genou, au jour le jour, sans laisser pourtant de retoucher, limer, polir la phrase ou la période. Aussi bien Coelho Netto est-il un écrivain apprécié et recherché.

Aluizio Azevedo est un romancier réaliste. Dans le Maranhão, province lointaine où il naquit, il écrivit *O Mulato* (*Le Mulâtre*), d'une excellente observation ; *A Casa de Pensão* (maisons où on loue des chambres et où l'on donne à manger — ce n'est pas tout à fait une hôtellerie) et *O Cortiço* (la même chose, mais pour le peuple ; en Portugal : l'Ile) sont

deux beaux romans pour servir à l'étude de certaines couches de la société brésilienne.

Athur Azevedo, frère du précédent, est un délicat poète lyrique, un bon conteur et chroniqueur. Comme critique théâtral et dramaturge, il est celui d'entre nous qui s'entend le mieux aux choses du théâtre, en terres de Brésil. Volontiers le comparerais-je à Sarcey. Il rédige une section quotidienne dans le *Paiz*, très lue et très appréciée. Mais, comme nous n'avons pas de théâtre, cet écrivain distingué se voit obligé d'écrire des revues de fin d'année, ce qu'il fait même avec grâce, art et style. Humoriste, il écrit au goût du public, quand il aurait pu devenir, en tout autre pays du monde, outre un excellent écrivain de théâtre, un grand critique et un bon romancier.

Medeiros e Albuquerque écrit également aujourd'hui au goût du public. Cet écrivain débuta excellemment, il y a douze ans environ. En 1889 il publia *Peccados* (*Péchés*), qui furent très bien accueillis. Il était le seul à connaître Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, etc., ce dont il profita pour écrire quelques nouveautés. Sa lettre politique à la Princesse impériale, alors régente de l'Empire, « maudissait la future Impératrice ». La police commit la sottise d'interdire la vente, d'emprisonner les vendeurs et de déchirer les exemplaires. Résultat: le *Remords* fut vendu par milliers clandestinement. A cette époque, l'auteur portait collet rouge, et en guise de cravate, une branche de fleurs d'oranger.

Outre ce volume (*Peccados*), Medeiros e Albuquerque n'a guère publié que deux livres de contes. En revanche, il a beaucoup écrit, beaucoup travaillé. Il est professeur à l'Ecole des Beaux-Arts et directeur de l'Instruction publique. Il est entré dans la politique et s'est fait nommer député. Il s'est adonné au journalisme; il écrit des feuilletons de critique littéraire et des chroniques dans la *Noticia* et des articles de fond dans le *Paiz*.

Il est dommage qu'un tel écrivain érudit et distingué ait quelque peu délaissé le domaine de l'Art et de la Littérature.

Un autre, que nous gâta le journalisme, fut Edouardo Salamonde, portugais, mais résidant au Brésil depuis vingt ans. C'est un conteur magnifique, un styliste sans égal, maniant comme pas un la langue portugaise. Il avait réuni quelques contes pour les faire imprimer en Portugal, sous le titre de *Symphonias do Tedio* (*Symphonies de l'Ennui*) : les originaux s'égarèrent, et ainsi se perdit un livre supérieur.

Encore un autre absorbé par la politique et le journalisme, Alcindo Guanabara, qui écrit adorablement en prose et qui fut un très gracieux conteur.

Luiz Delfino est médecin. Il a plus de soixante ans, mais il fait encore des vers. Si l'on pouvait rassembler ses meilleurs sonnets, nous aurions un livre unique, admirable, surprenant. C'est un poète génial. Mais, à côté de sonnets incomparables pour la forme, pour l'inspiration, pour les images, pour les rimes, il a des non-sens, des absurdités de fou, des extravagances d'halluciné. C'est le véritable génie.

Alberto de Oliveira, Raymundo Corrêa et Olavo Bilac sont trois noms qui surgissent toujours unis, dès que l'on parle de poètes. C'est l'auguste trinité de la poésie brésilienne. Ce sont trois parnassiens, adorateurs de la forme et du mot, chercheurs de rimes opulentes.

Alberto de Oliveira fut un disciple fidèle de Leconte de Lisle, jusque dans l'impassibilité, jusque dans le choix des sujets. Dernièrement, toutefois, il en vint à s'humaniser quelque peu plus; il a plus de sentiment; il est poète davantage et moins versificateur. Sous le titre de *Poesias*, il vient de réunir en un seul volume ses livres antérieurs *Meridionaes*, *Sonetos e Poemas* et *Versos e Rimas*, accrus de deux parties *Por amor de uma lagrima* (*Par amour d'une larme*), et *Livro de Emma* (*Le Livre d'Emma*). Cette dernière est peut-être la meilleure, la plus passionnée, sentie, vibrante.

Raymundo Corrêa a écrit *Primeiros Sonhos* (*Premiers Rêves*), livre de début, très lyrique, très sentimental; *Symphonias*, *Allelaia*, *Versos e Versões* (*Vers et Versions*), trois livres splendides, qui le sacrèrent poète et l'un des meilleurs de langue portugaise.

Olavo Bilac n'a publié qu'un livre de vers : *Poesias*, et un autre de prose, *Chronicas e Novellas*. Il écrit infatigablement, au jour le jour, pour de nombreux journaux. Il a beaucoup à publier. C'est un bon poète et celui de nos lettrés contemporains le plus estimé peut-être du public. Chroniqueur, son style est un enchantement. Obligé de travailler beaucoup, d'écrire « currente calamo », il est appelé à perdre vite ses brillantes qualités. Son talent est malléable comme la cire. Il fait tout ce qu'il veut; il traite tous les sujets, rédige un journal entier, toujours avec éclat.

Luiz Murat a mis au jour deux livres : *Ondas* (*Ondes... vagues*), tel est le titre qu'il adopta pour toutes ses collections de vers et qui s'adapte bien à son tempérament, à son

imagination. C'est un poète très original, qui sait tirer tous les effets du vers, particulièrement de l'alexandrin.

Valentin Magalhaès débuta plus favorablement que personne autre. Il a écrit des vers, des contes, des comédies, des drames, des romans, des chroniques, de la critique, etc., abordant tous les sujets, sans jamais se spécialiser. En 1885, il fonda *A Semana* (*la Semaine*), revue littéraire où collaborèrent les meilleurs écrivains d'alors. Faisant la guerre aux commençants pour ne louer que ceux de son groupe, il s'est attiré l'inimitié des jeunes d'aujourd'hui qui ne lui pardonnent point. Il ne laisse pas d'être un écrivain de mérite, un travailleur, ayant beaucoup fait au profit des Lettres.

Lucio de Mendonça, ministre du Suprême tribunal de Justice, Fontoura Xavier, consul à New-York, Augusto de Lima, magistrat, Silva Ramos, professeur, Rodrigo Octavio, avocat; Filinto de Almeida, commerçant; Magalhaès de Azevedo, secrétaire d'ambassade, et beaucoup d'autres sont des écrivains qui méritent une mention spéciale, mais dont nous ne nous occuperons pas maintenant, parce qu'ils ne produisent pas actuellement.

Il nous reste à parler de Sylvio Romero, Araripe Junior, José Verissimo, critiques de grande valeur, Virgilio Varzea, Affonso Arinos, Julio Cesar da Silva, Pedro Rabello, Xavier Marques, Rodolpho Theophilo, Antonio de Oliveira, Mario Alencar, Pethion de Villar, Frota Pessoa, Antonio Salles, etc., qui appartiennent en quelque sorte à une génération intermédiaire.

De chacun et de tous nous nous occuperons brièvement les femmes de lettres elles-mêmes auront leur part, telles Francisca Julia da Silva, Julia Cortines, Julia Lopes (M^me^ Filinto d'Almeida), Adelina Lopes Vieira, Aurea Pires, Narcisa Amalia, Julieta Monteiro, Elvira Gama, Zalina Rollim et d'autres encore.

Comme nous avons dit, la littérature brésilienne possède d'innombrables représentants, parmi lesquels beaucoup pourraient disputer de talent avec les littérateurs étrangers les plus applaudis. Mais nous ne voulons pas, pour demeurer lisibles, nous étendre aujourd'hui davantage.

Le tour de chacun doit venir.

FIGUEIRÉDO PIMENTEL.

## *LETTRES POLONAISES*

W. Reymont. — J. Kasprowicz. — « *Chimera* ».

**Le Génie des paysans polonais.** — Au nombre des bouleversements intérieurs que la Pologne a subis au dernier siècle, deux surtout sont à retenir : ils ont changé de fond en comble la composition sociale du pays et lui assurent un avenir plein d'événements décisifs.

D'abord, on a appelé à la vie sociale les paysans polonais, cette puissante agglomération d'agriculteurs qui forme les trois quarts de la population totale et qui n'a été bien longtemps qu'une masse inerte, immobilisée par le joug du servage. D'autre part, les richesses naturelles du pays et ses calamités politiques ont précipité l'évolution de la grande industrie et, comme conséquence inévitable, ont donné naissance à une énorme classe ouvrière dans les grandes et les petites villes. La noblesse foncière diminuant chaque jour, perdant ses privilèges et son ancien prestige, cesse de monopoliser les intérêts de la nation, émigre dans les villes et s'y démocratise tout à fait. Ce changement radical se produit depuis cinquante ans et s'accentue de plus en plus en répandant son influence sur toutes les manifestations de la vie polonaise. La littérature et les arts, malgré leur esprit de tradition et leur ardent et tenace amour du passé national, sont forcés de puiser leurs thèmes dans la nouvelle organisation des forces vitales du pays. Le sentimentalisme facile des romanciers qui envisageaient la vie du sympathique « kmiotek » (paysan) comme une curieuse variété ethnographique est aujourd'hui démodé jusqu'au ridicule. Cela est dû non seulement au rapprochement des classes sociales et à l'étude immédiate de la vie du peuple des campagnes et des villes, mais aussi au fait que ce peuple produit continuellement une grande quantité d'artistes qui ont passé leur jeunesse dans les chaumières. Le génie artistique de ce malheureux peuple se manifeste même par de véritables surprises. Ainsi on a constaté dernièrement l'existence d'un style très original et très fécond dans les ornements et l'architecture des montagnards polonais, habitant la vallée de Zakopane dans les Karpathes. Toute la Pologne s'enthousiasme pour les meubles et les œuvres d'art, marqués de ce « style de Zakopane » et nous aurons bientôt l'occasion d'en parler plus longuement. On remarque aussi que la sculpture contemporaine polonaise, d'ailleurs très pauvre en comparaison avec notre magnifique peinture, est représentée en grande

partie par des fils de paysans : Kurzawa, Woydyga, Dykas, Laszczka, Brzega, Nalborczyk, Biegas etc. Le phénomène n'est pas encore si concluant dans le domaine de la littérature, mais il est déjà assez sensible pour que nous essayions d'y intéresser le lecteur étranger. Nous avons choisi dans ce but deux auteurs d'une valeur inégale qui dans le milieu des paysans ont trouvé la source féconde de leurs créations.

§

**M. Wladyslaw Reymont** est un de nos jeunes romanciers les plus appréciés du public. En cinq ans il a su acquérir la réputation d'un écrivain éminent, d'un conteur de race. Et pourtant, la critique très amicale lui reproche les moyens usés, la narration commune, le manque d'esprit, de mesure et d'ordre et même « le plus grand des péchés, le seul qui ne sera jamais pardonné » — le manque de goût. Mais M. Reymont a montré un talent si sincère et si spontané que l'on est enclin de lui pardonner tout, même la naïve inconscience de son réalisme brutal. Il n'a pas appris l'art d'écrire ; il est né narrateur. Sa seule école c'est l'école de la vie et voici ses points saillants : Presque sans instruction aucune, poussé par cet esprit de curiosité qui restera toujours sa marque distinctive, il quitte la maison paternelle et voyage des années entières avec des acteurs provinciaux. Il mène là une vie de misère et de privations inouïes. Il n'a pas même la satisfaction d'être un acteur supportable. Il revient à la vie « ordinaire » qui d'ailleurs a été pour lui encore plus extraordinaire que son « Art Dramatique ». On lui octroie une place d'un petit employé de chemin de fer avec une pension mensuelle de 25 fr. Là il connaît une existence de paria dans une cabane de paysan et un beau jour se sauve de nouveau chez les acteurs ambulants, pour reprendre, quelques mois après, un emploi encore plus misérable que celui qu'il a occupé auparavant. Il a beaucoup vu et spontanément il se revèle romancier et artiste. Pendant dix ans, il a emmagasiné dans son cerveau une telle richesse d'impressions variées que le besoin de créer s'est manifesté presque inconsciemment. Il compose ses premières nouvelles *sub Jove crudo*, assis dans un fossé qui bornait les rails du chemin de fer, car son emploi consistait dans la surveillance des terrassiers. La rédaction de la revue qui publia ses contes réalistes, pleins de tempérament farouche, l'encourage tellement à continuer, que M. Reymont quitte son emploi et marche à la conquête de Varsovie. De concert avec un édi-

teur en quête de talents nouveaux, il fait à pied un pèlerinage à Notre-Dame de « Jasna Gora » (Montagne sacrée), un très ancien monastère polonais, plus célèbre dans toute la catholicité slave que Lourdes en France. Il se mêle à l'humble foule exaltée, suit tous les mouvements intimes de son âme endolorie, note toutes les scènes des haltes fréquentes, avec sa sensibilité d'artiste perd dans cette foule dévote sa personnalité propre, aperçoit comment ces cœurs commencent de battre de plus en plus à l'unisson à l'approche de la Vierge miraculeuse, ressent le frisson et comprend le cri sublime qui sort de l'âme collective des pèlerins quand la tour du monastère de Jasna Gora se dessine enfin à l'horizon. Ce pèlerinage a fourni à M. Reymont le sujet d'un petit volume d'une fraîcheur touchante. Toute la presse admira la nouveauté et la simplicité de la conception, d'autant plus précieuse que le sujet d'un tel pèlerinage existait depuis sept siècles et n'avait tenté aucun artiste.

Stimulé par le succès, M. Reymont comprit qu'il n'avait qu'à puiser dans ses souvenirs récents pour faire des romans aussi bons que ceux de ses confrères, et peut être même meilleurs. Tandis que les autres s'épuisent dans les discussions esthétiques, s'inquiètent de la pureté de leur idéal, rendent leurs hommages à la muse de « l'art pour l'art » ou défendent la nécessité de l'influence sociale du roman — lui n'aura aucun souci de toutes ces préoccupations. Il racontera dans une langue claire, colorée, ce qu'il a vu et, comme il a une mémoire prodigieuse de toutes les grimaces aperçues — il le répétera fidèlement devant le lecteur. Son imagination étant singulièrement riche en types très différents, il leur communiquera sa fougue, il enflammera leurs poitrines de son souffle ardent et quelquefois empesté par les vilenies de la vie qu'il a perçues. Son premier roman « Une comédienne », nous peint l'existence d'une misérable troupe d'acteurs provinciaux. Pour nous permettre d'observer les mœurs de cette troupe, on nous raconte une histoire qui, au premier abord, paraît d'une banalité révoltante : Janka Orlowska, fille du chef d'une petite gare, ne pouvant plus supporter la tyrannie de son père, maniaque redoutable, quitte la maison paternelle et s'engage dans un petit théâtre provincial. Pendant quelques mois de séjour dans ce bouge, elle est dépouillée de tout par ses ignobles camarades ; on lui prend son argent, on dissipe toutes ses illusions artistiques et finalement on lui ravit « l'honneur » : elle se donne à une canaille, la plus repoussante de toute la bande. La fable

finit par un fait divers : Janka essaye de se suicider dans une chambre garnie. Heureusement elle n'est pas morte, ce qui a permis à l'auteur de nous entretenir ensuite de son sort dans un nouvel ouvrage en deux volumes : « Les Ferments » (« Fermenty »). Cette fois-ci l'action se passe à la campagne et par suite nous possédons une grande quantité de descriptions de la nature, des mœurs des paysans et des employés de la petite gare. Janka revient chez son père de plus en plus aliéné et, après maintes révoltes inutiles et maints soins infructueux, prodigués à la guérison de ses ailes brisées, elle se marie avec un rustre, qui l'aime à la folie depuis des années et qui lui « pardonne tout ». Certes, un tel sujet de roman ne paraît pas engageant. Et pourtant M. Reymont est plus proche de M. Octave Mirbeau que de M. Ohnet. Il possède une fécondité, une abondance heureuse et forte qui communique à chacun des personnages crées par lui un frisson de vie indépendante. « La vie » d'ailleurs ne veut pas dire « la santé ». Presque tous les héros de M. Reymont sont atteints d'une maladie ou d'une manie quelconque. Ces maladies étonnantes proviennent de la surabondance de la vie qui existe dans l'auteur lui-même. Il raconte par exemple, avec une candeur naïve, comment un prétendant de Janka, après l'évincement, « mordit inconsciemment son verre rempli de thé et de sa bouche blessée le sang coula » ; comment un autre prétendant, un homme très « raffiné », selon l'auteur, a mordu la main de Janka en la baisant, etc. Il a un faible pour les alcooliques, les aveugles, les borgnes, les hystériques. Tous ces défauts physiques lui remplacent la force et ajoutent encore à la plastique des types. Les hommes, selon l'auteur, se dévorent les uns les autres ; ils suivent la morale qui opprime le plus ses adeptes. Il voit dans les « sacrifices » plus de boue que de douleur ; dans la douleur — plus de résignation que de révolte ; dans les âmes simples — les drames trop cruels. Ce point de vue lui impose des personnages extraordinaires. Au lieu de rêver sur les collections d'archéologie, au lieu d'explorer les cloîtres de la vertu ou les casernes de la vie quotidienne, comme font ses confrères, il peint les hôpitaux de la réalité. C'est une besogne, sans doute, peu intéressante, mais qui ne dépasse pas son droit incontestable. M. Reymont ne s'occupe pas beaucoup de « l'âme » de ses personnages. Nous devinons leur niaiserie commune par leurs gestes très abondants et aussi par des expressions caractéristiques qu'ils répètent à chaque moment et que l'auteur emprunte courageusement à l'ancienne rhétorique du roman.

La seule Janka, parmi tous les types crées par M. Reymont, a été développée avec un soin particulier et justifiée d'une manière conséquente. Le drame de son existence venait de l'impotence de son âme qui sent la nostalgie du beau, mais ne peut prendre son essor vers l'infini. Elle aspire vers une vie plus intense, mais ne possède pas de volonté créatrice, ne sait pas ce qu'elle cherche. Elle nous apparaît sur deux fonds consécutifs: d'abord avec la troupe de Cabinski, puis au milieu des paysans. Toute la valeur de la « Comédienne » et des « Ferments » consiste justement dans la peinture de ces deux fonds. La troupe de Cabinski a une parfaite unité de vie et de mouvement. Tous ses membres sont tellement attachés les uns aux autres par la misère, la jalousie réciproque, la mégalomanie qu'à vrai dire ils n'existent plus comme des individus : chacun forme une partie du cabotinisme commun, chacun empiète sur la vie des autres par sa propre personne.

Mais la véritable maîtrise de M. Reymont se manifeste dans la peinture de la vie des paysans. Dans ce domaine il n'a pas même de prédécesseurs dignes d'être comparés avec lui dans toute notre littérature. On peut diviser ses paysans en deux catégories : 1° les paysans déguisés, c'est-à-dire la grande partie de tous les personnages plus ou moins « distingués » dont il s'occupe et qui, malgré sa volonté, persistent à être des rustres par leurs manières et par leur intelligence; 2° les paysans véritables. Ces derniers lui ont valu toute sa renommée. Il les a bâtis de matériaux très durs; tous possèdent des contours taillés à la hache. Ce ne sont pas les héros d'un roman, mais d'une épopée. Quand ils restent dans leurs chaumières, c'est à peine s'ils peuvent se mouvoir; ils percent avec leurs têtes les plafonds jusqu'au moment où l'auteur les amène au grand air. Là ils s'essayent dans des mouvements gigantesques, marchent comme des colosses, s'expriment avec la force des marteaux tombant sur l'enclume et emploient constamment cette véritable, cette belle langue du paysan polonais qui garde le goût du terroir. Et puis, quand l'auteur se trouve aux champs, il nous peint le paysage. Il se livre aux charmes de la nature et, s'il ne s'en laisse pas pénétrer intimement, c'est que le « cabotin » subsiste en lui toujours et lui conseille faussement d'accentuer les couleurs et d'aggraver les effets délicats pour montrer toute la « magnificence de la nature ». Ses paysages débordent de couleurs criardes, comme d'ailleurs toutes ses métaphores et tous ses bons mots.

Les deux volumes consacrés à l'histoire de Janka ne sont que l'explosion d'une imagination par trop remplie de scènes et d'épisodes. On chercherait en vain des proportions exactes entre les différentes partie du drame.

Dans « Une comédienne » l'action évolue autour de la vie théâtrale, elle possède donc un peu d'unité. Mais dans les « Ferments » il y a un désordre général, chaque personnage veut occuper la première place, les scènes passagères prennent une importance imméritée. La nécessité de la perspective n'est pas même soupçonnée par l'auteur. L'extrême sensibilité de M. Reymont l'arrête devant les détails insignifiants. S'étant rendu compte de sa facilité à allonger de simples épisodes, M. Reymont publia un volume de contes sous le titre général « Une rencontre » (« Spotkanie »). Malheureusement M. Reymont n'est pas nouvelliste. L'abondance de la matière le pousse au bavardage. Ses petits contes ont des longueurs, des scènes superfétatoires. Dans deux nouvelles (« Une rencontre » et « L'Ombre ») M. Reymont essaye de trancher des cas de conscience. Sa maladresse à manier les questions de psychologie est singulièrement instructive. On voit qu'il ne se sent à l'aise que dans son petit théâtre de province (« Franek ») et surtout à la campagne, dans les forêts, avec les paysans. La touchante histoire d'un pauvre diable, le paysan « Tomek Baran », malgré quelques fausses notes de rhétorique littéraire, est une des meilleures parmi celles qu'on a tirées chez nous de la vie campagnarde.

Un jeune auteur, dont la vogue commence à se répandre, est traité par les éditeurs, aussi bien en Europe occidentale qu'à Varsovie, comme une courtisane : on le chatouille avec des propositions avantageuses pour l'accaparer à son profit et pour extorquer de lui la marchandise demandée par le public. M. Reymont a dû naturellement passer par ces agences commerciales. Pour se mettre au niveau des demandes, il s'enhardit jusqu'à la conception d'un vaste roman social. Il y a en Pologne une ville étonnante, Lodz, une ville à l'aspect américain, le centre de la grande industrie. Ce « Manchester polonais » date presque d'hier. Il y a cinquante ans, Lodz était une misérable bourgade d'une dizaine de milliers d'habitants. Aujourd'hui elle en a quatre cent mille ; c'est une énorme ville, remplie d'usines et ayant l'air de loin d'une forêt de cheminées. C'est la plus extraordinaire ville que l'on puisse imaginer. Sa population se partage en deux parties : les fabricants millionnaires et les ouvriers misérables.

Les Polonais depuis cent ans ont été toujours préoccupés des moyens de recouvrer leur indépendance. Leur commerce a été envahi et presque monopolisé par les juifs et ce sont les étrangers, les Allemands qui sont venus en Pologne pour fonder des usines, organiser la grande industrie et exploiter le travail des ouvriers polonais. Comme conséquence de ce fait, nous voyons se fonder en Pologne, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, d'énormes centres industriels qui fournissent de leurs produits toute la Russie. Dans un de ces centres, Lodz, l'élément étranger est devenu si fort que l'allemand, jusqu'à ces derniers temps, servait presque de langue officielle. Ecrire la philosophie sociale d'une telle ville serait sans doute une besogne extrêmement intéressante. M. Reymont, se croyant mûr pour un travail pareil, décida de faire un roman sur ce pays de millions et de travail gigantesque. A la manière de Zola, il partit à Lodz pour se documenter. Il observe pendant quelques mois, ramasse tout un wagon de petites nouvelles, « types », racontars et avec sa fougue habituelle verse tout, pêle-mêle dans un énorme roman de deux volumes, sous ce titre : « La terre promise » (Ziemia obiecana).

La partie principale de ce roman sont les fourberies de gros fabricants pour manger les petits fabricants. Comme parallèle à cette lutte acharnée, lutte des chacals se dévorant réciproquement, nous rencontrons une catégorie de bandits qui veulent « arriver », qui cherchent le moyen d'acquérir leur usine propre et faire des millions. Cette deuxième partie du livre formant une espèce de manuel de devenir « l'homme de Lodz » (Lodzermensch), c'est-à-dire un fabricant, un millionnaire, est illustrée par l'histoire d'un ingénieur chimiste, Borowiecki. Celui-ci, mécontent de son emploi dans une grande manufacture de coton appartenant à Bucholtz, « le roi du coton », veut posséder, coûte que coûte, son usine à lui. Il organise dans ce but une compagnie avec un juif, Morytz Welt, et un allemand, Max Baum. Il profite d'une dépêche chiffrée, trouvée par hasard (bien drôle ce hasard!) chez sa maîtresse, la femme d'un fabricant, et apprend par cette dépêche une crise imminente du coton. Cela lui permet de faire de l'argent d'une manière très facile. Il lui suffit de verser dans l'affaire l'argent de sa fiancée. Max Baum y ajoute l'argent de son père, un vieux « bürger » allemand et Morytz Welt l'argent volé avec l'effronterie d'un véritable bandit. Après maintes péripéties, l'usine de « Borowiecki et Cie » est

construite. Mais le juif Welt voudra tirer son profit à part de cette entreprise : il incendie l'usine, ruine Borowiecki et Baum et s'enrichit personnellement. Borowiecki, qui a été toujours un coquin d'une grande envergure, ne se croit pas battu : il se brouille avec sa fiancée, se marie avec une fille d'un fabricant millionnaire, possède de nouveau une fabrique et un château. Finalement (et c'est l'imagination d'un romancier des paysans qui a dicté cette fin inattendue) il devient *tolstoïste :* il voit la vanité de son effort, de ses richesses et promet de penser aux autres, maintenant qu'il a des millions.

Cette histoire un peu naïve ne forme d'ailleurs qu'une partie insignifiante de l'ouvrage. A côté de Borowiecki, nous voyons tout un monde de canaillles, de fabricants, médecins, restaurateurs, juifs, allemands et polonais, une tourbe criarde de *82* personnages ! L'auteur nous emmène au théâtre de Lodz, aux usines, aux salons juifs, à la campagne, aux restaurants, aux parcs, aux églises — partout. Quand il introduit un personnage, il le traîne inutilement pendant quelques pages pour l'amener chez un autre. Quand il ne sait ce qu'il doit faire avec lui, il le laisse dans la rue, dans un endroit quelconque, lui donne un coup de pied brutal et s'occupe d'une autre personne. Stendhal affirmait qu'un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourbiers du chemin. M. Reymont est muni d'une grande quantité de miroirs, — on dirait qu'il est couvert de miroirs reflétant tout ce qu'il y a à côté de lui, devant et derrière lui. Nulle part il n'aperçoit l'âme : il voit des gestes et des grimaces. C'est pour cela qu'à Lodz il n'a pas vu les prodiges de la volonté humaine et du travail, mais seulement des moyens accidentels de s'enrichir. On a dit que les plus belles choses en littérature sont celles qui font rêver en dehors d'elle. Après la lecture de la « Terre promise » on s'écrie tout simplement : ah, quel amas de coquins ! C'est peut-être un cri salutaire, mais couronne-t-il dignement un effort de 851 pages ? et suffit-il pour nous intéresser à une foule qui se démène devant nos yeux si inutilement ? Le changement brusque de Borowiecki, le chef des fourbes, nous fait sourire et nous pousse à conseiller à l'auteur de revenir au milieu dans lequel il a vécu : les paysans et les cabotins. Conseil oiseux du reste. M. Reymont est guidé par un instinct très sûr. Il a publié dernièrement deux plaquettes : l'une puisée dans la vie des acteurs, l'autre dans celle des paysans. « Lili » c'est la « triste idylle » d'une jeune fille pure et frêle

qui vit dans le sale monde des cabotins, comme un lys fleurit sur un fumier. L'auteur a mis dans son histoire beaucoup de sentiment et de finesse — deux choses qu il n'avait pas révélées jusqu'à présent.

L'autre plaquette « C'est la justice »! (« Sprawiedliwie ») nommée par l'auteur « une esquisse pour le roman », nous transporte dans les chaumières des paysans. Un évadé de prison se cache longtemps chez sa pauvre mère, une Niobé campagnarde. Découvert, trahi par ses voisins et dénoncé aux autorités, il incendie le village ; saisi par la foule furieuse, il est jeté tout vivant dans les flammes, ce que voyant sa pauvre mère s'écrie avec une résignation douloureuse : c'est la justice! L'auteur a visiblement voulu faire de la tragédie, mais il n'a pas réussi. Malgre la puissance de caractère des personnages, le tableau finit en mélodrame. Toute la nouvelle d'ailleurs prouve que M. Reymont a encore beaucoup à dire sur la vie du paysan et quoiqu'il s'occupe seulement du côté brutal de son existence, il ressent bien ses douleurs et les singularités de son âme sombre, rêveuse, à la fois méfiante et confiante.

Le moment est venu de délaisser les boudoirs juifs et même les cabotins provinciaux et d'écrire un livre synthétique de la vie des paysans. On affirme que c'est un fait accompli : M. Reymont nous montrera toute la galerie de ses paysans dans un nouveau volume, « Les paysans » que publiera bientôt une revue polonaise. Peut-être y trouverons-nous non seulement les miroirs implacables de la vie, mais un peu d'effort artistique, surtout dans la construction de l'œuvre. Après huit volumes de romans, créés de la même façon que les pommes par l'arbre, M. Reymont se doit ce luxe peu onéreux.

§

M. Reymont décrit l'existence matérielle du paysan. Nous ne pouvons juger pour le moment, s'il est incapable de pénétrer plus profondément dans son âme. Il apparaît pourtant très positif et malgré l'exagération de son coloris, exempt de chimérique et même de romanesque. Pour sonder les assises de l'âme paysanne, il faut une forte intuition poétique. Parmi les trente poètes polonais ayant publié leurs œuvres après 1880, les uns se sont repliés sur eux-mêmes et donnent au public de menus fragments de leurs états d'âme ; les autres reviennent aux sujets romantiques ; presque tous se préoccupent de la perfection de la forme. Malgré la force et la di-

versité de leurs talents, ils sont peu originaux et ils se considèrent eux-mêmes comme précurseurs de ce « génie de demain qui erre aujourd'hui dispersé en petits atomes », ils s'écrieraient volontiers avec Musset : « qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?... » Un d'eux cependant est doué d'une personnalité vraiment originale, faite de rudesse et de brusquerie. C'est M. **Jan Kasprowicz**. Fils d'un paysan, né en Grande Pologne, dans la partie du pays qui appartient à l'Allemagne, il se révéla bientôt un barde des paysans. La misère le contraignit de passer sa jeunesse dans la chaumière de sa mère. Pendant des années entières, il fait tous les jours, à pied, dix kilomètres pour aller au lycée d'Inowroclaw. Il s'imprègne tellement des traditions et de la poésie des siens que malgré une éducation très soignée dans deux universités, malgré une culture très intense, il reste jusqu'à présent au fond de lui-même un paysan, un poète unique dans son genre, un créateur d'un « frisson nouveau » encore sans imitateurs. Sa voix, d'abord timide et incertaine, s'affirme tous les jours. Il a aujourd'hui des rugissements de lion, des sons puissants comme ceux des cloches d'une cathédrale. Les Polonais, amis des lettres, pensent avec une curiosité pleine de confiance à ses poèmes que l'avenir nous réserve. Contemporain de ces désespérés qui répètent avec Verlaine que « tout est bu, tout est mangé, plus rien à dire », — il dit des choses nouvelles, il les prononce avec une voix sonore, claire, violente. Les autres poètes s'égarent à la recherche des rimes riches et des sensations rares, mais ils restent toujours les mêmes, toujours esclaves de leurs rêves ; — lui, il ressemble à un chêne qui croît lentement et qui pousse des racines de plus en plus inébranlables. Dès son premier volume de « Poésies », sa physionomie se dessina nettement et s'imposa à l'attention universelle. Sans recherche, avec une irrésistible frénésie, il chante les beautés de la nature. Il ne se sent « jamais si grand que dans le moment où, d'une parcelle de sentiment, il crée un autel magnifique à la Nature ». Puis, il regarde le monde avec des yeux grands ouverts et cherche « la beauté qui restera dans l'harmonie indissoluble avec la vie ». Il sera chantre des humbles, poète de la douleur, privée de décor éblouissant, ami du pauvre hère qui souffre et ne se plaint pas. Sa poésie sera « l'écho de la douleur des peuples, le désir de la lumière, du pain et de la liberté ». Elle s'inspirera de cette maxime que « mieux vaut prendre dans la main la hache que de tomber sous le coup de la hache ». Après avoir rêvé sur l'idéal so-

cial, il voyage vers l'infini, guidé par l'étoile divine dont tout son cœur est illuminé. Il réfléchit sur la lutte éternelle d'Ahriman avec Ormuzd et même ses chants d'amour sont imprégnés d'un panthéisme sublime. Son âme simple et fruste se livre surtout dans une centaine de sonnets où il raconte en un style très proche de la langue du peuple, toute la vie du paysan polonais. C'est ici que la destinée de notre poète s'explique, c'est ici qu'elle prend une conscience décisive d'elle-même. Les sept poèmes bibliques qui suivent (la Terre et le ciel, Agar, Rebecca, Moïse, Samson, Judith, Balthazar) sont inspirés par le même esprit de simplicité religieuse et de pieuse angoisse.

La nature, l'amour, la vie du paysan polonais, les réflexions philosophiques et la Bible resteront toujours les grandes sources d'inspiration de M. Kasprowicz. Tout son génie se résume en cette énorme puissance d'aimer qui, « comme tout amour véritable tend énergiquement à la fécondité et à la création de la vie ». Mais dans cet amour le paysan polonais occupe la première place. Nos poètes romantiques qui s'inspiraient de la vie du paysan (Goszczynski, Zaleski, Berwinski, Lenartowicz) l'idéalisaient ou le rendaient avec la même convention que nos romanciers et nos auteurs dramatiques. Madame Konopnicka, notre célèbre poète contemporaine, met ses idées démocratiques dans le moule romantique. Kasprowicz est le premier poète qui peigne la nature et la vie du paysan sans exagération sentimentale et sans rhétorique. Les autres traitaient « le peuple » comme une catégorie idéale, comme une collectivité anonyme insaisissable, inabordable et inconnue ; M. Kasprowicz est le premier qui sache *de qui* il parle et pourquoi il s'occupe de son sort. Les quatre poèmes qui composent son volume « Le champ du paysan »(Z chlopskiego zagonu) sont de simples nouvelles en vers où les personnages portent des noms véritables, où les faits sont racontés avec une simplicité rurale, où le drame n'a aucun but de fausse moralité et où on entend pour la première fois souffrir le paysan. Dans chacun des volumes suivants M. Kasprowicz revient à ces drames ruraux, s'occupe de sanglants conflits de famille, de pères tyrans, de filles ingrates, d'ivrognes, de dégoûtés de la vie, de misérables éprouvés par le sort. Les personnages lui sont familiers, leurs noms servent de titres aux poèmes : « Maciej Kosarczyk », « Hanka Opinska », « Marcin Szafran», « Maryan Olchowicz», « Jewka Orliczka », « Salusia Orczykowna » : En racontant leurs misères, il ne cherche pas à embellir la douleur. Le désespoir d'une mère

qui perd son enfant dans le petit poème « la Camomille », un petit chef-d'œuvre, a un charme d'une simplicité tragique. M. Kasprowicz ne crée pas des *paysans*, il crée des *hommes* et se soucie peu, s'ils plaisent, s'ils sont sympathiques au « démocrate » qui ne sait sur qui verser ses larmes de crocodile. Chaque manifestation douloureuse de la vie du paysan évoque dans son âme le « murmure de la nostalgie », dont parlait notre génial Slowacki. L'audace de M. Kasprowicz lui vient de cette force native, intérieure, incompressible qui la pousse à crier en rythmes ses douleurs comme le ferait un prophète. Il ne comprend même pas les reproches d'aspérités et de rudesse de forme que la critique et ses camarades lui font constamment. On ne discute pas sur la perfection de forme d'un Ezéchiel... Tout est spontané, tout porte, chez M. Kasprowicz, la marque de la simplicité presque inconsciente d'un *vates* inspiré. C'est sans doute pour cela que son drame en cinq actes « C'est la fin du monde ! » écrit en prose et arrangé en vue d'être un drame scénique, n'est pas au niveau de ses conceptions poétiques. Quelle distance énorme entre ce drame réaliste, plein de tons crus, et entre le drame de M. Kasprowicz, publié récemment: « La révolte de Napierski »! Ce poème magnifique, écrit en beaux alexandrins, appartient par son sujet au domaine du drame historique, mais par son idée maîtresse, il est la suite, en quelque sorte synthétique, des poèmes de la vie paysanne publiés auparavant. Le héros du drame c'est un brave, connu dans l'histoire polonaise, Alexandre Kostka Napierski, fils naturel du roi Wladyslaw IV. Vers l'année 1651, il excita les montagnards des Tatres à la révolte contre l'opposition du starosta et de l'évêque de Cracovie. Il s'enferma avec ses amis et une bande de montagnards dans le château de Czorsztyn et s'y défendait contre les forces de l'évêque. Trahi et fait prisonnier, il est mis au pal comme traître à la patrie. Sur ce fond tragique M. Kasprowicz a mis, dans une action vive, son idéal de l'amour universel et de la justice sociale. A une série d'émouvantes collisions dramatiques, il a mêlé la vie du peuple montagnard polonais qui jamais n'a été présentée avec cette originalité et cette force. Le tempérament luxuriant, l'hercïsme et surtout la poésie des montagnards et leur amour de l'indépendance charment et captivent singulièrement.

M. Kasprowicz est un peintre de la nature par excellence. Il connaît toutes les beautés des Tatres et leur consacre la plus grande partie de ses poèmes recueillis dans les volumes

« Anima lachrymans » et « le Rosier sauvage ». M. Kasprowicz n'est pas un sensuel. La nature lui parle moins par ses couleurs et ses lignes que par son harmonie, par ce langage mystérieux, ce frémissement que perçoivent seulement les vrais poètes et qui est pour eux « aussi doux que les pauses de la musique planétaire entendue dans l'extase ». Il l'entend aussi dans les Alpes suisses qui lui ont inspiré une quantité de clairs sonnets où vibre l'âme du monde. Cette voix sublime sonne aussi dans le lyrisme de M. Kasprowicz. Il a des moments de doute et de douleur où son « âme descend dans les ténèbres » et il hurle ses douleurs comme la mer en tempête. Mais bientôt se dévoile en lui la qualité primordiale du paysan polonais : la résignation. Tout le monde souffre, les hommes, les dieux, la nature entière. Et il s'écrie : « Bénie sois-tu, toi enveloppée d'un manteau d'une ombre sans fond, source de ma douleur, mère d'inspiration, Douleur ! » Cet accent de la création nécessaire, de la douleur qui n'a pas honte de soi-même et s'exprime dans les termes les plus naturels et les plus spontanés, nous le retrouvons encore dans un volume de poèmes « Amour » (« Milosc »). Le livre est divisé en divers chapitres qui suggèrent des impressions pâles et raffinées : « Amore desperato », « Le péché d'amour », « Amor vincens ». Mais quelle désillusion agréable nous attend si nous ouvrons le volume ! De la première à la dernière page nous entendons les imprécations d'un prophète biblique qui rêve d'être maître de « cette basse douleur qui lui a torturé le cœur et a mis son âme au niveau d'un orvet ». Il s'adresse à toute la nature et toute la nature prend part à sa douleur. Il ne sanglote pas, il se tait devant l'impossible. Il se révolte avec des gestes d'un Prométhée et pardonne comme pardonne un Dieu. Et finalement c'est « la force impénétrable, la force de cette âme universelle, qui le calme, le guérit, le rappelle à la vie. Son amour n'est pas « un ardent oubli du reste », mais une crise titanique, un sacrifice fait aux divinités inconnues de la fécondité, une force cosmique. M. Kasprowicz a une religion, il est tout imprégné d'absolu, de ce « Dieu qui se fait avec nos pleurs et avec nos douleurs ». Il est sans cesse agité d'un frisson ineffable devant la tristesse des choses d'ici-bas Il voudrait traverser en pèlerin tout le globe, s'arrêter dans les chaumières où les misérables meurent de faim et de la nostalgie du divin. C'est dans un tel esprit qu'il a écrit son beau poème social sur « Le Christ », confisqué par la police et « interdit dans l'empire

autrichien »; c'est cette douleur, cette lutte d'Ahriman avec Ormuzd qu'il nous peint encore dans le tragique, symbolique tableau de Golgotha sous le titre « L'heure de la mort ». Nous y voyons apparaître « l'âme chassée du Paradis », l'âme jadis enchaînée par Lucifer au moyen des charmes fallacieux de la luxure. Cette âme endolorie assiste à la terrible scène de la crucifixion, ressent la douleur du Christ, comprend la fécondité de cette douleur et aperçoit qu'il y a quelqu'un de plus puissant que son satanique amant. La lutte atroce de cette pauvre âme nous communique le frisson de la « grande, toute-puissante douleur » qui anime généralement les créations de M. Kasprowicz.

Un des apogées artistiques de la douleur humaine, c'est le poème « Swiety Boze », hymne clamé depuis des siècles par toute la Pologne catholique, dans toutes nos églises. Ce « Dies iræ » polonais est une expression sublime de l'âme primitive du peuple. En prenant pour thème cet hymne, M. Kasprowicz a créé dernièrement une grande symphonie poétique, un incontestable chef-d'œuvre. Depuis l'époque romantique on n'a pas entendu en Pologne des accents poétiques d'une telle puissance.

Les années de labeur continuel, les traductions de Shelley, de Shakespeare et de Byron, la contemplation sereine de la nature augmentent la croissance du génie de Kasprowicz, accordent en ce moment à sa forme, à cette forme si discutée, la beauté d'une harmonie de la voie lactée. Il est aujourd'hui le maître de sa langue et l'on voit que l'instrument magique qu'il forge depuis douze ans dans les flammes de son âme n'est pas encore achevé. Les autres sont des bruits bien instrumentés — lui est un chant, un chant farouche, formidable. Il s'est inspiré de l'idée que « les semences sont créées pour qu'il y ait des fleurs et non les fleurs pour qu'il y ait des semences ». Il a semé dans son âme toutes les douleurs, tous les profonds échos, toutes les nostalgies, toute l'intelligence avec l'Absolu que possède le paysan polonais. Et il nous a donné des fleurs d'un délicieux parfum, il nous en donnera encore de magnifiques.

§

**Une chapelle d'art pur.** — Depuis une dizaine d'années, se faisait sentir à Varsovie le besoin pressant d'une concentration d'artistes indépendants, d'une concentration assurant à ses adhérents non seulement la facilité de publier

leurs œuvres originales, mais la possibilité de dévoiler et d'imposer leurs personnalités, cachées jusqu'à présent dans l'ombre des revues politiques, sociales, remplies et débordées de produits médiocres. L'art symbolique, préconisé il y a quinze ans par un poète de grand talent, M. Miriam (Z. Przesmycki) a trouvé bien des prosélytes éminents qui, dispersés, restaient incompréhensibles pour le public et ne pouvaient produire sur lui aucune influence. Il leur manquait une revue, consacrée à l'esthétique du nouveau mouvement et groupant ses forces désunies.

Cette lacune est remplie par ce même M. Miriam qui a fondé, il y a trois mois, une superbe revue, **Chimera** *la Chimère*). Il s'est préparé à cette besogne comme à un sacerdoce sublime. Arrachant de son cœur « toute fibre qui n'est pas art pur », il produisait peu d'œuvres et délaissait les meilleurs de ses poèmes dans les revues où ils avaient été publiés. Ivre d'infini, en quête constante de beautés chimériques, atteint de la maladie de la perfection, il voyage dix ans à travers l'Europe, visite tous les temples de la Beauté en Allemagne, en France, en Belgique et en Angleterre, pénètre tous les sanctuaires de la poésie, connaît toutes les aspirations, tous les rêves, tous les « secrets du métier ». Retourné à Varsovie, il y trouve le moment propice pour essayer de réaliser son rêve d'art. « Chimera » lui a coûté des efforts formidables, mais ce labeur est couronné d'un succès imposant. Les deux numéros parus sont deux anthologies admirables aussi bien au point de vue du choix des matières que de la façon dont elles sont présentées.

Dans la partie littéraire, nous y trouvons : un roman de M. Przybyszewski « Le fils de la terre » ; les poésies de MM. Kasprowicz, Porebowicz, Lemanski, Staff, Ruffer, Zbierzchowski, Lesmian, Krobicki, Leszczynski, Perzynski et Mmes Zawistowska et Krobicka ; des critiques d'art de MM. Miriam et Jasienski ; des traductions de Villiers de l'Isle-Adam, d'Albert Giraud, de Zeyer. Le texte est illustré par les dessins et culs-de-lampe des meilleurs dessinateurs polonais, MM. Stanislawski, Wyspianski, Debicki, Mehofer, Okun, Siedlecki. Le premier numéro est orné d'une magnifique estampe, mise hors texte, « la Chimère », d'après Gustave Moreau. M. Miriam ne cherche pas des *jeunes ;* il cherche *les talents* véritables.

L'apparition de la « Chimera » a été à Varsovie un gros événement littéraire. La presse, mal préparée à cette sur-

prise par le programme de la revue que M. Miriam avait lancé le jour de l'an et qui prêtait par son ton pompeux à l'ironie facile, a été éblouie. Les petits et les grands critiques, se doutant de la stabilité d'une entreprise si luxueuse, veulent changer cette chapelle d'art pur en « chapelle ardente » qui recevra les illusions mortes des « décadents polonais ». Mais la « Chimera » vivra. Elle est appelée à purifier cette atmosphère lourde qui oppresse nécessairement une littérature soumise à toutes les conséquences du servage politique. Pour le moment, c'est une des mieux rédigées et des plus belles revues littéraires de l'Europe.

JAN LORENTOWICZ.

## *LETTRES TCHÈQUES*

Jules Zeyer. — M. A. Chéradame : *L'Europe et la Question d'Autriche.* — Les livres.

La terre sacrée de Vychehrad a reçu un grand mort. Le poète **Jules Zeyer** s'est éteint et tous ceux qui l'ont connu et dont sa poésie faisait les délices restent le cœur navré devant cette tombe. Poète et artiste dans le sens le plus pur de ces mots, il a débuté avec le groupe parnassien dont M. Vrchlicky est le chef, mais il n'a pas connu ce qu'on appelle le parti pris, et, chose rare, il n'a jamais perdu l'admiration de la jeunesse littéraire. Sa passion d'exotisme et de romantisme, son amour pour le soleil ardent du midi, pour les récits fabuleux d'époques ténébreuses, il les tenait peut-être de sa mère, d'origine sémite. Sa nature noble et chevaleresque, douée d'une fantaisie des plus vives et des plus hardies, répugnait dès sa jeunesse à la mesquinerie et à la banalité de la vie d'une petite nation, de sorte que, tout jeune encore, il s'est volontairement expatrié. Sorti du collège, il apprend la menuiserie en Suisse ; ensuite, il est précepteur en Russie. Ce n'est qu'assez tard qu'il revient en Bohème et qu'il commence sa carrière d'homme de lettres, et pendant plus de vingt ans, il publie une longue série d'œuvres qui font honneur à la littérature tchèque. Durant de longues années, il vécut alternativement à Prague et à Vodgnany, une petite ville au milieu de plaines et d'étangs de la Bohême du Sud, où il s'était créé un chez-soi, plein de bibelots et d'objets d'art. De temps en temps, pris de la nostalgie des pays lointains, il s'en allait en France : en Normandie, en Bretagne, à Alger, à Tunis ou bien à Paris, qu'il aimait. Dans sa nouvelle intitu-

lée *la Maison à l'Etoile qui se noie*, il y a des passages superbes pénétrés d'une admiration pieuse pour les vieilles cathédrales de Paris, surtout pour l'église Saint-Julien-le-Pauvre. Connaissant l'étranger et étudiant à fond les littératures étrangères, ses visées artistiques, aidées par sa puissante fantaisie, prenaient un essor des plus hauts. Son imagination riche et inépuisable le mène des couleurs brûlantes de l'Extrême-Orient, des contes chinois, indiens ou arabes, aux régions brumeuses des chants belliqueux des vieux skaldes septentrionaux, des contes voluptueux des Mille et une nuits aux mythes tchèques sur la princesse Libousha et Kacha et Bivoj et, en passant par là, aux légendes sombres et mystiques du catholicisme, qui l'attirait par la somptuosité solennelle de son culte. Dans les dernières années, il inclinait même vers le mysticisme religieux et rêvait de s'enterrer vivant dans quelque couvent de France. Il se lia étroitement avec le grand mystique chrétien, le sculpteur François Bilek, et il collabora à la *Vie Nouvelle*, revue des jeunes prêtres catholiques.

Son âme noble de poète se grise de la beauté de la poésie puissante des grandes époques de l'histoire et du mythe, soit oriental, soit chrétien, soit chevaleresque. Il a, dans cet esprit, créé une suite interminable de petits contes exotiques en prose et en vers, qui sont des miracles d'harmonie, de beauté et d'imagination. Je ne cite qu'au hasard — car il est rare qu'il soit inégal : le cycle des contes poétiques : *Les Annales de l'Amour* où se trouvent des sujets français tels que Aucassin et Nicolette et Griselidis; *le Bonheur dans le Jardin des pêches fleurissantes*, *Les Trois Légendes du Crucifix*, deux séries de petits chefs-d'œuvre de nouvelles : « *Les Tableaux renouvelés* », *Le Roman de l'Amitié fidèle d'Amis et d'Amile*, *la Légende de St. Brandan*, le cycle de poèmes de la mythologie tchèque, réuni sous le titre de *Vychehrad*. Il a eu aussi des succès mérités au théâtre : ses poèmes dramatiques *Sulamite*, *Neklan*, *Légende d'Erin*, *A l'époque du matin rose* sont, quoi qu'on en dise, des œuvres belles et délicates et elles resteront toujours au répertoire du Théâtre National. Son talent de dramaturge, il l'a prouvé surtout dans le « conte dramatique » *Radoux et Mahouléna*, dont le sujet est pris dans la mythologie du peuple infortuné des Slovaques et dont le seul souvenir fait frémir.

Mais Zeyer, dont l'esprit était, avant tout, épique, a laissé

aussi des œuvres d'un style large et grand. Je veux parler de son poème: l'*Epopée de Charlemagne*, paraphrase, un peu empreinte de morbidesse moderne, du Roman des quatre fils Aymon, du Couronnement de Looys, etc., et de ses romans *Ondrzey Schernischeff* et *Yan Marie Ploïhar*.

Dans ce dernier roman, Zeyer, dont les œuvres sont, en général fort impersonnelles, a raconté, avec son art fin et délicat, toutes les tristesses, toutes les douleurs désespérées d'un poète, qui, issu d'une petite nation et poussé par les désirs puissants de son âme, ne pouvant se faire aux circonstances actuelles, s'expatrie, s'en va en Italie, et, après avoir perdu une patrie et en avoir cherché en vain une autre, meurt, phtisique, au milieu de la Campagne Romaine dans les bras d'une jeune Italienne. Il place son héros tchèque dans un milieu étranger, mais il en profite pour donner de splendides pages descriptives de Rome, qui, sans cesse, rappelle à Ploïhar la gloire passée et l'humiliation présente de sa patrie. C'est là son livre le plus tchèque, et, pour moi, celui que je préfère. Le poète y livre toute son âme, vibrante de l'amour pour sa malheureuse patrie, et ce jeune exilé, sur son lit de mort même, songe à la vieille et glorieuse ville de Prague. Il n'a pas pu donner une preuve plus éclatante de son patriotisme, lui à qui on objectait, parfois, son origine presque allemande et son cosmopolitisme. Il était tourmenté par ce problème douloureux d'une petite nation et une de ses héroïnes en parle mourante, elle aussi, en ces termes :

« Faire partie d'un peuple assujetti, réduit en esclavage, sentir son humiliation, c'est comme si l'on était né avec une lourde malédiction. Avoir dans sa poitrine un cœur qui sait se révolter, et voir comment les autres, débiles, supportent leur sort — ô quel désespoir! Au fils d'un tel peuple qui ne veut pas et ne peut pas devenir renégat est attaché quelque chose comme le verdict d'un vieux fatum. Il ne respire pas, comme les autres hommes ; à chaque bouchée, il trouve de l'amertume, et du poison dans chaque goutte d'eau !

Mais si son âme possède une force de Titan, un amour immense, son esprit, à force de combattre et de se révolter contre ce fatum, peut grandir jusqu'aux cieux, son orgueil peut lui donner des ailes et l'amour sera pour lui une source d'exaltation.

Et il en avait, des ailes ; il l'aimait bien, sa patrie, lui qui haïssait et fuyait la vie publique, il la voyait grande et glorieuse dans ses rêves, forte et heureuse de nouveau après des

siècles d'humiliation, et il a enchâssé de précieux camées dans sa couronne, en laissant des œuvres telles que *Plojhar*. J'espère, du reste, pouvoir offrir au public français la traduction du chef-d'œuvre de Zeyer.

Jules Zeyer, issu d'une vieille famille praguoise assez riche eut, seul peut-être parmi tous les littérateurs tchèques, le bonheur d'être indépendant.

Il lui était permis de vivre, de voyager à sa fantaisie, selon ses goûts d'artiste. N'étant pas forcé de perdre le meilleur de son temps dans quelque bureau ni de dépenser ses forces en des travaux journalistiques, il a pu conserver sa noble aristocratie de lettré fin et délicat. Il eut le bonheur unique parmi les hommes de lettres tchèques : sa vie fut une œuvre d'art de même que sa poésie.

L'aristocratie et l'exotisme de sa nature, son talent épique par excellence et son imagination sensuelle l'induisait plutôt à la beauté plastique du style et à la richesse des coloris. Dans les dernières années de sa vie, ravi de plus en plus par la vérité touchante du christianisme, il commence à oublier un peu ses visions fiévreuses de chair et de paysage exotique, et se tourne du côté du mysticisme. Il écrit ses *Légendes du Crucifix*. Il commence à comprendre l'essence même de l'âme slave, le fatalisme doux, cette fois inébranlable en Dieu, le père des pauvres et des malheureux, cet amour de la nature qui sont un des signes caractéristiques du peuple slave. Son cœur généreux s'enflamme de l'amour et se remplit de pitié pour les humbles, les pauvres et les oppressés, et c'est par là qu'il arrive aux plus hauts accents de la poésie vraiment humaine.

Et puis, il était bon comme un enfant; connaissant tous le raffinements de la civilisation romaine, il possédait cette modestie touchante, cette simplicité naturelle qu'on ne trouve que chez les Slaves. Il était impossible de ne pas l'aimer.

§

Je suis heureux de pouvoir exprimer ma reconnaissance à **M. André Chéradame** pour son livre : *L'Europe et la Question d'Autriche* Il n'est pas précisément de ma compétence d'en parler ici, mais je prends, néanmoins, la liberté de remercier vivement et de tout mon cœur l'auteur de ce livre, qui fera, je l'espère, étape dans l'étude de la question d'Autriche en France. L'auteur part de la parole célèbre de M. Albert Sorel : « Voilà un siècle que l'on travaille à résoudre

la question d'Orient. Le jour ou l'on croira l'avoir résolue, l'Europe verra se poser inévitablement la question d'Autriche. » Son livre, fruit d'une longue étude, surprend par l'exactitude des jugements et la clairvoyance avec laquelle l'auteur a su maîtriser ce matériel énorme, vaincre toutes les difficultés qu'offre ce sujet embrouillé et compliqué. M. Chéradame a voyagé plusieurs fois en Autriche, il connaît de près la situation actuelle et a très bien compris que le point culminant de cette question est la lutte du peuple tchèque contre le pangermanisme. M. Chéradame a le rare mérite d'être le premier Français qui ait étudié la question tchèque, avec la gravité d'un savant, en même temps qu'avec l'ardeur d'un vrai Français qui n'oublie pas que les Français ont été, toujours, et traditionnellement, les défenseurs de la liberté et les protecteurs des oppressés. Le livre, tout entier, n'est qu'une preuve mathématique et documentée, un Mané, Thécel, Pharès adressé à toute l'Europe politique et diplomatique sous les yeux de qui l'auteur place le danger allemand.

Il est incontestable que la Prusse chérit l'idée d'arracher la Cisleithanie à l'Autriche— les Pangermanistes au Reichsrath de Vienne le proclament tout haut — mais il faut que tous les Français sachent qu'ici l'existence même de la France est en jeu. Les Français, malheureusement, ont négligé, jusque-là, ce fait menaçant, malgré les paroles de quelques hommes qui ont vu l'imminence du péril. Après le livre de M. Chéradame, il est impossible que la politique française ferme les yeux sur ce fait : la question tchèque est la question française.

A Prague, le livre de M. Chéradame a éveillé un intérêt des plus vifs. C'est M. Hladik, le directeur sympathique de la revue *Lumir*, qui l'a apprécié. dès son apparition, en des termes chaleureux, dans les colonnes de *Narodni Listy*.

Le nom de M. Chéradame sera, désormais, cher et inoubliable à tout Tchèque qui a lu le passage où il parle des transactions possibles entre les Français et les Allemands au sujet de l'Alsace-Lorraine. On a parlé, en France, de certaines compensations territoriales. Les Français devraient, disait-on, laisser l'Allemagne agir librement en Cisleithanie à condition que les Allemands restituassent les provinces françaises, annexées en 1871. On ne peut pas discuter sérieusement cette supposition, car les Allemands, même les socialistes, ont proclamé hautement l'impossibilité d'une telle transaction. Mais

tous les Tchèques retiendront avec reconnaissance les belles paroles de M. Chéradame à ce sujet.

« Persisterait-on d'ailleurs — écrit Chéradame — à la croire possible, qu'un Français ne saurait trouver en Autriche les éléments d'un échange. Il existe un obstacle d'ordre moral qui interdit à tout gouvernement républicain de discuter même cette hypothèse. On a vu plus haut que l'Allemagne ne saurait s'étendre jusqu'à Trieste sans contraindre, par un régime de fer, 6.000.000 de Tchèques et 1.300.000 Slovènes. Or, la France a toujours défendu les droits des peuples ; c'est au nom de ce principe qu'elle a protesté légitimement contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine ; c'est en l'invoquant qu'elle a reçu le président Krüger, luttant pour l'existence du Transvaal et de l'Orange. *La France pourrait-elle recouvrer même la totalité de ses provinces perdues au prix d'un acte infâme qui serait la négation de toute son histoire ?* Les Français peuvent-ils oublier que le 8 décembre 1870, alors que l'Europe se taisait devant le vainqueur, *seul le peuple tchèque, oublieux du danger, a protesté,* auprès du comte de Beust, contre le bombardement de Paris et l'annexion de l'Alsace-Lorraine dans une déclaration ou l'on pouvait lire :

» A cette heure solennelle et grave, la Bohême se voit empêchée, par des raisons majeures, d'élever sa voix, en tant que nation politique, en faveur des principes supérieurs qu'elle considère comme sacrés et qu'elle est décidée à défendre constamment et de toutes ses forces ; elle tient cependant à faire connaître ses sentiments.

» Indubitablement, la nation allemande a le droit de repousser par les armes les attaques contre ses Etats ou contre sa liberté. Mais si elle préméditait d'imposer à la nation française une certaine forme de gouvernement ou de lui arracher une petite partie de son territoire dont les populations se sentent françaises, elle violerait à l'égard de ces populations leur droit de disposer librement d'elles-mêmes et elle subordonnerait le droit à la force.

» La Bohême ne peut pas refuser ses plus franches sympathies à cette noble et glorieuse nation française qui ne combat plus aujourd'hui que pour sa liberté nationale et pour la défense de sa patrie, à cette nation qui s'est acquis de si grands titres à la reconnaissance de la civilisation pour le progrès des principes humains et libres. »

§

Livres : *Incursions vers le Moi* (Vypravy k Ja), vers, par Otokar Theer (Prague, Moderni Revue). — *Angelus* (Klekani), vers, par Jan Opolsky (Prague, Pelcl). — Antonin Sova : *Encore un retour vers le passé* (Jeste se jednou vratime), poésies (Prague, Grosman a Svoboda).

JEAN OTOKAR.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Archéologie. Voyages. — André Beaunier : *Notes sur la Russie;* Tricon, 3.50. — Ludovic de Contenson : *Chrétiens et Musulmans,* voyages et études, avec une lettre-préface de M. Jules Lemaître; Plon, 3.50. — G. Durand : *Monographie de l'Église Notre-Dame, cathédrale d'Amiens,* t. I^er^, *Histoire et description de l'édifice;* Picard, 75 fr. — Grosse-Duperon : *Le Préau, aujourd'hui jardin public, du château de Mayenne aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, étude historique de son occupation par divers services publics,* ill. de 2 grav. hors texte et d'un plan; Poirier-Béalu, Mayenne, 3.50. — C. de Lazteyrie : *Abbaye de Saint-Martial de Limoges;* Picard, 15 fr.

Critique musicale. — René d'Avril : *L'année musicale à Nancy* (3^e^ et 4^e^ années); Nancy, Dupont-Metzer. — A. Bruneau : *La Musique française;* Fasquelle, 3.50.

Esotérisme. — Société d'études psychiques de Genève : *Autour « des Indes à la planète Mars »;* Bâle et Genève, Georg, 2.50.

Esthétique. — Carlyle : *Cathédrales d'autrefois et Usines d'aujourd'hui;* « Revue Blanche », 7 fr. — Maurice Griveau : *La Sphère de Beauté;* lois d'évolution, de rythme et d'harmonie dans les phénomènes esthétiques; Alcan, 10 fr.

Ethnographie. — Victor Fournié : *Introduction à l'histoire ancienne;* Fontemoing, 3.50.

Folklore. — Léon Delmotte : *Contes et légendes de la France septentrionale,* préf. de René Minon; Soc. d'Ed. Littér., 4 fr.

Histoire. Documents. — Pierre Bertrand : *Les Atrocités de la guerre de Chine;* Bellais, 0.25. — H. Buffenoir : *La Comtesse d'Houdetot;* Calmann-Lévy, 7.50. — D^r^ Cabanès : *Napoléon jugé par un Anglais;* Vivien, 7.50. — Jean Carrère : *La Guerre du Transvaal : en pleine épopée;* Flammarion, 3.50. — L. Chabaud : *Mesdames de Maintenon, de Genlis et Campan;* Plon, 3.50. — Champier et Sandoz : *Le Palais-Royal d'après des documents inédits;* Lahure, 2 vol., 50 fr.— Alfred Dreyfus : *Cinq années de ma vie, 1894-1899;* Fasquelle, 3.50. — D^r^ Eugène Duehren : *Le Marquis de Sade et son temps,* préf. par Octave Uzanne; Berlin, S. Barsdorf; Paris, Michalon, 10 fr. — G. Freytag : *Le Peuple allemand à l'époque de la guerre de Trente ans;* Plon, 7.50. — Frantz-Funck-Brentano : *L'Affaire du Collier,* d'après de nouveaux documents recueillis en partie par A. Bégis; Hachette, 3.50. — *Journal du gouverneur Morris, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France, 1792-1794,* traduit de l'anglais par E. Pariset; Plon,

7.5o. — F. de La Rive : *Saint François d'Assise ;* Plon, 2.5o. — Karl Marx : *L'Allemagne en 1848 ;* Schleicher, 5 fr. — Léonce Pingaud : *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons* (1797-1844) ; Plon, 7.5o. — Joseph Reinach : *Les Blés d'hiver ;* Stock, 3.5o. — Lord Roseberry : *Napoléon, La dernière phase,* trad. de l'anglais par Augustin Filon ; Hachette, 3.5o. — *Souvenirs du lieutenant-général vicomte de Reiset* (1810-1814), publiés par son petit-fils le vicomte de Reiset ; Calmann-Lévy, 7.5o.

Littérature. — C. Adam et P. Tannery : *Œuvres de Descartes ;* Cerf, 25 fr. — A. de Coulanges : *La Chaire française au XVIII^e siècle ;* Bloud, 5 fr. — Mary-Duclaux (Mary-James Darmesteter) : *Grands écrivains d'outre-Manche ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Maurice Maeterlinck : *La Vie des Abeilles ;* Fasquelle, 3.5o.

Pédagogie morale. — Jules Destrée : *Bibliothèques ouvrières ;* Bruxelles, Librairie du Peuple, 0.10. — Léon Vannoz : *Le Triomphe de l'harmonie* (Petit bréviaire de la vie moderne) ; Perrin, 3.5o.

Philologie. — J. Lebreton : *Etudes sur la langue et la grammaire de Cicéron ;* Hachette, 10 fr.

Philosophie. — Jacques Brieu : *Strada, sa philosophie du fait et ses conséquences ;* chez l'auteur (7, impasse Bardou), 1 fr. — Louis Büchner : *A l'aurore du siècle, coup d'œil d'un penseur sur le présent et l'avenir,* trad. par le Dr L. Laloy ; Schleicher, 4 fr. — Eugène Fournière : *Essai sur l'Individualisme ;* Alcan, 2.5o.

Poésie. — Henri Aimé : *Les Fragments de la Vie radieuse ;* « Mercure de France », 3.5o. — Maurice d'Auberlieu : *L'Horizon ;* Tillié, 3.5o. — Charles Bellanger : *Les Recueillies ;* « Le Luth français », 3 fr. — Georges Brousseau : *Vers la Mort ;* Soc. d'Éd. Littér., 3 fr. — André Fontainas : *Le Jardin des Iles Claires ;* « Mercure de France », 2 fr. — Charles Gabillaud : *Première Glanée ;* Soc. Libre d'éd. — Ernest Gaubert : *La Reine Latina ;* Béziers, Impr. de l'Hérault. — Charles Guérin : *Le Semeur de Cendres ;* « Mercure de France », 3.5o. — Edouard de Morsier : *Confessions ;* Lemerre, 3 fr. — Comtesse M. de Noailles : *Le Cœur innombrable ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Louis Payen : *Persée,* poème ; s. s. éd. — José Perrée : *Au Jardin de Mélancolie ;* Liège, Henry. — Adolphe Retté : *Lumières tranquilles ;* « La Plume », 3 fr. — Henri Rougier : *Le Jardin secret ;* Lemerre, 3 fr. — Albert Samain : *Le Chariot d'or ;* « Mercure de France », 3.5o. — Paul Souchon : *Nouvelles Elévations poétiques ;* « La Plume », 3 fr. — Suarès : *Airs ;* « Mercure de France », 4 fr. — Henri Vandeputte : *La Planète ;* Bruxelles, Larcier, 4 fr.

Publications d'art. — C. Barrière-Flavy : *Les Arts industriels des peuples barbares de la Gaule ;* Picard, 3 vol., 80 fr. — Gustave Geffroy : *Daumier ;* Librairie de l'Art ancien, 7.5o. — Albert Guillaume : *Mon Sursis,* album militaire, préf. de Richard O'Monroy ; Simonis Empis, 5 fr. — Han Ryner et Georges Lanoë : *Un artiste ignoré : le peintre Le Marcis ;* « Humanité Nouvelle ».

Roman. — André Barde : *Au bord de la folie,* préf. du Dr Maurice de Fleury ; Simonis Empis, 3.5o. — André Couvreur : *Les dangers sociaux : la Source fatale ;* Plon, 3 5o. — Gaston Derys : *L'Amant des vierges ;* Ollendorff, 3.5o. — Louis Dimier : *La Souricière ;* Perrin, 3.5o. — Paul Gauguin et Charles Morice : *Noa-*

*Noa;* « La Plume ». — Paul Gaulot : *Ames de vaincus;* Plon, 3.5o. — Remy de Gourmont : *Lilith;* « Mercure de France », 3.5o. — Henry Gréville : *Le Cœur de Louise;* Plon, 3.5o. — Han Ryner : *L'Homme-Fourmi ;* « Maison d'Art », 3.5o. — L. Jacobowski : *Werther le Juif*, trad. par Mlle H. Rynenbroeck et M. A. de Rampan ; « Humanité nouvelle », 3.5o. — Pierre de Lano : *La Part des Sens;* Villerelle, 3.5o. — Edouard Leblanc : *Contes insidieux ;* Stock, 3.5o.— Max Lyan : *Comme la plume au vent ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Jehan Maillart : *Yolaine;* Mons, « L'Idée Libre », 3.5o. — Paul Mathiex : *Coups de désir;* Chamuel, 3.5o. — Paul Mirande : *La Galerie d un sous-préfet ;* Perrin, 3.5o. — Jérôme Monti : *Quand j'étais bandit*, autobiographie ; Offenstadt, 3.5o. — Gabriel Mourey : *Jeux passionnés ;* Ollendorff, 3.5o. — Myrrhis : *Femme !* Soc. d'Ed. Litt., 3.5o. — François de Nion : *La morte irritée ;* « Revue Blanche », 3.5o. — Camille Pert : *En Anarchie ;* Simonis Empis, 3.5o. — Emile Pierret : *Un ménage moderne ;* Lemerre, 3.5o. — Camille de Sainte-Croix : *Histoire d'alcôve;* Offenstadt, 3.5o. — Ed. Spalikowski : *Ame de médecin*, préf. de Maurice Bouchor ; Soc. d'Ed. Littér., 1.5o. — Ivan Strannik ; *L'Appel de l'Eau ;* « Mercure de France », 3.5o. — H.-G. Wells : *L'homme invisible ;* Ollendorff, 3.5o. — *Un lycée de jeunes filles*, par l'auteur des « Sévriennes » ; Ollendorff, 3.5o.

Sciences. — H. Nimier et Ed. Laval : *Traitement des blessures de guerre ;* Alcan, 6 fr.

Sociologie. — Paul Louis : *Histoire du socialisme français ;* « Revue blanche », 3.5o— Georges Rossignol : *Les Pays des célibataires et des fils uniques ;* Comité Dupleix, 0.25. — *L'Année sociologique*, publiée sous la direction d'Emile Durkheim (1899-1900); Alcan, 10 fr.

Théatre. — De Caillavet et Robert de Flers : *Les Travaux d'Hercule ;* Librairie Molière, 2 fr.— Pol Chevalier : *Pisistrate*, comédie en 5 actes en vers; Soc. d'Ed. littér., 3 fr. — Romain Coolus : *Les Amants de Sazy ;* Librairie Théâtrale, 2 fr. — Fernand Hauser : *Le Ressuscité*, préf. de Lucien Muhlfeld ; Charles, 3 fr. — Léo Marchès : *L'Heure légale*, comédie en 1 acte ; Charles, 1 fr.

Divers. — Jules Heyne : *Aphrodisia de Thalie ;* En Histrionie. 34, rue des Saints-Pères.

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Le monument Arthur Rimbaud. — Le fils de Villiers de l'Isle-Adam. — Publications du *Mercure de France*. — Nausicaa et l'Odyssée. — Une annonce italienne.

**Le Monument Arthur Rimbaud.** — Septième liste de souscription :

A. Mariotte, 10 fr. ; Raymond Bonheur, 5 fr. ; Ternaux-Compans, 10 fr. ; Dr Desplous, 10 fr. ; Ed. Prévost, 10 fr. ; Ch. Martyne, 20 fr.; Jeanne Jacquemin, 5 fr.; Adolphe Retté, 5 fr.; Thomé, 10 fr. ; Noiret, 10 fr. ; Stuart Merrill (2e sous-

cription), 10 fr. ; Ville de Charleville, 200 fr. ; Octave Maus, 10 fr. ; Thomas Braun, 5 fr. ; Emile van Mons, 5 fr. ; Marie Closset, 5 fr. ; Madeleine Gevaert, 5 fr. ; René Peter, 10 fr. ; Duez, avoué à Charleville, 5 fr. ; Antoine, homme de lettres à Charleville, 5 fr. — Total..... 355.00

Précédentes listes..... 1.378.50

1.733.50

§

**Le fils de Villiers de l'Isle-Adam** a succombé le mois dernier à la phtisie.

§

**Publications du « Mercure de France » :**

Lilith, par Remy de Gourmont, 3.50.

Le Chariot d'or, par Albert Samain, 3.50.

L'appel de l'eau, roman, par Ivan Strannik, 3.50.

Le Jardin des Iles claires, poèmes, par André Fontainas, 2 fr.

Airs, poèmes, par Suarès, 4 fr.

Les Fragments de la vie radieuse, poèmes, par Henri Aimé. 3.50.

§

**Nausicaa et l'Odyssée.** — Un anglais, Samuel Butler, vient de publier un ouvrage où il prétend démontrer que l'auteur de l'*Odyssée* fut une femme. Elle était jeune et pucelle, parente du roi Alcinoüs, peut-être sa fille, peut-être Nausicaa elle-même !

§

**Une annonce italienne.** — « Coupe-cigare humoristique Très élégante et gracieuse breloque. Elle consiste en un enfant assis sur un vase de nuit et qui bascule sur le fond du vase. C'est le *nec plus ultra* de l'originalité et du bon goût. Tous les fumeurs élégants voudront l'adopter. »

MERCVRE.

# TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXXVIII*)

—

## N° 136. — AVRIL 1901


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont..... | *Le Chemin de Velours*..... | 5 |
| Maxime Gorky (S. Kikina et P.-G. La Chesnais *trad.*). | *Vingt-six et une*, nouvelle.... | 42 |
| Paul Claudel..... | *La Ville* (III^e^ acte, fin)..... | 64 |
| Lucien Charpennes..... | *Essai sur la Prostitution au temps de Jésus*..... | 88 |
| R. de Bury..... ..... | *Michelet, sa veuve et M. Jules Claretie*..... | 107 |
| Albert Delacour..... | *Le Pape Rouge*, roman (1re partie)..... | 120 |


### *REVUE DU MOIS*


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont..... | *Épilogues*..... | 173 |
| Pierre Quillard..... | *Les Poèmes*..... | 179 |
| Rachilde..... | *Les Romans*..... | 182 |
| Louis Dumur..... | *Théâtre* (publié)..... | 194 |
| Louis Weber..... | *Philosophie*..... | 200 |
| Henri Mazel..... | *Science sociale* ..... | 205 |
| Charles-Henry Hirsch..... | *Les Revues*..... | 210 |
| R. de Bury..... ..... | *Les Journaux*..... | 216 |
| A.-Ferdinand Herold. L. D. | *Les Théâtres*..... | 223 |
| Pierre de Bréville..... | *Musique*..... | 229 |
| André Fontainas..... | *Art moderne* ..... | 234 |
| Yvanhoé Rambosson..... | *Publications d'Art*..... | 240 |
| Georges Eekhoud..... | *Chronique de Bruxelles*..... | 247 |
| Henri Albert..... | *Lettres allemandes*..... | 253 |
| Henry-D. Davray..... | *Lettres anglaises*..... | 257 |
| Adrien Souberbielle..... | *Lettres russes*..... | 264 |
| Alexandre Cohen..... | *Lettres néerlandaises*..... | 271 |
| J.-A. Coulangheon..... | *Variétés : Société Lyonnaise des Beaux-Arts*..... | 278 |
| Mercvre ..... | *Publications récentes*... .... | 281 |
| — | *Echos*..... | 283 |

## N° 137. — MAI 1901


| | | |
|---|---|---|
| Docteur Albert Prieur..... | *Essai sur la Psychologie du Dépeçage criminel*..... | 289 |
| Albert Samain..... | *Elégies*..... | 320 |
| Charles-Henry Hirsch..... | *La Liaison de Properce*..... | 323 |
| Remy de Gourmont..... | *Le Chemin de Velours*..... | 355 |
| Sébastien-Charles Leconte. | *Les Noces de l'Amazone*..... | 374 |
| Emile Magne..... | *Les Poètes des Pauvres*..... | 380 |
| Albert Delacour..... | *Le Pape Rouge*, roman (2e partie I-XII)..... | 398 |


### *REVUE DU MOIS*


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont..... | *Épilogues*..... | 464 |
| Rachilde..... | *Les Romans*..... | 472 |
| Henri de Régnier..... | *Littérature*..... | 481 |
| Albert Prieur..... | *Sciences*..... | 486 |
| Carl Siger..... | *Questions coloniales*..... | 490 |
| Charles-Henry Hirsch..... | *Les Revues*..... | 496 |
| R. de Bury..... | *Les Journaux*..... | 503 |
| L. D..... | *Les Théâtres*..... | 511 |
| Pierre de Bréville..... | *Musique*..... | 520 |
| Virgile Josz..... | *Art ancien*..... | 525 |
| Yvanhoé Rambosson..... | *Publications d'Art*..... | 534 |
| Les XIII..... | *Le Meuble et la Maison*..... | 541 |
| Jean Carrère..... | *Chronique du Midi*..... | 544 |
| Henri Albert..... | *Lettres allemandes*..... | 549 |
| Henry-D. Davray..... | *Lettres anglaises*..... | 554 |
| Luciano Zuccoli..... | *Lettres italiennes*..... | 559 |
| Ephrem Vincent..... | *Lettres espagnoles*..... | 563 |
| Eugenio Diaz Romero..... | *Lettres hispano-américaines*.. | 567 |
| Mercvre..... | *Publications récentes*..... | 571 |
| — | *Echos*..... | 574 |


## N° 138. — JUIN 1901


| | | |
|---|---|---|
| Virgile Josz..... | *Le Portefeuille des « Bâtimens du Roi », 1730-1780* (documents inédits)..... | 577 |
| Charles van Lerberghe..... | *La Chanson d'Eve*..... | 610 |
| J.-A. Coulangheon..... | *Le Béguin de Gó*, nouvelle... | 616 |
| Léon Bloy..... | *Johannès Jœrgensen et le Mouvement catholique en Danemark*..... | 638 |
| Henry-D. Davray..... | *L'Angleterre et la Prépondérance europeenne*..... | 659 |
| Laurent Evrard..... | *Éloge des vieilles maisons*... | 671 |
| Emile Verhaeren..... | *Les Salons*..... | 673 |
| Albert Delacour..... | *Le Pape Rouge*, roman (2e partie, XIII-XXII)..... | 693 |

## *REVUE DU MOIS*


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont | *Epilogues* | 737 |
| Pierre Quillard | *Les Poèmes* | 743 |
| Rachilde | *Les Romans* | 748 |
| Victor Charbonnel | *Questions morales et religieuses* | 756 |
| Charles Merki | *Archéologie, Voyages* | 762 |
| Jacques Brieu | *Esotérisme et Spiritisme* | 773 |
| L. Bélugou | *Chronique universitaire* | 780 |
| Charles-Henry Hirsch | *Les Revues* | 784 |
| R. de Bury | *Les Journaux* | 790 |
| L. D | *Les Théâtres* | 796 |
| Pierre de Bréville | *Musique* | 805 |
| Yvanhoé Rambosson | *Publications d'Art* | 812 |
| Georges Eekhoud | *Chronique de Bruxelles* | 818 |
| Figueiredo Pimentel | *Lettres brésiliennes* | 826 |
| Jan Lorentowich | *Lettres polonaises* | 832 |
| Jean Otokar | *Lettres tchèques* | 847 |
| Mercvre | *Publications récentes* | 853 |
| — | *Echos* | 855 |
| | *Tables du Tome XXXVIII* | 857 |

# TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

*(TOME XXXVIII)*

HENRI ALBERT

REVUE DU MOIS : Lettres allemandes..... 253-549

L. BÉLUGOU

REVUE DU MOIS : Chronique universitaire..... 780

LÉON BLOY

Johannès Jœrgensen et le Mouvement catholique en Danemark..... 638

PIERRE DE BRÉVILLE

REVUE DU MOIS : Musique..... 229-520 805

JACQUES BRIEU

REVUE DU MOIS : Ésotérisme et Spiritisme..... 773

R. DE BURY

Michelet, sa veuve et M. Jules Claretie..... 107

REVUE DU MOIS : Les Journaux..... 216-503-790

JEAN CARRÈRE

REVUE DU MOIS : Chronique du Midi..... 544

VICTOR CHARBONNEL

REVUE DU MOIS : Questions morales et religieuses... 756

LUCIEN CHARPENNES

Essai sur la Prostitution au temps de Jésus..... 88

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

PAUL CLAUDEL

La Ville (IIIe acte, fin)..... 64

ALEXANDRE COHEN

Revue du Mois : Lettres néerlandaises..... 271

J.-A. COULANGHEON

Revue du Mois : Variétés : Société Lyonnaise des Beaux-Arts..... 278
Le Béguin de Gô, nouvelle..... 616

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises..... 257-554
L'Angleterre et la Prépondérance européenne..... 659

ALBERT DELACOUR

Le Pape rouge, roman..... 120-398-693

EUGENIO DIAZ ROMERO

Revue du Mois : Lettres hispano-américaines..... 567

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Théâtre (publié)..... 194
— Les Théâtres..... 226-511-796

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles..... 247-818

LAURENT EVRARD

*Éloge des vieilles maisons*..... 671

ANDRÉ FONTAINAS

Revue du Mois : Art moderne..... 234

MAXIME GORKY

(**S. Kikina et P. G. La Chesnais** *trad.*)

Vingt-six et une, nouvelle..... 42

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de Velours ..... 5-355
Revue du Mois : Épilogues..... 173-464-737

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres..... 223

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues..... 210-496-784

La Liaison de Properce, nouvelle..... 323

VIRGILE JOSZ

Revue du Mois : Art ancien..... 525
Le Portefeuille des « Bâtimens du Roi », 1730-1780.. 577

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

*Les Noces de l'Amazone*..... 374

CHARLES VAN LERBERGHE

*La Chanson d'Ève*..... 610

JAN LORENTOWICH

Revue du Mois: Lettres polonaises..... 832

EMILE MAGNE

Les Poètes des Pauvres..... 380

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale..... 205

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages..... 762

JEAN OTOKAR

Revue du Mois : Lettres tchèques..... 847

FIGUEIREDO PIMENTEL

Revue du Mois : Lettres brésiliennes..... 826

ALBERT PRIEUR

Essai sur la Psychologie du Dépeçage criminel..... 289
Revue du Mois : Sciences..... 486

PIERRE QUILLARD

Revue du Mois : Les Poèmes..... 179-743

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans..... ..... 182-472-748

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'Art..... 240-534-812

HENRI DE RÉGNIER

Revue du Mois : Littérature..... 481

ALBERT SAMAIN

*Elégies*..... 320

CARL SIGER

Revue du Mois : Questions coloniales..... 490

ADRIEN SOUBERBIELLE

Revue du Mois : Lettres russes..... 264

LES XIII

Revue du Mois : Le Meuble et la Maison..... 541

ÉMILE VERHAEREN

Les Salons..... 673

ÉPHREM VINCENT

Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 563

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie..... 200

LUCIANO ZUCCOLI

Revue du Mois : Lettres italiennes..... 559

*DESSIN*

AUGUSTE DONNAY

Vignettes nouvelles..... 5-289-577

LAURENT MALCLÈS

Vignettes nouvelles..... 41

ARMAND RASSENFOSSE

Vignettes nouvelles..... 119-172-354

*Le Gérant :* A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7